Saint François Xavier

1506-1552

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

A. BROU S. J.

Saint François Xavier

TOME DEUXIÈME

1548-1552

DEUXIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
060.97
LIBRARY
X 19
Alma, California

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

MCMXXII

6742

Nihil obstat,
Paris, le 10 février 1911
A. de Becdelièvre.

Imprimatur,
Parisiis die 10a februarii 1911.
P. Fages, V. G.

LIVRE SIXIÈME

UNE ANNÉE AUX INDES

(1548-1549)

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/saintfrancoisxav0000unse

CHAPITRE PREMIER

XAVIER A COCHIN ET DANS LE SUD

I. — *Les affaires de l'Inde en 1546-1547.*

Le 13 janvier 1548, après une absence de trois ans et six mois, saint François Xavier remettait le pied sur le sol des Indes.

Sans tarder, pour profiter des vaisseaux qui allaient partir, il rédigea sa correspondance annuelle : quatre lettres, pour saint Ignace, les Pères de Rome, le roi et Simon Rodriguez [1]. Il racontait ses travaux depuis janvier 1546, et disait ses projets, ses espérances, ses observations. Il ne rentrait pas aux Indes pour y rester : le Japon l'attirait invinciblement. Mais était-ce la volonté de Dieu qu'il allât de ce côté ? Il ne savait encore et il priait.

Cependant, dès son arrivée à Cochin, d'autres soucis étaient venus l'assaillir. L'évêque, qui se trouvait alors dans la ville en tournée pastorale, dut lui raconter quelles lourdes croix Dieu lui avait envoyées. Il faut ici reprendre les choses d'un peu plus haut.

Nous avons vu, en janvier 1545, don Michel Vaz, le bras droit du prélat, partir pour l'Europe, chargé de traiter auprès du roi les affaires religieuses d'outre-mer. Dix-huit mois après, septembre 1546, il était revenu armé de pouvoirs très étendus pour la défense de la foi, et spécialement du titre d'inquisiteur apostolique. Jean III, en même temps, envoyait au gouverneur Jean de Castro une lettre des plus graves [2].

1. Lettres 61 à 64.

2. Il existe de cette pièce plusieurs versions discordantes. Celle de la *Vida de Dom João de Castro* par Jac. Freyre de Andrade, est jugée inauthentique par le dernier éditeur de cette biographie, D. Fr. do S. Luis (Lisbonne, 1835, p. 372, 376). Nous résumons le texte donné par M. Camara Manoel dans ses *Missões dos Jesuitas no Oriente*, Lisbonne, 1894, p. 85, 96.

Ces instructions n'apportaient rien de nouveau. Elles accentuaient et régularisaient des dispositions antérieures. L'esprit qui les avait inspirées, nous le connaissons aussi, c'est l'esprit de sévérité pour l'erreur, qui faisait autrefois le fond de toute politique chrétienne. D'abord, Jean III estimait intolérable que, sur ses terres des Indes, terres catholiques, on laissât l'idolâtrie s'étaler au grand jour. Il fallait rechercher et détruire les idoles, quelles qu'elles fussent, punir ceux qui les fabriquaient, chasser les brahmes, s'ils faisaient de la propagande contre l'Évangile. Les privilèges ne devaient plus être la part des païens comme par le passé. Les chrétiens devaient jouir, avec les autres, plus que les autres, des libertés et immunités légales. Pour les charges publiques, ils devaient avoir la préférence.

On interdisait aux Portugais de vendre des esclaves aux infidèles. Il fallait les garder dans les maisons chrétiennes pour pouvoir les amener à la foi. On défendait l'usure, un des grands abus de Goa. Puis le roi passait aux fondations et dotations religieuses : églises à bâtir, à meubler, à pourvoir de prêtres, écoles, catéchismes publics, rentes à transférer du « culte abominable de Mahomet » aux missions, etc.

Le roi voulait qu'on s'occupât des chrétiens de Socotora, sans provoquer de guerre cependant avec les Turcs. — A Cochin, pourquoi les chrétiens de saint Thomas, qui font le commerce du poivre, ne peuvent-ils obtenir des Portugais qu'on leur fasse la bonne mesure fixée par l'immémoriale coutume du pays ? Dans ce même commerce, pourquoi le roi de Cochin use-t-il de pratiques superstitieuses ? S'il veut rester ami du Portugal, pourquoi persécute-t-il ses sujets qui se convertissent ? Il va jusqu'à confisquer leurs biens. — A la côte de la Pêcherie, les officiers de la couronne, entre autres malversations, forcent les Paravers à exercer la pêche pour leur compte à des conditions intolérables. Le gouverneur verra si la présence d'une flotte portugaise dans ces eaux est indispensable à la levée du tribut. Sur ce point, consulter Maître François Xavier ; examiner avec lui s'il est expédient de réserver le monopole de la pêche des perles aux chrétiens. — Il arrive souvent que les nouveaux convertis sont persécutés par leurs parents, chassés de leur habitation, pillés, déshérités, réduits à la mendicité. Il faudra prendre sur

les revenus du roi pour assurer leur existence. L'argent sera remis, sous la haute inspection de Michel Vaz, au prêtre qui aura ménagé la conversion.

Un roi de Ceylan persécute aussi les chrétiens. Il faut le châtier pour faire un exemple. Quant au prétendant réfugié à Goa, qu'on l'entretienne aux frais du trésor, et qu'on fasse une enquête sur ses droits. — Les territoires de Salcette et de Bardès, au nord et au sud de Goa, viennent d'être cédés au Portugal. Il faut en faire des terres chrétiennes. Donc campagne énergique, mais prudente, contre l'idolâtrie; multiplier les prédications. Que lui-même, Jean de Castro se transforme en apôtre; qu'il exhorte les seigneurs païens à embrasser l'Évangile; qu'il les gagne par sa bonté (8 mars 1546).

Cette lettre était la réponse royale à quelques-unes des instances de François Xavier. Le gouverneur, tout chrétien qu'il était, la goûta médiocrement, paraît-il. Il y eut, sur certains points, des réclamations. Comment donner les hautes charges aux chrétiens, qui tous étaient pauvres, sans influence, sans noblesse, et de basse caste? La municipalité de Goa fit remarquer au roi que, parmi ces infidèles qu'on voulait expulser, se trouvaient des créanciers de l'État. Ils avaient concouru à certains emprunts pour 9.200 pardaos et plus. Comment les chasser? « Nous voudrions bien, poursuivaient les Goanais, n'avoir plus ici de ces hommes vertueux qui font croire à Votre Altesse que les infidèles ne servent à rien et qu'il serait bon de les chasser[1]. »

Ces intolérables « hommes vertueux », c'était avant tout Michel Vaz, et sans doute aussi l'évêque. Nous ne voudrions pas assurer que saint François Xavier n'en fît pas aussi partie, car le roi, dans ses instructions, se référait plusieurs fois aux requêtes de Maître François. Mais, lui du moins, avait-il jamais demandé autre chose que l'éloignement des infidèles dont les agissements arrêtaient l'essor de l'Évangile? Entre catholiques convaincus, était-ce trop exiger, et cela ne valait-il pas quelque perte d'argent?

La lettre royale fut lue au conseil des Indes et il fut résolu qu'on exécuterait ce qui était faisable. Quelques points furent

1. Andrade, *loc. cit.*

remis à plus tard[1]. Sous l'impulsion de Michel Vaz sans doute[2], et de l'évêque, ce qui regardait l'idolâtrie et la répression du culte brahmanique en terre portugaise fut vigoureusement poussé. Les pagodes, grandes et petites, comme celles qu'on rencontre à chaque pas sur les chemins de l'Inde, furent rasées[3], les fêtes païennes interdites[4]. Il y eut des brahmes exilés. L'on fit un effort pour confier les charges lucratives à des chrétiens.

Malheureusement, il y avait des plaies moins faciles à guérir, celles de la société coloniale elle-même. Deux mois après avoir reçu la lettre du roi, Jean de Castro lui écrivait pour dénoncer la vénalité des magistrats. « Il eût fallu, disait-il, renvoyer tous les procès en Portugal. De ce chef, il se perdait aux Indes plus d'âmes qu'il ne s'y convertissait d'indigènes[5]. » Et l'on comprend l'insistance avec laquelle Xavier réclamait des prédicateurs, c'est-à-dire des prêtres énergiques, éloquents, capables de ranimer la foi engourdie des pécheurs.

De son côté, Michel Vaz prenait au sérieux le titre d'inquisiteur. Il menait des enquêtes secrètes, et bientôt l'on vit repartir pour l'Europe certains « nouveaux chrétiens » de Goa, très riches, accusés de pratiques juives et de propagande suspecte[6]. Cela fait, il retourna vers ses fidèles de la forteresse de Chaul[7]. Soudain, l'on apprit à Goa qu'il venait de mourir empoisonné (11 janvier 1547)[8]. A cette nouvelle, son ami don Diogo de Borba fut si

1. Lucena, p. 143 (l. II, ch. 22).

2. *Ibid.*, p. 74 (l. II, ch. 5). Lucena l'affirme en parlant de la fondation du collège Saint Paul. Il est évident que ces mesures ne furent pas prises vers 1540, puisqu'elles restaient à prendre en 1546. Mais quand et par qui l'exécution des ordres royaux sur l'idolâtrie fut-elle commencée ? On fait remarquer que Michel Vaz, rentré du Portugal en septembre 1546, était à Goa en décembre et mourait en janvier. Il n'avait guère pu consulter le gouverneur qui pour lors était à Diu. Qu'il l'ait consulté ou non, il paraît avoir agi sans retard, car Jean III, dans une lettre à ses officiers de Goa (14 mars 1549) parle d'une provision de Michel Vaz sur l'expulsion de brahmes *sinais*, aujourd'hui, brahmes *shenvis*, écrivains, lettrés (*Archivo portuguez Oriental*, t. I, p. 31, 1877).

3. Provision de l'evêque de Goa, 15 mars 1550, sur la destruction des idoles à Baçaim (*Archivo*, p. 223).

4. Provision du 16 janvier 1547 sur les rites idolâtriques, l'exclusion des infidèles de charges surtout financières (Nazareth, *Mitras*, p. 38).

5. *Annaes das sciencias e lettras*, Lisbonne, 1857-1858, t. I, p. 479 ; cf. Nazareth, p. 35, note.

6. Do Couto, D. VI I, VII, ch. 5, p. 93.

7 Sur la côte, un peu au-dessous de Bombay.

8. Do Couto, *loc. cit.*

ému, qu'il alla s'enfermer chez les Franciscains, tomba malade et mourut quatre jours après (26 janvier)[1].

« Mystères divins, écrivait l'évêque ; nous sommes tous, moi surtout, épouvantés des choses de ce monde. Je perds en Michel Vaz un aide bien précieux : je lui avais remis en main toute mon autorité, vu que le fardeau dépassait mes forces, et voilà que Notre-Seigneur le prend. Il court ici bien des faux témoignages, ajoutait le prélat[2]. » Et en effet, on avait répandu les bruits les plus absurdes. L'évêque lui-même était complice des coupables! « Pauvre évêque, s'écriait Cosme Anes, lui qui est incapable de faire tuer même une puce pour son service[3]! » Mais il n'est pas de calomnie si invraisemblable qui ne fasse son chemin, et celle-là fut portée jusqu'à Lisbonne. Une réfutation n'était pas de trop : Xavier s'en chargea. « L'évêque est un excellent pasteur, écrivit-il au roi, aussi les gens du pays le paient de la monnaie du monde. Lui, porte tout en patience. Mais je déclare, sans pouvoir ni dire ni écrire comment je le sais, qu'il est aussi innocent de ce crime que moi qui étais alors aux Moluques[4]. »

Cependant où était le coupable? Vengeance des brahmes, disait Cosme Anes[5]; des judaïsants, assure do Couto[6]; de certains « Portugais puissants », d'après Faria y Sousa[7]. Ce qui est certain, c'est que beaucoup, jusque dans le clergé de Goa, supportèrent cette perte d'un cœur léger. Le doyen du chapitre se moqua de Diogo de Borba et de sa douleur excessive[8]. Le gouverneur lui-même ne fut pas affligé outre mesure de cette mort : il ne fit faire, à ce qu'il semble, aucune enquête sérieuse pour connaître les assassins. Au fond, prêtres et laïques n'étaient pas fâchés de voir disparaître cet inquisiteur qu'on trouvait indiscret et gênant.

1. Cros, I, p. 343.
2. Freyre d'Andrade, *Vida de Castro* (1835), p. 455 ; Cros, *loc. cit.*
3. Lettre du 30 nov. 1547. Cros, I, p. 344.
4. *Mon. Xav.*, p. 454.
5. *Loc. cit.*
6. *Loc. cit.*
7. *Asia Portugueza*, t. II, P. II, ch. 6.
8. Cros, p. 343, note.

II. — *Le courrier de janvier 1548.*

Ces événements ne faisaient qu'ajouter à l'expérience que saint François Xavier s'était faite, pendant sa tournée à travers les forteresses portugaises. Le royaume de Dieu ne progressait pas. Ce n'était pas faute de bonne volonté de la part de Jean III ; mais cette bonne volonté ne savait pas agir. Xavier écrit au prince qu'il se trouve dans un grand embarras. Lui communiquer ses expériences sur l'Inde, Malacca, les Moluques? Le service de Dieu le demande ; sa conscience le presse, et aussi le désir de prouver au roi sa reconnaissance pour tout ce qu'il fait en faveur de la Compagnie, en l'aidant à remplir ses devoirs de roi. Mais quoi qu'il puisse dire, il ne le sait que trop, rien n'aboutira, et ses lettres accuseront Jean III au tribunal de Dieu. Se taire alors? Mais pourquoi Dieu lui a-t-il donné de voir clair dans les affaires de l'Inde? Il parlera donc, c'est un devoir qui s'impose à lui[1].

Il ne s'était plaint jusque-là que des officiers de la couronne. Maintenant il se plaint du clergé : pas de zèle, des rivalités stériles, manque de désintéressement : « Sache donc Votre Altesse qu'ici, comme ailleurs, bien souvent ce qui empêche de travailler efficacement au service de Dieu Notre-Seigneur, ce sont de saintes jalousies. L'un déclare : « Je le ferai. » L'autre : « Non, ce sera moi. » Un autre : « Puisque ce n'est pas moi qui le fais, il « ne me plaît pas que vous le fassiez. » Un autre encore : « C'est « moi qui travaille et un autre en a les remerciments et le profit. » Voilà sur quoi l'on écrit, pourquoi l'on travaille : il ne s'agit que de faire aboutir ses prétentions. Et le temps passe, et il n'en reste plus pour le service de Dieu. C'est ainsi que souvent avortent des entreprises qui eussent fait grand honneur et grand profit à Votre Majesté[2]. »

Le Père François n'a pas jugé à propos de préciser en quoi consistait ce qu'il appelle, par un charitable euphémisme, de « saintes jalousies ». Évidemment, il n'a pas trouvé dans le clergé l'appui sur lequel il comptait. On a dû le juger lui aussi envahissant, compromettant. Ce n'était pas à lui d'en dire davan-

1. *Mon. Xav.*, p. 451.
2. P. 452.

tage, et il passe à autre chose. A la triste situation de l'Église aux Indes, y a-t-il un remède?

Il n'en voit qu'un, l'intervention énergique des autorités civiles. Que les ordres partent de haut, ils seront respectés. Que le gouverneur le sache, c'est sur lui que le roi compte pour l'extension de la foi, plus que sur les missionnaires. Voici par exemple Ceylan: que le roi ordonne, l'île sera vite chrétienne. Le gouverneur prendrait l'affaire en main. Lui-même choisirait des religieux sûrs, leur confierait l'œuvre, leur donnerait pleins pouvoirs sur les autres missionnaires, y compris ceux de la Compagnie. Ils en disposeraient, ils commanderaient, dirigeraient. Que si, après cela, l'île de Ceylan n'est pas bientôt chrétienne... ici le roi menacerait le gouverneur de son indignation, et, pour bien lui faire sentir que ce ne sont pas là de vaines paroles, aux menaces il ajouterait un serment : « Je jure, si vous ne déchargez pas ma conscience, en faisant beaucoup de chrétiens, qu'à votre retour à Lisbonne, je vous ferai jeter aux fers et rester de longues années en prison, je confisquerai vos biens au profit des œuvres de miséricorde[1]. »

« Que cela, continue-t-il, soit suivi d'ordres nets et précis : que les négligences soient punies. Alors, il y aura des conversions nombreuses. Sinon, non. Voilà la vérité, mon frère Maître Simon : *caetera tacco*. Ce sera la fin des injustices, des vols dont sont victimes nos pauvres chrétiens, ce sera un encouragement pour les idolâtres. Mais que le roi dise à d'autres qu'au gouverneur : « Faites des chrétiens », rien de bon n'en sortira. *Crede mihi vera dicenti et experto*. Pourquoi cela ? Je le sais, mais je dois m'en taire[2]. »

Ces dernières réticences cachent sans doute des mystères de mauvaise volonté qui, s'ils étaient connus, expliqueraient cet appel au bras séculier, et en donneraient la vraie portée. Aussi bien, ce que le saint en disait, c'était par acquit de conscience, car, au roi lui-même, il ajoutait : « Je n'espère pas que rien de tout cela se réalise. J'ai presque regret de l'avoir écrit. Cependant, senhor, quand il faudra rendre vos comptes à Dieu, et qu'il vous demandera pourquoi vous n'avez pas agi, j'ignore si ce

1. *Mon. Xav.*, p. 458.
2. P. 459. « Je tais le reste... Croyez-moi, je dis vrai, et je sais de quoi je parle. »

sera une excuse que de dire : Je n'étais pas tenu d'ajouter foi aux lettres du Père François[1]. »

Il est facile ici de se méprendre et de prêter aux paroles de Xavier un sens qu'elles n'ont pas. S'il avait prévu que ses lettres dussent un jour tomber sous les yeux des ennemis de l'Église, il aurait sans doute exposé sa pensée sur ce qu'il attendait des gouverneurs avec plus de précision. Nous savons déjà qu'il n'a pas, pour l'intervention des puissances temporelles en pays de mission, la défiance que, a tort ou à raison, beaucoup professent aujourd'hui. C'est un point que nous avons déjà touché en parlant du Travancore et de l'expédition manquée de Jafnapatam.

Si le protectorat, tel que nous le voyons s'exercer aujourd'hui en Extrême-Orient, a ses inconvénients, François n'en a aucune expérience. Il juge d'après ce qu'il a sous les yeux. Puisque le Portugal est catholique, qu'il le soit dans ses colonies, et qu'il le soit à fond jusqu'aux dernières conséquences pratiques. Ces conséquences sont au nombre de trois : entraver les persécutions et par là donner la liberté de conscience ; favoriser les conversions en multipliant les missionnaires ; faire cesser le scandale des injustices dont les chrétiens sont victimes de la part des Européens. Il n'y a pas autre chose sous la formule « faire des chrétiens » qui lui revient plusieurs fois sous la plume. Qu'on y ajoute, si l'on veut, des avantages temporels accordés par les Européens à leurs nouveaux frères dans la foi, l'on aura tout le *compelle intrare* de saint François Xavier.

Nous avouons ne pas distinguer ce que les protestants peuvent bien trouver là d'anti-évangélique. C'est en vérité le minimum de ce qu'on peut demander à un prince chrétien ayant le sens de ses responsabilités[2].

Et ce minimum, quand il le demandait à Jean III, François désespérait presque de l'obtenir. Par ailleurs, il savait qu'il y avait plus urgent et plus difficile. Il poursuivait dans sa lettre à Rodriguez : « Pour la décharge de la conscience du roi à qui la Compagnie entière doit beaucoup, je dirai qu'avant tout, il doit promouvoir le bien spirituel des siens ; les infidèles viendront ensuite. Je voudrais qu'il pourvût toutes les forteresses

1. P. 453.
2. *Mon. Xav.*, p. 453.

de l'Inde de prédicateurs, soit de la Compagnie, soit de l'ordre de saint François, sans autre occupation spéciale ou principale que de prêcher : aux Portugais les fêtes et dimanches ; le soir, aux esclaves des deux sexes et aux chrétiens indigènes sur les articles de la foi ; une fois par semaine aux femmes et filles des Portugais sur le même sujet, la confession et la communion. Je sais par expérience que le grand besoin est là [1]. »

La lettre à Maître Simon se termine par une grave homélie à l'adresse du souverain. « Travaillez avec le roi, pour dégager sa conscience. Il me semble — plaise à Dieu que je me trompe ! — qu'à l'heure de la mort cet excellent homme aura des inquiétudes au sujet de l'Inde. Je crains qu'au ciel Dieu Notre-Seigneur et ses saints ne disent de lui : « Il a montré dans ses « lettres de bons désirs d'augmenter ma gloire dans l'Inde. « C'était uniquement pour cette gloire qu'il possédait ce pays en « mon nom. Mais jamais de châtiments pour ceux qui laissent « ses lettres et ses ordonnances sans exécution, tandis qu'il ne « manque pas de punir ceux qui sont chargés de ses intérêts « temporels, s'ils ne trouvent pas le moyen d'augmenter ses ren- « tes et ses domaines. » Si je savais que le roi connût bien l'amour sincère que je lui porte, je lui demanderais une faveur, et cela pour son service. Tous les jours il devrait passer un grand quart d'heure à demander à Dieu Notre-Seigneur la pleine et intime intelligence de cette parole du Christ : « *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animae vero suae détrimentum patiatur?* » Qu'il prenne la pieuse coutume de terminer toutes ses prières ainsi : « *Quid prodest*, etc...? » Il est temps, mon bien-aimé frère Maître Simon, de détromper le roi, car l'heure est moins éloignée qu'il ne croit, où Dieu Notre-Seigneur lui fera rendre ses comptes en lui disant : « *Redde rationem villicationis tuae...* » Faites donc qu'il pourvoie l'Inde de solides fondements spirituels [2]. »

Le séjour de saint François Xavier à Cochin fut très court. Arrivé le 13 janvier, il confiait, le 20, ses lettres aux vaisseaux

1. P. 457.
2. *Mon. Xav.*, p. 458. — « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme?... Rends compte de ton administration. »

qui mettaient à la voile pour le Portugal et il commençait immédiatement sa tournée d'inspection.

Quelle était, aux Indes, à cette date, six ans après l'arrivée des premiers Jésuites, l'état de la Compagnie?

La mission comptait un collège à Goa et trois champs de travail[1], le Travancore, la Pêcherie, les Moluques. Elle avait en tout quinze missionnaires.

Deux avaient rejoint François en octobre 1542, Paul de Camerino et François Mansilhas. Trois prêtres étaient venus en 1545 : les lettres de Xavier n'avaient laissé à Goa que Lancilotti ; Criminale et Jean de Beira étaient allés au Comorin[2]. Puis, en 1546, une autre lettre datée des Moluques avait mandé dans l'archipel Mansilhas et Beira[3]. Le vide laissé à la Pêcherie et au Comorin devait être comblé par les missionnaires qui, cette année-là, viendraient d'Europe. Il en vint neuf. C'était plus qu'on n'attendait, plus aussi que n'avait soupçonné le supérieur. On crut ne pas contrevenir à ses ordres en retenant à Goa le Père François Pérez[4]. Puis, comme Mansilhas refusait d'aller aux Moluques, on le remplaça par le Père Nuno Ribeiro et le Frère Nicolas Nunez[5]. Nous les avons rencontrés à Malacca, au moment où ils s'y croisaient avec François. Les six autres allèrent dans le sud. Le Frère Adam Francisco s'en fut aider Mansilhas à Cochin[6]. Le Père François Enriquez gagna le Travancore[7], où il fut rejoint par le Père Balthazar Nunez[8]. Enfin le Père Criminale, resté seul à la Pêcherie depuis deux mois avec ses prêtres indigènes, vit arriver le Frère

1. Voici le détail des recrues arrivées aux Indes en 1545 et 1546. — *1545*, départ le 25 mars, arrivée à Goa le 2 septembre : les PP. Nicolas Lancilotti, Jean de Beira et Antoine Criminale (*Sel. Ind. Ep.*, p. 7, 12). — *1546*, départ le 8 avril (*Ep. Mixtae*, t. I, n. 75, p. 264), arrivée à Goa : 1° le 12 sept., PP. Fr. Enriquez et Fr. Perez, fr. Adam Francisco. — 2° le 17 sept., PP. Henri Enriquez, Alph. Cypriano, Nuno Ribeiro, Frères Manuel de Moralez, Balt. Nunez, Nicolas Nunez (*Sel. Ind. Ep.*, p. 20 et 66). A ces noms, une lettre du P. Jean de Saint Michel (*Ep. Mixtae*, loc. cit.) ajoute un neuvième Christophe Ribeiro, prêtre, dont il n'est plus parlé dans la suite.

2. *Mon. Xav.*, p. 394.

3. P. 418.

4. Valignano, p. 82.

5. *Mon. Xav.*, p. 431. Par erreur la chronique de Polanco met le Fr. Balthazar parmi ceux qui allèrent aux Moluques (t. I, p. 261).

6. François trouva Adam Francisco à Cochin, d'où il l'emmena à la Pêcherie. Nous conjecturons qu'il était là le compagnon de Mansilhas (*Mon. Xav.*, p. 456. *Sel. Ind. Ep.*, p. 60).

7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31.

8. *Ibid.* La phrase du P. Enriquez est assez obscure.

Manuel de Moralez et les deux Pères Henri Enriquez et Alphonse Cebrian ou Cypriano[1].

Mais sur cette liste, dès son arrivée à Cochin, François eut un nom à rayer. Mansilhas, appelé aux Moluques, s'était refusé au sacrifice[2]. Cette désobéissance formelle pouvait être d'un mauvais exemple. Le supérieur n'hésita pas : Mansilhas fut congédié de la Compagnie et remis entre les mains de l'évêque. Le pauvre homme, disons-le tout de suite, n'en resta pas moins attaché au *Santo Padre*. Il vécut en prêtre séculier, et quand, sur l'ordre de Jean III, s'ouvrirent les enquêtes préparatoires à la béatification, don Mansilhas fut appelé à donner son témoignage. Il le fit, beaucoup trop bref à notre avis, et en des termes qui ne font que piquer notre curiosité.

« La vie du Père François, déclara-t-il, n'aurait pu être ce qu'elle a été, s'il n'avait été rempli du Saint-Esprit. Que si lui, Mansilhas, devait faire connaître tout ce qu'il savait de cette vie et des fatigues supportées pour Dieu, il n'en finirait pas. Ce qu'il a fait pour Dieu dépasse toute imagination[3]. » L'ancien novice mourut à Cochin en 1565, pleurant amèrement sa faute et ne voulant être assisté que par les Pères de la Compagnie : « Voir seulement, entendre l'un de vous, disait-il, est ma plus douce consolation[4]. »

C'est peut-être à la suite de cette exécution que le Saint, écrivant à Simon Rodriguez, lui détaille les qualités qu'il juge indispensables chez ses missionnaires. « Il en a, dit-il, l'expérience complète. Il faut qu'ils aient été vigoureusement exercés dans la Compagnie à la pratique de la vertu, qu'ils aient déjà gagné sur eux-mêmes de nombreuses victoires. Il faut pouvoir assez compter sur eux pour les envoyer sans crainte, en des pays très éloignés[5]. » Même requête dans la lettre adressée à saint Ignace.

Mais ici le saint réclame quelque chose de plus. Il voit que la Compagnie s'augmente aux Indes et ira encore s'augmentant. Or il lui semble qu'elle manque d'un « médecin spirituel », d'un supérieur. Ce qu'il réclame donc du père de son âme, à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25. Sur le vrai nom de Cypriano, POLANCO, t. VI, p. 803, note.
2. ORLANDINI, l. V, n. 94.
3. *Process. 1556.* Cochin, n. 14.
4. SOUSA, t. I, p. 263.
5. *Mon. Xav.*, p. 457, 458.

défaut de ses conseils et de sa chère présence, c'est un homme de sa droite, homme de confiance et de vertu, qui soit le chef de tous aux Indes, et l'aide, lui, Xavier, à sortir de sa torpeur[1]. A cette raison qui ne dut guère convaincre saint Ignace, n'en pouvait-il pas ajouter une autre, celle que déjà avait insinuée le Père Lancilotti[2], la difficulté qu'il y aurait pour lui à mener de front ces deux choses : l'exercice de la supériorité et l'apostolat entreprenant d'un fondateur de mission ?

III. — *Au Travancore et à la Pêcherie.*

Les affaires réglées à Cochin, François partit pour visiter les missions du sud. Au Travancore, il s'attendait à trouver le Père François Enriquez. Mais le missionnaire n'était pas à son poste. Ecoutons-le nous raconter ses aventures :

« Sur l'ordre du Père François lui-même, j'étais allé au cap Comorin. Je demeurai trois mois dans le royaume de Travancore occupé à instruire des chrétiens. Il y en a là plus de 26.000, amenés au christianisme par ledit Père. Mais le roi était hostile à la foi chrétienne[3]. »

La situation avait donc changé depuis deux ans. Ce « grand roi », qui naguère appelait Xavier son frère, n'avait peut-être pas tiré de ses libéralités tous les avantages qu'il espérait. Toujours est-il qu'en arrivant sur ses terres, le Père Enriquez le trouva irrité contre les Portugais. Mais n'osant s'en prendre directement à eux, il persécutait leurs protégés, les chrétiens, interdisant toute propagande nouvelle, ne ménageant aux indigènes déjà baptisés, ni les confiscations, ni les coups, et les pauvres gens se sauvaient en mer ou dans les montagnes[4]. Enriquez passa par-dessus les défenses royales et resta dans sa chrétienté. On le chercha pour le faire mourir. Il put échapper : « Le roi, poursuit-il, me fit venir. Il était entouré d'une grande foule : il avait près de lui un musulman qui semblait son homme d'affaires. Il m'interdit de convertir au Christ d'autres Indiens, ses sujets. Entre autres choses que l'esprit diabolique lui sug-

1. *Mon. Xav.*, p. 448.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 26, n. 5.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Ce chiffre de 26.000 comprend les chrétiens de la Pêcherie.
4. Du Jarric, t. I, p. 420.

géra, il ajouta qu'il forcerait les chrétiens à violer leur loi en prêchant le dimanche. Je lui fis les réponses que lui et les siens pouvaient comprendre. Je crus alors devoir aller trouver le capitan portugais de cette côte pour lui faire mon rapport, afin qu'il pût en référer au gouverneur général. Celui-ci et tous les Pères furent d'avis que je revinsse à Goa. « De là, je me rendis, accompagné du frère Balthazar Nunez à un lieu qu'on appelle Chalé[1]. L'on avait conçu de ce côté de grandes espérances. Le roi du pays était le premier à pousser ses sujets à se faire chrétiens[2]. »

Ce roi était le petit rajah de Tanor[3] qui, voulant se faire protéger par les Portugais contre son suzerain, le roi de Calicut, parlait de se convertir. Il demandait seulement que le baptême fût secret et qu'il pût, au dehors, garder ses pratiques nationales. Don Diogo de Borba, étant allé voir les choses de près, revint persuadé que tout n'était que comédie. Les propositions du prince étaient inadmissibles. Du moins pouvait-on profiter de la liberté qu'il laissait à ses sujets. Sur quoi Enriquez fut invité à se rendre dans la petite forteresse portugaise de Chalé, près de Tanor. Son apostolat ne manquerait pas d'y être plus fructueux que chez les Travancorais. A peine était-il arrivé avec son compagnon que déjà les autorités et les résidents parlaient de bâtir église et collège. Un champ nouveau s'était donc ouvert; Enriquez y travaillait depuis un an, quand tout à coup Xavier reparut aux Indes et lui enjoignit de regagner le Travancore[4].

Pourquoi cette décision? Le saint ne s'en explique pas dans ses lettres. Mais d'une part il ne pouvait admettre qu'un inférieur désertât ainsi son poste, quelque pénible ou stérile qu'il fût. D'autre part, plus que toute autre région, le Travancore avait

1. Chalé, Challe, aujourd'hui Chaliyam, à neuf lieues au sud de Calicut, et à trois lieues et demie de la rivière de Tanor.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Enirquez, arrivé aux Indes en septembre 1546, avait passé trois mois au Travancore (oct.-déc. 1546); il dut venir à Chalé en janvier 1547. Dans le courant de l'année il écrivit le fragment de lettre cité dans les *Sel. Ind. Ep.*, p. 31. Il dut rentrer au Travancore dans les premiers mois de 1548. Nous connaissons l'ordre qu'il reçut du saint par un mot du P. Fr. Pérez (*Ibid.*, p. 68).

3. Aujourd'hui Tanour.

4. Les documents mis au jour par le P. Cros (t. I, p. 324, t. II, p. 177) donnent à cet épisode une couleur absolument différente de celle qu'on trouve dans les vieux historiens Lucena, Bartoli, etc.

besoin d'être catéchisé : les dix mille chrétiens baptisés en un mois ne pouvaient être laissés sans prêtres. Maintenant surtout que Mansilhas était congédié, il fallait reprendre l'œuvre interrompue.

En repassant par Cochin, François Enriquez n'y trouva plus son supérieur. Il était à la Pêcherie où il faisait la connaissance des nouveaux missionnaires. Sa venue fut pour eux la plus douce des joies. Il leur était apparu de loin comme dans une auréole mystérieuse. Ses lettres enflammées, le récit de ses entreprises, l'ampleur de ses projets, les faits extraordinaires qu'on racontait sur son compte, le mettaient à part et au-dessus de ses compagnons. Ajoutez qu'il était un peu signe de contradiction. Tout le monde ne goûtait pas ses méthodes. Tout le monde ne croyait pas aux grandes choses qu'on lui attribuait. Un Père de Lisbonne écrivait le 28 octobre 1548 : « Aujourd'hui à la table de l'ambassadeur de l'Empereur... étaient présents... deux gentilshommes... dont l'un, Portugais, revenu récemment des Indes se mit à parler de Maître François, notre vénéré Père, avec une telle chaleur, une telle inspiration, qu'il semblait tout à fait poussé de Dieu pour manifester en cet endroit la vérité sur les œuvres si authentiques opérées par la Divine Majesté en la personne de son bon serviteur, et cela, à la confusion de tel et tel obstiné qui se trouvait là présent[1]. »

De son côté, à Rome, cette même année 1548, Polanco, résumant les lettres et les bruits qui venaient de l'Inde, écrivait : « Le Père François est très bref dans ses lettres sur ses œuvres. Probablement c'est humilité de sa part. Mais tous ceux au milieu desquels il vit, les nôtres qu'il instruit par ses paroles et par ses exemples, qu'il anime au travail apostolique, qu'il console par ses charmants entretiens spirituels, *en écrivent si long sur son compte*, que l'on devine facilement quelle est son autorité dans l'Inde, quel parfum de profonde édification il laisse partout où il passe... On insinue que le Seigneur fait par lui de grandes merveilles, mais on ajoute que ce sont des choses qu'il vaut mieux cacher[2]. »

Ce mystère ne faisait qu'exciter chez les nouveaux venus le

1. *Epistolae Mixtae*, I, p. 559, lettre du P. Jean d'Aragon.
2. T. I, p. 349.

désir de voir celui qui remplaçait pour eux Ignace et Rodriguez. Il est intéressant de surprendre dans leur correspondance la première impression que le saint fit sur eux.

Au mois de novembre 1548, le Fr. Balthazar Nunez mandait aux Pères de Coïmbre :

« Il faut d'abord que je vous donne des nouvelles de notre bon et vénérable Père[1]. Il est de taille moyenne, grand comme notre Père Manuel de Nobrega[2]. Sa démarche est distinguée, sans rien d'affecté. Il a le visage ouvert, les yeux toujours au ciel et mouillés de larmes, les lèvres pleines de sourire[3]. Il parle peu, mais ses paroles sont à faire pleurer. On n'entend sortir de sa bouche que : « Christ Jésus, très Sainte Trinité! » Et il ajoute : « O mes frères et compagnons, combien notre Dieu est « meilleur que nous ne pensons! Réfléchissez-y, pour lui en ren- « dre grâces et louanges. Il y a si peu de temps que notre sainte « Compagnie a été confirmée, sept ans au plus, et nous voyons « que le Seigneur a voulu opérer en elle tant de choses! Nous le « voyons, mes bien-aimés compagnons, les uns sont à Rome, les « autres à Valence, à Gandie, à Coïmbre, à Sante-Foi de Goa, « d'autres à Socotora[4], au cap Comorin, à Malacca, à Maluco, au « Japon où j'irai prochainement. » Ces paroles, mes Pères, il les disait avec tant de dévotion que nous avions tous envie de pleurer. Tout cela, dit avec cet amour et cette charité, était pour nous encourager, nous faire concevoir une ferveur spirituelle plus grande, de grands desseins et le désir d'affronter fatigues et labeurs.

« Dans les pays qu'il traverse, il laisse un renom que l'on ne peut imaginer. Ce sont là choses que je ne puis écrire : elles sont de telle conséquence qu'on ne peut les confier au papier. Seulement, *os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium*[5]. Sa renommée est telle dans l'Inde qu'il est connu partout. Le plus heureux est celui qui peut se dire son ami plus intime.

1. *De nosso bom padre e pai.* Nunez joue sur le sens de ces deux mots qui signifient « père »; mais *pai* a le sens plus restreint de « progéniteur ».
2. Le P. de Nobrega, fondateur en 1549 de la mission du Brésil.
3. *A boca cheia de riso,* la bouche pleine de rire.
4. Xavier parle de ses projets sur Socotora comme s'ils étaient déjà réalisés.
5. Ps. XXXVI, 32. « La bouche du juste méditera la sagesse et sa langue proférera la justice. »

« Ces courtes nouvelles, je vous les écris, mes Frères, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir. Mais j'ai regret de n'en pouvoir dire davantage sur les merveilles que l'on raconte ; sachez, et gardez-le pour vous, que le Seigneur fait beaucoup par lui et, de ces choses, je le répète, qu'on ne peut pas raconter[1]. »

On peut s'imaginer, par ces lignes, la joie des missionnaires, quand il les convoqua tous près de lui à Manapar. Il n'en connaissait aucun. Ce fut pour eux, durant une dizaine de jours, une sorte de retraite, où ils s'ouvrirent à lui des besoins de leur âme, et le renseignèrent sur l'état de la mission[2]. Ils étaient là trois prêtres, Antoine Criminale, Henri Enriquez, Alphonse Cypriano, avec les deux frères Manuel de Moralez et Adam Francisco, et quatre prêtres indigènes[3].

Criminale était comme l'âme de la chrétienté. Il commençait à parler, lire et écrire le tamoul. Suivant la méthode de Xavier, il visitait sans cesse les églises du nord au midi[4]. Quand, un an plus tard, Xavier l'aura bien vu à l'œuvre, il portera de lui, dans une lettre à saint Ignace, ce beau témoignage : « En vérité, c'est un saint ; il est né pour l'apostolat de ces pays. Envoyez-en beaucoup comme lui... Tous l'aiment, chrétiens, indigènes, idolâtres et musulmans. Quant à ses compagnons, on ne saurait dire combien ils le chérissent[5]. »

Alphonse Cypriano, Espagnol, entré dans la Compagnie à cinquante-huit ans, en avait maintenant plus de soixante. Caractère âpre, ardent à l'excès. Saint François Xavier essaya de l'amener à des façons de faire un peu plus suaves ; mais le vieux Castillan resta toujours le censeur rude et décourage des vices. Lui-même, dans ses lettres à saint Ignace, se jugeait lâche et inutile, tandis que ses compagnons écrivaient qu'il travaillait comme un jeune homme[6].

François Xavier avait demandé pour les missions des gens

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 37, 38.
2. *Ibid.*, p. 107.
3. Sousa, t. I, p. 262.
4. Polanco, t. I, p. 349 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 68.
5. *Mon. Xav.*, p. 482.
6. Polanco, I, p. 349. Voir sa notice dans Orlandini, l. II, n. 114, 119 ; Bartoli, l. VII, p. 37 ; Sousa, I, p. 310, 313.

robustes. Tels étaient, ce semble, Cypriano et Criminale. Mais Henri Enriquez et Manuel de Moralez n'étaient guère solides. Ils se dépensaient pourtant et Dieu leur venait en aide. Moralez, disait-on, se portait d'autant mieux qu'il avait plus d'ouvrage. L'envoyait-on remplacer un prêtre indigène en un district moins absorbant, il tombait malade[1]. Lui-même écrivait :

« C'est aujourd'hui dimanche : j'ai prêché ce matin dans le bourg; ce soir je vais prêcher ailleurs: il me faut, dans l'intervalle, vous écrire un peu. Nous sommes ici quelques-uns de la Compagnie, ayant à administrer chacun plusieurs bourgs. Je suis entre les Pères Cypriano et Criminale. Le plus clair de mon temps se passe en visite des villages qui sont nombreux.

« Vous savez, mes bien chers frères, que, lorsque j'étais auprès de vous, j'étais toujours malade. Ici, grâce à Dieu, je me porte bien. Je puis faire de longues courses, et cela bien souvent, car j'ai à m'occuper de nombreux centres de population. Et cependant Dieu sait ce que nous mangeons. Le Père Antoine et les autres sont dans le même cas[2]. »

Tout de même pour Henri Enriquez. Durant l'interminable traversée de Lisbonne à Goa, il avait été malade à en mourir[3]. A Goa, où pourtant rien ne manquait de ce qui pouvait le soulager, il ne fit que languir. Tout à coup arriva la lettre de Xavier ordonnant aux nouveaux venus de partir pour le cap Comorin. C'était aller à la mort; car là tout faisait défaut. Il partit cependant. Il eut pour son partage la ville de Tuticorin, avec Punicale et trois autres gros bourgs. Il put suffire à tout, allant d'une station à l'autre, les visitant régulièrement tous les huit ou dix jours. Il inspectait encore tous les deux mois deux autres centres confiés par Xavier à un prêtre indigène mais qui n'avait pas grande autorité parmi ses compatriotes[4]. Ce travail

1. Polanco, t. I, p. 350.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 32, 33.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 19. C'était un néo-chrétien, c'est-à-dire qu'il était d'origine juive. Il avait été novice franciscain (*ibid.*, p. 62, 121). Il y avait là pour lui un double empêchement à son admission dans la Compagnie. La pensée de saint Ignace sur ce point était connue (*Constitutions*, édit Madrid, p. 317, col. B. n. 16). Il obtint dispense, les constitutions n'étant pas encore promulguées (*Ep. S. Ignatii*, t. I, p. 569). Il mourut le 6 février 1600.

4. Polanco, I, p. 264.

lui rendit ses forces[1]. Il vécut cinquante ans à la Pêcherie; et, après le saint, il est le vrai fondateur de cette belle église.

Grâce à ces bons ouvriers elle s'organisait donc et prenait forme. La côte était divisée en trois districts, chaque Père ayant sous sa direction un ou deux prêtres indigènes et des catéchistes. Dans toutes les chrétientés, un néophyte plus intelligent servait de maître et de sacristain; il réunissait les fidèles et présidait les exercices religieux. Tous les jours catéchisme, pour les filles le matin, pour les garçons le soir. Instructions spéciales pour les femmes le samedi, pour les hommes le dimanche. Une autre instruction le même jour pour les femmes esclaves, et une autre encore pendant la semaine pour les veuves. Tout cela, selon les méthodes du Père François. Chaque catéchisme était suivi d'un rapide sermon sur l'idolâtrie[2].

Il y avait aussi les tâches imprévues, la paix à mettre entre petits seigneurs toujours en querelles, les controverses avec les païens, la visite des malades, les longues séances où il fallait écouter les doléances des chrétiens, terminer les procès, conclure des arbitrages[3]. Enfin, les persécutions: malheureusement ici les détails font défaut. Le Père Lancilotti écrit seulement : « Les Pères sont tellement entravés par les Mores, les idolâtres, les mauvais chrétiens que je ne saurais vous le raconter[4] »; et Morales : « Persécutions, contradictions, calomnies de la part des infidèles, rien ne nous manque[5]. »

Quant aux résultats, chacun les appréciait suivant son point de vue. Les uns voyaient surtout ce qui restait à faire, l'extrême ignorance des païens, leur inintelligence de tout ce qui n'est pas le mal, le manque de prêtres, la difficulté d'instruire les néophytes, la persistance chez eux des idées païennes même après le baptême[6]. D'autres constataient le progrès accompli. Ils comparaient les chrétiens d'aujourd'hui aux brahmanistes d'hier, et voici ce qu'ils pouvaient raconter à Xavier : certains indices montraient que le sens chrétien s'éveillait chez les néophytes

1. Polanco, I, p. 350.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 264. *Sel. Ind. Ep.*, p. 34.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25.
5. *Ibid.*, p. 34. Polanco, I, p. 265.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 32.

Ils commençaient à comprendre l'importance du baptême, se hâtaient de faire baptiser les nouveau-nés[1], cherchaient les enfants en danger de mort, pour leur procurer le salut. Les prières sur les malades remplaçaient les *mantrams* superstitieux[2]. Leur foi était vive, vive à obtenir des miracles. Le signe de la croix, l'eau bénite, un chapelet leur servaient à chasser les démons. Le frère Moralez écrit : « Il arrive souvent qu'on nous appelle pour réciter un évangile sur la tête des malades. Nous commençons par demander un acte de foi sur les articles du symbole. L'infirme et les assistants répondent : « *Vicho ada*, je crois. » Alors on lit l'évangile, et Dieu souvent opère des merveilles. On a vu des moribonds se lever guéris. Si la divine Providence daigne se servir, pour des œuvres semblables, d'un instrument aussi vil que moi, que serait-ce si d'autres, plus saints, venaient ici[3] ! » Mais les indigènes eux-mêmes quelquefois, sans recourir au missionnaire, rien qu'en passant leur rosaire au cou des malades, obtenaient le même résultat. Le Père Enriquez en citait un exemple[4].

Cette foi vive était-elle à l'épreuve de la persécution ? Il était permis d'en douter, au moins pour certains chrétiens baptisés sans préparation. En fait beaucoup retournaient aux idoles ou à la mosquée[5]. D'autres étaient capables de défendre leur foi. Vers ce temps-là un séminariste de Goa fut réduit en esclavage par les musulmans du Malabar. Il refusa d'apostasier et fut jeté aux fers. S'étant échappé, voici ce qu'il raconta au Père Enriquez. Il avait, au lieu de sa captivité, rencontré plusieurs indigènes jadis esclaves des Portugais, baptisés, mais qui s'étaient enfuis. Ils vivaient mêlés aux païens et aux Maures, quelquefois soldats, mais toujours fidèles au baptême que leur avait valu leur esclavage. Ils se soutenaient entre eux, car ils avaient à souffrir pour leur religion. Si quelqu'un parmi eux mourait, ils ne laissaient pas brûler le corps, à la manière du pays, mais ils faisaient des funérailles chrétiennes, conduisaient le corps à la tombe en chantant les cantiques de la doctrine catholique

1. Même sur ce point, il y avait encore des défaillances. *Mon. Xav.*, p. 845. B.
2. Polanco, I, p. 350.
3. *Sel. Ind. Ep.*, I, p. 33.
4. Polanco, I, p. 353, 354.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 25 (lettre de Lancilotti sur les chrétiens de Cochin).

et plantaient une croix sur la sépulture. Puis, tous à genoux, priaient pour le repos de cette âme. Ils étaient libres, en somme, de garder leur culte, et cependant, le sentant menacé par le contact des infidèles, ils souhaitaient reprendre leur esclavage et rentrer en pays chrétien. Plusieurs vinrent, dit-on, trouver saint François Xavier, lors d'un de ses séjours à la Pêcherie, le priant d'intervenir auprès de leurs anciens maîtres[1].

Cette persévérance d'Indiens baptisés en esclavage était de bon augure.

Avant de quitter la Pêcherie, sur le point de faire une absence qui risquait d'être longue, le Père François régla certains points importants. Le Père Criminale fut officiellement nommé supérieur de la mission[2]. Le Père Enriquez, qui commençait à bien parler la langue du pays, fut déchargé d'une partie de ses chrétientés et reçut l'ordre de composer une grammaire et un lexique. Un prêtre indigène dut traduire en tamoul le catéchisme écrit pour les Moluquois[3]. Enfin le saint consigna les expériences déjà acquises dans une sorte de mémorial qu'il leur laissa comme règlement. Quelques-uns de ses conseils sont à noter.

Le missionnaire doit être le véritable père de ses chrétiens. Avant tout, il doit chercher à se faire aimer : c'est un point sur lequel Xavier revient et insiste. Parfois il faudra savoir parler très ferme, menacer de la colère de Dieu, tonner contre les vices, et même bannir ceux qui feraient des idoles. Mais il faut aussi savoir attendre, surtout avec les enfants. Dans les litiges entre indigènes on tâchera de les amener à composition : si l'affaire est grave, elle sera soumise au Père Criminale ou au capitan, sinon, qu'on la discute devant les patangatins. Les chrétiens indigènes ont droit à leur réputation : François ne veut pas qu'on en dise du mal chez les Portugais ; il veut qu'on les défende. Les Portugais doivent le comprendre : la merveille, c'est que, chrétiens depuis peu, ils ne soient pas plus mauvais qu'ils ne sont. De même pour les prêtres de leur race : il faut veiller sur eux, mais ne rien écrire qui leur soit défavorable. S'ils défaillent, on avertira le Père Criminale. Quant aux

1. Polanco, p. 354; cf. du Jarric, I, p. 203-205.
2. Polanco, p. 349.
3. P. 351.

Portugais, il faut vivre en paix avec eux, tout faire pour ne pas irriter le capitan, les reprendre en toute charité. S'ils maltraitent les chrétiens et ne s'amendent pas, en référer au capitan. Ne leur parler que des choses de Dieu, c'est le seul moyen de garder sa liberté, et de ne pas perdre son temps. Et, pour finir: « Encore une fois, faites-vous aimer à force de bonnes paroles et de bons procédés[1]. »

IV. — *Au royaume de Kandy.*

Le Père François ne resta pas plus de dix ou quinze jours à Manapar. Il avait hâte d'aller porter ailleurs ses conseils et ses consolations. De plus, une grosse affaire, et de grande conséquence pour l'Évangile, l'attendait à Ceylan.

On se souvient que, trois ans auparavant, 1545, quand il quittait l'Inde pour Malacca, c'était le cœur navré d'avoir vu échouer tous ses plans pour la conversion des Cinghalais. La situation n'avait fait qu'empirer. Le massacre de Manar demeurait impuni. Les deux jeunes princes sur lesquels on comptait étaient morts. Leur père continuait sa politique à double face. Xavier pourtant espérait quand même. Il espérait si bien que nous l'avons entendu déclarer que, si Jean III et les gouverneurs le voulaient, en un an l'île serait chrétienne[2]. En fait les Portugais étaient moins influents sur les rois cinghalais qu'il ne l'imaginait. Mais certains indices pouvaient tromper. Vers ce temps-là en effet, un royaume de l'intérieur les appelait, eux, leurs soldats et leurs missionnaires.

La principauté de Kandy, au centre des montagnes, s'était jusque-là fermée à l'Évangile. Aussi bien était-ce une terre sainte pour les indigènes; on y vénérait sur un rocher l'empreinte du pied de Bouddha, et, dans une pagode, l'une de ses molaires. Les rajahs s'étaient tenus à l'écart des alliances étrangères et les Kandyens passaient pour les tenants irréductibles du nationalisme cinghalais. Mais la politique a ses exigences. Le rajah Jaya-Weira[3] était en lutte avec son voisin du Ceyta-

1. *Mon. Xav.*, p. 845-853.
2. P. 453.
3. Javi a Pandar, dans les chroniques portugaises.

Vaca, Maaya-Dunaï[1], ennemi déclaré des Portugais. Par ailleurs, il avait vu avec inquiétude ces derniers favoriser les princes fugitifs de Cotta, et il ne pouvait ignorer que l'un d'eux avait des prétentions sur Kandy. N'allait-on pas venir le détrôner ? Mieux valait exploiter ces Européens qu'on pouvait détester, mais dont il fallait utiliser la puissance, quitte à les trahir au moment propice. Sur quoi des relations furent nouées avec Goa. Lui aussi Jaya-Weira laissa entrevoir des idées de conversion. Il offrait la main de sa fille à ce prince Jean qu'il redoutait, promettait pour ses sujets la liberté de conscience, et demandait en compensation une garnison de cinquante hommes. Le Portugais qui lui inspirait cette démarche s'appelait Alvarez Pereira[2]. Les demandes du rajah furent transmises à Goa par des Franciscains de Ceylan. Là-dessus, colères et menaces du roi de Cotta à l'adresse de son voisin ; mais aussi, à l'adresse des Portugais, redoublement d'avances et offres de service.

Les négociations s'ouvrirent à la fin de 1545[3] ; les requêtes du roi de Kandy furent prises en considération par Jean de Castro. Elles venaient à point : les rapports se tendaient avec le roi de Cotta, et l'on parlait d'une expédition à faire contre lui dans le courant de l'année suivante. La mort du prince Jean n'arrêta pas les préparatifs ; il fut résolu qu'on enverrait à Jaya-Weira les cinquante hommes qu'il demandait, avec deux missionnaires franciscains. Le chef de l'expédition serait cet André de Sousa que nous avons déjà vu travaillant à la conversion des deux princes cinghalais. Le départ était fixé au milieu de janvier 1546.

Soldats et missionnaires allèrent débarquer sur la côte orientale, à Trincomalé. Là, André de Sousa reçut une lettre du rajah racontant qu'il avait fait venir un Franciscain de Cotta ; il était baptisé sous le nom de Manuel, mais, par prudence, il cachait sa conversion. Le jeudi saint, la petite troupe entrait à Kandy. Réception chaleureuse, visites de hauts personnages, pagode transformée en église, superbe cérémonie le jour de Pâques, baptême solennel de cinq des principaux seigneurs ;

1. Ou Madune-Pandar.
2. Cros, t. I, p. 268.
3. La lettre d'A. de Sousa qui nous fournit ces détails est du 20 décembre 1545.

tout commençait bien. L'on attendait pour un avenir prochain mieux encore, le baptême du prince héritier, de sa sœur, de la reine mere et d'autres intimes. On parlait même du rajah voisin de Batticaloa qui lui aussi voulait se faire baptiser.

Là-dessus, le 17 novembre, le Père Lancilotti écrit à saint Ignace les grandes espérances du moment. « Les deux princes cinghalais sont morts, il est vrai : mais le roi de Kandy leur parent est chrétien, avec une grande partie de son peuple. Nous ne saurions rendre à Dieu d'assez vives actions de grâces, car un immense bien se prépare. Rien n'est difficile comme de jeter le fondement de la foi dans un royaume ; mais, quand le peuple voit ses chefs accepter la foi, tous prêtent l'oreille à nos discours[1]. »

Bientôt cependant des doutes s'élèvent. Oui ou non, ce roi est-il baptisé ? s'est-il joué de la crédulité des Portugais ? Le 25 décembre, le gardien des Franciscains, frère Siméon de Coïmbre, mande à Jean III que la conversion du roi est prochaine (sans doute sa profession ouverte de christianisme). A sa lettre est jointe une missive du rajah demandant secours et promettant d'être chrétien[2]. Le 28, l'évêque avertit le gouverneur que les affaires vont mal à Kandy ; c'est une débâcle. La faute en est aux Portugais qui ne sont pas restés à leur poste, et ont laissé le roi seul. il est déjà baptisé. Tout le pays le serait sans la défection des soldats. Il faut renvoyer au plus vite cinquante hommes. Dès que l'hiver sera passé, le fils du gouverneur, don Alvaro de Castro, devrait aller là-bas achever cette belle œuvre. Trop heureux si lui-même pouvait en personne aller prêcher ce peuple[3].

Deux jours après, autre son de cloche. Le Franciscain Antoine Piquyno a envoyé à l'évêque le résultat d'une enquête faite de près et sur place. Le rajah joue la comédie. Il ne s'est fait chrétien que par nécessité. La nécessité passée, il est redevenu idolâtre. Il ne croit à rien. Il ne permet qu'aux esclaves de recevoir le baptême. Il « fait ses pagodes » comme auparavant, etc.[4]

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 14.
2. Cros, t. I, p. 342, note ; Civezza, t. VI, p. 274.
3. Cros, p. 342. Andrade, *Vie de Jean de Castro*, p. 458, 480.
4. Cros, p. 343.

L'année 1547 se passa dans ces incertitudes. En avril, au lendemain de ses grandes victoires sur les musulmans de Diu, Jean de Castro vit arriver à Goa un autre Franciscain, le Père Pascal Gonçalez, porteur des lettres du rajah. Traversant l'île, le missionnaire s'était présenté à Jaya-Weira et en avait été bien reçu. Les dispositions du prince paraissaient bonnes. Il se ferait chrétien sans la crainte d'une émeute. Qu'on lui envoyât des soldats pour le défendre et il se déclarerait. Un secours fut promis[1]; mais, en janvier 1548, lorsque Xavier revint aux Indes, il n'était point encore prêt.

Un chroniqueur contemporain et d'anciens historiens assurent que notre missionnaire intervint dans cette affaire, où jusque-là les fils de saint François avaient seuls été mêlés. Lui-même ne nous a rien dit de ces démarches[2]. Vraisemblablement l'évêque, qu'il vit à Cochin, le mit au courant de tout; peut-être le pria-t-il d'aller lui-même voir le rajah, sonder ses dispositions, le décider à suivre sa conscience. Quoi qu'il en soit, sa courte visite à la Pêcherie terminée, il gagna Ceylan. En février ou en mars, il débarquait au port de Galle. Il y guérit en passant un nommé Michel Fernandez qui était à la mort et raconta lui-même le fait au procès de 1556[3]. C'est alors qu'il aurait été à Kandy.

« Il trouva le roi, nous dit le Père Sébastien Gonçalvez, mieux disposé qu'il n'avait espéré. » Correa, qui se trouvait alors aux Indes, assure que le rajah rendit au Père de grands honneurs. Il l'écouta exposer la doctrine chrétienne, se montra prêt à se convertir, lui et son peuple. Mais il voulait des garanties. Il lui fallait une alliance en forme, inattaquable, sur pièces écrites. Il consentait à unir sa fortune à celle des Européens, mais à la condition qu'on ne l'abandonnerait pas. Requête d'autant plus juste que, l'année précédente, la petite garnison qu'on lui avait envoyée pour le protéger, l'avait quitté. Il en réclamait une autre de cent hommes, qui fût à sa solde et lui

1. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 7, p. 323; — cf. Cros, I, p. 370.

2. Pas plus que Valignano, Tursellini, Polanco. Le P. Fr. Pérez (*Sel. Ind. Ep.*, p. 68) qui donne pour ce temps la l'itinéraire du saint, ne dit rien du voyage à Kandy. Mais le P. Seb. Gonçalvez (Cros, I, p. 370) en parle, ainsi que Correa (*Lenda de 1547*, ch. 85, p. 619), et Lucena (l. V, ch. 26, p. 372).

3. *Process. 1556*, Goa, n. 13.

assurât la paisible possession de son royaume. A ce prix, il serait chrétien.

Que pensa le saint de ces propositions? Que pensa-t-il de la sincérité du personnage? On peut se le demander. Le silence absolu qu'il garde dans sa correspondance sur tout cet épisode ne ferait-il pas supposer, si vraiment il a fait le voyage de Kandy, qu'il fut moins enchanté du Cinghalais que ne le laisse croire l'optimisme de certains historiens? Pourtant son devoir était clair; la partie avait été mal engagée; mais on se devait de la soutenir. Il n'eût pas fallu baptiser le roi si vite : une fois baptisé, il eût fallu ne pas l'abandonner. Maintenant on devait réparer cette double faute, et, tout d'abord, lui assurer la sécurité sans laquelle, disait-il, il lui était impossible de vivre en chrétien. Et François aurait accepté d'appuyer en haut lieu les requêtes du prince. Un ambassadeur devait le suivre.

Dans le courant de mars, il débarquait à Goa[1].

1. La date est indécise. « A peine j'arrivais au collège, à l'entrée de mars 1548, dit le Japonais Yajiro, que, 4 à 5 jours après (donc entre le 10 et le 15), Maître François nous rejoignit. » (Cros, I, p. 428.) — D'autres disent le 20 mars (Cosme de Torrez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 83; Valignano, p. 84; Gonçalvez, dans Cros, I, p. 370). Si cette dernière date est vraie, comme Xavier resta à Goa huit jours (*Sel. Ind. Ep.*, p. 69) et qu'il y revint le 2 avril, il aurait eu cinq jours, pour franchir, aller et retour, les 420 kilomètres qui séparent Goa de Baçaim; c'est bien peu. Il est vrai que les lettres des Indes résumées dans Polanco (I, 357-358) disent que la rapidité du voyage fut extraordinaire.

CHAPITRE II

SIX MOIS A GOA
(Mars-septembre 1548)

I. — *Voyage à Baçaim.*

Saint François Xavier rentrait à Goa, juste au moment où le gouverneur en repartait[1].

Jean de Castro était avant tout un soldat. Son temps se passait à courir de Goa au golfe de Cambay, des musulmans de la banlieue à ceux du nord. Brave jusqu'à l'imprudence, enthousiaste comme un croisé, il avait acquis, au siège de Diu, le droit de se faire représenter, sans une emphase trop ridicule, une couronne de lauriers sur la tête. Il n'y avait pas trois mois qu'il avait, aux portes mêmes de Goa, gagné sur le sultan de Bidjapour sa grande victoire de Saint-Thomas (21 décembre 1547). Maintenant il retournerait en hâte à Baçaim, son centre d'opérations, en face des princes mahométans du nord-ouest. C'est à ce moment que Xavier et l'ambassadeur de Kandy se présentèrent.

Il fut reçu froidement. Castro n'avait pas le loisir de l'entendre: on peut se demander s'il n'y mit pas un peu de mauvaise volonté. Le soldat et le missionnaire ne se connaissaient pas. Ils étaient faits cependant pour se comprendre, l'un et l'autre mettant au-dessus de tout la gloire de Dieu. Mais Castro avait trop de soucis en tête pour s'occuper séance tenante de Kandy et de son rajah. Le cas qu'on lui soumettait ressemblait du reste un peu trop à celui du roi de Tanor[2] : promesses de conversion et demandes de secours. Or le gouverneur avait laissé voir

1 Gonçalvez, Cros, I, p. 370.
2. Lucena, l. VI, ch. I, p. 379.

ce dernier qu'il n'avait pas à compter sur le Portugal dans ses luttes avec ses voisins. La même réponse évidemment attendait le roi de Kandy.

Il semble aussi que Castro se soit défié de François. Voyait-il l'ingérence du *Santo Padre* dans les instructions royales, rapportées par Michel Vaz, et dont il goûtait peu la teneur[1]? Subissait-il l'influence d'un parti puissant au conseil de la colonie, qui tenait Xavier pour un exalté, et professait qu'il importait peu aux intérêts du roi que ses tributaires suivissent une religion plutôt qu'une autre[2]? Quoi qu'il en soit, il remit à plus tard les affaires cinghalaises, ordonna qu'on traitât convenablement l'ambassadeur, et il partit.

Xavier ne pouvait rester sur cette défaite. Que le rajah de Kandy fût sincère ou non, l'ouverture de son royaume à l'Évangile était chose assez grave pour mériter un examen immédiat. L'expérience de Jafnapatam lui prouvait que ces sortes d'affaires demandent à être menées rondement. Il résolut de poursuivre le gouverneur jusqu'à Baçaim. Aussi bien, il avait d'autres questions également urgentes à lui soumettre. Donc, après huit jours passés à Goa, il s'embarqua pour le nord[3] et, dans les derniers jours de mars, malgré le mauvais temps et le vent contraire, il était à Baçaim[4].

Les historiens racontent que, immédiatement, sans lui laisser une heure de repos, on le pria de monter en chaire : il accepta. C'était le temps de la passion. Le gouverneur peut-être voulait mettre à l'épreuve ce zèle que tout le monde vantait. Mais, dès qu'il eût vu et entendu Maître François, Jean de Castro fut complètement gagné[5].

Séance tenante, les affaires furent réglées. Castro approuva le projet de voyage au Japon. La fondation d'un collège à Malacca fut acceptée, les propositions du sultan de Ternate prises en considération, les requêtes du roi de Kandy examinées et agréées. Ce dernier prince deviendrait tributaire du

1. Gonçalvez, *loc. cit.*; — Valignano, p. 62; — Tursellini, l. III, ch. 14, etc.
2. Lucena, *loc. cit.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 69.
4. « *Bazainum... se contulit et, quamvis tempus navigationis incommodum esset et venti contrarii, paucis diebus eo delatus est.* » Polanco, t. I, p. 357, 358.
5. Orlandini, l. VIII, n. 112.

Portugal ; à ce titre, le Portugal le défendrait contre ses ennemis du dedans et du dehors, et entretiendrait chez lui une petite garnison [1].

Le gouverneur eût voulu retenir le saint ; mais le temps pressait, les vaisseaux de Malacca allaient partir ; François avait hâte de revenir à Goa. Castro n'insista pas : lui-même n'allait pas tarder à rentrer. Ses forces déclinaient. Épuisé de labeurs, il pressentait sa fin prochaine. Il n'avait fait qu'entrevoir le *Santo Padre* qui, disait-on, avait un don particulier pour préparer les âmes à paraître devant leur juge. Il voulait, en mourant, l'avoir auprès de lui. Xavier promit donc de ne pas s'éloigner de Goa avant son départ pour le Japon, c'est-à-dire de toute l'année 1548 [2].

Le missionnaire pouvait-il passer dans une ville sans y faire quelque conversion ? Celle de Rodriguez de Sequeira, trésorier de Baçaim, est restée célèbre. Le Père de Quadros racontait en 1555 : « Je tiens de l'intéressé en personne, que, condamné au bannissement, la conscience dévoyée, il était allé trouver le Père Maître François en personne dans une forteresse Malacca ; il lui avait exposé ses misères. Le Père l'accueillit à l'hôpital — c'était là qu'il logeait — l'entendit en confession, le fit communier tous les huit jours, le remit dans la bonne voie, lui obtint le pardon de ceux qu'il avait offenses et lui ordonna de rentrer en Portugal. Le pécheur se laissa persuader et prit le chemin des Indes. Entre autres choses que le Père lui dit en le congédiant, il lui recommanda, par-dessus tout, de se confesser. « C'est « à ce prix que vous serez mon ami et que vous me paierez « votre dette de reconnaissance. » La promesse fut donnée. Mais à peine éloigné, le Portugais oublia ses engagements, resta dans l'Inde pendant deux ans, et cela sans se confesser. C'est alors que le Père revint aux Indes et parut à Baçaim. L'autre s'y trouvait et alla rendre visite à Xavier ; mais le Père lui dit : « Senhor un tel, vous avez bien mal accompli ce que je vous « avais recommandé, vous ne vous êtes pas confessé une seule « fois depuis notre séparation. » Or cela, il lui était humainement impossible de le savoir : il y fallait une révélation divine. —

1. Polanco, p. 358 ; — Lucena, l. VI, ch. 1 et 2.
2. *Mon. Xav.*, p. 460.

« Je ne veux pas traiter avec vous, ajouta le Père, que vous ne « vous soyez confessé ! » Ce qui fut fait le lendemain. Le Portugais communia et, depuis ce temps, il resta affermi dans le bien et très contrit de ses péchés.

Xavier régla encore quelques affaires, promit aux Franciscains d'envoyer un Père leur prêter main forte[2], et, le lundi de Pâques, 2 avril, il était de retour à Goa[3].

Son premier acte fut de donner au Père François Perez sa feuille de route pour Malacca. Il lui assigna comme compagnon un novice entré dans la Compagnie aux Indes, Roch Oliveira. Une semaine plus tard, 8 avril, les deux missionnaires partaient[4].

De son côté, Jean de Castro venait de rentrer. Immédiatement des ordres furent donnés pour que, en temps et lieu, un secours fût envoyé au roi de Kandy. Il devait compreudre 150 arquebusiers sous la conduite de l'intrépide Antoine Monis Barreto[5].

II. — *La mort de Jean de Castro*

Le gouverneur, miné par la fièvre, se sentait usé. Il n'avait pas cinquante ans. Aux fatigues physiques se joignaient les angoisses morales. « Il se mourait, dit Faria y Sousa, d'une infirmité qui, mille fois, avait été mortelle aux temps anciens, mais qui ne tue personne maintenant... J'entends le sentiment du misérable état où il voyait les Indes sans pouvoir y remédier[6]. »

Il nourrissait encore de vastes projets. Les musulmans, battus dans la banlieue de Goa, à Diu, à Malacca, restaient les maîtres

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189. — *Mon. Xav.*, II. p. 138-139, et 954. Là où nous avons écrit « tous les huit jours », d'après Cros (t. II, p. 380) et Lucena (l. VI, ch. 2, p. 383), la traduction italienne des *Diversi Avisi* (fol. 208, b) porte *ogni di*.

2. *Mon. Xav.*, p. 504.

3. La lettre 65 est datée « Goa, 2 avril 1548 », p. 462.

4. La date est donnée par Lucena, l. VI, ch. 3, p. 385. Le 9 avril, d'après Cros, p. 379.

5. Lucena, ch. 2, p. 382. — Do Couto (Dec. VI, l. IV, ch. 7, p. 323 et suiv.) rattache l'envoi de Barreto, non aux démarches de Xavier, mais à celles du Franciscain Pascal Gonzalez. Il est fort possible que cet envoi, décidé en avril 1547, l'ait été de nouveau en avril 1548 (Seb. Gonçalvez, dans Cros, I, p. 371). Le départ n'eut lieu qu'en 1549 (Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 31).

6. Faria y Sousa, t. II, P. II, ch. 7.

d'Aden. Au Portugal, il fallait cette clef de la mer Rouge et de l'Égypte. Et justement la forteresse venait d'être prise par un émir voisin, qui, pour conserver sa conquête, en appelait à Castro. Deux flottes partirent, l'une de Baçaim, l'autre de Goa; et, à leur tête, se trouvait le fils du gouverneur, don Alvaro[1].

Ici autre épisode célèbre de conversion. Parmi les officiers qui s'embarquaient, il y en avait un, très brave, très dédaigneux de la mort, mais dont les débauches faisaient pitié, « un vrai janissaire au milieu de soldats catholiques », dit le Père de Sousa. Xavier connaissait ce genre d'hommes, il entreprit de le gagner. Il ne manquait pas, à l'occasion, de lui adresser un mot aimable. En secret, il priait comme il savait prier, avec abondance de larmes. Le jour du départ, le saint était au port, son bréviaire sous le bras. Il demanda à cet homme sur quel vaisseau il allait monter. « Cela se trouve bien, continua-t-il, nous ferons route ensemble. » On dut être quelque peu surpris de voir arriver ce nouveau passager : personne ne savait qu'il dût être de l'expédition.

Le vaisseau partit. Bientôt Xavier jugea le moment venu, et, sans plus tarder, parla de confession. L'officier, que la grâce travaillait, répondit en soupirant qu'il ne s'était pas confessé depuis dix-huit ans. Mais était-ce de sa faute? Un jour, avant de partir pour une guerre, il s'était présenté au vicaire de Goa, qui lui avait refusé l'absolution, comme à un impénitent et à un sacrilège. Dès lors, à quoi bon? il était perdu. Xavier le consola, le remonta, l'aida à préparer une confession générale.

Peu après, le navire s'arrêta pour faire eau dans le port de Cariapatam, 23 lieues au nord de Goa. On descendit, et Xavier entraîna son pénitent dans un bois. Curieux de voir ce qu'ils allaient faire, un nommé François Ledo et un autre soldat les suivirent. De loin, ils virent le prêtre au pied d'un arbre : l'officier était à genoux et se confessait en pleurant. La confession finie, la pénitence donnée — un *Pater* et un *Ave* — le saint s'enfonça dans le fourré. Peu après, le pénitent qui ne le voyait pas revenir et soupçonnait quelque chose, alla le chercher. Il le trouva, les épaules nues, un crucifix dans la main, se flagellant

1. Do Couto, D. VI, l. VI, ch. 4-6, p. 22-48.

avec une discipline de fer. Alors il se précipita aux genoux de François en s'écriant : « Ah! mon saint! c'est à moi de faire pénitence. » Et, s'emparant de la discipline, il se mit à se châtier lui aussi. Les deux indiscrets suivirent tous les détails de la scène et pleuraient de dévotion. Xavier déclara au soldat qu'il ne s'était embarqué que pour lui et, laissant le navire continuer sa route vers Aden, il attendit la prochaine occasion pour revenir à Goa [1].

L'expédition fut peu glorieuse : ce fut une grosse déception pour le gouverneur. Il se sentit frappé à mort. Vers ce temps-là lui arrivèrent de Portugal ses patentes de vice-roi, juste récompense de ses prouesses. Trois gouverneurs seulement avant lui avaient reçu pareil honneur. Mais il était trop tard : Castro déjà ne songeait plus qu'à mourir. Autour de son lit d'agonisant, il convoqua toutes les autorités, l'évêque en premier lieu, puis le gardien des Franciscains, fray Antoine de Casal, et Maître François.

En leur présence, il renonça à sa charge [2]. Puis, prêtant serment sur le saint Évangile, il jura de n'avoir jamais détourné à son profit les biens de l'État ou des particuliers, de n'avoir jamais reçu de présents, d'avoir épuisé sa fortune personnelle pour le bien du roi, faute d'avoir toujours été payé à temps. Il voulut que tout cela fût consigné dans les archives de Goa. Il ajouta qu'il ne lui restait même pas de quoi payer le poulet que lui ordonnaient les médecins. En conséquence, il les priait de vouloir bien le faire soigner aux frais du gouvernement, à moins que les confrères de la Miséricorde ne voulussent s'en charger.

Il se remit alors complètement entre les mains de saint François Xavier et du supérieur des Franciscains qui ne le quittèrent plus jusqu'au dernier soupir.

Le 6 juin, il mourut âgé de 48 ans, après deux ans, neuf mois

1. Tursellini, l. III, ch. xv, met l'épisode à cette date, et le rattache à l'expédition d'Aden, mais sans préciser le lieu où Xavier s'arrêta. Ce dernier détail est donné par Sousa (I, p. 35). Lucena (l. VI, ch. 3) met la scène à Cananore, et Bartoli (l. II, n. 29) à Coulam.

2. Faria y Sousa, t. II, P. II, c. v, n. 8; — Do Couto, D. VI, l. VI, ch. 9, p. 62 et suiv. ; — Andrade, *Vita Joannis de Castro*, l. IV, n. 103.

La lettre 68 de Xavier à Jean III (p. 467), signée du vicaire général et de deux Franciscains, et datée du 22 octobre 1548, contient quelques recommandations de Castro mourant.

et quinze jours d'administration. Il fut revêtu de son habit de tertiaire, enveloppé dans son manteau blanc de chevalier de l'ordre du Christ et enseveli au couvent de Saint-François.

Pour tout trésor, on trouva dans sa cassette trois menues pièces de monnaie, une discipline teinte de sang et quelques poils de sa barbe, qu'un jour de nécessité, pendant le siège de Diu, il avait envoyés en gage aux banquiers de Goa.

Castro fut regretté; les indigènes surtout, plus sensibles que d'autres au spectacle du désintéressement et de la justice, gardèrent son souvenir. Trois siècles après sa mort, on voyait encore les pauvres Canarins s'en aller devant son buste, à la porte de la ville et là, les mains jointes, prier ce grand honnête homme et lui demander protection[1]. Ainsi faisaient-ils déjà au tombeau d'Albuquerque. Les Européens aussi le pleurèrent à ses funérailles, et cependant, écrit Faria y Sousa, « il y eut peu de monde à prendre le deuil, mais ce peu est beaucoup déjà, pour un pays où l'on ne porte le deuil que de ses ambitions déçues et de ses plans avortés[2]. »

Jean de Castro fut, entre les vice-rois portugais, celui dont la gloire est la plus pure. On ne peut guère lui reprocher qu'un excès de sévérité dans certaines répressions militaires et trop de faste dans ses triomphes à la romaine. Il est le type complet de tout ce que sa race avait de vertus chevaleresques et chrétiennes. Lorsque, dans les *Lusiades*, une nymphe, surgissant des flots, déroule aux yeux de Vasco da Gama les gloires à venir de l'Inde portugaise, c'est sur Jean de Castro que le tableau s'arrête. Et c'est justice; il y eut après lui d'honnêtes gens, il n'y eut plus guère de grands hommes.

III. — *Le collège Saint-Paul.*

La mort du gouverneur rendait au Père sa liberté. Rien ne le retenait plus à Goa. Il y resta cependant trois mois encore, arrêté peut-être par la mousson du sud-ouest, qui l'empêchait

1. Denis, *Portugal* (*Univers pittoresque*), p. 244.
2. Faria y Sousa, t. II, P. II, ch. 5.

de gagner le sud. Peu d'épisodes durant ce temps. Sa grande préoccupation dut être le collège. Il venait d'y rentrer après deux ans d'absence. En quel état le trouvait-il?

Tout semblait prospérer. La maison était devenue, avec le couvent des Franciscains, le centre des missions asiatiques. Toutes les races s'y trouvaient: on y parlait douze ou treize langues. Outre les Indiens de toute provenance, il y avait là des Africains, des Malais, des Chinois, des Moluquois amenés de Ternate par François, quatre bonzes venus de nous ne savons quel pays bouddhique[1], quelques jeunes Ethiopiens. L'année précédente, un évêque abyssin était mort au séminaire; on y attendait les Pères de la Compagnie destinés, disait-on, au pays du « prêtre Jean »[2]. Parmi les catéchumènes, il y avait encore des réfugiés cinghalais[3], l'ambassadeur du roi de Kandy et les trois Japonais récemment arrivés de Malacca.

Ainsi le collège tendait à se doubler d'un catéchuménat. L'habitude était prise d'y envoyer les Orientaux de distinction qui laissaient entrevoir quelque espérance de conversion. Lorsque, leur éducation finie, le moment semblait venu de les faire chrétiens, leur baptême devenait l'occasion de grandes fêtes. La conquête d'une de ces âmes était une victoire pour l'Église et aussi pour le Portugal. Tel fut, peu après le retour de François Xavier, le baptême de l'ambassadeur de Kandy et de sa suite[4].

Nous n'oserions assurer que, dans cette conversion, la politique n'ait tenu une certaine place. Mais le 10 mai suivant, jour de la Pentecôte, qui eût pu lire dans l'avenir n'aurait pas

1. « A Goa, j'ai ouï parler d'une région où, disait-on, il suffirait de quelques prêtres pour amener tout le peuple à la foi. A juger des choses par le dehors, il ne leur manque que le baptême. Ils ont de nombreux monastères où l'on prêche deux fois la semaine. Ces prédicateurs ou « Saulini » sont plus vénérés que le roi lui-même et jouissent de grands privilèges : si quelque condamné à mort se réfugie chez eux, il ne peut en être tiré pour être mené au supplice Ils marchent pieds nus, s'abstiennent de viande, ne regardent jamais les femmes. Au collège de Santa-Fé, nous avons quatre frères (ou bonzes) de cette nation, gens très discrets. » (Lettre de Fr. Enriquez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 81.) Ces « bonzes » venaient du Pégu peut-être, ou d'Arrakan. Ce sont sans doute les bengalis dont parle Cros, II. Append. liste des élèves de Ste Foi. Au lieu de *Saulini*, lire *Raulini* (cf. Yule, *Hobson-Jobson*).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 29.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. Lucena, l. VI ch. 2

trouvé assez d'actions de grâces à rendre au maître des cœurs. L'évêque avait la joie de régénérer dans le Christ les prémices du Japon. Yajiro, avec ses deux compagnons, était baptisé en grande cérémonie, à la cathédrale. Sur le désir de son parrain, Cosme Anes, et en souvenir du collège où il avait reçu tant de grâces, il fut appelé Paul de Sainte-Foi; c'est le nom que nous lui donnerons désormais. Les deux autres furent nommés Jean et Antoine[1].

Quant à l'œuvre propre du séminaire, la formation d'un clergé indigène, il y avait lieu, semblait-il, de ne pas regretter le mal qu'on s'était donné. Des prêtres indiens étaient sortis déjà de la maison. Ils n'étaient pas parfaits. François Xavier demandait qu'on les châtiât quand ils avaient failli; mais ils rendaient service. Dès le temps de leurs études, ils avaient été exercés à la prédication; on les avait fait prêcher dans les églises indiennes de la banlieue[2]. Tel de ces élèves avait vu le martyre de près. Jeté sur la côte malabare par une tempête, pris par des musulmans, sommé d'abjurer, voyant déjà le sabre levé sur sa tête, puis roué de coups, chargé de chaînes, il avait résisté et était sorti vainqueur de l'épreuve[3].

Le père temporel de la maison, Cosme Anes, ne tarissait pas d'éloges sur ses pupilles. Il écrivait au roi le spectacle édifiant de ces séminaristes, indigènes et métis, s'en allant, deux par deux, chaque jour, conduits par leurs maîtres, du réfectoire aux chapelles du jardin, priant pour le roi, la reine, le prince héritier, le gouverneur; puis, sous les bosquets ou les hangars, groupés par nations, répétant la leçon du jour. Les plus grands, et les plus habiles s'exerçaient à prêcher. Tel, qui n'avait que treize ou quatorze ans, l'avait fait en portugais, et avec des citations de saints Pères si bien amenées, que tout le monde en pleurait[4].

De son côté, le fondateur et supérieur, don Diogo de Borba, s'était imaginé que tous ces élèves, en masse, entreraient un

1. Lettre de P. de Sainte-Foi, Cros, t. I, p. 421; — *Diversi Avisi* (1558), fol. 101; — Lucena, l. V, ch. 19; VI, ch. 7.
2. Lettre du P. Criminale, 7 oct. 1545, dans Massara, p. 37-38.
3. Polanco, t. I, p. 320.
4. Cité dans Cros, t. I, p. 347.

jour dans la Compagnie. On lui objectait leurs défauts, spécialement leur esprit d'indépendance ; il répliquait : « S'ils ne sont pas bons maintenant, ils le seront quand ils auront grandi. » Sur quoi le Père Criminale écrivait à Rome : « Trop heureux serons-nous, si nous en faisons de bons chrétiens. S'ils ne le sont pas, ce ne sera pas du moins faute de lumières[1]. »

Les Pères du collège étaient loin de partager l'optimisme des majordomes et du supérieur. Ils trouvaient lamentable la façon dont se faisait le recrutement. Criminale écrivait encore : « Leur âge est assez disparate ; ils ont de 7 ou 8 jusqu'à 20 et 21 ans. Plusieurs sont venus de leur plein gré, pour apprendre à lire, à écrire, à étudier la grammaire. D'autres ont été placés ici par des maîtres qui les avaient comme esclaves. Quelques-uns ont été rachetés au moyen d'aumônes par Maître Diogo ou par le Père Paul. Aussi, les uns restent là volontiers ; d'autres y sont malgré eux et mécontents. Les élèves sont quasi tous issus de parents infidèles : on n'en a pas pris d'autres jusqu'à présent[2]. » Lancilotti dit de son côté : « Ces gens de bien, dans le collège bâti par eux, avaient réuni de jeunes Indiens de toute langue, au nombre de 70, mais sans aucun choix. Beaucoup étaient barbares, incapables de science et de vertu. Presque tous avaient 20 ans, trop âgés par conséquent pour être pliés aux bonnes mœurs, ignorant notre langue et ne parlant que comme des perroquets. Je craignais, de leur part, les pires désordres[3]. »

Personne aujourd'hui, dans les missions, ne voudrait se charger d'un séminaire ainsi composé, mais l'expérience manquait. Lancilotti était dans le vrai quand il ajoutait : « Il faudrait ne recevoir que des enfants de cinq ou six ans : sur ceux-là nous pourrions mettre le cachet de la vertu, chose impossible chez ceux qui, plus âgés, ont déjà au cœur le vice et les mensonges diaboliques[4]. »

Mais les administrateurs avaient hâte de recueillir le fruit de leurs travaux. A tout prix, ils voulaient des prêtres capables de prêcher dans les langues indigènes. Or, disaient-ils, si l'on prend

1. Massara, p. 42.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 133, 134.
4. *Ibid.*, p. 26, 27.

les élèves trop jeunes, on les expose à oublier leur idiome natal[1]. Quant aux mœurs, le Père Lancilotti pouvait-il alléguer autre chose que des craintes et des soupçons? Les soupçons finirent par se changer en certitude. Lancilotti découvrit des fautes graves, fit fouetter quelques coupables, mais il n'était pas le maître dans la maison, et personne ne fut renvoyé[2]. Et il se demandait si jamais ces enfants pourraient être prêtres un jour. « La faiblesse humaine est si variable, écrivait-il, que je ne sais qu'espérer. Je suis comme le laboureur qui attend de Dieu les fruits de la terre. Ces élèves ne tourneront pas tous mal, je le crois; mais tous ne persévéreront pas[3]. »

Il fallait donc changer de méthode ; mais, pour cela, il était nécessaire de régler une autre question. Qui devait commander dans la maison? En théorie, don Diogo de Borba. En pratique, il se déchargeait de sa responsabilité sur les Pères, et dès lors le vrai directeur du collège était leur supérieur, le Père Lancilotti[4]. Mais il fallait compter avec les majordomes. Fondateurs de la maison, ils conservaient des droits que François Xavier voulait respecter. Il avait écrit à Paul de Camerino : « Je vous en prie, et j'insiste, pour l'amour de Jésus-Christ, je vous recommande d'obéir à ceux qui ont charge du collège. C'est par où vous me ferez le plus grand plaisir. Si j'étais là-bas, je ne ferais rien contre la volonté de ceux qui ont la charge de cette sainte maison : je leur obéirais en tout[5]. » Est-ce cette décision qui fit dire un jour à Lancilotti que Maître Xavier était peu au courant des affaires du collège[6]?

Et en effet, il n'était pas toujours facile de se plier à leurs exigences. Ils avaient eu raison de s'opposer à la transformation de leur église en paroisse, et cela pour défendre les études des séminaristes[7]. Mais, en bon trésorier, Cosme Anes voulait

1. Cette crainte n'était pas chimérique. Xavier emmènera en Chine, pour servir d'interprète, le jeune chinois Antoine, élève du collège : remis en face de ses compatriotes, Antoine ne les comprenait plus.
2. *Sel. Ind. Ep.*, 133, 134.
3. P. 26, 27.
4. En l'absence de Xavier, Lancilotti avait été élu supérieur provisoire par les Pères présents à Goa en septembre 1545. Puis Simon Rodriguez avait confirmé ce choix (Cros, p. 322; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 16).
5. *Mon. Xav.*, p. 395, 420.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15.
7. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 290.

garder le droit de faire les enterrements. Il jouissait aussi de voir les élèves prendre part aux processions et cérémonies publiques. Or la dévotion goanaise, très expansive, multipliait ce genre de fêtes. Les Pères résistaient, d'abord parce que les classes étaient désorganisées par ces exercices, puis parce qu'ils savaient quelles étaient sur ce point les idées du Père Ignace. On sait en effet que le saint fondateur était peu partisan pour les siens de ce genre de fonctions; il estimait que c'était trop de temps pris sur la prédication, la confession, l'enseignement, l'apostolat direct. Puis il ne voulait, chez les siens, que des ministères gratuits. A ces raisons, Lancilotti en ajoutait une autre, les jalousies que la question d'honoraires ne manquerait pas d'exciter dans le clergé et les couvents. « Si nous leur enlevons leurs aumônes, leur amitié deviendra de l'aversion... Tous les jours, on nous laisse par testament, si nous consentons à ensevelir, argent, trentaines de messes, et le reste. Nous refusons tout, et tout s'en va à la cathédrale et à Saint-François. Aussi clercs et religieux nous baisent les pieds et nous traitent de saints. Les autres majordomes admettent ces raisons. Cosme Anes ne peut les digérer[1]. »

Autres difficultés. Plusieurs, à Goa, se plaignaient que les Pères n'eussent pas de vrai chef. On rendait volontiers hommage à leurs vertus. Don Diogo de Borba ne tarissait pas d'éloges. « La sollicitude de l'un suffisait à éloigner les démons; l'autre, en sa loge de portier, ressemblait à l'ange posté, un glaive de feu en main, au seuil de l'Éden. Maître François lui en enlève deux sur quatre, c'est la ruine de la maison. Lui, est vieux, infirme, plein de défauts, encombrant, il voudrait rentrer en Portugal, mais son départ laisserait la maison désorganisée. Il faut que la Compagnie accepte de s'en charger[2]. »

Tout le monde n'était pas aussi louangeur. Lancilotti assure que les Goanais furent déçus quand ils le virent arriver, lui et deux autres Pères. Ces braves gens pensaient que, dans la Compagnie, tous avaient le savoir et la sainteté de Maître François[3].

1. « Non poterat eas concoquere », *Sel. Ind. Ep.*, p. 16, 17. Cf. Cros, I, p. 400. Lettre de l'évêque sur le désintéressement des Pères.
2. Cros, I, p. 322, 323.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 12.

« Maître Simon, dit-il, m'a confirmé dans ma charge de supérieur, moi qui ne puis écrire deux mots sans causer quelque scandale[1]. » Il faut dire que Lancilotti était malade, crachant le sang, menacé de phtisie, et porté au noir[2]. Il voyait tout de suite le côté défectueux des choses.

Mais on dirait aussi que les procédés de Xavier le déconcertent. Il a vécu à Rome auprès de saint Ignace; il a vu de près ce grand tacticien, toujours calme, qui, maîtrisant ses propres ardeurs, estime que son action sera plus puissante, s'il reste au centre à guider de loin les combattants. Et il arrive aux Indes, espérant trouver là un autre Ignace, sur l'aide et les conseils de qui il pourra s'appuyer. Or Xavier est à mille lieues de Goa, en voyage d'exploration apostolique, et il ne rentrera que pour repartir encore. Autres lieux, autres besoins, autres méthodes : en ces terres nouvelles, il est indispensable que le supérieur se fasse son expérience des peuples et des climats[3]. Cela, Lancilotti le comprenait sans doute, et il comprenait aussi qu'une inspiration supérieure à la prudence humaine guidait le grand missionnaire. Restait qu'à son avis, la Compagnie, aux Indes, n'était pas gouvernée. « Maître François, dit-il à saint Ignace, du lieu où il est (les Moluques), peut pourvoir à nos besoins, tout comme s'il était à Rome. Il est peu au courant de ce qui touche le collège. Jamais il n'a pu demeurer ici. C'est l'esprit de Dieu qui le mène[4]. »

Cosme Anes, lui, estimait que le *Santo Padre* faisait fausse route. Qu'allait-il chercher du travail à Maluco, quand il y a tant à faire à Goa...? Et le trésorier décrivait au roi (30 novembre 1547) la situation de la ville : « Parce que Maître François n'est pas ici, il se passe sur la flotte bien des désordres. Les gouverneurs n'ont qu'une chose en tête, faire sentir leur autorité. Et personne ne leur résiste. L'évêque est bon, modeste, trop modeste, pas assez énergique pour le pays. Le vicaire général Maître Fernandez, passe son temps en chaire à encenser le gouverneur. Il s'en trouve bien, paraît-il; il arrive ainsi à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 16.
2. *Ibid.*
3. *Mon. Xav.*, p. 394.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15.

faire aboutir ses requêtes dans les affaires des chrétiens. Mais Michel Vaz, avec son énergie, en faisait bien plus. Ce qu'il nous faut, c'est Maître François. » Eux aussi, les Pères auraient besoin d'un supérieur. Ils sont irréprochables, leur vie est toute de vertu ; mais ils n'ont pas d'expérience. Ils agissent à contretemps. Sur une information qui leur vient, ils s'ingèrent en une affaire où ils sont mal reçus. Ce sont les Portugais qui les égarent, leur inspirent une foule de projets qu'ils veulent voir aboutir tout de suite, et pour lesquels il faudrait du temps. On les adresse au gouverneur, aux officiers ; on les fait aller et venir du Comorin à Goa. Bref il leur faut un supérieur capable[1].

Un supérieur, c'est encore ce que réclamaient et François Xavier lui-même et Lancilotti. François demandait un guide pour son âme en péril, et, pour les Pères, un chef choisi par Ignace en personne[2]. Lancilotti écrivait au saint fondateur :

« Je ne demande à Votre Révérence qu'une chose aujourd'hui : si vous nous aimez, vous qui nous avez engendrés en Jésus-Christ, envoyez ici un homme probe, lettré, un profès de la Compagnie, à qui tous nous obéissions, à qui nous puissions recourir en nos difficultés, qui ait, de par Votre Révérence, plein autorité. » Qu'il arrive avec pleins pouvoirs pour accepter ou rejeter le collège, et, si on l'accepte, pour décider à quelles conditions[3].

La mort de don Diogo de Borba en février 1547, puis, un an après, le retour de Maître François ne changèrent rien à la situation gênée des Pères. Les majordomes songeaient-ils alors à abandonner complètement leur œuvre entre les mains de Xavier ? Nous ne savons. Mais Xavier ne pouvait rien recevoir définitivement sans délégation du Père Général, et eux, les majordomes, ne pouvaient aliéner leur maison sans l'aveu du roi. Les choses restèrent donc en l'état, le supérieur se bornant à prêcher la patience et la soumission.

1. *Mon. Xav.*, II, p. 148. — Cros, I, p. 344, 346
2. *Mon. Xav.*, p. 448.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15, 18.

IV. — *Les recrues de 1548.*

L'envoi d'un supérieur stable devenait d'autant plus nécessaire que le nombre des religieux augmentait.

En 1548, le Père Paul de Camerino avait groupé une douzaine de novices, parmi lesquels Xavier avait fait son choix[1]. Il y avait dans leurs rangs deux futurs martyrs. François Lopez, sur les antécédents duquel nous manquons de renseignements, devait en 1568 mourir massacré par les pirates musulmans du Malabar[2], et Alphonse de Castro en 1558 par ceux des Moluques[3]. Ce dernier était un gentilhomme de Lisbonne. Il s'était confessé à Xavier lorsque celui-ci évangelisait la cour de Jean III, et en avait reçu ses premières leçons de détachement. Plus tard, ému sans doute par le récit qu'on faisait des exploits des missionnaires, il résolut d'aller le retrouver aux Indes. Il partit en cachette sur le vaisseau qui emmenait le Père Criminale (1545). Durant la traversée, il vécut comme les Pères, mendiant son pain et soignant les malades. Xavier reçut dans la Compagnie le généreux novice, et bientôt le jugea mûr pour les plus rudes travaux : il le destina aux Moluques[4].

Un autre novice, Cosme de Torrès, encore une conquête de Xavier, nous est connu.

Les Indes commençaient donc à donner leur contingent. D'un jour à l'autre on attendait celui de l'Europe. Cette année-là, onze caraques avaient mis à la voile au mois de mars, chargées d'émigrants. Pour la première fois des familles entières partaient pour les Indes[5]. Beaucoup de missionnaires aussi. Les Dominicains revenaient en Orient. Ils étaient une douzaine, sous la conduite du Père Diogo Bermudez, qui, trois ans auparavant, avait fondé à Lisbonne, au sein même de son ordre, la « Congrégation orientale de l'Inde[6] ». Neuf religieux de la Compagnie,

1. Voir dans Cros, I, p. 448, la liste des novices. Citons parmi eux le maître de grammaire Domingos, et Dominique Carvalho que nous retrouverons plus loin.
2. Sousa, t. II, p. 35.
3. *Ibid.*, p. 442.
4. Sousa, t. II, p. 445; — Bartoli, *Asia*, l. VI, n. 16.
5. Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 28, p. 34-36.
6. Luis Cacegas, *Historia de San Domingos*, III, liv. IV, ch. 5; IV, liv. IV, ch. 1 (3e édit., Lisbonne, 1866); — Correa, *Lendas*, t. IV, p. 703.

six prêtres et trois frères, les suivaient, quatre sur le *São Paulo*, cinq sur le *Gallega*. Parmi ces derniers se trouvait le nouveau recteur du séminaire [1].

Le 4 septembre, la flotte passait la barre et venait s'embosser devant Goa. Malheureusement un vaisseau manquait, le *Gallega* : on l'avait perdu de vue à la hauteur des Canaries, et quatre missionnaires seulement étaient là, prêts à débarquer.

François Xavier, à ce moment, se disposait à gagner sa chère mission de la Pêcherie : il voulait y attendre l'heure de partir pour le Japon, si c'était la volonté de Dieu. La présence des nouveaux venus fut aussitôt connue au collège : « Pendant que le vaisseau jetait l'ancre, raconte le Père Barzée, le Père Maître François envoya prendre des nouvelles et de nous et de la Compagnie. Il nous envoya des rafraîchissements, nous fit dire de descendre à terre au plus vite, car il avait grand désir de nous voir. Ainsi fîmes-nous. Mais comment dire notre joie en le voyant si bon, et les actions de grâces qu'il rendait à Dieu au récit de ce que Notre-Seigneur daignait faire par la Compagnie en Portugal et ailleurs [2] ? »

Il pouvait bénir Dieu aussi du renfort qui lui arrivait. Il y avait là de puissants ouvriers. Tous venaient de Coïmbre et ils y avaient passé par une rude école. L'esprit qui régnait dans cette maison avait quelque chose d'ardent, de passionné, d'impulsif, qui n'était pas tout à fait à l'unisson des manières calmes et mesurées de saint Ignace. Reste que la ferveur était extrême; certains récits font songer aux saintes folies de la Thébaïde. Plusieurs, parmi les nouveaux venus, pouvaient donner à Xavier une idée de ce qui se faisait dans ce florissant collège.

Le frère Jean Fernandez était un élégant mondain. Un de ses amis un jour l'invita à un concert, dans une confrérie dirigée par ceux qu'on appelait les « apôtres ». En fait de concert, il entendit, après un sermon du Père Estrada, deux cents hommes qui, en criant à Dieu miséricorde pour leurs fautes, se donnaient une vigoureuse discipline. Ému de ce spectacle, il

1. Ce sont les chiffres du Père Barzée (*Sel. Ind. Ep.*, p. 46). Polanco indique dix missionnaires, p. 321, et douze, p. 338. Lancilotti parle de cinq prêtres et de six laïques, comptant sans doute parmi ces derniers les recrues faites durant le voyage (*Sel. Ind. Ep.*, p. 63).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 51.

se jeta aux pieds du Provincial, suppliant qu'on fît de lui un frère coadjuteur. Alors Simon Rodriguez proposa au postulant d'aller en habits de soie, à travers la ville, où tout le monde le connaissait, monté à rebours sur un âne. Neuf mois après, Fernandez était jugé mûr pour la vie des missionnaires. Avec Xavier et Cosme de Torrès, il aura la gloire de fonder la mission du Japon[1].

On multiplierait les exemples semblables. Melchior Nunez, le second successeur de Xavier comme supérieur, le premier Jésuite qui mit le pied sur le sol de Chine, venait de recevoir le bonnet de docteur en droit canonique. Il se présenta au noviciat, et Rodriguez lui ordonna d'aller immédiatement porter un quartier de mouton à l'un de ses examinateurs[2]. Son frère, Alphonse Barreto, pieds nus, la corde au cou, allait au pilori de la ville s'exposer aux risées de la foule. Lisbonne ne s'étonnait pas outre mesure de ces procédés. Elle trouvait tout simple que, pour frapper l'esprit des hérétiques venus là pour leur commerce, des processions de 500, 1.000 flagellants parcourussent la ville, le soir, en se donnant de sanglantes disciplines[3]. Saint François Xavier ne paraît pas avoir goûté beaucoup ce genre d'exhibition. Il écrira bientôt : « Si quelqu'un vient se présenter à vous avec le désir d'être reçu dans la Compagnie et qu'il vous paraisse lui convenir, ayez grand soin que les œuvres de mortification que vous lui imposerez pour le former n'excèdent pas sa capacité et ses forces spirituelles; au lieu de nourrir en lui et de fortifier l'esprit, cela tuerait son courage. Point de ces étrangetés qui excitent les moqueries, bien loin d'édifier les séculiers. Les bonnes mortifications, c'est de servir les malades à l'hôpital et les prisonniers, ainsi que les autres œuvres de miséricorde qui se présentent, comme d'aller quêter de porte en porte pour l'amour de Dieu en faveur des prisonniers et des malades[4]. »

Mais le danger étant surtout l'excès dans la ferveur, Coimbre

1. Franco, *Imagem de virtude em o noviciado... de Coimbre*. Evora, 1719, f°, t. II, p. 312.
2. Sousa, t. II, p. 56; — Franco, t. I, p. 362.
3. Costa Goodolphim, *As Misericordias*, Lisbonne, 1897, p. 50.
4. *Mon. Xav.*, p. 876. Lui aussi le B[t] Pierre Le Fèvre faisait ses réserves. « A moi, tout peut sembler or pur, et aux yeux d'un autre n'être que boue. » (Astrain, t. I, p. 589, note.) Polanco dit de même : *Erant... qui... fraeno prorsus indigerent* (t. I, p. 197, cf. p. 669-670). Saint Ignace devra intervenir et rappeler que la meilleure mortification est celle de la volonté par l'obéissance (*Mon. Ignatiana. Epistolae*, t. I, p. 495). Il interdira

restait pour les humbles une école de hautes vertus. C'était comme le séminaire des missions portugaises. On partait de là pour les Indes, l'Éthiopie, le Brésil, le Congo, en attendant la Chine, la Cafrerie, le Japon. Une mission nouvelle était-elle proposée par le roi, toute la maison, recteur en tête, s'offrait à partir, et beaucoup pleuraient de se voir exclus[1]. Là vivaient, attendant l'heure de Dieu : le premier Jésuite qui entrera en Éthiopie, Gonzalve Rodriguez; trois futurs évêques de cette même église, Jean Nunez Barreto, André Oviedo et Melchior Carneyro ; le protomartyr de l'Afrique australe, Gonzalve de Silveyra et vingt autres. Ils se préparaient à l'apostolat lointain en vivant d'aumônes, logeant à l'hôpital, multipliant les missions de campagne, visitant les prisons[2].

Parmi ces travailleurs, citons à part Antoine Gomez dont le nom reviendra souvent dans ce récit. Maître ès arts, docteur en droit canon, c'était un brillant sujet de l'université de Coïmbre. Après avoir distribué aux œuvres de charité son copieux patrimoine, il était, en 1545, entré dans la Compagnie. Deux ans après, nous le trouvons qui parcourt tout l'Entre Douro-et-Minho, prêchant trois et quatre fois le jour en plein champ et suivi d'une foule immense. Presque tous les jours, son compagnon et lui, entendaient près de cinq cents confessions. On abandonnait, pour les écouter, jusqu'aux courses de taureaux[3].

Là encore nous trouvons le Père Gaspard Barzée, hollandais, le plus célèbre parmi les collaborateurs de Xavier[4].

Il n'avait rien de la placidité que l'on prête à ses compatriotes. C'était une âme ardente et simple. Sa candeur d'enfant faisait de lui le plus souple des obéissants. Avec cela, entreprenant, aventureux; rien ne le démontait. Sa vie avait été agitée. Maître ès arts à l'université de Louvain ; puis, par amour du changement,

certaines mortifications publiques introduites à Rome par le P. J. Eguia (Nadal, *Epistolae*, t. II, p. 3). Un des reproches qu'on fera plus tard au P. Rodriguez était celui-ci : « *Con los fervores peligrosos mas estimados d'el que las virtudes verdaderas* » Astrain, p 687.

1. Polanco, I, p. 253, à propos de la mission du Congo, 1547.

2. *Litterae quadrimestres*, t. I, p. 17; — Polanco, t. I, p. 197, 255, etc.

3. *Litterae Mixtae*, t. I, p. 375; — Polanco, t. I, p. 158, 253, 256.

4. De son nom flamand, *Berse*. — Sa vie a été écrite par le P. Trigault : *Vita G. Barzaei, Belgae...* Anvers, 1616; et en hollandais par le Père Van Nieuwenhoff, *Gaspar Berse, of de Nederlandsche Franciscus Xaverius*, 1870. Cf. Bartoli, *Asia*, l. V, et *Degli uomini e le fatti della C. de G.*, t. II. Ses lettres, éparses en d'anciens recueils, n'ont pas encore été réunies (*Sommervogel*, t. I, p. 996).

soldat de Charles-Quint ; par dégoût du métier, ermite au Mont-Serrat ; par fatigue et pour vivre, domestique d'un trésorier royal à Lisbonne. Dieu l'attendait là. Il fut reçu au noviciat de Coïmbre en avril 1546.

Ce que fut le ferveur du novice, on en peut juger par ces lignes : « Je ne suis point entré en religion pour être servi, non pour chercher des délices, mais pour trouver Jésus crucifié, le suivre dans la sainte pauvreté, la chasteté, l'obéissance, comme je l'ai déjà promis. Je déclare de nouveau et professe être prêt à tout. Je me remets tout entier entre les mains de Votre Révérence, pour être à jamais le coadjuteur des Pères profès de la Compagnie de Jésus, servir à la cuisine, balayer la maison, acheter les provisions, être le valet et le commissionnaire des Pères, pour porter leurs lettres et tous leurs autres messages sur terre et sur mer, partout enfin où ils m'enverront pour le plus grand service de Dieu, soit dans les régions chrétiennes, soit chez les Sarrasins, Turcs et Païens. Je me livre entre les mains de Votre Révérence au nom de Jésus-Christ, afin de suivre, non seulement Votre Révérence elle-même, mais le dernier des membres de notre Compagnie, dans les offices les plus humbles de l'extérieur et de l'intérieur. Je servirai de même le prochain, quel qu'il soit, pour le service de Dieu, sans exception aucune, lépreux, pestiférés, cancéreux, tous les infirmes de l'hôpital, quels que soient la nature et le caractère contagieux de leur mal. Je m'offre, enfin, pour toute espèce de voyages vers les contrées les plus éloignées, les Indes, l'Abyssinie, etc. J'irai sous des vêtements grossiers et déchirés, je m'exposerai à la faim et à la soif, au froid et au chaud, à la pluie et à la neige, à toutes les privations et à toutes les épreuves, selon l'ordre de Votre Révérence ou de tout autre qui me le commandera en votre place. Je suivrai l'Agneau partout où il ira : je le suivrai d'un pas égal et toujours animé d'une même pensée : je ne désire point être profès et je ne veux avoir à cette intention aucune volonté propre, me soumettant toujours à la suprême volonté de Jésus-Christ et à celle de Votre Révérence[1]. » Barzée se tenait donc prêt à

1. Pagès, *Lettres de S. François Xavier*, t. II, p. 238. On trouvera là un certain nombre de très beaux fragments. Les historiens racontent que Barzée, à son entrée au noviciat, eut soin de dissimuler ses grades universitaires et ils racontent ensuite avec force

partir pour les Indes au premier signe. Ce signe lui fut donné au moment où il ouvrait une mission près de Coïmbre. Il eut un moment de stupeur, tomba à genoux pour remercier Dieu, prêcha comme s'il avait devant lui ces Orientaux qu'il allait évangéliser, passa un jour, puis une nuit, toujours à jeun, à entendre les confessions et partit[1].

La traversée fut occupée par les exercices de zèle et de charité. Au début l'on se moquait du prêtre flamand ; à la fin, il était roi sur le vaisseau. Il fit faire les Exercices au capitaine, organisa la police des mœurs, gagna à la Compagnie un futur martyr, Louis Mendez[2]. Durant une épouvantable tempête qui dura trois jours, on le vit, debout près du timon, prêchant, chantant, bénissant les vagues à mesure qu'elles se précipitaient sur le navire.

A Mozambique, il ne voulut loger qu'au lazaret pour soigner les malades. Il put constater qu'on n'y avait pas oublié Xavier. Le vicaire du lieu avertit charitablement les Pères que l'haleine des malades était dangereuse. Pour ne pas l'avoir évitée le *Santo Padre* était tombé malade. Il fallait être prudent[3]. Mais y a-t-il une prudence pour l'amour? Barzée et ses frères poursuivirent leurs labeurs durant seize jours, puis reprirent la mer, et, un mois après, le 4 septembre, étaient devant Goa.

V. — *L'accueil de Xavier.*

La joie que Xavier ressentit en voyant ces Pères et Frères, qui lui apportaient l'âme et le parfum de la Compagnie d'Europe, ne fut pas sans déception. Ils étaient porteurs du courrier de Rome et de Lisbonne[4]. Il y avait des lettres du secrétaire de

détails comment Simon Rodriguez découvrit le trésor caché (Trigault, l. I, ch. 3; — Bartoli, *Asia*, l. V, n. 3, etc.). Il est fort à craindre qu'il n'y ait là qu'une pieuse légende. Barzée était entré au noviciat le lundi de Pâques 26 avril (Bartoli). Or, une lettre du Père Jean de Saint Michel, écrite à cette même date, le désigne déjà comme maître ès arts. On n'ignorait donc point ses antécédents (*Ep. Mixt.*, t. I, p. 267).

1. Lettre de Barzée, 10 déc 1548, *Sel. Ind. Ep.*, p. 46; — Trigault, l. I, ch. 5; — Polanco, t. I, p. 338; — cf. Andrada, *Cronica*, P. IV, ch. 30, etc.

2. Tué par les Badages quatre ans plus tard. Polanco, p. 338.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 50.

4. *Epist. S. Ignatii*, n. 225, 227, 228, 229, 230; — cf. Polanco, I, p. 346, 347.

saint Ignace pour les Peres Cypriano, Lancilotti, Criminale. Mais rien pour lui : depuis deux ans, son Pere bien-aimé ne lui avait pas écrit. Le saint dut laisser voir que ce silence lui était pénible; car, peu après, Lancilotti mandait à saint Ignace : « J'ai été surpris que Votre Révérence n'ait rien envoyé à Maitre François avec mes lettres. Cette année, par aucune voie, rien ne lui est arrivé de Votre Révérence. Il était à Goa quand votre courrier nous fut remis. Il s'est informé du nombre de lettres qui venaient de vous et s'est etonné qu'il n'y eût rien pour lui. Nous nous sommes dit que vous le croyiez encore aux Moluques ou bien en Chine. Que Votre Révérence lui écrive, parce que, si les lettres arrivent ici, elles lui seront communiquées [1]. »

Pour les nouveaux venus, la vue de Maitre François fut une consolation sans mélange. Ce qui, avant tout, frappa le Père Barzée, ce fut la tendresse fraternelle du saint. « Certes, mes bien-aimés Frères, écrivait-il, elle est indicible la joie qui envahit alors notre âme. Je ne saurais dire quelle est la bonté du Pere François. Ce fut d'abord, de la part des Pères et des Frères, comme un tourbillon de charité. Quand il se fut un peu apaisé, après les mutuelles félicitations et après qu'un repas nous eût rendu nos forces, le Père François se mit en devoir de nous interroger sur l'état de la Compagnie en Europe. Il ne tarissait pas sur le Père Ignace, le Père Simon, les autres Pères, les collèges, le nombre des « Compagnons », mais par-dessus tout, sur leurs vertus. Il était touchant de voir comme il louait amoureusement Dieu, en parlant ou en entendant parler des fruits de salut que Dieu opère par la Compagnie en Portugal et ailleurs. Quant aux autres Pères et Frères, ce sont les élus de Dieu, je n'en puis dire davantage [2]. »

Melchior Gonçalez écrivait de son côté :

« Comment vous donner par lettre une idée de ses vertus? Elles sont telles que je n'ai ni parole ni sentiment qui puissent s'élever jusqu'à elles. Il va, tellement rempli de l'amour de Notre-Seigneur, noyé dans cet amour, que rien, hormis cet amour, ne le touche. Certes, mes bien-aimés Frères, le détail ici serait infini et je ne saurais trouver assez de temps pour

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 60.
2. P. 51.

vous écrire d'innombrables choses. Dieu sait cependant que je le voudrais faire, vous connaissant si affamés de récits édifiants qui ont trait à la Compagnie de Jésus et surtout au bienheureux Père Maître François. Il n'est pas vieux et sa santé paraît bonne, bien qu'il soit très mortifié. Je note ce détail, qu'il ne boit d'aucune sorte de vin. Les privations ne lui sont rien, tant il s'oublie, vaillant soldat de Jésus-Christ, pour ne s'occuper que de son Roi. De lui on peut bien dire la parole de saint Bernard: « *Fidelis miles vulnera sua non sentit dum benigne sui Regis vulnera intuetur*[1]? » En vérité, bien-aimés Frères, au milieu de nous se trouve un martyr vivant, et je tiens pour assuré qu'il mourra bientôt martyr, car on dirait qu'il ne cherche pas autre chose. Que de fois déjà des flèches ont été décochées contre lui! que de fois on a mis le feu aux logis où il se retirait pour passer la nuit! A trois ou quatre reprises, en une même nuit, la tentative s'est renouvelée; d'où vous pouvez juger ce que peut être son sommeil et quel repos il y trouve. Vrai soldat de Jésus-Christ, voilà un titre qui lui revient bien justement. Tout ce que je dis là n'est rien auprès de ce qu'il faudrait dire et je laisse à d'autres de vous parler des miracles qui accompagnent sa prédication; aussi bien est-il préférable que de telles choses ne soient pas encore manifestées davantage et que tous, vous le recommandiez très particulièrement à Dieu Notre-Seigneur[2]. »

De son côté, saint François Xavier voulait se rendre compte de ce que valaient les nouvelles recrues de sa petite armée. Il dut en concevoir une haute idée par le seul fait que, le jour même de leur arrivée, vinrent se présenter à lui, pour entrer dans la Compagnie, de nombreux passagers gagnés par toutce qu'ils avaient vu pendant leurs six mois de traversée.

Il y avait parmi eux, nous dit Melchior Gonçalez, un capitaine de vaisseau, le gouverneur d'une importante forteresse, un docteur *in utroque jure*, le secrétaire (du capitaine?), homme lettré et vertueux, plusieurs nobles, d'autres candidats d'origine plus humble, en grand nombre. Xavier examina sérieusement leur

1. « Le fidèle soldat ne sent pas ses blessures quand il contemple avec amour celles de son roi ».

2. Lettre du 9 novembre 1548, citée par Cros, t. I, p. 365.

vocation, leur fit faire les Exercices, et, de toute cette foule, ne garda que Louis Mendez[1].

Puis il s'occupa des nouveaux venus. Balthazar Gago fut confié au Père Cosme de Torrès pour se préparer au sacerdoce par un mois d'Exercices. Melchior Gonçalez et Jean Fernandez, malades de la traversée, durent prendre le repos nécessaire. Restait Barzée. Peut-être avait-on vanté au saint ses talents oratoires. Était-ce là enfin le prédicateur tant réclamé? Xavier voulut se faire son opinion. Écoutons le héros de l'histoire nous conter son aventure en toute bonhomie. C'était quatre jours après son arrivée. « Le Père Maître François m'enjoignit de me préparer à donner un sermon en l'église Saint-Paul, à la Notre-Dame de septembre. Il me recommanda de prêcher haut : la foule serait grande, car les gens du navire avaient parlé de nous. Mais je pris sur un ton si bas que beaucoup furent mécontents, et le Père François comme les autres, car on ne m'avait quasi pas entendu[2]. » Barzée semble prendre plaisir à nous détailler son humiliation. Un Père des plus graves — Lancilotti? — aurait dit, à l'en croire : « Nous avions bien besoin qu'on nous envoyât d'Europe cette peste-là[3]! » Et le public avait fait chorus. Un gentilhomme déclarait en sortant : « C'est le rebut de l'Europe qui nous est arrivé. » « A ce moment, continue Barzée, le Père François partit pour le Comorin, me laissant l'ordre d'aller m'exercer, la nuit, dans l'église. Je le fis jusqu'à ce que les Frères fussent satisfaits de moi. Dès lors, je me remis à prêcher et l'on fut content. »

La joie que les Pères goûtaient auprès de Xavier fut donc de courte durée. De mauvaises nouvelles étaient venues du sud. Les Badages recommençaient leurs incursions ; la place du supérieur était là où l'on souffrait. Il partit donc dès le 9, cinq jours après l'arrivée de Barzée, au lendemain du fameux sermon, et probablement après avoir reçu les vœux de coadjuteurs spirituels des Pères Lancilotti et Paul de Camerino. Il laissait l'ordre d'envoyer le rejoindre les autres Pères que,

1. Lettre citée par TRIGAULT, p. 47.
2. *Sel Ind. Ep.*, p. 51.
3. D'après une citation de TRIGAULT, p. 50. « Quorsum nobis ex Europa virus istud? »

probablement, ne tarderait pas à amener le *Gallega* dont, sans doute, la présence à Mozambique avait été signalée[1].

Il s'embarqua, et Melchior Gonçalez écrivait: « Il est maintenant passé au cap Comorin. Là vivent plusieurs de nos frères, tous amis de la croix de Jésus-Christ et disposés à souffrir quotidiennement, pour son amour, tous les martyres. Quant à moi, j'attends le signal d'aller avec lui, car il veut que je l'accompagne; et déjà, à ma grande satisfaction, j'allais partir, quand il me dit d'attendre l'arrivée du Père qui venait de Portugal par un autre vaisseau. Je restai donc à Goa avec mes compagnons de route, mais tellement troublé par la tristesse de la séparation, qu'il me semblait n'être déjà plus de la Compagnie de Jésus. Lui parti, on eût dit d'ailleurs que cette terre, je veux dire la terre de Goa, ne produisait plus de fruits de vertus et foisonnait de misères. Nous espérons, s'il ne meurt pas, le revoir ici dans le courant du mois de janvier. Puis il ira dans un pays qui s'appelle Japon[2]. »

Un mois après, 9 octobre, apparaissait enfin le navire longtemps attendu[3]. Après une traversée agitée, erreurs de route, calmes d'un mois, ensablement[4], famine, épidémie, le *Gallega* entrait au port. Avec les Dominicains, arrivaient le nouveau recteur du collège, Antoine Gomez, le Père Paul de Valle, les Frères François Gonçalez, Manuel Vaz et Louis Frois[5]. La Compagnie comptait maintenant quinze prêtres, six frères et une douzaine de novices.

1 *Mon. Xav.*, p. 467.

2. Cros, t. I, p. 386.

3. Lettre de Barzée, 10 décembre 1548, *Sel. Ind. Ep.*, p. 51; — Polanco, t. I, p. 341; — Sousa, t. I, p. 54; — do Couto, D. VI, l. VII, ch. 3, p. 83.

4. Cet accident arriva près de Mozambique; le gouvernail fut démonté. Quand on eut épuisé tous les moyens pour se dégager et remettre le gouvernail en place, le P. Gomez eut recours à la prière. Il emportait aux Indes le chef d'une des compagnes de sainte Ursule. La vierge martyre fut invoquée; et peu après, l'on pouvait entrer sain et sauf au port de Mozambique. La translation de la relique, à Goa, fut l'occasion de grandes fêtes, où se manifesta le talent oratoire d'Antoine Gomez (Barzée, *loc. cit.*, p. 51, 52).

5. De Manuel Vaz nous ne connaissons que le nom. Gonçalez, envoyé aux Moluques, ne persévéra pas (*Mon. Xav.*, p. 701, 702). Paul de Vallo (c'est la véritable orthographe de son nom, Polanco, t. I, p. 321, note) mourra dès 1552, presque martyr, des suites de sa captivité chez les Badages (Sousa, t. I, p. 285; Bartoli, l. V, n. 35). Louis Frois ou Froes, missionnaire au Japon, ne mourra qu'en 1597, en écrivant l'histoire de cette église où il avait travaillé pendant quarante ans.

CHAPITRE III

LA MISSION DES INDES A LA FIN DE 1548

I. — *Xavier à la Pêcherie* (octobre 1548).

Le retour du saint chez les Paravers fut un triomphe. Ils vinrent l'attendre sur le rivage et il débarqua au son de ces cantiques qu'il leur avait appris. Ils étendaient leurs habits sous ses pieds, et, le soulevant sur leurs épaules, le portèrent juqu'à l'église[1]. La mission avait grandement besoin de lui. Les incursions des Badages avaient repris, nous ne savons sous quel prétexte. Les missionnaires payèrent leur tribut à la persécution. Manuel de Moralez, trahi par de faux amis, fut vendu comme esclave. Racheté très cher par ses chrétiens, il se vit encore plusieurs fois menacé de mort[2]. Balthazar Nunez fut pris deux fois, et faillit, le premier de la Compagnie, recevoir la couronne du martyre. Il fut sauvé par ses petits élèves chrétiens, qui se déclarèrent prêts à mourir pour lui[3].

La persécution n'empêchait pas le progrès. La caste des Paravers continuait à se convertir; pagodes et pagodins disparaissaient, remplacés par des chapelles. Pour le travail, les Pères suivaient strictement les règles posées par leur supérieur. Mais toutes les santés n'étaient pas à la hauteur de l'effort. Peu après le passage du saint, « notre très doux frère Adam Francisco[4] », comme l'appelait Xavier, mourait à la peine.

Un des ouvriers les plus en vue était Henri Enriquez. Sur l'ordre de François, on s'en souvient, il s'était adonné à l'étude des langues indigènes. Il devait composer grammaires et

1. Polanco, t. I, p. 346; — Valignano, p. 86; — Lucena, l. VI, ch. 6, p. 400.
2. Polanco, I, p. 354; — Lucena, *loc. cit.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119; Polanco, I, p. 472.
4. *Mon. av.*, p. 506.

lexiques. La tâche pouvait sembler chimérique, car il n'en restait pas moins missionnaire. L'obéissance pourtant fit ce miracle qu'en octobre Enriquez pouvait offrir à saint François Xavier les deux manuels demandés. Les Indiens admiraient sa facilité à parler leur langue alors qu'en cinq ans les autres Portugais parvenaient difficilement à prononcer quelques mots. Pour lui, désormais, il pouvait se passer d'interprète[1].

Il pouvait aussi se faire controversiste; il étudia la mythologie du pays, composa de petits opuscules, provoqua des conférences où il tenait tête à cent et deux cents brahmes. Il avait trouvé un auxiliaire inattendu dans un pénitent hindou qui, ayant étudié sous un « évêque des gentils », comme dit Enriquez, n'adorait qu'un seul Dieu, détestait les idoles et en détruisait le plus qu'il pouvait. Il appartenait peut-être à l'une des sectes du nord, qui, sous l'influence des musulmans, professaient un vague monothéisme[2]. Il était redouté des brahmes, attaquait tout dans leur religion. Il estimait le christianisme pour la pureté de sa morale et reprenait les néophytes quand ils péchaient. Enriquez fit beaucoup prier pour lui à Rome et à Lisbonne et, au bout de deux ans, le pénitent fut baptisé avec toute sa famille. L'autorité d'Enriquez grandit d'autant[3].

Sur l'autre côte, le missionnaire du Travancore, François Enriquez, n'était pas aussi heureux que son homonyme. Une première fois, il avait quitté son poste, trop difficile à son gré; Xavier l'y avait renvoyé. Après six mois, Enriquez recommençait à se plaindre. Son compagnon, Manuel de Moralez, pourtant, se félicitait d'avoir en quatre mois baptisé plus de 200 adultes et enfants[4]. Cela ne suffisait pas à l'impatient travailleur. Pour comble de disgrâce, voilà qu'on lui enlevait Moralez[5], et il restait, seul, souffrant, découragé. Il dut faire quelque démarche pour être remplacé. Disons à sa décharge qu'il n'avait pas eu le bonheur de voir le saint et de puiser dans sa conversation l'ardeur, le courage qui lui manquaient. Xavier, rappelé à Goa par

1. Polanco, I, p. 351; — Sommervogel, *Bibliothèque*, t. IV, p. 275.
2. Les *Sikhs* par exemple, dont le fondateur était mort dix ans auparavant. *Grande Encyclopédie*, au mot *Sikh*.
3. Polanco, t. I, p. 352, 353, t. II, p. 142, 143.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 107.
5. Destiné à Socotora.

des affaires importantes, ne put aller consoler le pauvre affligé; mais il lui écrivit :

« Punicale, 22 octobre 1548. Jésus. La grâce et l'amour du Christ soient toujours en notre aide et faveur. Amen[1].

« Dieu Notre-Seigneur sait combien j'aimerais mieux vous voir que vous écrire et trouver ma consolation dans vos travaux, tous entrepris pour l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur. Je le préférerais à tous les plaisirs de ceux qui mènent une vie de repos dans les délices du monde. Il faut en avoir pitié. Quant aux autres, ceux dont saint Paul a dit : « *Quibus mundus non erat dignus*[2] », leur sort est digne d'envie.

« J'ordonne à Balthazar Nunez d'aller vous rejoindre au Travancore, de partager vos travaux, de vous consoler, en attendant de Dieu Notre-Seigneur la seule vraie récompense.

« Pour moi, je vais à Goa plaider en faveur des chrétiens. Il s'agit d'une affaire sur laquelle, avec la grâce de Dieu, j'espère faire la lumière et d'où résulteront beaucoup de conversions. Recommandez la chose à Dieu. Nous sommes grands pécheurs, indignes d'être ses instruments en une affaire qui regarde à ce point son service. Cependant priez-le de vouloir bien, par son immense bonté et son amour infini, se servir de nous pour propager la sainte Foi.

« Bientôt le Père Antoine (Criminale) vous ira voir. Si vous êtes malade et que vous ne puissiez travailler là où vous êtes,

1. La chronologie offre ici une assez grosse difficulté. Nous avons deux documents datés du 22 octobre 1548, et tous deux en original (*Mon. Xav.*, p. 463, 467). D'abord la lettre à Enriquez, à la fin de laquelle on lit : « *De Punicalle a XXII de Outubre de 1548 annos. Depois que viemos de lá. Vosso hyrmão en Christo, Francisco.* » Puis une requête à Jean III, au nom de feu Jean de Castro, signée du vicaire général, de deux Franciscains et de Xavier. Même date : « *Oje 22 dios d'Outubro de 1548* »; mais pas de nom de lieu. Évidemment ce dernier document a été rédigé en une ville où les quatre témoins ont pu se trouver réunis le même jour, Goa par conséquent ou Cochin, et non Punicale, petit bourg perdu sur la côte de la Pêcherie. Plusieurs hypothèses ont été proposées (Cros, I, p. 393; II, p. xxxii). La plus plausible paraît être celle des *Monumenta*, p. 464.

Le 22 octobre, Xavier était à Cochin. En effet, Paul de Valle vit Xavier dans cette ville. Or, arrivé à Goa le 9 octobre, reparti 8 jours après (le 17), ce Père dut mettre de 6 à 8 jours pour gagner Cochin, et y débarquer peu après le 23. Xavier y était déjà. Le saint put donc y signer le 22 la requête à Jean III. Quant à la lettre, on suppose qu'écrite à Punicale, elle fut datée, signée, expédiée à Cochin, et cette hypothèse explique les mots assez étranges qui précèdent la signature. « *Depois que viemos de lá*, depuis que nous en sommes venus ».

2. « Ceux dont le monde n'était pas digne », *Hébr.*, xi, 38.

vous ferez ce que le Père vous dira, soit pour rester à votre poste, soit pour aller vous faire soigner à Goa...

« Ne vous affligez pas de ne pas faire, avec ces chrétiens, tout le fruit que vous voudriez, voyant le pays si païen, le roi si hostile aux convertis. Dites-vous que vous faites plus de bien que vous ne croyez, en donnant la vie de l'âme aux nouveau-nés, les baptisant avec zèle et soin comme vous le faites. Voyez donc combien il y en a peu à aller de l'Inde au Paradis, qu'ils soient blancs ou noirs, à l'exception de ceux qui meurent en état d'innocence, j'entends ceux qui meurent à quatorze ans ou au-dessous. Considérez, mon frère François Enriquez, que vous faites au Travancore plus de bien que vous ne l'imaginez. Comptez le nombre d'enfants que, depuis votre arrivée, vous avez baptisés, qui sont morts et sont en paradis[1]. Ils ne jouiraient pas de Dieu, si vous n'aviez été là. L'ennemi de la nature humaine vous hait. Il voudrait vous éloigner : on ne monterait plus tant alors du Travancore en Paradis. C'est sa coutume, au diable, de faire rêver, aux serviteurs de Jésus-Christ, des services meilleurs à rendre à Dieu. Il veut les inquiéter, troubler leur âme et les écarter du lieu où ils font du bien. J'en ai peur, c'est la tactique de l'ennemi contre vous; il vous suscite ennuis et désolations pour vous bouter hors d'ici. Il y a environ huit mois que vous êtes sur cette côte; vous y avez sauvé, par le baptême, plus d'âmes d'enfants, morts depuis, que vous n'en eussiez sauvé en Portugal, ou entre Coulam et là où vous êtes... C'est tout simple que l'ennemi vous tente pour vous faire partir d'une terre où vous êtes si utile...

« Que Notre-Seigneur vous donne santé et vie pour son saint service et, après cette vie, la gloire du Paradis...

« Votre frère dans le Christ,

FRANÇOIS[2]. »

Enriquez persévéra. Caractère peu endurant, il s'attirera encore des observations du saint. Mais, pendant les trois ans et

1. Xavier fait allusion aux pratiques d'infanticide très communes en certains quartiers de l'Inde. Il n'était pas rare, en ce temps-là, qu'un enfant fût jeté à la voirie. Il suffisait que le diseur de bonne aventure le déclarât né sous une mauvaise étoile. Ce sont ces pauvres innocents qu'Enriquez recueillait et baptisait (DU JARRIC, p. 421; DUBOIS, *op. cit.*, 2e partie, ch. 30).

2. *Mon. Xav.*, p. 463.

demi qu'il demeurera dans le Travancore, parmi les troubles et les menaces de guerre, il trouvera le moyen d'élever jusqu'à dix neuf chapelles, et de baptiser trois ou quatre cents indigènes[1].

Peu après avoir écrit sa lettre, Xavier quittait la Pêcherie, et reprenait le chemin de Goa. A Cochin, il rencontra l'un des Peres récemment arrivés sur le *Gallega*, et qui, sans perdre un instant, se rendait à son poste, au cap Comorin. Le Père Paul de Valle nous a raconté son entrevue avec le saint : « Ah! mes frères ! qui pourrait donc, mieux que ne sauraient le faire mes tièdes paroles, vous faire entendre la joie que ressentit mon âme? Celui-là, oui, est un vrai serviteur de Dieu et jamais je n'en vis aucun de semblable. Frères, ceci est certain, à le voir seulement, sans qu'il vous parle, on se sent animé d'un desir si pénétrant[2] de servir Dieu, qu'on n'en peut donner une idée. Sa bouche ne cesse de redire : « Loué soit Jésus-Christ ! » et avec une telle ferveur qu'à l'entendre les cœurs s'enflamment. Il passa, avec les frères de Cochin, cinq jours, pendant lesquels nous ne le perdîmes pas de vue vingt heures. Il ne peut se rassasier d'interroger au sujet des frères et de tout ce qui se fait en Europe. Il veut particulièrement qu'on lui parle du Père Maître Simon, et du Père Ignace par-dessus tout. Il m'interrogea aussi beaucoup sur le Père Estrada. Il va toujours débordant d'amour. Après les cinq jours, il partit pour Goa, désirant vivement voir le Père Antoine Gomez[3]. »

Vers le même temps, le Père Henri Enriquez écrivait de la Pêcherie : « Tout d'abord, je veux vous parler du Père Maître François : car il faut que vous, et toute la Compagnie, rendiez grâces à Dieu à son sujet. Ce mot de saint Paul : « *Omnia omnibus factus sum ut omnes lucrifacerem* », que nous devons tous prendre pour nous, lui, il cherche à le vérifier *supra quam dici potest*. Je ne saurais, hélas ! faire entendre par écrit à V. R. de quel renom il jouit dans l'Inde... Tous le tiennent pour un saint. Partout où il va, il est accablé de travail. On considère comme un bonheur de l'approcher et de lui parler. Par l'exemple de sa vie,

1. Sousa, I, p. 302.
2. Mot à mot « si odoriférant, *tam odorifero* ».
3. Cros, t. I, p. 394.

il est comme un soleil dans ce pays. Aussi c'est un devoir strict, pour la Compagnie, que de remercier Dieu du crédit qu'il lui a donné et du bien qu'il opère[1]. »

Ainsi, les uns après les autres, tous ceux qui voyaient le Père François tombaient sous le charme, et ne pouvaient se retenir d'en faire part à leurs frères d'Europe.

Vers le 10 ou le 12 novembre, le saint rentrait à Goa. Pendant son absence, on y avait été inquiet sur son compte. Les nouvelles du Comorin ne parlaient que des Badages, de leurs meurtres, de leurs pilleries, et le bruit avait couru que le *Santo Padre* était mort dans les tourments. « Peindre la tristesse de ses amis, écrit Barzée, est impossible; ils disaient que, dussent ses reliques leur coûter trente mille *cruzados*, ils le feraient canoniser. Là-dessus, ils racontaient ses miracles et de grands miracles. Je n'en dis rien, car ce n'est pas à nous d'en parler; nous n'avons qu'à rendre grâces à Dieu. S'il nous manquait, ce serait un grand vide, mais nous irions quand même[2]. » On ne tarda pas à apprendre que la nouvelle était fausse : mais il restait qu'aux yeux de tous, François était un saint et un thaumaturge.

Ce qui le ramenait si vite à Goa c'était, hélas! une fois de plus des plaintes à porter contre un officier portugais[3]. Le capitan de

1. Cité dans Cros, t. I, p. 387; — Pagès, p. 456. « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous;... plus qu'on ne peut dire. »

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 54. Cf. Polanco, p. 345.

3. Tout ce qui suit résume deux documents : des *apontamentos* sur les méfaits du capitan (*Mon. Xav.*, p. 854), et une *lembrança* ou mémoire « pour le vicaire général sur les choses à négocier avec le roi en faveur des chrétiens de l'Inde » (p. 857). Ces deux pièces, attribuées à Xavier, sont-elles bien de lui? — 1° Les originaux ont disparu. M. L. Pagès (*Lettres de S. F. X.*, t. II, p. 519) tenait le texte du Père Ch. Cahier. Mais où celui-ci l'avait-il trouvé? nous ne savons. — 2° L'orthographe, le style, le vocabulaire ne sont pas tout à fait ceux des lettres du saint. — 3° Xavier parle bien de *certos apontamentos dos desemparados christãos do cabo de Comorim*, que le Franciscain Jean de Villa de Conde doit remettre au roi (p. 511). Il est clair qu'on y trouve la pensée du saint, mais il ne dit pas que le document soit de sa main. — 4° Dans la *lembrança*, l'on demande que le Père Simon Rodriguez vienne investi d'une sorte de juridiction civile sur les Paravers. Nul à la Pêcherie n'aurait d'autorité que par lui. Lui-même amènerait d'Europe les officiers choisis par le roi. Est-ce là la vraie pensée de Xavier? Dans sa lettre à Ignace, il dit simplement :

« Scripsi etiam ad regem de M. Simone, ut eum cum potestate mittat, non modo inchoandi collegia sed etiam favendi indigenis Christianis atque Ethnicis, quos ad Christum quantuluscumque aggregaret favor » (*Mon. Xav.*, p. 484). La *lembrança* paraît exagérer la requête du saint. Il devait savoir quelle était en pareille matière la pensée du fondateur. Saint Ignace était opposé à toute immixtion des siens en matière civile.

Tuticorin dont il avait eu naguère à souffrir avait un successeur, mais qui le valait. La liste de ses abus est longue. Il forçait les chrétiens à pêcher contre leur gré et contre leurs coutumes. Il imposait des droits nouveaux sur le poisson dont ils se nourrissaient. Il leur faisait enlever les *cauris*[1], menus coquillages dont ils se servaient comme de monnaie, ne leur en donnant que le tiers du prix. Il s'attribuait le monopole de la vente du riz, l'accaparant à son entrée et le revendant au taux qui lui plaisait. Il allait jusqu'à imposer aux indigènes des provisions de riz, et prenait ses gages sur leur mobilier. Il transportait les pêcheurs d'un lieu à l'autre, sans considérer ni leur intérêt, ni leur droit. Les païens qui, fuyant quelque tyranneau local, venaient chercher refuge près des Européens, n'y trouvaient point la sécurité.

Plainte avait été portée au gouverneur général, Garcia de Sa, par le procureur des Paravers à Goa. Mais les mesures prises ne suffisaient pas sans l'autorité royale ; aussi le vicaire épiscopal, don Pierre Fernandez, qui retournait en Europe, fut chargé de soumettre au roi les doléances des missionnaires. Telles étaient les affaires sur lesquelles Xavier, comme il l'écrivait à F. Enriquez, allait faire la lumière à Goa.

Il fallut du temps encore avant que la justice reprît ses droits. En 1553, les Pères de la Pêcherie écriront à Jean III : « Les Paravers ont tant souffert, ils ont été si exploités qu'il ne serait que trop juste de les exempter de l'impôt. Le roi devrait leur envoyer une lettre : cela ferait comprendre aux gouverneurs locaux l'intérêt que Son Altesse prend à cette partie de son empire. Surtout on doit veiller davantage au choix des capitans et les payer assez pour qu'ils ne soient plus tentés de pressurer les gens d'un pays aussi pauvre[2]. »

Il faut tout dire : l'histoire des Paravers n'est pas exclusivement dans ces injustices. On finit par prendre sérieusement en main leurs intérêts. La caste devint riche, et sa prospérité dura tant que dura la domination portugaise. Plus tard, aux

1. *Cawry* est le mot anglais. C'est la *monetaria moneta*, ou la *monetaria annulus*, que l'on récolte surtout aux Maldives. Dix cauris valaient, il y a cinquante ans, 1 centime (*Grande Encyclopedie*, au mot *Cauri*).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 194.

Hollandais, qui leur demandaient le même jour de pêche que naguère ils donnaient à leurs anciens maîtres, ils répondirent : « Les Portugais étaient nos pères et nos amis, nous leur devions non seulement la foi, mais aussi les biens temporels. Ce n'est pas votre faute à vous si nous avons gardé notre foi, et de plus vous nous avez ruinés[1]. »

II. — *Les débuts du Père Antoine Gomez.*

François trouva, en rentrant à Goa, le nouveau recteur du collège, Antoine Gomez, installé, gouvernant, déjà connu, apprécié. Après quelques semaines de prédication, le public était gagné ; il avait l'orateur qu'il lui fallait, abondant, pieux, puissant. Déjà le vieil évêque voulait l'attacher à la cathédrale comme prédicateur ordinaire[2].

De son côté, Barzée se multipliait. « J'ai passé des journées entières à prêcher », écrivait-il. C'était sans préjudice des confessions, des visites aux malades et aux prisonniers, des classes de grammaire, de philosophie et d'Écriture sainte. Il y avait aussi les ministères imprévus. Les gouverneurs avaient coutume, quand les coffres étaient vides, de payer leurs soldats en nature et de tenir pour eux table ouverte. Gomez envoya Barzée évangéliser les « tables du gouverneur ». Et trois fois la semaine, le Père Gaspard parlait devant cet auditoire tapageur[3].

« Je vois par expérience, disait l'évêque franciscain, qu'il n'est pas venu dans ce pays d'hommes plus zélés, plus soigneux, plus diligents dans l'œuvre de la conversion des infidèles, et pour aider les Portugais à se sauver, que les Pères de la Compagnie de Jésus. Ils vont chaque jour à l'hôpital confesser et servir les malades ; ils sont fort assidus à la prison et à la table des *lascarins*. Beaucoup de nobles leur font des confessions générales. Grâce à eux, toute l'année, on se croirait en carême. Ils s'en vont aux divers ermitages (ou chapelles

1. Sousa, t. II, p. 248. Cf. Al. de Rhodes, *Voyages*, 1re partie, VI.
2. Lettre au roi, Cros, I, 402 ; — Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 52 ; — Polanco, t. I, p 342 ; — Correa, *Lendas*, p. IV, p. 668.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 52.

de la ville et là, leurs élèves prêchent aux *Canar'ns* Indiens de la côte) en leur langue. Parfois je vais avec eux... Tout ce pays de l'Inde, je voudrais le voir rempli d'*apôtres*[1]. Si j'en avais, j'en aurais déjà peuplé Chaul, Cochin, toutes les forteresses, et il s'y ferait grand bien. J'en voudrais voir un, deux même, dans toutes les rues, partout où il y a des habitants[2]. »

On remarquera l'apostolat méthodique parmi les infidèles de la ville. Il s'agit surtout des gens du peuple; mais les Pères enregistrèrent aussi quelques conversions d'indigènes notables. Le baptême de deux financiers brahmes fit grand bruit[3]. Ils étaient fermiers généraux des douanes et autres revenus de la couronne, et, comme ils usaient de leur influence pour entraver les progrès de la foi[4], avaient été signalés aux sévérités de Jean III[5]. Quelque temps après, l'un d'eux, nommé Loquu, fut frappé; nous ignorons les circonstances. L'évêque écrivait, 28 novembre 1548: « Il a plu à Notre-Seigneur le renverser de cheval (j'entends de l'honneur où il vivait, et cela sans bâtons ni pierres, c'est-à dire sans nos réprehensions et predications; car depuis longtemps nous ne faisions guère que prier[6]. » Ce fut Barzée qui eut le bonheur de le convaincre[7]. Le néophyte fut baptisé solennellement au collège, et il y eut huit jours de fêtes[8]. L'évêque demanda qu'il fût comblé de faveurs, et qu'on lui donnât les charges déjà enlevées à son collègue Chrisnaa. Privée de ses têtes, l'idolâtrie ne tiendrait pas longtemps à Goa[9]. Ce fut ensuite le tour de Chrisnaa lui-même. Jeté en prison, il put entendre le Père Barzée. Fut-il vraiment convaincu? Quoi qu'il en soit, il demanda le baptême, non pour être élargi, disait-il, mais pour sauver son âme. Il fut élargi cependant et baptisé[10].

1. C'est le nom qu'on donnait alors aux Jésuites en Portugal.
2. Cros, I, p. 401, 402.
3. Le récit de ces conversions se trouve dans Polanco, I, p. 345, et Trigault, l. I, ch. 13, mais avec plusieurs confusions entre les deux brahmes. Bartoli (l. III, n. 461, Maffei (l. XIV), Sousa (p. 56) ne parlent que de Loquu.
4. Cros, I, p. 396 (lettre de l'évêque).
5. Jean III, dans la lettre à J. de Castro citée plus haut, indique le brahme Chrisnaa comme devant être privé des faveurs royales (Camara Manuel, *op. cit.*).
6. Cros, p. 397.
7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 53 (lettre de Barzée).
8. Cros, *loc. cit.*; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 53.
9. Cros, p. 397, 398.
10. Polanco, I, p. 343.

Nous n'étonnerons personne en disant que ces conversions rencontrèrent des sceptiques. Vers ce temps-là, le Père Lancilotti écrivait que la faveur royale était pour beaucoup dans ce genre de conquêtes, que les Indiens étaient par trop enfoncés dans la nuit pour être poussés aux choses divines autrement que par le sensible[1]. L'observation peut être juste, mais faut-il en conclure que les conversions ainsi obtenues manquent de sincérité? Dieu ne se sert-il pas souvent des motifs humains honnêtes pour acheminer l'âme vers une conception plus pure du surnaturel?

Ces recrues du christianisme ne restèrent pas isolées. Loquu entraîna avec lui, outre sa femme, un de ses neveux et une autre femme, plusieurs hindous de noble caste, des *quamquares*[2]. Ce fut le premier pas, et décisif, dans l'évangélisation des Goanais. Dès lors, il y eut toujours, dans le collège, des catéchumènes à instruire et des baptêmes solennels à administrer. Le gouvernement parut se décider à entrer plus sérieusement dans les intentions de Jean III. Ce ne fut plus un titre à la faveur que d'être riche et païen. Les chrétiens eurent leur part des honneurs et des grâces officielles.

Ces événements eurent leur contre-coup au collège. Jusque-là Cosme Anes trouvait que, Maître François mis à part, les Pères n'étaient pas à la hauteur des besoins et des exigences de Goa. Avec le nouveau recteur et le Père Barzée, tout changeait. Enfin l'on traitait, comme elle le méritait, la capitale d'outre-mer. En conséquence il abandonna à Antoine Gomez l'administration temporelle de la maison. Seule, la nue propriété restait au comité des fondateurs. Pour tout le reste, le nouveau recteur était le maître chez lui[3]. Maintenant rien n'empêchait de faire dans la maison les réformes pédagogiques et disciplinaires jugées utiles. Gomez en profita, et même un peu trop.

C'était incontestablement un homme de valeur, mais peu mesuré; un de ces esprits dominateurs dont le ton d'assurance

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 36.

2. Lettre de l'évêque, Cros, p. 397. Les *quamquares*, ou *ghânekara*, forment un clan brahme du Konkan. Il est utile de noter que ces brahmes de la côte étaient tenus en petite estime par ceux de l'intérieur qui ne les jugeaient pas dignes de participer aux secrets de la caste. Cette différence sociale explique qu'ils aient été plus faciles à convertir que ceux du Maduré ou de la Pêcherie. C'est parmi eux que plus tard se recruta, et se recrute encore le clergé goanais.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 62, 63.

en impose, qui prennent leurs illusions pour vérités indiscutables, confondent leurs idées avec celles des autres, se croient approuvés à fond quand seulement on ne les a pas contredits en face, s'imaginent obéir quand ils en font à leur tête et envahissent volontiers le terrain d'autrui. Les gens du dehors, séduits par le talent de l'orateur, eurent peine à se rendre à l'évidence. Mais, au collège, il y avait un esprit perspicace, Lancilotti. Voici ce qu'il écrivait à Rome, moins de trois mois après l'arrivée de Gomez. On verra que le nouveau recteur avait été vite en besogne.

« Le voilà supérieur de la maison et de nous tous qui sommes en ce quartier des Indes. Espérons qu'avec le secours de Dieu, il s'acquittera de sa supériorité à l'édification universelle. A dire vrai, il est plus prédicateur et confesseur qu'homme de gouvernement. Le public lui est très favorable. Ses sermons font beaucoup de bien : aussi le fondateur du collège, Cosme Anes, s'emploie à lui prêter la pleine autorité sur l'établissement, au temporel comme au spirituel... Aussitôt entré en charge, ledit Antoine s'est mis à tout réformer. Il voulait, disait-il, sur la question des études, que la maison fût *stilo parisiensi*[1]. Pour les exercices de piété, il veut introduire nos usages de Coïmbre. C'est à quoi il s'occupe pour le moment. Ce sera malaise. Les élèves sont raccolés de dix nations plus barbares les unes que les autres, les plus barbares, les plus incultes du monde. A Votre Révérence d'examiner tout cela avec prudence. A bon entendeur, il n'est pas nécessaire d'en dire plus long[2]. »

Saint Ignace demanda des explications, et le 12 janvier 1552, Lancilotti répondit : « Puisque vous voulez savoir ce qui se passe chez nous, je ne crois pas devoir taire ceci : Antoine Gomez est venu pour être notre supérieur à tous; mais il est si autoritaire et si dur, que lui-même aurait grand besoin d'un supérieur. Un honnête homme, sans doute, mais si savant, si zélé, si ardent, qu'à son avis tous les nôtres qui vivaient aux Indes avaient à renaître; ils ne comprenaient rien à la manière de faire de la Compagnie. Aussi s'est-il mis à tout réformer : le manger, le boire, le sommeil, la lecture, la prière, les messes, il a tout réglé, qualité et quantité. Bref, *recedant vetera, nova*

1. A la manière de l'Université de Paris.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 62.

sint omnia[1]. Au jugement de tous, il allait aux extrêmes.

« Il en agissait ainsi, non seulement avec nous, mais encore avec les indigènes. Les voyant inquiets, sans dévotion ni ferveur, il ne put les supporter. Là-dessus, règlements, constitutions : il fixe les heures d'oraison, de contemplation, d'examen. J'avais une expérience de plusieurs années. Je savais les Indiens incapables de pareille discipline et je disais au Père Gomez : « *Non est ponendum vinum novum in utres veteres.* » Avec eux, il faut aller pas à pas, pas à pas. C'est bien beau déjà qu'ils soient chrétiens. Autant valait parler à un sourd[2]. »

Dès que Xavier avait appris l'arrivée du nouveau supérieur à Goa, il avait envoyé Lancilotti à Cochin. Mais le départ du Père Nicolas avait été le signal de graves désordres. Lui disparu, prenant en grippe le recteur et ses réformes, les élèves avaient sauté par-dessus les murs et s'étaient enfuis[3].

Cela, c'est à saint Ignace, seul, que Lancilotti l'écrivait. Quand il adressait aux autres Pères ces lettres communes qui devaient passer de main en main, il avait soin de ne montrer que le beau côté des choses : « On ne saurait exprimer quel succès ont les sermons du Père Gomez. Il y met autant de feu, qu'en général, ici, les hommes mettent de froideur au service de Dieu. C'est bien l'homme qu'il leur faut. Ceux qui l'entendent n'en reviennent pas ; ils disent qu'ils n'ont jamais rien vu, rien ouï de semblable. Maître Gaspard parle aussi deux ou trois fois dans la même journée avec grand zèle et fait grand bien. Aussi les affaires spirituelles, à Goa, progressent de jour en jour, Dieu aidant[4]. »

Ainsi, désordre au dedans, succès au dehors ; les affaires en étaient là, quelques semaines après l'arrivée de Gomez, quand François reparut à Goa, première quinzaine de novembre.

Quels conseils Gomez reçut-il alors de son supérieur ? il n'a pas jugé à propos d'en faire confidence à ses correspondants de Lisbonne : en revanche il leur expose avec ampleur les renseignements et explications qu'il crut devoir lui donner. Il

1. « Que le vieux disparaisse, que tout soit neuf. » *Sel. Ind. Ep.*, p. 133, 135. Voir dans Polanco, I, p. 344, 345, d'autres exemples d'indiscrétion.
2. « Il ne faut pas mettre le vin nouveau dans les vieilles outres. » *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.
4. *Ibid.*, p. 35, 36.

écrit au Père Simon Rodriguez le 10 décembre: « J'ai fait ce que j'ai pu pour rendre Sainte-Foi aussi conforme que possible à Coïmbre. Mais mon expérience, la constatation que j'ai faite de l'absence complète de mortification et de surnaturel chez ces enfants, me font voir qu'il sera fort difficile d'accomplir ici tout ce que je sais que vous désirez. Maître François, qui était ici ces jours passés, et a reçu de vos nouvelles avec une grande joie, a écouté la description que je lui ai faite de la méthode suivie par la Compagnie dans les collèges et de l'esprit qui règne dans celui de Coïmbre. Il en fut si content, si ravi, que tout cela lui paraissait trop beau pour être vrai, tant il désire qu'il en soit ainsi. Je lui ai donc expliqué que le nerf et la force de la Compagnie, selon la pensée du Père Ignace et la vôtre, sont dans les collèges, créés pour développer la piété et les lettres; que par conséquent l'on n'avait rien de mieux à faire que de fonder des collèges où l'on formerait à la vertu et aux lettres ceux qui étaient appelés à faire du bien dans le monde, que nous devions nous proposer de dilater la Compagnie par toute l'Inde et que cela ne se pouvait faire sans les collèges. Tout cela le satisfaisait pleinement, ainsi que les amples informations que je lui donnais[1].»

Ce que voulait le recteur, c'était organiser en grand dans les Indes, non pas les maisons d'éducation ouvertes aux élèves du dehors, — c'est à peine, à cette date de 1548, si la Compagnie commençait à entrevoir que là pût être son apostolat de prédilection[2] — mais des maisons de recrutement et de formation pour les jeunes religieux de l'ordre.

Quant à l'œuvre de Diogo de Borba, il la jugeait mal conçue. Impossible d'avoir une discipline sérieuse dans un séminaire où vivaient mêlés aux commençants ceux qui arrivaient au sacerdoce. Il fallait scinder l'établissement : études secondaires à Chalé ou à Cochin, études supérieures à Goa. Dans le « petit

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 56, 57.

2. Les premiers collèges, au sens actuel du mot, tenus par la Compagnie, sont ceux de Messine, de Palerme (1548), et de Gandie (1549). Ceux de Coimbre, Alcala, Louvain, Paris, etc., fondés auparavant, n'étaient que des *pensions*, où habitaient les « scolastiques », ou étudiants de la Compagnie, qui suivaient les cours de l'université. H. Fouqueray, *Hist. de la C. de Jésus en France*, t. I, p. 175, 176.

Sel. Ind. Ep., p. 58.

séminaire » indigène, pour lui donner son appellation moderne, les élèves seraient exercés à prêcher parmi les infidèles du voisinage. Ceux qui ne seraient pas aptes à ce ministere seraient congédiés, ou placés chez des *fidalgos*, ou formés à un métier. Les autres, devenus catéchistes, se consacreraient à l'enseignement de la doctrine. Ceux qui, au talent, joindraient la vertu, avec le désir d'entrer dans la Compagnie, iraient à Goa. Là, grand collège sur le modèle de Coïmbre, assez vaste pour loger une centaine d'étudiants en philosophie et en théologie. Les indigènes y seraient soumis aux mêmes épreuves que les jeunes religieux du Portugal; ils feraient avant tout les Exercices. Le collège de Goa appartiendrait en propre à la Compagnie. Des autres maisons, elle n'aurait que l'administration[1].

Le plan était fort beau, et nul doute qu'à Lisbonne il n'ait paru fort acceptable. Mais il avait de grosses lacunes. On ne voit pas quelle place était laissée au clergé indigène séculier, première raison d'être cependant du collège Saint-Paul. Tout était combiné pour le recrutement de la Compagnie, et même avec une ampleur qu'on ne connut jamais en Europe. Le petit séminaire devenait ce que nous appellerions une « école apostolique » destinée exclusivement à fournir des novices. Gomez, avant de fixer son plan, ne s'était pas donné le loisir de se faire son expérience du pays. L'expérience était du côté de François Xavier, qui bientôt va revenir sur ce qu'il a déjà écrit à ses correspondants d'Europe : la Compagnie ne peut pas se recruter aux Indes.

Des projets qu'on lui exposait avec complaisance, il ne tint aucun compte Rien ne fut changé au régime du collège. Deux fondations furent alors ébauchées, mais complètement en dehors des plans du Père Gomez.

Il s'agit de Baçaim et de Cochin.

III. — *Fondations nouvelles.*

Les stations portugaises de l'Inde n'avaient jusque-là que de modestes écoles primaires ou des séminaires indigènes. Tout

1. *Ibid.*, p. 59.

le monde sentait qu'il fallait autre chose. En 1546, nous l'avons vu, à Chalé, notables et magistrats avaient attiré le Père François Enriquez pour ouvrir un collège. Xavier désapprouva la fondation, sans doute comme faite en dehors de lui et au détriment de la mission du Travancore. Eut-il d'autres raisons? se demandait-il si l'instruction de la jeunesse laïque, non prévue par les lettres apostoliques de Paul III, seul document écrit faisant loi jusqu'alors dans la Compagnie, était conforme aux intentions du Père Ignace? Nous ne savons; et il est certain que, même en Europe, l'idée n'était pas mûre encore. Mais les besoins étaient si grands qu'ils finirent par s'imposer[1].

Cette même année 1546, d'autres négociations étaient nouées à Baçaim. Durant son séjour à Lisbonne, Michel Vaz avait obtenu du roi l'autorisation de fonder dans cette ville un collège indigène avec 3.000 pardaos de rente. Il avait compté sans doute confier son œuvre aux Pères de la Compagnie qu'il amenait aux Indes. Mais déjà Xavier avait disposé d'eux. Les Franciscains acceptèrent l'école. Puis des difficultés surgirent et ces religieux demandèrent à être remplacés. Plusieurs retournaient en Europe; les autres eussent voulu un apostolat plus direct. Ils s'adressèrent au Père Lancilotti, qui ne se crut pas le pouvoir d'accepter. Quand Xavier parut à Baçaim en mars 1548, ils renouvelèrent leurs instances. Ils alléguèrent que, frères mineurs réformés, ils n'avaient pas le droit d'administrer des rentes et de manier l'argent. Ils en écrivirent à Cosme Anes, et le Père Gomez, qui nous donne ce détail, ajoute: « S'ils ont mis tant d'instance à se défaire de cette œuvre, c'est que leur provincial leur avait reproché de l'avoir prise[2]. »

Du premier coup, l'entreprenant recteur avait été séduit. Pays fertile, vie à bon marché, aucune difficulté du côté des Franciscains, appel des populations. « Le public, disait-il, voyant le bien qui se fait là où nous sommes, nous désire. Tel est l'ébranlement, la renommée, qui, depuis deux mois que nous sommes arrivés, se sont répandus dans l'Inde entière, que, de Baçaim et de Diu, l'on vient se confesser à Goa. Ce collège de Baçaim est à 60 lieues de celui-ci. Je ferai si bien

1. *Mon. Xav.*, p. 503.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 57, 58.

que, peu à peu, notre crédit grandira dans ce peuple[1]. » On avouera que les lettres du *Santo Padre* ont un accent plus modeste.

Cochin aussi voulait un collège et l'offrait aux Pères de la Compagnie. Les confrères de la Miséricorde mettaient à leur disposition leur église[2]. Cochin était la plus ancienne et, après Goa, la plus importante des stations portugaises; vraie tête de ligne pour les grandes voies de navigation, chantier de constructions navales, centre du commerce de poivre, point de départ des flottes qui retournaient en Portugal. Assez belle cité sous sa voûte de palmiers, et toute chrétienne, ayant ses églises, sa *Santa-Casa-da-Misericordia*, son couvent de Franciscains déjà vieux de quarante ans. Les Dominicains s'y installaient[3]. Ajoutons, détail important aux yeux de Xavier, la proximité du Travancore. Il était indispensable, pour les missionnaires, d'avoir là un pied à terre.

Déjà le Père Lancilotti avait été envoyé[4], peut-être pour préparer les voies. Vers le milieu de décembre, Xavier lui-même alla sur les lieux[5].

Durant ce temps, l'affaire de Baçaim était reprise et conclue. Le saint recevait, à Cochin, des instances nouvelles de Gomez et de l'évêque lui-même. « Nous n'avons pas encore la réponse, écrivait Gomez le 20 décembre; mais nous sommes certains que Maître François acceptera[6]. » C'était vrai : depuis quelque temps, Xavier était décidé à prendre la charge que tout le monde lui offrait[7]. Ses raisons étaient d'abord le désir du roi, que le bruit public ne cessait d'affirmer, puis les requêtes des Franciscains. Bientôt il répondit en donnant sa feuille de route au Père Melchior Gonçalez.

Les fondations ébauchées ouvraient des horizons nouveaux au zèle des Jésuites. Dans le même temps, en Europe et en Orient, les instances des villes et des princes les amenaient à

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 58.
2. Lettre de Gomez, 25 oct. 1549, *Sel. Ind. Ep.*, p. 87.
3. Lettre de l'évêque, Cros, I, p. 400.
4. Lettre de Lancilotti, 12 janv. 1551, *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.
5. Lettre de Gomez, 20 déc., *Sel. Ind. Ep.*, p. 59.
6. *Ibid.*, p. 57.
7. *Mon. Xav.*, p. 504.

élargir leur apostolat. On leur fondait non plus seulement des colleges séminaires, mais des colleges au sens actuel du mot. Aussi bientôt, reprenant la liste des ministères propres à la Compagnie, telle que l'avait dressée Paul III, Jules III y ajoutera l'enseignement. L'Inde en profitera largement. Il y aura bientôt un college dans toutes les stations un peu importantes de l'*Asia Portugueza* : une vingtaine, de Diu à Coulam, de Manapar à Malacca, et de Ternate à Macao et au Japon[1].

Vers la même époque, François reprenait d'anciens projets[2]. Il n'avait pas oublié cette île de Socotora, visitée naguère en passant, et ses chrétiens négligés depuis des siècles. En y baptisant des enfants, il s'était comme engagé à s'occuper au plus tôt de cette terre désolée. Dès 1544, il avait écrit à Jean III, pour l'intéresser à ces pauvres insulaires. Le roi les avait recommandés à Jean de Castro, dans sa grande lettre de 1546. L'expédition d'Aden, si elle avait réussi, aurait permis d'agir. Mais elle avait échoué, et Xavier écrivait : « Un chef musulman opprime et détient Socotora, contre toute justice, persécute les indigènes, enlève leurs filles pour son harem, leur impose le Coran, les maltraite de toutes façons[2]. » C'était le moment d'intervenir : mais, après le belliqueux Castro, l'Inde avait pour gouverneur le vieux et pacifique Garcia de Sa, qui liquidait les vieilles querelles et signait traités sur traités. Était-ce le moment de ranimer la guerre ? Jean III, en conseillant de secourir les Socotorins, n'avait-il pas posé cette restriction : « A condition de ne pas exaspérer les musulmans, pour ne pas attirer trop souvent leur flotte dans l'océan Indien. » ?

Aussi Xavier, en janvier 1549, revient à la charge. Il écrit au Père Rodriguez : « Le roi devrait bien ordonner qu'on chasse ces musulmans. Il suffirait de l'enjoindre à la flotte qui va au détroit d'Aden. En revenant, sans se donner de mal et sans dépense supplémentaire, elle les expulserait ; ils sont une trentaine sur la côte, dans une baraque. Mais de là, interdisant aux indigènes d'avoir des armes, ils les tiennent en une vraie captivité... Pour Dieu, occupez-vous de ces affligés. La flotte s'arrête à Socotora pour l'aiguade : il lui suffira

1. Polanco, I, p. 473. — Lettre de Lancilotti, 26 déc., *Sel. Ind. Ep.*, p. 64.
2. *Mon. Xav.*, p. 500.

de huit jours et le pays sera délivré. C'est pitié que d'entendre les lamentations des insulaires et de voir comme on les traite. J'ai passé par là il y a six ans. Qu'on demande des renseignements à Martin Alphonse de Sousa, l'ancien gouverneur[1]. »

Mais déjà il avait agi. Le Père Alphonse Cypriano et le frère Manuel de Moralez avaient reçu l'ordre de quitter le cap Comorin, de gagner Goa, et, là, d'attendre le moment de partir. Un autre groupe devait les rejoindre. Ils seraient remplacés dans leur poste par les nouveaux venus de septembre et d'octobre. Cypriano s'excusa sur ses soixante ans, puis, revenant sur cette faiblesse, il accepta, joyeux d'aller expier dans une région âpre à l'excès, ses fautes de jeunesse. Le départ fut fixé à la fin de janvier[2].

IV. — *Le courrier de janvier 1549.*

François resta deux grands mois à Cochin (janvier-février 1549) réglant l'affaire du collège et édifiant la ville par son zèle infatigable. « Il se donnait, dit un témoin, à tous les exercices de la charité. Les malades qu'il rencontrait sur les places, il les chargeait sur ses épaules jusqu'à l'hôpital ; il allait chez les riches, quêtant pour eux des aumônes et des douceurs et il les leur portait lui-même. Les pauvres qu'il trouvait nus dans la rue, il les couvrait de son manteau, et continuait son chemin ainsi dépouillé. Ses amis lui en jetaient un autre sur les épaules et il disait : « Soit, pour l'amour de Dieu »... Tous les jours, à une heure, sa clochette à la main, il réunissait les enfants et allait les instruire au marché aux poissons[3]. »

Antoine Gonçalvez, vieillard de plus de quatre-vingts ans, se souvenait, en 1616, d'avoir connu le Père, et d'avoir suivi ses catéchismes ; il partageait les néophytes entre les habitants nobles de la ville, pour être instruits par eux à domicile[4]. Un autre encore l'avait vu guérir, par un signe de croix, son petit frère Lopez,

1. *Ibid.*, p. 489.
2. *Ibid.*, p. 483. La décision fut prise dans le courant de novembre, car le 15 de ce mois B. Nunez parle déjà du départ de Cypriano, de Moralez et de deux autres. *Sel. Ind. Ep.*, p. 39.
3. *Process. 1616*, n. 35.
4. *Ibid.*, n. 30

âgé de quatre ans et, depuis quatre mois, miné par une fièvre maligne[1].

En même temps, il poursuivait l'idolâtrie, qui, en terre strictement portugaise, n'avait droit à aucune espèce de tolérance. Le même témoin ajoute : « Dévoré du zèle des âmes, il envoyait les enfants de la doctrine chrétienne chercher partout les idoles, jusque dans les endroits les plus cachés. Ils les brisaient, les foulaient aux pieds, les traînaient à travers la ville : c'était une leçon à l'adresse des gentils et des néophytes : il fallait, par ces ignominies, leur montrer que les dieux des païens n'étaient que pierre et bois, indignes de toute adoration. »

François profita de ce séjour à Cochin pour rédiger son courrier annuel : deux lettres pour saint Ignace, quatre pour Simon Rodriguez et plusieurs lettres et mémoires destinés au roi. Rarement il avait eu de plus importantes affaires à soumettre à ses correspondants d'Europe[2].

Sa première préoccupation est pour les intérêts spirituels de ses missionnaires. Il prie saint Ignace, « son unique père *in Christi visceribus*[3] », de songer à ses fils des Indes qui mènent, au milieu de gens barbares, une vie dure sous un soleil ardent, sans ressources, entourés de périls de *utraque vita*[4]. Il est vrai, Dieu garde intacte leur âme ; il leur donne auprès de tous, Portugais et infidèles, un crédit étonnant ; mais le pays est tel qu'il y faut de grandes vertus, obéissance, humilité, patience, dévouement. Ceux qui seront envoyés en Orient, qu'ils aient une extrême chasteté, car les occasions de pécher sont partout ; un jugement droit et une santé solide, car le labeur est grand ; une profonde humilité, ne laissant place à aucun soupçon d'orgueil[5].

Mêmes idées dans les lettres à Rodriguez. Le bruit a couru que le Père Simon allait venir aux Indes avec de nombreux étudiants de Coïmbre. Ah ! si c'était vrai ! « Que de bien vous

1. *Process. 1616*, n. 5.

2. A saint Ignace, 12 et 14 janvier (*Mon. Xav.*, n. 71 et 72). — A Rodriguez, 20 et 25 janvier, et 1er février (n. 73, 74, 76), — plus un post-scriptum du 5 février à la lettre du 20 janvier (*Mon. Xav.*, p. 502). — Au roi, 26 janvier (n. 75) ; plus des lettres perdues (*Mon. Xav.*, p. 479, n. 11 ; p. 483, n. 3 ; p. 504, n. 14 ; p. 522, n. 6).

3. *Mon. Xav.*, p. 473.

4. P. 474.

5. P. 480.

feriez, mon frère bien-aimé, si vous nous arriviez avec sept ou huit prédicateurs, sans parler des autres qui n'auraient pas le même talent! Mais il leur faut une grande mortification, ils doivent avoir été éprouvés pendant de longues années. Les lettres ne leur seraient pas nécessaires pour l'apostolat des infidèles, car les indigènes sont ici très barbares et très ignorants. Mais en revanche il leur faut une forte vertu et une bonne santé[1]... » Rodriguez réformerait ce qui doit être réformé, puis il viendrait le rejoindre au Japon[2].

« Faites en sorte, continue le saint, réfutant sans le dire les idées chères au Père Gomez, que, tous les ans, il nous arrive des missionnaires, mais prêtres pour la plupart. Pas de novices : on ne pourrait les employer dans les collèges; ils n'ont ni la vertu ni l'expérience suffisantes pour travailler auprès des infidèles[3]... Il nous faut des hommes entre trente et quarante ans, humbles, doux, patients, chastes surtout[4]...

« Pour vous, mon bien-aimé frère Simon, venez vite. Vous le voyez, j'ai un défaut quand je vous écris, je ne puis plus finir, vous devinez par là du moins quel plaisir j'y trouve, surtout lorsque vos lettres, à vous, m'ont provoqué. Allons ! je termine, mais le moyen de finir? J'espère que nous nous reverrons un jour en Chine ou bien au Japon. Certainement au ciel[5]. »

Il fallait bien parler aussi du recteur de Goa. Ecrivant à Rodriguez, il n'oublie pas que Gomez était l'homme de son choix. Il se garde de récriminer. Il enveloppe le supérieur brouillon dans l'éloge général qu'il fait des derniers venus. Il ajoute seulement, sans commentaire, que Gomez ira prêcher à Ormuz : son éloquence y fera grand bien, c'est là son vrai talent. Barzée, qui s'est déjà montré bon « ministre » au collège, le remplacera[6]. Parlant à saint Ignace, il est beaucoup plus net, et telle de ses plaintes, à travers le Père Gomez, atteint Simon Rodriguez lui-même. « Si vous envoyez quelqu'un, mon Père, comme recteur de Sainte-Foi, tant des élèves

1. P. 487.
2. P. 488.
3. P. 490.
4. P. 507.
5. *Ibid.* Simon Rodriguez avait plusieurs fois manifesté le désir d'aller aux Indes. *Epist. PP. Broëti... Roderici*, p. 531, 607, etc.
6. *Mon. Xav.*, p. 485, 486.

indigènes que de ceux de la Compagnie, il lui faut nécessairement deux qualités, entre toutes nécessaires à un supérieur. D'abord une grande obéissance pour qu'il se fasse aimer et des chefs ecclésiastiques et des séculiers qui gouvernent. Il faut qu'ils sentent en lui, non pas l'orgueil, mais une profonde humilité. Je le dis, mon Père, parce que, dans ce pays, cléricales et séculières, les autorités veulent être très obéies. Si elles sentent en nous cette docilité, elles feront tout ce que nous désirerons. Si elles sentent le contraire, elles se scandaliseront.

« La seconde qualité c'est d'être affable et paisible avec les gens, sans raideur, usant de tous les procédés pour se faire aimer, surtout de ceux à qui l'on commande, indigènes ou membres de la Compagnie, présents ou à venir. Rien par rigueur et crainte servile. Car, à ce régime, beaucoup sortiraient de la Compagnie, bien peu y resteraient, indiens et autres. Je dis cela, Père de mon âme, parce que ceux de la Compagnie ici sont peu édifiés de voir le Père Gomez[1] arriver muni de pleins pouvoirs pour faire saisir, jeter aux fers et expédier à Lisbonne ceux qui lui paraîtraient mal édifiants[2].

« Jusqu'à cette heure, il m'avait paru que ce n'est pas par force, contre la volonté des gens, à moins que ce ne soit la force de l'amour et de la charité, qu'il fallait les retenir dans la Compagnie. Ceux qui ne me semblaient pas nous convenir, je les congédiais malgré tous leurs désirs de rester. Quant aux autres, pour les affermir dans leur vocation, je les traitais avec amour et charité, tenant compte des grands travaux qu'ils ont à endurer ici pour Dieu, et cela, parce que, à mon avis, Compagnie de Jésus, cela veut dire compagnie d'amour et de conformité d'esprit, et non pas de rigueur et de crainte servile. Ce compte des choses de l'Inde, je le rends à votre sainte charité afin qu'elle pourvoie au plus tôt à cette charge, envoyant une personne capable, sachant commander, sans que l'on sente en elle autre chose que le désir d'obéir[3]. »

1. La copie reproduite par les *Mon. Xav.* porte simplement N. C'est un de ces cas sans doute que signale le P. Cros, où le nom du P. Gomez a été effacé dans les documents (Cros, II, p. 251, 252).
2. Cf. Sousa, I, p. 65.
3. *Mon. Xav.*, p. 475.

En toute justice, Xavier pouvait se rendre le témoignage que, comme supérieur, il cherchait à se faire aimer. Aussi, unissant les faits aux paroles, et sachant ce qui par-dessus tout ferait plaisir à ses frères, il demande au Père de son âme de bien vouloir encourager les plus zélés d'entre ses missionnaires. Il y a, par exemple, Henri Enriquez qui travaille avec tant de fruit au cap Comorin, qui, par ses vertus, par la science qu'il a du tamoul, vaut, à lui seul, deux missionnaires. Comme un mot venu de Rome lui ferait du bien ! Puis l'éloge du Père Criminale, des nouvelles du Père Cypriano, ce vieil ami du Père Ignace, de Lancilotti qui, toujours petite santé, se remet pourtant sous le climat plus salubre de Coulam[1].

François détaille ensuite les besoins religieux de l'Inde. Dans une lettre à Jean III, il développait au long ses idées sur les œuvres d'éducation. Cette lettre est malheureusement perdue. La substance en a peut-être passé dans celle qu'il envoyait à saint Ignace.« En ces régions, lui disait-il, on compte 14 ou 15 forteresses où vivent les Portugais. On pourrait, si le roi aide à la fondation, y établir autant de collèges. Partout il faut un prédicateur[2]. » Son compagnon confesserait, donnerait les Exercices, ferait la classe. Ce serait le commencement de collèges destinés avant tout aux enfants portugais et ensuite aux indigènes. Ces jeunes Portugais sont de catégories diverses. Il en est une particulièrement intéressante, les enfants d'officiers morts aux Indes au service du roi. Personne ne s'occupe d'eux. On ne leur paie pas la dette contractée envers leurs parents. Qu'on leur fonde un collège, ce sera un moyen de réparer cette injustice. Çà et là, il faudrait des orphelinats semblables pour les indigènes[3]. A ces fondations l'on pourrait assigner un revenu de 5.000 écus d'or, pris par exemple sur les rentes de Baçaim[4].

Parmi ces forteresses, il faut s'occuper d'abord d'Ormuz et de Diu[5]. Les Portugais y sont absolument abandonnés. Dans la pensée de Xavier, Gomez est destiné à fonder une station à Ormuz. Plus au sud, Baçaim : déjà Melchior Gonçalez est sur

1. P. 479, 482-83.
2. P. 479.
3. P. 487.
4. P. 502.
5. P. 480.

les lieux, l'affaire du collège est en bonne voie[1]. A Goa, l'administration du collège est maintenant entre les mains de la Compagnie. Il n'y manque plus que la sanction royale[2]. Ajoutons, ce que François ne dit pas, que les revenus viennent d'être plus que doublés[3]. Le collège peut donc prendre de nouveaux développements. Le saint ne parle pas de le transformer: il le garde tel que les fondateurs le lui ont laissé.

Descendant vers le sud, nous rencontrons Cranganor. « Il y a là, raconte Xavier, un joli collège, œuvre d'un Franciscain, fray Vincent (de Lagos). Il compte une centaine d'écoliers, fils des chrétiens de Saint Thomas. L'édifice est beau, le site agréable. Le frère Vincent a fait beaucoup de bien dans l'Inde. Nous sommes fort amis. » Et le saint de prendre la défense du Franciscain qu'on a calomnié auprès du roi. Un Père de la Compagnie ne pourrait-il aller lui prêter main forte[4] ?

Quelques lieues plus loin, Cochin : la fondation d'un collège est chose décidée; l'affaire est en train[5]. Enfin Coulam : le Père Lancilotti, toujours fatigué, toujours crachant le sang, groupe autour de lui des orphelins ; autre collège qui commence. En 1550 il aura déjà 50 élèves. Mais il faut que le roi vienne en aide au missionnaire. La vie n'est pas chère en cette ville, encore faut-il quelques ressources[6].

L'année 1549 ne se passera donc pas que la Compagnie ne compte aux Indes une résidence nouvelle, Ormuz, et l'embryon de trois nouveaux collèges, ce qui, avec Goa, portera à cinq le

1. *Mon. Xav.*, p. 503.

2. P. 504.

3. Polanco (I, p. 348), Valignano (p. 43), Lancilotti (*S. I. E.*, p. 136) parlent respectivement de 3.500 pardaos, 2 000 cruzados, 2.500 ducats.

4. P. 480, 481, 490. On voit par une lettre de fray Vincent qu'on voulait l'enlever à son collège (Cros, I, 405, cf. Marcellin de Civezza, t. VI, p. 240, 265, 281). Vincent de Lagos mourut en 1551. Il fut alors question de donner son collège à la Compagnie. Xavier semblait disposé à accepter. Saint Ignace jugea que, pour l'heure, la mission était assez chargée et l'affaire en resta là (Polanco, I, p. 455-457; II, p. 150; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 136, 197 ; —*S. Ignatii Epistolae*, t. II, p. 568, 569, 614, 653).

Par le même courrier, 26 janvier 1549, Xavier recommandait au roi un vieil évêque *arménien*, lisons *araméen* (syrien), Abuna Jacob. C'était un moine nestorien consacré évêque et envoyé dans les Indes par le patriarche Elias de Babylone en 1504, pour prendre soin des chrétiens syro-malabars. Il vivait encore en 1549, mais gagné à l'unité romaine et hébergé par les Franciscains de Cochin. Abuna Jacob, ou Mar Jacob, mourut dans l'année (*Mon. Xav.*, p. 511; — G. T. Mackensie, *Christianity in Travancore*, 1901, p. 64).

5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 59, 126.

6. *Mon. Xav.*, p. 504, 506. *Sel. Ind. Ep.*, p. 120, 126, 156.

nombre de ses maisons sur la seule côte occidentale. On le voit, pour ce qui est des œuvres d'instruction, l'Inde n'était pas en retard sur l'Europe. Alors que, là-bas, saint Ignace ne se décidait que lentement à accepter pour son ordre l'œuvre extérieure de l'enseignement, ici, pressé par les circonstances, François comprenait qu'il était impossible à la Compagnie de se dérober à ce surcroît de ministère.

Ces écoles contribueront à renouveler l'esprit chrétien et prépareront, il faut l'espérer, des générations meilleures. Mais peut-on en attendre davantage? Doit-on compter sur elles pour le recrutement des ouvriers apostoliques? C'est la question délicate du clergé indigène et colonial. Nous n'avons pas à la discuter au point de vue théorique; elle est toute résolue. Voyons seulement dans quelle lumière spéciale, en 1549, elle se présentait à l'esprit de notre saint.

Xavier ne se demande pas si la colonie pourra se fournir sur place d'un clergé séculier portugais: le problème n'est pas de son ressort. Pour la Compagnie, il est clair qu'elle devrait tendre à se recruter aux Indes: mais est-ce possible? Il peut y avoir de bons candidats parmi les colons récemment venus d'Europe, pas encore touchés par la mollesse asiatique. Reste à savoir où ils en sont de leurs études. Le plus souvent ils ne savent rien, et, pour le moment, ce n'est pas aux Indes qu'ils pourront recevoir leur formation sacerdotale[1]. A plus forte raison, les Portugais nés dans l'Inde pourront difficilement être promus aux ordres. On les recevra, mais pour être maintenus dans les offices domestiques. En faire des missionnaires, il n'y faut pas songer. Les vrais missionnaires doivent venir d'Europe déjà prêtres et complètement formés.

Les indigènes peuvent-ils être promus au sacerdoce? Le collège Saint-Paul n'existe que pour cela, et Xavier y a envoyé des élèves paravers et moluquois. Faut-il multiplier les ordinations de telle sorte que les Indes puissent se suffire à elles-mêmes? C'est ainsi qu'aujourd'hui la question est quelquefois posée. Xavier répondait négativement, et cela parce qu'aux Indes il y avait des Portugais. Il leur fallait des prêtres de leur

1. *Mon. Xav.*, p. 728. Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 87, quelques remarques du P. Gomez.

race; jamais ils ne consentiraient à se confesser à des indigènes[1]. Les Indes chrétiennes se confondant encore avec les Indes portugaises, ce qu'il fallait aux colonies c'était un clergé colonial, c'est-à-dire mêlé, comme la population elle-même.

Le saint avait espéré, au début de son apostolat, que le nombre des prêtres indiens irait grandissant, et, avec lui, celui des baptisés[2]. L'expérience lui a-t-elle laissé son bel optimisme? Il n'y paraît pas. Dans la suite, s'il parle de ses prêtres indigènes, c'est pour recommander qu'on les surveille, et qu'on les sévisse au besoin[3]. En 1549 il écrira aux Pères du séminaire: « Travaillez fort à instruire des garçons chinois et japonais, afin qu'ils sachent lire, écrire et parler le portugais, pour être les interprètes des Pères qui iront au Japon et en Chine[4]. » Du sacerdoce à leur conférer, pas un mot. En somme, l'apôtre des Indes paraît avoir eu sur le clergé indien exactement les mêmes idées qu'ont aujourd'hui ses successeurs, évêques et missionnaires : il est indispensable, il est difficile à former, il est insuffisant.

Pouvait-on maintenant songer à recruter la Compagnie parmi les indigènes? La réponse n'est que trop claire. Il n'y faut absolument pas songer. Sans doute, aucune raison *a priori* n'excluait les Indiens de la vie religieuse. De fait, bon nombre y font aujourd'hui excellente figure. Mais ils ont par derrière eux plusieurs générations de christianisme; vers 1550 il n'y avait que des néophytes. Aussi, sans rien préjuger d'un avenir plus lointain, s'en tenant à ce qu'il pouvait toucher du doigt, Xavier ne comptait pas sur les recrues du pays. Quelques lignes à saint Ignace nous montrent le fond de sa pensée, et même, à la prendre à la lettre, son appréciation s'étend jusque sur le recrutement du clergé séculier : « J'ai l'expérience de ce pays, et je vois très clairement, ô mon unique Père, que, du côté des Indiens, nous n'avons pas à espérer que jamais la Compagnie puisse se perpétuer par eux. Le christianisme durera ici tant que nous y durerons, nous qui y sommes, ou tant que vous y

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 59.
2. *Mon. Xav.*, p. 304.
3. P. 379.
4. P. 644.

enverrez du monde. » La raison qu'il en donne n'est peut-être pas celle que nous attendrions, tirée des défauts de la race. Ces défauts, il les ignorait moins que personne. Mais une chose eût manqué aux prêtres et aux religieux indigènes, la considération. Or, selon lui, la faute en était aux Européens, à la situation inférieure où ils maintenaient les néophytes, aux persécutions qu'ils avaient à souffrir : « Je n'entre pas dans le détail, dit-il, ce serait trop long ; et j'ignore entre les mains de qui pourrait tomber ma lettre[1]. »

A la formation rapide d'un clergé indien, il y avait d'autres obstacles, et plus profonds que celui que Xavier indique ici : mais ils ne s'imposeront que lentement à l'attention des missionnaires. Défauts de la race et surtout tyrannie des castes. Qu'était le mépris des Européens pour les « prêtres noirs », au prix de l'aversion quasi physique du brahme pour le soudra et du soudra pour le paria? Là sera, dans l'Inde, l'obstacle longtemps insurmontable[2]. En pays portugais, les difficultés s'atténueront. Le mépris pour l'indigène disparaîtra à mesure que se formera la race nouvelle des Goanais. Elle sera vraiment indienne, au même titre que beaucoup d'autres races mêlées du pays, et, comme elles, gardera la division des castes. Elle aura son clergé abondant, complet[3], digne ou scandaleux selon qu'il aura été bien ou mal formé, aujourd'hui capable de soutenir la comparaison avec bien des clergés européens, et se recrutant exclusivement dans les castes hautes.

En 1549, la situation amoindrie où les Portugais tenaient encore les Indiens baptisés s'opposait à tout progrès sérieux, non seulement du clergé, mais de toute propagation évangélique. Nous avons parlé plus haut des récents abus commis à la Pêcherie : un mémoire détaillé sur la question était envoyé au roi. Par le même courrier, Xavier recommandait à Jean III un Franciscain, qui s'en allait à Lisbonne porter les doléances des missionnaires de Ceylan. Il lui disait :

1. *Mon. Xav.*, p. 476.

2. Pour comprendre les difficultés de cette œuvre, rien ne vaut la lecture de l'*Histoire des missions de l'Inde*, par A. LAUNAY (des Missions Étrangères, 4 in-8°, 1898.

3. Sauf l'épiscopat qui reste portugais. Sur ce clergé à l'heure actuelle, voir Mgr ZALESKI, *Ceylan et les Indes*, Paris, Savine, 1891, p. 323.

« Je n'écris pas à Votre Altesse le détail des défaveurs et mauvais traitements qu'ont a souffrir les néophytes. Le Père fray Jean de Villa de Conde, qui part pour le Portugal, vous l'exposera en toute vérité. Daigne Votre Altesse lui marquer sa reconnaissance pour tout ce qu'il a enduré dans ce pays en vue de la gloire de Dieu, et afin de décharger votre conscience.

« Il a supporté de rudes et continuels labeurs corporels, mais ce n'est rien au prix des peines de l'âme que lui causait la vue des mauvais traitements infligés par les capitans et facteurs aux nouveaux convertis, qu'ils eussent dû soutenir. Cela est intolérable, c'est un vrai martyre de voir ainsi miner ce qu'on a bâti, sans pouvoir faire autre chose qu'en souffrir.

« Ici, nous sommes absolument certains que le roi de Ceylan envoie à V. A. une longue relation des services à vous rendus par lui. Sachez qu'en la personne de ce roi, Dieu a un grand ennemi à Ceylan. Or ce roi, on le favorise et il use de cette faveur pour faire tout le mal possible. Il m'en coûte de l'écrire, mais l'expérience du passé est là, et nous craignons de voir Votre Altesse favoriser ce roi plus que les Franciscains de Ceylan. Je le sais, V. A. ne peut rien dans l'Inde pour y propager la foi de Jésus-Christ ; tout ce qu'elle peut, c'est d'acquérir et de garder des richesses temporelles.

« Que V. A. me pardonne de lui parler avec cette clarté. A cela m'oblige le sincère amour que je lui porte. Je sens que l'heure du jugement approche avec la mort, et nul, si puissant qu'il soit, n'y saurait échapper. Pour moi, Senhor, je vois ce qui se passe ici : V. A. enverra, en faveur des chrétiens, des ordres et provisions ; je n'espère point les voir exécutés. Voilà pourquoi je m'enfuis au Japon : je n'ai quasi pas d'autre motif. J'ai déjà perdu trop de temps, je n'en veux pas perdre davantage...

« Daigne Notre-Seigneur donner à Votre Altesse le sentiment intime de sa très sainte volonté, avec la grâce de l'accomplir parfaitement, aussi parfaitement qu'elle voudrait l'avoir fait à l'heure de la mort, quand il lui faudra rendre compte de la vie passée, et cette heure est plus proche que vous ne croyez. Tenez-vous donc prêt. Royaumes et seigneuries, tout a une

fin. Ce sera chose nouvelle pour vous, et bien inattendue, que de vous voir, à la mort, dépossédé de tout cela et d'entrer en d'autres royaumes où vous serez mandé; plaise à Dieu que ce ne soit pas hors du paradis[1]. »

Que l'on compare cette lettre à celle que le saint écrivait au roi moins d'un an auparavant. Tout ce qu'il pouvait avoir alors de confiance dans la bonne volonté des autorités coloniales s'est évanoui. Il n'écrirait certes plus aujourd'hui : « Que V. A. commande, et, à bref délai, l'île sera chrétienne. » C'est que, de toutes parts, les ordres du roi se heurtent à quantité de mauvais vouloirs.

Et voici par exemple Kandy. Il y avait bien des mois déjà que les secours promis au rajah étaient prêts. Le vaillant Antoine Monis Barreto et cent cinquante hommes attendaient le signal du départ, et, ce signal, le nouveau gouverneur ne le donnait pas. Sur quoi le supérieur des Dominicains, Diogo Bermudez, écrivait : « Les progrès du christianisme faisaient espérer que la conversion de tout le pays ne pouvait tarder. Mais tout se défait et se dissout. La faute n'en est pas au roi Jean III, mais les gens d'ici ne sont venus aux Indes que pour amasser de l'argent et ils donneraient au diable tout Ceylan et leurs âmes pour un teston. » Les chrétiens persécutés par leur roi (de Cotta) et par le capitan (de Colombo) ou ses employés ne reçoivent aucun secours du gouverneur. De là des apostasies. Et « notre péché est bien grand, car, les ayant baptisés, nous avons l'immense obligation de leur venir en aide ». « Tout cela, continue le Dominicain, nous décourage. L'évêque, Maître François, les autres Pères en sont tous tristes et perdent cœur[2]. »

L'affaire en était là au moment où Xavier préparait sa « fuite » au Japon. Peut-être cependant, à la dernière heure, eut-il la consolation de voir qu'on se décidait à agir. Barreto partait enfin. Mais les Portugais devaient payer cher cette année d'inertie. Dans l'intervalle, le roi de Cotta avait retourné son voisin de Kandy; il lui avait persuadé que l'intérêt de tous était de s'unir contre les Portugais. Barreto allait à un guet-apens. Il ne s'en tira qu'en faisant des prodiges de valeur. Mais une fois

1. *Mon. Xav.*, p. 509, 512.
2. Cros, I, p. 402.

de plus on était joué. Après Cotta, après Jafnapatam, Kandy refusait l'Evangile. Politiques et missionnaires étaient dupés. Heureusement l'histoire du christianisme à Ceylan ne se clôt pas sur cette page. Quelques années encore, et les grandes conversions commenceront ; il y aura des chrétiens jusque sur le trône[1]. Mais Xavier sera mort quand se réaliseront ainsi ses plus chères espérances.

V. — *Projets sur le Japon.*

C'était en partie pour fuir ce spectacle décourageant que Xavier avait hâte de repartir : « Je m'en vais au Japon. Là du moins, il n'y a ni musulmans ni juifs : rien que des païens, un peuple curieux, avide de nouveau et sur Dieu et sur la nature. Je suis déterminé à y aller : cette pensée me console. Là, ce me semble, les indigènes pourront perpétuer par eux-mêmes le bien qu'y auront fait ceux de la Compagnie[3]. »

Le Japon, toute sa pensée est là désormais. Enfin Dieu lui a donné la lumière ; c'est là-bas qu'il doit aller maintenant. Au mois d'avril il partira. Ses deux compagnons seront Cosme de Torrès et Jean Fernandez, un prêtre et un frère. Il les conduira, explorera le pays, puis reviendra, leur laissant le soin de poursuivre son œuvre.

Il aurait voulu faire ordonner prêtre Fernandez. Ce nouveau venu, avec sa petite santé, avait l'âme si vaillante que le saint l'avait jugé fait pour les lointaines entreprises. Homme d'oraison, il passait à genoux en prières jusqu'à trois et quatre heures par jour. Xavier lui ordonna de recevoir la tonsure, de dire le bréviaire et de se préparer aux ordres. Stupéfait, l'ancien jeune élégant de Coimbre supplia avec tant d'instances qu'on le laissât dans son humble degré de frère que le supérieur dut se rendre. La volonté de Dieu sur cette âme était claire. Nous verrons dans la suite si Xavier avait bien auguré de lui[4].

Avec les trois missionnaires devaient repartir le néophyte

1. Correa, *Lendas*, t. IV, p. 674, 678.
2. Courtenay, *Le Christianisme à Ceylan*, Paris, 1900, p. 970.
3. *Mon. Xav.*, p. 477.
4. *Ibid.*, p. 478

Paul de Sainte-Foi et ses deux serviteurs. Ils venaient de passer dix mois au collège. On avait eu le temps d'étudier en eux des spécimens nouveaux d'Asiatiques, tranchant d'une façon extraordinaire sur ce que l'on connaissait jusque-là. Rien de l'indolence hindoue. Paul de Sainte-Foi, dans son pays, ne passait pas pour instruit; mais il était curieux et intelligent. Il devait assez bien représenter la moyenne de ses compatriotes. En six mois, il avait appris le portugais et le parlait passablement. Tout ce qu'on lui expliquait, il le retenait. Surtout il n'avait rien de l'inintelligence des choses de Dieu, trop fréquente même chez les vieux chrétiens. Devant l'esprit de ces trois néophytes, tout un monde s'ouvrait. Paul y entrait de plain-pied, avec enthousiasme.

Xavier lui fit faire les Exercices sous la direction de Cosme de Torrès. Lui-même, Paul les donna ensuite à son « frère » Jean. « Ils en ont si bien profité, disait François, que, nous tous qui sommes ici, avons mille raisons d'envier les vertus que Dieu a mises en eux » Yajiro rédigeait pour son usage personnel tout ce qu'on lui disait des choses de la foi. Il ressemblait si peu au commun des pensionnaires de Sainte-Foi qu'on l'admettait aux réunions de la communauté. Il portait la soutane courte des frères et prenait ses repas avec les religieux[1].

Il écrivait à saint Ignace : « J'espère de Dieu, Créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ crucifié pour nous racheter, que tout ce qui m'est advenu tournera à la gloire et à la propagation de la Foi. Les grâces particulières que j'ai reçues de Notre-Seigneur me font bien voir que là est la vérité. Tant de lumières, un tel apaisement de ma conscience, une si grande paix, en rendent aussi témoignage. Plaise à Dieu, par sa miséricorde, que je ne lui sois pas ingrat après de tels bienfaits, avec l'intelligence, mémoire et volonté qu'il m'a données, à ce que disent les Pères de ce collège. Ils s'étonnent de l'impression que font en moi les choses de Dieu; qu'en si peu de temps j'aie si bien appris à lire et à écrire; que j'aie pu entendre de si hautes doctrines, apprendre par cœur l'Évangile de saint Mathieu, que j'ai écrit en caractères japonais et divisé en plusieurs parties, afin

1. *Mon. Xav.*, p. 477, 537, 538; — Cros, t. II, p. 47, 50 (P. Frois et annaliste de Macao; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 83 (P. C. de Torrès).

de les mieux retenir. Vos Révérences trouveront, ci-joint, des spécimens de caractères et d'écriture du Japon.

« Pour l'amour de Notre-Seigneur, obtenez-moi par vos prières que, m'ayant tout donné, il ne laisse pas ses dons en moi sans aucun fruit, mais que tout y serve à sa louange et à sa gloire[1]. »

Les Pères du collège tenaient note, pour l'édification de leurs frères d'Europe, de tout ce qui les frappait dans ce Japonais. Ils l'interrogeaient aussi sur son pays, et, de ses réponses, tiraient un mémoire qu'ils envoyaient en Portugal[2]. Comme bien l'on pense, les choses d'Extrême-Orient, racontées par un petit marchand qui, du Japon, ne connaissait que sa province, se déformaient en passant par des imaginations occidentales. Sur la foi de son néophyte, l'ancien maître ès arts de Paris croyait à l'existence de grandes universités, dans le Japon d'abord, puis dans un vaste pays situé « en arrière de la Chine et du *Tartao*, à trois ans de distance du Japon, aller et retour, le *Chengico*[3] ». De là était venue la religion japonaise, et Xavier se promettait, informations prises sur cette mystérieuse région, d'en instruire les écoles d'Europe. Déjà ses plans étaient faits. Préludant à une méthode qui restera celle des Jésuites, au lieu de s'attarder sur les côtes à fonder timidement quelques chrétientés sans influence, il ira droit à la résidence du « roi », puis aux écoles, attaquant ainsi l'idolâtrie à la tête, tâchant de gagner avant tout ceux qui ont pour eux l'influence, tâchant au moins d'obtenir d'eux la liberté. Puis il appellera au secours : « Je vous donnerai force détails, écrit-il à Rodriguez, sur leurs livres qu'ils disent tenir de Dieu. J'en écrirai de même à ceux de Coïmbre et de Rome, à toutes les universités, surtout de Paris, pour les réveiller de l'insouciance où ils

1. Cros, I, p. 421.

2. Ces relations se lisent en latin dans les *Epistolae Indicae*, Louvain, 1556, p. 175-198 ; en italien dans les *Nuovi Avisi...*, terza parte, Venise, 1562, p. 18, 27. Cf. Cros, I, p. 409, note 1. Texte portugais dans *O Instituto*, t. 53, n. 12.

3. *Mon. Xav.*, p. 477-478. Les textes portent encore *Chynguinquo*, *Chinzinquo* (p. 488-489), *Cegnico* (*Avisi*, fol. 21), *Tengicu*, *Fengicu*, Cros, II, p. 100, 116, 117, etc. Ce « pays des dieux », ou « temple du ciel », doit être cherché au sud-est, au delà des provinces de Chine, au delà même peut être du Thibet, dans les pays d'origine du Bouddhisme. D'après M. Satow (*Transactions of the Asiatic Soc. of Japan*, t. VII, p. 138), il faut lire *Tenjiku*. C'est de l'Inde qu'il s'agit. Les prétendues universités ne sont autre chose que des bonzeries ou des lamaseries.

vivent, accumulant sans fin la science et oubliant en quelle ignorance vivent les gentils[1]. »

Dans les récits du Japonais, certains détails surtout devaient intriguer Xavier. Paul parlait de moines indigènes. Les uns, noirs, vivaient dans les villes. Ils étaient célibataires. Tête et menton rasés, longs habits et larges manches, vie commune, réfectoire commun, jeûne fréquent, des légumes et des fruits pour nourriture, en esprit de pénitence ou pour amortir les désirs charnels, une demi-heure d'office la nuit, prières le matin, à midi et le soir, langue sacrée inintelligible au public, prédications répétées, croyance en un Dieu supérieur, obéissance à une sorte d'abbé. Vie vertueuse et soumise, sauf un point... Et cependant ils prêchent la chasteté! D'autres, les moines gris, rappellent les religieux mendiants d'Occident, célibataires eux aussi, mais d'une conduite qui excite tous les soupçons.

Paul de Sainte-Foi racontait encore l'histoire d'un de leurs saints. On le nommait Xaca. Il vivait dans le *Chengico :* il avait prêché une religion nouvelle et mené vigoureuse campagne contre les idolés. Ses disciples avaient porté sa doctrine en Chine et au Japon. Maintenant encore on trouve enfouis dans le sol des débris de statues brisées par eux. Suivait l'exposé sommaire de sa loi. Elle revenait à observer cinq préceptes : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas s'emporter contre les maux sans remèdes, pardonner les injures. Il avait laissé beaucoup d'ouvrages pleins d'excellentes leçons. Il recommandait les jeûnes, les pénitences comme fort agréables à Dieu. De même ses religieux devaient visiter les malades, être bons pour eux, s'ils les voyaient en danger leur parler des biens de la vie future, leur prêcher le mépris des choses de cette vie ; car tout est vanité. On a reconnu le Bouddha, Sakia Mouni, sa confrérie monastique et sa morale.

Les Pères, continuant à traduire de leur mieux les récits du Japonais, disaient que ces moines croyaient à un enfer éternel, au purgatoire, à un ciel où les Anges voient la majesté de Dieu. Ces Anges sont les défenseurs des hommes : aussi l'on porte sur soi leur image. Puis, le culte des saints : « il y a

1. *Mon. Xav.*, p. 488.

dans les temples de nombreuses statues de saints et de saintes, multicolores, souvent gigantesques, avec des auréoles. Ils leur rendent le même culte que nous, n'adorant qu'un seul Dieu et priant les saints d'intercéder pour eux auprès de Dieu ». Suivaient d'étranges détails sur les pénitents, leurs jeûnes, leurs pèlerinages, leurs confessions, leurs hallucinations[1].

Ces analogies entre le christianisme et la religion japonaise ne pouvaient manquer de soulever des problèmes. Et d'abord, la prédication de l'Évangile ne trouvera-t-elle pas là quelques facilités inattendues? Paul de Sainte-Foi assurait que, dans les livres saints de son pays, on lisait qu'un jour toutes les lois devaient se fondre en une seule, et disparaître devant une autre qui serait apportée d'ailleurs, plus belle et plus parfaite[2]. Cette loi c'était l'Évangile. Les Japonais étaient trop raisonnables pour ne pas l'accepter après l'avoir si longtemps attendu.

On se demandait encore, et l'on se demande toujours, d'où venaient entre les deux cultes de si extraordinaires ressemblances. La réponse fut ce qu'elle pouvait être alors : « C'est à croire, disait l'auteur de la relation, que l'Évangile a été prêché dans ces régions. Puis, à cause des péchés, la lumière de la foi s'est obscurcie. Quelque hérétique, semblable à Mahomet, est survenu, qui a tout détruit. Pendant que j'écrivais ce rapport, vint me voir un évêque arménien qui est depuis plus de quarante ans aux Indes[3]. Il dit avoir lu que les Arméniens ont prêché l'Évangile en Chine au temps de l'Église primitive[4]. »

Tandis que le Père François préparait son voyage au Japon, autour de lui, plusieurs n'omettaient rien pour le retenir. Les uns ne comprenaient pas ce nouveau projet. Les plus pieux avaient peine à admettre qu'il allât si loin chercher des âmes quand il y avait tant à faire aux Indes. « Maître François s'en va au Japon, écrivait au roi fray Vincent de Lagos. Je ne sais jusqu'à quel point il vise juste. A Goa il fait grand bien aux

1. *Ep. Indicae*, p. 180, 181.

2. *Ibid*, p. 190, 191. Il s'agit ici peut être de l'attente où sont les Bouddhistes d'un autre Bouddha. Sakia Mouni n'est qu'un chaînon dans la longue série des rédempteurs : une période de 5.000 ans lui est assignée. Après lui viendra le Bouddha Maitriya (*Gr. Encyclopédie*, t. VII, p. 585).

3. Abuna Jacob, dont il a été parlé plus haut.

4. *Ep. Indicae*, p. 197. Allusion à la prédication syro-chaldéenne en Chine vers le VII[e] et le VIII[e] siècle.

âmes et grand service à Dieu Notre-Seigneur. Votre Altesse devrait bien parler à Maître Simon afin qu'il lui ordonnât de venir du Japon et de se tenir à Goa et sur les autres terres jusqu'au cap Comorin, puisqu'il est si nécessaire dans l'Inde. L'évêque d'ailleurs trouve grande consolation à l'avoir ; il aime sa doctrine et ses conseils[1]. »

Don Jean d'Albuquerque, après avoir raconté les travaux des Pères du collège, ajoutait : « Ce qui nous manque, c'est que le chef nous aide davantage[2]. »

D'autres cherchaient à effrayer le missionnaire. « Tous mes amis sont stupéfaits de me voir entreprendre un voyage si long, si dangereux. Moi, je me pâme (*pasmo*) encore bien plus à voir leur peu de foi. Dieu Notre-Seigneur est Maître et Roi par-dessus toutes les tempêtes des mers de Chine et du Japon, — les plus violentes, dit-on, qu'on ait encore observées. Il est plus puissant que tous les pirates, si nombreux, dit-on, qu'il y a de quoi en être stupéfait, et des pirates les plus cruels à inventer tortures et martyres, avant que de tuer, surtout s'il s'agit de Portugais. Mais Dieu Notre-Seigneur est le Maître de tout ; je ne crains rien si ce n'est Dieu. Il pourrait me châtier de mes négligences à son service, de mon inutilité à faire connaître le nom de Jésus-Christ aux nations qui l'ignorent. Les autres motifs de crainte, périls et labeurs qu'on m'allègue, tout cela n'est rien. Il ne me reste que la crainte de Dieu ; celle qui peut venir des créatures a ses limites qui sont fixées par le Créateur[3]. »

Aussi bien, Dieu parlait haut dans l'âme de son serviteur : « Je n'en finirais pas, dit-il ailleurs, si je voulais vous décrire l'intime consolation que me donne la pensée de ce voyage, avec ses périls de mort, tempêtes affreuses, ouragans, écueils, pirates sans nombre, si bien que de quatre navires, c'est beau que deux échappent. Tel est l'attrait intérieur que je sens, que la certitude d'avoir à courir des dangers, tels que je n'en ai jamais rencontrés, ne m'arrête pas, tant j'espère voir notre sainte religion se propager en ce pays[4]. »

1. Cros, I, p. 406.
2. *Ibid.*, p. 400.
3. *Mon. Xav.*, p. 513.
4. *Ibid.*, p. 479.

Mais Xavier sentait que, plus que jamais, il allait avoir besoin du secours de Dieu. Ce qu'il attendait au Japon, c'était, sous une forme ou sous une autre, la croix, le martyre peut-être. Aussi « j'ai un grand désir, dit-il à saint Ignace, que tous les mois, pendant un an, un Père de la Compagnie aille dire la messe pour moi à Saint-Pierre *in Montorio*, dans la chapelle où l'on dit que l'apôtre fut crucifié[1] ». Et il finissait sa lettre par ces humbles et affectueuses paroles, un des plus beaux témoignages qu'on puisse apporter de la sainteté d'Ignace :

« Je termine en priant votre sainte charité, ô Père très vénéré de mon âme, à genoux sur le sol, pendant que je vous écris, tout comme si vous étiez là devant moi, de me recommander beaucoup à Dieu Notre Seigneur dans vos saintes et pieuses messes et prières, pour qu'il m'accorde la grâce de connaître en cette vie sa très sainte volonté et la force de l'accomplir parfaitement. Amen. — Je fais la même prière à tous ceux de la Compagnie[2]. »

Le saint en était là de ses projets quand soudain des bruits fâcheux vinrent donner apparence de raison à ses amis. Les vaisseaux de Malacca apportaient la nouvelle que la route du Japon était fermée. Que s'était-il passé ? Il était malaisé de franchir les cinq mille kilomètres qui séparent Malacca du Japon, sans faire escale en Chine. Or, de plus en plus, la Chine refusait de s'ouvrir. Le port de Canton restait interdit : les Portugais étaient réduits à faire la contrebande dans les îles du voisinage. Nous ne croyons pas qu'ils y aient été inquiétés. Mais d'autres s'étaient portés vers le nord. Ils avaient à Liampo, aujourd'hui Ning-Pouo, une petite factorerie. Les hauts manda-

1. La tradition qui met le martyre de saint Pierre à cet endroit est en contradiction avec celle, beaucoup plus ancienne, qui le met au Vatican.

2. *Mon. Xav.*, p. 481. Cet acte de filiale humilité a scandalisé l'historien du Jansénisme français. Sainte-Beuve écrit dans son *Port-Royal* (t. III, p. 134) : « Cela jure avec la sainte et mâle idée du Christianisme, telle que nous avons été accoutumés à la voir apparaître chez nos amis... Nous avons vu à Port-Royal les Directeurs bien honorés et placés bien haut, mais rien de cet agenouillement, rien de cette sorte de bassesse superstitieuse à l'égard de l'homme : le tout était bien plus rapporté en droiture à Dieu et à son Christ. Lancelot parlant de M. de Saint-Cyran et Fontaine de M. de Sacy, ne séparent jamais leurs noms vénérés de cette qualification de Monsieur, qui est le seul titre en usage à Port-Royal et qui constitue comme le signe respectueux de la personne humaine, etc. » Sainte-Beuve était-il qualifié pour nous dire en quoi consiste l'humilité des saints ?

rins étaient censés tout ignorer. Malheureusement des fautes graves, meurtres et vols, furent commises, et l'ordre arriva de Pékin, à la flotte du Fou-kien, de chasser les étrangers. Le vent contraire l'empêcha de monter jusqu'à Liampo, mais, à Ts'iuen-tcheou [1], elle força quelques navires portugais à s'éloigner. Deux jonques seulement restèrent, où les marchands continuèrent à faire en cachette de bonnes affaires avec les mandarins. Cela se passait en 1548, et ce sont là sans doute les événements qui avaient jeté l'alarme à Malacca [2].

Il fallait autre chose pour intimider Xavier. « J'irai quand même, déclara-t-il. En cette vie de labeur, il n'y a de meilleur repos que d'être en péril pour le service de Dieu. »

1. Port jadis très renommé, peut-être le *Zaïtoun* dont parle Marco-Polo, remplacé aujourd'hui par Amoy.

2. Ils sont racontés dans le curieux livre de Gaspar da Cruz, O. P., *Tractado em que se cõtam muito por estéso as cousas da China*, 1569, Lisbonne, ch. 23 et 24. Cf. *Hakluytus Posthumus, or Purchas his pilgrims*, réédition de James Mac-Lehose, Glascow, 1906, t. XI, p. 474, 565 ; — C. A. Montalto de Jésus, *Early Portuguese intercourse with China* dans le *Boletim da Soc. de Geographia de Lisboa*, 1898, p. 650. Le récit de Mendez Pinto, (ch. 221) est, comme toujours, mêlé d'invraisemblables détails. Il parle de massacres, dont il serait étrange que les chroniqueurs, comme do Couto, ne nous eussent rien dit.

CHAPITRE IV

LE DÉPART POUR LE JAPON
(Printemps 1549)

I. — *Le recteur du collège.*

Les vaisseaux de Malacca ne devaient partir qu'en avril. François avait deux mois devant lui pour régler les affaires de la mission en vue d'une longue absence. Il était à Cochin et allait reprendre le chemin de Goa quand parut le Père Barzée.

Barzée venait lui rendre compte d'une importante affaire à lui confiée par le Père Gomez. On se rappelle cette ville de Chalé qui naguère avait demandé un collège, et d'où Xavier avait retiré le Père F. Enriquez. Gomez avait projeté d'y transférer le séminaire indigène. Il songeait maintenant à y organiser un noviciat. L'endroit semblait bien choisi, à portée de cette principauté de Tanor dont le petit rajah était toujours sur le point d'embrasser l'Évangile. Barzée fut envoyé inspecter les lieux. Quand il eut fini son enquête, fait choix d'un terrain, tout préparé pour un arrangement définitif, il descendit jusqu'à Cochin, rendre compte de tout au Père François[1]. Le Père François en tout cela avait-il été consulté? On peut se le demander, et il n'y paraît guère. Il est certain du moins que, de cette fondation de Chalé, qui était toute prête, il ne fut plus question. Le Père Gomez commençait-il donc à se considérer comme le vrai supérieur de la Compagnie aux Indes?

Peu après, François et Barzée repartirent pour le nord. Mais, laissant son compagnon rentrer à Goa, François poussa jusqu'à Baçaim où il voulait voir le gouverneur Garcia de Sa. Il fut

1. Barzée, lettre du 10 déc. 1549. *Epistolae indicae de stupendis...*, Louvain, 1556, p. 28, 29; — *Ep. indicae*, Louvain, 1570, p. 18.

réglé entre eux que de nouveaux missionnaires partiraient pour les Moluques, et que les autorités de Malacca seraient averties d'avoir à favoriser le voyage du saint au Japon[1]. Sans doute il fut aussi parlé de Socotora. Le départ de Cypriano et de Moralez avait été fixé au mois de janvier. Dès décembre, Barzée en parlait comme d'une chose faite, tant l'exécution du projet semblait assurée[2]. Le 20 janvier, Xavier écrivait que le départ n'était plus qu'une affaire de jours[3]. Mais, deux mois plus tard, nous trouvons Cypriano fondant une résidence à San Thomé[4]. Socotora semble abandonné. Que s'est-il passé? Vers ce temps-là, Garcia de Sa concluait la paix avec les musulmans du nord[5]. Il trouva sans doute le moment mal choisi pour les inquiéter vers l'ouest; car on ne pouvait laisser les missionnaires s'établir à Socotora, sans en chasser les Turcs. La mission fut donc remise à plus tard. Hélas! ce n'était pas la dernière fois. D'autres essais devaient être tentés, et échouer à leur tour[6]. Après trois siècles et plus, Socotora reste sans missionnaires, et il y a longtemps que les dernières traces de christianisme y ont disparu[7].

Au mois de mars[8], Xavier rentrait à Goa. Une tâche délicate s'imposait. Il fallait enlever au Père Gomez sa charge de recteur et l'éloigner. Le saint l'envoyait évangéliser la ville d'Ormuz et le remplaçait par Barzée. Mission de confiance, qui cachait mal une disgrâce. Blessé au vif, Gomez se plaignit à Cosme Anes[9]. Le « notaire de la matricule » était plein de bonnes intentions, mais il s'était engoué du nouveau supérieur. De plus il avait besoin de lui. Des ennemis le desservaient auprès du roi: il craignait d'être rappelé en Portugal, et comptait sur

1. Bartoli, *Asia*, l. II, n. 32. — Polanco, t. I, p. 455.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 55.
3. *Mon. Xav.*, p. 494; cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 64; Polanco, t. I, p. 454.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86; *Mon. Xav.*, p. 882, 883.
5. Do Couto, D. VI, l. VII, ch. 4, p. 91.
6. En 1563-1569, les Pères Jean Lopez et Gaspard Coelho essaieront de reprendre les projets de Xavier (Sousa, *Oriente*, t. I, p. 892). M. Launay (*Hist. générale de la Société des Missions étrangères*, t. II, p. 28) raconte un autre essai fait en 1748 et 1757.
7. Socotora dépend aujourd'hui du vicariat apostolique de l'Arabie confié aux Capucins.
8. *Mon. Xav.*, p. 858, 859, note.
9. Lettre de Lancilotti, 12 janvier 1551. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

Gomez pour le défendre. Exilé à Ormuz, que pourrait l'ancien recteur[1]?

De son côté, Barzée, stupéfait que l'on pensât à lui pour une pareille charge, alléguait ses défauts, son entrée récente dans la Compagnie, son âme mal purifiée des souillures du monde. Xavier savait qu'en penser et laissait dire[2]. Enfin Barzée put croire que ses prières l'avaient emporté. Gomez restait à Goa, conservait ses fonctions et c'est lui qui partait pour Ormuz. Le Père François avait de graves raisons cependant pour éloigner cet esprit brouillon. Mais, devant l'opposition que soulevait cette mesure, il crut devoir céder pour un temps. Si souvent déjà il avait passé par-dessus les désirs de ses amis et enlevé au séminaire d'excellents ouvriers pour les envoyer en mission! Cosme Anes, l'evêque, d'autres encore, avaient le droit d'être entendus quand il s'agissait des intérêts de la ville et du collège.

Il fallait cependant répondre aux justes réclamations des Pères, les soustraire à l'humeur autoritaire de Gomez, l'isoler sans nuire à sa réputation, et circonscrire son activité envahissante.

Ici commence une série de difficultés qui dureront tant que se prolongera l'état provisoire de la mission, c'est-à-dire six années encore. François n'en verra pas la fin. Seule, la promulgation des *Constitutions* dans les Indes, en 1555, y mettra un terme. En attendant, les distances énormes, la lenteur des communications, la nécessité pour le supérieur général de faire de longues absences, les morts soudaines et multipliées enlevant les supérieurs subrogés, la quasi impossibilité où l'on est longtemps en Europe de se rendre un compte exact des besoins de l'Orient, tout contribue à perpétuer un état de malaise. L'autorité reste indécise, ignorant ses vraies limites. Les circonstances sont plus fortes que les meilleures volontés.

En prévision des périodes prolongées où le Père François serait obligé de vivre loin de Goa, saint Ignace avait réglé que l'interim serait fait par le recteur du collège. Donc, tant que le saint serait au Japon, l'autorité revenait de droit à Antoine Gomez. C'est précisément ce que voulait éviter Xavier. Il lui

1. Cros, II, p. 181.
2. *Ep. Indicae de stupendis...*, p. 28; — Trigault, l. I, ch. 15.

était évident que cette réglementation était subordonnée au bien général. Or le bien général exigeait qu'il restreignît le plus possible le champ d'action du recteur. En conséquence, il laissa au Père Gomez le gouvernement du collège et de ses habitants, Paul de Camerino excepté. Celui-ci devenait supérieur des autres Pères vivant loin de Goa[1].

Pareille organisation ne pouvait être que provisoire. François Xavier comptait que tôt ou tard, dans six ou sept mois peut-être, arriverait le profès par lui demandé à saint Ignace, tenant son autorité, non du provincial de Portugal, mais directement du saint fondateur[2]. Il espérait aussi que chacun des deux supérieurs se ferait un devoir de rester dans ses attributions, que Gomez spécialement aurait assez de surnaturel pour ne pas empiéter sur le domaine de Paul de Camerino et se renfermer dans ses prédications et son collège.

Il dut, à cette occasion, laisser au recteur un mémorial plein de conseils pratiques, où il lui marquait exactement sa ligne de conduite. C'était son habitude invariable ; nous avons un certain nombre de ces documents qui nous livrent, pour ainsi dire, les secrets de son apostolat et, du même coup, le meilleur de son âme. Mais celui qu'il destinait à Gomez ne nous est pas parvenu. En revanche, nous avons celui qui fut remis à Paul de Camerino. L'on y voit que, pour prévenir les heurts, le saint comptait d'abord sur la vertu de son plus ancien compagnon.

« Ce qu'avant tout et par-dessus tout, dit-il, je vous recommande, pour l'amour de Notre-Seigneur, pour l'amour que vous portez au Père Ignace et à tous ceux de la Compagnie, c'est de vivre en pleine humilité, prudence et sagesse, en amour et en charité avec Antoine Gomez, avec tous les Pères qui viendront de Portugal et tous ceux qui sont dispersés dans l'Inde. » Xavier a tant de confiance dans ses frères, qu'à son avis, ils n'ont pas besoin de supérieur. S'il leur en assigne un, c'est

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135.

2. *Mon. Xav.*, p. 448, 20 janvier 1548. A la rigueur, saint Ignace, au reçu de cette lettre vers septembre-octobre de cette même année, eût pu satisfaire immédiatement au désir de François, et le Père demandé, parti en mars 1549, fut arrivé en août-septembre. Mais c'est surtout dans sa lettre du 12 janvier 1549, que le saint précisait les besoins du collège et la réponse ne pouvait venir que plus tard.

pour augmenter leur mérite et assurer l'ordre dans leur vie[1]. Mais il faut que chacun reste à sa place, et Paul de Camerino laissera Gomez administrer le collège comme il lui plaira. De même pour tout ce qui est dépenses, recouvrement des rentes, requêtes au gouverneur et à l'évêque en faveur des néophytes. Il n'a pas d'ordres à donner au recteur, qu'il s'en tienne à des conseils d'ami. « Encore un coup, je vous en prie, par l'obéissance que vous avez promise au Père Ignace, je vous oblige, autant que je le puis, à fuir, dans vos rapport avec Gomez, les discordes, les brouilleries. Qu'il n'y ait qu'amour et charité; que personne, ni au dehors, ni au dedans, ne puisse trouver en votre conduite une occasion de murmure. »

« Aux frères qui sont au loin endurant force labeurs », Paul de Camerino écrira avec amour et charité. Il ne leur enverra pas les nouvelles qui pourraient diminuer en eux l'amour (*cousas de desamor*) ou les induire en tentation (comme serait le récit de conflits entre supérieurs). Il les pourvoira du nécessaire. « Ils ont tant à souffrir au service de Dieu, surtout ceux des Moluques et du cap Comorin ! Eux, vraiment, portent la croix. Aidez-les donc au spirituel, et au temporel aussi en vue du spirituel. Cela, je vous le recommande fort, au nom de Dieu et du Père Ignace; je vous l'ordonne, ayez grand soin de ceux qui sont au loin ».

Paul de Camerino lui écrira régulièrement et en détail, « sur lui, sur toute la maison, sur ses rapports de charité avec Antoine Gomez, sur tous ceux qui sont au cap Comorin, sur Cypriano qui est à San Thomé, sur ceux qui, cette année, viendront du Portugal; s'ils sont prédicateurs, s'ils sont prêtres ou laïques; sur tous, des nouvelles détaillées; de prédicateurs, tant; de prêtres, tant; tant et tant de laïques. Et cela, par le vaisseau qui, en septembre, part pour Malacca et Banda ».

S'il arrive des prédicateurs, il faudra en envoyer à Cochin, à Diu, ailleurs encore, là où les besoins sont plus grands. Quant aux Pères du Comorin, de San Thomé, Coulam, Maluco, Ma-

1 Comparer saint Ignace, *Constitutiones*, *Proemium*. On verra que ce grand docteur de l'obéissance religieuse avait d'abord songé à ne pas donner de règles à ses disciples, comptant avant tout sur la « loi intérieure d'amour que le Saint-Esprit écrit au cœur » des hommes de bonne volonté.

lacca, Ormuz, personne n'a le droit de les rappeler à Goa : « Vous ignorez le bien qu'ils font et le tort que causerait leur absence[1]. »

En somme, Xavier laissait encore très large la part d'Antoine Gomez. Il demeurait le maître au collège. Par ses mains passaient toutes les affaires temporelles des diverses maisons, toutes celles du moins qui devaient être soumises aux autorités auprès desquelles il était en faveur. Près de lui, Paul de Camerino ne jouait que le rôle délicat de modérateur et de conseiller; mais, aux yeux des missionnaires dispersés, il restait le vrai représentant de Xavier, l'autorité douce et paternelle.

François pouvait-il faire davantage ? Pareilles combinaisons n'étaient que demi-mesure. Etant donné les caractères, les tiraillements ne pouvaient tarder : ou plutôt, Paul de Camerino, très humble, avide de travail silencieux, n'était pas de force à lutter contre les empiétements du recteur. Mais ne fallait-il pas se résigner à des désordres passagers, quand ce ne serait que pour ouvrir les yeux du public sur le fort et le faible du prédicateur trop populaire ? Xavier ne pensait pas que les inconvénients plus ou moins prévus de ce partage dans l'autorité dussent lui imposer le sacrifice de ses projets sur le Japon. Les avantages qu'il attendait de son voyage, l'ouverture à l'Évangile d'un pays nouveau, comme celui dont il rêvait depuis trois mois, ne devaient-ils pas compenser, et au delà, la situation fausse où, pour un an ou deux, il laissait les Pères du collège ?

Après tout la situation était prospère. Cette année 1548, que François venait de passer aux Indes, avait vu doubler le nombre des missionnaires. Ils s'installaient à Baçaim, à Cochin, San Thomé, Coulam, Malacca. Ils devaient renoncer à Socotora, mais l'un d'eux partait pour Ormuz.

II. — *Instructions au Père Barzée. — Le départ* (avril 1549).

Cette ville d'Ormuz où une colonie portugaise vivait, loin des Indes, entre l'Arabie et la Perse, sur un îlot brûlant, avait

1. *Mon. Xav.*, p. 881.

grand besoin de réforme. Jadis Dominicains et Franciscains avaient essayé d'y fonder un couvent. La guerre les avait chassés[1]. En 1549, pour subvenir aux besoins de la communauté catholique, il y avait quelques prêtres séculiers, mais à peine moins énervés par le climat que les colons eux-mêmes. Pas de visites épiscopales : Ormuz était à plus de 2 000 kilomètres de Goa. En 1535 seulement, don Fernand Vaquero O. S. F., évêque *in partibus* d'Aurea, y avait paru un instant, mais pour y mourir[2]. Les apostasies n'étaient pas rares[3]. On était là en pleine atmosphère musulmane. Les marchands qui s'aventuraient à l'intérieur du continent, les esclaves avides de liberté, les ambitieux avides de pouvoir, acceptaient le coran[4]. Il était urgent de porter remède au mal. Le Père Barzée fut donc choisi pour aller évangéliser la forteresse délaissée. Il avait pour compagnon le frère Raimond Pereira.

Mission temporaire. « Le Père Xavier, raconte-t-il lui-même, limita à trois ans le temps de mon séjour à Ormuz, comptant, à son retour du Japon, m'envoyer en Chine, ou ailleurs, à son choix. Il craignait que je ne fusse tenté d'aller plus loin qu'il n'était à propos, en Perse, en pays turc. Justement, peu de temps auparavant, quelques religieux y avaient reçu la couronne du martyre et, parmi eux, un Franciscain et un autre qui, déguisé en Turc, mais véritablement chrétien, mourut, avec quelques disciples, cruellement percé de flèches et de lances. Je tiens ces détails d'un Génois renégat que j'ai réconcilié avec Dieu... Mais je n'ai point la ferveur que suppose Maître François[5]. »

Pour se diriger dans son apostolat nouveau, le Père Barzée emportait un assez long memorandum dont il nous faut ici donner au moins le résumé. Il n'intéresse pas seulement l'ascète; l'historien y trouve d'utiles renseignements sur Xavier lui-même, ses principes, ses procédés. Car, sous forme

1. André Marie, *Missions Dominicaines*, t. I, p. 70 ; — Marcellin de Civezza, t. VI p. 230.
2. Nazareth, p. 13.
3. *Mon. Xav.*, p. 486.
4. Whiteway, p. 56.
5. *Epistolae Indicae*, 1556, p. 30, 33.

de conseils aux prédicateurs, c'est bien sa propre expérience qu'il a condensée en ces quelques pages[1].

Avant tout, dit le saint, le prédicateur doit ne pas « s'oublier lui-même »; et il insiste sur l'examen de conscience à faire deux fois le jour, sur les ministères humbles et mortifiants. Barzée ne se déchargera sur personne du catéchisme aux enfants, aux esclaves, aux indigènes. Il visitera les pauvres de l'hôpital, les servira, et les préparera aux sacrements. Dans les prisons, il se fera l'aide et l'inspirateur des confrères de la Miséricorde[2].

L'humilité doit être la base de l'apostolat, mais une humilité universelle et pratique. Ce point tient au cœur de Xavier : jusqu'à la fin de sa vie, il le répétera, blâmant les jalousies entre ouvriers évangéliques, dénonçant l'amour-propre qui se voile sous ce qu'on appelle de saintes colères. « Vous serez tout à fait et grandement obéissant au vicaire de la ville. Aussitôt arrivé, allez lui baiser la main, les genoux en terre. Demandez-lui permission pour prêcher, confesser, exercer vos autres ministères. Aucun prix, ne vous brouillez avec lui; faites tout pour gagner son amitié. Tâchez de lui donner les Exercices, au moins ceux de la première semaine. De même avec les autres prêtres de l'endroit. » Dans le même esprit de subordination, il disait plus loin : « Ecrivez au seigneur évêque tout le fruit que Dieu vous donnera de faire[3]. »

Déférence pour les autorités civiles : « Je ne vous recommande pas moins l'obéissance, l'humilité et le respect envers le capitan. Pas de brouilles, quels que soient ses torts. Quand vous sentirez que vous êtes son ami et que vous pourrez espérer lui faire quelque bien, allez le trouver et, d'un visage joyeux et doux, humblement et amicalement, lui faisant bien sentir que c'est pour le bien de son âme et de son honneur, représentez-lui les bruits qui courent sur son compte[4]. »

1. Les *Mon. Xav.* (Doc. 150, p. 858 et 870) en donnent deux rédactions portugaises. Le fond est identique, à quelques lacunes près dans la seconde. Les détails diffèrent. Mais ce mémoire ne fut pas remis par Xavier au seul Barzée : il fut communiqué à d'autres (p. 870), et, par suite, modifié par le saint lui-même.
2. P. 861, 870, 871.
3. P. 874, 875.
4. P. 875.

Une autre puissance dans les forteresses, ce sont les confréries de la Miséricorde. Elles groupent tout ce que les colonies contiennent de sain et d'honnête. Il faut les aider et s'en faire aider. Lorsque, dans les confessions, Barzée trouvera matière à restitution, et que le légitime possesseur sera introuvable, que l'argent soit donné à la Miséricorde. Que les aumônes se fassent par son intermédiaire. C'est le meilleur moyen de n'être pas trompé par les pauvres, de ne pas se laisser paralyser par les quémandeurs, et de couper court aux soupçons calomnieux[1].

Xavier prêchait la prudence, mais cette prudence sacerdotale qui consiste avant tout à n'être que l'homme de Dieu. Donc, « que toute votre conversation soit des choses divines. Traitez avec vos meilleurs amis comme si l'heure devait venir où ils se tourneront contre vous[2]. Ainsi tout les édifiera : vos paroles et vos actes; et, si jamais ils cessent de vous aimer, ce leur sera une source de reproches intérieurs et de confusion[3] ».

Pas de ces intimités qui compromettent la liberté apostolique, et risquent de lier un jour les mains du prêtre ou de lui fermer la bouche : « Vous rencontrerez des gens vivant dans le péché, et qui cependant rechercheront votre amitié et votre conversation. Leur intention n'est pas d'en profiter pour le bien de leur âme; mais ils veulent se couvrir de votre autorité et vous empêcher de les admonester. Ne les repoussez pas, mais veillez sur vous; et s'ils vous demandent quelque chose et que vous la leur accordiez, que ce soit à la condition qu'en récompense, ils vous laissent toute liberté de les sermonner pour le salut de leur âme. S'ils vous invitent à dîner chez eux, payez-les en les invitant à se confesser. Et, s'ils ne veulent pas de votre aide pour les choses spirituelles, qu'ils comprennent bien que vous ne voulez pas d'une amitié qui ne vous servirait pas à leur être utile, en ce dont ils ont tant besoin[4]. »

Ne pas recevoir les présents des fidèles; en cas de nécessité,

1. P. 871.

2. Maxime courante de la sagesse antique. Les philosophes grecs et latins l'ont plus d'une fois discutée (Cicéron, *De Amicit.*, ch. xvi). Sous sa forme paradoxale le conseil appliqué à un prêtre, revient à cette règle élémentaire : « ne rien faire et ne rien dire, même devant nos meilleurs amis, qui puisse un jour entraver notre action, ou enlever de son autorité à notre voix sacerdotale ».

3. P. 872, n. 6 et 7.

4. P. 880, n. 37.

recourir au trésor royal, puisque le roi assure aux missionnaires leur entretien : « Croyez-moi, nous prenons à quelqu'un, celui-là prend notre liberté. Il nous en coûte ; quand ensuite nous avons à l'admoneste, nous n'avons plus de langue pour parler contre lui ; et, à supposer que nous parlions, nous n'avons plus d'autorité. Cela s'entend des choses importantes et de valeur, non pas de menus présents, comme fruits et choses semblables. Encore, celles-là, envoyez-les aux malades de l'hôpital, aux prisonniers ou autres gens dans le besoin. Ainsi l'on verra que vous avez autant de souci pour la mortification et la charité religieuse en n'usant pas de ces comestibles, puisque vous les donnez aux pauvres, que pour la courtoisie, en ne les refusant pas, ce qui aurait aliéné les riches[1]. »

Pas d'immixtion dans les affaires temporelles : « Bien des gens viendront vous importuner pour que vous parliez en leur faveur au capitan. Faites-y attention. Le mieux est de vous excuser en disant que vous ne vous occupez que des choses spirituelles et que si le capitan ne tient compte ni de Dieu, ni de sa conscience, encore bien moins tiendra-t-il compte de vous[2]. »

Quelles œuvres de zèle doivent passer avant les autres ? Ici, Xavier répond presque dans les mêmes termes que saint Ignace : « Ne laissez jamais le bien général pour un bien particulier, comme serait d'abandonner la prédication pour la confession, ou le catéchisme quotidien à l'heure marquée pour d'autres œuvres individuelles[3]. » En vertu du même principe, « dans les forteresses où Portugais et infidèles sont mêlés, le prêtre se devra d'abord aux Portugais. Aux infidèles il donnera le temps qui lui restera[4].

Le travail du missionnaire de forteresse consistera donc surtout en prédications. Or la première de toutes les prédications c'est la *santa doutrina*, le catéchisme quotidien qu'il ne faut pour rien au monde omettre ou abréger[5]. Quant aux sermons proprement dits, Xavier les veut fréquents, réguliers, popu-

1. *Ibid.*, n. 36.
2. P. 875, n. 18
3. *Ibid.*, n. 19.
4. P. 864, n. 19.
5. P. 875, n. 19, 20 ; 876, n. 25, 26

laires, sans rien qui sente la dialectique ou l'érudition des cours de théologie. Pas de thèses douteuses, mais une doctrine claire, traditionnelle, tournée à la morale. Peu de citations, mais, « parlez de ce qui se passe dans l'âme des pécheurs, de la fin dernière, des ruses du démon. Cela, le public le comprend ; le reste le dépasse[1] ».

Xavier ne s'adresse pas à des prédicateurs qui vont de ville en ville, au hasard des circonstances et des invitations. Le Père qu'il envoie à Ormuz, à Cochin, à Malacca, sera probablement le prêcheur unique de la ville. Il sera là à demeure, comme la conscience vivante du peuple. Son premier soin sera donc de bien connaître son terrain. « Dès le premier jour[2], là où vous serez, cherchez à savoir à quel genre de trafic on se livre, les mœurs, les coutumes du pays et des environs. Informez-vous auprès de personnes qui soient bien au courant et capables de vous donner des conseils sur la manière de faire du bien en cet endroit. Qu'elles vous fassent un rapport exact du mal qui s'y commet. Vous vous informerez aussi en détail des usures. Vous saurez de même en quels péchés ils vivent, à quelles restitutions ils sont obligés, comment il faut leur prêcher et les confesser, quels remèdes il convient de leur donner... Informez-vous aussi des nombreux procès, des fraudes qui se commettent par voie de justice, des faux témoignages, corruptions, acceptions de personnes qui corrompent la vérité ; ainsi vous serez plus puissant pour corriger les gens, sachant le détail de leur vie... Voilà, quand on veut travailler au salut des âmes, l'étude capitale : il faut lire les livres vivants qui enseignent la réalité, plutôt que les livres morts. Je me suis toujours bien trouvé de cette règle[3].

« Si vous voulez faire beaucoup de fruit dans votre âme et dans l'âme du prochain et vivre consolé, conversez avec les pécheurs de manière à ce qu'ils viennent à avoir confiance en vous et à vous ouvrir leur âme. Voilà les livres vivants, plus éloquents que les livres morts où vous avez à étudier, non seulement pour vos sermons, mais aussi pour votre consolation

1. *Mon. Xav.*, p. 872, n. 8, 9; p. 869, n. 35.
2. P. 864, n. 22.
3. P. 868, n. 32, 33.

particulière... Je ne prétends pas que vous n'ayez pas à lire des livres écrits; vous devez le faire, chercher les textes de la sainte Écriture et les exemples des Pères, les autorités, les remèdes contre les vices et les péchés que vous voyez et que vous lisez dans les livres vivants[1]. »

Cette étude inspirera au prêtre une éloquence d'exhortation, chaude et pressante: « Reprenez les vices, gémissez sur les offenses faites à Dieu, sur l'éternelle condamnation des pécheurs dans l'enfer. Parlez de la mort subite qui prend les hommes au dépourvu. Çà et là introduisez une sorte de dialogue entre le pécheur et Dieu, ou faites tonner la colère de Dieu contre le pécheur; excitez le plus possible à la contrition, aux larmes, poussez à la confession, à la communion. Voilà par où la prédication est fructueuse[2]. »

Éloquence forte, mais sans invectives. Les violences de langage étaient à la mode. Aux Indes, ce défaut était aussi à craindre qu'ailleurs; les abus s'y mutipliaient, criants et bien faits pour exciter l'indignation des cœurs zélés. François, qui en avait tant souffert, avait su modérer les éclats publics de sa douleur et il écrivait: « Très spécialement, je vous recommande de ne jamais reprendre, du haut de la chaire, les personnes constituées en dignité. Ce procédé n'aboutit qu'à les endurcir. S'il est nécessaire, avertissez-les en particulier, chez eux; parlez-leur d'un visage riant, sans rudesse, sur un ton aimant et doux, et, selon les gens, embrassant les uns, vous humiliant devant les autres. S'ils sont de vos amis, reprenez-les avec plus de confiance; plus ou moins, selon le degré d'amitié. La rigueur, en fin de compte, est mal accueillie des gens riches et puissants, facilement ils perdent patience et respect et vous les auriez pour ennemis[3]. »

Les conseils relatifs à la confession sont pleins du même esprit de patience, de prudence et de douceur. Ils nous montrent à quels pénitents notre saint avait affaire. Gros, et parfois très gros pécheurs — nous les connaissons déjà — retenus loin de Dieu par les liaisons coupables. le bien mal acquis,

1. P. 869, n. 35.
2. P. 872, n. 9.
3. P. 873, n. 10.

les inimitiés. Il faudrait les amener à préparer leur confession par deux ou trois jours de retraite, pendant lesquels, non seulement ils examineraient leur conscience, mais ils mettraient à exécution ce qu'ils seraient bien obligés de promettre s'ils veulent être absous, ruptures, réconciliations, restitutions[1].

Parfois, à force de vivre loin des chrétiens et des sacrements, ils ont presque perdu la foi dans l'Eucharistie. « Obtenez d'eux qu'ils vous disent toutes leurs infidélités, doutes et imaginations. Aidez-les de tout votre pouvoir à croire, comme ils le doivent, en la présence réelle de Jésus-Christ notre Rédempteur en ce divin Sacrement. Le grand moyen pour eux de sortir de leurs erreurs et péchés sera de communier plus souvent[2]. »

« En confessant les officiers du roi, capitaines, facteurs et autres, toutes personnes qui ont à ferme la fortune d'autrui, obtenez d'eux un compte détaillé de la manière dont ils gagnent leur vie, s'ils paient leurs dettes, s'ils établissent des monopoles, s'ils se servent de l'argent du roi pour leur propre commerce et autres particularités du même genre. Il ne suffit pas de les interroger en général s'ils détiennent le bien d'autrui. Habitués qu'ils sont à compter pour rien ces injustices, ils passeraient par-dessus et vous répondraient qu'ils ne doivent rien à personne, alors qu'ils sont obligés de beaucoup restituer et à quantité de gens. Il faut le leur déclarer, en procédant par interrogations, comme j'ai dit[3]. »

C'est par la conversation, mais une conversation enjouée, allègre, affable, que le prêtre gagnera les cœurs. S'il a des reproches à faire, il les fera en particulier, avec amour et bonne grâce. On sentira que ce qu'il hait, c'est le péché, non le pécheur. Il aura, dans la semaine, un moment pour s'occuper des réconciliations, pour terminer à l'amiable ces procès qui entretiennent les divisions et où l'on dépense plus que ne vaut l'objet en litige. Quant aux gens de loi, comme ils pèchent beaucoup en ces matières, qu'ils fassent les Exercices[4].

1. *Mon. Xav.*, p. 873, n. 11.
2. P. 863.
3. P. 874, n. 15; voir p. 863, n. 15.
4. P. 876, n. 24; 879, n. 34.

Il faut prendre son temps pour aborder les pécheurs. Quand ils sont sous le coup de la passion, il n'y a rien à faire. Mais de loin, doucement, suavement, il faut les amener à la paix et au repos de l'âme. Quelqu'un les a offensés, par exemple, mais il y a eu plus d'ignorance que de malice : eux-mêmes n'ont-ils pas offensé Dieu? n'auront-ils pas une dette à payer à la justice divine? Ainsi, « peu à peu, vous pourrez les amener à songer à leur salut, à examiner plus en détail leur conscience. Vous leur ferez remarquer leurs fautes, doucement d'abord et légèrement, puis plus vigoureusement et avec autorité ; tant qu'enfin, eux le prenant bien, vous gagnerez leurs cœurs à Dieu Notre-Seigneur et les mettrez dans le chemin de la perfection[1]. »

Tel est, dans ses lignes principales, ce document célèbre, un des écrits de François Xavier qui nous en disent le plus long sur ses industries apostoliques. De tous les conseils qu'il accumule en est-il beaucoup qui aient vieilli?

Maintenant tous les postes étaient pourvus. Barzée naviguait vers Ormuz. Comme lui, presque tous les Pères avaient, écrit sous la dictée de leur supérieur, un mémorial de ce qu'ils avaient à faire, des règles de conduite fermes et larges. Le mois d'avril était arrivé, avec la semaine sainte. Les vaisseaux de Malacca appareillaient.

Xavier prit congé de ses frères. Avec lui partaient les trois Japonais, Cosme de Torrès et Fernandez, puis trois missionnaires destinés aux Moluques. C'était Alphonse de Castro qui venait d'être ordonné prêtre, le frère Manuel de Moralez naguère destiné à Socotora, et François Gonçalez récemment arrivé d'Europe[2]. Au moment où le saint quittait Goa, il annonça la mort prochaine du gouverneur, lequel pourtant était en bonne santé : Garcia de Sa mourut trois mois plus tard, le 6 juillet[3].

Quelque temps après, un Père de Goa écrivait en Europe : « Nous n'avons guère pu jouir de Maître François. Il ne s'ac-

1. *Mon. Xav.*, p. 877 et 878, n. 30 et 31.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 113. Le rédacteur de la lettre dit Fernandez au lieu de François Gonçalez. Polanco, p. 475, a reproduit cette erreur. Cf. *Mon. Xav.*, p. 516
3. *Process. 1556*, Goa, n. 6; Cros, I, p. 445.

corde aucun relâche et est d'autant plus allègre qu'il a plus à travailler pour Jésus-Christ. Il nous a quittés pendant la semaine sainte 1549, et espérait arriver au Japon au mois d'août. Avant de partir, il a visité tous les frères qui sont dispersés le long des côtes. Nous eussions bien voulu le suivre. Du moins il nous promit de nous appeler plus tard, si le Christ lui ouvrait la voie pour amener ces îles à la connaissance du Dieu très grand et très bon. Il nous a exhortés à vivre de grandes pensées. Après avoir vécu si séparés sur terre, il y a la céleste Jérusalem où rien ne pourra nous arracher au très doux embrassement de nos frères. L'île a 600 lieues, mesure d'Espagne. Donc, frères très aimants, tenez-vous prêts. La chose est importante : il faut beaucoup d'apôtres; le terrain est immense. Maître François est plein d'ardeur et il espère beaucoup... Nous n'aurons certainement pas de nouvelles de lui avant un an, ni de ceux des Moluques... Vous, en Europe, vous les recevrez en 1551[1]. »

Le jour de Pâques, escale à Cochin. Les voyageurs furent charitablement hébergés chez les Franciscains. Ils prêchèrent. Leur parole enflammée raviva le désir qu'avaient les habitants d'un collège de la Compagnie. Ils auraient voulu au moins garder le Père de Castro. De son côté, Lancilotti réclamait en faveur de Coulam. Il était indispensable d'avoir là, outre l'école, un pied-à-terre et un sanatorium pour les Pères de la Pêcherie. Xavier refusa le Père de Castro dont on avait besoin aux Moluques, mais il écrivit aux Pères de Goa pour hâter l'exécution de ses promesses. Aussitôt arrivé à Malacca, il reprendra la plume pour recommander cette double affaire au Père Gomez[2].

Ces dernières dispositions prises, le saint se remarqua.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 111, 112. La lettre est vraisemblablement de la fin de 1549 ou de janvier 1550.

2. *Mon. Xav.*, p. 524. La lettre écrite de Cochin est perdue. C'est pendant son escale à Cochin que, rencontrant un Portugais de ses amis, Diego Madera, devant une église, et celui ci s'approchant pour lui baiser la main, il lui demanda comment il allait. « Bien », répondit l'autre. — « Bien, répliqua Xavier, oui, pour le corps, mais l'âme va mal. » Le Portugais comprit que le Père lisait dans sa conscience certains mauvais projets qu'il caressait et il se confessa. *Process. 1556*, Goa, n. 27.

III. — *Un mois à Malacca* (31 mai-24 juin 1549).

« Nous avons mis quarante et quelques jours à gagner Malacca, écrivait Xavier, le 20 juin. Nous y sommes arrivés en bonne santé, le Père de Torrès, les autres et moi. Pas de mal de mer. Le temps était beau : il n'y a pas eu de tempête. Les pirates d'Achen n'ont pas paru : Dieu soit loué à jamais. Enfin nous arrivâmes en cette ville de Malacca, le dernier jour de mai. Nous fûmes reçus par le capitan et par toute la cité. Grands et petits étaient là, très joyeux et très contents [1]. » C'est trop peu dire; ce retour du *Santo Padre* fut un triomphe. Entouré de la foule, escorté de ses missionnaires, au bruit des cantiques que chantaient les enfants, bénissant, saluant par leur nom les gens qu'il n'avait jamais vus, il entra dans la ville [2].

Or il avait eu pour compagnon de voyage un gentilhomme, — je cite le Père du Jarric, — « fort détraqué en ses mœurs, car il avoit avec soy dans le navire une personne qu'il traînoit par mer et par terre, sans aucune crainte de Dieu, ny honte des hommes, et qui le traînoit à luy en enfer. Le Père n'ignorant pas quel il estoit, et comment il vivoit, s'accostoit néantmoins de luy, avec telle familiarité que tous en estoient fort esbahis, et disoient entr'eux : le Père ne doit pas cognoistre le pèlerin ny la galande qu'il mène ». Le Père n'ignorait rien, mais, à son habitude, il prit son temps. Comme il mettait pied à terre, il aborda le gentilhomme libertin, et, sans préambule : « *Senhor*, il est temps maintenant. » L'autre comprit, se confessa, renvoya sa complice en lui donnant une dot et commença une vie chrétienne [3].

Du vaisseau, Xavier alla droit chez le vicaire épiscopal don Alphonse Martinez, qui se mourait, plus souffrant encore de l'âme que du corps. Le pauvre prêtre, songeant aux trente années passées à Malacca, presque vides de bonnes œuvres, se croyait damné et poussait des cris de désespoir.

A la nouvelle que le *Santo Padre* était là, il voulut se lever.

1. *Mon. Xav.*, p. 519.
2. *Process. 1616*, n. 25; — Cf. Valignano, p. 88, — Bartoli, l. II, n. 35; — Cros, II, p. 399.
3. Du Jarric, I, p. 238.

Mais, épuisé par l'effort, il s'affaissa sur le seuil de sa chambre. Justement Xavier entrait. Or, ce qu'attendait le malade, c'était la santé du corps, et Xavier ne lui parlait que du Dieu de miséricorde. Alors la crise de désespoir recommença. Les paroles du saint, ordinairement si puissantes sur le cœur des pécheurs mourants, restaient sans écho. Xavier s'agenouilla, il promit à Dieu, si la paix rentrait dans cette âme, de nombreuses messes en l'honneur de la Sainte Trinité, de la Vierge Marie et pour les âmes du purgatoire. Bientôt Martinez sentit que la tentation s'éloignait, et il mourut en paix sur le cœur de son saint ami[1].

Le séjour du Père à Malacca fut bref, à peine un mois, mais consolé. Il constata que, depuis un an, le Père Pérez et son compagnon avaient fait d'excellent ouvrage. Arrivés le 2[e] mai 1548, ils avaient été bien reçus; car, racontait Pérez, « on est ici très dévot au Père Maître François. Dès qu'on sut notre présence, on vint nous chercher en barque. On nous conduisit à une maison proche de la Miséricorde. Là, le *procurador* de la confrérie, les confrères, les prêtres, nous vinrent voir et nous témoignèrent leur joie de notre venue[2] ». Dès le lendemain Roch d'Oliveira ouvrait une sorte d'école primaire.

Xavier nous apprend qu'en fait de livres, à Malacca, on lisait surtout des récits de procès[3]. A ces productions malsaines, Pérez put substituer les *Fleurs des Saints*, si goûtées alors en Europe[4]. Bientôt les enfants ne furent plus reconnaissables. « Pas le plus petit juron maintenant, notait Xavier. Ils ont une modestie de religieux, quand ils vont en procession, les yeux baissés, à pas lents, chantant les litanies, ou, dans les funérailles, portant le mort sur leurs épaules. Le contentement que tout cela me donne est incomparable[5]. »

Pour lui, le Père Pérez avait repris les œuvres et les méthodes de son maître, prêchant et catéchisant sans relâche. Par

1. Tursellini, l. III, ch. 17; — Lucena, l. VI, ch. 13; — Bartoli, l. II, n. 35.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 69 et 74.
3. *Mon. Xav.*, p. 460. La lettre d'où ce détail est tiré est d'avril 1548; à cette date, Pérez part tout pour Malacca; il est vraisemblable que Xavier lui avait donné les livres dont il savait qu'on avait besoin là-bas.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 74.
5. *Mon. Xav.*, p. 558-559; cf. p. 564. Voir encore Polanco, t. I, p. 358.

d'autre prêtre que lui dans la ville : aussi la besogne l'écrasait[1] : « Je suis seul, écrivait-il, je n'y puis suffire... On a grand besoin de clergé ici, car le port est important... et ce sont des prêtres instruits qu'il faudrait. » Nécessité d'autant plus pressante qu'il y avait à lutter contre de redoutables rivaux. Juifs malabars de Cochin, juifs de Turquie, musulmans d'Arabie, de Perse, et même d'Europe, faisaient des prosélytes dans le monde infidèle. « Les musulmans, disait encore Pérez, viennent ici prêcher la loi maudite de Mahomet. Rien ne leur fait peur, la mer, la faim, la soif, les ennemis, les périls quels qu'ils soient. Ils ont fait et font encore beaucoup de mal parmi les gentils. Ce sont nos grands adversaires[2]. » Ces faux docteurs se refusaient aux controverses directes, mais il fallait répondre à leurs attaques; et que leur dire, quand ils accusaient les chrétiens de vivre « sans loi, sans honnêteté, sans bonne foi » ? Pour Pérez, comme pour Xavier, la conclusion, c'était un appel au zèle de ses frères d'Europe : « Donc, mes Pères, *oportet exeamus e terra nostra*[3]. Que faisons-nous ? Pourquoi dormir ? Pourquoi être si mauvais serviteurs, cacher les talents que le Seigneur nous a confiés? Si les Apôtres n'étaient pas sortis de Judée, ils n'auraient converti ni la Grèce, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni l'Éthiopie du Prêtre Jean. »

Xavier rendit au Père Pérez ce beau témoignage : « Je suis dans l'admiration du grand bien accompli par lui. Ce n'est certes pas un ouvrier négligent dans la vigne du Seigneur : c'est un travailleur. Il n'a même pas le temps de dormir et de manger. Ce n'est pas à lui que Notre-Seigneur dira : *Quid statis hic tota die otiosi*[4] ? Il est toujours occupé à fouir (*cavar*) dans les âmes pour en extirper le péché... Il y a un tel concours à ses sermons que la *Sé* (cathédrale) est trop petite. C'est un homme avenant; il plaît à tous, au capitan comme au public; et c'est pour son zèle qu'on l'aime. Pour moi, je reste confus

1. Un jeune noble nommé Jean Bravo gagné par son exemple, se mit sous sa direction et Xavier le reçut dans la Compagnie (*Sel. Ind. Ep.*, p. 70-71, 73-74; — Valignano, p. 85) et lui remit un petit règlement de vie (*Mon. Xav.*, p. 885). Il partit pour l'Inde en novembre 1550 (*ibid.*, p. 560) et mourut en juillet 1575 (Bartoli, *Asia*, l. II, n. 36).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 70. « Il faut que nous sortions de notre pays », allusion à *Act.*, VII, 3.

4. « Pourquoi rester oisifs ici tout le jour ? » Matth., XX, 6.

en voyant quel bien fait, avec l'aide de Notre-Seigneur, un homme si frêle de santé et toujours souffrant. Tout le monde en est édifié et profite si bien de ses leçons que six prêtres occupés continuellement à confesser, auraient fort à faire. De plus, il remplit à la Miséricorde toutes les fonctions d'un chapelain. Après cela, que puis-je dire, si ce n'est que c'est un sujet de confusion pour ceux qui se portent bien de voir un malade faire tant de bien aux âmes[1] ! »

IV. — *Le courrier de juin 1549.*

Le Père François profita des derniers jours passés à Malacca pour rédiger une assez abondante correspondance. Au début d'une absence qui pouvait être longue, qui pouvait être sans retour, il ne croyait pas avoir encore assez averti, éclairé, enseigné, ceux qu'il laissait en arrière. Donc, lettres pour Goa, les Moluques, Rome, Lisbonne; lettres à ses frères, à l'évêque, au roi.

Beaucoup de ces missives sont perdues. Nous savons qu'il écrivait souvent à don Jean d'Albuquerque. Il faisait, tout le premier, ce qu'il recommandait aux autres, il le tenait exactement au courant de ses travaux : « Trois lettres me sont arrivées, écrivait un jour au Père Barzée le bon prélat, deux de votre charité, dont l'une était pour moi et l'autre pour le Père Antoine Gomez. La troisième est du capitan pour ce même Père. J'ai lu les trois; car il y a tant d'amour et telle union de bonnes œuvres entre moi et les Pères de la Compagnie de Jésus, qu'eux voient mes lettres et moi les leurs. Ainsi, quand le Père Maître François partit de Malacca pour le Japon, il m'écrivit deux longues lettres où il me rendait minutieusement compte de tout ce qui s'y était fait de bien et de mal, jusqu'au jour de son embarquement; me priant vivement de faire de même et de l'informer par le menu de toutes les choses de la Compagnie. Ces lettres du Père François, je les communiquai au Père Antoine Gomez et il vit de même celles que j'écrivis au Père Maître François. J'écris ceci à votre charité afin qu'elle

1. *Mon. Xav.*, p. 558.

sache la confiance de charité et d'amour que j'ai en la Compagnie de Jésus et elle en moi[1]. » Retrouvera-t-on jamais cette précieuse correspondance?

Il nous reste encore une dizaine de lettres ou billets écrits à Malacca les 20, 22 et 23 juin 1549[2].

Aux Pères Paul de Camerino et Gomez, il enjoint de diriger sur Malacca l'année suivante, à la mousson d'avril, un prêtre et un frère parmi ceux qui ne manqueront pas d'arriver d'Europe en automne. « Il faudrait même, s'il était possible, dès la mousson de septembre, envoyer ici un frère, capable de remplacer Roch de Oliveira, qui s'en irait aux Indes recevoir les ordres sacrés et reviendrait ensuite à son poste[3]. » Les œuvres de Malacca pourront donc se développer.

Sur celles des Moluques, Xavier était longtemps resté sans nouvelles. En janvier 1549 seulement, il reçut une lettre du Père Jean de Beira, la première depuis leur séparation, et, de Cochin, il écrivait à Simon Rodriguez : « Bonnes nouvelles de Maluco. Jean de Beira y a beaucoup à souffrir : il est en continuel péril de mort, lui et ses compagnons : mais la foi se propage largement[4]. » En fait, le jeune missionnaire marchait vaillamment sur les traces de Xavier. Il voyageait en plein jour, sous le soleil ardent, par un pays pierreux, et se cachait la nuit, à l'heure où les sauvages faisaient la chasse à l'homme[5]. Son grand labeur était de chercher les apostats[6]. Il tomba malade; obligé de revenir à Ternate, il en profita pour demander au capitan, en faveur de ses chrétiens, faibles, toujours menacés

1. Cité dans Cros, t. I, p. 477.

2. Du 20 juin : aux Pères Jean de Beira et N. Ribeiro, aux Moluques (n. 77, p. 517); — aux Pères Paul de Camerino et A. Gomez (n. 78, p. 519); — à Jean III (n. 80, p. 527), traduction latine. — Du 22 juin : à saint Ignace et aux Pères d'Europe (n. 82, p. 537, cf. n. 81, p. 531); — aux Pères Paul de Camerino et A. Gomez (n. 83, p. 558); — au Père J. de Beira (n. 84, p. 562); — au Père Lancilotti (perdue, cf. lettre 83, n. 5); — aux Pères du Comorin (perdue, *ibid.*). — Du 23 juin : au Père S. Rodriguez (n. 85, p. 563); aux Pères P. de Camerino et A. Gomez (n. 87, p. 566); — à une bienfaitrice (perdue, cf. lettre 87, n. 6); — au F. Jean Bravo (Doc. 152, p. 885); — à Jean III (traduction latine, n. 88, p. 568). Ajoutons les deux lettres dont parle l'évêque de Goa et un « regimento » laissé au Père Pérez (lettre 128, n. 1, p. 731). Cette dernière pièce reproduisait peut-être le document 150, analysé plus haut.

3. *Mon. Xav.*, p. 560.

4. *Mon. Xav.*, p. 505. La lettre de Beira est perdue.

5. Bartoli, l. VI, n. 9.

6. François demande (p. 516) qu'on lui dise si les apostats se convertissent.

par les Moores, un secours plus efficace[1]. « Rentré à l'île du More, écrit Xavier, il lui arriva un grave accident; mais ni ses lettres, ni aucun rapport authentique ne m'ont expliqué ce dont il s'agit. Ce que je puis affirmer, c'est que ceux qui aiment Dieu et le prochain sont éprouvés comme l'or dans la fournaise. Y a-t-il dans tout le monde chrétien un lieu où ceux qui travaillent pour Dieu et les âmes aient à souffrir et à courir autant de périls mortels que dans cette île du More? je n'en sais rien. Priez Dieu pour ceux qui y sont déjà et qui vont y aller. Je crois bien que c'est là, dans ces îles, que la Compagnie aura ses premiers martyrs et on ne les appellera plus les îles du More, mais du Martyr. Ceux donc des compagnons qui veulent répandre leur sang pour Jésus-Christ, qu'ils aient bon courage, qu'ils se réjouissent, car il existe un séminaire de martyrs où leurs désirs pourront être comblés[2]. »

L'apostolat était plus facile à Amboine. Aidé de quelques Portugais, le Père Nuno Ribero catéchisait et baptisait. En peu de temps, il avait conquis cinq ou six cents indigènes[3]. A Ternate, rien n'avait changé depuis deux ans. Les femmes néophytes fréquentaient les sacrements; elles se faisaient les apôtres de leurs compatriotes; trait significatif en un pays où les mœurs tiennent les femmes à l'écart de toute réunion même religieuse[4]. Le sultan renouvelait ses belles promesses[5] et n'en tenait aucune; il ne se privait même pas de molester ses sujets chrétiens[6]. Dans les archipels, une double propagande se poursuivait. Si les marchands portugais continuaient à improviser des chrétiens, les musulmans poursuivaient aussi leurs conquêtes. Sollicités en sens divers, les insulaires venaient à Ternate étudier les deux religions, et, si le capitan portugais faisait valoir l'Évangile, le sultan vantait l'Islam[7].

Il fallait profiter de ce mouvement : une maison d'éducation à Ternate, un séminaire de catéchistes ou de missionnaires,

1. *Diversi Avisi*, 1558, t. I, fol. 114; — Polanco, t. I, p. 477.
2. *Mon. Xav.*, p. 505.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 67, 72; — Polanco, p. 260.
4. Polanco, p. 478.
5. *Diversi Avisi*, 1558, *loc. cit.*
6. Du Jarric, I, p. 665.
7. *Ibid.*

était de première nécessité. Xavier avait donc repris les projets de Jean Galvano. Par son ordre, aussitôt arrivés, Jean de Beira et ses compagnons s'étaient mis à l'œuvre. Nicolas Nunez avait ouvert l'école. Le sultan n'osa refuser un emplacement qu'on lui demandait au nom du *Santo Padre*, et bientôt l'école se transforma en collège. Elle s'ouvrit aux enfants pauvres de l'île et des environs. De jeunes chrétiens de l'île du More, parmi lesquels plusieurs de famille noble, y vinrent avec leurs esclaves [1]. Là ne s'arrêtaient pas les plans de François. Considérant que Goa était loin du Japon, il se demandait si l'on ne pourrait pas avoir aux Moluques une maison pour les Japonais qu'il y enverrait étudier les mystères de la foi. Le projet n'eut pas de suite. La fondation par la Compagnie d'un collège à Macao, devait répondre bientôt aux besoins que le saint prévoyait [2].

Cependant le bruit avait couru jusqu'aux Indes que Jean de Beira était mort [3]. Si la nouvelle était vraie, il fallait lui donner un successeur. Xavier désigna le jeune Père Alphonse de Castro [4], qui, parti avec lui de Cochin, venait de célébrer à Malacca sa première messe, et attendait l'heure de s'éloigner [5]. Le saint lui enjoignit de consacrer une année entière à évangéliser Maluco [6] : ses compagnons devaient aller à l'île du More. Prévoyant ensuite le cas, point chimérique, hélas ! où l'un des missionnaires se rendrait coupable de quelques fautes graves, par exemple refuserait d'obéir au supérieur de la mission : « Chassez-le de la Compagnie, ordonnait le saint. Dites à tous quelle est en ceci ma volonté. Il faut qu'ils le sachent : s'ils vont à l'encontre, ils ne resteront pas parmi nous [7]. »

Des Moluques, ces graves préoccupations ramenaient naturellement l'esprit de saint François Xavier vers Goa et son collège.

Les mesures possibles pour prévenir les froissements, il

1. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 115 ; — Polanco, p. 479.
2. *Mon. Xav.*, p. 507.
3. *Mon. Xav.*, p. 517.
4. *Ibid.*, p. 515.
5. *Ibid.*, p. 520, 526.
6. *Ibid.*, p. 515.
7. *Ibid.*, p. 517

les avait prises. Mais il était sans illusion sur leur efficacité durable. Une fois encore, écrivant en Europe, il réclame en faveur des Indes un supérieur nouveau. Alors on pourra concilier ces deux choses : pour la Compagnie, l'existence en Orient d'un gouvernement normal, et, pour lui personnellement, la liberté de suivre son impérieuse vocation d'explorateur apostolique. Mais ce supérieur, que doit-il être? Il le dit à Rodriguez : « Vous servirez grandement Dieu Notre-Seigneur, si vous choisissez comme recteur de Goa quelqu'un qui ait rempli une charge semblable à Coïmbre, ou du moins qui en soit capable, dont la conscience ne se trouble pas à l'excès, quelque dangereuse que soit la supériorité pour les imparfaits. (Allusion peut-être aux inquiétudes sans cesse renouvelées de Lancilotti.) Quelqu'un aussi qui sache veiller sur ses frères avec prudence et sagesse, qui sache compatir, les soutenir, traiter avec eux, quelqu'un par conséquent déjà exercé par vous dans les charges. Antoine Gomez parle bien et ferait beaucoup de fruit à prêcher dans les villes de garnison, mais il n'est pas ce que je voudrais pour gouverner les frères[1]. »

Le Père se tourne ensuite vers les deux supérieurs de Goa. L'a-t-on bien compris? A-t-on bien saisi le partage des pouvoirs établi par lui? Le supérieur religieux est Paul de Camerino. Gomez n'a d'autorité que sur les élèves du collège. Mais ce partage ne froisse-t-il pas l'amour-propre de Gomez? Xavier semble le craindre. Aussi, tout en maintenant ses décisions dans le fond, il les adoucit dans les formes. D'abord ses lettres sont adressées aux deux Pères à la fois[2]. Il met les missionnaires proprement dits sous la juridiction de Paul de Camerino; mais, dès qu'il s'agit de leurs besoins temporels, c'est à Gomez qu'il s'adresse, à Gomez l'homme influent et qui obtiendra tout des autorités civiles[3].

Encore est-il obligé de faire au recteur des recommandations spéciales et pressantes. Nous n'avons pas le droit d'y voir, sans preuves positives, des reproches déguisés. Du moins nous y sentons que le caractère déséquilibré du Père l'inquiétait

1. *Mon. Xav.*, p. 563.
2. Lettres 78, 83, 87.
3. P. 351.

toujours. « Je vous recommande beaucoup la charité, l'amitié, l'amour pour les bénis frères de l'ordre de saint François et de saint Dominique : vous leur serez très dévoué. Gardez-vous avec eux de ce qui malédifierait. Vous le ferez, j'espère, et, dans ce but, vous développerez en vous l'humilité. Visitez-les de temps à autre, pour leur prouver votre affection. Que le peuple, si curieux de discordes, voie que votre charité est la même pour tous. Par-dessus tout, je vous le demande, que tout le monde vous aime. Il faut qu'on remarque en vous l'humilité et l'affection. Je ne saurais trop y insister. Que celui qui, dans la maison, est responsable des autres, cherche plus à se faire aimer qu'à se faire obéir. » Puis, s'adressant aux deux Pères : « Du seigneur évêque, soyez toujours les grands amis; soulagez-le en tout ce que vous pourrez, prenez part à ses travaux. Ayez pour lui respect et révérence; car il est le prélat de toute cette église et nous devons lui obéir de toutes nos forces[1]. »

De Goa, la pensée de Xavier se reporte sur les autres stations. Lancilotti à Coulam organise un *sanatorium* pour les Pères et une école pour les jeunes Paravers. Cette dernière œuvre, le saint la recommande avec instance au Père Gomez, lui demandant de s'entremettre en sa faveur auprès du gouverneur et du *veador da fazenda*[2]. Il a l'œil aussi sur la fondation récente de Baçaim et sur le collège futur de Cochin.

Parmi les Pères qui, cette année, arriveront de Portugal, il faudra d'abord en envoyer un à Cochin; Baçaim viendra ensuite, dût le Père Gomez rester à Goa seul prédicateur. Ces ordres, il les donne au nom de l'obéissance, et il en écrit à l'évêque[3].

Restait le cap Comorin. Ici se pose un problème. Depuis un an, François Xavier avait constitué supérieur de la mission le Père Antoine Criminale. Or, dans une lettre du 22 juin, le supérieur est changé. Xavier déclare qu'entre Paul de Camerino et les missionnaires du Comorin, l'intermédiaire est Lancilotti. Lui-même écrit aux Pères de se mettre sous l'obéissance de ce dernier. De Criminale pas un mot[4]. Criminale était mort : mais

1. P. 522-523.
2. Contrôleur général des finances. P. 524.
3. P. 523.
4. *Mon. Xav.*, p. 561.

Xavier le savait-il? S'il le savait, pourquoi ce silence? S'il l'ignorait, pourquoi ce changement? Pour répondre, il nous faudrait la date précise du décès, et aucun document contemporain ne la fournit[1]. Mais on peut la conjecturer à quelques jours près. Une lettre du missionnaire, conservée à Lisbonne, est du 14 juin[2]. Par ailleurs, le 18, les Pères de la mission se sont déjà réunis à Punicale pour désigner un supérieur provisoire, et ils envoient une première relation de la mort[3]. Ce serait donc vers le 15 ou le 16 juin que Criminale a été frappé. Mais alors, comment le 22, à Malacca, Xavier pouvait-il avoir déjà l'idée de lui désigner un remplaçant? Une fois de plus, Dieu aurait-il supprimé pour lui les distances?

Que s'était-il passé? Le Père Antoine continuait à se dévouer sans compter: labeur d'autant plus méritoire que le pays était toujours en guerre. Une fois le mois, il parcourait les soixante lieues de côtes sur lesquelles s'échelonnaient les stations, pieds nus souvent, couchant à terre, vivant de rien, renouvelant les exemples de Xavier[4]. « Sa vie était sainte, nous dit un témoin, le Père Cypriano, et sans reproche; les rapports avec lui, faciles et agréables. Il était très obéissant, d'une pureté sans ombre, très pauvre et très zélé. Dix mois durant, la mort plana sur sa tête. J'étais avec lui sur cette côte, je l'ai vu de mes yeux, et bien d'autres belles choses encore; de longues lettres ne suffiraient pas à les raconter. Il enseignait partout, rendait la justice, — il n'y avait pas d'autre tribunal en ce pays-là, — mettait partout la paix et la concorde. Avec cela, il avait beaucoup à souffrir des chrétiens, mais surtout du capitan et de ses soldats. Les néophytes allaient à lui, comme des enfants à leur père. Jamais on n'avait à se plaindre de lui. Il ne parlait jamais sans nécessité. Il était discret et saint. On pouvait bien dire de lui, comme dans l'*Iste Confessor*,... *pius*, *prudens*, *humilis*,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 91, 98, 102, 118, 120; — Polanco, I, p. 470, etc.; — Valignano, p. 137, sur le point d'indiquer la date, laisse le mot en blanc.

2. Cros, t. I, p. 487.

3. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 90. Les ménologes de la Compagnie rappellent la mort de Criminale le 26 ou le 30 mai. Cette date est prise un peu au hasard. Fût-elle vraie, on pourrait encore se demander si, en un petit mois, la nouvelle aurait eu le temps de parvenir à Malacca.

4. Polanco, p. 464. Pieds nus, c'est-à-dire sans souliers, mais non pas probablement sans les sandales de bois dont usent les indigènes.

pudicus, *sobrius*, *castus et quietus*. Cela, je l'ai vu et je le sais[1]. »

Au printemps de 1549, alors que François arrivait à Malacca, le Père Antoine s'en était allé, à l'extrémité nord de la mission, apaiser je ne sais quelles dissensions et surtout défendre ses chrétiens pauvres contre l'incurable rapacité du capitan et de ses soldats[2]. C'était à l'endroit où le fameux « pont de Rama » se relie au continent par l'intermédiaire de l'île Ramanancor. Il y a là une pagode célèbre. On y accède par une chaussée naturelle superbe, en blocs réguliers, longue de deux kilomètres. Le rajah de Ramnad était chargé de l'entretenir et de la défendre contre la mer qui y pratiquait des brèches. A peu de distance, à Beadala, les Portugais avaient un fortin avec une quinzaine d'hommes. Les conflits étaient fréquents entre brahmes et soldats. Ceux-ci insultaient leurs voisins, les maltraitaient, couvraient d'ordures leurs idoles. Si les indigènes faisaient mine de se révolter, le petit canon tonnait et tout rentrait dans le silence[3].

Quelle injure nouvelle les Portugais inventèrent-ils? Furent-ils tentés par les richesses accumulées dans la pagode? Bartoli raconte qu'ils voulurent couper les vivres aux brahmes et interrompre l'afflux continuel des pèlerins. « Alors, nous dit l'historien, le capitan Jean Fernandez Correa creusa une tranchée à l'endroit où Ramanancor s'unit à la terre ferme. » Plus simplement peut-être voulut-il ouvrir un passage dans la chaussée pour faciliter les communications. Irrités, les brahmes abandonnèrent la pagode et coururent demander aide et vengeance au Nayaker de Maduré, leur suzerain[4].

La réponse fut prompte. Une nuée de Badages s'abattit sur la côte, « comme des mouches[5] ». Le capitan eut d'abord l'avantage. Mais les ennemis savaient, par des espions, que les munitions manquaient. Ils firent semblant de demander la paix. Le capitan faillit donner dans le guet-apens. A grand'peine put-il, lui et ses hommes, se jeter dans des barques et gagner

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99.
2. Polanco, p. 469.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99; — Bartoli, l. IV, n. 3.
4. Bartoli, *loc. cit.*
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 99.

le large. Les Badages les poursuivirent à coups d'espingoles et, malgré leur peu d'adresse, en tuèrent quelques-uns.

Le Père Criminale se trouvait près de là, faisant le catéchisme. Soudain une multitude de fuyards l'entoura. Il essaya de mettre un peu d'ordre dans la cohue. Il fit embarquer femmes et enfants avec leur petit mobilier. Lui-même eût pu s'enfuir ; on le pressait de s'éloigner en mer ; il n'était que temps. Mais, comme une masse de pauvres gens restaient sur le rivage, il ne consentit pas à les abandonner.

Bientôt il est cerné par un gros de cavaliers qui lui coupent la retraite. Son catéchiste est tué. Lui, se met à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel. A cette vue, les cavaliers s'arrêtent, n'osant frapper. Ils se contentent de lui enlever son bonnet. D'autres passent ; le Père prie toujours. Ils le forcent à se lever, font le geste de lui asséner un coup, puis le laissent et s'éloignent. Arrive une troisième bande. Un des cavaliers coiffé d'un turban[1] l'atteint d'un coup de lance au flanc gauche. D'autres surviennent et veulent lui enlever ses vêtements. Lui-même déboutonne le col de sa soutane et les aide à le dépouiller. Alors, blessé, presque nu, il se lève et entre dans l'église : le matin même, il y avait encore dit la messe. Se voyant suivi par quelques Badages, il se retourne, leur fait face et s'agenouille. Un second coup de lance l'atteint en pleine poitrine. Il retire le fer de la plaie, se relève et fait quelques pas vers l'autel. Frappé de nouveau, il retombe à genoux. C'était sa coutume, au plus fort de sa vie d'apôtre, de se mettre par jour vingt et trente fois à genoux pour prier. Dieu lui accorde de mourir comme il a vécu, dans l'acte de la prière. Peut-être respire-t-il encore, quand on lui coupe la tête. Puis les meurtriers s'en vont dans une pagode rendre grâces aux dieux. Criminale n'avait que vingt-neuf ans et en avait passé quatre en mission.

Cette mort excita un saint enthousiasme : « Rendez grâces à Dieu, écrivait l'évêque à Jean III, de ce que, vous vivant, sur des terres soumises à votre autorité, pareil événement se soit produit[2]. »

1. On a conclu de ce détail que le meurtrier était musulman : mais le turban est porté aux Indes par d'autres que les sectateurs de l'Islam.
2. *Diversi Avisi*, 1558, fol. 86.

Plusieurs historiens, devançant le jugement de l'Église, se sont un peu trop hâtés de saluer la victime des Badages du titre de bienheureux. Mais qu'il eût été martyr les contemporains n'en doutaient pas et la Compagnie vénère en lui le premier de ses enfants qui ait donné son sang pour Jésus-Christ[1].

La disparition du Père Criminale laissait un grand vide au Comorin, et malheureusement, personne, cette année-là, ne devait arriver d'Europe pour le combler. Quant à lui, saint François Xavier avait fait ce qu'il avait pu en transférant au Père Lancilotti les pouvoirs de supérieur local[2].

Ainsi, au moment de s'éloigner de Malacca, il jetait un dernier coup d'œil sur les diverses missions qu'il laissait en arrière. Il ne pourra plus suivre que de très loin ce qui se passera aux Indes. Du moins, dans la mesure du possible, il veut être renseigné. Déjà il a insisté sur la régularité dans la correspondance ; il l'organise d'une façon définitive. Il veut un échange continuel de lettres entre les Pères que séparent des milliers de lieues. Il le faut pour entretenir la charité fraternelle et susciter les prières. Les communications sont lentes : raison de plus pour les rendre fréquentes et sûres.

Il souhaite que, de Rome, de Lisbonne, du « béni collège de Coïmbre », des relations soient envoyées, aussi amples que possible, par doubles et triples copies. Beaucoup de détails sur ce que fait la Compagnie en Italie, en France, en Aragon, en Allemagne, sur le Père Simon Rodriguez, sur l'affaire du patriarche d'Éthiopie. Arrivées à Goa, ces nouvelles seront centralisées au collège. Le Père Balthazar Gago les corrigera ; il en multipliera les copies autant qu'il sera nécessaire pour en fournir les diverses missions. Un autre Père, par exemple Domingos, y joindra un récit très circonstancié de ce qui se passe à Ormuz, à San-Thomé, tout le long de la côte indienne. Le Père Paul de Camerino revisera ce récit, le signera et ajoutera, de sa main, les renseignements qui doivent rester secrets[3].

Quant au collège, un élève, Diogo de Mozambique par exemple,

1. Massara, *Le Père Criminale*, ch. viii.

2. Polanco (t. II, p. 144) fait allusion à cette supériorité de Lancilotti. Elle ne paraît pas avoir été bien effective. Lui-même, le Père Nicolas n'en parle point dans ses lettres.

3. *Mon. Xav.*, p. 521, n. 5 ; p. 524, n. 13.

lui en enverra la chronique longuement détaillée. Est-on sage, pieux, content? Il faut qu'il ait l'illusion de tout voir de ses yeux. Que tous les élèves portugais du collège lui écrivent, chacun pour soi. Qu'on l'informe du bien que font à Goa les Révérends Pères de l'ordre de saint Dominique et de saint François. Leur est-il venu des recrues, surtout des prédicateurs ? Comment va notre ami Cosme Anes et toute sa maison[1] ?

Ce courrier partira deux fois par an, avril et septembre, pour Malacca. Le Père Paul de Camerino y veillera de près. A Malacca, François Pérez fera exécuter de nombreuses copies, gardera les originaux et enverra le reste au Japon par des voies différentes. Sur la masse, quelque paquet parviendra bien à son adresse. On n'oubliera pas non plus dans cette distribution les Pères des Moluques, si éloignés du reste du monde[2].

De leur côté, ces Pères auront soin de lui écrire. Le fils du sultan s'est-il converti? Les chrétiens de l'île du More reviennent ils à nous? Quels progrès la foi a-t-elle faits? Quelles espérances donnent Macassar, Totole[3], Célèbes? Le sultan vous protège-t-il? A-t-on besoin de recrues? Tout cela, il faut l'écrire longuement au Père Ignace et au Père Rodriguez, rendre compte du fruit apostolique, ne dire que les choses édifiantes et taire le reste, car le Père Ignace et le Père Simon ne seront pas seuls à les lire. Ne pas oublier non plus les Pères des Indes. Que si le temps les empêche de lui écrire longuement, qu'ils envoient ouverte à Malacca leur lettre destinée aux Indes. Le Père Francisco Pérez la copiera pour lui. Le Père Alphonse de Castro pourra rédiger ces relations sur les notes qu'on lui enverra d'ailleurs. Il se chargera aussi de la correspondance avec le gouverneur. Il écrit bien, connaît le style officiel de ces sortes de lettres : c'est lui qui enverra les requêtes relatives à la protection des chrétiens et à l'entretien des Pères[4].

Tout était prévu maintenant; saint François Xavier n'avait plus qu'à partir et à entrer dans l'inconnu. Il était âgé de quarante-trois ans et n'en avait plus que trois à vivre.

1. *Mon. Xav.*, p. 521, n. 4-5; p. 524, n. 13.
2. P. 883.
3. Peut-être le Tetalli indiqué par Mercator (1607) près de Menado. Cette demande de Xavier prouve qu'il y avait alors sur plusieurs points de Célèbes un mouvement vers le christianisme.
4. P. 516, 517, n. 4, 5, 6, 8.

LIVRE SEPTIÈME

LA MISSION DU JAPON

CHAPITRE PREMIER

DE MALACCA A CANGOXIMA
(24 juin-15 août 1549)

I. — *Les derniers préparatifs.*

Le capitan de Malacca, don Pierre da Silva da Gama, quatrième fils du grand Vasco, homme de devoir et de foi, s'était chargé de fournir au missionnaire un navire. Il voulait faire les choses grandement, et, au lieu des équipages ordinaires, malais ou indiens, ne garnir le vaisseau que de Portugais[1]. De leur côté, les marchands ne demandaient pas mieux que de conduire l'apôtre. Mais tous avaient besoin de s'arrêter en Chine et d'y passer l'hiver : c'eût été presque un an de retard, et Xavier n'avait pas de temps à perdre. Il fallut chercher autre chose[2]. Tout ce que l'on trouva, ce fut une jonque chinoise dont le patron portait le surnom peu rassurant de *ladrão*[3], le pirate. Il était prêt à partir, et promettait de conduire le missionnaire droit au Japon. Mais il importait de prendre ses sûretés avec le personnage. Le capitan devait savoir ce que vaut parole de Chinois; et il fut réglé par contrat que, si le *ladrão* ne tenait pas ses

1. *Mon. Xav.*, p. 519-520.

2. Lettre du Père Frois, dans Cros, t. II. p. 49 ; cf. du Jarric, I p. 243; Lucena, l. VI, ch. 14. — Tursellini (l. III, ch. 18) suppose que le saint préféra lui-même un vaisseau chinois, pour ne pas exposer ses compagnons néophytes au scandale des mauvaises mœurs européennes. Il oublie que déjà, par deux fois, ils avaient navigué sur des vaisseaux portugais.

Ici encore nous trouvons Mendez Pinto en contradiction avec les récits les plus authentiques. Il affirme que ce furent les négligences apportées à l'exécution des ordres venus de Goa qui forcèrent Xavier, après maintes contrariétés, à recourir à un marin chinois. Xavier parle de difficultés, mais le contexte indique assez qu'elles sont d'un ordre à part.

3. *Mon. Xav.*, p. 520. Bartoli appelle ce chinois *Necada ;* d'autres disent *Needa*, Charlevoix *Neceda*. C'est le mot hindou *necoda*, capitaine (*Mon. Xav.*, p. 655, note). Le Père Frois lui donne le nom de *Avan* (Cros, II, 49). Voir Yule, *Hobson-Dobson* au mot *Naxeda*.

engagements, ses biens seraient saisis et sa femme mise en prison.

Gama fournit ensuite des vivres pour le voyage et pour un long séjour, plus de trente boisseaux de poivre de première qualité, dont le prix devait servir à l'érection d'une chapelle, et enfin des présents destinés au « roi », d'une valeur de 200 *cruzados*[1]. Au Japon, Xavier devait recevoir encore d'autres aumônes. En tout, près de mille *cruzados*[2]. « On ne peut faire davantage », écrira-t-il au roi de Portugal, parlant du gouverneur de Malacca[3]. Mais c'est jusqu'à Jean III que remontait la reconnaissance du saint, et il disait : « Vous ne sauriez croire ce que nous devons à Son Altesse, et ce qu'elle a fait d'aumônes à tous nos colleges, et maisons[4]. » La tradition ne fut pas perdue ; tant que dura la mission du Japon, la cour de Lisbonne prit à sa charge une part de l'entretien des Pères et des églises.

En même temps, François continuait à se renseigner sur les terres où Dieu l'appelait. En débarquant à Malacca, il avait reçu une lettre où des marchands lui écrivaient du Japon qu'un grand seigneur de ces îles parlait de se faire chrétien, préparait une ambassade[5] pour Goa, demandait des prêtres pour l'instruire. Dans une ville, on leur avait prêté un logis inoccupé. A peine installés, ils sentirent des mains invisibles tirer leurs habits. Ils voyaient errer des fantômes. La maison était hantée : ils se contentèrent de planter des croix tout autour ; le démon ne reparut pas. Et les indigènes d'imiter les Portugais. Les marchands concluaient qu'il y avait grand espoir de conversion[6].

Le saint était très frappé encore des pratiques de l'ascétisme bouddhique. « Dans un monastère du pays de Paul, où étudient beaucoup de *religieux*, ils ont un exercice de méditation que voici. Celui qui a charge de la maison, le supérieur, plus lettré

1. *Mon. Xav.*, p. 529, 530.
2. P. 692. Environ 11.000 francs, somme qu'il faudrait peut-être décupler, en tenant compte de la valeur relative de l'argent. Le *cruzado* valait 400 *reis* ; et le rei, au commencement du XVI^e^ siècle, 0 fr. 0268.
3. P. 529, 530.
4. P. 692.
5. P. 515, 532. Xavier parle de cette ambassade comme d'une chose faite : il est douteux que le projet ait été réalisé.
6. *Mon. Xav.*, p. 538, 539.

que les autres, les réunit tous et leur fait une manière de sermon. Il leur dit de méditer ensuite pendant une heure sur ce point : « Quand un homme expire, qu'il ne peut plus parler, que l'âme se sépare du corps, alors, si elle pouvait parler, que dirait-elle au corps? Et ceux qui sont en enfer ou en purgatoire, que diraient-ils, s'ils revenaient à la vie présente? » L'heure écoulée, le supérieur demande à chacun d'eux quelles pensées il a eues. S'ils disent quelque bonne chose, il les loue; sinon, il les blâme. Ces prêtres, dit-on, prêchent au peuple de quinze en quinze jours. Il va beaucoup de monde à leur prédication, hommes ou femmes. On pleure à ces sermons, surtout les femmes. Celui qui prêche a un tableau de l'enfer et de ses tourments, et il le montre au peuple. Voilà ce que m'a dit Paul de Sainte-Foi. Je lui demandai s'il se souvenait de quelque pensée développée par ces prêcheurs. Il avait, une fois, m'a-t-il répondu, entendu un de ces prêtres dire qu'un méchant homme ou une méchante femme est pire que le diable; que, ce que le diable ne peut faire par lui-même, il le fait par le moyen de ces méchants, comme voler, porter de faux témoignages et autres péchés semblables [1]. »

Sur ces renseignements et d'autres encore, François complétait ses plans. On le conduirait droit au Japon, sans aucun arrêt dans les ports de Chine, car les hostilités entre Chinois et Portugais duraient toujours. Au Japon, il chercherait à pénétrer jusqu'à l'île où était le roi, pour lui dénoncer l'ambassade dont l'avait chargé Notre-Seigneur. Après le roi, les grandes écoles qu'on dit être près de la capitale [2]. Quel genre de vie adopteront les missionnaires? « Les Japonais, nos frères et compagnons, nous disent que les prêtres du pays se scandaliseront s'ils nous voient manger chair ou poisson. Nous ferons donc abstinence continuelle, car il ne faut scandaliser personne [3]. » Qu'on prie

1. P. 542, 543. Certaines sectes, les Rinzai par exemple, ont de ces méditations qui se prolongent parfois en séries de deux mois. L'on n'a pas manqué de faire le rapprochement avec les *Exercices* de saint Ignace (H. Haas, *Geschichte des Christentums in Japan*, t. I, p. 69, note). Quant à la prédication, elle fait partie intégrante du culte bouddhique. Cf. A. B. Mitford, *Tales of old Japan*, 1871, t. II, p. 125.

2. *Mon. Xav.*, p. 520, 529, 539.

3. P. 542. Un des griefs allégués contre les missionnaires en 1587, par Hideyoshi, fut qu'ils mangeaient du bœuf. Le Père Coelho, supérieur, répondit qu'ils ne le faisaient que chez les Portugais quand ils étaient invités.

beaucoup ; car ces prêtres sont nombreux, très puissants, très obéis du peuple, grands et petits. La, Xavier le sent, sera le suprême obstacle. « Vous voyez d'après cela en quelle nécessité nous sommes, nous qui allons au Japon ; il nous faut les sacrifices et saintes oraisons de tous les frères de la bénie Compagnie du Nom de Jésus[1]. »

II. — *Luttes intérieures.*

François ajoute : « L'ennemi s'agite fort pour empêcher ce voyage. Je ne sais ce qu'il appréhende de notre entreprise[2]. » Qu'est-ce à dire? Les empêchements cette fois ne venaient ni des autorités, ni des marchands. Tout le monde à Malacca favorisait une œuvre évidemment utile. Le grand obstacle était dans l'âme du saint, suscité par l'enfer. Il y a là un mystère dont il faut essayer de soulever le voile.

Il partait, certain de suivre la volonté de Dieu : et, à l'adresse de ceux, car il y en avait, qui désapprouvaient ce voyage, il disait à saint Ignace : « Depuis que j'ai reçu des informations sur le Japon, j'ai réfléchi longtemps avant de prendre une détermination. Mais Notre-Seigneur m'ayant donné le sentiment intime que c'est sa volonté que j'aille le servir là, il me semble que si je ne le faisais pas, je serais pire que les infidèles de ce pays[3]. Il était si sûr d'être dans le vrai, qu'il était prêt à dégarnir les autres missions pour celle-là. Il disait au Père Balthasar Gago : « Tenez-vous prêt pour le moment où je vous appellerai. Si je vois que le fruit est plus grand au Japon, je vous écrirai de venir me rejoindre là où je serai[4]. » Aux Pères des Moluques : « Si je vois qu'il se fait plus de fruit au Japon qu'ailleurs, je vous appellerai près de moi. Soyez prêts à venir[5]. »

Et à Simon Rodriguez lui-même : « Je vous enverrai une longue relation ; et ce ne sera pas merveille alors si vous préférez le Japon au tumulte de la cour. En vérité, je crois que vous en avez assez[6]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 542.
2. P. 539.
3. *Loc. cit.*
4. P. 524.
5. P. 515.
6. P. 565.

Et il poursuivait : « Nous allons, pleins de confiance en Notre-Seigneur qui nous donnera la victoire contre ses ennemis. Nous ne redoutons pas de nous trouver en face des lettrés de ce pays; car qui ne connaît pas Jésus-Christ, que sait-il? Et celui qui ne désire que la gloire de Dieu et la manifestation de Jésus-Christ avec le salut des âmes, que peut-il craindre? Nous ne craignons ni les infidèles, ni même la multitude des démons qui hantent ce pays barbare... Les vents et les démons ne peuvent nuire sans la permission de Dieu[1]. »

Or, on dirait que, parfois, cette magnifique sécurité avait ses défaillances. A l'invincible attrait qui l'avait entraîné sur la route du Japon, succédait la nuit, l'incertitude, des répugnances terribles, peut-être même, comme naguère à San Thomé, des apparitions diaboliques. Et discrètement, sans en dire trop, il ouvre son âme à saint Ignace. Mais la lettre est pour d'autres encore : on la lira sans doute à Coïmbre devant un auditoire de futurs missionnaires. Et c'est tout à la fois une confidence à demi-mot, une leçon de vaillance à l'adresse de ses jeunes frères d'Europe, peut-être aussi un écho de ses derniers entretiens avec les Pères de Malacca[2].

Le démon lui met sous les yeux, comme naguère ses amis des Indes, les terribles dangers qu'il va falloir affronter. « Mais non, une seule crainte nous est permise, celle d'offenser Dieu Notre-Seigneur. Nous sommes sûrs de vaincre nos ennemis, si nous nous gardons du péché. Or, à tous, Dieu donne la grâce suffisante pour le servir loin du péché. Nous espérons donc qu'il nous la donnera. Et, puisque tout notre bien et tout notre mal consiste à bien ou mal user de la grâce, nous nous confions dans les mérites de la Sainte Mère Église, épouse de Jésus-Christ, spécialement dans les mérites de tous ceux de la Compagnie du nom de Jésus, de tous ceux et celles qui lui sont dévoués. Tout cela nous vaudra de bien user des grâces du Seigneur Jésus. »

Du reste, en face des difficultés accumulées par le démon, deux choses le rassurent. Tout d'abord, Dieu voit ses inten-

1. P. 540.
2. Lettre 82, n. 10 à 14, p. 540.

tions. Avaient-elles été dénaturées? Mais quelles intentions profanes pouvait-on bien lui prêter? Quoi qu'il en soit, il en appelle à sa propre conscience et à Dieu. « Une chose nous console, Dieu sait pourquoi nous allons au Japon. C'est uniquement pour que ceux qui sont l'image de Dieu connaissent leur Créateur, et que le Créateur soit glorifié par les créatures, faites à son image et ressemblance, pour que les limites de la Sainte Mère Église, épouse de Jésus-Christ, soient dilatées... Cela nous donne la confiance que notre voyage réussira. »

Et puis, quelque obstacle matériel qui s'oppose à lui, toutes les créatures dépendent de Dieu; elles ne font rien sans le congé de Dieu. Les démons eux-mêmes obéissent à Dieu. L'ennemi ne put faire à Job aucun mal sans l'autorisation de Dieu. Cela dit, il avoue que les dangers sont grands. « Partout labeurs, périls de mort. Ce voyage est très hasardeux; grandes tempêtes, nombreux écueils, force pirates; mais surtout les tempêtes. Quand trois navires quittent un port en ce pays, c'est beaucoup s'il en échappe deux. »

Il y a ici une objection possible. Quelque théologien peut-être la lui avait opposée à Goa. Peut-être encore le démon la faisait-il passer obstinément devant son esprit sous forme de cas de conscience personnel. « Je me dis bien souvent que nos grands docteurs de la Compagnie, s'ils venaient par ici, en face de ces travaux, qui ne sont pas petits, devant ces dangereux voyages, pourraient s'imaginer que c'est là tenter Dieu, tant le péril est clair, tant il se perd de vaisseaux. » En somme, a-t-on le droit de s'exposer, quand on a une chance sur trois de périr? « Qu'en penseraient les docteurs de la Compagnie? Humainement parlant, ils auraient sans doute l'esprit en peine et en grande peine. » Mais non, ils répondront comme lui, car « l'Esprit-Saint habite en eux », que « tous ces dangers ne sont rien ». Et, pour défendre sa solution, Xavier s'abrite derrière son autorité favorite. « J'ai presque toujours devant les yeux de mon âme une parole que j'ai souvent entendu dire à notre bienheureux Père Ignace : « Ceux de la Compagnie travaille-« ront énergiquement à se vaincre, à se débarrasser de toutes « les craintes qui tuent dans l'homme la foi, l'espérance, la con-« fiance en Dieu. La foi, l'espérance, la confiance sont les dons

« de Dieu ; il les communique à qui il lui plaît, mais le plus « souvent à qui fait des efforts, et des efforts réels pour se « vaincre. »

Cela dit, l'âme établie dans la confiance, François est bien obligé d'avouer que c'est là une vertu malaisée, et, à certaines heures, terriblement difficile à faire passer du désir dans la pratique. « Ce n'est plus du tout la même chose de se confier à Dieu quand on a le nécessaire, et de le faire quand le nécessaire manque, quand on s'en prive volontairement pour imiter Jésus-Christ de plus près. Et aussi, grande est la différence entre ceux qui croient, espèrent, se confient loin des périls de mort et ceux qui le font quand, pour l'amour et service de Dieu, volontairement, pouvant l'éviter, ils affrontent cette mort presque certaine. » Mais cette force d'âme a, dès ici-bas, sa récompense proportionnée... « Si je ne me trompe, conclut le saint, les hommes qui, uniquement pour servir Dieu, se condamnent à une vie continuellement menacée, en peu de temps, ils en viendront à abhorrer la vie présente et à désirer l'autre vie pour vivre et régner éternellement avec Dieu dans le ciel. Car leur existence n'est pas une vie, c'est une mort continuelle, un exil, loin de la gloire pour laquelle nous sommes créés[1]. »

Et maintenant, ce semble, nous pouvons nous faire quelque idée de l'âme de François à l'heure où il s'embarquait pour le Japon. Il part avec entrain, assuré, quoi qu'il arrive, d'être entre les mains de Dieu. Il va, car il a vu clairement, à certaines heures lumineuses, quelle est la volonté de son Maître. Les nuages sont venus ensuite, accumulés par l'imagination, les discours des hommes, l'action du démon. Mais, en pleine conformité avec la doctrine de saint Ignace, il sait que l'âme désolée ne doit rien changer aux résolutions prises dans la lumière et le calme. Il va, ne cherchant qu'une chose à travers les dangers, le salut des âmes ; mais se détachant tous les jours davantage de cette vie misérable, de plus en plus dévoré par le désir du ciel, trop heureux d'y tendre à travers les souffrances et les hasards. Tout cela, il ne songeait pas à en faire la confidence au public, mais pouvait-il exhorter les missionnaires à la vaillance, sans dévoiler quelque chose du fond de son âme ?

1. *Mon. Xav.*, p. 541.

Quant à l'action du démon, tentations de crainte, apparitions, et le reste, il n'était qu'au commencement. Il avait pu vaincre l'ennemi, il ne l'avait pas chassé.

III. — *Le voyage.*

Enfin tout était prêt. Xavier passa la dernière nuit dans l'église de Notre-Dame du Mont, occupé à instruire un novice, Jean Bravo[1]. Puis, le 24 juin 1549, au soir, en la fête de saint Jean-Baptiste, il s'embarqua[2]. Avec lui partaient Cosme de Torrès, Jean Fernandez, les trois Japonais, le Portugais Dominique Diaz[3], le Chinois Manuel et le Malabar Amador[4]. La mousson soufflait du sud-ouest[5]; le bon vent devait durer deux mois encore, ce qu'il fallait pour gagner le Japon, à la condition de ne pas perdre de temps. Le voyage, en ligne droite était de 5.000 kilomètres. Pour cette longue traversée, les missionnaires avaient une jonque chinoise, grosse embarcation de cabotage pouvant jauger de 300 à 400 tonneaux, avant très bas, arrière très élevé, large et carré, trois mâts, voilure rectangulaire en nattes de paille tendues entre des bambous, bref une assez lourde machine.

Sur ces deux mois de navigation, nous n'avons d'autre récit que celui du saint lui-même dans une grande lettre du 5 novembre 1549. Elle n'était adressée aux Pères de Goa que pour être, de là, communiquée à tous ceux qui, à Rome, à Coïmbre, ailleurs encore, aspiraient vers l'apostolat. Aussi le saint ne se contente pas de raconter; à chaque instant, il oublie les faits pour intercaler une exhortation, laquelle n'est, le plus souvent, qu'une confidence involontaire[6].

« Nous allions donc, écrit l'apôtre, à la grâce de Dieu, ayant bon temps et bonne brise. Mais ces parens sont inconstants[7]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 887.
2. P. 573.
3. P. 655.
4. Cros, II, p. 49 (P. Frois).
5. La mousson du sud-ouest commence en avril et souffle surtout en juin, juillet et août.
6. Lettre 90, p. 572-601.
7. P. 573.

Dès les premiers jours, François put voir ce que vaut la parole d'un Chinois païen. A chaque instant on s'arrêtait; le *ladrão* changeait d'avis, il ne voulait plus aller au Japon. Toutes les îles qu'il rencontrait, il y faisait escale. Le temps ne compte pas pour les orientaux ; ils ne comprennent pas qu'on soit pressé. Tergiverser, revenir sur ce qu'ils ont promis, chicaner, discuter à l'infini, voilà leur diplomatie. Et c'est en énervant les Européens, qu'ils finissent par en avoir raison. Nos missionnaires eurent deux mois pour faire leur expérience de ce côté original du caractère chinois.

« Deux choses surtout nous étaient pénibles, continue François. D'abord on ne profitait pas du bon vent que Dieu nous donnait. Nous risquions d'être retardés d'un an, forcés d'hiverner en Chine. Et puis, il y avait les sacrifices sans fin que le capitaine et les païens faisaient à l'idole de leur navire[1]. » Cette idole était quelque grotesque poussah représentant un des dieux de la mer. Pour la première fois peut-être, François se trouvait en contact immédiat avec l'idolâtrie chinoise, enfantine et sotte. Il avait dû l'entrevoir à Malacca où les Célestiaux étaient nombreux; maintenant il lui faut la subir de près et tout le long du jour. Les matelots ne cessaient de brûler des bâtonnets parfumés devant leur dieu, d'allumer de petites bougies de cire colorée, d'enflammer à certaines heures et de livrer aux vents des papiers rouges, pailletés d'or, en hommage aux mauvais génies[2].

Le plus souvent il s'agissait d'augurer l'avenir et de savoir s'il fallait poursuivre la route. Alors Xavier les voyait aller devant leur poussah, battre du front le plancher à plusieurs reprises, prendre dans un cornet de petits bâtons plats d'un demi-pied et portant des caractères énigmatiques, multiplier les révérences, faire tomber au hasard une de ces planchettes, enfin, à défaut d'un bonze pour les expliquer, consulter une grande pancarte pour savoir la réponse de l'oracle[3]. « Nous ne pouvions les en empêcher, poursuit-il; ils demandaient à l'idole si, oui ou non, nous aborderions au Japon, si

1. P. 57[illegible].
2. Voir une lettre de 1707, Launay, *Hist. gén. de la Société des M. E.*, t. II, p. 477.
3. Du Halde, *Description de la Chine*, t. II, p. 47-48.

le bon vent allait durer, et les sorts donnaient tantôt une bonne réponse, tantôt une mauvaise [1]. »

« Arrivés à cent lieues de Malacca, nous touchâmes à une île (ce devait être Singapour), où l'on se fournit de timons et autres pièces de bois en vue des grandes tempêtes fréquentes en ces parages. Leurs munitions faites, ils recommencèrent leurs sacrifices, fêtèrent leur idole, l'adorèrent, l'adorèrent encore, jetèrent les sorts et demandèrent s'ils auraient bon vent. Le sort répondit que oui, qu'il ne fallait pas tarder davantage. On leva donc les ancres et l'on mit à la voile : tous étaient contents. Eux se confiaient en leur idole, qu'ils avaient installée à la proue avec des chandelles allumées et des bois d'aloes parfumés ; nous, confiants en Dieu, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils, pour l'amour et le service duquel nous allions en ces pays propager la sainte foi [2]. »

Au sortir de Singapour, la jonque entra dans la mer de Chine. Nouvelles hésitations. Le *tadrão* irait bien au Japon, mais reviendrait-il à Malacca ? Les sorts furent jetés de nouveau ; ils répondirent que le navire ne reverrait pas le port d'où il était parti. La jonque n'ira donc pas au Japon. Elle hivernera en Chine et l'on verra l'année suivante ce qu'il faudra faire : « Voyez, s'écrie Xavier, quels ennuis en une traversée où il dépendait du démon et de ses serviteurs de savoir si nous irions au Japon, puisque ceux qui gouvernaient le vaisseau ne faisaient rien que ce que le démon, par ses sorts, leur disait de faire. » Pour une fois, les planchettes avaient dit vrai : la jonque ne devait pas revoir Malacca [3].

Avançant toujours, les voyageurs arrivèrent tout contre la Cochinchine [4]. « Là, dit Xavier, il nous advint deux désastres en

1. Du Halde, *loc. cit*
2. *Mon. Xav.*, p. 574.
3. P. 654.
4. Une tradition locale veut que le saint ait abordé à Cua-Bang. « La chrétienté de Cua-Bang est donc la plus ancienne du Tonkin. C'est de là que la bonne nouvelle se répandit dans le pays. Saint François Xavier a beni cette population et la bénédiction d'un saint de la taille de ce grand apôtre, porte ses fruits. » *Missions catholiques*, 1893, p. 357. — Cua Bang se trouve à une centaine de kilomètres au sud de l'embouchure de la Rivière Rouge, à 400 environ au nord de Tourane. Si la tradition a quelque fondement, il faut supposer que la jonque n'a guère fait que côtoyer la rive de près et a passé entre Haï-nan et le continent. Mais peut-être y a-t-il confusion entre Xavier et le P. Alex. de Rhodes. Ce dernier entra au Tonkin par le petit port de Cua-Bang, le 19 mars 1627 et il le nomma port Saint-Joseph.

un jour. C'était en la vigile de la Madeleine (21 juillet), un peu moins d'un mois après le départ. La mer était grosse, très agitée; nous étions à l'ancre. Or, par mégarde, on avait laissé ouverte la pompe du vaisseau. Manuel, le Chinois, notre compagnon, passant tout près, un violent coup de roulis le fit trébucher et il tomba dans le trou. Nous le crûmes mort; la pompe était pleine d'eau. Dieu, Notre-Seigneur, voulut qu'il n'en mourût pas. Il était pourtant resté longtemps la tête et plus de la moitié du corps dans l'eau. Mais il souffrit plusieurs jours d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Nous le tirâmes donc à grand'peine et il resta quelque temps évanoui. Dieu voulut bien le guérir. Nous achevions de le panser; la tempête continuait, le navire roulait toujours. Une fille du capitaine fut jetée à la mer. Telle était la tourmente que nous ne pûmes la sauver. Elle se noya proche du vaisseau sous les yeux de son père. Ils pleurèrent et se lamentèrent tout ce jour-là et la nuit d'après. C'était pitié de voir cette douleur dans l'âme de ces païens et le danger que nous courions tous sur le navire. Ayant passé le jour et la nuit sans repos, ils firent à leur idole force sacrifices et cérémonies, tuant beaucoup d'oiseaux et lui offrant à boire et à manger. Ils jetèrent les sorts, demandant pourquoi la fille était morte. Le sort répondit qu'elle n'aurait pas été noyée si notre Manuel était mort dans la pompe où il était tombé. Et voilà à quoi tenaient nos vies : à des sorts diaboliques, à un caprice des serviteurs et ministres de Satan. Que serait-il arrivé de nous si Dieu avait laissé toute liberté au démon [1] ? »

On le voit, la lutte commencée dès Malacca avec les puissances infernales se poursuivait sur la jonque. Nulle part comme en Chine peut-être, le « roi de ce monde » ne fait sentir son humiliant esclavage. C'est par excellence, plus que l'Inde encore, le pays des hideuses religions populaires, des mythologies absurdes, du polythéisme aux images grotesques; le pays aussi des mystérieuses maladies, souvent inexplicables à la science humaine; des vaines terreurs qui peuplent l'air, les eaux, la terre, des génies malfaisants et sots; des inquiétudes sans fin sur l'avenir, qui multiplient, à tous les coins de rue, les diseurs de bonne

1. P. 574, 575.

aventure. Or, cette Chine païenne, laide et ridicule, elle se trouvait, comme en abrégé, sur le navire qui, lentement, emportait Xavier vers le Japon; et la pensée du démon, véritable tyran de ces immenses régions, hantait son âme. Le démon n'était pas pour lui un être lointain, mais l'ennemi proche et personnel, à moitié enchaîné dans les pays chrétiens, ici agissant en maître sur l'âme de ces pauvres aveugles. Il le sentait tout près; il reconnaissait son action dans les contretemps qui, chaque jour, venaient ralentir sa marche. Il le haïssait pour le mal qu'il faisait aux hommes, et, avant tout, pour la gloire qu'il enlevait à Dieu. En face de ces idolâtries sans fin, dont il lui fallait être l'impuissant témoin, il éprouvait une de ces douleurs que, seuls, les saints connaissent, dont la source est leur amour de Dieu et dont l'occasion est le péché. Il avait donc, dès le début, supplié Dieu de ne pas permettre, de la part de créatures faites à son image, ces aberrations idolâtriques: ou bien, s'il jugeait à propos de laisser le démon confisquer une adoration qui n'est due qu'au Dieu véritable, que, du moins, l'esprit infernal en fût immédiatement puni par un accroissement dans ses peines[1].

Et Xavier pensait avoir été exaucé : il le sentait à voir s'exaspérer la rage de l'ennemi. Mais que se passa-t-il au juste? Ses allusions sont voilées et il faut y regarder d'un peu près.

Ce n'était pas la première fois qu'il entrait en lutte immédiate avec les puissances des ténèbres. Par ailleurs nous savons que souvent Dieu avait choisi pour consoler son serviteur l'heure des plus affreuses tempêtes, parce que c'était l'heure où, avec plus d'amour, il se jetait entre ses bras de Père. En ce jour de bourrasques et de dangers, Dieu semble lui avoir, une fois de plus, donné une de ces leçons expérimentales, dont les saints estiment si haut la valeur. Cette fois ce fut par l'intermédiaire des démons.

« Bien souvent, écrit-il, le démon m'a dit et répété que le jour des représailles viendrait. » On pouvait croire qu'il était venu et Xavier était persuadé que le double accident dont il

1. *Mon. Xav*, p. 576.

vient de parler, était une vengeance de l'enfer. Mais ce n'était là que persécutions extérieures. Satan voulait aller plus loin, jusqu'à l'âme, s'il était possible.

« Ce jour-là et la nuit qui suivit, Notre-Seigneur me fit la grâce insigne de sentir et de connaître par expérience et à fond, les angoissantes et effroyables craintes que, Dieu le permettant, l'ennemi sait inspirer[1]. » Donc Xavier eut peur. Il eut sa part au calice de terreur que le Maître avait bu au jardin des Olives. « Grâce insigne », dit-il, comme toute chose qui nous fait voir de plus près le peu que nous valons sans le secours divin. Mais en même temps, Dieu lui montra comment résister à ces assauts, en somme plus violents que terribles. « Je n'écris pas quel remède il faut opposer à ces terreurs; ce n'est pas que la leçon soit inutile, mais le temps me manque. Je dis seulement, en un mot, qu'alors on doit se montrer magnanime en face de l'ennemi, absolument dépouillé de toute confiance en soi, mais grandement confiant en Dieu; puis, ayant mis toute sa force et toute son espérance en lui, soutenu par un si grand défenseur et protecteur, se garder de laisser voir la moindre peur, mais être sûr de la victoire[2]. »

Le missionnaire doit s'attendre à toujours vivre sous les menaces prochaines de la mort; et, à certaines heures, l'action du démon renforçant celle de la nature, la pauvre chair sera prise de frayeur : « O mes frères, qu'en sera-t-il de nous à l'heure de la mort, si, durant la vie, nous ne nous préparons pas à savoir espérer, à nous confier en Dieu? En cette heure-là, les tentations grandiront; il y aura des peines et des périls de corps et d'esprit tels que nous n'en avions pas encore sentis[3]. »

François insisterait-il autant sur cette inévitable épreuve de la vie apostolique, si lui-même n'en avait eu l'expérience? Aussi bien la leçon était bonne à donner. Si le missionnaire aujourd'hui a cent fois l'occasion d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, que dire de ceux du XVI^e^ siècle? Périls des corsaires protestants au partir de l'Europe, corsaires malais, chinois, arabes dans les mers d'Asie. Pas de stations météorologiques pour annoncer

1. P. 576.
2. *Ibid.*
3. P. 576, 577.

à l'avance les typhons, pas de puissants paquebots pour traverser les cyclones à peu près indemnes. Puis les ports fermés, les menaces de prison et de mort pour les audacieux qui oseraient mettre le pied sur le sol interdit; pas de relations diplomatiques avec les nations lointaines, pas de flottes de guerre pour les mettre à la raison. Pas de bonnes cartes non plus; et par suite, de longues traversées faites au petit bonheur. On voit si Xavier avait tort de demander aux futurs apôtres une provision inépuisable de confiance en Dieu.

Cependant le voyage se poursuivait tristement. En peu de jours, la jonque se trouva dans les eaux de Chine, en face de Canton. Le patron et tout l'équipage étaient d'avis qu'il fallait s'arrêter et hiverner sur place. Les missionnaires durent parler haut et menacer. Ils écriraient au capitan de Malacca. Il y avait des Portugais non loin de là, à San-Choan; on leur ferait savoir que le *ladrão* manquait à sa parole. Il savait ce qui l'attendait. Le Chinois, qui avait son idée, parut céder, et repartit vers le nord. Le vent était bon : la jonque franchit vite les 500 kilomètres qui séparent Canton d'un autre port alors fort important, Tchang-tchéou, dans le Fou-Kien, le Chincheo des relations portugaises[1].

La comédie qui avait échoué devant Canton allait recommencer. Ici, plus de Portugais; donc, malgré les protestations des passagers, le Chinois se disposait à entrer dans le port, décidé à n'en plus bouger de la saison. Pour les étrangers, c'était la captivité et les supplices; Dieu vint encore à leur aide.

« Une jonque s'approcha de nous, dit Xavier, et nous avertit qu'il y avait en rade force pirates : nous étions perdus si nous passions outre. » Du large, à une lieue de là, on pouvait voir la foule des navires de Chincheo. Le capitaine prit peur et recula. Etait-ce bien des pirates qu'on avait devant soi? la place de leurs vaisseaux n'était guère dans les grands ports comme celui-là. N'était-ce pas plutôt la flotte même de l'Empereur qui croisait dans ces parages pour éloigner les étrangers[2]? Le *ladrão* n'était pas en règle avec le gouvernement de son pays. Le fait

1. *Mon. Xav.*, p. 578.
2. Gaspard DA CRUZ, *Tractado... da China*, Lisbonne, 1569, ch. 23 et 24.

de s'être fixé à Malacca faisait de lui une sorte de déserteur passible de peines sévères. Avec les mandarins locaux, il était des accommodements. Mais il avait tout à craindre des officiers de la flotte.

Que faire? Evidemment revenir à Canton. « Mais le vent était contraire. Nous l'avions en poupe et il nous poussait vers le Japon. Ainsi, contre la volonté du capitaine et de ses matelots, il fallut bien s'y rendre. Ni le démon, ni ses ministres ne purent nous empêcher et Dieu nous conduisit à la terre de nos désirs[1]. »

On était au milieu du mois d'août 1549, quand, les 1.400 kilomètres qui restaient étant franchis, les côtes du Japon et les volcans de l'île Kiu-Siu parurent à l'horizon. Bientôt, passant entre deux hautes cimes, la jonque entra dans une baie sinueuse, profonde, tranquille, encadrée d'une incomparable végétation, bordée de villages, peuplée de barques. Au fond, la petite ville de Cangoxima. Le 15 août, fête de l'Assomption, saint François Xavier prenait possession, au nom de Jésus-Christ, du sol japonais[2].

Ce n'est pas là qu'il eût voulu aborder. Son plan était d'aller droit à la capitale, droit à celui qu'il appelait le « roi du Japon ». La capitale était loin, dans une autre île, et le *ladrão* ne se souciait pas d'allonger de 600 à 700 kilomètres un voyage déjà trop long à son gré. C'était déjà beaucoup pour lui d'avoir déposé ses passagers sur la côte au premier endroit venu. Contretemps providentiel : Cangoxima était le pays de Paul de Sainte-Foi et, pour les premiers jours, Xavier allait trouver un asile assuré.

1. *Mon. Xav.*, p. 579.
2. *Ibid.* — Sur cette ville, *Die katholischen Missionen*, décembre 1919, article du P. G. Schurhammer.

CHAPITRE II

CANGOXIMA

(Août-novembre 1549)

I. — *Les premiers jours.*

Les habitants de Cangoxima avaient déjà vu des Portugais, mais pas encore de prêtres européens. Les missionnaires furent donc très regardés, quoique avec sympathie. Ils rendirent aussitôt visite aux autorités locales, à ceux que Xavier appelle le *capitan* et l'*alcayde*, chef militaire et chef civil. Ils furent courtoisement reçus, puis ils prirent logis chez leur néophyte[1].

Parti de chez lui trois ans auparavant, fugitif, criminel, en rupture de ban, Yajiro reparaissait purifié, transformé, l'âme en paix. Parents et amis l'accueillirent avec joie. On vint le féliciter et de son voyage et de son retour. Heureux homme d'avoir vu tant de pays ! Sa conversion n'excitait aucun scandale[2]. Dans leur bon sens naturel, ces braves gens trouvaient tout simple, qu'ayant rencontré une voie meilleure, Yajiro y fût entré. Eux-mêmes, ne passaient-ils pas facilement d'une secte bouddhique à une autre ?

Une démarche s'imposait : avant toutes choses, il fallait entrer en relations avec le seigneur de la province. Il habitait en son donjon, à cinq lieues de la ville. C'était un de ces féodaux que, trompés par les apparences, les Portugais traitaient de rois. François Xavier, mieux renseigné, les nomme simplement des

1. *Mon. Xav.*, p. 590. Au XVII^e^ siècle, les grandes villes avaient pour gouverneurs civils des *bugiô ;* celles où s'élevaient des *shiro* (forteresses féodales) avaient de plus un *jôdai*, gouverneur militaire. De la Mazelière, *Le Japon*, t. III, p. 225.

2. *Mon. Xav.*, *loc. cit.*

ducs. Leur titre japonais est *daimyô*, les « grands noms [1] ». En fait, ils étaient les vrais maîtres du Japon. Jadis, simples gouverneurs de districts, ils avaient profité des siècles d'anarchie pour se rendre indépendants. Tels nos petits seigneurs du XI[e] siècle dans leurs châteaux. L'île de Kiu-Siu était ainsi partagée entre trois familles princières, les Ohotomo du Bungo, les Rinzôgi du Hizen et les Shimatzu du Satzouma.

Au-dessus d'eux, les daimyô avaient l'empereur et son lieutenant, le *Daïri* et le *Shogun*, un roi fainéant et son maire du palais, tous deux sans ombre d'autorité. Au-dessous, les *samuraï*, caste noble et militaire attachée au seigneur par un code d'honneur et de fidélité qui rappelle à s'y méprendre celui de notre ancienne chevalerie. En dessous encore, mais à une grande distance, le menu peuple, la roture travailleuse, tenue dans le devoir par l'excessive sévérité des peines, au reste portant lestement le joug. Sur cette population, les daimyô exerçaient, en fait sinon en droit, toutes les prérogatives royales, levant les impôts, légiférant, rendant la justice, entretenant une armée, souvent en guerre avec les voisins, toujours occupés à arrondir leur territoire, créant ainsi de petits empires éphémères presque aussitôt dissous que constitués.

Véritable anarchie féodale qui émiettait le Japon et le maintenait dans l'impuissance. Par ailleurs situation favorable aux influences étrangères et à l'apostolat. Chaque seigneur du littoral voudra retenir ou attirer les Portugais dans ses ports, et confisquer le négoce à son profit. Il protégera le missionnaire dans la mesure où il aura besoin du marchand. Tant que durera cet état de choses, le christianisme se développera sans trop d'obstacles. Il n'y aura que des persécutions partielles. Chassés d'une province, il sera toujours possible aux prêtres de passer chez le daimyô voisin et d'y attendre le retour de la paix. Certains seigneurs se sentiront même assez indépendants pour se faire chrétiens. Mais, un demi-siècle après l'arrivée de saint François Xavier, une ère nouvelle s'ouvrira pour le Japon.

1. Ce titre avait un sens élastique : il était porté par tous les seigneurs, grands et petits, plus ou moins indépendants. On en comptait 262, dont 18 de premier rang (Mazelière, t. II, p. 241 ; — Haas, p. 112.

ère d'unité politique et de centralisation ; celle des persécutions générales ne sera pas loin.

Le daimyô duquel dépendait Cangoxima appartenait à la remuante famille des Shimatzu qui devait tant faire parler d'elle dans la suite[1] ; il s'appelait Shimatzu-Takahisa. Il connaissait les Portugais et avait même appris d'eux à fabriquer de la poudre et des arquebuses.

Xavier tenait à le voir. Paul de Sainte-Foi prépara les voies. Lui-même avait à se mettre en règle avec la justice de son pays. Le prince le reçut, l'interrogea sur ses voyages, sur les Portugais, leurs mœurs, leur puissance, leurs richesses. Paul répondit à tout, parla longuement des merveilles de Goa, mais plus encore du Père François. Il voulait faire désirer la visite de son maître. Il exposa ce qu'était sa nouvelle religion, exhiba un tableau de l'enfant Jésus sur les genoux de Marie et donna quelques explications. Le prince vénéra la sainte image : après l'avoir considérée à loisir, il se prosterna — les prosternements sont une des formes les plus communes de la politesse indigène — et il ordonna aux assistants d'en faire autant. Puis il fit montrer le tableau à sa mère qui prit un plaisir extrême à le considérer[2].

Quelques jours après, un samuraï aux ordres de cette princesse, venait à Cangoxima demander qu'on voulût bien faire pour elle une copie du merveilleux tableau. Il fut impossible de la satisfaire. Elle pria qu'on lui donnât du moins par écrit une explication de la doctrine des étrangers. Simple curiosité de femme ? ou bien la grâce commençait-elle déjà à solliciter ces âmes païennes ?

Naturellement ce fut dans l'entourage de Paul de Sainte-Foi que se firent les premières conversions. Le néophyte était dans toute sa ferveur. « Paul, mon bon compagnon, écrira bientôt François, aussitôt arrivé, s'est mis au travail et prêche nuit

1. Ce fut elle qui, en 1868, résista le plus longtemps à la révolution qui modifia si profondément la constitution japonaise.

2. *Mon. Xav.*, n. 590, 596. Les anciens biographes, faute d'être au courant des usages japonais, ont forcé le sens de ce passage, laissant croire à un acte de véritable adoration. Sur quoi des auteurs protestants, forçant encore plus la note, accusent Xavier d'avoir fait rendre à la Vierge un culte qui n'est dû qu'à Dieu.

et jour[1]. » Il ne devait pas avoir de peine à grouper un auditoire. Les Japonais ont la passion des longues causeries. Le moindre événement leur sert de prétexte à d'interminables entretiens autour d'une théière ou d'un braséro[2]. Parents et amis se pressèrent donc pour l'entendre. Auditoire populaire, car Paul était roturier et sans lettres : mais il y trouva des âmes assez généreuses pour rompre sans retard avec les superstitions.

« Dieu, dans sa grande miséricorde, écrit-il aux Pères de Rome, a accompli mon désir : il m'a ramené au Japon pour que je fisse chrétiens ma mère, ma femme, ma fille, de nombreux parents, hommes et femmes et beaucoup de connaissances. Maintenant qu'ils sont baptisés, mon désir est qu'ils persévèrent jusqu'à la fin. Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous demande, mes Pères et Frères, que, dans vos prières et sacrifices, vous songiez spécialement à me recommander à Dieu, moi et tous mes parents néophytes; car il ne suffit pas pour nous sauver de commencer à servir Dieu, il faut persévérer jusqu'au bout. Avec l'aide de Dieu, j'espère qu'une grande partie des Japonais se convertira à notre foi, car ils aiment à m'écouter quand je leur parle des choses de Jésus-Christ. Il n'y a pas jusqu'aux religieux du Japon qui, maintenant, loin de s'en offenser, aiment à ce que je les entretienne de la loi des chrétiens. Nous sommes tous bien de corps. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de l'âme. Nous nous trouvons fort éloignés les uns des autres. Plaise à Dieu que ce soit pour régner avec Jésus-Christ. De Cangoxima, 5 novembre 1549. Votre très aimant et très petit frère, Paul de Sainte-Foi[3]. »

Le premier baptisé passe pour s'être appelé Kimura[4]. Un jeune homme nommé Bernard se donna à Xavier et ne le quitta plus de deux ans[5]. Puis ce fut le tour du Japonais chez qui le père avait pris gîte quand il eut quitté la maison de Paul[6].

Après un mois et demi d'attente, François fut enfin convoqué

1. *Mon. Xav.*, p. 653.
2. C'est ce qu'on appelle le *sódan*. Bellessort, *La Société japonaise*, p. 393, 394.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 88.
4. Le B[t] Léonard Kimura, brûlé à petit feu en 1619 à Nagasaki, était, dit-on, petit-fils du premier Japonais baptisé par Xavier. C'est du moins ce qu'on lit dans le procès de béatification des martyrs japonais (*Japonen. Beatificationis Informatio...*, Rome, 1866, p. 14).
5. Cros, II p. 51.
6. P. 52.

à la résidence des Shimatzu. C'était en la fête de saint Michel : jour de bon augure pour qui venait au Japon attaquer l'empire du diable [1]. Le château n'existe plus : il a été rasé avec tous les autres donjons seigneuriaux, au cours des dernières luttes de l'empire contre la féodalité. Mais c'est lui probablement que décrivait le voyageur Georges Alvarez, dans la relation déjà citée. « J'ai visité la forteresse du roi, elle contenait dix-neuf maisons séparées et pas moins de quarante-sept portes ouvrant sur autant de passages et de ruelles. L'enceinte extérieure était de grès ; les murs, plus épais qu'élevés, en terre, et fortifiés par des palissades. La porte d'entrée était haut placée, d'accès difficile et si étroite que les cavaliers ne pouvaient passer qu'à la file. Je n'ai jamais vu château d'aspect plus impénétrable [2]. »

Xavier fut sans doute soumis au protocole compliqué des grandes réceptions. Le daimyô sur une sorte de théâtre, entouré de ses fonctionnaires, tous accroupis sur les nattes ; lui, accroupi de même, en bas, dans une attitude respectueuse ; et, tout autour, les officiers inférieurs prosternés, attendant les ordres du maître. L'audience fut courtoise. L'entretien roula sur la religion. Le Père montra au prince un livre de prières richement relié, Bible ou Missel, et Shimatzu recommanda de conserver avec soin cet ouvrage qui contenait la loi chrétienne. Il déclara que, si cette loi était vraie et bonne, elle l'emporterait : il faudrait bien que le démon en passât par là [3].

Xavier avait deux requêtes à présenter. D'abord il demandait pour soi la liberté de prêcher, et, pour les habitants, celle d'embrasser le christianisme. Une réponse favorable lui fut envoyée quelques jours après. Il fut moins heureux sur l'autre point. Quand il parla de passer à Miyaco pour y voir le « roi », le daimyô se déroba [4]. Il ne jugea pas à propos de dire à l'étranger que le chef de l'Empire ne comptait pas, que c'était perdre son temps que d'en solliciter une audience. Il allégua simplement le vent contraire et l'impossibilité de partir. Dans cinq mois, au changement de la mousson, il fourni-

1. *Mon. Xav.*, p. 625.
2. Camara Manoel, *op. cit.* p. 120.
3. *Mon. Xav.*, p. 599.
4. *Ibid.*, p. 600.

rait le navire nécessaire. Quant à aller par terre, la guerre était partout et les chemins n'étaient pas sûrs[1]. Le daimyô ne disait pas le fond de sa pensée. Ce qu'il voulait, c'était ramener dans ses ports les « barbares du sud ». Après avoir un instant fréquenté Cangoxima, ils préféraient maintenant d'autres marchés plus riches ou plus accessibles. La présence chez lui de ce « bonze » étranger si vénéré, ne contribuerait-elle pas à les attirer, eux et leurs cargaisons? Là était le secret de ses faveurs et de ses réticences[2].

Xavier dut se résigner à attendre. Mais l'audience n'avait pas été sans fruit : le prince laissait toute liberté de conscience. On en profita dans les milieux même aristocratiques. A six ou sept lieues de Cangoxima, était la forteresse d'Ichiku. Le seigneur, parent et vassal de Shimatzu s'appelait Nürô-Ise-no-Kami[3]. Un de ses régisseurs se convertit et fut nommé Michel. Michel se fit apôtre et bientôt toute la maison, le seigneur excepté, fut chrétienne[4]. Il y eut alors à Cangoxima et aux environs une centaine de néophytes[5] gagnés un par un dans les conversations particulières. « C'était, dit naïvement le Père de Sousa, pêcher à la ligne : aux Indes, François pêchait au filet[6]. »

II. — *Prédications.*

Pour remplir les loisirs que le daimyô imposait aux missionnaires, le travail ne manquait pas. Avant tout, il fallait étudier la langue et traduire en japonais prières et catéchisme. Dès le temps de la traversée, Jean Fernandez — on ne nous parle que de lui — s'était mis à l'œuvre[7]. Xavier, une fois de plus, se plongea dans ce rude labeur qui déjà, à la Pêcherie et à Malacca, l'avait mis aux prises avec des idiomes inconnus. Pour l'aider, il n'avait que Paul de Sainte-Foi, un médiocre professeur,

1. P. Frois, Cros, II, p. 50.
2. Valignano, p. 120.
3. Dans la lettre de Frois, *Niyro Yxenocamidono. Dono*, ou *tono*, est un titre honorifique.
4. Cros, p. 51.
5. *Mon. Xav.*, p. 680.
6. Sousa, I, p. 511.
7. P. Frois, dans Cros, II, p. 50.

parlant un mauvais japonais et écrivant si mal que les lettrés ne pouvaient le lire sans se moquer[1].

La langue elle-même n'est pas des plus difficiles : il en est en Orient de bien plus ardues. Mais le vocabulaire, très riche, est aussi d'une délicatesse extrême. « Les Japonais, notait Valignano, ont certaines règles d'élégance et de bon ton, qui varient avec les personnes. Et alors, il faut changer de noms ou de verbes, d'après le rang de l'interlocuteur, prendre des termes nobles ou vulgaires, d'honneur ou de mépris. On écrit autrement qu'on ne parle et les hommes ne parlent pas comme les femmes[2]. » De là, pour les missionnaires, surtout pour les premiers, un obstacle décourageant. A chaque instant, les équivoques rendaient leur prédication ridicule ou incompréhensible. Après trois mois de labeurs, François n'avait pas fait de grands progrès, et il écrivait : « Plaise à Dieu nous délier la langue pour parler de lui. Alors, avec sa grâce et faveur, nous ferions beaucoup de bien. Nous sommes au milieu des indigènes, comme des statues. Eux parlent, et beaucoup, de nous. Faute de les entendre, nous nous taisons, réduits que nous sommes à nous transformer en petits enfants qui apprennent à parler. Plaise à Dieu nous rendre petits enfants en pureté de cœur et simplicité[3]. » Jean Fernandez fut plus heureux : en peu de temps, il parvint à s'en tirer[4], et c'est probablement en pensant à lui que, plus tard, le saint déclarait qu'après tout le japonais n'était pas inabordable[5].

Mais comment François aurait-il pu progresser ? L'apostolat immédiat s'imposait à lui : il ne pouvait se dérober aux importunités des indigènes. Il n'habitait plus chez Paul de Sainte-Foi : le daimyô avait mis à sa disposition une maisonnette[6]. Or on sait ce qu'est une demeure japonaise et s'il est possible d'y trouver la solitude. Légère construction en bois ou en terre, à un seul étage, écrasée sous son toit épais en paille de riz ; pour cloisons entre les appartements, des paravents mobiles en papier,

1. Valignano, p. 119.
2. *Ibid.*, p. 111.
3. *Mon. Xav.*, p. 591, 592.
4. Cros, t. II, p. 50, 51 (Frois).
5. *Mon. Xav.*, p. 676.
6. Cros, p. 51.

glissant dans les rainures du plancher. Aussi, bientôt, les Européens furent comme assiégés dans leur logis transparent. Il fallut passer les soirées, accroupis sur les nattes, dans l'attitude la plus gênante, subissant des visites sans fin, écoutant, sans y pouvoir prendre part, de longues et lentes conversations, dont ils faisaient les frais, répondant par l'intermédiaire de Paul, à mille questions disparates. Pour le travail, il leur restait les heures de nuit que ne prenaient pas le repos ou la prière[1].

L'hiver leur apporta un peu de loisir, François put composer, aidé de son néophyte, une instruction sur la création du monde, l'avènement du Fils de Dieu, les commandements, le jugement dernier, sujet ordinaire de ses entretiens. On en fit deux copies, l'une pour les Japonais, dans l'écriture du pays, l'autre en caractères latins pour les Pères. Xavier avoue que ce travail lui coûta beaucoup de peine[2]. Il était naturellement très imparfait, et l'on dut plus tard le remplacer par un autre plus correct[3]. Quand ce fut achevé, Xavier put s'en aller, son cahier à la main, prêcher par les chemins et le long des rues. On montrait plus tard la terrasse d'une pagode où, deux fois le jour, il venait s'asseoir pour lire son texte[4]. L'auditoire s'amassait, médiocrement respectueux, et le prédicateur aura ses raisons d'écrire : « Ils sont très polis entre eux, beaucoup moins avec les étrangers qu'ils méprisent[5]. » Le Japonais est caricaturiste : la physionomie européenne, nouvelle pour lui, prêtait à des plaisanteries faciles. Un annaliste de Kiôto, décrivait quelques années plus tard un missionnaire, le Père Organtini : « Haut de neuf pieds (japonais), la tête petite à proportion du corps, le visage rouge, les yeux ronds, le nez long. Vu de côté, il avait les épaules ployées. Sa bouche atteignait jusqu'aux oreilles et ses dents, très blanches, étaient pareilles à celles d'un cheval. Ses ongles semblaient des griffes d'ours... Quelqu'un dessina cette figure étrange et la fit passer dans les provinces du centre... Il avait l'apparence très humble et la voix comme le roucoulement d'une colombe... On aurait dit une chauve-souris les ailes ouvertes.

1. *Ibid.*
2. *Mon. Xav.*, p. 680; — Cros, p. 51.
3. Cros, p. 53.
4. Cros, p. 74 (Annaliste de Macao).
5. *Mon. Xav.*, p. 676.

C'était extrêmement laid à voir. Il avait sur lui des parfums exquis dont l'odeur se répandait dans toute la salle[1]. » Ces lignes nous donnent une idée des caquetages qui devaient accompagner le saint dans ses prédications. Ses compagnons et lui, dit Valignano, « avaient grand'peine à s'exprimer, à répondre aux questions. Aussi l'on se moquait d'eux. L'on s'étonnait de la forme de leurs vêtements, de leurs gestes ». Sans doute les Japonais trouvaient que les « barbares du sud » s'agitaient beaucoup en parlant. Mais « d'autres finissaient par les prendre en pitié. Des hommes qui venaient de si loin enseigner une loi nouvelle ne devaient pas être des ignorants. Il y avait quelque chose dans ce qu'ils disaient. Et le public se partageait ». Rien n'arrêtait le zèle de Xavier, les obstacles « l'enflammaient au contraire. Bien plus que les traductions de Paul de Sainte-Foi, plus que le livre qu'il lisait, la sainteté de sa vie, et l'Esprit que Notre-Seigneur lui communiquait, faisaient comprendre que son enseignement était bon[2] ».

III. — *François Xavier et les Japonais. Le Bouddhisme.*

En même temps, François étudiait le peuple qui l'entourait. De l'extérieur pittoresque, de l'exotisme dont nous sommes friands aujourd'hui, il ne paraît pas avoir été curieux. Ce qui l'intéresse, on le comprend, ce sont les traits moraux de la physionomie japonaise. Il en démêle le fort et le faible avec une clairvoyance qui n'exclut point la sympathie, au contraire. On ne peut nier qu'il ait été plus sensible aux qualités qu'aux défauts.

A Cangoxima, il se trouvait dans la partie du Japon où les tendances vigoureuses de la race sont plus accentuées. Le Satzouma, pays aujourd'hui peu visité, s'intitule lui-même « la patrie des hommes d'intelligence et de courage ». Défenseurs irréductibles des droits féodaux, on les trouve dans toutes les bagarres qui ont marqué la fin de l'ancien régime. Moins artistes que leurs frères du centre, mais plus guerriers, plus austères;

1. *Histoire du couvent catholique de Kiôto*, 1568-1585 (*Revue de l'histoire des Religions*, 1895, t. I, p. 270). Le missionnaire est appelé *Ouroucan*.
2. Valignano, p. 119, 120.

et les Japonais qui reviennent d'Europe vous disent : « Telle province, c'est Athènes, mais Satzouma, c'est Sparte[1]. » Aussi, ce qui frappa saint François Xavier chez ses premiers hôtes, plus que la vivacité de l'esprit, ce fut la fierté. « A en juger par ceux avec qui nous avons jusqu'ici traité, dit-il, c'est le meilleur de tous les peuples qu'on ait découverts, et je crois bien que, chez les infidèles, on ne trouvera pas mieux. Ils sont d'un commerce agréable, généralement bons et sans malice, hommes d'honneur, et c'est merveille comme ils mettent l'honneur au-dessus de tout. Pauvres, pour la plupart, mais la pauvreté, qu'on soit noble ou non, n'est pas infamante. Ils ont sur ce point une manière de voir qui est trop rare chez les chrétiens; c'est que les nobles, dans les honneurs qu'ils se rendent entre eux, ne distinguent pas entre pauvres et riches. Pour rien au monde un noble pauvre n'épouserait une fille du peuple, quelque riche qu'elle fût. Pareille alliance les ferait, croient-ils, déchoir de leur caste. Donc, pour eux, honneur passe richesse[2].»

« Ils sont persuadés que, comme soldats et cavaliers, ils n'ont pas leurs pareils. Ils estiment peu les autres nations. Ils ont le goût des armes : leur grande richesse, c'est d'avoir de belles armures, bien garnies d'or et d'argent. A la maison, dehors, partout, ils portent épées ou poignards. Quand ils dorment, ils les ont à leur chevet[3]. Un enfant de quatorze ans a déjà son épée et son poignard. Ce sont gens à ne pas supporter une injure ou une parole de mépris[4]. »

L'ancien gentilhomme navarrais ne peut manquer de noter le respect du peuple pour les nobles et l'attachement des nobles à leur chef et seigneur le daimyô. « Et c'est, remarque-t-il, à ce qu'il me semble, affaire d'honneur, beaucoup plus que de crainte[5]. » Il avait raison. L'on sait jusqu'où le Japonais, aujourd'hui encore, pousse l'esprit chevaleresque. Il y avait là de quoi séduire le missionnaire, dont la famille, à cette heure-là même, dans son château démantelé de Xavier, payait, en pauvreté et en déboires, le dévouement à ses rois vaincus.

1. Bellessort, *La Société japonaise*, p. 154.
2. *Mon. Xav.*, p. 579.
3. P. 676.
4. P. 579, 580.
5. P 580.

Cette hauteur naturelle de vues rendait le Japonais sévère pour certaines fautes : « Ici, poursuit Xavier, il y a peu de voleurs... Dans toutes les terres que j'ai visitées en ma vie, chrétiennes ou non, je n'ai pas vu de peuple aussi délicat en matière de vol... Ils ne jouent pas, tiennent le jeu pour déshonorant, car le joueur désire le bien d'autrui, et cela mène au vol[1]. » Quand Xavier ajoute que le larcin est puni de mort, c'est à peine s'il exagère. Naguère encore tout vol supérieur à cinquante francs menait à la croix ou au feu. Avait-on entendu parler d'un larron en liberté, aussitôt les chefs de village se mettaient en chasse, et c'était à qui le découvrirait le premier et le tuerait[2].

Tel est le tableau, nécessairement sommaire, que François Xavier, après quatre ou cinq mois de séjour à Cangoxima, envoyait à ses frères d'Europe. Il n'y changera rien, quand il aura vécu plus longtemps de la vie des insulaires, surtout quand il aura vu ce que le christianisme était capable de tirer d'une race fière et intelligente, et il écrira ces lignes célèbres qui sont comme la charte de noblesse des Japonais catholiques : « Du Japon, j'aurais tant à vous dire que je n'en finirais pas... Allons, je termine, sans pouvoir terminer, car c'est à mes Pères et Frères si aimés que j'écris, et je leur parle *des chrétiens du Japon, mes délices*[3]. »

Mais il y avait des ombres au tableau, et très noires. Xavier ne les ignora pas. Il ne nous a rien caché des mœurs dépravées qui s'étalaient au grand jour, mais il a soin d'en reporter avant tout la honte sur le clergé bouddhiste.

Ces bonzes dont les voyageurs lui avaient beaucoup parlé, et dont les dehors rappelaient étrangement ceux des moines chrétiens, il les rencontrait maintenant par centaines. Il les voyait, menton glabre et tête rasée, pauvrement vêtus, quêtant de porte en porte ; ou bien, assis sur leurs talons, au seuil des temples, les yeux baissés, égrenant leur chapelet des cent huit passions. S'il entrait dans les pagodes dont les portiques s'ouvraient sur la rue, il les entendait qui, accroupis sur leurs

1. *Mon. Xav.*, p. 580.
2. Valignano, p. 95, et la relation de Georges Alvarez.
3. *Mon. Xav.*, p. 696, 697.

nattes, autour de la salle, psalmodiaient à deux chœurs leurs mélopées traînantes. Là, il le devinait, était le grand ennemi : car les bonzes étaient les maîtres des âmes.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici brièvement ce qu'ils en avaient fait, de ces âmes, et sur quel patron ils les avaient modelées. Il faut bien savoir en face de quel idéal François venait dresser l'idéal évangélique.

Le bouddhisme est assez connu. Personne n'ignore quelle conception de la vie, décevante et fataliste, les disciples de Sakia-Mouni avaient propagée par tout l'orient. A l'origine, c'était tout le contraire d'une religion, simple morale philosophique issue des spéculations indiennes. Elle apprenait à l'homme le chemin du bonheur, mais sans culte, sans divinité, sans espoir d'une autre vie, sans prière et sans dogme : rien que l'effort individuel de la volonté et de la pensée.

Y a-t-il un être suprême? Question oiseuse. Y a-t-il une origine des choses? Problème sans intérêt. Ce qui pousse les gens à l'existence, c'est leur volonté de vivre, c'est le désir, source de toutes les douleurs. Des forces, inférieures ou supérieures, les *skandhas*, flottaient indécises. Le désir d'être les a réunies. De cet agrégat est sorti ce que les occidentaux appellent une âme. La mort le dissout un instant : mais le désir subsiste, et coagule de nouveau ces forces sous une forme nouvelle. Hier homme, aujourd'hui animal, demain plante ou fantôme. L'on monte ainsi ou l'on descend l'échelle des êtres selon que, de ses existences antérieures, on apporte des fautes à expier ou des mérites acquis. Cela dure jusqu'à l'épuisement complet des fatales ressources de vie qui sont en nous.

Ainsi, pas de Dieu au point de départ, pas de ciel et d'enfer au point d'arrivée. Partis du vide, les êtres tendent au vide, et le vide définitif vers lequel s'achemine l'ombre humaine c'est le Nirwana, dont il est difficile de dire si c'est le néant ou la béatitude.

Cette métaphysique avait ses corollaires moraux. Que faire donc, et que sera la vie? Aux grossiers occidentaux de chercher la vie intense. L'idéal bouddhique sera la vie diminuée. Il faut, par une série d'exercices habilement gradués, en se soumettant à un régime savant d'anémie morale et intellec-

tuelle, épuiser artificiellement le désir d'être, cause de tous les maux. On peut espérer par là d'arriver dès ici-bas à la science libératrice, la perfection qu'on appelle la *bodhi*, et entrer enfin dans la reposante inconscience du nirwana. Cette cure morale ne peut se réaliser que dans une existence complètement exempte des soucis terrestres, et, de là, le monachisme bouddhique.

Mener une vie d'isolement mais dans une communauté, de privations mais sans excès de pénitence, de célibat mais sans scrupules de chasteté, d'aumônes et de pauvreté mais aussi de paresse et de loisirs, de pitié pour les autres êtres mais de pitié stérile, de contemplation intérieure mais d'inertie intellectuelle : voilà l'idéal nouveau, l'ascétisme oriental qui, dans son fond, est le contrepied de l'ascétisme chrétien. Il est des doctrines plus grossières, en est-il de plus foncièrement immorale ?

Sans doute l'immortelle nature humaine ne subit pas pareille déformation sans protester, sans prendre ses revanches. Aussi le bouddhisme pur n'existait plus au Japon depuis des siècles quand saint François Xavier rencontra pour la première fois, à Cangoxima, ces étranges moines. Mais, quelque dilué que fût le poison de Sakia-Mouni, il n'en avait pas moins agi sur les âmes. Ces qualités mêmes qui attiraient la sympathie du saint étaient mêlées de grands défauts qui ne lui échappaient point, mais dont il ignorait l'origine. Tout ce qu'il y a au Japon, dans le monde moral, intellectuel, artistique, de contourné, de contre nature est le fait du bouddhisme.

Xavier aimait chez les insulaires le sentiment de l'honneur et la fierté. Mais cette fierté tournait facilement en un orgueil misérable que le baptême ne parviendra pas toujours à détruire. Le sentiment de l'honneur, en se déformant, donnera naissance à la coutume monstrueuse du *hara-kiri*. Pour une contrariété, pour prouver son innocence, protester contre un ordre, attirer l'attention, pour un rien, le Japonais s'ouvre le ventre. Raffinement bouddhique d'une belle chose[1].

Bouddhique encore, et inquiétant parce qu'il est anormal, ce

1. Xavier, dans ses lettres, ne signale pas cette coutume. Il n'eut sans doute pas l'occasion de l'observer

mépris de la mort, si aisé, coûtant si peu qu'on n'admire plus; on se révolte comme devant une monstruosité. Puis, à tant mépriser la mort pour soi, l'on en vient vite à la mépriser chez les autres ; et voilà, chez ce peuple si respectueux des animaux, pendant des siècles, une histoire faite de massacres et de guerres, sans fin, sans but, sans idée, sans profit.

Bouddhique, ce gaspillage d'héroïsme personnel. Au lieu du dévouement pour des causes précises, du dévouement raisonnable et raisonné, ménager de ses ressources, le Japon, durant des siècles, a pratiqué un idéal de sacrifice prodigue et aveugle. Cet esthète, avec son propre sang et le sang des autres, n'a guère fait que de l'art pour l'art.

Lorsque, de Cangoxima, notre saint sera monté un peu plus au nord, il pénétrera dans un Japon légèrement différent, le Japon classique des provinces centrales. Moins de jactance peut-être que chez les Satzouma, mais plus de finesse. Alors, ce qui retiendra son attention, ce sera l'intelligence questionneuse. Mais là encore, il y a lieu de dénoncer le crime du bouddhisme.

Il avait trouvé le Japonais fin, spirituel, léger, curieux. Il le laissa tel quel, et, durant quinze cents ans, ne lui apprit qu'à subtiliser ses rêves. Sa curiosité même, ardente jusqu'à l'importunité, Xavier en savait quelque chose, gardait un caractère étrange. Durant des siècles, elle était restée endormie, semblant attendre que, du dehors, on vînt la réveiller. Ces insulaires, individuellement si avides de savoir, n'ont cependant jamais fait un pas, donné un coup de rame en dehors de l'archipel, pour s'enquérir du monde, moins actifs cent fois que ces lourdauds de Chinois. Le bouddhisme les tient engourdis. Un instant, la porte du Japon s'entre-bâille devant les étrangers : un souffle un peu vif entre par là, qui va réveiller les âmes. Mais brusquement, la douce religion, devenue féroce, referme la porte, et en voilà pour deux siècles et demi. Pourquoi ? C'est que, par cette ouverture, avec saint François Xavier et l'Évangile, pénétraient tout ce que le bouddhisme cherche à tuer, la conscience, la responsabilité, la pensée, l'esprit de Dieu, la liberté.

Sur ce chapitre de l'intelligence, il faut le dire, les écrivains modernes se montrent parfois plus difficiles que le missionnaire du XVI^e^ siècle. Ils admirent avec quelle maîtrise les petits Japs

se sont approprié les sciences positives d'Occident. Mais ils les attendent encore sur le terrain des idées : ils constatent que l'esprit d'invention est médiocre, et la logique incohérente. Ils ont cru observer que la croissance intellectuelle des individus s'arrête court assez tôt, et ils se demandent s'il en sera ainsi de la race. Pour lui, Xavier comparait l'activité du Japonais à l'indolence mentale des Malais et des Indiens. Ailleurs, c'est lui qui le constate, les indigènes ne sont perspicaces que pour le mal : ici, de plain-pied, quasi sans transition, les néophytes entrent dans le surnaturel. Ils comprennent tout et vite. En fallait-il plus pour que le saint aimât d'un grand amour ces orientaux d'un genre si nouveau?

Pourquoi faut-il que l'expérience commencée par lui, continuée soixante ans par ses disciples, ait été brusquement arrêtée par la persécution bouddhique? Nous aurions, dans la pleine lumière de l'histoire, l'admirable spectacle d'un peuple changeant de mentalité au contact de l'Évangile. On eût vu se produire en grand ce que Xavier constatait chaque jour chez ses fidèles. Sous le souffle de la foi chrétienne, les brumes factices du bouddhisme se dissipaient, et le vrai fond humain réapparaissait, toujours vivant. Les Japonais, dit-on, ne raisonnent pas comme nous. « Les grandes obscurités les intriguent et ne les tourmentent pas. Les énigmes du monde piquent leur curiosité ni plus ni moins qu'un rébus. Ils apportent dans leurs argumentations le même goût de l'imprévu que dans leurs divertissements. Leur dialectique est une boîte à surprises. C'est par l'inattendu qu'ils sont persuadés. Ils subissent délicieusement l'inexplicable. Notre logique leur paraîtrait brutale, susceptible de fausser la délicate complexité de l'univers[1]. » Or cette mentalité bouddhique se déconcertait devant l'enseignement chrétien. Nous en avons la preuve en vingt endroits de la correspondance de Xavier. Sous l'action de la grâce, l'*anima naturaliter christiana* avait des soubresauts douloureux.

Le problème du monde et de la destinée était pour elle, à certains moments, autre chose qu'un rébus. L'éternelle logique, qui pouvait sommeiller, engourdie par la dialectique fuyante

1. Bellessort, p. 192.

des écoles bouddhiques, vivait toujours. Et notre saint trouvait ses auditeurs plus accessibles qu'on ne le suppose au charme austère du raisonnement rigoureux et des arguments en forme. Ils riaient de voir leurs docteurs pressés par le docteur étranger, s'enferrer dans un dilemme ou s'empêtrer dans leurs explications.

Ils jouissaient plus encore peut-être de voir dénoncée leur hypocrisie et l'infamie de leurs mœurs. A voir les vénérables personnages, recueillis, graves, dans leur habit austère et cousu de pièces rapportées, nourris d'herbes et de riz, qui eût soupçonné l'immoralité répugnante dont ils étaient les docteurs ? Les voyageurs n'en parlent qu'à mots couverts. Ils préfèrent s'étendre sur certaines délicatesses dont ils font honneur au bouddhisme. « De tels sentiments, disent-ils, émergent des profondeurs bouddhistes. Ils ont l'inexprimable beauté de ces fleurs de lotus qui s'épanouissent au crépuscule sur l'eau d'un étang solitaire. Oh ! je sais qu'il y a de la vase dans l'étang ! Je n'ignore pas que le bouddhisme japonais est mêlé d'impuretés ignobles ; que ses prêtres sont trop souvent incultes et scandaleux ; et je ne pense pas que ses philosophes aient beaucoup ajouté à la gloire de la doctrine... Leurs douze sectes rivalisent d'arguties et de basse scolastique. Le bouddhisme ne nous intéresse que vu ou entrevu avec les yeux des humbles et des braves gens[1]. »

Cette vase, qui est au fond de l'étang, nous comprenons qu'on évite de la remuer. Mais, à qui sait lire entre les lignes, il n'est pas besoin de grande imagination pour entrevoir la vérité, et la vérité est laide. Saint François Xavier savait à quoi s'en tenir. Depuis longtemps on lui avait dit que ces graves ascètes, éducateurs de la jeunesse noble, étaient ostensiblement adonnés à des pratiques honteuses. Qu'on nous pardonne de parler de ces tristes choses ; le saint n'a pas craint de renseigner sur la matière ses correspondants d'Europe. Après tout, si nous voulons rendre justice à ceux qui ont cultivé, au Japon, tant de fleurs de pénitence et de chasteté, il est bon d'entrevoir dans quel sol de pourriture la grâce a opéré ces merveilles.

Passons sur les bonzes et bonzesses de bas étage. Bien des

1. Bellessort, p. 324

histoires courent sur leur compte ; rien n'y manque, pas même l'infanticide, et Xavier nous déclare : « Par ce que j'ai vu de mes yeux, le public ne se trompe pas à leur sujet[1]. » Mais il y a l'aristocratie de la secte, les bonzes noirs, avec leur semblant de décorum et leur dérisoire vœu de continence. Ils ne valent pas mieux que les autres. Chez eux, le célibat idolâtrique portait tous ses fruits de honte contre nature ; et, dans un peuple chrétien, ils seraient de ceux que la cour d'assises juge à huis-clos. « En somme, déclarait Xavier, les séculiers se conduisent mieux, je les vois plus soumis à la raison que leurs prêtres[2]. » Plus brutalement, le proverbe populaire disait de la secte des *Fokekio :* « Quand un bonze de cette secte deviendra bouddha, la bouse de vache se changera en sauce de fèves[3] » Avant le bouddhisme, assure-t-on, certains excès étaient inconnus au Japon, et c'est elle, la religion qu'on nous dit si bienfaisante, qui a mis cette tare dans la race[4]. On en parle, on en rit, on s'en vante. « Les bonzes, dit saint François Xavier, ne songent même pas à le nier. Le fait est si notoire, si connu de tous, hommes et femmes, grands et petits, si bien passé en coutume, qu'il n'excite ni étonnement, ni horreur[5]. » Du reste, pour eux, prêtres et docteurs de la nation, c'est là comme un privilège et la compensation de leur vie austère. Ce bouddhisme de pourriture n'est pas sans doute celui des érudits et des artistes, mais c'est le bouddhisme vivant, l'éducateur du vieux Japon.

Le Japon shintoïste avait, dit-on, une « moralité d'oiseau », une sorte d'inintelligence presque naïve de la pureté ; en quoi il ne se distinguait pas du commun des idolâtres. Mais, sous l'influence des bonzes, il apprit à se jouer à lui-même, sans en être dupe, la comédie de la retenue ou de la pudeur. Hypocrisie ? Non, puisque personne ne s'y trompe. Les bonzes rient sous cape quand ils parlent de leur austérité ; le peuple s'en amuse, et, à la parodie de la vertu, répond par le parodie du respect.

Et maintenant, à ces insulaires, qu'est-ce que Xavier appor-

1. *Mon. Xav.*, p. 609.
2. *Mon. Xav.*, p. 608.
3. Haas, I, p. 136. Le *miso*, sauce de fèves, plat très recherché.
4. Valignano, p. 101.
5. *Mon. Xav.*, p. 580.

tait? La foi sans doute, et, avec la foi, un levain de vie qui fera fermenter les âmes. Toutes ces forces intellectuelles et morales auxquelles le bouddhisme avait imprimé des mouvements morbides, incomplets ou exagérés, prendront ampleur et force, vie et santé. Dans cette atmosphère nouvelle et vraiment divine, l'âme japonaise quittera ses attitudes contournées, où elle ressemblait aux cèdres nains de ses jardins symboliques, pour s'étendre au large, en liberté, comme les grands érables de ses collines.

A son instinct de sacrifice, la foi donnera un but précis et sublime. Son insouciance devant la mort, transfigurée par l'amour de Jésus-Christ, deviendra l'enthousiasme des martyrs. Le sentiment, plus artistique que moral, de l'inconsistance des choses se transformera en mépris ascétique pour le monde.

Puis, voici de véritables créations. Hier, le Japonais ne soupçonnait pas l'amour de la vérité, la lutte pour les idées, la passion de l'absolu; le Japonais chrétien mourra pour son *Credo*. Hier, pas même la notion de la chasteté. On trouvait de tout dans l'idéal du *bushi*, le chevalier japonais, mais pas cela : on y trouvait même exactement le contraire[1]. Et voici que la pureté germe partout. Hier encore, tout le système philosophique japonais aboutissait à la négation du moi, à l'absorption de la personnalité et, par suite, à l'oubli des responsabilités individuelles. Avec cette conception orientale où le moi n'est plus qu'un agrégat d'inconcevables complexités, accumulées par des vies antérieures, plus de morale possible et aussi plus de dignité personnelle, plus d'hommes. Le christianisme va renverser toutes ces conceptions avilissantes et rendre à l'âme, au *moi*, sa dignité perdue, ses droits, sa fierté. Pour la première fois, depuis des siècles, on saura au Japon ce que c'est qu'une conscience. Le sentiment profond des droits du for intérieur se réveillera de son long sommeil. C'est lui qui remplira d'aise les catéchumènes de Xavier, et d'autres encore, quand il écrasera de ses ironies l'hypocrisie des bonzes, et nous comprenons le cri de l'apôtre : « Ces Japonais chrétiens, ils sont mes délices. »

1. Cap. Brinkley, *Japan, its history, arts and literature*, 1901, t. II, p. 217.

CHAPITRE III

CANGOXIMA (*suite*)
(Novembre 1549-septembre 1550)

I. — *Le courrier de novembre 1549.*

Ses premières impressions personnelles sur les Japonais, saint François Xavier les écrivait dans les premiers jours de novembre, deux mois et demi après son arrivée. Vers ce temps-là en effet, une occasion se présenta de faire passer sa correspondance à Malacca[1]. Avant tout il avertissait le capitan que l'entreprise si bien secondée par lui avait réussi. Il comptait toujours aller à Miyako, une ville dont on lui disait des merveilles, et y fonder une église de Notre-Dame. Bientôt, dans les tempêtes, on invoquerait la madone de Miyako, et cela grâce à don Pierre da Silva[2].

Les autres lettres étaient pour Goa. L'on sent à les lire que le collège et son recteur restaient la grande préoccupation du saint. Ce qu'il avait dit et écrit avant de quitter les Indes, ce qu'il avait, de Malacca, redit avec insistance, il le répète. Gomez et Paul de Camerino doivent s'adonner à l'humble ministère des catéchismes, et, comme lui, parler pour se faire comprendre, donc dans le patois des esclaves. A Gomez surtout de prendre pour lui cet avis : prédicateur à la mode, il doit enseigner la doctrine à la cathédrale[3]. Evidemment François

1. Les *Mon. Xav.* donnent pour cette date 7 pièces, du n. 89 au n. 95. Les nn. 89 et 91 sont apocryphes. Il reste donc 5 lettres, datées du 5 novembre : aux Pères de Goa (p. 572); à Barzée, Gago et Carvalho (p. 642); à Paul de Camerino et Gomez (p. 643); à Gomez (p. 646); au capitan de Malacca (p. 652). — On a perdu le petit mémoire sur l'entrepôt à fonder au port de Sakai (p. 648); de même une lettre du Père Cosme de Torrès (p. 647). On a encore la lettre de Paul de Sainte-Foi aux Pères de Goa (*Sel. Ind. Ep.*, p. 88).

2. P. 652.

3. P. 645.

juge que le recteur est trop porté aux œuvres ambitieuses, trop attaché à la ville de ses succès. Délicatement il essaie de dégager ce cœur, de lui inspirer des vues plus hautes. Le Japon doit être l'objet suprême de ses désirs. Il lui écrit[1] :

« Je n'ai qu'une chose à vous dire : vous ne quittez pas ma pensée, et peut-être vous désiré-je plus de bien spirituel que vous ne vous en souhaitez à vous-même. Je vous le recommande, à vous, plus qu'à tous nos frères de l'Inde, veillez sur vous; pas de négligences en un point si grave. Si vous oubliez celui-là, je n'ai plus rien à vous dire. Si vous l'avez toujours sous les yeux, j'espère bien pouvoir, sous peu, vous mander de venir ici à Miyako ou à Bandu, réaliser vos saintes ambitions. Le Père Cosme de Torrès, votre ami, vous écrit. Dans sa dévotion, il vous souhaite une foule de choses qui ne sont pas pour vous. Tout se fera en son temps. Je vous réserve des perspectives plus grandes que tout ce que vous pouvez désirer, vous et lui. Ne vous étonnez pas si, avant trois ans, je vous écris de venir résider ici, en quelque grande université. Peut-être y aurez-vous plus de consolation, et y ferez-vous plus de bien qu'aux Indes : oui, plus de consolation que vous ne croyez[2]. »

Un mot ensuite pour lui rappeler la concorde avec Paul de Camerino. « Tout ce que je vous écris, — il s'agit d'une foule de recommandations de détail, relatives au voyage des missionnaires vers le Japon — communiquez-le à Micer Paul et ne faites rien qu'avec son avis et son autorité[3]. » Enfin un dernier conseil sur les rapports avec l'évêque et le vicaire général : obéissance et humilité.

Jusque-là Xavier avait dicté sa lettre. Arrivé à cet endroit et sur le point de signer, lui-même prend la plume et il écrit, non plus en castillan, mais en portugais, la langue même de Gomez : « Pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en prie, faites-vous beaucoup aimer de tous ceux de la Compagnie, de ceux de la maison, et, par lettres, de ceux du dehors. Enseignez les prières en quelque église — je préférerais pour vous la *Sé* (la cathédrale).

1. *Mon. Xav.*, p. 645.
2. P. 647.
3. P. 650. 651.

Dimanches et fêtes, après le déjeuner, prêchez aux esclaves et chrétiens du pays les articles de foi, en une langue qu'ils comprennent et cela pour donner l'exemple aux autres.

« Je vous prie instamment de m'écrire sur les biens de votre âme : vous savez quelle joie ce serait pour moi, combien cela me soulagerait dans les sollicitudes où je vis. Par-dessus tout ce qui me ferait plaisir, ce serait de savoir que tous les frères de la Compagnie vous aiment beaucoup, ceux de la maison comme ceux du dehors. Il ne me suffit pas de savoir que vous les aimez, je veux savoir qu'ils vous aiment[1]. »

Et, à la fin d'une autre lettre, s'adressant à tous les Pères : « Je vous en supplie, aimez-vous d'un véritable amour : ne laissez pas les amertumes naître dans votre âme. Dépensez une partie de vos ferveurs à vous aimer entre vous; une partie des désirs que vous avez de souffrir pour Jésus-Christ, à vaincre en vous les répugnances qui empêcheraient de croître cet amour. Vous le savez, Jésus-Christ a dit qu'on reconnaîtrait les siens à ce signe : ils s'aimeraient les uns les autres[2]. »

Naturellement ce qui remplit la correspondance de François, c'est le Japon. Il est tout à l'espérance. Ses plans se précisent, à mesure que, de côté et d'autre, lui arrivent les renseignements. Miyako lui apparaît toujours comme une ville d'écoles, un Paris avec son quartier latin.

« Elle comprend, nous dit-il, cinq grands collèges. On me parle aussi de deux cents maisons de religieux. D'autres couvents sont pour les gens vêtus comme nos *frayles* (moines mendiants) et qu'on nomme *gixu*. Il y a des monastères de religieuses qu'ils nomment *amacata*[3]. » Collèges et couvents ne sont que des bonzeries.

Elle aussi, la banlieue était peuplée de moines. Entre la ville et le lac Biva, à une quinzaine de kilomètres, se dressait, sous son manteau de forêts, le mont Hiyei-San, avec ses innombrables couvents, pagodes et chapelles, 3.000, si nous en croyons

1. *Mon. Xav.*, p. 651.
2. P. 626.
3. P. 624. M. H. Haas p. 166 donne aux mots *gixu* et *amacata* la forme *legioxen* et *hamaculen*.

Charlevoix. La population de cette immense Thébaïde bouddhique était chargée de protéger par ses prières la capitale, contre les mauvais génies d'une montagne voisine, « vomisseuse de fiel ». Mais aussi c'était une sorte de Sorbonne dont, probablement, il faudrait avoir le laissez-passer, pour pouvoir prêcher en paix. C'est là que, au nom de l'empereur, on jugeait, condamnait, approuvait les sectes nouvelles[1].

Puis François énumère d'autres universités, comptant chacune, dit-il, plus de 3.500 étudiants, Coya, Negru, Fiasazon, Omi, Bandu[2]. De tous ces centres scolaires on lui disait tant de merveilles qu'il hésitait à les croire. Il avait raison de se défier. Le comprenait-on bien, quand il cherchait à se renseigner sur les grandes écoles? Ce qu'on lui décrivait c'était les lieux saints du pays, les grands pèlerinages avec leurs bonzeries. Il y avait bien là des espèces de collèges où l'on apprenait les caractères chinois et japonais, un peu d'astronomie et de médecine, les théories propres à chaque secte. Mais rien qui ressemblât, même de loin, à la hiérarchie des facultés et à l'organisation des examens, tels qu'ils fonctionnent dans le vieux monde. Quoi qu'il en soit, Xavier comptait toujours, après avoir sondé le terrain dans la capitale, obtenu de l'autorité publique la liberté nécessaire à son apostolat, aller dans ces écoles, et attaquer l'idolâtrie à la tête.

Mais qu'était-il, lui tout seul, avec ses deux auxiliaires, pour mener pareille campagne? Une fois encore, sa pensée se reporta vers l'Europe où tant de forces apostoliques se perdaient sans résultat. « Quand je me serai fait mon idée, dit-il, du fruit qu'on peut recueillir, ce ne sera pas trop que d'en écrire aux principales universités de la chrétienté. Je déchargerai ma conscience, mais pour charger la leur, à eux qui, avec tant de vertu

1. Cros, II, p. 105. Le mont *Hiyei-San* est le *Frenoxama*, le *Fiyenoyoma*, etc. des anciennes relations.

2. *Mon. Xav.*, p. 624, 699. On propose les identifications suivantes : 1° *Bandu*, ou *Bandô*, est le *Kantô*, partie nord de l'île de Nippon, avec ses bonzeries-écoles d'*Ashinaga*, secte Zen. — 2° *Coya*, mont *Koya-San*, province de Kii, monastère de *Kongô-bushi*, secte Shingon. — 3° *Negru*, *Negoro*, dans le Kii, temple de *Fundo*, secte Singhon. — 4° *Fiezon*, ou *Fiasazon*, d'après H. Haas, pourrait répondre aux fameux temples shintoïstes d'Ise (*op. cit.*, p. 161). Ne serait-ce pas plutôt le mont *Hiyei-San*, avec ses bonzeries innombrables? (Murdoch, p. 154.) — 6° *Omi* ou *Homi*, d'après Haas, serait encore un sanctuaire shintoïste (préfixe de respect *O*, et le mot *miya*, temple). C'est plutôt le temple de Kibé, province d'*Omi*, secte Shinshiu.

et de savoir, pourraient remédier à de si grands maux et convertir à leur Créateur, Rédempteur et Sauveur, cette masse d'infidèles. Nous leur écrirons donc, comme à nos supérieurs et pères, désirant qu'ils nous tiennent pour les derniers de leurs fils. Nous leur dirons le bien qui pourrait se réaliser ici, avec leur aide et faveur. S'ils ne peuvent venir eux-mêmes, du moins ils seconderaient ceux qui s'offriraient pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes et qui voudraient ainsi participer à des joies et consolations spirituelles comme ils n'en ont, sans doute, nulle part, trouvé de semblables. Si même ces pays sont aussi bien disposés qu'ils le paraissent, nous ne manquerons pas d'en avertir Sa Sainteté, Vicaire du Christ sur la terre, pasteur de tous ceux que Dieu a créés. » Les apôtres ne manqueront pas, car Xavier compte faire un appel aux « dévots et bénis frères dominicains et franciscains qui vivent en un si grand désir de glorifier Jésus-Christ dans les âmes qui ne le connaissent pas ». Ils peuvent venir d'autant plus nombreux que, si le Japon est vaste, la Chine l'est plus encore[1].

Sans doute, elle est fermée aux Portugais : mais ne pourrait-on forcer la porte? On dit qu'il suffirait d'avoir un sauf-conduit du roi du Japon. Les deux souverains sont amis : celui du Japon se sert du sceau de son voisin pour délivrer des passeports. Il doit en délivrer beaucoup car il y a un grand va-et-vient de navires entre les deux pays. La traversée est de dix ou douze jours. Reste donc à gagner la faveur du roi du Japon[2].

Ces informations n'étaient pas toutes exactes. Il est vrai que le commerce était actif d'une côte à l'autre, mais les pirates japonais ne cessaient pas leurs descentes armées sur le continent. Ils étaient pour quelque chose dans la haine des Chinois à l'égard des étrangers. Entre les deux gouvernements, les hostilités étaient continuelles[3].

Il faut noter cette curiosité du saint à s'informer de tout ce qui concernait l'apostolat. Il lui est impossible de contrôler les

1. *Mon. Xav.*, p. 624, 625.
2. *Ibid.*, p. 625.
3. De Mailla, *Hist. générale de la Chine*, 1777-1795, t. X, p. 323; Mazelière, t. III, p. 34.

dires des indigènes; du moins il les enregistre tels qu'il croit les comprendre. Le moindre indice lui ouvre des horizons nouveaux. Après les Moluques, après le Japon, voici la Chine. Pour le moment, il ne se sent pas attiré de ce côté; encore peut-il y envoyer des missionnaires.

En fait, aucun de ces plans ne se réalisera tel qu'il l'avait conçu. Dieu le laisse agencer l'avenir au gré de son ardeur, et se réserve de mener les événements par des voies imprévues. Le voyage de François tournera au rebours de ses espérances. Les universités japonaises ne l'entendront point discuter avec les bonzes. Les conquêtes de la foi iront moins vite qu'il ne l'avait cru. Ses lettres au pape, aux universités d'Europe, aux enfants de saint Dominique et de saint François ne seront jamais écrites. Mais, avec le temps et par des moyens divers, ses projets deviendront des réalités. En 1559, le Père Gaspard Vilela tentera d'attaquer les grandes bonzeries du mont Hieyi-San[1]. On invitera les Pères à passer jusqu'à celles de Bandu[2]. Franciscains, Dominicains, Augustins espagnols viendront au Japon sans y être appelés. Quand le Japon sera sur le point de se fermer, la Chine s'entr'ouvrira.

En attendant, c'est à la Compagnie de fournir des missionnaires. L'avenir paraît au Père François gros de promesses, et il se décide à faire venir, sans tarder, une seconde escouade d'ouvriers : « Ce royaume du Japon me semble si bien disposé pour l'accroissement de notre sainte foi que, me confiant pleinement en vos désirs et en votre zèle pour le salut du prochain, espérant en Dieu Notre-Seigneur que vous avez, pour autant que je vous connais, la vertu et l'humilité intérieure nécessaires à l'exécution de vos désirs, je vous ordonne (au nom de la sainte obéissance, pour que votre mérite soit plus grand) que, si vous avez la santé nécessaire, vous, Maître Gaspar (Barzée), Balthazar Gago et Dominique Carvalho, vous veniez au Japon où je suis[3]. »

Aux supérieurs de Goa d'avertir Barzée, et de le laisser partir le plus tôt possible. On est en novembre 1549, le plus tôt ce sera

1. Delplace, *Le catholicisme au Japon*, I, p. 301.
2. *Ibid.*, p. 129.
3. P. 642.

avril 1550[1]. Gomez fera ordonner prêtre Dominique Carvalho[2]. Si l'un des trois Pères est mort, il faudra lui trouver un remplaçant. Il serait bon de leur adjoindre deux frères pour les offices domestiques. Mais que ce soient des personnes sûres, car le Japon est étonnamment dangereux pour la chasteté[3]. De jeunes Chinois et Japonais seront sans doute envoyés à Goa : qu'on les y forme sérieusement à la vertu et qu'ils apprennent le portugais pour servir d'interprètes[4]. Deux bonzes vont partir pour Malacca ; peut-être iront-ils jusqu'aux Indes : qu'on les traite bien ; « ce peuple veut être mené par amour[5] ».

Suivent quelques détails matériels. On était en automne ; c'est la plus belle saison du Japon, celle où l'on se repose des langueurs de l'été dans une atmosphère douce et claire. A Cangoxima, François trouvait à peu près la température de Provence. Mais il arrivait des régions tropicales, anémié par des chaleurs ardentes ou humides. Il était mal vêtu et logeait dans une maison en bois et en papier, ouverte à tous les vents. « Spécialement, écrit-il aux Pères de Goa, que les missionnaires apportent des habits en drap de Portugal et des chaussures ; car ici, nous mourons de froid[6]. » Gomez, qui est un homme pratique, préparera le voyage. « Faites tout cela, lui dit-il, comme vous savez le faire quand vous vous y mettez[7]. »

Aux missionnaires, il faut maintenant assurer pour l'avenir un passage facile jusqu'au Japon. Seuls les Portugais pourront leur rendre ce service. Mais il est clair que, pour les amener à mettre leurs navires et leur bourse au service des apôtres, le pur amour de Dieu ne suffira pas toujours. Là-dessus Xavier élabore tout un programme.

Les Portugais prendraient l'initiative d'une ambassade auprès du souverain japonais. Du moins les Pères pourraient venir avec des lettres du gouverneur et des présents[8]. Les indigènes répondraient par une contre-ambassade, laquelle irait jusqu'aux

1. *Mon. Xav.*, p. 648.
2. P. 650.
3. P. 648.
4. P. 644.
5. P. 646, 650.
6. P. 646.
7. P. 647.
8. P. 648

Indes, admirerait la magnificence portugaise, et verrait quantité de choses dont manque le Japon [1]. L'on négocierait l'ouverture d'une station portugaise près de la capitale, à Sakai par exemple, débouché naturel de Miyako et grand marché de métaux précieux [2]. Les gens de Goa résisteraient-ils à cet argument ?

En ce temps-là ne naviguait pas qui voulait. Ce droit était mis aux enchères. En 1612, un voyage à Ceylan était estimé 12.000 cruzados ; celui des Moluques 175.000 ; celui de Chine et du Japon montait jusqu'à 625.000. Parfois l'on faisait l'aumône d'un de ces voyages à quelque charitable institution, église, ou hôpital [3].

Ne pourrait-on pas, demandait Xavier, faire profiter les missionnaires de cette coutume ? Le gouverneur, accordant à quelque ami le voyage du Japon, y mettrait comme condition qu'il y transporterait les Pères. Le navire partirait des Indes bien équipé, bien armé, pour en imposer aux pirates, et abondamment pourvu de marchandises. Et le saint dressait une liste des denrées qui auraient à Sakai leur écoulement certain. Peu de poivre, pour le vendre plus cher. L'affaire serait très avantageuse et le navire reviendrait chargé d'or et d'argent. Il faudrait partir de Goa en avril, et de Malacca en juin ; à aucun prix, ne relâcher en Chine, sauf pour faire de l'eau. Le voyage, à ce prix, durera quatre mois et demi. Sinon, il en prendra dix-sept. Il faut perdre de vue les côtes de Chine le 1er août, sans quoi, c'est une année de retard. Le gouvernement ferait donc promettre au capitaine d'aller droit au but, sans escale dans les ports chinois [4].

Une dernière préoccupation restait au cœur de Xavier. Des missionnaires allaient venir le rejoindre au Japon. Les âmes ardentes ne manquaient pas à Rome, à Lisbonne, à Goa, ailleurs encore. Ce n'était pas tout d'offrir à leur zèle de magnifiques champs de travail : ce zèle devait être pur, solide, à toute épreuve. Et alors, dans la solitude de Cangoxima, il leur écrit

1. P. 654.
2. P. 648 et 654. Sakai est aujourd'hui une dépendance d'Osaka.
3. Whiteway, p. 74.
4. *Mon Xav.*, p. 619.

une longue lettre[1], la plus longue que nous ayons de lui, pleine de détails sur le Japon : mais, à chaque instant, les exhortations débordent sur le récit. Son âme s'épanche : confidences involontaires, exposé de ses expériences, douleur sur les fautes qu'il a remarquées : et la lettre s'étend, indéfinie, coupée çà et là par un bref retour à la narration.

Le Japon va donc être terre privilégiée de l'apostolat. Beaucoup de missionnaires y seront appelés. Leurs anciens désirs de souffrances et de travaux vont être accomplis. Mais qu'ils se préparent en s'exerçant aux vertus, à celles-là surtout qui leur coûtent davantage[2]. Il leur faut spécialement l'humilité. Tel, qui a eu de grands succès, se fera moquer ici : vaniteux, il en sera désemparé, et perdra la paix[3]. Puis, sans humilité profonde, quel apôtre peut se croire en sûreté ? il y en a dont les prédications en ont sauvé un grand nombre, et qui se sont perdus. Avec l'humilité, une confiance inébranlable en Dieu, quels que soient les périls de mort. Ni présomptueux, ni pusillanimes : mettre ses ambitions en Dieu, ne compter que sur lui : et, après cela, que le diable « fasse son métier[4] ! » A qui remplira ce programme, le saint, qui en a l'expérience, promet deux choses : des souffrances au prix desquelles ce qu'on a souffert jusque-là ne sera qu'un jeu, et le sentiment débordant de la bonté divine[5]. L'apôtre a besoin de joie ; or trois choses pourraient tuer cette joie en lui : l'inquiétude d'esprit qui lui ferait désirer le changement, qui pousserait par exemple les jeunes Pères à vouloir entrer au plus vite dans la vie dangereuse des missions[6] ; le manque d'obéissance par lequel on arrache aux supérieurs les autorisations qu'ils voudraient refuser[7] ; l'illusion qui fait négliger les petites choses pour les grandes, les petites croix présentes pour les grandes croix à venir[8].

Les missionnaires doivent savoir ce qui les attend ici. D'abord

1. Lettre 90.
2. P. 582, 583.
3. P. 583, 584.
4. P. 584, 585.
5. P. 585, 586.
6. P. 586.
7. P. 586.
8. P. 589, 590

un pénible isolement, au milieu des ennemis du vrai Dieu; aucune aide dans les maladies du corps et de l'âme[1]. Puis une vie dure : sans doute rien d'essentiel ne manque au Japon, l'on y vit très vieux; mais il ne faut compter sur aucune douceur[2]. Enfin les persécutions. Xavier les attend; elles ne viendront pas du peuple, mais des bonzes. Qu'importe?... « Le mal qu'ils nous feront nous sera une grâce insigne. Ils abrégeront notre vie? Mais notre vie est une mort de tous les jours. Qu'ils y mettent fin, nos désirs seront comblés; nous irons régner, pour toujours, avec le Christ. Ils auront beau faire pour nous entraver, nous prêcherons la vérité[3]. »

II. — *Voyage à Firando* (novembre-décembre 1549).

Les lettres que nous venons de résumer sont du 5 novembre 1549. Pour les faire passer aux Indes, le saint avait peut-être compté sur le Chinois qui, de mauvais gré, l'avait conduit au Japon. Mais le pauvre homme venait de mourir[4]; le diable avait prédit juste en annonçant que sa barque ne reverrait pas Malacca; et le Père avait la tristesse de ne pouvoir le payer de ses peines en lui communiquant la foi.

Vers ce temps-là, l'on apprit qu'un vaisseau portugais, venu de Chine, mouillait dans les eaux d'un petit port, Firando[5], éloigné seulement, à vol d'oiseau, de 210 kilomètres. Rien ne retenant Xavier à Cangoxima, il résolut d'aller trouver les marchands[6]. Il avait la fièvre; mais le temps pressait et il partit

1. P. 584, 592.

2. P. 621.

3. P. 621, 622. C'est à ce propos que Xavier choisit comme patron spécial du Japon, saint Michel, un des saints qu'il avait appris à prier dans le *castillo* paternel : une des tours lui était dédiée. Lorsque, en 1865, les prêtres des Missions étrangères découvriront à Nagasaki les derniers débris des anciennes chrétientés, beaucoup de fidèles porteront encore le nom de Michel (Mikeru). Marnas, *La religion de Jésus ressuscité au Japon*, t. I, p. 516.

4. *Mon. Xav.*, p. 654.

5. Aujourd'hui, Hirado, province de Hizen, au N.-O. de l'île Kiu-siu, sur une petite île séparée de la côte par un chenal. L'importance de Hirado déclina dès le xvi^e^ siècle devant les progrès de Nagasaki. C'est aujourd'hui un port insignifiant.

6. Sur ce voyage, voir Cros, t. II, p. 56. Ignoré des anciens historiens, il est attesté par le Père Frois. On pouvait déjà le soupçonner à ce détail que la correspondance du saint était arrivée à Malacca par un vaisseau portugais le 3 avril 1550 (lettre du P. Pérez, *Diversi Avisi*, 1558, fol. 113, Cros, II, p. 70). Or ce vaisseau ne venait pas de Cangoxima; car aucun navire portugais n'entra dans ce port en 1549-1550. Il avait donc paru ailleurs, très probablement à Firando.

suivi d'un interprète[1]. Avec lui s'en allait, pour retourner aux Indes, le Portugais Dominique Diaz[2]. Quatre Japonais, deux bonzes et deux laïques, se joignirent à eux; l'imagination montée par les récits de Paul de Sainte-Foi, ils s'en allaient voir le monde[3]. Cosme de Torres et Fernandez restèrent à veiller sur les néophytes.

Nous ignorons comment se fit le voyage, en jonque ou à pied. Il dut prendre une quinzaine de jours. Les biographes nous racontent que les marchands, à la vue du *Santo Padre*, que peut-être ils croyaient perdu et qu'ils retrouvaient si loin, voulurent faire une manifestation. Il s'agissait d'étonner les Japonais et de leur donner une haute idée de ce pauvre prêtre d'occident. Le navire fut pavoisé et François reçu au bruit du canon et de la musique[4].

Firando, le port le plus rapproché de la Chine, pouvait devenir centre important pour le commerce portugais et pour l'apostolat. Xavier jugea donc utile de visiter le seigneur du lieu. Très petit seigneur. Matsura Takanobu, âgé de vingt-cinq ans[5], pauvre, plus pirate que prince, est traité par les Portugais de roi. Un annaliste de Macao nous prévient que c'était tout au plus un comte ou un marquis[6]. Très poli, mais d'une révoltante fourberie[7]. Dix ans plus tard, c'est chez lui que, la première fois, coulera le sang chrétien[8]. Pour le moment il comprit qu'il avait intérêt à bien traiter le prêtre européen : il lui fit gracieux accueil, et donna toute liberté de prêcher[9].

François reprit alors le chemin de Cangoxima, où il était de retour dans les derniers jours de décembre. En même temps les Portugais repartaient avec sa correspondance, et emmenant

1. Cros, p. 55 (P. Frois).
2. Cros, II, p. 56 et 58. *Mon. Xav.*, p. 655.
3. *Ibid.*, p. 646 et 655.
4. Lucena, l. VII, ch. 21; Bartoli, l. III, n. 15, etc. Nous pensons, avec le Père Cros (p. 56), que ces démonstrations, ainsi que les démarches qui suivirent, se placent plus naturellement au premier voyage qu'au second.
5. H. Haas, p. 165. Dans les lettres des missionnaires, *Taqua-nembo*, *Takea-nembo*.
6. Cros, II, p. 97.
7. Steichen, *Les daimyô chrétiens*, p. 4.
8. Charlevoix, *Hist. du Japon*, 6 in-12, Paris, 1754, t. II, p. 144, 296.
9. Valignano, p. 123. Voir une lettre du daimyô dans Delplace, *Le catholicisme au Japon*, I, p. 79.

les quatre Japonais. Depuis neuf mois, Malacca était sans nouvelles du *Santo Padre;* on désespérait d'en recevoir, car la saison était avancée. Enfin le 2 avril, le vaisseau arriva, et l'on sut que le missionnaire vivait toujours. Il y eut une explosion de joie. « Aussitôt, raconte le Père Pérez, le *señor* capitan me fit appeler. Je disais la messe à la Miséricorde. La messe terminée, je me rendis à la grande église. Don Pedro da Sylva était là, quasi fou de bonheur. « Il serait bon, me dit-il, de faire une procession d'actions de grâces. » J'en parlai au Père Vicaire (c'était alors don Vincent Viégas), qui approuva pleinement. Il n'était pas moins joyeux que le capitan, et bientôt tout le peuple en procession se rendit à Notre-Dame-du-Mont où le Père Vicaire chanta la messe en actions de grâces pour Dieu Notre-Seigneur et la Vierge Marie, sa Mère. Les quatre Japonais furent aussi bien reçus que possible. Un chrétien chinois les hébergea. Nombre de Portugais les invitèrent. Souvent aussi ils venaient chez nous et nous leur enseignions les choses de notre sainte foi ; de sorte que, bien joyeux, ils reçurent l'eau du saint baptême, le jour de l'Ascension (15 mai). Le capitan en fit vêtir deux, et Pedro Gomez de Almeida, les deux autres. Le capitan fut parrain des quatre et le Père Vicaire les baptisa avec autant de solennité qu'on pouvait le faire ici [1]. »

III. — *Chez les bonzes.*

Revenu à Cangoxima, saint François Xavier reprit sa vie de travail. Il ne se contentait plus maintenant de prêcher dans la rue et à la porte des bonzeries; il pénétrait résolument chez les moines, provoquait les controverses, allait et venait, « entrait et sortait, dit le F. Fernandez, comme s'il eût été chez lui [2] ».

Il ne craignait pas de reprocher en face, à ces vénérables personnages, l'infamie dont ils ne faisaient pas mystère. A la longue, cette audace pouvait devenir dangereuse. Mais il avait pour lui ce reste de bon sens naturel et de sens moral qui,

1. Perez, lettre du 24 juin 1550 (*Diversi avisi*, 1558, p. 113. Cros, II, p. 70). Les Japonais devaient poursuivre le voyage jusqu'aux Indes. Sans doute le mal du pays s'empara d'eux : trois sur quatre ne tardèrent pas à reprendre la route du Japon. Le quatrième resta.

2. Fernandez, cité par le Père Frois, Cros, II, p. 77.

chez les laïques, surnageait encore à fleur de conscience. « Ceux qui ne sont pas bonzes, écrit-il, sont heureux de nous entendre attaquer cet abominable péché. Ils avouent que nous avons grandement raison de traiter de misérables ceux qui le commettent. » Souvent, les prêtres bouddhistes ne s'irritaient pas encore; ils s'étonnaient et, aux attaques du saint, répondaient par des rires et des haussements d'épaules [1].

Et pourtant Xavier s'était fait des amis jusque parmi ces étranges ascètes. « J'ai causé souvent avec certains bonzes plus instruits, dit-il, surtout l'un d'eux, très respecté de ses confrères pour sa doctrine, sa vie, sa dignité et aussi son âge, quatre-vingts ans. Il s'appelle Ninjit, c'est-à-dire, en japonais « cœur de vérité ». Il est comme leur évêque : heureux si son nom lui convenait!... Il se montre tellement mon ami, que c'est merveille [2]. » Ninjit était un vieillard naturellement affable et doux, faisant le bien. Il aimait la conversation du Père, goûtait ses enseignements qu'il déclarait conformes à la raison. Il s'ouvrait à lui en toute sincérité. Il avouait, et cet aveu devait coûter à sa fierté de Japonais, que le bonze étranger en savait plus long que lui [3].

Xavier amenait volontiers la discussion sur la vie future. Le bonze admettait une certaine survivance de l'être humain. Mais, lorsque le saint lui demandait en quoi cela consistait, il ne recevait que des explications flottantes. Sa précision de théologien occidental donnait aux horizons philosophiques une netteté de contours déconcertante pour l'esprit bouddhique. Que répondre à cette question : croyez-vous l'âme immortelle? quand on admet à peine la personnalité, quand le repos définitif du nirwana ne comporte ni la persistance d'un moi conscient, ni l'anéantissement, mais son absorption dans l'absolu? Xavier ne se doutait guère de ce qui se cachait d'illogisme, aimé pour son

1. *Mon. Xav.*, p. 609, 610; Valignano, p. 111.

2. *Mon. Xav.*, p. 610. M. Haas (p. 159) croit que Ninjit, ou Ninxit, n'était pas bonze. Ce devait être, dit-il, Nissin Seijin, père du daimyô du Satzouma; homme lettré, mais non pas supérieur de bonzerie. De la part de Xavier, cette erreur serait étrange; tout distinguait les bonzes des laïques, le costume, la tonsure, etc. Voir dans Cros, II, p. 77, le récit du Père Frois d'après les papiers de Jean Fernandez. Ninxit y est encore présenté comme supérieur de bonzerie. De même Louis de Almeida, p. 79. — M. Haas ne connaissait pas les publications du Père Cros.

3. Cros, p. 77.

propre charme, sous les incertitudes du *Todô* de la grande bonzerie, quand il écrivait : « Nous avons souvent causé tous les deux. Je l'ai trouvé hésitant sur le point de savoir si l'âme est immortelle ou si elle meurt avec le corps. Tantôt il me dit oui, et tantôt non. Ainsi doivent être tous leurs lettrés[1]. »

Les missionnaires qui viendront plus tard diront plus crûment : « Pour ces Jenxus[2] (la secte du vieux Ninjit), naître et mourir, c'est tout. Pas d'autre vie. Ni châtiment pour les mauvais, ni récompense pour les bons. Point de Créateur. Point de Providence[3]. » Sous cette forme un peu brutale, le résumé est exact. Les Jenxus professaient un bouddhisme radical, athée et matérialiste. Pour eux, le nirwana est l'anéantissement pur et simple[4]. Pareil état d'esprit ne laissait pas que de déconcerter les prêtres européens, et ils se demandaient ce que cachaient ces théories extrêmes. Ce qu'ils savaient des mœurs monastiques au Japon n'était pas pour leur faire prendre au sérieux les transcendances métaphysiques dont s'enveloppaient ces négations. Ils remarquèrent qu'elles étaient chose aristocratique. C'était le *credo* des seigneurs, qui avaient besoin de n'être pas trop gênés ici-bas dans l'usage et l'abus des choses terrestres ; et les missionnaires concluaient qu'en tout cela, de la part des bonzes, il n'y avait que basse concupiscence. Ils flattaient les passions des grands pour qu'on leur rendît la pareille.

Le père Louis Frois écrivait encore : « Cent fois par an, ils se livrent à l'exercice du *zagen*, sorte de méditation d'une heure ou deux. Ils réfléchissent sur cette axiome : « Il n'y a rien. » Pourquoi cet exercice ? Evidemment c'est pour étouffer les remords de conscience[5]. » François reçut un jour une confidence curieuse. Voyant des bonzes accroupis qui semblaient contempler, immobiles, dans l'attitude hiératique de leurs bouddhas, il s'enquit de ce qu'ils faisaient. Le vieux Ninjit fut franc : « Les uns calculent ce que, le mois passé, ils ont tiré de leurs paroissiens ; les autres, comment s'habiller, se régaler, s'amuser. Pas un ne songe à chose d'importance[6]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 610.
2. *Jenxu*, ou *Zen-shu*.
3. P. Frois, dans Cros, II, 77.
4. Charlevoix, livre préliminaire, ch. xv.
5. Cros, *loc. cit.*
6. *Ibid.*, p. 78.

Il y songeait, lui parfois, le supérieur de ces charlatans. Les entretiens du Père François avaient éveillé en son âme des préoccupations nouvelles. « J'aurais bien voulu, disait-il plus tard, savoir tout ce que le Père François venait prêcher au Japon, mais, faute d'interprète, je n'arrivais pas à le comprendre[1]. » Cependant, malgré la difficulté qu'ils pouvaient avoir à se communiquer leurs pensées, Xavier et lui, la parole du saint répondait trop à de secrets appels de la conscience pour que l'inquiétude ne finît pas par entrer dans cette âme. Un jour Xavier lui demanda : « Quel temps préférez-vous, la jeunesse passée ou bien la vieillesse où vous voilà ? — La jeunesse, répondit Ninjit. — Pourquoi ? — Parce que le corps est bien disposé et que l'on peut faire tout ce que l'on désire. » — François reprit : « Quand des navigateurs vont d'un port à un autre, quel moment préfèrent-ils ? Celui où, en pleine mer ils se voient exposés aux tempêtes, ou celui où ils se voient près du but ? — Je vous comprends, répliqua le bonze ; mais cela n'est pas pour moi ; je ne sais pas vers quel port je vais. Pour qui le sait, et à qui le port est ouvert, s'en approcher est le meilleur. Moi, j'ignore où et comment j'aborderai[2]. »

Ainsi causaient le bonze et le missionnaire. Bien des fois la grâce dut frapper à la porte de ce cœur, « humble pour un Japonais[3] », disait de lui plus tard un missionnaire qui le vit en passant ; et le cœur tardait toujours à s'ouvrir. Mais que de prétextes pour différer ! passions mal éteintes, nécessité de se déjuger et de condamner son passé, et, s'il abandonnait sa position de supérieur, la perspective assurée de déchoir. Bref, lui aussi, « s'en allait triste, parce qu'il était riche[4] ».

IV. — *Départ de Cangoxima* (septembre 1550).

Les mois s'écoulaient. François attendait toujours que le daimyô du Satzouma lui fournît la jonque promise pour gagner Miyako. Rien ne venait : le temps passait, la mousson favorable

1. Cros, II, p. 79.
2. P. 78.
3. (L. d'Almeida), *ibid.*, p. 79.
4. Marc, x, 21.

s'achevait et Xavier ne partait pas. Que voulait donc le prince? Nous l'avons dit, attirer le commerce portugais; aussi, en ce moment, confisquait-il les missionnaires. Son intérêt était de les retenir et de les défendre contre leurs ennemis.

Car François avait des ennemis. Pour quelques moines d'esprit large et touchés par la grâce, combien d'autres s'inquiétaient de l'influence grandissante du prêtre européen et du progrès lent mais réel du christianisme! « Sans eux, déclarait le saint, Paul de Sainte-Foi eût conquis à Jésus-Christ toute la ville[1]. »

Comment les bonzes n'eussent-ils pas fait opposition? Ces étrangers attaquaient tout chez eux, infamie des mœurs, absurdité des doctrines, hypocrisie de la conduite. Donc, pour sauver la « confrérie » bouddhique, à tout prix, il fallait forcer les « barbares » de l'occident à disparaître. Ce n'était pas que la communauté chrétienne fût considérable. Une centaine de baptisés[2]: voilà le résultat d'une année de prédication en ce pays où tout d'abord on avait espéré faire si ample moisson.

Mais le prestige des bonzes allait s'évanouissant, et, avec le prestige, les ressources. La conversion d'une noble japonaise et de sa famille mit le comble aux fureurs[3]. La lutte éclata. Les bonzes agitèrent l'opinion; ils excommunièrent ceux qui osaient écouter les étrangers[4]. Quand le saint prêchait, un moine venait près de lui et criait à la foule : « C'est un

1. *Mon. Xav.*, p. 680.

2. François écrivait (*loc. cit.*) : « Pelas muitas prégações que Paulo prégou a seus parentes, se fizerão perto de cem xpãos. » A prendre ce texte à la lettre, il ne s'agit que des conversions faites par Yajiro dans sa parenté. Faut-il supposer que François se tait sur son œuvre à lui? Nous croyons plutôt qu'il attribue à son néophyte tout le bien qui s'est fait à Cangoxima. C'est ainsi que l'entend Polanco (t. II, p. 138). Maffei, Charlevoix, Solier, Pagès admettent ce chiffre minime. Il est confirmé par le P. Frois écrivant sur les notes du F. Fernandez : il parle de 150 baptêmes. En 1562, le F. Louis d'Almeida trouva à Cangoxima 200 chrétiens. Il est vrai, l'annaliste de Macao (Cros, p. 95) croit qu'il y en eut 800, mais, c'est sur la foi de Mendez Pinto (cf. Tursellini, l. IV, ch. 5). Le P. Alcaçova, en 1554, donne le chiffre de 500 : mais, de sa lettre, nous n'avons que des traductions (*Avisi*, 1558, p. 180; Acosta, *De rebus Indicis*, Naples, 1571, fol. 95; *Epist. Japonicae*, Louvain, 1570, p. 80). Or, rien n'est plus sujet à erreur de la part des copistes que les chiffres. Par exemple, dans les lettres de Xavier, là où l'original, portant encore la signature autographe du saint, dit « com xpãos », une copie abrégée enregistre « cerca de 600 xpianos » (*Mon. Xav.*, p. 659).

3. Bartoli, l. III, n. 12.

4. Sousa, I, p. 512.

démon à forme humaine[1]. » A ses sermons ils opposèrent les leurs[2].

Dans le public, on racontait de Xavier des faits extraordinaires. Il avait, à distance, rappelé à la vie une enfant qu'on disait morte[3]. Un lépreux[4], qui vivait à l'écart, l'avait prié de venir le guérir : Xavier, trop occupé ailleurs, avait envoyé un de ses compagnons. Trois fois celui-ci avait demandé à l'infirme s'il voulait être chrétien. Sur la réponse affirmative, il avait fait le signe de la croix et la lèpre avait disparu. « Sorcelleries ! » disaient les bonzes[5]. Mais cette réplique ne suffisant pas à désabuser le peuple, ils contèrent que les missionnaires se nourrissaient de chair humaine; et, la nuit, des inconnus jetaient devant la porte des chiffons ensanglantés[6]. A ce coup, un revirement se fit. Les hostilités éclatèrent. Les étrangers furent bloqués dans leur maison. S'ils s'aventuraient au dehors, pluie d'injures et grêle de pierres. Pendant leur sommeil les projectiles défonçaient portes et fenêtres[7].

Tout n'allait pas cependant au gré des meneurs. Le gouverneur de la ville, sachant que le daimyô protégeait Xavier, résistait à cette brutale pression. L'on s'adressa plus haut. Les bonzes, au nom des divinités outragées, sommèrent le prince d'expulser les missionnaires[8].

1. Sousa, p. 512.

2. Lucena, VII, ch. 13, p. 513. Sousa, p. 516.

3. Cros, p. 75 récit de Louis le Japonais ; Tursellini, l. III, ch. 3. On trouvera plus loin le récit détaillé de ce fait.

4. Tursellini, *loc. cit.* De ces deux derniers faits Tursellini écrit : « Haec in Cangoximae civitatis oculis gesta cum alii, tum Vincentius Pereira, Lusitanus navarchus in India, Francisci sociis enarravit, gravis quamvis magnae rei auctor, idemque Xaverii, ut proditur, familiaris. » Ce V. Pereira n'était pas témoin oculaire, ou bien le fait n'eut pas lieu à Cangoxima, car aucun Portugais, autre que Dominique Diaz, ne vit François dans cette ville. Il faut en dire autant d'un autre témoin auquel se réfère Lucena (l. VII, ch. 12, p. 512), racontant la guérison d'un enfant hydropique et la punition d'un Japonais qui tournait le saint en ridicule. Il suffit de dire que ce dernier témoin paraît être Mendez Pinto (Cros, p. 75). Lucena rapporte la guérison du lépreux, mais se tait sur l'autre fait qu'on lit dans Tursellini. — Les procès de béatification fournissent ici peu de chose. Nous parlerons plus loin de la guérison d'un marchand aveugle (*Process. 1616*, n. 1, 13, 17, 28, 91). Un témoin a recueilli chez les Japonais païens de Macao, l'histoire d'une pêche miraculeuse : la tradition était de notoriété publique (*Ibid.*, n. 13, 34, 94).

5. Orlandini, P. I, l. IX, n. 217.

6. Cros, p. 89 (Annaliste de Macao). Cette absurde accusation fut reprise. En 1565, à une requête de chrétiens demandant la liberté, il fut répondu en exigeant le serment de ne plus manger de chair humaine (Delplace, I, p. 122, cf. p. 147).

7. Orlandini, *loc. cit.*; — Lucena, *loc. cit.*, p. 513.

8. Cros, *loc. cit.*; — Lucena, *loc. cit.*

Shimatzu était-il très sensible à l'honneur de ses dieux ? Il pouvait bien être de ces puissants pour lesquels la religion était question négligeable, et qui, jaloux du prestige des bonzes, n'étaient pas fâchés de les voir humiliés. D'après certains biographes, il répondit aux accusateurs, en opposant leurs vices aux vertus de l'Européen, sa modestie à leur orgueil, son désintéressement à leur avarice; il les renvoya confondus et fit dire à Xavier d'avoir bon courage et de compter sur lui[1].

Les documents contemporains ne parlent pas de cette résistance. Sans doute elle ne fut pas de longue durée, et elle dut vite céder à un irrésistible argument. On apprit qu'un vaisseau portugais venait de paraître, et cette fois encore à Firando[2]. Décidément la faveur accordée au prêtre européen par Shimatzu ne servait de rien; les « barbares du sud » n'en tenaient compte[3], ils s'éloignaient de ses États. En conséquence, défense fut faite aux habitants de passer à la religion des étrangers, et cela sous peine de mort[4].

Les missionnaires n'étaient pas directement menacés, non plus que les indigènes déjà baptisés; mais tout apostolat devenait impossible. Fallait-il attendre un revirement chimérique et s'enfermer dans le cercle étroit de la chrétienté ? Xavier jugea que mieux valait s'éloigner, et, après une année perdue, reprendre ses projets sur la capitale. On dit que le daimyô approuva et offrit même une jonque aux voyageurs[5].

Sans doute le saint comptait ne pas perdre de vue la petite église de Cangoxima. Pour la maintenir dans la ferveur, il lui laissait Paul de Sainte-Foi. Dans les dernières réunions, il s'attacha à bien expliquer les mystères de la Passion, car il fallait fortifier les néophytes contre l'épreuve imminente. Puis on se sépara : « Nous quittâmes donc les chrétiens, écrit simplement Xavier; ce fut avec beaucoup de larmes de leur part. Ils nous

1. Lucena, VII, 14; — Orlandini, n. 218; — Bartoli (l. III, n. 12) émet des doutes sur ce détail.

2. Valignano, p. 122. Ce vaisseau ne venait pas de Malacca : il avait dû hiverner en Chine. Aucun vaisseau ne partit de Malacca pour le Japon en 1550 et 1551 (lettre du Père Perez, 24 nov. 1551, Cros, p. 191).

3. Annaliste de Macao, Cros, p. 89.

4. *Ibid.*

5. P. Frois, Cros, p. 88.

remercièrent des peines que nous avions prises pour leur apprendre la voie du salut[1]. » Le départ eut lieu en septembre 1550[2]; il y avait un an et un mois que les Pères étaient au Japon.

La petite caravane, outre François Xavier et ses deux compagnons, comprenait Amador le Malabar, le Chinois Manuel, et le Japonais Bernard; ce dernier servait d'interprète.

Sur la route se trouvait la forteresse d'Ychicu, où, dès les premiers jours, la foi avait fait quelques recrues. François la visita en passant et y organisa la vie chrétienne. Michel, le premier des convertis, régisseur du château, fut constitué administrateur. Il apprit à baptiser, reçut un recueil de prières, un calendrier, les sept psaumes de la pénitence pour les réunions du vendredi, le récit de la Passion pour celles du dimanche. Ces détails nous montrent qu'à Cangoxima les Pères avaient continué leurs traductions et commencé une modeste bibliothèque de piété.

Il fallait aussi des objets de dévotion, quand ce ne serait que pour les opposer au mobilier superstitieux des idolâtres. A défaut d'*agnus Dei*, François remit, en des sachets de soie, le *credo* ou les saints noms de Jésus et de Marie, écrits de sa main. Les chrétiens devaient les porter suspendus sur la poitrine; dévotion que lui-même pratiquait. « Ce culte des saints noms de Jésus et de Marie, dit un vieil annaliste, il le propagea si bien au Japon, que les chrétiens les invoquaient en tous leurs périls, spirituels ou corporels, et les païens, pour les entendre ainsi faire, faisaient comme eux. J'ai bien des fois entendu moi-même des païens crier : Jésus! Marie[3]! »

Michel pria ensuite le Père de lui laisser de quoi guérir les maladies, vu que le pays manquait de remèdes et de médecins. Mais quels remèdes pouvait-il demander? Xavier n'était pas venu au Japon, comme les missionnaires actuels, muni d'une pharmacie. Ne peut-on voir dans cette requête un argument en faveur de la réputation de thaumaturge, dont l'apôtre, disent

1. *Mon. Xav.*, p. 681.
2. Cette date ressort de ces mots de Xavier « N'o dito lugar estivemos mays de hum anno » (p. 680).
3. Cros, p. 92-93.

les biographes, jouissait déjà au Japon? Le Père donna d'abord une image de Marie : « Ce sera le remède pour les âmes. Quand vous désirerez le pardon de vos péchés, agenouillez-vous devant l'image et priez Notre-Dame de vous obtenir le pardon de son Divin Fils. » Puis une discipline pour la santé du corps : « Si quelqu'un, chrétien ou païen, était saisi de fièvres, vous lui donneriez, ou il se donnerait trois, d'autres disent cinq coups de cette discipline, tout doucement, en invoquant les très saints noms de Jésus et de Marie, et les malades seront guéris. »

V. — *Une chrétienté à l'abandon.*

Après une très courte halte à Ychicu, Xavier prit congé de ses hôtes. Laissons-le s'éloigner, et, un moment, restons parmi ses néophytes du Satzouma. Lui disparu, que devint cette aînée des chrétientés japonaises?

Elle était trop en dehors des centres pour être régulièrement visitée. Aussi vécut-elle à l'écart, peu mêlée au grand mouvement religieux qui allait bientôt remuer les provinces voisines. De loin en loin seulement, des missionnaires passent, et constatent que la petite église vit toujours. En 1552, c'est le Père Balthazar Gago et ses deux compagnons qui, le 14 août, débarquent à Cangoxima, en arrivant des Indes[1]. Pendant dix ans, les missionnaires sont si peu nombreux, si absorbés ailleurs, il y a si peu de liberté religieuse dans le Satzouma, que les néophytes paraissent oubliés[2]. En 1560 seulement, Shimatzu, voyant des vaisseaux portugais reprendre le chemin de ses ports, se relâche de sa sévérité[3], et le frère Louis d'Almeida est envoyé vers le sud au secours des chrétiens. Son itinéraire le conduisit au château d'Ychicu. Il y trouva une quinzaine de fidèles. La première fois, depuis la courte visite de Xavier, ils

1. Cros, II, p. 92 (Ann. de Macao).

2. Lettre du P. de Alcaçova, Goa, 1554 (*Cartas de Japão*, Coïmbre, 1570, p. lvij). — Dans cette lettre, au lieu de Tanuxuma, lire Cangoxima, cf. *Epist. Japonicae*, Louvain, 1569, p. 44.

3. Notons au passage que la lettre du roi de Cangoxima, insérée par Orlandini au livre XI n. 115, de son histoire, est un faux de Mendez Pinto. Un missionnaire du Japon, envoyant à Rome ses observations sur l'Histoire de la Compagnie, disait : « Ce style fait rire les Japonais. » (Cité par Delplace, t. I, p. 8.)

voyaient un missionnaire. Isolés dans les montagnes, ils ignoraient ce qui se passait au loin. Il fallut leur dire ce qu'était devenu le *Santo Padre*, quels progrès avait faits l'Évangile à Miyako et dans le Bungo. Leur Thébaïde était une oasis de paix et de piété. L'intendant Michel s'était acquitté de sa charge avec intelligence. La maîtresse de la maison et lui racontèrent quels miracles avaient opérés les prières laissées par le Père François. Leur seul contact avec la poitrine des malades les avait souvent guéris. Lui-même, le châtelain, quoique idolâtre, avait éprouvé cette vertu. La discipline du saint faisait merveille. Une fois la semaine, on se réunissait et chacun s'en donnait trois coups, pas davantage, car il fallait ménager la relique. « Cela, racontait Michel, nous tenait en santé. Une fois la maîtresse de la maison tomba gravement malade. Elle demanda la discipline; c'était, je le sais, pour s'en donner quelques coups; et le remède la guérit. »

Almeida n'avait qu'une journée à consacrer à ces fervents chrétiens; il l'employa à leur parler des choses de Dieu, à compléter leur instruction. Le capitaine idolâtre assistait à ces entretiens. Chrétien de cœur, il eût voulu le devenir tout à fait par le baptême, mais il craignait le daimyô. Du moins laissait-il aux siens toute liberté. Louis d'Almeida fit disposer une sorte d'autel, avec une pieuse image de Marie, et, avant de s'éloigner, baptisa les catéchumènes instruits par le bon Michel, neuf chrétiens en tout, dont deux enfants du seigneur. Puis il partit, promettant de revenir dans une quinzaine[1].

A Cangoxima, le frère revit le *todo* de la bonzerie de Fucuxoji, le vénérable Ninjit. C'était toujours le vieillard aimable que nous connaissons. On parla beaucoup de Maître François. Le bonze posait force questions sur les choses les plus disparates, la création, la pluie, les saisons. Puis il fallut bien aborder l'affaire du salut : « Je voudrais mourir baptisé, disait-il, mais la place que j'occupe, ma dignité, la vénération que l'on a pour moi m'en empêchent[2]. »

Un autre bonze, nommé Nanjiri, se trouvait dans le monastère

1. *Cartas de Japão*, fol. cclxxjx. Cf. Cros, II, p. 82.
2. *Ibid.*, fol. cclxxxiij. Cros, II, p. 79.

de Ninjit, son ministre et son disciple, quand Xavier le visita. Depuis, il avait été fait supérieur d'une autre bonzerie : il avait plus de soixante ans. Des conversations avec le saint, il conservait une impression extraordinaire. « Quand il parlait, disait-il, bien qu'il n'eût presque pas de langue pour s'exprimer [1], mon intelligence restait convaincue. »

Almeida eut avec lui de longues conférences. Le Frère tardait-il à venir, le bonze l'envoyait chercher. Les discours de Xavier lui avaient laissé la conscience troublée. Il ne cessait d'interroger. Enfin il pria le Frère de se fixer près de lui. Ils prolongeaient leur causerie si avant dans la nuit que, parfois, l'un et l'autre tombaient de sommeil.

Nanjiri était un savant. Sa bibliothèque bouddhiste était des mieux montées, et sa chambre, du haut en bas, tapissée de livres. Il préparait ses entretiens. « J'avais noté, disait-il un jour, soixante-dix questions à vous poser. Mais vos réponses aux trois principales m'ont tellement dessillé les yeux, que je laisse les autres. Une seule chose me tient perplexe. J'ai lu et examiné plus de 7.000 livres des lois de Xaca, imprimés en Chine. Ceux qui les ont écrits n'avaient pas moins d'intelligence et de savoir que vous. Il faut cependant que je le confesse, telle est l'efficacité des raisons sur lesquelles se fonde la loi de Dieu que vous prêchez, qu'elles m'ébranlent; elles seules me semblent exprimer la vérité; et je le vois encore mieux lorsque je les rapproche de ce que disent tous nos livres. » Et le pauvre homme en venait à demander le baptême; il savait les prières, il avait bonne volonté, il était convaincu, il était vieux. Seulement, que la chose fût secrète. Il continuerait à initier les nobles qui se présenteraient à la secte des Jenxus, mais ce serait pour les amener doucement à la foi évangélique.

Ninjit et lui alléguaient que, si quelque seigneur mourait, ils ne pourraient se dispenser d'aller réciter, sur le corps, les prières de leur religion. Mais comment accepter pareilles conditions? Un moment ils parurent sur le point de se décider, puis ils reculèrent encore et Almeida dut s'éloigner [2]. Les chrétiens racontèrent plus tard qu'au lit de mort Ninjit témoigna un

1. « *Que quasi não tenia lingoa para se explicar.* »
2. Cros, II, p. 80-81. *Cartas*, fol. cclxxxiij et suiv.

grand repentir de ne s'être pas fait baptiser. Qui pourra dire ce que pesa dans la balance de Dieu ce regret tardif[1] ?

Quand Almeida eut achevé son ministère à Cangoxima, il revint passer dix ou douze jours à Yehicu[2], puis il s'éloigna. Or il est un nom qu'on s'étonne de ne pas trouver dans sa relation. Qu'était devenu Paul de Sainte-Foi ? Et, s'il était mort, d'où vient que pas un souvenir n'est donné à ce « bon compagnon » de François Xavier[3] ?

Sa fin est enveloppée de mystère. Certains historiens, comme Valignano et Lucena, se taisent complètement, et ce silence est étrange. D'autres, comme Tursellini, constatent sa disparition, qui suivit de près le départ de Xavier, mais ne l'expliquent pas[4]. Bartoli assure que le Japonais, au bout de six mois, alla recevoir au ciel la récompense de son éminente vertu[5]. Charlevoix raconte que, pour vaquer à son ministère, il avait tout quitté[6], et c'est ici peut-être qu'il faut mettre un détail que nous savons par ailleurs. En signe de renoncement au monde, il se serait, comme les bonzes, fait couper barbe et cheveux et aurait pris le nouveau nom d'Anxey[7]. Mais il fut alors si persécuté des moines bouddhistes qu'il dut s'éloigner. L'annaliste de Macao n'est pas loin d'en faire un martyr. Il fut chassé, dit-il, cinq mois après le départ du Père François ; la persécution alla si loin que, ne pouvant vivre au Japon, il partit pour la Chine[8], et Mendez Pinto ajoute qu'il fut tué par les pirates aux environs de Liampo[9].

1. Annaliste de Macao, citant le P. Louis le Japonais, Cros, p. 81.

2. Le P. Charlevoix assure que l'intendant Mendel était mort dans l'intervalle des deux visites d'Almeida. C'est une erreur ; il était alors très vieux ; mais la lettre d'Almeida le représente comme vivant encore. Il vécut même longtemps encore, si nous en croyons un document reproduit par l'annaliste de Macao (Cros, II, p. 87). Il ne serait mort que vers 1598.

3. Pour tout ce qui suit, nous reproduisons les documents et les conclusions du P. Cros, p. 95-97.

4. Tursellini, l. IV, ch. 5.

5. Bartoli, *Asia*, l. III, n. 12 (cf. Sousa, I, p. 518).

6. On appelait cette coutume l'*inkio*. Souvent dès l'âge de 40, parfois même de 30 ans, empereurs, généraux ou ministres abdiquaient la vie publique pour se consacrer à la vie contemplative, ou simplement au plaisir. Usage bouddhique ayant pour origine un mépris malsain pour la vie active, sorte de caricature de la vocation religieuse chrétienne.

7. Cros, II, p. 49. L'annaliste de Macao semble mettre ce changement de vie et de nom avant la conversion du Japonais. Ni le néophyte, ni Xavier ne parlent de cet épisode. Voir t. I, p. 430.

8. Cros, II, p. 95.

9. *Ibid.*

Il existe malheureusement une version moins consolante. Le Père Frois, qui était en mesure d'être renseigné, écrit. « Comme l'étoile qui mena les Mages et n'entra pas avec eux, Paul, après avoir instruit les autres, demeura dehors ; on ne dit pas cependant qu'il ait jamais abandonné la foi chrétienne[1], mais, poussé par la misère, il se mit à faire le métier de *bafan*, le long des côtes de la Chine. . Le *bafan* est un pirate qui joint à ses coups de mains sur mer, des coups de mains sur les rivages aux dépens des groupes de pêcheurs ou d'autres pauvres gens qui ont là leurs habitations. Parti avec d'autres pour une de ces expéditions, il y fut tué. Espérons qu'avant de mourir, il aura eu la contrition de ses péchés. On n'a pas su autre chose de sa fin[2]. »

Il y a une lacune dans ce récit. Frois ne nous dit pas quelle fut la cause de cette misère où tomba le pauvre Yajiro. S'il est vrai, comme le disent les autres historiens, que ce fut par suite des persécutions endurées pour la foi, comment ne pas espérer largement en la miséricorde de Dieu ? Soyons sûrs que les prières de Xavier ont suivi le pauvre prodigue jusque dans sa vie de pirate[3].

Les années se passent. Continuellement en guerre avec les provinces voisines, le Satzouma s'est refermé au Christianisme. Les daimyô donnent parfois une liberté qu'ils se hâtent de retirer. Cangoxima a la réputation d'être le coin du Japon le plus réfractaire à l'Évangile. Nulle part autant de bonzes, et nulle part plus acharnés[4]. Les Pères viennent cependant, de loin en loin, visiter les chrétiens, et ils constatent que le souvenir de Xavier vit toujours. Au milieu des idolâtres, ils trouvent de vaillantes chrétiennes, ses filles spirituelles, restées fermes dans la foi[5]. En 1605, le Père Louis de Nagasaki, Japonais,

1. D'autres. à Cangoxima, avaient été moins heureux. Valignano, p. 122.

2. Cros, p. 96, 97.

3. François ne semble pas avoir connu les événements de Cangoxima et les malheurs de Yajiro. En 1552, écrivant à saint Ignace, il parle encore de son ancien compagnon, comme d'un très fidèle chrétien. — Dans une autre lettre (22 juin 1552), il demande à un Japonais nommé Jean de le rappeler, quand il sera retourné dans son pays, « au souvenir de Marc et de Paul ». Ce dernier est-il Paul de Sainte-Foi ? (p. 775).

4. *Avvisi del Giappone de gli anni 1582, 1583 et 1584...* Roma, 1586, in-8°, p. 85 (Lettre de Louis d'Almeida).

5. *Avvisi..., loc. cit.* ; Solier, p. 555.

rencontra au village de Cavanahé, à 13 lieues de Cangoxima, le fils de l'ancien intendant d'Ychicu. Le vieux Michel était mort six ou sept ans auparavant. Son fils, qui s'appelait aussi Michel, montra au missionnaire de précieuses reliques qui lui venaient du saint. Une fiole d'eau bénite avait servi à de nombreuses guérisons d'enfants ; à mesure qu'elle se vidait, on y versait de l'eau ordinaire et elle conservait toute sa vertu [1].

De François Xavier on gardait encore au château un tableau de l'Annonciation, un devant d'autel, et un baldaquin en soie. Un seigneur des environs voulut voir ces objets, et ne les rendit pas. Il fit vendre l'image aux Philippines, et, dans l'étoffe du baldaquin, fit tailler des robes pour ses enfants. Et Michel racontait au Père Louis que ces enfants furent atteints de maladies repoussantes et le plus jeune pris de folie furieuse [2].

Dans ses notes, le prêtre japonais consignait encore le fait suivant, dont peut-être on lui avait parlé à Cangoxima : « Un homme riche de la ville avait une fille unique : elle mourut. Et comme le Père était là près du corps de la jeune défunte, à se désoler, un des nouveaux chrétiens lui dit : « Il est arrivé ici, il y a peu de jours, des étrangers de sainte vie. Recommandez-vous à eux, et ils auront peut-être remède pour votre affliction. » Le père de la défunte va aussitôt au logis du Père Maître François et lui dit sa désolation. Maître François invita ses compagnons, là présents, à prier avec lui, et quand ils eurent prié quelque temps, il dit au père affligé : « Consolez-vous, votre fille se porte bien. » Il ne lui dit pas autre chose; de sorte que le père pensait : « Que dit-il là ? Ma fille est morte, Je lui demandais remède à ma douleur; Je suis venu pour rien. » Il s'en retourna donc avec sa douleur ; mais, en entrant chez lui, il y trouva tout le monde dans la joie et sa fille guérie. Le père, hors de lui de bonheur et ne pensant même plus à Maître François, demandait à sa fille :

« Que s'est-il donc passé, ma fille ? » — Elle répondit : « Quand j'eus rendu le dernier soupir, je me vis entourée de gens d'une figure horrible qui voulaient m'entraîner vers une fournaise épouvantable. Tout à coup, deux hommes, de beau visage et

1. Cros, p. 87.
2. *Tre lettere annue del Giappone de gli anni 1603, 1604, 1605*, Rome, 1608, p. 182.

de bel aspect, apparurent là et mirent en fuite mes ennemis... » Alors seulement le père se ressouvint de Maître François et il lui amena sa fille. Or, dès que celle-ci fut en présence de Maître François et de ses compagnons, elle demeura un instant comme ébahie, et puis elle dit à son père : « Les voilà, les hommes qui m'ont délivrée ! » Alors, se mettant à genoux devant Maître François, le père, tout en larmes, le remerciait. Maître François, le relevant, lui dit : « Rendez grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Sauveur des hommes ! » Peu après, le riche de Cangoxima s'instruisait de la doctrine chrétienne, et il recevait le baptême avec tous les siens. « Ainsi parle le Père Louis dans son livre, ajoute l'annaliste de Macao ; et, moi qui l'ai connu, je ne saurais douter qu'il n'ait bien vérifié toutes choses avant d'écrire [1]. »

Le souvenir de saint François Xavier ne s'éteignait donc pas dans cette intéressante petite chrétienté. Il n'y manquait pas de baptisés énergiquement fidèles à ses enseignements. Pour d'autres, l'abandon avait eu ses conséquences inévitables; leur christianisme dégénérait. Un prêtre japonais d'Arima, en 1607, découvrit dans le Satzouma une secte que l'on disait nouvelle et qui abhorrait les religions nationales. Le Père alla aux informations, il interrogea deux des plus anciens parmi les adeptes; évidemment il était en présence de chrétiens oubliés. Probablement baptisés dans les premiers temps par François Xavier lui-même, visités deux ou trois fois par les Pères de la Compagnie, ils avaient vu leurs missionnaires obstinément écartés ou chassés par les bonzes et par le prince. Il fut aisé de les éclairer : cinq reçurent le baptême. Une bonne vieille, à qui le Père demandait si elle avait des objets superstitieux, tira de son sein deux rosaires en bois noir tout usés. Les gens l'accusaient d'être sorcière, et sorcière habile. Au moyen de cérémonies particulières elle guérissait les malades. La vieille se défendit. Aux malades, elle se contentait de faire toucher des reliques qu'elle montrait, priant Dieu de les guérir, et ils guérissaient. Le Père examina le reliquaire. Dans une

1. Cros, II, p. 75, 76. Le prêtre Japonais reproduit-il ici un récit recueilli par lui à Cangoxima ? Peut-être, mais il est à noter qu'il se lisait déjà presque tel quel dans Tursellini, édition de 1496 (l. IV, ch. 3), neuf ans avant son voyage dans le Satzouma. Peut-être le P. Louis s'est-il servi de cette biographie pour rédiger ses propres souvenirs.

bourse de coton, il trouva un petit paquet recouvert de papier avec cette inscription : *lignum Crucis*. La relique était à l'intérieur. Il y avait encore un morceau de cire rouge qui avait dû être un *agnus Dei*, et une médaille d'étain aux effigies de Notre-Dame de la Conception et de Jésus agonisant. Le Père présuma que ces objets venaient de François Xavier[1].

Cette fidélité à la foi, en dépit de l'isolement et de la persécution, au milieu d'une atmosphère saturée de paganisme, ne faisait-elle pas présager la longue persévérance d'autres groupes japonais à travers deux siècles d'abandon absolu et de violences? Xavier avait raison, il y avait là un peuple à part et qui méritait qu'on fît pour lui, en argent, en vies d'hommes, en fatigues, tous les sacrifices possibles.

Ajoutons-le, on a reproché parfois à notre saint, nous l'avons vu ailleurs déjà, d'avoir été trop vite dans son apostolat, de n'avoir pas assez pris le temps d'instruire ses néophytes. Qu'il ait été vite en certains cas, et plus vite qu'il ne conviendrait à d'autres, on ne peut le nier. Du moins, ce n'est pas au Japon. Cent à cent cinquante néophytes, gagnés en un an à Cangoxima, ne sont pas un chiffre à scandaliser les partisans de la prudence uniforme. Mais il n'y a pas que le nombre des convertis à considérer: il faut voir la solidité des conversions. Les néophytes japonais ont été peu nombreux. Nous n'oserions assurer que tous ont persévéré : l'exemple de Yajiro montre qu'il y eut, sinon des apostasies, au moins des défaillances. Mais beaucoup, et plus que ne le disent expressément les lettres des missionnaires, gardèrent la foi, quelque gênante, mortifiante et crucifiante qu'elle fût, que leur avait prêchée ce passant étranger.

Qu'était-ce donc que cet homme?

Il avait grand'peine à parler la langue du pays; il lui fallait recourir à un interprète, et nous savons si le procédé est défectueux ; ou bien il se contentait de lire, dans un petit cahier, un texte dont il eût été embarrassé de faire le mot-à-mot. Il parlait à des gens très entêtés de leur supériorité nationale, répugnant

1. Fernand Guerrero, S. J., *Relaçam annual das cousas que fizeram os padres da C. de Jesus nas partes da India Oriental.., nos annos de 607 et 608...*, Lisbonne, 1611, 3e partie, Cf. L. Pagès, *Christianisme au Japon*, t. I, p. 151, 153. Ces chrétiens sont appelés dans Guerrero des *Tendgicouchou :* c'est le mot *Tengicu*, ou *Chengico*, que nous avons déjà rencontré.

alors infiniment aux nouveautés. Il leur présentait une religion étrangère, très noble, très belle, mais qui contrariait toutes les idées reçues et ne manquait pas d'attirer, sur ses adhérents, l'animadversion de confréries puissantes. Et cependant, cet homme, que l'on comprenait à peine, se conquérait des disciples chez les gens du peuple, chez les nobles, jusque chez les bonzes. En huit ou dix jours parfois, c'était fait.

Conviction raisonnée; car, dans la mentalité japonaise, le bouddhisme n'avait pas tué absolument le sens de la logique. Les auditeurs de Xavier étaient accessibles à l'argumentation suivie, et ouverts à l'évidence des preuves morales. Conversions durables, qui résistaient à tout, même à l'isolement, même à la persécution.

Les historiens japonais disent, pour expliquer le fait, que ces néophytes ne savaient pas ce qu'ils acceptaient, qu'ils prenaient le christianisme pour un bouddhisme plus noble, mais sans différence essentielle avec la religion du pays. Ils savaient bien pourtant que ce prétendu bouddhisme épuré enseignait l'immortalité consciente de l'âme, l'absolue responsabilité des actes individuels, qu'il niait la transmigration avec ses conséquences fatalistes et immorales. Ils savaient par-dessus tout que cette religion des « barbares du sud » imposait un idéal de chasteté absolument contraire aux usages invétérés du pays, absolument au-dessus des pauvres forces humaines. Et, quelles que pussent être leurs défaillances, ils avaient accepté ces lois et cet idéal; ils avaient essayé de les faire passer dans leur vie pratique.

Il est vrai, l'instruction avait été sommaire. Pourtant, lorsqu'on a devant soi un auditoire curieux d'apprendre, avide de vérité, qu'on n'est pas obligé, comme ailleurs, de revenir indéfiniment sur les mêmes détails pour les fixer dans les esprits indolents, que la vérité, au contraire, entre toute seule dans l'âme et y reste, on peut enseigner bien des choses en peu d'heures. Il y a plus.

Les anciens biographes ont enregistré cinq ou six faits miraculeux sur des témoignages de valeur inégale. Plus d'un indice montre qu'il y en eut d'autres. Ils ne semblent pas avoir fait grande impression, puisque le nombre des baptisés resta petit.

Mais il en est un qui paraît avoir échappé aux historiens, ou que peut-être, faute d'une expression meilleure, ils ont confondu avec le don des langues. Nous avons cité, quelques pages plus haut, ce mot d'un bonze recueilli par Louis d'Almeida : « Quand le Père Maître François parlait, bien qu'il pût à peine s'exprimer, mon intelligence restait convaincue. » Un témoin irrécusable, le Japonais Bernard, compagnon de Xavier durant plus de deux ans, qui le suivra de Cangoxima aux Indes et ira mourir en Europe, disait aux Pères de Lisbonne et de Rome : « Dans mon pays, le Père était tenu pour le plus grand des Européens. Il ne ressemblait pas aux autres missionnaires, ses compagnons, qui ne répondaient qu'à un interlocuteur à la fois et ne résolvaient les difficultés des païens que les unes après les autres. Le Père Maître François demandait aux gentils qui venaient lui parler ce qu'ils voulaient. Ils étaient là dix ou douze, alléguant chacun son objection. D'une seule réponse, le Père satisfaisait à tout. » — « Je lui opposai, dit le Père de Quadros que, sans doute, ces objections portaient sur un même point : « Non, me répondait-il, elles étaient très diverses » ; et il ajoutait : « Cela ne se produisit pas une fois, mais c'était comme une habitude chez lui, et, sans aucun doute, il y avait là un grand don de Dieu[1]. » Le prodige n'était pas sur les lèvres du prédicateur. Il continuait à lutter péniblement contre une langue rebelle : mais une lumière supérieure illuminait les consciences. Dès lors qu'était-il besoin de longs enseignements? A ces âmes intelligentes, et quelquefois généreuses, Dieu parlait lui-même : leçon plus pénétrante que tous les discours humains.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 189. Bernard fit le même récit au P. Ribadeneira (*Vida de S. Ign.*, l. IV, ch. 7).

CHAPITRE IV

LE VOYAGE A MIYAKO
(Septembre 1550-février 1551)

I. — *Firando.*

Du château d'Ychicu, Xavier avait repris sa route vers Firando. Il gagna la côte, et s'embarqua dans une jonque qui faisait voile vers le nord. La barque était petite, la mer mauvaise et infestée de pirates[1]. Elle contourna l'île de Kiu-siu par le sud-ouest. Dans les derniers jours de septembre, ou au commencement d'octobre, François était à Firando. En rade se trouvait le navire portugais arrivé là depuis deux mois, et qui avait causé ses disgrâces de Cangoxima.

Nul doute que les marchands, comme ceux de l'année précédente, n'aient reçu avec honneur le *Santo Padre*[2]. Quant au daimyô, cette fois encore, il lui fit bon accueil[3]. Une chrétienté se forma rapidement. En quelques jours, les missionnaires purent baptiser une centaine de Japonais, grâce, dit le saint[4], au frère Fernandez, qui déjà parlait assez bien la langue. De leur côté, les marchands portugais bâtirent une chapelle[5].

Cependant François songeait toujours à Miyako[6], la ville impériale. Si la faveur, ou du moins la neutralité de ceux qu'il appelait les ducs du pays, favorisait à ce point les conversions,

1. Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 140.
2. Frois (Cros, II, p. 97) ; — Valignano, p. 123.
3. *Mon. Xav.*, p. 681.
4. *Mon. Xav.*, p. 660; — Valignano, p. 123.
5. Ann. de Macao (Cros, p. 98).
6. *Miyako* (*Meaco*, *Miako*) signifie capitale. Le mot actuel *Kiôto* est un équivalent sino-japonais. Le nom officiel est *Saïkio*, capitale de l'ouest. *Tokio* est la capitale de l'est.

que ne ferait pas un édit de tolérance venant du roi? Il lui semblait avoir déjà perdu trop de temps. Son expérience de Cangoxima lui avait appris à ne pas trop compter sur les seigneurs et à ne leur demander que la liberté. Il résolut donc de partir. S'il ne pouvait immédiatement parvenir à Miyako, du moins chercherait-il à s'en rapprocher. En conséquence, après une vingtaine de jours passés à Firando, il laissa Cosme de Torrès à la garde des néophytes, et, emmenant avec lui Jean Fernandez, Bernard et un autre Japonais, il prit le chemin du nord. On était à la fin d'octobre[1].

C'était un voyage de plus de 800 kilomètres. « Il n'avait, remarque Valignano, aucun secours, aucun appui des hommes. Il fallait, pour tenter une telle entreprise, un cœur vraiment grand et confiant. Pénétrer ainsi dans l'intérieur des terres, passer dans un costume si nouveau, si étrange, traverser toute la gentilité du Japon, sans guide, sans espoir autre que Dieu, ceux qui savent ce qu'était alors le Japon diront que c'était une œuvre de confiance très héroïque et toute surnaturelle[2]. »

La route se fit partie à pied, partie en barque. A pied, le voyage était plus fatigant, car il fallait porter son bagage. « Il tenait en deux besaces, écrivait Fernandez ; à savoir un surplis, trois ou quatre chemises, et une vieille couverture qui nous servait à tous deux la nuit, car il n'y a pas de lit dans les hôtelleries du Japon. » Bernard avait, suspendu à la ceinture, un petit sac à provisions, contenant du riz grillé. C'était pour les jours où il serait impossible de rien acheter aux auberges[3].

De Firando, les voyageurs gagnèrent le port de Facata[4], distant de 90 kilomètres. Ils y visitèrent une grande bonzerie de la secte des Jenxus. Les bonzes firent une chaleureuse réception à ces confrères étrangers qui venaient, disait-on, du pays des dieux, et ils les conduisirent à leur « abbé ». Là aussi, très

1. La date est donnée par le P. Frois, (Cros t. II, p. 99). — Polanco, t. II, p. 140, parle d'un séjour de deux mois. C'est une erreur : François n'a pas pu séjourner à Firando beaucoup plus de vingt jours. Parti de Cangoxima probablement dans la première moitié de septembre, il dut mettre une quinzaine de jours à gagner Firando, une vingtaine peut-être si l'on prolonge son séjour au château d'Ychicu. Il était donc à Firando fin septembre, ou commencement du mois suivant, et il devait en partir à la fin d'octobre.

2. Valignano, p. 123.

3. Cros, II, p. 99, 100.

4. Aujourd'hui *Hakata*.

bon accueil ; on leur servit aussitôt des fruits. Mais Xavier avait appris que cette maison était le repaire de honteuses immoralités, et cela au su de toute la population. On eût dit que le sol de ce lieu infâme lui brûlait les pieds. Intrépide, il éleva la voix, et, en termes sévères, reprocha aux assistants, abbé et moines, le vice qui les déshonorait. Puis il passa au chapitre des fourberies, flétrit le double jeu par lequel ils trompaient le public, laissant entendre aux uns, les riches, qu'il n'y a rien après la vie, et exhortant les autres à faire, pour le soulagement de leurs morts, des offrandes qu'ils s'appropriaient sans vergogne. Ce fut, dans la bonzerie, une stupeur générale. D'aucuns essayèrent de rire ; mais les autres restaient ébahis. Pour lui, « sans autre compliment, raconte Jean Fernandez, il les laissa, et nous continuâmes notre route[1] ».

Il fallait maintenant passer sur l'île de Nippon. La petite bande prit place dans une jonque, et l'on s'engagea dans le long détroit resserré de Simonoseki. « Or, nous dit le compagnon de Xavier, les pirates étaient partout. Nous dûmes souvent, pour échapper aux regards, demeurer cachés à fond de cale. Ces cinq ou six journées furent très rudes. » Enfin les voyageurs débarquèrent[2], et, après avoir encore fait trois lieues dans les terres, parvinrent à Yamaguchi.

Ils avaient mis une quinzaine de jours à venir de Firando et, tout en cheminant, avaient converti un *samuraï*, un autre homme et sa femme[3].

II. — *Yamaguchi.*

Si notre saint avait été au courant de la politique locale, il n'eût pas poussé plus loin son voyage. Yamaguchi[4], chef-lieu de

1. Cros, p. 100, 101.

2. Partis de Fakata, ils durent débarquer à Yesaki, dans la province de Suwô, port de Yamaguchi.

3. Cros, p. 105.

4. Xavier dit ordinairement *Amanguche*, ou *Amanguchi*, quelquefois *Manguche* (*Mon. Xav.*, p. 767, 775, 794). Le P. Valignano note qu'il faut dire *Yamaguchi* (Cros, II, p. 42). Dans son *Historia del principio*, etc., il emploie cependant la forme *Amanguche*. On dit aujourd'hui *Yamagoutsi*, *Yamagouchi*. — Xavier dit que la ville comptait plus de 10.000 feux (Cros, p. 98). Un historien japonais cité par M. Haas (p. 191) porte ce chiffre à 20.000. C'était, au rapport de Valignano, une des grandes villes du Japon (p. 123). Elle n'a guère aujourd'hui que 15.000 habitants.

la province de Suwô, se trouvait être, en ce temps-là, comme la capitale du Japon. Ville populeuse (50.000 habitants environ), commerçante et riche. Le daimyô était un des plus puissants de l'archipel. Dans l'état d'émiettement où s'épuisait l'empire, il était parvenu à grouper jusqu'à seize provinces. Jusque dans Kiu-siu, il possédait les seigneuries de Buzen et de Chikuzen. Il était maître du détroit. Dans le Nippon, son domaine comprenait le Suwô, le Nagato, l'Iwami. Il appartenait au clan des Ouchi[1], et se nommait Yoshitaka. Sa cour était des plus élégantes : car, depuis que Miyako était ruiné par les guerres, la noblesse impériale, les *kuge*[2], avait émigré en masse. Beaucoup s'étaient réfugiés dans Yamaguchi. Ils y avaient apporté leurs mœurs efféminées, leur goût pour les raffinements d'élégance, le mépris des armes, les concours de poésie. A leur école, princes et seigneurs s'étaient laissés gagner à une vie de fêtes et de plaisirs[3]. Les bonzes pullulaient. A en juger par le nombre des couvents et pagodes, tous peuplés et rentés, le daimyô devait être un fervent bouddhiste[4].

Xavier s'aperçut vite que le niveau moral était fort bas ; plus bas, sans doute, qu'à Cangoxima. Il n'était là qu'en passant, mais il voulut parler et venger l'honneur de Dieu. Lui, à qui personne d'abord n'avait voulu donner asile, tant il avait l'air étrange et misérable[5], s'en allait par les rues, toujours son cahier en main, cherchant de préférence les carrefours les plus populeux et il prêchait.

Les Japonais étaient accoutumés aux excentricités de la dévotion bouddhique : pèlerins qui courent, presque nus, le long des routes, une clochette à la main, ruisselants de sueur, éclaboussés par la boue jusqu'aux épaules, pour accomplir un vœu et devant qui la foule s'écarte, indifférente ; moines mendiants qui s'en vont tendant leur éventail de porte en porte, le visage dissimulé sous les bords d'un vaste chapeau en abat-jour ; pénitents qui, en plein hiver, se font verser sur le corps des centaines de

1. Les anciennes relations l'appellent *Vochidono*. Cros, II, p. 102.
2. Les *kuge*, nobles de la cour, plus ou moins issus de sang impérial, par opposition aux *buke*, les nobles d'épée.
3. Steichen, p. 2.
4. Annaliste de Macao, Cros, p. 106.
5. *Ibid.*

cruches d'eau glacée, ou bien, prosternés à terre, frappent le pavé de leur front en invoquant leurs dieux[1]. Mais, à ce coup, le spectacle était nouveau : visage, coutume, langage[2]. Surtout ce que disaient ces étrangers était absolument inouï. Parfois François cédait la parole à Fernandez, et restait près de lui en prière. Ou bien lui-même prenait le cahier, faisait le signe de la croix, bénissait l'auditoire, restait un instant les yeux au ciel, et, au milieu des rires de la foule, commençait la lecture. Pour la première fois de leur vie, les Japonais entendaient parler de la création, d'un Dieu fait homme et mort pour nous, de l'immortalité de l'âme. Puis le prédicateur élevait la voix pour être mieux entendu et il attaquait les trois grands crimes du pays, le culte rendu aux idoles et par conséquent au diable, la débauche et l'infanticide[3].

Deux partis se formaient dans l'auditoire. Les uns se moquaient, ils s'indignaient qu'on attaquât ainsi les dieux du pays; et, quand les missionnaires s'en allaient par les rues, hommes et enfants les suivaient en riant, leur jetant des sobriquets ridicules[4]. D'autres trouvaient que les prédicateurs avaient raison : en eux, rien que d'irréprochable, une vie austère et patiente[5]. Xavier avait, jusque sous l'outrage, une sérénité calme qui plaisait. Il s'était fait son expérience du monde japonais. Il avait compris que trop d'humilité dans les formes, loin de faire estimer la religion par ce peuple à la fois obséquieux et orgueilleux, n'amenait que le mépris. Or il importait que la religion ne fût pas méprisée. Sous l'indispensable modestie du chrétien, sous la patience à supporter les pires injures, il fallait qu'on sentît le calme de l'âme, mais aussi une dignité supérieure à toutes les avanies.

Il changea donc un peu de tactique, surtout dans ses rapports avec l'aristocratie. Car, elle aussi, venait à lui. Les notables ne pouvaient décemment se mêler aux réunions de la rue, et cependant ils voulaient entretenir les bonzes d'occident. Parfois, la curiosité les poussant, quand ils les voyaient

1. Charlevoix, livre prélim., ch. xiii.
2. Ann. de Macao, Cros, p. 106.
3. *Ibid.*, p. 103, 104, 106.
4. *Mon. Xav.*, p. 125, 660; — Cros, p. 99, 106.
5. Cros, p. 106, 107.

passer, ils les faisaient entrer chez eux. C'était pour tuer le temps, pour causer, entendre des choses nouvelles, pour s'amuser et railler; mais souvent aussi par sympathie. Xavier se prêtait à tout; mais il savait parler net. Son livre à la main, il se signait, levait les yeux au ciel, puis se mettait à lire. On prêtait l'oreille et parfois l'auditeur était saisi de la hauteur et de la pureté de cette doctrine[1].

Un jour, un samuraï, qui voulait rire, fit entrer les deux étrangers : Fernandez commença la lecture. La leçon racontait l'histoire des anges et de leur chute. A la suite du récit, était une application pratique aux orgueilleux qui, livrés aux démons, devaient partager leur supplice. Le Japonais se moquait. Xavier lui dit : « Quelle que soit votre puissance, si vous ne vous humiliez, si vous ne pleurez vos péchés, Dieu saura vous réduire avec les tourments de l'enfer. » Le samuraï se rapprocha en ricanant plus fort. Le Père sentit le sang lui monter au visage et, le regard en feu, il dit en insistant : « Vous avez beau ne pas vouloir, si vous ne vous humiliez, vous en passerez par là. » Et il sortit. « Que j'ai pitié de ces *fidalgos!* disait-il à Fernandez, plus ils sont puissants, moins ils profitent des grâces de Dieu[2]. » Parfois encore, quand on le prenait avec lui de trop haut, Xavier ordonnait à son compagnon : « Ils vous tutoient, tutoyez-les[3]. » Et le bon Frère, qui voyait les samuraï armés de leurs deux terribles sabres croisés sur l'estomac, et qu'ils maniaient avec une dextérité peu rassurante, tremblait un peu. Il se disait : « Évidemment le Père veut à tout prix mourir pour la foi de Jésus-Christ. » Et il ajoute : « Quand je répondais sur le ton indiqué, il me semblait qu'un coup allait me détacher la tête des épaules. » Mais François lui répétait : « Vous devez mortifier, avant tout, cette crainte de la mort. Par le mépris de la mort, nous nous montrons supérieurs à cette gent superbe; leurs bonzes perdent d'autant à leurs yeux et, à ce signe du mépris de la vie, que notre doctrine nous inspire, ils peuvent juger qu'elle est de Dieu[4]. » François avait raison; les Japonais étaient sensibles à ce calme

1. Cros, p. 98, 107.
2. *Ibid.*, p. 104, 105.
3. C'est-à-dire, employez à leur égard les formules de langage réservées à ceux que l'on dédaigne.
4. P. 107, 119.

absolu sous la menace de mort. Aussi « aujourd'hui encore, écrivait le Père Melchior Nunez en 1558, ils le considèrent comme un grand saint[1]. »

François désirait pénétrer jusqu'au daimyô et obtenir l'autorisation officielle de prêcher. De son côté, le prince était curieux de voir ces gens du Tenjicu dont tout le monde parlait. Un des principaux samuraï ménagea une audience. Comme manteau de cérémonie, le Père jeta sur sa pauvre soutane un vieil habit. Quand il fut devant le prince, son compagnon et lui s'agenouillèrent selon le cérémonial et firent deux révérences. Personne n'assistait à l'entrevue que le samuraï introducteur et l'un des grands bonzes de la province; mais il y avait foule dans les salles et sur les terrasses voisines, et, sans doute, il était facile, à travers les minces paravents, d'entendre ce que disait l'étranger.

Très bienveillant, Yoshitaka interrogea François. Et d'abord, qui l'envoyait? « Le Dieu du ciel et de la terre », répondit le saint. La conversation sauta à des choses de pure curiosité, les voyages, les Indes, l'Europe; puis elle revint au point capital : « Quelle était cette loi qu'on apportait aux Japonais[1]? »

Alors, sur un signe du Père, Fernandez se mit à lire dans son cahier le récit de la création. Puis il passa aux commandements, insistant sur les endroits où il était parlé de la sanction de nos actes, le jugement et l'enfer. Là se trouvait une vigoureuse sortie contre l'idolâtrie et les vices du pays. Or le texte était sans ménagements; il portait que l'homme adonné à cette sorte d'abominations était « plus sale que les porcs, pire que les chiens et autres brutes ». On vit le daimyô qui changeait de visage. Fernandez crut qu'il allait faire un signe et ordonner de couper la tête aux deux audacieux. Mais, en grand seigneur qu'il était, il se contint, écouta attentivement pendant une heure, et, quand la lecture fut finie, sans rien dire, donna gracieusement congé au Père et à son compagnon[2]. Au seuil du palais, la foule les entoura, et ils furent assaillis d'injures : « Les voilà, ceux qui veulent nous faire adorer le Créateur et Sauveur du monde, qui disent que la polygamie est interdite et traitent de péché ce

1. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 186; *Cartas de Japão*, fol. cxxxiij.
2. Cros, p. 102 et 107; cf. p. 99.

que les bonzes font et nous permettent. » D'autres criaient : « *Deos, Deos, Deos !* » C'est le mot que Xavier, voulant éviter les expressions équivoques en usage dans les sectes japonaises, employait pour désigner la Divinité. Il le répétait souvent à trois reprises pour l'imprimer dans les oreilles et dans les esprits : et la populace de l'imiter. Longtemps encore après, ce mot portugais était l'insulte qu'on jetait aux missionnaires[1].

L'audience fit beaucoup de bruit. Xavier laissa l'effervescence tomber. C'est pour cela sans doute, et pour n'avoir pas l'air de fuir devant l'orage, qu'il resta deux mois à Yamaguchi. A sa demande de liberté, le daimyô n'avait pas répondu. Mais enfin aucun décret ne venait officiellement contrecarrer sa prédication. Il la continua donc. Deux fois le jour[2], il s'en allait avec Fernandez aux carrefours, partout où la multitude affluait, « de sorte, dit le Frère, qu'il ne demeura pas, en une si grande ville, un croisement de rue, où, rencontrant du monde, nous n'eussions prêché[3] ». Quant aux fruits obtenus, ils furent à peu près nuls. Enfin, voyant qu'il perdait son temps, Xavier reprit le chemin de Miyako[4].

III — *De Yamaguchi à Miyako.*

A vol d'oiseau, il y avait à peu près quatre cents kilomètres à franchir, par un pays inconnu. Deux voies s'offraient : on pouvait s'embarquer sur une jonque, traverser de l'ouest à l'est la mer intérieure jusqu'à Sakai, et, de là, gagner Miyako, ou prendre la voie de terre. La première route était plus rapide et plus sûre. Cette miniature de Méditerranée, qui ne s'ouvre sur les océans que par trois ou quatre pertuis étroits, était une sorte de grand lac. Nos voyageurs, pour commencer, choisirent cependant l'autre itinéraire : c'était « afin d'étudier le pays et d'y semer plus utilement l'Évangile ». Ils partirent huit jours avant Noël[5].

1. Cros, p. 108.
2. P. 99.
3. P. 103, 104, 109.
4. *Mon. Nav.*, p. 125.
5. P. Frois, dans Cros, p. 111. L'annaliste de Macao (p. 116) dit au commencement de janvier.

L'hiver, cette année-là, paraît avoir été particulièrement rude. Il neigeait avec abondance. Un passant, un jour, leur cria : « Si vous êtes du pays des dieux (le Tenjicu), dites-leur donc, à ceux de là-haut, de ne pas jeter tant de neige sur la terre[1]. » Ils en avaient parfois jusqu'aux genoux. Il fallut traverser des rivières, de l'eau glacée jusqu'à la ceinture[2]. François avait pour vêtement sa vieille soutane et de mauvais souliers : il finit par aller pieds nus : évidemment il cherchait la souffrance. Il arrivait que les voyageurs, n'en pouvant plus, les jambes enflées[3], défaillaient sur le chemin. Ou bien ils s'égaraient. Ignorant le pays, évitant les grandes routes que la guerre encombrait de soldats, faisant de longs détours pour ne pas payer les péages, ils devaient, à travers neige et rochers, monter sur quelque éminence pour retrouver leur direction. Ou encore ils achetaient d'un colporteur le droit de le suivre à pied, courant derrière sa monture.

Fernandez, à qui nous devons ces détails, ne nous dit rien de ses propres souffrances; mais il note que le Japonais Bernard, tout jeune encore, endurait tout sans se plaindre. Comment ne pas aller, vaillant quand même, lorsque, en avant, trébuchant, tombant, les jambes tuméfiées, crevassées jusqu'à la chair vive, ayant grand'peine à mettre un pied devant l'autre, le chef avançait toujours? « Pour se faire une idée de ce qu'il a enduré, dit son modeste compagnon, il faudrait, comme moi, l'avoir vu de ses yeux. Jusque dans sa façon de faire oraison par le chemin, tout respirait la pénitence. Méditer, contempler, lui était chose si familière; montagnes et vallées, on ne voyait que neige; rien, autour de nous, ne pouvait donner aucune distraction; et cependant, tout le temps de l'oraison, le Père François ne levait pas les yeux, ne détournait le regard d'aucun côté; il tenait ses bras, ses mains immobiles, les pieds seuls se mouvaient, et bien paisiblement. Certes, il montrait bien, par cette modestie, cette révérence de sa démarche, qu'il allait en présence de Dieu Notre-Seigneur[4]. »

1. P. 116.
2. *Ibid.*
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 187, n. 8; — Cros, p. 100, 112.
4. Cros, p. 101.

Prière extatique où il perdait la notion de ce qui l'entourait. Il heurtait du pied les cailloux, et lorsque le soir il les voyaient tout en sang : « Qu'est-ce que cela? disait-il avec surprise. Comment ai-je attrapé cela[1] ? » Dans les villages, le moins qui pût lui arriver c'était d'être poursuivi de huées par les enfants : mais parfois on le chassait à coups de pierres. C'est miracle qu'il ait échappé aux flèches des paysans[2].

Trop heureux après cela, quand, à l'étape, nos voyageurs trouvaient un gîte dans une pauvre auberge et qu'on leur prêtait, pour se reposer, une natte et un oreiller de bois[3]. Or, c'est une assez piètre chose qu'une auberge japonaise en pleine campagne. Les *globe trotters*, qui n'ont visité le Japon qu'à la saison chaude et n'ont suivi que les grandes routes, vantent les maisons de thé et leur propreté exquise. Jean Fernandez les traitait de véritables écuries[4]. Les missionnaires, qui ont vu les choses de près, nous disent qu'en voyage il est bon d'emporter avec soi ses draps, si l'on ne veut pas, au contact des couvertures banales, contracter d'affreuses maladies[5].

« Dans ces hôtelleries, continue Fernandez, le Père François malgré son épuisement restait si tempérant, qu'on eût dit un esclave admis, par grâce, à la table d'un grand seigneur, et qui mange la n'oubliant pas combien il est indigne d'être servi par son maître[6]. »

Maigre repas dans tous les sens du mot, et peu appétissant pour un estomac européen : encore il y touchait à peine. Les Japonais, par scrupule bouddhique, s'interdisaient la viande, et même le lait. Le poisson était permis, on ne sait par quelle contradiction : mais les bonzes s'en privaient encore, au moins quand il était frais. François, ayant ouï parler de ces abstinences et ne voulant pas scandaliser, s'y était rigoureusement soumis. Il ne tarda pas à découvrir qu'il y avait là une superstition. En conséquence, quand il avait des témoins de ses repas, il commençait par expliquer que toutes les nourritures sont

1. Cros, p. 112.
2. P. 100, 121.
3. P. 100.
4. P. 141.
5. *Le Japon d'aujourd'hui*, par un missionnaire, Tours, 1891, p. 281.
6. Cros, p. 101.

bonnes et permises par Dieu. Cela fait, du plat de poisson il prenait une bouchée et laissait le reste, se contentant du plat japonais par excellence, le riz à l'eau, sans sel, avec une soupe d'herbes, « au goût détestable et à l'odeur pire encore [1] ».

La nuit ne lui apportait guère de repos. Le froid était vif, même à l'intérieur des maisons, entre les minces cloisons de bois. Il laissait, bien entendu, les indigènes s'entasser sous les couvertures communes autour d'un braséro. Il étendait même sur ses compagnons les nattes qui tenaient lieu de lit, et cela ne les réchauffait guère. On ne nous dit pas ce qu'il se réservait [2].

Souvent les auberges se fermaient ; il fallait passer la nuit sous un abri quelconque. Ou encore, impossible de se procurer des vivres; force était de recourir au riz grillé de Bernard [3].

Ce rude trajet, d'autant plus crucifiant que notre saint arrivait des pays chauds, il le fait tenir en ces quelques lignes: « Nous y éprouvâmes bien des fatigues et courûmes bien des dangers, à cause des guerres qui agitaient le pays que nous traversâmes; sans parler des grands froids qu'il y fait et des nombreux larrons qui infestent les chemins [4]. »

Arrivés, nous ne savons à quel point de la côte, nos voyageurs trouvèrent une jonque où s'embarquer. Ils ne firent que changer de souffrance [5]. Jour et nuit ils restaient accroupis sur le pont, ou repoussés à l'endroit le plus sale. Le bateau était chargé de passagers, et les moqueries allaient bon train. Une fois, un Japonais trouva le Père assis à la place que, lui, s'était retenue. Grande colère et torrent d'injures. Xavier se tut : il se contenta de regarder longuement et tristement son insulteur. Un autre, sorte de garçon marchand, se faisait un passe-temps d'outrager François, lui parlant tantôt comme à un niais, tantôt comme à une brute. Une fois, le Père fixa sur lui son regard attristé : « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? lui dit-il, sachez que je vous aime beaucoup et que je voudrais bien vous

1. Cros, p. 102.
2. P. 116.
3. P. 111.
4. *Mon. Xav.*, p. 127, 661.
5. Cros, p. 112.

enseigner le chemin du salut. » Mais paroles perdues[1]. Il se rencontra pourtant des âmes compatissantes. A une escale, un Japonais de distinction, apprenant que ces étrangers venaient du Tengicu, les prit en pitié et leur remit un mot de recommandation pour un ami de Sacai[2].

Sacai, où ils débarquèrent peu après, était ce port de mer que, en novembre 1549, François avait signalé comme un bon emplacement pour une factorerie portugaise. Nos voyageurs eurent assez de peine à trouver le Japonais auquel on les adressait. Ils furent mal accueillis par la population. Personne ne les voulait héberger. Le long des rues on ne cessait de les insulter. Il fallut quitter la ville et se faire, dans un bois de sapin, une cabane en branches. Ils y furent poursuivis à coups de pierres par les enfants. « Une seule chose me peine, disait le saint, c'est qu'avec tout cela nous ne pouvons prêcher[3]. » A la fin, ils découvrirent celui qu'ils cherchaient, et furent assez bien reçus. Il était temps, car François fut pris d'une fièvre ardente. Par bonheur elle dura peu. Aussitôt remis, il commença ses catéchismes[4]. On dit qu'il ébranla quelques âmes, et il se forma dans la ville un petit noyau de chrétiens[5].

Cependant son hôte s'occupait de le faire passer à Miyako. Ce n'était pas facile; toute la banlieue de la capitale était en guerre, la route n'était pas sûre, on ne pouvait s'y aventurer qu'en troupe et bien armé. Il se rencontra pourtant un gentilhomme qui accepta de prendre les étrangers à sa suite[6].

Il restait quinze lieues à franchir. François les fit « au galop » courant derrière les chevaux, mêle aux coolies. Ce devait être un spectacle étrange : au milieu des valets et porteurs, légers, élastiques, touchant à peine le pied du sol, riant et se moquant, ces deux étrangers bien reconnaissables à leur physionomie, entraînés dans la course, eux à qui leurs pauvres jambes tuméfiées par le froid refusaient naguère tout service. Autour d'eux, un feu roulant de quolibets. Croisait-on des

1. Cros, p. 116, 117.
2. P. 117.
3. P. 112, 113.
4. P. 117.
5. P. 125.
6. P. 113.

soldats ? brutalités et coups. Aux étapes, il fallait prendre soin des chevaux. « Et cependant, déclare Fernandez, jamais je ne le vis plus gai [1]. » Le Japonais Bernard ajoute à ce tableau quelques traits inattendus : « Il sautait parfois, il s'égayait et jetait en l'air une pomme qu'il tenait en main, puis la reprenait d'un visage tout arrosé de larmes joyeuses, avec des propos très profonds de la bonté et miséricorde de Dieu, qui l'avait choisi pour semer la doctrine céleste en des provinces si lointaines et comme arrachées du monde [2]. »

Enfin François touchait au but, il entrait à Miyako.

IV. — *A la porte du palais*

Miyako, le Kiôto d'aujourd'hui, est actuellement une capitale déclassée, immense village vermoulu, endormi, couvrant la plaine de ses maisons basses à toits noirs. Au-dessus de cet océan, le château shogunal, — une simple préfecture de province, courbe ses pignons et tire la ligne blanche de ses remparts. En face, de l'autre côté de la ville, sous un grand massif d'arbres, se cache, comme un Trianon solitaire, le palais abandonné des empereurs. Tout autour, une incomparable ceinture de collines et de forêts. Là, dans les vieilles pagodes, gardées par une population de bonzes sacristains, sont entassées d'incomparables merveilles d'art. Ajoutons un détail : au-dessus de l'entassement des petites toitures sombres, et des gros chapeaux de feutre des pagodes, le clocher de l'église Saint-François-Xavier. Tel est aujourd'hui le Versailles japonais, dans la solitude où l'a laissé le départ du Mikado.

Lorsque le saint y entrait à la fin de janvier 1551, c'était une ville de ruines. Les murailles croulaient : les palais délabrés restaient à l'abandon. La cité impériale de jadis, dont les rues tracées au cordeau formaient de vastes damiers, était en train de disparaître sous une autre ville bizarre et tourmentée. Les pagodes transformées en forteresses, avec remblais et fossés, les habitations seigneuriales aménagées pour la défense,

1. P. 113, 117.

2 Citation d'un manuscrit inédit du P. E. Auger, *Etudes*, 1906, t. IV, p. 666 (article du P. F. Tournier).

formaient centre çà et là, et les maisons s'agglomeraient autour, au hasard, en ruelles étroites.

Depuis cinq ans, on y vivait sous la menace continuelle de l'incendie, du meurtre et de la famine. Le cour avait fui. Deux clans, les Hosokawas et les Miyoshis, se partageaient la cité, séparés par la rivière, se battant et s'égorgeant. De temps à autre, les bonzes turbulents de la banlieue descendaient de la montagne et se mêlaient aux bagarres [1].

Impossible de dire le nombre des habitants. Il pouvait y en avoir un million au moyen âge ; il en reste aujourd'hui 250.000. Vers 1550, s'il est vrai qu'on y trouvait de 90 à 100.000 feux, c'est plus de 500.000 âmes qu'il faudrait accorder à Miyako [2].

Ce que François Xavier venait chercher dans cette fourmilière humaine, c'était le « roi », nous dirions l'empereur, l'ancêtre du Mikado actuel. Mais comment arriver jusqu'à lui ? Les contretemps allaient se multipliant sous les pas du saint.

Le premier lui vint de son hôte. Celui qui l'avait hebergé à Sakai lui avait donné, à son tour, une lettre pour un ami. Mais celui-ci se hâta de se débarrasser des étrangers en les envoyant à vingt lieues de là chez son gendre. Nouveau voyage, nouvelles insultes, et les plus petits enfants s'en donnaient à cœur joie [3].

Cette retraite ne faisait pas le compte de François. Il revint donc ; mais à qui s'adresser pour arriver jusqu'au roi ? Et, à vrai dire, quel roi venait-il voir ? On pourrait presque dire qu'il y en avait deux, celui dont le pouvoir n'était qu'une ombre, celui dont le pouvoir n'était qu'une ruine ; l'empereur et le généralissime, le *Mikado* et le *Shôgun*. Or ils étaient également inabordables, et ni l'un ni l'autre ne valait la peine d'une visite.

Le Mikado [4] habitait le *Gosho*, palais étrange, parc et village,

1. J. Murdoch et Isoh Yamagata, *A History of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651)*, Kobé, 1909, 8°, p. 55.

2. On disait à Xavier qu'il y avait 90.000 maisons à Miyako (*Mon. Xav.* p. 624) et que peu auparavant on en comptait 180.000 (p. 682). Quatre-vingts ans après, l'Annaliste de Macao citait un dicton populaire attribuant à la capitale 98.000 feux, plus 108.000 dans les quatre faubourgs (Cros, II, p. 115). D'aucuns pensent que tous ces chiffres sont exagérés (Mazelière, t. II, p. 341, 342).

3. Cros, p. 117, 118.

4. Le mot *Mikado* n'est pas employé par les Japonais : c'est un archaïsme équivalant à « sublime porte » ; mais c'est le seul qui soit usuel chez les Européens. Les indigènes

place forte et temple, occupant tout le quartier nord-est de la ville [1]. Inaccessible dans son harem, à peine si, de loin en loin, on l'exhibait à l'adoration muette d'une cour prosternée. Comment arriver jusqu'à lui? et, par impossible, y fût-on parvenu, à quoi bon? Ce n'était qu'une idole vivante, défendue contre le mépris par le mystère. Pour souiller son immaculée pureté, il suffisait d'un regard profane. Ses femmes l'affublaient tous les jours de vêtements neufs et le servaient dans de la vaisselle fraîchement sortie du four. Il en usait une fois, puis tout était brisé ou brûlé. En revanche, l'eau dans laquelle il s'était lavé les pieds était tenue pour relique. Un jour on en apporta devant François Xavier et tous les assistants s'en frottèrent la tête. Le saint se contenta de sourire, et écarta le bassin [2]. Celui qui était censé régner était un vieillard, Go Nara Tennô. Il vivait d'aumônes et trafiquait des titres de noblesse. Son palais était une masure dévalisée par les voleurs; ses courtisans les *kuge*, l'avaient abandonné et s'étaient réfugiés à Yamaguchi; ses femmes étaient réduites à héler par les brèches du mur d'enceinte les marchands ambulants de patates douces [3].

Le *Shôgun*, ou généralissime, vrai chef politique du Japon, était un peu moins annihilé, mais beaucoup plus en danger. Ashinaka-Yashiteru avait quinze ans. Son père avait abdiqué devant la guerre civile et la guerre durait toujours [4]. Il était à la merci des daimyô ambitieux qui, tous, voulaient devenir régents. Son autorité nominale s'étendait sur cinq ou six petites provinces autour de Miyako : là, troubles et guerres étaient endémiques [5]. Ailleurs, chez les gros féodaux indépendants, on jouissait d'une paix relative [6]. Quand les missionnaires parlèrent

disent le *Tennô*, « roi du ciel », ou le *Tenshi-sama* « fils du ciel ». Il y a d'autres appellations encore, par exemple le *Daïri*, mot qui a passé du palais impérial de Miyako à l'empereur lui-même (La Mazelière, t. I, p. 234, 559, 563).

1. De La Mazelière, t. I, p. 486; de Hubner, *Voyage autour du Monde*, t. I[3], ch. 6.

2. Lettre du Fr. de Alcaçova, Goa, 1554 (*Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 70).

3. Metchnikoff, *L'Empire japonais*, Paris, 1882, p. 502; — H. Haas, *op. cit.*, p. 98, 99, 177; — Steichen, *op. cit.*, p. 7, 9; — H. Cordier, dans l'*Histoire générale*, Paris, Colin, t. V, p. 915.

4. Haas, p. 177, 178.

5. Ce domaine est le Goquinay des missionnaires, aujourd'hui Gokinai, une des neuf grandes divisions territoriales du Japon. Ce mot signifie « les cinq provinces privées » (Yamachiro, Yamato, Kavatchi, Idzoumi et Setsou). Villes principales : Kioto, Osaka, Hiogo, Sakai, Nara.

6. Murdoch, *loc. cit.*

de voir ce « roi », on leur dit qu'il était absent : la vérité est qu'il était en fuite. Ses ennemis s'étaient emparés de la capitale, l'avaient occupée toute l'année 1550, et avaient détruit le château shogunal. La paix venait de se faire; Yashiteru allait rentrer, mais était-ce le moment pour les deux pauvres étrangers de lui demander audience[1]?

Xavier errait donc du palais pillé au palais en ruines, s'arrêtait aux portes, guettait les occasions. Il finit par comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Tout au plus aurait-il pu, par l'intermédiaire de quelque seigneur, faire parvenir une supplique. Encore devait-il la faire accompagner de beaux présents, et quels présents pouvaient bien apporter des gens aussi misérables? Xavier répondait que ses présents étaient à Firando; il les ferait venir si on lui accordait une audience; mais on ne l'écoutait pas. Durant quelques jours il attendit. On remarquait les missionnaires à leur poste de patience : on leur demandait qui ils étaient, ce qu'ils voulaient, ajoutant que leur place n'était pas là. Essayaient-ils de répondre, on s'en allait en riant. François voulut prêcher; il ne recueillit que des coups de pierres et de bâton[2].

Il y avait encore une autorité à laquelle il avait songé, cette espèce de Sorbonne, où l'on était censé discuter et juger les sectes nouvelles, quelque grosse bonzerie de la banlieue. Mais là encore, à quoi bon? Le saint maintenant savait ce que valaient les bonzes. Quant à ceux des environs de Miyako, toujours en armes, on les avait vus peu auparavant brûler une moitié de la ville. Sur quoi le clan des Miyoshi avait incendié le monastère de Higashi Yama et massacré les moines[3].

L'expérience de Xavier était faite : il n'y avait rien à espérer du gouvernement central : il fallait se retourner vers les daimyô de la province, les seules autorités réelles, les seuls rois; et il partit. Il était resté dans la capitale onze jours[4]. Montant donc en barque au faubourg de Toba, il descendit la rivière jusqu'à la mer. En s'éloignant, il regardait tristement

1. Haas, *loc. cit.*
2. Ann. de Macao et Frois (Cros, p. 113, 114, 118).
3. Murdoch, p. 55.
4. Cros, p. 118 (P. Frois).

la grande ville idolâtre qui, plus que toute autre, avait été pour lui la ville des déceptions, et, très ému, songeant à l'intense vie païenne qui s'agitait sous cette immense nappe de toitures noires, il n'en pouvait détacher les yeux, et il répétait : « *In exitu Israël de Egypto... os habent et non loquentur, aures habent et non audient*[1]. » Lui fut-il donné d'entrevoir l'avenir? Miyako, douze ans après, ouvert à l'Évangile, peuplé de chrétiens, et ayant son église dédiée à Notre-Dame comme il avait rêvé[2].

Le retour fut aussi rude, plus rude peut-être encore que l'aller. On était en février, le froid atteignait son maximum et il fallait naviguer, immobile, au fond d'une barque. François ne perdait cependant aucune occasion de parler de Dieu et de faire quelque bien. Jean Fernandez nous le montre, du peu d'argent qu'il portait, achetant des fruits dans les auberges, les mettant dans ses manches ou sur sa poitrine et s'en servant pour attirer les enfants. Il leur donnait un fruit et sa bénédiction. Parfois de braves gens, séduits sans doute par son air de bonté, venaient à lui, et lui parlaient de leurs infirmités et de celles de leurs enfants. Il leur écrivait un Évangile et leur disait: « Portez-le sur la poitrine et vous serez guéris[3]. »

Arrivés à Sakai, nos voyageurs trouvèrent une jonque à destination de Firando. Ils y montèrent et, dans le courant de février, ils étaient de retour auprès du Père Cosme de Torrès[4].

1. Cros, p. 123.
2. Delplace (Ann. de Macao). t. I, p. 101, 107, 113, 129, etc.; Cros, p. 133 (lettre du P. Organtini, 20 sept. 1577).
3. Cros, p. 122 (P. Frois).
4. P. 123.

CHAPITRE V

LA CHRÉTIENTÉ DE YAMAGUCHI
(Mars-septembre 1551)

I. — *La liberté de conscience à Yamaguchi.*

Le retour des missionnaires fut un grand soulagement pour le pauvre Père de Torrès. « Vous pouvez vous imaginer, écrivait-il quelques mois plus tard, ce que j'ai souffert d'être ainsi séparé du Père Maître François, à la pensée des dangers et des labeurs qu'ils rencontraient (lui et ses compagnons). Ils partirent à la fin d'octobre, au commencement des grands froids et des neiges. Mais ni le froid, ni les neiges, ni la crainte d'aller au milieu de populations inconnues ne pouvaient arrêter le Père François ; si grand est le feu d'amour de Dieu et le zèle des âmes qui brûle en son cœur. Que n'eurent-ils pas à souffrir? En barque, tapis à fond de cale ; sur terre, ignorant les routes, ils se mettaient comme valets au service des voyageurs à cheval et couraient derrière. Le soir, ils arrivaient trempés, épuisés, affamés, dans les hôtelleries où il n'y avait rien pour eux, ni abri, ni nourriture. Le froid était tel, qu'ils en avaient les jambes enflées. Ajoutez les insultes, les pierres que, dans les rues et sur les places, leur jetaient les enfants. Et rien n'empêchait Maître François de prêcher l'Évangile. Ce sont là des ardeurs de zèle que nous ne saurions imaginer ; il faut l'avoir vu. Ses œuvres nous animent plus encore que ses paroles et, quoi que ce soit que nous fassions ou souffrions, c'est une confusion que de nous comparer à lui. Je ne vous en donne pas le détail, ce serait infini. Son voyage a duré quatre mois ; il est toujours allé à pied et souvent sans chaussures[1]. »

1. *Cartas de Japão*, fol. xliv (traduction abrégée) ; — VALIGNANO, p. 127, 128.

De son côté, Xavier fut heureux de constater qu'à Firando ces quatre mois n'avaient pas été stériles. Torrès avait converti son hôte, avec sa femme, ses fils, toute la famille, puis le père et d'autres de la parenté, puis un lettré qui avait voulu étudier de près le christianisme. Ce n'était plus seulement parmi les pauvres que les fidèles se recrutaient. Les relations commencent à accoler au nom de certains néophytes le titre nobiliaire de *don,* « don Geronymo, père de don Antonio[1] ».

Firando ne retint François que quelques jours. Il avait hâte d'aller reprendre à Yamaguchi le plan qui venait d'échouer à Miyako, obtenir du puissant daimyô ce que l'ombre d'empereur ne pouvait lui donner. Son voyage à la capitale avait eu au moins ce résultat que maintenant il savait à quoi s'en tenir sur la politique intérieure du pays[2]. Il avait appris encore que, sur l'esprit des Japonais, son extérieur misérable faisait mauvaise impression. On le méprisait; mais, de la personne, le mépris rejaillissait sur la doctrine. Il laissa donc sa soutane usée et prit des habits plus décents[3]. De plus, les lettres du gouverneur des Indes et de l'évêque de Goa, offrant l'amitié du roi de Portugal et demandant protection pour les missionnaires, n'ayant pu être utilisées à Miyako, pouvaient l'être à Yamaguchi. Xavier résolut de se présenter cette fois en ambassadeur. Il emporta ses lettres de créance écrites sur parchemin et un certain nombre de bibelots européens qui devaient intéresser les Japonais ; une horloge, un *manicordio* (sorte d'épinette à clavier et à 70 cordes), une arquebuse à pierre et à trois canons, une pièce de brocard, des flacons de cristal, des miroirs, des lunettes, un habit portugais, etc.[4] Puis, laissant encore Cosme de Torrès à la tête de cette mission naissante qu'il gouvernait si bien, toujours suivi du fidèle Fernandez et des Japonais Bernard et Mathieu, il se dirigea vers Yamaguchi[5].

Le daimyô n'avait pas gardé rancune au missionnaire pour la liberté de son langage. Il accepta les présents. Plusieurs produisirent leur effet, car les chroniques japonaises ont gardé le

1. Cros, p. 135 (P. Frois).
2. P. 138 (Ann. de Macao).
3. P. 124 (P. Frois).
4. P. 138, 139 (Ann. de Macao); p. 144 (P. Frois); — *Mon. Xav.*, p. 683.
5. P. 138 (Ann. de Macao).

souvenir de l'horloge « qui sonnait exactement douze fois le jour et douze fois la nuit, d'un instrument de musique qui jouait tout seul et des verres pour les yeux, grâce auxquels un vieillard peut voir aussi distinctement qu'un jeune homme[1] ».

En retour, le prince fit porter au missionnaire une forte somme d'argent. « Nous la lui avons renvoyée, écrit Xavier, disant que nous ne demandions qu'une chose, l'autorisation de prêcher la loi de Dieu, et, pour ses sujets, la liberté de conscience[2]. » Ce détachement contrastait avec l'avidité des bonzes. Yoshitaka en fut frappé. Il accorda une audience le jour même, et, de vive voix, donna les permissions demandées. Peu après, en divers lieux de la ville, des affiches attestaient que les étrangers pouvaient enseigner, et les habitants adopter la loi nouvelle. De plus le prince abandonnait aux missionnaires une bonzerie déserte[3].

Xavier se remit à prêcher. Il trouva cette fois un public, sinon respectueux, du moins suffisamment intéressé. Deux fois le jour, il allait à la rue des nobles, le *Tonono-cuji*, s'asseyait sur la haute margelle d'un puits, et, quand la foule était amassée, il lisait et commentait son cahier. La leçon finie, il rentrait. On le suivait à son logis qui ne désemplissait pas[4]. Il habitait chez un noble païen nommé Uchida-dono. Nuit et jour on assiégeait sa porte. Il venait des samurai, des bonzes, jusqu'à des bonzesses[5]. La foule parfois débordait jusque dans la rue. Tout ce monde harcelait de questions le docteur étranger. Les objections arrivaient à la douzaine, pressées et disparates.

« De toutes les nations infidèles que j'ai vues, écrira-t-il plus tard, il n'y en a pas à se rendre plus facilement à la raison que les Japonais. Curieux et interrogateurs jusqu'à l'im-

1. H. Haas, p. 183, 184.

2. *Mon. Xav.*, p. 683; — Cros, p. 139 (Ann. de Macao). D'après M. Murdoch, p. 58, cette bienveillance du daimyô serait due au désir de conclure un traité de commerce. Pour M. Satow il faut y voir l'action d'un officier, Suwe Takafusa, la preuve en serait que, lorsque Takafusa eut renversé Yoshi aka et l'eut remplacé par un autre, les chrétiens restèrent en possession de leurs privilèges (*Transactions of the Asiatic Society of Japan*, t. VII (1879), *Vicissitudes of the Church of Yamaguchi*).

3. *Mon. Xav.*, *loc. cit.* — Cros, p. 139, 140. Voir au chapitre suivant la note relative à cet acte.

4. Cros, p. 140.

5. « Padres, e *freizas*, e fidalgos ». *Mon. Xav.*, p. 683

portunité, désireux de savoir, ils n'en finissent pas de poser des questions et de s'entretenir sur nos réponses. Ils ne savaient rien sur la forme de la terre et le cours du soleil. Ils nous interrogeaient sur les comètes, les éclairs, la pluie, la neige et autres phénomènes. Nos réponses les charmaient, ils nous tenaient pour grands savants, ce qui accréditait nos leçons[1]. »

II. — *Les convertis.*

François eut vite choisi son terrain de controverse. Ce fut, comme à Cangoxima, l'origine du monde et la création. Que toutes choses ici-bas eussent un principe, et même les âmes, les Japonais n'en avaient pas l'idée. La chose en elle-même ne les eût peut-être pas arrêtés. Mais ils n'avaient rien lu de tel dans leurs livres, et pourtant leurs livres venaient de la Chine, source unique de toute sagesse.

Un principe de toutes choses? Mais bon ou mauvais? le même pour le bien et pour le mal? Evidemment, il y avait deux principes. Comment les démons, méchants, ennemis de l'homme, pouvaient-ils être l'œuvre d'un principe bon ? — Xavier répondait que, créés bons, ils étaient devenus mauvais par leur faute, et voilà pourquoi Dieu les châtiait et pour l'éternité. Sur quoi les Japonais répliquaient que châtier sans fin n'était pas le fait d'un Dieu bon. Un Dieu bon ne laisserait pas les hommes à la merci des démons, ne les aurait pas créés enclins au mal, n'aurait pas fait l'enfer, n'aurait pas imposé les dix commandements. Leur religion à eux, au contraire, était toute miséricorde. Pas de supplice éternel ; il suffisait, pour être délivré de l'enfer, d'invoquer leurs saints. « A toutes ces difficultés, conclut Xavier, pour ne citer que les principales, avec la grâce de Dieu, nous donnâmes des solutions qui les satisfirent. » Nous serions heureux d'avoir ces réponses du maître ès arts de Paris. Comment parvint-il à adapter les thèses scolastiques à la mentalité très spéciale de ses auditeurs? Lui seul aurait pu le dire, et il ne l'a pas fait[2].

1. P. 685.

2. *Mon. Xav.*, p. 684, 685. Les historiens ont cru pouvoir suppléer à ce silence en reproduisant les thèses dont certainement Xavier s'inspira. Orlandini leur consacre trois colonnes in-f° (l. XI, n. 106, 109), et Lucena jusqu'à huit chapitres (l. VIII, ch. 2 à 10).

Le détail cependant n'aurait pas manqué d'intérêt. Le missionnaire était aux prises avec le problème du mal, le plus angoissant de tous pour qui n'a pas la foi en un Dieu essentiellement juste et bon. En apportant la solution catholique, il attaquait le bouddhisme à la base, car c'était pour le résoudre d'une façon quelconque que Sakia-Mouni avait imaginé ce système athée, qui mène l'homme du vide au vide et met l'idéal de la vie dans l'anéantissement.

Encore, ces réponses de Xavier, si elles éclairaient l'intelligence, ne parvenaient pas toujours à satisfaire le cœur. Même convertis, les Japonais gardaient certaines difficultés. Ils avaient été bouddhistes, mais sans abjurer le vrai culte national, le *shinto*. Or, si le bouddhisme, pour les calmer, leur faisait entrevoir un éternel avenir d'inconscience, le shintoïsme leur montrait les âmes des morts, errant par le monde, confondues avec les dieux du pays, élevées à la dignité de *kamis*, ou bons génies, gouvernant l'empire des vivants, réglant les saisons, les vents, les pluies, les bonnes et les mauvaises fortunes. Ces morts, par leur survivance d'outre-tombe, font la famille et la patrie. Un jour viendra où l'on pourvoira dans le christianisme la doctrine soi-disant antipatriotique qui relâche le lien traditionnel entre les vivants et les morts[1].

Pour le moment, c'est le sentiment familial qui s'alarme : « Une chose désole nos chrétiens, écrivait Xavier, c'est qu'il n'y ait pas de remède à l'enfer. Ils aiment tant leurs défunts!... Je répondis à tout et ils se montrèrent satisfaits... Mais ils ne cessaient de gémir sur le mal sans remède de leurs ancêtres. Pour moi, j'étais peiné de voir mes amis, si aimés, si chéris, pleurer ainsi sur des maux auxquels ils ne pouvaient rien[2]. »

Nous avons sans doute un écho de ces discussions dans les lignes qui suivent : « Ceux d'Amanguchi, avant leur baptême, avaient un doute contre la souveraine bonté de Dieu. Dieu ne leur paraissait pas miséricordieux, lui qui ne s'était pas manifesté à eux avant notre venue. S'il était vrai, comme nous le disions, que ceux qui n'adorent pas Dieu vont en enfer, Dieu n'avait pas eu

1. Edit du 27 janvier 1614, n. 3 et 4 (Nagaoka, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux* xvi^e^ *et* xvii^e^ *siècles*, Paris, 1905, p. 134).
2. *Mon. Xav.*, p. 694.

pitié de leurs ancêtres, lui qui les laissait aller en enfer sans se faire connaître d'eux. C'était là une des grandes objections qui les arrêtait. Il plut à Notre-Seigneur de leur faire entendre la vérité et de les délivrer de leurs doutes. Nous leur donnâmes les raisons suivantes : nous prouvâmes que la loi de Dieu est la plus ancienne de toutes, antérieure à l'importation des croyances chinoises. Alors, les Japonais savaient déjà que tuer, voler, faire de faux témoignages, d'autres actions encore contraires aux dix commandements, étaient mauvaises : la preuve, c'est qu'ils en éprouvaient du remords. La distinction entre le bien et le mal est écrite au cœur des hommes. Et ainsi, les commandements de Dieu sont connus des nations, sans qu'elles aient d'autre maître que le Créateur d'elles toutes.

« Que si quelque doute leur restait, qu'ils fissent l'expérience suivante. Prenez un homme élevé sur une montagne solitaire, sans aucune connaissance des lois chinoises, et demandez-lui, à cet homme des bois, si tuer, voler, violer les commandements est, oui ou non, un péché ; si les observer est, oui ou non, bien agir. La réponse de ce barbare, qui n'a eu personne pour l'enseigner, montrera clairement qu'il connaît la loi de Dieu. Qui la lui a apprise, si ce n'est Dieu, son Créateur ? Et si les barbares ont cette connaissance, que dire des civilisés ? Ainsi la loi de Dieu gravée au cœur des hommes est antérieure à toute loi écrite. Cette raison les satisfit tous ; et, leur doute éclairci, ils se firent chrétiens plus facilement[1]. »

On voit par ces détails s'il est vrai, comme l'écrivent des historiens japonais[2], que les auditeurs de Xavier se sont convertis faute de savoir ce qu'était le christianisme. Les Japonais, par leurs questions, le forçaient à aborder les problèmes les plus ardus : ils n'étaient pas gens à se contenter de n'importe quelle réponse. Xavier savait doser la quantité de doctrine que les néophytes étaient capables de porter. En d'autres lieux il ne pouvait dépasser le minimum nécessaire. Ici le nécessaire allait fort loin.

Les conversions avaient été lentes à venir. Les Pères grandissaient dans l'estime publique : on louait leur enseignement ;

1. P. 686-687.
2. Nagaoka, p. 85, 86.

on admirait leur vie sainte, mais personne ne se décidait à franchir le dernier pas et à tirer la conclusion pratique. A Fernandez revient l'honneur d'avoir emporté la victoire décisive. Il prêchait un jour dans la rue et il y avait foule. Un homme du peuple s'amusait à l'interrompre par ses moqueries. Enfin, s'approchant par derrière, il feignit de vouloir lui dire un mot. Fernandez se retourna et un crachat lui arriva en plein visage. Il y eut des éclats de rire. Mais c'était trop fort, presque toute l'assemblée s'indigna. Fernandez ne se troubla pas pour si peu; il s'essuya tranquillement et continua sa leçon. Or un autre Japonais, qui ne manquait aucune occasion de contredire Maître François, se trouvait là. L'humilité calme du Frère le fit réfléchir. L'instruction finie, il le suivit à la maison, se fit catéchiser et, quelque temps après, recevait le baptême. Ce fut le premier chrétien d'Yamaguchi. Japonais de distinction, son exemple en détermina d'autres: peu après, les missionnaires avaient la joie de baptiser leur hôte, un samurai lui aussi, sa femme et quelques parents[1].

Le branle était donné. « Nos visiteurs, raconte François, poussèrent si bien les difficultés que, par nos réponses, ils virent combien les lois de leurs saints étaient fausses, et vraie la loi de Dieu. Ces controverses se poursuivirent pendant bien des jours; enfin commencèrent les conversions; et ceux-là justement se donnèrent à nous qui, dans ces discussions, s'étaient montrés les plus hostiles. Parmi eux, beaucoup de nobles qui nous témoignèrent une incroyable amitié... Dans cette ville, en deux mois, nous avons baptisé à peu près cinq cents personnes. Tous les jours, grâces à Dieu, il se faisait quelque baptême... Ces convertis nous montrent grande estime et grand amour. Je crois que ce seront de vrais chrétiens[2]. »

On nous a conservé d'intéressants détails sur quelques-unes de ces premières conquêtes. Le Japonais Laurent était un chanteur des rues d'une physionomie assez déplaisante, avec son œil mort et son autre œil presque éteint. Il gagnait sa vie à aller d'une

1. Cros, II, p. 140 (Annaliste de Macao). D'après le P. Frois, l'hôte de François s'appelait Uchidadono, et serait le premier converti (p. 146). Il prit le nom de Thomas et sa femme celui de Marie (Marthe, d'après l'Annaliste, p. 141).

2 *Mon. Xav.*, p. 683, 684, 686.

maison dans l'autre, contant des histoires, partout bien accueilli. Il avait de l'esprit, une intelligence vive, une bonne mémoire. Il vint trouver François, l'interrogea, revint, multiplia ses visites. Trois choses le frappaient dans le saint, sa charité, son désir de sauver les âmes et de glorifier Dieu et enfin le désintéressement qui l'avait amené là, à travers tant de périls et sans aucun espoir de gain terrestre. Bref, il demanda le baptême et, peu après, le Père Cosme de Torrès le recevait dans la Compagnie. Ce fut le premier Jésuite japonais[1]. A ce mendiant, Dieu réservait d'être un grand convertisseur et l'apôtre de Miyako[2].

Voici maintenant, brièvement racontée par Xavier lui-même, l'histoire d'un lettré. « Il avait longtemps étudié à l'université de Bandu. On le tenait pour très savant. Avant notre arrivée au Japon, il avait voulu se faire bonze. En fait, il resta laïque et se maria. C'est que, en ce temps-là, il lui parut que la religion du Japon n'était pas vraie : aussi n'y croyait-il plus. Il adorait Celui qui a créé le monde. Ce fut une grande joie chez les chrétiens quand celui-là fut baptisé, car on le tenait pour le plus savant de la ville[3]. »

D'autres conversions n'aboutirent que plus tard. De l'un des principaux seigneurs Xavier écrivait : « Il nous est très favorable, lui, et surtout sa femme. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour aider la propagation de la loi de Dieu, laquelle leur paraît bonne. Mais ni l'un ni l'autre ne veulent l'embrasser[4]. » C'est que, à grands frais, ils avaient construit et renté plusieurs monastères où des bonzes priaient pour eux. Les dieux, après leur mort, les paieraient au décuple. Embrasser le christianisme, c'était perdre le fruit de leurs bonnes œuvres. La lumière, dans leur âme, n'était pas encore complète. Ils voyaient que le christianisme méritait d'être propagé, ils n'en comprenaient pas la

1. A moins qu'il faille réserver ce titre aux deux catéchistes Bernard et Mathieu, qui suivirent Xavier dans les Indes.

2. Cros, t. II, p. 141, 147. Pour établir que les Jésuites du Japon étaient hostiles à l'établissement d'un clergé indigène, M. le chanoine Joly allègue l'exemple du Fr. Laurent qui eût si bien mérité d'être prêtre et ne fut jamais que diacre. J'ignore où l'on prend ce diaconat. Ce qui est certain c'est que Laurent mourut en 15.2, avant l'arrivée des évêques au Japon (L. Joly, *Le Christianisme et l'Extrême-Orient*, t. I, p. 347).

3. *Mon. Xav.*, p. 693.

4. *Ibid.*, p. 689; cf. *Cartas de Japão*, p. xcvj.

transcendance exclusive. Mais l'heure de Dieu ne tardera pas beaucoup. En 1554, Naitô[1] se fera baptiser, lui, sa famille, ses vassaux, ses alliés, en tout trois cents personnes. Quelque temps après, on le trouve gouverneur de Yamaguchi.

Les voies de Dieu étaient parfois plus mystérieuses. Le Frère Laurent racontait en 1560 que, au pays de Harima[2], il avait rencontré un bonze très austère, d'une abstinence rigoureuse : ni viande, ni poisson, ni blé, ni orge, ni riz, rien que des herbes et des fruits. Il avait fait le vœu de consacrer sa vie à élever les enfants selon toutes les prescriptions du livre sacré, le Hoké-kio[3]. Or, dix ans auparavant, précisément alors que Xavier travaillait au Japon il avait vu en songe des prêtres venus du Tengiku, lesquels lui montraient le vrai chemin du ciel. Le lendemain on lui apprit que des étrangers prêchaient publiquement à Yamaguchi, le dogme de la vie future. Alla-t-il les écouter? Nous ne le savons. Mais, durant dix ans, il vécut fidèle aux lumières de Dieu et, quand il rencontra Laurent, le converti de Xavier, son âme était prête : il reconnut dans l'Évangile la doctrine dont son âme avait besoin et demanda le baptême[4].

La petite chrétienté de Yamaguchi remplissait Xavier de joie : « Il n'est pas croyable, écrivait-il, combien ces chrétiens nous aiment. Ils viennent et reviennent chez nous s'enquérir de ce qui pourrait nous être agréable. Le Japonais est serviable, et les chrétiens le sont pour nous à l'excès. Plaise à Dieu dans sa miséricorde les en récompenser[5]. » « On dirait des religieux, assurait Fernandez. Je ne saurais, en vérité, exagérer leurs mérites. L'amour qu'ils nous portent est tout filial ; il n'est pas de Portugais qu'ils ne tiennent pour frère très cher[6]. » L'annaliste de Macao, qui cite ces lignes, ajoute : « Ils se montraient admirables de zèle pour la conversion des païens, le soulagement des pauvres ; ils formaient, comme les fidèles de la primi-

1. Dans les relations des missionnaires, Naytonduno, Noantonduno.
2. Harima, Farima, une des provinces du Nippon, sur la mer intérieure.
3. Le *Hoke-kio*, le « Lotus de la Bonne Loi », en chinois *Fa-Loa-King*, recueil des maximes de Bouddha.
4. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, t. II, p. 79, 80; *Cartas de Japão*, fol. clxxxvij.
5. Cros, p. 128.
6. P. 143.

tive Église, une famille parfaite... Plus tard la chrétienté de Yamaguchi demeura vingt-cinq ans sans prêtre. On la retrouva florissante, comme si la prédication et la grâce des sacrements n'avaient pas cessé de l'arroser et de la féconder. »

Que les chrétiens aimassent leur Père, ils le lui devaient bien, car, poursuit l'annaliste, « la moisson coûtait cher à ceux qui la semaient. Après six mois de ce rude labeur, les cheveux de François avaient blanchi ». Il continuait à ne se nourrir que de riz et de légumes : il dormait très peu, ses entretiens avec ses visiteurs se prolongeant jusqu'en pleine nuit. Durant son court sommeil, on eût dit que l'âme continuait à veiller. Sept mois durant, le Japonais Bernard partagea sa chambre. Toute la nuit, il l'entendait soupirer et murmurer le nom de Jésus Parfois il lui demanda pourquoi ces soupirs : François n'avait eu conscience de rien. Plus tard, à Rome, le même Bernard racontait au Père Ribadeneira, son confesseur, que, de ses yeux, il avait vu apporter au Père de nombreux malades, et qu'avec un signe de croix ou un peu d'eau bénite, ils avaient été instantanément guéris. Au Père de Quadros, il spécifia trois de ces guérisons : à un sourd Xavier avait rendu l'ouïe, la parole à un muet, la parole et la marche à un muet paralytique. A plusieurs reprises, Bernard raconta le fait dont nous avons déjà parlé, Xavier satisfaisant par une seule réponse à dix ou douze questions disparates, et il concluait : « Les Japonais le tenaient pour un homme venu du ciel et supérieur à tous les hommes[1]. »

Si le zèle du Père était infatigable, infatigable aussi était la pieuse importunité des néophytes. Ils voulaient avoir l'explication des moindres usages chrétiens. Ces pratiques les intéressaient d'autant plus que, tout naturellement, elles prenaient la place de pratiques bouddhiques analogues. Au lieu de répéter sans fin le nom d'Amida, ils répétèrent les saints noms de Jésus et de Marie. Au lieu de l'eau qui avait servi aux bains de pieds de l'empereur, ils eurent l'eau bénite. Idolâtres, ils avaient égrené le chapelet des 108 passions, répétant 108 fois « *Nami Amida bouts*, adoration à Amida »; ce qui les débarrassait, à chaque grain, d'un péché, gourmandise, vanité, colère. Le

1. Ribadeneira, *Vida de San Ignacio*, l. IV, ch. 7. — Lettre du P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 189.

chapelet fini, l'âme était pure, pure sans repentir. Maintenant le rosaire apprenait aux néophytes à unir en un seul acte prière vocale et prière mentale. De toutes les dévotions catholiques, le rosaire est une de celles que les Japonais abandonnés conservèrent avec le plus de fidélité. Parmi les objets échappés aux perquisitions et que les chrétiens de 1865 pouvaient montrer à leurs missionnaires, il y avait des grains de chapelet qu'on se passait de père en fils[1]. Puis les indulgences. Aux adeptes de leur secte qui leur faisaient de grosses aumônes, les bonzes délivraient des billets assurant, pour l'autre vie, un remboursement au double ou au triple. Les indulgences chrétiennes, une fois qu'ils les eurent bien comprises, remplacèrent l'absurde usage païen[2].

III. — *Les controverses.*

Catéchismes avec les néophytes, discussions avec les infidèles, ainsi passaient les jours et les semaines. Partout il fallait soutenir la controverse, jusque dans la rue, jusqu'au palais du daimyô.

Un jour, admis à l'audience du prince, Xavier pensa l'intéresser en lui montrant ce qu'il avait de plus beau dans son petit mobilier religieux. Peut-être voulait-il lui prouver qu'eux aussi, les chrétiens, quand ils le pouvaient, entouraient leur culte de splendeur, et qu'à leurs yeux rien n'était trop riche pour Dieu. Si les bouddhistes ne traitent leur livre sacré, le « lotus de la bonne loi », qu'avec un grand respect, au point de ne jamais le déposer à terre, lui, montrait sa Bible, magnifique volume à enluminures, luxueusement relié. Il avait, pour offrir le saint sacrifice, de superbes ornements de brocart. Le prince voulut qu'il s'en revêtit devant lui, et Yashitaka de battre des mains et de s'écrier : « Il est comme un de nos dieux en chair et en os. » Xavier, sans doute, lui apparaissait aussi éclatant d'or que les grands bouddhas de ses pagodes.

Sur quoi, un bonze demanda : « Mais lui, le Dieu des chrétiens, quelle est sa forme, sa couleur? » Autrement dit, est-il comme

1. Marnas, *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, t. I, p. 515.
2. P. Frois (Cros, II, p. 143).

nos idoles, rouge, doré, noir, vert? a-t-il le crâne effilé, ou bossué, bombé, grotesque, nez colossal, taille gigantesque, regard terrible, gestes extravagants; ou bien comme Xaca et Amida, est-il beau, pensif, sur son grand lotus épanoui? François exposa ce que la raison et le christianisme entendent par Dieu, un être qui n'a couleur, ni forme, ni accident d'aucune sorte, substance pure, distincte des éléments par lui créés.

— « Dieu, demandèrent les bonzes, d'où vient-il, quelle est son origine?

— Il vient de lui-même, reprit le saint. Il est le principe de toutes choses, il ne peut qu'être lui-même, sans principe et sans fin, la puissance, la sagesse, la bonté infinies. »

Les bonzes se déclarèrent satisfaits. Ils se reconnaissaient, disaient-ils, dans cet enseignement. Leur dieu était identique à celui des chrétiens. *Daï-Nitchi* équivalait à *Deos*. Le christianisme n'était qu'un bouddhisme, épuré peut-être, mais proche parent de la religion japonaise[1].

Qu'était ce que ce *Daï-Nitchi* dont on parla beaucoup en ce temps-là, autour de François Xavier? Mais qu'était-ce que *Xaca*, *Amida*, les *kamis* et les *fotoques*, dont le nom revenait sans cesse dans les controverses?

« Leurs légendes, écrivait Xavier, parlent de certains hommes qui firent de longues pénitences, *scilicet*, de mille, deux mille, trois mille ans. Ils les appellent Xaca et Amida. Il y en a beaucoup d'autres, mais ce sont là, pour eux, les deux principaux. J'ai cherché à savoir si vraiment ces deux personnages sont d'anciens philosophes, j'ai demandé aux chrétiens de me raconter fidèlement leur vie. »... Et notre saint, en plein au milieu des extravagances de la légende, entendant parler de vies longues de milliers d'années, d'hommes naissant et renaissant jusqu'à huit mille fois, ne put s'imaginer que cette mythologie cachât un fond historique. Il déclara tout net que ces philosophes n'avaient jamais existé, que c'était de monstrueuses inventions du diable[2].

Ce qu'on lui disait avait pourtant sa part de vrai. Xaca était un personnage historique, le grand philosophe hindou, Sakia-

1. Cros, p. 145 (Frois).
2. *Mon. Xav.*, p. 677, 688-689.

Mouni en personne, mais canonisé, divinisé, chef d'un panthéon pullulant et, comme tel, parfaite invention du diable.

Dans son système, Sakia n'avait pas expressément nié les dieux. Il s'était contenté de les regarder comme des êtres arrivés tout près du terme, n'ayant plus qu'une once de force vitale à épuiser, avant de se dissoudre dans le nirwana. Donc, génies supérieurs, mais emportés comme tout le reste par le tourbillon de l'impermanence. Le bouddhisme, en partant à la conquête de l'Asie, emporta donc dans son bagage doctrinal quelques bribes de la théologie brahmanique. Puis, les divinités qu'il rencontra sur son chemin, et qui voulurent bien se laisser faire, furent accueillies, adaptées au système, on devrait dire « bouddhifiées ». Ainsi les dieux shintoïstes du Japon. Un bonze prouva, au IXe siècle, que l'âme de Xaca avait émigré dans la grande déesse solaire *Ama-Terasou :* le tour était joué, la déesse entra dans le panthéon bouddhique. Avec elle, tous les génies locaux, nationaux, familiaux. On les affubla de formes grotesques et ils eurent leurs idoles dans les temples de cette étrange philosophie destructrice des dieux. Ce sont eux que, dans les controverses, Xavier entendait appeler les *kamis*.

Voici maintenant les *fotoques*, autrement dit les *bouddhas*. Comment ne pas rendre un vrai culte au fondateur de l'école, puis à ses disciples, aux chefs de sectes, aux saints dûment canonisés? Et, dans les pagodes, une foule de petites statues dorées allèrent se ranger, en bel ordre, autour de la grosse idole de Xaca. Pour les docteurs, simples hommes de bien dont il convenait de consacrer le souvenir; pour le populaire, vraies divinités nationales.

L'imagination polythéiste du vulgaire avait recréé la mythologie : maintenant c'est à la métaphysique savante d'y ajouter ses élucubrations. Ce *Xaca* qui, malgré lui, vient de monter dans sa niche d'idole, cet homme, ce *bouddha*, autrement dit ce « illuminateur », est-ce un être unique, ou a-t-il des semblables?

Il en a; les bouddhas ne se comptent pas. Le bouddha Xaca n'a fait que retrouver les vérités trouvées avant lui et qu'on avait perdues. On les reperdra encore et on les retrouvera. Et chacun de ceux qui ont retrouvé, ou qui retrouveront les vérités libératrices, sont autant de bouddhas. De l'un à l'autre

il s'écoule un nombre étourdissant d'années. Chacun d'eux voit son règne durer des siècles et des siècles. De ces bouddhas, il y a eu des milliers dans le passé, et il y en aura des milliers dans l'avenir. Mais cinq seulement sont connus par leur nom; Xaca, le bouddha de l'heure actuelle, est le quatrième.

Supposons maintenant un bouddhiste en extase et contemplant en pensée quelqu'un de ces bouddhas. Au delà du bouddha réel, ce qu'il voit, c'est un autre bouddha, manifestation, reflet, image du bouddha qui n'est plus, ou du bouddha qui n'est pas encore. Il a son individualité produite par l'extase elle-même. Et ainsi, à chaque bouddha humain correspond un « bouddha de la contemplation ». Et Sakia-Mouni, par exemple, a pour dédoublement mystique *Amitabha*, en japonais *Amida*.

Les bouddhistes vont plus loin. Chaque bouddha de la contemplation a femme et enfants; voilà constituées, dans l'ordre supérieur et imaginaire, cinq triades ayant chacune son attitude et sa couleur, blanche, jaune, bleue, rose ou verte. C'était induire le peuple en tentation prochaine de polythéisme; le peuple ne résista point, et les *fotoques* allèrent toujours se multipliant.

Seulement, comment concilier cette pullulation grouillante de divinités avec l'athéisme fondamental du système? Un reste de panthéisme apporté de l'Inde fit l'affaire. On expliqua que tous les bouddhas se ressemblent comme la vérité à la vérité. Il y a un bouddha primordial dont les autres sont l'émanation; un bouddha, qui serait Dieu, s'il existait un Dieu. On l'appela *Daï-Nitchi*. Ce fut l'être suprême et éternel. Aux shintoïstes, on raconta qu'il était identique à Ama-Terasou; et, pour un certain nombre de Japonais, Daï-Nitchi fut le grand dieu soleil autour duquel Xaca et Amida tournent comme de vulgaires satellites.

Dès ses premières controverses avec les bonzes de Yamaguchi, François Xavier entendit parler de Daï-Nitchi, le « grand soleil », qui lui parut une divinité quelconque. Les missionnaires qui vinrent ensuite, y regardèrent de plus près. Ce principe inerte, indéterminé, apte à devenir toutes choses, il leur sembla le reconnaître. N'était-ce pas, mais élevée à la dignité d'un dieu infini, la *materia prima* de la philosophie aristotéli-

cienne ? A l'inverse, les bonzes de la secte Shingon, entendant parler d'un Dieu éternel, immense, sage, bon, puissant, déclarèrent que c'était exactement leur Daï-Nitchi. Il se multipliait tout en restant identique à lui-même dans les mille bouddhas des trois mondes. Le populaire pouvait s'y tromper et faire de tout cela autant de dieux; mais eux, les initiés, savaient à quoi s'en tenir. « Entre vous et nous, disaient-ils à Xavier, la langue et l'habit diffèrent, mais nos lois n'en font qu'une. » Et ils cherchaient à accaparer le saint: ils l'attiraient dans leurs monastères, lui faisant fête, espérant que la popularité du bonze étranger, sa faveur auprès du prince, rejaillirait sur eux[1].

Le missionnaire se défiait. Cet empressement n'était pas naturel. Il en profita pourtant pour les interroger à son tour. Il voulut voir s'ils soupçonnaient quelque chose du christianisme. Eux qui répétaient : « Nos lois sont identiques », ne seraient-ils pas des chrétiens dégénérés, abandonnés depuis des siècles, mais gardant traces de l'évangélisation première ?

Il les questionna donc en particulier sur les mystères, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la Croix. Les bonzes ne soupçonnaient rien de tout cela et en riaient comme de fables. « J'ai longtemps cherché et avec soin s'ils ont jamais eu connaissance de Jésus Christ : je me suis convaincu, par leur témoignage et celui de leurs livres, qu'ils n'en ont jamais ouï parler. Tout ce que j'ai vu rappelant le Christianisme se réduit à la croix qui figure dans les armes du roi de Cangoxima[2]. »

Xavier s'était vite aperçu que la religion japonaise se divisait en sectes nombreuses; neuf, lui disait-on, toutes venues de Chine. Chacun choisissait la sienne, il y avait liberté complète. Dans une maison, le père pouvait être d'une secte, la mère d'une autre, les enfants d'une troisième. De là dissension, brouilles et batailles[3]. Il n'alla pas beaucoup plus loin dans son enquête. On eût pu lui dire que chacune de ces sectes formait comme un ordre religieux, ayant sa maison-mère

1. Cros, p. 145 (P. Frois).

2. *Mon. Xav.*, p. 697; cf. Cros, p. 133. Ce blason (une croix inscrite dans un cercle) représentait un anneau de mors (Haas, I, p. 88). Quant aux infiltrations chrétiennes dans le bouddhisme, elles n'ont rien que de vraisemblable.

3. *Mon. Xav.*, p. 677.

à Miyako ou dans la banlieue, près de quelque célèbre pagode, et se divisait en provinces et districts, que les rivalités entre elles allaient jusqu'à de vraies guerres civiles. Quant aux différences doctrinales, plus tard seulement les missionnaires cherchèrent à les discerner et ils purent constater qu'il y en avait pour tous les goûts; sectes riches et sectes pauvres; sectes orthodoxes, « protestantes », radicales; sectes ignorantes et sectes savantes. Il y en avait d'austères et de relâchées, de tolérantes et de bigotes.

Bientôt le Père Cosme de Torrès notera qu'il n'est pas également facile de discuter avec toutes. Quand les *Fokhe-siu*[1] entrent chez lui en tourbillon, il se contente, pour les mettre à *quia*, de leur demander comment Xaca a bien pu naître huit mille fois; ils forment une secte grossière, très adonnée aux pratiques idolâtriques. Avec le *Zen-shu*, il est beaucoup plus embarrassé. Secte réactionnaire et disputeuse, elle a pour formule, nous dit-il : « Tout n'est qu'apparence, il n'y a rien, nous ne sommes rien, le salut est dans la contemplation du rien. » Comment discuter avec ces sophistes? « Étant fort assidus à leurs méditations, ils font des questions auxquelles nul lettré, ayant affaire à des hommes sans foi, ne répondra de manière à les contenter. D'où il suit clairement, quand nous parvenons à les convaincre, que ce n'est pas nous qui parlons[2]. » Le bonze Ninjit, l'ami de Xavier, appartenait à cette école. Quant à ceux qui voulaient faire croire aux prêtres européens qu'ils adoraient tous le même Dieu, ils étaient de la secte *Shingon*, dont l'originalité consistait à réaliser en eux l'unité du Bouddha, de l'être et des choses, par le moyen de formules et de signes mystiques[3].

Les divergences, souvent profondes, entre les sectes, offraient aux missionnaires un excellent terrain de controverse; mais ils avaient mieux encore. A l'intérieur même de chaque secte, presque toujours on donnait un double enseignement, l'un pour les initiés, l'autre pour la foule. A côté du bouddhisme savant,

1. Les *Fokexus* des anciennes relations. Dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, (t. X, p. 59, article sur la *Religion japonaise*), on raconte que Xavier, ayant assisté à une conférence religieuse de cette secte, en sortit émerveillé. Où a-t-on pris cette insanité?

2. Cros, t. II, p. 77, 78, 157.

3. *Grande Encyclopédie*, t. XXI, col. 27

secret, subtil, tout en négations et en rêves métaphysiques, il existait un bouddhisme populaire, grossier et idolâtrique. Aux uns, l'on enseignait à huis clos l'évanouissement final de l'être humain dans le nirwana; aux autres, en public, on prêchait un vrai ciel et un vrai enfer. Ciel à sept étages, enfer à huit grandes géhennes et trente-deux petites; enfer non éternel cependant, de par le principe bouddhique de l'impermanence universelle. Sur quoi le saint demandait : « Je vois les supplices; mais le juge qui discerne les fautes et proportionne les peines, où est-il[1] ? »

De juge, on n'en parlait pas; mais on racontait que le sage Amida, sur le point de sombrer dans son nirwana, avait préféré créer pour les hommes un paradis bien intelligible et bien accessible, la « terre pure ». Dans ce ciel, on entrait à condition d'avoir confiance en lui et de répéter la formule « *Mauu Amida Butsu*, j'adore Amida Bouddha ». Et Xavier constatait, sans chercher à se l'expliquer, que les dévots japonais passaient leur temps à répéter sans cesse le nom libérateur d'Amida, et que, si les moines gris l'invoquaient ainsi, les moines noirs préféraient Xaca[2].

Il y avait donc deux fins de l'homme : la fin aristocratique des initiés, le néant; la fin plus populaire des profanes, enfer ou ciel. Et aussi deux morales, celle des laïques, celle des moines.

Xavier notait qu'à tout le monde les bonzes prêchaient cinq préceptes essentiels : ne pas tuer et ne pas manger ce qui a été tué, ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas mentir, ne pas boire de vin. Énumération qu'ils complétaient dans leurs sermons, en distinguant actes du corps, actes de la parole, actes de la pensée. Avec ses lacunes habilement combinées, ce décalogue offrait du même coup, à la conscience l'illusion d'une règle, à la convoitise une ample liberté. Voilà, ce semble, le salut à la portée de tous. « Seulement, poursuit Xavier, les bonzes ajoutent que, à qui vit dans le monde, l'exécution exacte des cinq préceptes est chimérique. Eux seuls, de par leur vocation, les moines pratiquent la vie parfaite[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 678.
2. P. 688.
3. P. 678, 679.

La société comportera donc deux classes d'hommes. Les uns, les moines, conformément aux principes bouddhiques diminuent en eux, autant que faire se peut, l'intensité de la vie ; ils amoindrissent leur moi dès ici-bas, pour atteindre sûrement à l'absorption dans l'être absolu. C'est pour cela qu'aux cinq préceptes généraux, ils en ajoutent beaucoup d'autres, s'interdisent les repas extra-réglementaires, les danses, la musique, les spectacles, les guirlandes, les parfums, la literie haute et large, l'or et l'argent, le mariage, la propriété.

Les laïques ne visent pas si haut. Ciel ou enfer, voilà le problème de la vie. Comme ils ne peuvent par leurs propres forces faire leur salut, ils s'en remettent aux bonzes. Les bonzes prennent sur eux les péchés du peuple, à cette condition, bien entendu, que le peuple leur fournisse maisons, rentes, nourriture. « Surtout, ajoute Xavier, qu'on les comble d'honneurs ; à ce prix, les bonzes observeront les préceptes, et en leur propre nom et au nom du public. Grands et petits ont fait droit à cette requête, afin de pécher à l'aise, persuadés que ces moines ont le pouvoir de délivrer les âmes de l'enfer[1]. »

On voit où tendra la prédication bouddhique. « Le point principal des sermons, poursuit notre saint, est que, sous aucun prétexte, quels que soient les péchés commis, les laïques ne doivent douter de leur salut, si les bonzes ont prié pour eux en gardant les cinq préceptes. Ils prêchent donc qu'ils sont saints, et aussi que les pauvres ne se peuvent tirer de l'enfer, faute d'aumônes à donner aux bonzes. » Même impuissance pour les femmes qui, de nature, sont souillées de tous les péchés. Elles doivent observer, à la rigueur, les cinq préceptes. « Mais, si elles dépassent les hommes en générosité, peut-être pourront-elles se sauver. De plus, dans l'autre monde, qui aura donné de l'argent aux bonzes, en recevra dix fois plus. Et il y a des gens assez simples pour faire ainsi l'aumône, contre un billet qu'ils gardent précieusement et font ensevelir avec eux[2]. »

Le résultat de ce honteux enseignement fut d'abord que la confrérie bouddhique se propagea au delà de toute prévision.

1. *Mon. Xav.*, 679.
2. P. 679.

Le bas peuple se précipitait chez les mendiants à robe grise, les autres grossissaient les rangs des moines à robe noire. « Ils sont si nombreux, continuait Xavier, qu'il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. » Des gens véridiques lui affirmaient que tel prince avait sur ses terres jusqu'à huit cent couvents, comptant chacun trente personnes aux moins, sans parler des maisons plus modestes. « Pour le peu que j'ai vu, ajoute-t-il, c'est très vraisemblable[1]. »

Autre conséquence, la richesse. Théoriquement, le bonze est pauvre. Son extérieur même accuse le mépris des choses d'ici-bas. Il mendie tout, nourriture et habits. Son couvent, il le doit à la libéralité du seigneur ou du public. Ses vêtements, il devrait les ramasser dans les cimetières. En pratique, avec cette loi, les accommodements étaient faciles. Dans certaines sectes, le faste s'étalait insolent: les moines ne sortaient que magnifiquement vêtus, suivis du long cortège de leurs laquais et de leurs élèves[2].

De même pour les autres lois. Nous avons parlé de leur chasteté dérisoire. Pour l'abstinence, il était reçu qu'on pouvait compléter l'unique repas du jour par les « quatre douceurs », huile de sésame, beurre, miel et sucre. Une indigestion alors n'était pas réputée péché. Bouddha n'était-il pas mort d'une indigestion de lard ? « Autrefois, dit encore notre saint, les bonzes et bonzesses qui violaient les cinq commandements étaient mis à mort. Les seigneurs du lieu les faisaient décapiter. Aujourd'hui, bonzes et bonzesses boivent publiquement du vin, mangent en secret du poisson : ils mentent, ils étalent sans vergogne leurs infamies... et le peuple les imite. Il n'y a pas de péché, puisque les bonzes le font. Après tout, conclut Xavier, je ne m'étonne pas de ces fautes, quel qu'en soit le nombre; un peuple qui, au lieu de Dieu, adore le démon et le tient pour son maître, ne peut pas ne pas faire d'énormes peches. Ce dont je m'étonne, c'est qu'ils n'en fassent pas davantage[3]. »

C'était donc, en grand, organisée et officielle, l'exploitation par une caste puissante de l'immoralité publique. François se

1. *Mon Xav.*, p. 677.
2. Cros, II, p. 142.
3. *Mon. Xav.*, p. 688.

mit à déchirer les voiles. D'abord il fit proclamer par Fernandez que le *Daï-Nitchi* des moines Shingon était invention du diable. Immédiatement les bonzeries se fermèrent devant lui, et la lutte commença[1].

Il ne tint pas à eux, assure le Père Frois, que le saint ne fût assassiné[2]. Alors sans doute eut lieu ce qu'on racontera bientôt au procès de béatification : « Souvent il a été frappé de coups de bâton, injurié, et il supportait tout pour l'amour de Dieu... Par deux fois, il a été saisi, emmené pour être tué ; et deux fois, un si furieux orage éclata que, saisis de peur, ses ennemis le laissèrent aller[3]. » Mais les moines savaient n'être pas soutenus par le daimyô, ils eurent recours à des procédés moins compromettants. D'abord ils opposèrent prédication à prédication. « La foule se pressait à leurs sermons, raconte Xavier. Là, ils disaient tout le mal possible de notre Dieu : que c'est quelque chose d'inconnu et d'ignoré, que ce doit être un grand démon dont nous sommes les disciples, qu'il ne faut pas accepter notre loi, parce que l'heure où notre Dieu serait adoré au Japon serait l'heure de la ruine. Bien plus, dans leurs prêches, interprétant le nom de Dieu, ils disaient que *Deos* et *dajuzo*, c'est la même chose. Or, *dajuzo*, en leur langue, veut dire grand mensonge[4]. »

Mais rien n'y faisait, les conversions continuaient, et c'est justement dans l'entourage des bonzes qu'elles allaient se multipliant.

Les jeunes gens, leurs élèves, les quittaient en foule et s'en venaient révéler au Père des mystères de débauches et de fourberies. « Ces néophytes, écrit le saint, nous ont très fidèlement expliqué les doctrines de leurs concitoyens. Depuis que nous savions ce qu'ils enseignent, nous pouvions mieux préparer nos réfutations. Si bien que, tous les jours, nous prêchions contre leurs dogmes et leurs arguments. Ils ne savaient que répondre, moines mendiants, sorciers et autres ennemis de la loi de Dieu. Les chrétiens, voyant les bonzes réduits au silence, se réjouis-

1. Cros, II, p. 146.
2. *Ibid.*
3. *Process. 1556*, n. 15. Cf. Orlandini, XI, n. 100.
4. *Mon. Xav.*, p. 690. *Dajuzo*, c'est-à-dire *dai uso*, grand mensonge.

saient fort et soutaient chaque jour croître leur foi. Les autres, après avoir assisté à ces disputes, perdaient peu à peu leur confiance dans les fausses sectes. Grand ennui pour les bonzes. Ils reprochaient aux baptisés d'avoir abandonné la loi qu'ils tenaient d'eux pour embrasser celle de *Deos*. Les baptisés et les catéchumènes répondaient : « Si nous nous faisons chrétiens, c'est que la loi de *Deos* est plus conforme à la raison. Ces étrangers répondent aux objections que nous leur faisons, et vous, pas[1]. Les bonzes seront longs à redevenir nos amis. Beaucoup parmi eux sont rentrés dans la vie laïque. Ceux-là nous découvrent les mensonges de ceux qui restent. Les chrétiens me disaient que, de cent monastères de frères et de sœurs qu'il y avait là, avant peu d'années, faute d'aumônes, il n'en restera pas un[2]. »

Les visites chez les missionnaires ne cessaient pas. Le Père de Torrès disait : « Ces Japonais sont si curieux que, depuis l'arrivée de Xavier en cette ville, c'est-à-dire depuis cinq mois et plus, pas un jour ne s'est passé sans que, du point du jour à très avant dans la nuit, bonzes et laïques ne soient venus nous poser toutes sortes de questions[3]. » Le F. Fernandez nous a gardé une liste de ces interrogations avec la réponse que faisait le Père de Torrès. Il y en avait de très graves, et il y en avait de naïves. « De quelle matière, demandait-on, Dieu a-t-il fait l'âme? Quelle en est la figure, la forme, la couleur? Quelle est la nature de Dieu? L'âme sortie du corps voit-elle Dieu? et pourquoi ne le voit-elle pas dès maintenant? D'où vient que l'âme, si elle n'est pas corps, n'est pas Dieu lui-même? Que sont les démons? Comment concilier avec la bonté de Dieu leur existence et le mal qu'ils font aux hommes? Même difficulté pour l'inclination de l'homme au mal; pourquoi le chemin du ciel est-il si difficile? Si, l'enfer étant au centre de la terre, les démons échappent à leurs tourments en venant parmi les hommes, par quels chemins viennent-ils? Pourquoi Dieu a-t-il tant tardé à faire connaître sa loi? que deviennent les hommes trop peu intelligents pour connaître Dieu[4]? »

1. *Mon. Xav.*, p. 684.
2. *Ibid.*, p. 687.
3. Lettre du 29 sept. 1551 (*Cartas de Japão*, Evora, fol. xlvij-xlviij).
4. Lettre du 20 oct. (*ibid.*, fol. lj lvj ; Cros, p. 159).

« Pour leur donner des réponses qui leur plaisent, ajoute le Père de Torrès, il faut prudence et dextérité. Selon les cas, on devra prendre un ton sévère, ou bien parler humblement, mais toujours avec patience. Ces Japonais ont l'esprit très aiguisé; ils se considèrent comme supérieurs à tous autres peuples par la sagesse et la dignité. Les étrangers, ils s'en moquent en grimaces et en gestes. Ils ont bon discernement du bien et du mal. Aussi, les bonzes qu'ils ont l'air de vénérer, en réalité, et au fond du cœur, à cause de leurs débauches, ils les méprisent... Souvent ils arrivent chez nous très excités, mais, leur a-t-on montré que l'âme a un principe, qu'elle est immortelle, qu'il n'y a de salut à espérer qu'en un Créateur de toutes choses; alors ils oublient les idoles qu'ils ont adorées toute leur vie et, séance tenante, ils se déclarent chrétiens. Ils ne sont pas inconstants; la loi qu'ils ont acceptée, ils la gardent. La plupart, et ces néophytes sont déjà nombreux, se déclarent prêts à tout souffrir pour Dieu[1]. »

1. Lettre du 29 sept., *loc. cit.*

CHAPITRE VI

AU BUNGO
(Septembre-octobre 1551)

I. — *Le départ de Yamaguchi.*

Depuis six mois, Xavier travaillait à Yamaguchi. Songeait-il à porter l'Évangile sur quelque autre point du Japon, à explorer les terres voisines, ou à rentrer aux Indes? Une lettre, écrite vraisemblablement en mai ou en juin[1], raconte simplement les travaux du missionnaire et se tait sur le reste.

Il n'est pas impossible que, à cette date, il pensât à profiter de la première occasion pour retourner à Goa. Il n'avait jamais songé à se fixer au Japon. Il y était venu examiner les lieux et se faire son expérience du pays. Déjà il avait commandé du renfort, et, sans doute, les Pères, appelés par lui en novembre 1549, étaient en route depuis un mois ou deux. Cela ne suffisait pas. Le bien même de la mission exigeait qu'il retournât dans les Indes lever d'autres recrues et intéresser les autorités à son œuvre.

Pour le bien du Japon encore, il croyait utile de s'occuper de la Chine.

Au cours de ses entretiens avec les Japonais, surtout dans ses controverses avec les bonzes, une chose l'avait frappé, la place que tenait, dans leur estime, l'empire voisin. Comment la

1. C'est le n° 96 des *Mon. Xav.* (p. 658, 664); mais le texte fourni en cet endroit est fautif, juxtaposition maladroite de deux fragments (*ibid.*, p. 969). Le vrai texte est dans Valignano (*ibid.*, p. 124, 127). Le Père Cros en traduit les passages importants p. 92, 98, 110, 126). L'année (1551) est fournie par Valignano (p. 124). Le mois doit être mai ou juin. Le saint était revenu à Yamaguchi en février-mars, avait travaillé plusieurs semaines sans résultat, puis, en deux mois, avait gagné 200 chrétiens. La lettre qui nous donne ce détail a donc dû être écrite trois mois après le retour de François. Par quelle voie comptait-il la faire parvenir à destination? Quel que vaisseau portugais avait-il paru en ce temps-là à Firando ou ailleurs? nous ne savons.

religion des Européens pouvait-elle être la seule vraie, alors que la Chine l'ignorait? C'était l'argument commode, mais humiliant pour l'orgueil national, derrière lequel, vaincus sur toute la ligne, ils allaient s'abriter. En fait, que ne devaient-ils pas à la Chine? le bouddhisme, leurs sectes les plus anciennes, ce qu'il y avait de morale dans le Shinto et qui était pris de Confucius, les beaux-arts, l'écriture, l'industrie, la bureaucratie, la division en classes. Tout cela, sous le vernis japonais, était et restait chinois. Mais pourquoi, se demandait le missionnaire, après avoir donné au Japon ses faux dieux, la Chine ne lui donnerait-elle pas le Dieu véritable? Présenté par cette main, le christianisme serait certainement reçu. Il importait donc au bien même du Japon que la Chine devînt chrétienne.

Là-dessus, Xavier se mit à recueillir des renseignements. « La Chine est une terre immense, pacifique. On n'y connaît pas la guerre (allusions aux incessantes guerres féodales dont le Japon était le théâtre). Les Portugais qui sont là nous disent que c'est le pays de la justice, supérieure à ce qu'on voit dans toute la chrétienté. Les Chinois que j'ai rencontrés [1], au Japon ou ailleurs, sont très fins, très industrieux, beaucoup plus que les Japonais, et hommes de travail. Leur terre est riche en toutes productions. On y voit de grandes cités, des maisons en pierre, bien bâties. D'après tous ces rapports, la grande richesse, c'est la soie. Nombreuses religions : on m'a dit qu'il y a chez eux des musulmans et des juifs. Je n'ai pu savoir s'il y a des chrétiens [2]. »

On lui raconte encore que les Chinois avaient une législation complète; un seul roi, et, à la différence du Japon, très obéi. Le peuple était studieux, adonné à l'étude des lois politiques, désireux de s'instruire. Il ajoutait : « Ils ont le teint blanc (par opposition aux Hindous); jeunes et vieux sont imberbes. Ils sont libéraux : par-dessus tout, ils sont pacifiques [3]. »

Il y a dans ce portrait quelques détails trop optimistes. La

1. Bartoli raconte, nous ne savons sur quelle autorité que, à Yamaguchi ou dans un port voisin, Xavier avait souvent rencontré des Chinois et qu'il leur consacrait un sermon tous les matins. Ce serait même une des occasions où se serait manifesté son don des langues (*Asia*, l. III, n. 19; cf. Cros, II, p. 314).

2. *Mon. Xav.*, p. 694, 695.

3. P. 672-674.

justice des Chinois était moins idéale qu'on ne la faisait : leur libéralité, toute relative ; leur amour de la paix, terriblement mêlé d'égoïsme ; mais l'ensemble restait vrai. Xavier complétait ainsi sa psychologie des peuples d'Orient. Dans chaque race, il saisissait le côté favorable à l'action de l'Évangile et le mettait en lumière. Les Indiens étaient doux, mais indolents. Par contraste, le Japonais, en dépit de ses vices, mais avec son activité intellectuelle et sa générosité, lui apparut une race supérieure. Elle avait son défaut pourtant : inquiète, remuante, imprudente, elle restait, par certains côtés, au-dessous du Chinois. Le Chinois, lui, était calme, sérieux, prudent, sage ; qualités moins brillantes, moins chevaleresques, mais solides.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que l'apôtre en vînt à se demander si, après avoir ouvert le Japon à l'Évangile, il ne devait pas lui ouvrir aussi la Chine. Les deux entreprises se compléteraient. Le projet qui avait échoué au Japon, par suite, pensait-il, de l'anarchie générale, il espérait le faire réussir dans l'empire voisin : aller droit au centre du gouvernement (là, du moins, il y en avait un), et obtenir un édit de tolérance. « Je crois bien que cette année (il écrivait en 1552), j'irai à la résidence du roi de Chine. C'est un pays où peut grandement s'étendre la loi de Jésus-Christ ; et, si le christianisme y est reçu, ce sera un grand point pour la destruction des sectes japonaises. De Liampo, ville importante de Chine, au Japon, il n'y a qu'une traversée de 80 lieues[1]. »

Ajoutons que les Indes elles-mêmes le réclamaient. Avait-il reçu quelque nouvelle alarmante ? La chose n'est pas absolument impossible. Toujours est-il que, vers le milieu de 1551, Xavier épiait l'occasion de revenir à Goa[2]. Soudain, dans les

1. *Mon. Xav.*, p. 695. De Ning-Pouo (Liampo) à Nagasaki, il y a en réalité 850 kilomètres.

2. Le Père F. Perez nous affirme, en novembre 1551, que, depuis deux ans, aucun vaisseau n'est parti de Malacca pour le Japon. Six ou sept fois, des navires ont essayé de mettre à la voile en 1550 ; toujours quelque obstacle est venu les arrêter. En 1551, un vaisseau, sur le point de partir, brula dans le port. Puis, survinrent des pirates musulmans de Java qui infestèrent le détroit et bloquèrent la ville (Cros, II, p. 191). Mais Pérez ne parle que des vaisseaux destinés au Japon. D'autres avaient pu gagner la Chine et, à tout hasard, emporter des lettres pour l'apôtre, réclamant son retour. — Au départ de Xavier, Valignano donne deux motifs : les besoins du Japon et la mission de Chine (Cros, II, p. 176).

derniers jours du mois d'août, le bruit courut que, au port de Figi, de l'autre côté de la mer intérieure, un vaisseau portugais venait de jeter l'ancre. Aussitôt Xavier envoya son catéchiste Mathieu aux informations[1]. Peu après, le messager revint : la nouvelle était vraie, le capitaine s'appelait Duarte da Gama. Il avait dû parler au daimyô de Bungo du prêtre européen qui travaillait au Japon depuis plus d'un an, de sa vertu, de sa science, de son crédit auprès du gouverneur des Indes; car le prince fit remettre à François un billet lui promettant le meilleur accueil pour le jour où il viendrait sur ses terres[2]. En même temps on apportait au Père son courrier des Indes[3]. Il devait contenir des nouvelles graves, car Xavier décida de profiter de l'occasion et de reprendre sans tarder le chemin de Goa. Le Japon, la Chine, les Indes elles-mêmes exigeaient ce prompt retour.

Il nous faut ici ouvrir une parenthèse.

Vers 1548, saint Ignace, rédigeant ses Constitutions, avait décidé de les soumettre à l'examen, non seulement des profès de Rome, mais surtout de ses premiers compagnons, s'ils pouvaient se rendre auprès de lui[4]. Maître François devait-il manquer à cet appel? On songeait alors à le rappeler des Indes. Saint Ignace avait besoin d'être renseigné par lui sur les missions. Il en avait écrit au roi Jean III, à Rodriguez et à Xavier lui-même[5]. S'il était possible, Xavier devait revenir avec un ou deux compagnons et quelques indigènes. Le courrier des Indes, contenant la lettre de rappel, partit de Lisbonne au printemps de 1549, parvint à Goa le 5 septembre[6], en repartit pour Malacca au printemps suivant, et attendit dans cette ville

1. La lettre aux marchands que l'on cite à ce propos (*Mon. Xav.*, p. 664, 665) est-elle authentique? La question ne se poserait peut être pas si le document nous était communiqué par un autre que Mendez Pinto. Ni le style, ni le vocabulaire n'ont rien d'étrange. Mais les formules de politesse ne sont pas celles qui se lisent dans les autres lettres du saint adressées à des séculiers (Martin d'Azpilcueta, Diogo Pereira).
2. Ann. de Macao, Cros, p. 152; — *Mon. Xav.*, p. 690.
3. Ann. de Macao, p. 152; — Valignano, p. 136.
4. Astrain, t. I, p. 135.
5. *Mon. Ignat.*, *Epistolae*, t. I, p. 290, 293, n. 521, 522 *bis*, 523.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 110.

plus d'un an, faute de vaisseaux allant au Japon[1]. Enfin, vers le mois de juin 1551, il était emporté par Duarte da Gama.

Dans l'intervalle, des lettres de Xavier, écrites en janvier 1549, croisaient celles de saint Ignace et arrivaient à Rome vers la fin de l'été. Il y annonçait son départ pour le Japon, demandait du renfort, montrait le champ de l'apostolat qui allait s'élargissant, poussait le cri de tous les missionnaires : « *mitte operarios* », exposait les besoins de l'Inde et réclamait un profès pour la gouverner en son absence[2].

Saint Ignace comprit que, pour le moment, le rappel de François était impossible, et il n'en fut plus question. Le 11 octobre, nous le voyons écrire à Simon Rodriguez d'être généreux pour l'Orient et d'envoyer à Maître François un fort contingent[3]. Rodriguez ne put faire droit à cette demande : le Brésil et le Congo absorbaient tous les Pères disponibles[4]. Mais l'année suivante, ce fut le tour des Indes et douze missionnaires prirent le chemin de Goa[5].

Quant à l'envoi d'un profès, cette requête n'eut pas la réponse que Xavier souhaitait. Les Indes furent constituées en province à part, et lui-même désigné pour provincial. Les patentes sont du 10 octobre 1549[6]. Cette décision coupait court à toutes les difficultés pendantes. Désormais la nomination des supérieurs de Goa ne dépendrait plus d'un provincial vivant en Europe et nécessairement peu au courant. En même temps, le saint fondateur approuvait qu'on enlevât à Gomez sa charge de recteur; mais, toujours paternel dans son gouvernement, il ajoutait : « A la condition que cela se fasse à l'amiable[7]. »

Cette charge de provincial enchaînera-t-elle le zèle du missionnaire, et le contraindra-t-elle, comme l'eussent voulu ses amis de Goa, à l'enfermer dans l'Inde portugaise? Ce n'est pas l'intention d'Ignace, car il suppose que le supérieur pourra être retenu en des régions lointaines; et en ce cas le recteur

1. Cros, p. 70 (Lettre du Fr. Pérez).
2. *Mon. Xav.*, p. 473 et suivantes.
3. *Ep. S. Ignatii*, t. II, p. 568.
4. Orlandini, l. XI, n. 116, 117.
5. Cros, t. I, p. 482.
6. *Ep. S. Ignatii*, t. II, p. 557.
7. *Ibid.*, p. 569.

du collège sera vice-provincial, ayant l'autorité concédée à Xavier, sauf les restrictions que ce dernier jugerait devoir y apporter[1].

Il n'est pas impossible que ces lettres qui le retenaient en Orient aient été remises au saint en même temps que celles qui le rappelaient en Europe[2].

Il avait donc de graves raisons pour rentrer aux Indes. Il enjoignit sans retard au Père de Torrès de remettre ses fidèles de Firando aux soins des plus anciens convertis, et de venir le trouver. Il lui confia la mission, et prit congé des chrétiens. Un Japonais nous a laissé le récit de ces adieux : « Le saint Père François, avant de partir de Ayamangachi, appela et réunit les chrétiens ses disciples, pour les amener à persévérer dans la Foi qu'il leur avait enseignée. Il leur dit : « Dans la « vie présente, vous aurez toujours des peines, des persécutions, « des dangers; mais c'est là le plus sûr chemin pour aller au « ciel. Je vous laisse pour bons gardiens le Père Cosme de Torrès « et le Frère Jean Fernandez : ils vous aideront, vous instruiront; « mais sachez mettre en Dieu seul toute votre confiance. » Ayant dit ces choses et autres, dans l'église, il se mit à genoux, et tous les chrétiens avec lui, et ils prièrent tous avec larmes et gémissements, le Père François les recommandant à Dieu Notre-Seigneur. La prière finie, le Père François embrassa tendrement, et tint, un bon moment embrassés, le Père Cosme de Torrès et le Frère Jean Fernandez, tandis que les larmes ruisselaient sur son visage; puis, les yeux élevés au ciel, il dit : « C'est maintenant que, du fond de mon cœur, plus que jamais, « je vous recommande tous à Dieu Notre-Seigneur. Lui vous « donnera toutes les forces spirituelles qu'il vous faut; Lui saura « vous défendre. » Le saint Père François parlait ainsi, avec une vive émotion, comme s'il eût dû ne plus revoir les chrétiens

1. *Ibid.*, p. 579-580.

2. Ces patentes, parties de Lisbonne en mars 1550, durent être à Goa en septembre, purent en repartir au printemps 1551, arriver à Malacca en mai, et au Japon en août ou septembre. D'après le Père de Sousa (I, p. 90, 91), Xavier n'aurait connu sa nomination de provincial qu'en février 1552.

— Le courrier de Rome contenait en outre de nombreuses lettres : *Ep. S. Ign.*, n 893, 902-907, 920, 965, 969, 973, 974, 1013, 1016. De beaucoup de ces pièces nous n'avons que des résumés.

3. Cros t. I., p. 149 (Frois) et 153.

d'Ayamangachi, de sorte qu'il s'éleva de grands gémissements dans l'assemblée. Tous voulaient l'accompagner jusqu'au chemin ; il ne le permit pas. Deux *fidalgos* seulement le suivirent : ils étaient baptisés depuis deux mois et avaient, pour être chrétiens, sacrifié chacun une rente de trois mille cruzados[1]. »

Nos voyageurs mirent deux jours à gagner le port. Cette lenteur s'explique par la fatigue de François. Il allait à pied, ne voulant céder à personne le paquet où était sa chapelle. « Ce sont choses saintes », disait-il quand, par pitié, on s'offrait à les porter. Mais il avait perdu l'habitude des longues marches. Six mois durant, il avait fallu rester des jours entiers accroupi sur une natte, à discuter avec ses visiteurs. Maintenant ses pieds enflés semblaient lui refuser tout service[2]. Enfin il arriva : une jonque le reçut et, peu après, le déposa sur les côtes du Bungo.

II. — *Chez le daimyô de Bungo.*

Le Bungo était une des neuf provinces de l'île Kiu-siu, située à l'angle nord-est, à l'une des entrées de la mer intérieure. Son daimyô, Yoshishige, du clan des Ohotomo, étendait son pouvoir sur plusieurs des provinces voisines. Il avait une vingtaine d'années et venait de succéder à son père en des circonstances tragiques[3]. Que valait-il ? Les missionnaires nous racontent comment il sauva la vie à des marchands portugais que son père voulait faire massacrer. Donc, âme généreuse[4]. Mais les chroniques locales font du personnage un tableau farouche. Son père, disent-elles, avait voulu le déshériter au profit d'un autre enfant, né d'une favorite. Il fit assassiner à la fois le père, la mère et l'enfant, et c'est par le crime qu'il arriva au trône[5]. Où est la vérité ? Le fait d'avoir été chrétien, d'avoir contribué plus que tout autre à l'extension de l'Évangile

1. Cros, p. 153.
2. *Ibid.*, p. 154.
3. Les missionnaires l'appellent *Civandono*. *Dono* équivaut à Seigneur. *Civan* est la transcription de *Kiuan*, nom pris par Yoshishige quand il abdiqua (Steichen, p. 123). Il est plus connu dans l'histoire sous le nom de *Sorin*, *Sourin*.
4. Annaliste de Macao, Cros, t. II, p. 45.
5. La Mazelière, t. III, p. 29, 69. Murdoch (p. 58, 60), parlant des troubles du Bungo, rapporte deux parricides de ce genre dans l'histoire des Ohotomo. Pour ce qui est du père de Yoshishige, l'historien attribue le meurtre à des conspirateurs qui agissaient, non à l'instigation, mais au profit du jeune prince. Cf. Haas, p. 201, 202.

au Japon, peut avoir incliné les uns à l'indulgence, mais aussi avoir inspiré à d'autres plus d'une calomnie. A coup sûr, l'accusation de parricide cadre mal avec ce que nous savons par ailleurs du jeune prince.

Les marchands lui avaient déjà fait connaître le christianisme. Il savait par eux quel était ce prêtre de leur nation qui, depuis deux ans, allait et venait à travers le Japon, prêchant une foi nouvelle. Un saint et un savant, un homme « descendu du ciel », disait la renommée, un homme fort en crédit auprès du gouverneur des Indes, ajoutaient les Portugais. A quoi les bonzes répliquaient, paraît-il, que c'était un magicien, un pauvre, un mendiant, un homme de rien[1]. Mais le prince tenait à entretenir Xavier. « J'ai grand désir de vous voir, lui avait-il écrit, et de causer intimement avec vous. Je suis tout à l'émotion que me donne l'espérance de votre prochaine arrivée[2]. »

1. Pinto, ch. 209, prête aux bonzes cette aménité : « La vermine dont il est couvert a pitié de lui, tant il est misérable et ne veut plus le mordre. » Faut-il prendre au sérieux cette « couleur locale » ?

Nous nous retrouvons donc ici encore en face de Mendez Pinto. Au séjour de Xavier chez le prince de Bungo, il consacre les chapitres 208 à 213 de ses voyages. C'est à lui que Tursellini, Lucena, Bartoli doivent le récit pittoresque de la réception du saint chez le daimyô et de ses longues controverses avec les bonzes. Malheureusement tout ce qui nous vient de Pinto est suspect : nous avons dit ailleurs quelles raisons sérieuses on a de ne pas le croire sur parole. Ici la difficulté s'accroît de ce que, pour contrôler les dires de ce témoin oculaire, nous n'avons que deux ou trois lignes de François lui-même (*Mon. Xav.*, p. 691-692), des récits très succincts de Valignano (p. 138-139), de Frois (Cros, II, p. 149) et de l'Annaliste de Macao (p. 151-152), avec une allusion rapide du Père Gago (lettre à Jean III, 10 sept. 1555, *Cartas de Japão*, Evora, 1598, t. I, p. 42; cf. Delplace, I, p. 40). Ce silence, joint aux invraisemblances éparses dans le récit de Pinto, et surtout à sa réputation méritée de faussaire, impose à son égard une grande défiance. De plus, Valignano, qui, en 1601, écrivait son *Del principio y progresso de la Religion christiana en Japon* (*British Museum, Additional Manuscripts*, n. 9857, [*Marsden MSS*], ch. 4; — cf. Cros, II, p. 6-8), ne fait pas la moindre allusion aux faits racontés par Pinto. Il devait les connaître cependant, puisque Tursellini dans sa seconde édition (1596), et Lucena en 1600 avaient utilisé les récits encore manuscrits du voyageur. Valignano s'en tient à Maffei, qui les ignore. Par ailleurs, à part quelques corrections insignifiantes, nous ne voyons pas que les missionnaires aient protesté contre ces emprunts faits à une source déjà cependant tenue pour suspecte. L'Annaliste de Macao (Cros, II, p. 45) a sur Pinto des paroles sévères mais il ne corrige pas sa narration des faits dont le Bungo a été le théâtre. En 1620, un missionnaire, envoyant à Rome des observations sur l'*Historia S. J.* d'Orlandini, arrivé au livre X, n. 117, simple résumé de la *Peregrinação*, se contente de modifier un nom propre (Delplace, I, p. 41). Il semble, jusqu'à preuve du contraire, que les Jésuites du Japon aient accepté dans leur ensemble les récits de Pinto, quitte à protester contre certains détails. C'est aussi ce que nous ferons ici, conservant au moins provisoirement les grandes lignes de la narration, mais élaguant les détails suspects. Ceux qui regretteraient ces pages pittoresques et vivantes les retrouveront dans presque tous les biographes antérieurs.

2. Annaliste de Macao, Cros, p. 152.

François débarqua entre le petit port de Fiji, où était le vaisseau portugais, et Fucheo, chef-lieu de la province où résidait le daimyô [1]. Les marchands lui firent une si brillante réception [2] que, quatre ans plus tard, le Père Gago pouvait écrire à Jean III : « Voilà ce qui nous a relevés dans l'esprit du peuple. Le public a compris de quelle estime jouissent ceux qui vont enseignant le chemin du salut [3]. »

Peu après, Xavier était admis à l'audience du prince. « Le duc, nous dit simplement le saint dans sa correspondance, m'a très bien reçu, et les Portugais m'ont fort consolé [4]. » Valignano n'est pas beaucoup plus prolixe : « Arrivé au Bungo, il traita avec le roi de ses projets, en fut bien accueilli, car il savait par les Portugais ce qu'était le Père, et en quel respect ils le tenaient [5]. » Le prince « fut extrêmement joyeux, dit de son côté le Père Frois, de voir le Père, et, quoique jeune encore en ce temps, il sut apprécier et honorer ses mérites. Les Portugais l'avaient, il est vrai, renseigné et instruit. Jamais encore roi du Japon ne s'était montré aussi affectionné aux Portugais et aux prédicateurs évangéliques [6] ».

Au dire de Mendez Pinto, les voyageurs transformèrent cette première audience en une sorte de démonstration triomphale : barques pavoisées et chargées de musiciens, les matelots et lascarins en grande tenue, le saint en surplis et étole de velours vert, les officiers et marchands portant les insignes, missel, madone, sandales de cérémonie, parasol, etc. Puis défilé à travers la ville, foule immense jusque sur les toits, exercices militaires de

1. Cros, p. 149 (P. Frois) ; p. 151-154 (Ann. Macao). — *Fucheo*, aujourd'hui *Founaï*, ou encore *Oita*, du nom de la province dont cette ville est chef-lieu (*Oita-Ken*). — *Firi*, ou *Hyi*, est à 25 ou 30 kilomètres au nord, sur une petite rivière. Pinto donne au lieu où Xavier débarqua le nom de *Pimiaxau*.

2. Résumé de la relation de Pinto : Xavier débarque malade, souffrant de la tête, les pieds enflés, incapable d'aller plus loin. Les marchands avertis se hâtent vers lui, mais le trouvent déjà en route, portant son bagage. Il refuse le cheval qu'on lui offre, et tous gagnent le port. — Grandes décharges d'artillerie. Le daimyô entend le bruit, croit qu'il s'agit d'une attaque de pirates, propose des secours, apprend que c'est le Père François qui vient d'arriver et qu'on salue. Il envoie une jonque et des officiers lui souhaiter la bienvenue et lui remettre une lettre. Le texte de ce billet donné par Pinto est jugé faux par les experts (Haas, I, p. 198).

3. *Cartas de Japão*, Evora, I, p. 42.

4. *Mon. Xav.*, p. 691.

5. P. 140.

6. Cros, p. 149

soldats japonais à la porte du château. Dans le palais, toutes les salles encombrées de nobles en costume d'apparat, trois ou quatre échanges de compliments dont on nous donne le texte d'un style plus oriental que nature. Le daimyô impatient de voir le Père, l'empêchant de faire les prostrations d'usage et s'inclinant lui-même par trois fois jusqu'à terre[1]. Après cela, autres compliments, traits cinglants décochés par le prince à l'adresse des bonzes, répliques insolentes d'un moine, etc., etc.[2]

Nous ne saurions dire ce qu'il y a de vrai dans ce tableau, mais rien ne nous empêche d'admettre la suite, Xavier se mettant sans tarder à la prédication, les conversions qui commencent, le temps de l'apôtre tellement pris par les indigènes que les Portugais ne peuvent l'aborder et se plaignent qu'il ne se réserve aucun loisir pour les repas et le sommeil. Très vraisemblable aussi, l'influence exercée, nous dit-on, par le saint sur le prince, les bonzes tenus à distance, l'éloignement momentané de certains personnages équivoques, des mesures prises contre l'infanticide, l'espoir fondé d'une conversion prochaine[3].

Peut-être faut-il mettre à cette date un fait raconté au procès de canonisation. Un nommé Dominique Caldeira, quatre-vingt dix-huit ans, qui disait avoir été au service de Xavier à Malacca, au Japon, en Chine, lui avoir servi la messe, avoir distribué ses aumônes, racontait en 1616 : « Je me trouvai au Japon en même temps que le Père François. Un dimanche, il achevait un sermon auquel avaient assisté des chrétiens et des infidèles ; survint un marchand aveugle, bien connu du public ; on savait que son infirmité datait de longues années. Il demanda à être guéri. Ledit Père récita sur lui un Évangile, fit le signe de la croix et aussitôt, au moment même, les yeux s'ouvrirent, l'aveugle vit et le Père lui dit de retourner chez lui. Le lendemain, le miraculé les yeux ouverts et clairs, revint à l'église cherchant le

1. Ce trait surtout a paru invraisemblable aux Japonisants (Haas). D'anciens biographes n'ont cru pouvoir l'expliquer qu'en supposant que le daimyô avait vu en Xavier quelque chose d'extraordinaire, qui avait échappé aux courtisans.

2. Pinto, ch. 210.

3. Ch. 211, début.

Père. Il se prosterna, lui avec ses deux fils, lui rendit grâces, disant qu'il voyait beaucoup mieux qu'avant son accident. Puis il amena au Père sa femme, toute sa famille, demandant le baptême. Ce fait remua beaucoup les infidèles. Plus de trois cents se présentèrent pour être baptisés et Xavier leur administra le sacrement. » — « Tout cela, demanda-t-on au témoin, d'où le savez-vous ? » — « Je le sais, répondit-il, parce que j'étais là et j'ai tout vu de mes yeux[1]. »

III. — *Les troubles de Yamaguchi.*

Durant ce temps que se passait-il à Yamaguchi chez les chrétiens que le saint venait de quitter ?

A peine avait-il disparu, que les bonzes, se croyant maintenant les plus forts, se précipitèrent chez le Père de Torrès. Furieux, tumultueux, moqueurs, ils l'accablèrent de questions et riaient de ses réponses. « Ce jour-là, raconte le Père, nous n'eûmes pas de problèmes difficiles à résoudre, ils ne voulaient même pas nous écouter[2]. » Ce ne fut qu'une alerte : la paix revint, et les deux missionnaires reprirent leur vie de catéchistes. Moines, lettrés et nobles, continuaient à venir, et, nous dit Torrès, « de tous, grâces à Dieu, nous avons eu la victoire ».

Tout alla bien pendant huit ou dix jours, la maison fut comme bloquée par les visiteurs.

Soudain les nobles cessèrent de venir : les bonzes se firent rares. Seuls, quelques marchands et des femmes se présentaient, écoutaient, approuvaient, puis s'en retournaient[3]. Dans les pagodes, les moines déblatéraient contre les étrangers. Un démon avait parlé par la bouche d'une idole et déclaré qu'ils étaient ses disciples. La foudre était tombée sur le palais : quelqu'un avait vu le démon qui la lançait : ils en étaient cause. Ils mangeaient

1. Procès de 1616, n. 1; cf. 13, 17, 28, 91. Le miracle est consigné dans la bulle de canonisation. Caldeira ne dit pas où il eut lieu. Ce ne put être qu'à Firando ou à Fuchéo. Là seulement Xavier put avoir des Portugais pour témoins et une chapelle à sa disposition. Mais le nombre des convertis est trop considérable pour Firando. Il n'y en avait encore que 200 en 1554, tandis que le Bungo en comptait 700.

2. Lettre d'octobre 1551, Cros, II, p. 157.

3. Cros, p. 158.

de la chair humaine; et autres calomnies, toujours les mêmes [1]. Sur ces entrefaites, 27 ou 28 septembre, une révolution éclata que personne n'attendait. Rien de plus banal dans le Japon d'alors que ce genre d'aventures, et rien de plus banal non plus que les motifs. Ici, vengeance particulière d'un seigneur contre un favori du daimyô [2]. Pendant une fête que le prince donnait à des envoyés du Shogun et de son voisin du Bungo, le chef des mécontents, Takafusa, envahit la ville avec des troupes.

Dans le désarroi général, les missionnaires demandèrent conseil à leurs amis. L'un d'eux, peut-être ce Naïto que retenait dans l'idolâtrie la crainte d'ameuter les bonzes, ses protégés, leur offrit un asile. Ils mirent en sûreté leur petit mobilier et se hâtèrent vers leur refuge. En route, ils furent menacés par des soldats. Le Japonais chargea un bonze de cacher les deux étrangers dans un couvent fondé et soutenu par lui. Les moines se souciaient peu d'abriter ces hôtes compromettants, « ces démons responsables de tout ce qui arrivait ». « Mais, par crainte du maître, on nous donna, raconte le Père de Torrès, un recoin dans la pagode, et là, durant deux jours et deux nuits, les vivres et les choses nécessaires nous manquèrent, mais non la peur. » Pendant ce temps flambaient les bonzeries et les maisons des nobles vaincus. Bientôt le Japonais trouva que le couvent n'était pas sûr pour ses amis. Profitant d'une accalmie, il fit reprendre les deux missionnaires et les cacha

1. Lettre de Fernandez, 20 oct., *ibid.*, p. 163. — Voici la chronologie approximative des événements :

1er septembre 1551, — lettre de Xavier aux marchands portugais; — 6 septembre, après une absence de 5 jours, retour du catéchiste Mathieu avec la réponse. Ces dates, fournies par Pinto, sont suspectes.

Le 8 ou le 9, 21 jours avant la révolution du 28, Torrès arrive à Yamaguchi (Cros, p. 157).

Vers la mi-septembre, départ de Xavier (Cros, p. 154); il arrive au Bungo un samedi (Pinto), donc le 19 septembre.

28 septembre, troubles à Yamaguchi. Torrès reste caché deux jours dans une pagode. (Lettre du P. de T., Cros, p. 158). Une lettre de Torrès aux Pères de Goa porte la date 29 septembre (*Cartas*, 1570, fol. xliij); mais elle est évidemment antérieure, car elle ne contient aucune allusion aux événements de la veille.

1er octobre; il se réfugie chez un noble, et s'y trouve depuis cinq jours, quand il écrit à Xavier (Cros, p. 159).

20 octobre, autre lettre (*Cartas*, fol. xljx), et lettre du Fr. Fernandez (*ibid.*, fol. li, Cros, p. 159).

2. Haas, p. 207, 208. Charlevoix pense que les bonzes étaient l'âme du complot, qu'ils voulaient punir le daimyô de la protection accordée aux prêtres étrangers. Ils ont certainement cherché à en profiter pour assouvir leur haine, mais l'origine de la révolution est tout autre. Takafusa, qui menait l'affaire, ne refusa pas son aide aux missionnaires.

dans un réduit long de quatre pieds sur trois de large. C'est de là que, cinq jours après, Torrès écrivait à Xavier la lettre d'où nous tirons ces détails[1].

Cependant que devenait le daimyô? Pris à l'improviste, il perdit la tête. L'armée de 3.000 hommes, qui tout d'abord lui était restée fidèle, s'évanouit comme par enchantement, et il fallut fuir. Il gagna la côte, voulant passer dans le Chicoucou, où, peut-être, il parviendrait à rallier les siens. Mais le vent était contraire : impossible de s'échapper. Alors il prit le parti suprême et sauva son honneur à la mode japonaise, en s'ouvrant le ventre. Il fit aussi tuer son fils et ordonna de brûler les deux corps[2].

A la capitale, l'anarchie dura une huitaine de jours. Ce ne fut que vols, meurtres, incendies. « On tuait pour se venger, on tuait pour piller », raconte Fernandez[3]. La fureur populaire s'acharnait sur les bonzes. Pourquoi? Voulait-on se venger des fourberies impitoyablement mises à nu par les prêtres chrétiens? Avait-on de vieilles querelles à liquider? car, en ce temps-là, les moines bouddhiques étaient de toutes les révoltes. Quoi qu'il en soit, on leur en voulait; si bien, assure le Père de Torrès, qu'il n'est pas resté un monastère à piller ou à brûler[4]. Dans ce désastre, il fallait bien s'en prendre à quelqu'un; les bonzes s'en prirent aux étrangers. « On nous a, tout ce temps, poursuit Fernandez, cherchés pour nous tuer, nous aussi, les uns par haine, les autres pour voler le peu que nous avions. Nous nous sommes vus, bien souvent, proches de la mort. Mais la miséricordieuse main de Celui qui prend soin de ses serviteurs a su nous préserver au milieu de tant de périls[5]. »

Cosme de Torrès cependant, du fond de sa retraite, se demandait comment cela tournerait. Jusque là, son compagnon et lui en étaient quittes pour la peur. Si les bonzes leur en voulaient, les conjurés les laissaient en paix. Chose extraordinaire où l'on vit la main de Dieu, dans cette sanglante aventure, pas un néophyte n'eut sérieusement à souffrir. Mais qu'al-

1. *Cartas*, fol. xljx. Cros, p. 158-159.
2. Haas, *loc. cit.*
3. Cros, p. 163.
4. P. 159.
5. P. 163.

lait être l'avenir? « Si les choses s'apaisent, écrivait le Père, nous parlerons aux seigneurs pour que l'on confirme les concessions du roi défunt. Si l'on refuse, je me retirerai chez Thomas (son hôte de Firando) jusqu'à ce qu'il y ait un nouveau roi. Après quoi, si l'on nous interdit de prêcher en public, nous prêcherons en secret, et je crois qu'il se fera quand même des chrétiens [1]. »

L'attente ne fut pas longue. Les conjurés vainqueurs semblaient embarrassés de leur facile triomphe. Leur chef aurait pu s'emparer du pouvoir; il jugea plus prudent d'aller demander ailleurs le daimyô dont on avait besoin. Il s'adressa au Bungo. Le frère de Yoshishige, nommé Haruhide, était neveu du daimyô défunt. La place vacante lui fut offerte, et il accepta. Il prit le nom de Ohochi-Yoshinaga. L'affaire n'alla pas sans difficultés. La noblesse fut loin de se réunir en masse autour du nouveau maître. Six ans plus tard, une autre révolution éclatera; la ville disparaîtra dans un immense incendie et Yoshinaga mourra dans une bataille (1556).

Pour le moment, les missionnaires ne virent que les avantages de la situation nouvelle. Le daimyô de Bungo promettait que son frère protégerait le christianisme; celui-ci s'engageait formellement à laisser toute liberté. En fait, un an après, il renouvelait officiellement les autorisations et donations de son prédécesseur [2].

1. P. 159.

2. L'annaliste de Macao donne le résumé de deux décrets (Cros, p. 140). Le premier est sans date : « Je suis content et donne licence, que, dans cette ville de Yamaguchi et dans tous mes royaumes et seigneuries, se puisse enseigner et prêcher la loi de *Deos* et que; librement, ceux qui le voudront faire, la puissent embrasser. Défense est faite à tous mes vassaux, sous de graves peines, d'empêcher ni molester aucun des Pères qui prêcheront la loi de *Deos*. »

L'autre, cession d'une pagode, est daté de la 21e année de l'ère Tembun, 28 de la 8e lune (16 septembre 1552). C'est donc l'édit, non de Yoshitaka (1551) mais celui de son successeur Yoshinaga. Une copie en fut envoyée à Lisbonne par le Père Vilela (1557), et reproduite dans les *Cartas* (fol. clxj-clxiij), à cette erreur près qu'on disposa horizontalement les files de caractères au lieu de les mettre en colonnes verticales (reproduction dans Delplace, *Christianisme au Japon*, I, p. 35-36). Le Père Vilela y avait ajouté une traduction un peu large qui fut reprise par M. Satow en 1879 (*Transactions of the Asiatic Soy of Japan*, t. VII, p. 140). Le décret disait :

« En ce qui concerne le Daidanzhi (monastère de la grande route), à Yamaguchi, Agata, département de Yoshiki, province de Suwô; cette pièce atteste que j'ai donné permission aux prêtres venus en ce pays des régions d'occident, conformément à leur requête et désir, de fonder et ériger un monastère et une maison pour développer la loi de Butsu, 28e jour de la 8e lune de la 21e année de l'ère de Tembun. » Une partie du terrain est actuellement propriété de la mission catholique.

IV. — *Le départ du Japon* (fin octobre 1551).

Ainsi, vers la fin de 1551, l'avenir immédiat de la mission semblait assuré. Sur les deux bords de la mer intérieure, dans les deux plus puissantes principautés du sud, l'Évangile trouvait des protecteurs. Ni l'un ni l'autre des deux frères n'était chrétien. Yoshinaga n'avait aucune envie de le devenir, et il protégeait les missionnaires plus par intérêt peut-être que par conviction. Yoshishige devait tarder longtemps à se faire baptiser, tyrannisé qu'il était par ses passions. Mais cette faiblesse ne l'empêchait pas de favoriser l'apostolat. « Il eût voulu retenir près de lui le Père François ; du moins, en même temps qu'il faisait partir pour Goa un ambassadeur, chargé de faire un traité d'amitié et de commerce avec les Portugais,... il demandait qu'on lui envoyât des Indes quelques Pères de la Compagnie. « Ils résideront à Funai, près de moi, disait-il, et je les favoriserai plus que ne pourront le faire tous les autres rois du Japon[1]. »

Ici trouve place, dans toutes les biographies de notre saint, le récit dramatique des derniers jours de Xavier au Bungo, tout entier emprunté à Mendez Pinto[2]. Il faut en donner au moins le résumé, car il n'est pas improbable qu'un peu de réa-

Cette traduction soulève une difficulté. Faut-il entendre par « loi de Butsu », loi de Bouddha, comme M. Satow, ou, avec le Père Vilela, *ley de fazer santos* ? Le Père Dahlmann (*Stimmen aus Mariaalaach*, 1906, p. 225) objecte à la traduction de M. Satow que le mot *Butsu*, outre le sens de *Bouddha*, a encore celui de « un saint » et propose de traduire « la doctrine du saint ». Il est invraisemblable, dit-il, que, à une époque où les missionnaires attaquaient si vertement le bouddhisme, on ait essayé de les faire passer pour des défenseurs de ce culte. Mais l'emploi de ce mot *Butsu*, même au sens de Bouddha, n'est peut-être pas aussi étrange qu'on pourrait le croire. C'est un idolâtre qui parle, et il se peut qu'il n'ait vu dans le christianisme qu'une secte nouvelle, quoique plus pure que les autres. Les bonzes ne cherchaient ils pas à faire croire que Xavier et eux adoraient le même Dieu ?

Cette tactique sera reprise plus d'une fois. En 1561, le Japonais Laurent nous montre diverses sectes de Miyako prétendant que le christianisme se retrouve en leurs doctrines (Delplace, I, p. 56, 57). Dans son édit de 1614, le shogun Ieyasou affectera de confondre dans une même proscription le christianisme, la secte Hiden et le *Foujiou-fouzé*, « trois branches, dit-il, d'une même secte, adorant toutes trois le dieu Godzou-Kirishitan-Teidzou-Boutsou. — *Boutsou*, entendez Bouddha; *Kirishitan*, entendez le Christ (Nagaoka, p. 125-127).

1. P. Frois (Cros, II, p. 150).
2. Pinto, ch. 211.

lité historique se cache sous les embellissements de l'incorrigible romancier.

Les progrès de la foi dans les domaines de Yoshichige n'allaient pas sans lutte. Battus dans les controverses, les bonzes essayaient de discréditer le missionnaire, lui faisaient un crime de sa pauvreté, menaçaient le peuple et le prince de la colère des dieux. Ils cherchaient à se débarrasser au plus vite des marchands et du Père. Peu s'en fallut que, par leur faute, une rixe n'éclatât entre indigènes et étrangers. Mais les dispositions du prince étaient connues et le complot échoua. Allaient-ils en rester là, humiliés et penauds? Une ressource demeurait, faire croire que le prêtre chrétien fuyait devant les risques d'une discussion publique.

Donc, au moment où le Père et les marchands prenaient congé du prince, arriva un docteur célèbre des environs, l'oracle du pays. Yoshishige ne put dissimuler son inquiétude, mais François insista pour que le savant homme fût introduit. Suivit un débat qui ne tourna pas à l'honneur du bouddhiste. Là-dessus, fureur des bonzes, interdit jeté sur la ville, fermeture des temples, suspension du culte. Le bas peuple superstitieux fermentait. Les Portugais pensaient que le moment était venu de mettre à la voile. François jugea qu'il fallait rester : il y allait de l'honneur du christianisme. Les marchands furent dignes du prêtre, et le navire, qui déjà s'était un peu éloigné, rentra au port.

Une nouvelle conférence fut organisée pour le lendemain, tous les bonzes de l'endroit, trois mille, c'est le chiffre de Pinto, se présentèrent. Le prince en laissa entrer quatre, fixa les conditions de la lutte, et présida lui-même les séances. Elles durèrent cinq jours, roulèrent sur les sujets habituels, nature de Dieu, nature de l'âme, etc., et furent encore peu glorieuses pour les docteurs. Ils manquèrent à toutes les lois de l'étiquette japonaise, s'irritèrent contre le daimyô, et se retirèrent confondus.

Tel est, très abrégé, le récit du voyageur. Qu'il y ait eu pendant le séjour de Xavier au Bungo, de grandes discussions doctrinales, par devant le prince, rien de plus vraisemblable. Mais on aimerait à en tenir le détail d'un témoin autorisé.

Quoi qu'il en soit, maintenant François Xavier pouvait partir : le prêtre de Jésus-Christ n'avait pas l'air de fuir la honte et le danger.

Il allait donc quitter le Japon, laissant à la garde de Dieu la mission, bien frêle encore, qu'il venait de fonder : quatre ou cinq groupes de fidèles; 150 ou 200 à Cangoxima, une trentaine à Ychicu, un millier peut-être à Yamaguchi, plusieurs centaines à Firando et au Bungo. Tous ne sortaient pas du bas peuple: il y avait déjà parmi eux quelques nobles et jusqu'à d'anciens bonzes. En tout de 1.500 à 2.000 chrétiens[1]. Ce n'était pas, tant s'en faut, les conversions en masse que Paul de Sainte-Foi avait fait espérer. Mais, à défaut du nombre, on avait la qualité, et le mot de saint François Xavier restera proverbial, « les chrétiens du Japon, mes délices! »

Pour les administrer, il leur laissait deux hommes dignes de lui. Fernandez parle déjà couramment le japonais. Les missionnaires lui devront le premier lexique et la première grammaire. La langue du pays lui deviendra comme naturelle. Même à son agonie, c'est en japonais qu'il invoquera Jésus et Marie[2]. Le Père Melchior Nunez, vice-provincial des Indes, écrira bientôt au R. P. Général : « C'est lui surtout qui fait progresser l'Évangile. D'abord il y a le bon exemple de sa vie humble et mortifiée. Puis, dans son élocution, les Japonais trouvent une grâce particulière, ce qu'ils appellent le *muxuree* (?). Ils jouissent de l'écouter prêcher : il a toutes leurs manières et leurs gestes, à eux, le peuple le plus cérémonieux que j'aie jamais vu. Ce n'est pas un lettré, mais il est rompu à la controverse et à la prédication; il sait rendre compte de la foi chrétienne à tout

1. Le chiffre 1.500 se trouve dans les *Ephemerides* du Père Nadal (*Epistolae*, t. I, ad annum 1550). Voici quelques détails. Nous avons parlé plus haut des convertis de Cangoxima. A Firando, une centaine de personnes furent baptisées avant le départ du saint pour Miyako (Cros, II, p. 98), et « un grand nombre » pendant son absence (p. 124). A Yamaguchi, 500 convertis en deux mois (p. 141). Tursellini (l. IV, ch. 8) et Lucena (l. IX, ch. 1) parlent de 3.000 en un an; chiffre certainement exagéré. Nous ne savons rien de précis sur le Bungo. Dominique Cadeira parle de 300 baptêmes amenés par la guérison de l'aveugle (*Process. 1616*, n. 1).

En 1554, d'après le Frère Pierre de Alcaçova, il y avait à Yamaguchi plus de 1.500 chrétiens; au Bungo, 700; à Firando, environ 200; à Cangoxima, 500 (*Epist. Japonicae*, Louvain, 1569, p. 72). L'année suivante, le Père Gago indique 2.000 chrétiens pour Yamaguchi, 500 pour Firando, 1.500 pour le Bungo (*ibid.*, p. 76 et 81).

2. Cros, t. I, p. 417, note (P. Frois).

venant. Il prie continuellement ou lit les saints livres; il tire de là tant de lumière sur les choses de Dieu, qu'il en apprendrait aux meilleurs théologiens. Le Père Cosme de Torrès m'assurait que, sans lui, on ne ferait rien au Japon. » « Le Japon doit au Père Xavier d'avoir reçu la foi, disait le même Père, mais au Frère Fernandez, il doit de l'avoir conservée, après le départ du saint[1]. »

Il le lui devait bien, à lui aussi. Torrès était un homme doux à force de volonté, complaisant, d'une grande austérité. Au Provincial qui l'invitait à modérer ses pénitences, il répondait : « On ne fera jamais rien au Japon si l'on ne mène pas une vie plus dure dans la réalité que ne l'est en théorie et en apparence celle des bonzes. » Donc, ni viande, ni poisson, rien que du riz à l'eau et des légumes, jamais de vin; toujours pieds nus. Son paradis, affirmait-il, avait été Yamaguchi, parce que nulle part il n'avait plus souffert[2].

Quand il mourra, le 20 octobre 1570, trois ans après Fernandez et après vingt ans de mission, l'Église du Japon comptera déjà environ 30.000 fidèles[3].

Entre le 15 et le 20 novembre 1551, Xavier quittait le Japon. Il emmenait avec lui l'ambassadeur de Yoshishige, les deux samuraï qui l'avaient suivi depuis Yamaguchi et qu'il destinait au séminaire de Goa et ses deux fidèles catéchistes, Bernard et Mathieu[4].

Quelles étaient ses pensées en s'éloignant? Au Japon, il n'avait à peu près rien fait de ce que, à l'avance, il s'était proposé. Ses plans avaient tous été contrecarrés les uns après les autres. Au lieu d'aller droit à la capitale pour y attaquer de front l'ennemi, il avait dû attendre toute une année dans un coin perdu de l'empire. Pas de fondation à Miyako; pas même de tentative dans les grandes universités japonaises. Beaucoup moins de conversions qu'il n'avait espéré. Cependant il s'en revient plein de confiance et de joie. Il ne tardera pas à s'en

1. Cité par Bartoli, *Asia*, l. VIII, n. 42; cf. Haas, p. 227. Fernandez mourut le 26 juin 1567, à Firando.
2. Bartoli, *ibid.*, n. 48 et 49.
3. Lettres du Père Vilela, citées dans Delplace, I, p. 172, 173.
4. Cros, II, p. 167. Le Malabar Amador et le Chinois Manuel restaient avec Cosme de Torrès.

expliquer dans les lettres qui bientôt porteront à ses frères d'Europe le récit de ses labeurs. « Travailler, dira-t-il, au milieu d'une race intelligente et curieuse des choses du salut m'a grandement consolé. A voir les convertis si joyeux, et les idolâtres vaincus, je ne sentais plus ma fatigue corporelle .. Que je voudrais communiquer aux universités d'Europe, non seulement le récit de mes joies, mais quelque chose de ces joies mêmes et des consolations que le Dieu miséricordieux nous donnait. Je suis persuadé que beaucoup de savantes gens voudraient employer leurs talents à la conversion des infidèles. Après avoir eu l'expérience du goût intérieur que l'on trouve en ces travaux, après avoir vu quelles dispositions il y a au Japon pour l'Évangile, nombre de docteurs laisseraient là leurs études ; chanoines et autres prélats abandonneraient rentes et dignités pour venir au Japon chercher de plus solides consolations[1]. » Mais il s'est trop laissé aller au charme de ses souvenirs. « Excusez-moi, dit-il ; du Japon, j'aurais tant à dire que je ne saurais m'arrêter. Ma lettre est longue, et, je le crains, elle va vous ennuyer. Je termine... sans pouvoir terminer. C'est que j'écris à mes Pères et Frères si chéris, si aimés et je leur parle de mes si grands amis les chrétiens du Japon[2]. »

S'il les a quittés, sa pensée vit encore au milieu d'eux, et sa préoccupation maintenant c'est de leur procurer de dignes apôtres.

Il voudrait des hommes soigneusement triés par Ignace en personne. C'est l'élite des missionnaires qu'il lui faut. Les besoins ne sont pas les mêmes aux Indes et au Japon.

« Au Japon, les Pères devront aller dans les universités, parce que les séculiers, là-bas, quand on leur reproche leurs erreurs, répliquent que, eux aussi, ont leurs écoles et leurs savants. Ils y seront très persécutés, parce qu'il leur faudra combattre toutes les sectes, dévoiler par quelles fourberies les bonzes tirent l'argent du peuple, montrer qu'ils ne peuvent sauver les âmes de l'enfer, attaquer leurs mœurs. Ces moines ne prendront pas la chose en patience... et la persécution ira plus loin qu'on ne pense. »

1. *Mon. Xav.*, p. 696.
2. *Ibid.*, p. 697.

Puis Xavier prévient les missionnaires qu'ils seront assiégés par les visiteurs, jusque bien avant dans la nuit, appelés dans la maison des riches sans pouvoir se dérober, qu'ils n'auront le temps ni de prier, ni de dire leur office, ni de manger et de dormir. A peine pourront-ils dire la messe. Plus de recueillement spirituel. En revanche, force moqueries et confusions. Pour ces entretiens, il faut des gens instruits, surtout des maîtres ès arts, capables de démêler les sophismes, d'enferrer les docteurs dans une contradiction, ce qui les humilie fort.

Ensuite les souffrances du corps, spécialement le froid. « Bandou, leur grande université, est au nord, comme les autres universités du reste. Et les Japonais du nord sont plus intelligents et plus subtils. J'ajoute : pas d'autre nourriture que le riz. Il y a du blé et autres herbes, mais peu nourrissantes. Ils ont du vin de riz, mais on en fait peu et il coûte cher. La grande épreuve c'est que le péril de mort est de tous les jours. Ce n'est pas un pays à y envoyer des gens âgés, il y a trop de fatigues; ni des jeunes gens, s'ils ne sont d'une vertu très éprouvée; car, au lieu de sauver les autres, ils se perdraient. Toutes les espèces de péchés sont à portée de la main; et l'on se scandalise de la moindre imperfection chez celui qui se charge de reprendre les autres. »

Xavier souhaiterait que les missionnaires destinés au Japon fussent d'abord envoyés à Rome pour y achever leur formation. Il se dit que des Flamands et des Allemands, habitués au froid, supporteraient facilement le climat de Bandou. N'y en a-t-il pas dans les collèges d'Espagne et d'Italie, qui, faute de bien savoir la langue du pays, ne peuvent prêcher, et qui rendraient de grands services en Extrême-Orient[1]?

Telles étaient ses pensées pendant que le vent l'emportait vers le sud; et il se demandait encore si le meilleur moyen de faire entrer l'Évangile au Japon n'était pas de l'introduire d'abord en Chine. Qu'en sera-t-il? Dieu lui laissera-t-il le loisir d'accomplir son gigantesque programme? Il avait quarante-cinq ans. Il lui restait une année à vivre, année rude entre

1. *Mon. Xav.*, p. 669, 671.

toutes, pour l'âme plus encore que pour le corps. Les derniers dix-huit mois avaient été un martyre pour son organisme déjà exténué par tant d'austérités et de voyages. Mais telles avaient été le joies de l'âme qu'il s'en était à peine ressenti. Et il écrivait vers ce temps-là : « Il me semble que je ne me suis jamais mieux porté. » Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter : « J'ai déjà les cheveux tout blancs[1]. » Quoi qu'il en soit, les souffrances morales feront ce que n'ont pu faire les épreuves du dehors, elles abattront l'apôtre. Et Dieu se prépare à le rappeler à lui, en pleine maturité, en plein travail, en pleins rêves d'apostolat.

1. *Mon. Xav.*, p. 693.

LIVRE HUITIÈME

LE PROVINCIAL DES INDES

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR AUX INDES
(Novembre 1551-24 janvier 1552)

I. — *Du Japon à Malacca.*

Le voyage du retour, entre le Japon et la Chine, fut marqué par un épisode célèbre[1]. Après avoir quitté les eaux japonaises, le navire était aux deux tiers de sa route, à la hauteur de Tchang-tcheou, quand une tempête se leva[2]. Laissons ici la parole aux témoins oculaires.

« Nous nous tenions pour perdus, disait le soldat Antoine Diaz. Soudain le câble qui rattachait la chaloupe au navire fut rompu; la barque s'en allait à la dérive. Elle portait quatre matelots musulmans. Impossible de les secourir. Comme la tourmente était furieuse, le capitaine décida de passer outre; la chaloupe était perdue. Le Père François le supplia, lui et les autres, de s'arrêter, d'attendre, promettant que l'embarcation allait reparaître[3]: « La fille va revenir à la mère », disait-il[4].

1. Nous le racontons d'après les témoins au procès de 1556 Témoins oculaires : Duarte da Gama (Malacca, n. 1), Antoine Diaz (Goa, n. 31), Galeotto Pereira (Cochin, n. 2). Témoins auriculaires : J. Fereira, rapportant les souvenirs de Diogo Pereira (Goa, n. 28) ; Martin Darvello, d'après le pilote N. Aguiar (*Procès de 1616*, n. 10). — Il y a encore la très longue et très pittoresque narration de Mendez Pinto (ch. 214). Ce qu'il raconte de la tempête est d'une invraisemblance étrange. Le navire aurait, des environs de Formose (île Minacoo, ou Mankia?), été entraîné par le cyclone vers le nord, puis se serait retrouvé du côté des îles Papouas, de Célèbes et de Mindanao, et, de là, reporté droit sur Canton. C'est de la haute fantaisie géographique. Pour ce qui est du rôle de Xavier pendant la tempête, les détails fournis par Pinto concordent en général avec les récits plus sobres des témoins au procès de 1556. C'est lui qu'ont copié presque tous les anciens biographes.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 31. Diaz parle de quatre hommes dans la barque. Duarte da Gama et Galeotto Pereira n'en indiquent que deux. Pinto en met 15, cinq Portugais, dix Musulmans. D'après lui encore, ils étaient descendus pour amarrer solidement l'embarcation et la nuit les avait surpris dans ce travail. Les autres récits supposent que tout se passa en plein jour.

4. *Process. 1616*, n. 10.

Par déférence, on amena les antennes à mi-mât. Manœuvre dangereuse : sous peine de naufrage, il fallait avancer. Les antennes furent hissées de nouveau. Mais le Père François accourut, et, la main sur une vergue, il empêcha de la relever. « Sur son ordre, poursuit Antoine Diaz, je montai à la hune. Mais, rien à l'horizon. Je voulus descendre. Il me fit encore rester un moment[1]. »

Galeotto Pereira dit de son côté : « Nous avions remis à la voile malgré lui, et, pendant deux heures, nous nous laissâmes porter par le vent. Alors il sortit de sa cabine. Au nom de Dieu et par les plaies de Jésus-Christ, il supplia qu'on baissât les vergues. Il avait confiance en Dieu : ces âmes ne pouvaient périr, il fallait les donner à Dieu. Les vergues furent donc baissées, et, pendant deux ou trois heures, on s'arrêta. » Le capitaine Duarte da Gama ajoute : « Il fit vœu de dire une messe pour la barque et deux pour les hommes qu'elle portait. Puis il se mit en prière, près du bastingage, les mains levées, et il nous dit, à moi spécialement qui étais là, d'avoir confiance. » Il espérait bien que la barque allait revenir. Or, voilà que, tout à coup, la tempête durant toujours, la barque arriva. On jeta une corde pour l'amarrer. « Inutile, dit le Père, elle abordera toute seule[2]. » Et de même, Antoine Diaz : « A peine avait-on aperçu la chaloupe qu'elle se trouva aux flancs du navire, et les nègres qui la montaient rentraient à bord. Elle, restait là, vide, sans être attachée, sans s'éloigner jusqu'à ce qu'on descendît pour l'amarrer. Tous virent là une grande merveille. » Les musulmans demandèrent le baptême[3].

1. *Process. 1556*, Goa, n. 31, cf. n. 28.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. Goa, n. 31. Un témoin de 1616 (n. 92) suppose que la barque resta en perdition toute la nuit. Pinto parle d'une absence de trois jours. Tursellini ajoute (liv. V, ch. 2 : « Enfin, dernière merveille vraiment inouïe ! Fernand Mendes Pinto, honnête et grave Portugais, était avec François dans son voyage du Japon en Chine, et fut son compagnon de péril. Après avoir raconté tout ce qui précède, il ajoute ceci : « Tous étaient remontés sur le vaisseau. La barque était vide et amarrée ; on se disposait à la hisser sur le pont, quand on cria : « Tendez la main au Père Xavier, qui est encore dans le canot. » « Mais il est sur le navire, répliqua t-on, il y était avant votre retour. » Et les autres alors de répliquer qu'il était dans la barque avec eux, pendant la tempête, les consolant, les excitant à espérer, les dirigeant vers le navire... » Ce prodige de bilocation, lu sans doute par Tursellini dans le texte manuscrit de Pinto, en 1596, ne se retrouve pas dans l'édition des voyages publiée en 1614. De son côté, Lucena (l. IX, ch. 15), dont le récit coïncide pour le reste

La tempête passée, les voyageurs continuèrent tranquillement leur route. Vers le commencement de décembre, ils étaient à San-Choan, devant les côtes de Chine. Duarte da Gama devait gagner le Siam ; François fut donc obligé de changer de vaisseau. Justement son ami Diogo Pereira se trouvait là sur le sien, le *Santa Croce,* n'attendant pour appareiller que le bon vent. Xavier se rendit à son bord ; aussitôt le vent tourna et l'on partit[1].

Durant la traversée, Xavier fit part à Pereira de ses projets sur la Chine. L'intérêt du Japon exigeait qu'on y portât l'Évangile. Or le seul moyen de pénétrer dans l'empire, c'était d'organiser une ambassade. Le vice-roi des Indes pourrait envoyer à Pékin des présents. Pereira serait chargé de les présenter ; lui-même, Xavier l'accompagnerait. Ils obtiendraient la permission de prêcher l'Évangile, feraient abroger les lois hostiles aux étrangers[2], négocieraient l'élargissement des Portugais prisonniers à Canton[3]. Beaux projets, mais qui montrent combien l'on connaissait peu encore le pays.

Pereira entra dans les idées de son ami. L'entreprise pouvait être pour lui une affaire excellente. Il s'offrit à revenir en Chine l'année suivante avec ce même navire qui le portait. Il ferait tous les frais de l'ambassade[4]. Aussitôt arrivé à Malacca, il enverrait pour 30.000 cruzados de marchandises à ses intermédiaires des Indes. Le produit serait pour Xavier. Au Père d'obtenir du gouverneur les lettres de créance et le titre d'ambassadeur. Tout en combinant ces plans, Xavier ne cachait pas ses inquiétudes. Le projet était trop glorieux à Dieu pour que le diable ne cherchât pas à susciter des obstacles. « Vous verrez, affirmait-il, qu'il essaiera de tout arrêter. » Et il le répétait si souvent que Pereira finit par se fâcher. « Vous verrez », redisait François[5].

avec ceux de Tursellini et de Pinto, ne donne pas ce détail. Mais, au procès de 1616, deux témoins auriculaires l'ont rapporté : Thomas André d'après « un jeune homme qui était là » (n. 92) ; Melchior Soeino Darès d'après le bruit public (n. 96). La bulle de canonisation, qui raconte l'épisode de la barque sauvée, se tait sur l'apparition du saint.

1. *Process. 1556,* Malacca, n. 2.
2. Valignano, p. 141.
3. *Process. 1556,* Goa, n. 34.
4. Valignano, p. 142.
5. *Process. 1556,* Goa, n. 34.

Le temps, jusqu'à Singapour, avait été à souhait. Soudain une nouvelle tempête passa, menaçant de fracasser le *Santa Croce*. On était au plus fort de la tourmente quand Xavier dit à Pereira : « Remerciez Dieu, Señor Diogo, qui nous accorde plus de grâces que nous ne méritons. Plaise au ciel que le vaisseau qui est parti de San-Choan avant nous soit aussi heureux que le nôtre ! Nous n'allons pas tarder à avoir la preuve de son désastre. Quant à votre *Santa Croce*, soyez en paix : il se désagrégera de lui-même de vétusté, là où il a été construit[1]. » Et il disait encore au pilote François d'Aguiar qu'il voyait inquiet : « Courage et joie ! vous ne mourrez par sur mer, mais dans votre lit[2]. » La tempête s'éloigna. Quelques heures après, l'on vit, flottant sur les vagues, des ballots de marchandises et des cadavres. François d'Aguiar n'oublia pas la prédiction du saint. Sa femme racontait plus tard que son mari n'avait plus peur de rien. Il fit les voyages les plus téméraires, en dépit de la mousson, sur de mauvaises embarcations[3]. En pleine tempête, quand tous désespéraient, lui, chantait. Un navire qui l'avait pour pilote ne courait aucun risque. Un jour, après une tourmente pendant laquelle, confiant en Maître François, il avait tout bravé, l'équipage musulman se convertit[4]. Pourtant il fit naufrage plusieurs fois, mais s'en tira toujours, et mourut dans son lit, en un port du Pégu, au sortir d'un typhon[5].

Cependant les voyageurs n'étaient pas rassurés. Ils savaient que Malacca, récemment, avait eu à souffrir : on parlait d'un siège. Déjà, au Japon, François, qui cependant ne pouvait rien savoir par voie naturelle, avait dit avec insistance aux marchands portugais : « Prions pour nos frères de Malacca ; la ville est assiégée et en grande détresse[6]. » On avait dû recueillir à San-Choan

1. Lucena, l. IX, ch. 17, d'après une relation de Pierre de Castro, gendre de Diogo Pereira. Tursellini (l. V, ch. 5) met cette tempête l'année suivante entre Goa et Malacca : mais la prédiction eut lieu sur le vaisseau de Pereira. Or on ne voit pas que Xavier ait navigué sur ce vaisseau ailleurs qu'entre la Chine et Malacca, décembre 1551 et novembre 1552. Valignano, p. 142, confond cette tempête avec la précédente. Cf. *Process. 1616*, n. 37.

2. *Process. 1556*, Malacca, n. 1.

3. Cros, t. II, p. 416.

4. *Process. 1616*, n. 17.

5. *Process. 1616*, n. 32. Cf. n. 35.

6. *Process. 1556*, Cochin, n. 2, témoignage de Galeotto Pereira, témoin oculaire. On peut noter, dans la lettre de François aux marchands portugais (1er sept. 1551, *Mon. Xav.*, p. 664) une phrase qui serait un important témoignage en faveur de l'esprit prophétique

d'autres bruits plus précis, et, à tout événement, en approchant du but, les marchands se préparaient à combattre. Xavier les rassura : « Malacca est en paix », leur dit-il[1].

D'autres se demandaient s'ils allaient trouver en arrivant un vaisseau à destination de l'Inde, car la saison était avancée : « Soyez sans crainte, dit encore le Père, Antoine Pereira est au port, prêt à partir : il nous attendra trois jours. » Et Antoine Pereira dépose lui-même : « Il en fut ainsi. Mon vaisseau n'était plus retenu que par une ancre. Je n'avais qu'à la lever, et à monter les vergues. Survint une *manchua* (petite barque) m'apportant une lettre du Père. Il me disait savoir que j'étais à Malacca, me priait d'attendre et de l'emmener aux Indes. En même temps j'aperçus son navire qui arrivait et j'attendis volontiers[2]. » Par un autre billet, François avisait le Père Perez de son rapide passage, et le priait de tout préparer pour la traversée[3].

II. — *Malacca* (décembre 1551).

En débarquant, François trouva une ville désolée. A maintes reprises, il lui avait prédit que ses péchés lui attireraient de rudes épreuves. Or, cette année-là, l'épreuve était venue terrible.

Nous nous rappelons ce sultan de Bintang, qui, en 1547, lors de l'expédition contre les Atchénois, avait cherché à tenter un coup de main sur la forteresse désemparée. Il avait dû se retirer : mais c'était partie remise. Quatre ans plus tard, il coalisait tous les roitelets des environs, et, le 3 juillet 1551, il apparaissait devant Malacca avec une flotte et une armée, dix mille hommes, dit-on, et deux cents gros et petits navires. Le siège dura jusqu'au milieu d'octobre. La ville indigène fut d'abord occupée, puis la ville portugaise prise, pillée, brûlée. Un tiers de la

du saint, si le texte, emprunté à Pinto, était au-dessus de tout soupçon. Il demandait « *toda a mais certeza da paz et da quietação de Malaca* ».

Sur l'endroit où eut lieu cette prophétie, les témoins auriculaires ne s'accordent pas; plusieurs la mettent en Chine (G. Lopez, *Process. 1556*, Goa, n. 1; Jérôme Fereira, *ibid.*, n. 28; cf. Valignano, p. 142).

1. *Process. 1556*, Goa, n. 35.
2. *Process. 1556*, Malacca, n. 2; Goa, n. 36.
3. *Mon. Xav.*, p. 666.

population européenne, 200 hommes, parvint à s'enfermer dans la forteresse. Ce fut la famine. Enfin quelques navires restés intacts parvinrent à forcer le blocus et s'éloignèrent en quête de vivres. Le bruit se répandit chez les confédérés qu'ils allaient ravager les villes voisines. La débandade commença, chacun voulant retourner protéger ses terres. Survinrent trois vaisseaux portugais qui bombardèrent le quartier général des Malais, et l'expédition triomphante du sultan de Bintang s'acheva en déroute. C'était là cette grande détresse de Malacca, qui, au Japon, arrachait à Xavier des soupirs de pitié[1].

Le missionnaire n'avait pas le temps de s'arrêter pour panser toutes ces plaies. L'Inde l'appelait, et le vaisseau d'Antoine Pereira l'attendait en rade. Il put du moins encourager le Père Perez. Il le trouva épuisé, car il avait largement payé de sa personne durant le siège[2]. Il avait beaucoup travaillé au relèvement moral des Malaquais. Ceux qui revenaient vers ce temps-là des Moluques disaient ne plus reconnaître la ville dissolue d'autrefois[3]. Les châtiments de Dieu avaient fait leur œuvre, mais Perez avait collaboré à l'action divine. Il remplissait exactement le programme que Xavier lui avait tracé. Quant au « collège », ce n'était encore qu'une grosse école primaire où l'on enseignait à lire et à écrire[4].

Le saint devait une visite au capitan, don Pierre da Silva da Gama, qui l'avait si efficacement aidé en son voyage du Japon. Il le trouva en compagnie de son frère don Alvaro de Ataide, qui, revenu l'année précédente du Portugal, attendait l'heure de prendre à son tour le commandement de Malacca[5]. Les deux frères, mis au courant du projet d'ambassade combiné par Xavier et Pereira, y applaudirent sans réserve[6]. Sur quoi, assuré d'être soutenu en haut lieu, le marchand mit à la disposition du saint,

1. Pour le détail du siège, DO COUTO, Dec. VI, l. IX, ch. 5 à 9; — ANDRADA, *Cronica*, P. IV, ch. 78. Les dates, 3 juillet-16 octobre sont données par le Père Pérez (CROS, II, p. 416). Les chroniqueurs mettent le début du blocus le 11 juin. Lucena (l. IX, ch. 16) donne, comme dates extrêmes, 5 juin-16 septembre. Bartoli (III, n. 42) dit que la délivrance définitive n'eut lieu qu'en novembre.
2. BARTOLI, *loc. cit.*; — SOUSA, t. I, p. 410.
3. POLANCO, *Chronicon*, t. II, p. 150 et 767.
4. *Ibid.*
5. DO COUTO, D. VI, l. X, ch. VII, p. 443.
6. LUCENA, l. IX, ch. 17; — BARTOLI, l. III, n. 43.

en musc et en soieries, la valeur de trente mille écus à réaliser sur le marché de Goa[1].

Xavier l'en récompensa en guérissant un de ses fils, âgé de trois ans, qui avait par jour plusieurs crises d'épilepsie. Six ans après, au procès de béatification, des témoins assurèrent que le mal n'avait pas reparu[2].

Entre les mains du Père Perez, Xavier dut trouver un abondant courrier des Indes, des Moluques, de l'Europe. Mais surtout il y avait une lettre, aujourd'hui perdue, qui le combla de joie.

En quels termes Ignace lui écrivait-il? nous ne savons[3]. La correspondance du saint fondateur est celle d'un homme qui sait le prix des paroles, lettres d'affaires plus que d'épanchements, toujours sobres et contenues. Mais un mot d'austère tendresse suffisait à ses fils. Ils savaient que, pour ne pas se répandre en longs développements, son amour n'en était pas moins profond.

« Mon vrai père, lui répondit Xavier dès qu'il le put, j'ai trouvé à Malacca une lettre de votre sainte charité. Dieu Notre-Seigneur sait quelle joie ç'a été pour moi d'avoir des nouvelles d'une santé et d'une vie si chères. Entre tant de saintes paroles et consolations de votre lettre, ces derniers mots : « Tout à vous, « sans que jamais je vous puisse oublier, Ignace », je les ai lus les larmes aux yeux, et je pleure encore en les écrivant. Je me ressouviens du temps passé, du grand amour que vous eûtes, que vous avez encore pour moi; je considère que si Dieu Notre-Seigneur m'a délivré de nombreux périls et misères au Japon, c'est aux prières de votre charité que je le dois. »

Quant à sa nomination de provincial, François ne put s'empêcher de se plaindre. Comment, sur ses faibles épaules, mettre une charge aussi disproportionnée? Jamais, à l'en croire, il n'a senti à ce point son peu de forces spirituelles. Ce sens douloureux, c'est une grâce que Dieu lui a naguère accordée, pour le bien des Japonais. Son apostolat lui a été une révélation. « Dieu

1. *Ibid.*
2. Cros, II, p. 419.
3. C'est peut-être celle du 11 octobre 1549 dont nous avons le sommaire, *Epistolae S. Ign.*, t. II, p. 569.

Notre-Seigneur, au milieu de ces périls et labeurs, m'a donné de voir nettement dans quelle extrême nécessité je suis de quelqu'un qui veille sur moi. Maintenant donc, à votre sainte charité d'examiner quelle est cette charge qu'elle me donne de tant de saintes âmes de la Compagnie, lesquelles sont ici, à moi, à qui la miséricorde de Dieu, elle seule, a donné de voir à l'évidence mon insuffisance. J'espérais bien que vous m'auriez confié à la sollicitude de ceux de la Compagnie, et non pas eux à moi. »

La lettre de saint Ignace devait contenir une allusion à ses premiers projets de rappeler Xavier en Europe, car le missionnaire continue : « Votre sainte charité m'écrivait combien elle désire me revoir avant de mourir. Dieu sait quelle impression m'ont faite à l'âme ces paroles de si grand amour, et quelles larmes elles m'arrachent quand j'y pense. Je me réjouis à la pensée que c'est possible, car rien n'est impossible à la sainte obéissance[1]. »

Ces lignes sont datées de Cochin, 29 janvier 1552. Xavier était arrivé aux Indes le 24[2].

III. — *Cochin* (janvier 1552).

En débarquant à Cochin, après deux ans et huit mois d'absence, François se vit immédiatement comme noyé au milieu des affaires et des nouvelles. Les « vaisseaux du roi » étaient prêts à partir : son premier soin devait donc être de rédiger son courrier d'Europe depuis longtemps interrompu[3]

1. *Mon. Xav.*, p. 668.
2. *Mon. Xav.*, p. 692.
3. Ce courrier comprend trois pièces : 1° la lettre 99, à saint Ignace, 29 janvier (p. 667-675) : on a l'autographe ; — 2° la lettre 100, à la Compagnie en Europe, 29 janvier (p. 675-697) : on a une copie originale, c'est-à-dire où la signature est de la main du saint ; — 3° la lettre 101, à Simon Rodriguez, 30 janvier (p. 697-701). Le Père Cros (t. II, p. xxxiv), estime que ce dernier texte est une rédaction abrégée du n° 110, 7 avril 1552. Cependant l'éditeur des *Monumenta* (p. 699) ne le met pas parmi les apocryphes.

Il est certain qu'à cette date Xavier écrivait au Père Simon, et il comptait lui dire de n'envoyer au Japon que des hommes approuvés par Ignace (Ep. 99, n. 7). Or ce détail ne se lit pas dans le texte en question. Cela ne suffit pas pour le rendre suspect : Xavier a fort bien pu, en écrivant sa lettre, oublier une idée qu'il avait l'intention d'exprimer. Par ailleurs, ce numéro 101 contient certains traits qui ne sont pas dans le n° 110 (ainsi la dernière phrase relative à la Pêcherie et au Père Enriquez). Enfin les ressemblances entre les deux lettres ne sont pas telles que leur dépendance soit évidente. Rien n'empêche que Xavier ait exprimé deux fois de suite au même correspondant les mêmes idées et les mêmes desirs, à une époque où le service postal était si primitif. Un véritable abrégé aurait, nous semble-t-il, conservé davantage les expressions du texte premier.

Mais il se vit comme pris d'assaut par les flots de visiteurs. Beaucoup s'en retournaient, qui ne devaient plus le revoir ici-bas. Tous voulaient, après cette longue absence, l'entendre parler de son voyage, de ses conquêtes, des Japonais. « Une foule d'amis, écrit-il, viennent à chaque instant m'interrompre et je rédige cette lettre, bousculé, sans pouvoir mettre les choses en ordre, à bâtons rompus[1]. »

Sa première visite fut pour don Alphonse de Noronha, le nouveau gouverneur général, qui se trouvait à Cochin et lui fit bon accueil. Il lui présenta sans doute l'ambassadeur du prince de Bungo, parla de ses projets sur la Chine et des offres de Pereira. Le gouverneur accepta tout et promit les lettres de créance nécessaires[2].

Cependant de graves sujets de tristesse s'offrirent à lui dès les premiers jours. Au cours du voyage ou à Cochin, il avait rencontré deux missionnaires que lui-même, trois ans auparavant, confiant en leur vertu, avait envoyés aux Moluques, le Père Manuel Moralez et le frère François Gonçalez. Ils revenaient aux Indes, congédiés par le Père Jean de Beira. Et Xavier d'écrire au Père Paul de Camerino : « Ils n'entreront plus au collège. Vous défendrez à tous ceux de la maison d'avoir aucun rapport avec eux. Ce m'est très dur à moi d'avoir des raisons de les renvoyer ; et plus dur encore, d'avoir à craindre que d'autres les suivent. Dieu Notre-Seigneur sait combien cette lettre me coûte à écrire. Je croyais trouver ici quelque consolation, après tous mes labeurs ; et je ne trouve que labeurs nouveaux et bien pénibles, procès, démêlés avec la population, toutes choses qui n'édifient guère. D'obéissance, peu ou point, d'après ce que je vois depuis que je suis ici. Dieu soit loué en tout[3]. »

A Cochin, des maladresses avaient été commises. Lorsque, en avril 1549, il quittait cette ville, la fondation d'un collège y était décidée en principe. Il avait ordonné au Père Gomez d'y envoyer quelqu'un des Pères qui arriveraient de Portugal à l'automne. Il fallait à Cochin un bon prédicateur[4]. Personne n'étant

1. *Mon. Xav.*, p. 696.
2. P. 692. Valignano, p. 143.
3. *Mon. Xav.*, p. 701.
4. *Ibid.*, p. 523-650.

venu cette année-là, les Pères François Enriquez et Balthazar Gago furent destinés à commencer l'œuvre projetée. Enriquez, ancien avocat et homme d'affaires, prépara l'ouverture du collège, recueillit des aumônes et fit choix d'un emplacement[1]. A côté se trouvait l'église de la Mère de Dieu, appartenant aux confrères de la Miséricorde : ils la mirent à la disposition des Pères. D'où vint l'idée de transformer ce prêt en donation pure et simple ? Des confrères eux-mêmes[2] ? de la ville[3] ? de l'évêque[4] ? Le Père Valignano a tout l'air d'en rendre responsable le Père Gomez en personne[5]. Quoi qu'il en soit, le projet plut au recteur ; il mit dans ses intérêts le gouverneur et l'évêque, et la donation fut confirmée. Bientôt les réclamations éclatèrent. A la tête des opposants, était le vicaire épiscopal de Cochin, don Pierre Gonçalvez, grand ami pourtant de Xavier[6].

Le débat fut porté à Goa. Or Antoine Gomez passait pour être très influent sur le gouverneur d'alors, Georges Cabral. On rendait le Jésuite responsable de toutes les fautes du magistrat. Il avait même dit, assurait-on, parlant d'après une revelation céleste, que Cabral resterait sept ans en charge, et que tous ses successeurs, envoyés de Lisbonne durant cette période, mourraient en route. Il dut se justifier en chaire de cette extravagance[7]. Reste que Cabral soutenait les prétentions du recteur et menaçait même de prison les opposants de Cochin[8].

En même temps, sans attendre les autorisations de la cour, Gomez faisait bâtir un vaste édifice. Le public se scandalisa de tant de dépenses ; des murmures, on passa aux voies de fait, et, un beau matin, les Pères trouvèrent leur jardin saccagé et tous les palmiers coupés[9].

Sur ces entrefaites, arriva un nouveau vice-roi, Alphonse de Noronha (octobre 1550). Mis au courant des conflits, il distribua à chacun sa part de blâme, reprocha à la ville tout le bruit

1. Polanco, t. II, p. 401-402 ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 115-116.
2. Du Jarric, I, p. 429.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 115.
4. Polanco, t. II, p. 401. — Sousa, p. 74.
5. Valignano, p. 144.
6. *Mon. Xav.*, p. 454. — *Epist. S. Ignatii*, II, p. 571. — Polanco, II, p. 145.
7. Lettre d'Antoine de Noronha, à Simon Rodriguez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 130.
8. D'après le Père de Sousa, les menaces auraient été exécutées, I, p. 74.
9. *Sel. Ind. Ep.*, p. 131 ; cf. Orlandini, l. XII, n. 77, 78 ; Bartoli, l. IV, ch. 7.

mené autour de l'affaire, punit certains notables plus obstinés, confirma la donation de l'église par la Miséricorde, critiqua les devis trop coûteux du collège, se plaignit que les Pères eussent commencé à bâtir sans autorisation du roi, mais leur permit de poursuivre, sur des plans moins vastes[1].

Le conflit était tranché. Restait, pour les Pères, à gagner leur cause devant l'opinion. Ce ne fut pas très difficile. Un nouveau supérieur, le Père de Eredia, prêchait avec succès, évangélisait les chrétiens de saint Thomas des environs, organisait de grands catéchismes pour indigènes et esclaves[2]. Le collège, simple externat, groupa très vite cent cinquante enfants, portugais et indigènes. Enfin, si quelque opposition subsistait encore, elle dut disparaître, en automne 1551, devant les approbations explicites envoyées par Jean III[3].

Rentrant à Cochin peu après, François Xavier, semble-t-il, eût dû être satisfait. La concorde régnait. Mais il lui parut que l'affaire de l'église était assoupie plus que réglée; le scandale donné, si contraire à l'esprit de paix tant prêché par lui, exigeait réparation. Il voulut en finir d'un coup, et, par un acte d'autorité, effacer dans la mesure du possible ces deux années de mésintelligence. Le surlendemain de son arrivée, il convoqua, dans l'église principale de Cochin, le conseil de ville, la Miséricorde, le vicaire et son clergé. Les clefs de l'église à la main, il déclara que le but de la Compagnie était de travailler au salut des fidèles et des infidèles, et non pas de soulever des conflits dont le résultat le plus clair était une diminution de dévotion envers Marie. On avait autrefois offert cette église aux Pères pour qu'ils y pussent travailler à la gloire de Notre-Dame. Cette donation était une occasion de querelles ; donc, au nom de la Compagnie, il y renonçait. Puis, à toute la ville, dans la personne de ses représentants, il demandait pardon du scandale, et rendait les clefs de l'église aux confrères. Cet acte d'humilité porta ses fruits. Quelques jours après, 2 février 1552, les confrères lui écrivaient, renouvelant la cession de l'église, et cette fois à l'unanimité. Mais lui, voulant qu'il ne restât aucun doute sur l'état réel de la question, signa

1. *Sel. Ind. Ep., loc. cit.*
2. Polanco, II, p. 757.
3. *Ibid.*, p. 402

un acte par lequel il déclarait que la Compagnie n'avait aucun droit sur l'église, et qu'elle n'en usait que par une concession volontaire des confrères de la Miséricorde[1].

Il faut l'avouer, cette solution était loin de supprimer toutes les difficultés. Les Jésuites restaient dans une église qui n'était pas à eux, et les confrères se reprenaient à regretter leur générosité. Trois ans après, l'on n'était guère plus avancé qu'au premier jour. Le nouveau supérieur, François Perez, voudrait une donation définitive à la Compagnie. Lancilotti serait pour un abandon total. La confrérie proteste qu'elle s'en tiendra aux solutions envoyées par le roi, mais au fond elle voudrait rentrer dans sa propriété. La vraie solution, celle à laquelle il eût fallu songer dès le premier jour, fut enfin donnée en 1561. Le collège se bâtit son église; chacun put être chez soi et vivre en paix avec son voisin[2].

Sous le coup de ces difficultés, Xavier, dans sa correspondance avec l'Europe, revient à ses requêtes d'autrefois, et il les accentue. A Rodriguez, il écrit qu'il ne veut pas aux Indes d'esprits brouillons, capables seulement de se créer des affaires avec tout le monde. Il a dû, et Dieu sait ce qu'il en a souffert, en chasser de la Compagnie, qu'il tenait pour de fermes colonnes de la mission. « Je vous en prie, conclut-il, mieux vaut en envoyer très peu : mais qu'ils soient de ceux qu'on regrette quand ils s'en vont[3]. »

A saint Ignace, il demande une fois encore un recteur désigné et formé par lui. Les choix du Père Maître Simon, François ne le dit pas, mais il le pense, ne sont vraiment pas heureux. « Cela, ajoute-t-il, si j'étais près de vous, je vous le demanderais à genoux[4]. » Il voudrait qu'on fût plus sévère en Portugal dans le recrutement des missionnaires : « Que ceux qui nous sont destinés soient triés avec soin : s'il le faut, qu'il n'en vienne que deux par an, mais d'une vertu éprouvée, aptes à prêcher et à confesser. Je voudrais qu'ils aient été en pèlerinage à Rome; cela les préparerait à leur vie de voyages, et ils n'arriveraient

1. Valignano, p. 144; — Polanco, t. V (1555), p. 670, 671; — Lucena, l. IX, ch. 20; — Sousa, I. p. 90, etc.
2. Polanco, t. V, p. 670, 671; — Orlandini, p. II, l. V, n. 248.
3. *Mon. Xav.*, p. 699.
4. P. 669.

pas ici tout neufs. Les occasions de défaillance, en ce pays, sont terribles : donc, une vertu affermie. Autrement, loin de nous consoler par leur venue, ils nous réduiraient à la triste nécessité de les congédier[1]. »

Vers le milieu de février[2], François quittait Cochin et arrivait à Goa. Avant de l'y suivre, il nous faut résumer les événements qui s'étaient passés aux Indes en son absence. A quelques sujets de tristesse s'étaient mêlés de vifs sujets de joie.

1. P. 671.
2. Le 4 février, il écrit aux Pères de Goa sans dire quand il partira (p. 701); le 28, il est au collège Saint-Paul (p. 705).

CHAPITRE II

L'INDE PENDANT L'ABSENCE DE FRANÇOIS (1549-1552)

I. — *Au cap Comorin.*

Du cap Comorin ne vinrent à saint François Xavier que de bonnes nouvelles. Sans doute, le Père Criminale était mort; mais le nombre des chrétiens grandissait. Il pouvait être, sur l'une et l'autre côte, d'environ 50.000, en 30 églises[1]. Pour cultiver ce vaste champ de travail, les trois Pères Henri et François Enriquez et Paul de Valle avaient, comme auxiliaires, chacun son frère coadjuteur, des prêtres indigènes et huit ou dix catéchistes[2].

Ces derniers, choisis parmi les plus fervents chrétiens, n'étaient admis à ce poste de confiance que s'ils montraient une vraie vocation apostolique. On les payait pour être plus sûr de leur docilité; mais leur zèle faisait l'admiration des Portugais. Étant tous de la même caste, ils se soutenaient entre eux. Le supérieur ne craignait pas de dire que, si les prêtres disparaissaient, les catéchistes suffiraient pendant un temps à conserver et à propager la foi[3].

Grâce à eux, de notables progrès purent être faits dans l'organisation de l'apostolat. Les procédés sommaires d'autrefois étaient toujours en usage en certains quartiers de l'Inde : baptiser d'abord, instruire ensuite. Le vicaire épiscopal de Cochin se félicitait de baptiser parfois mille et quinze cents païens en un

1. En 1549, Gomez portait le nombre des chrétiens à 30.000 pour « le cap Comorin ». En 1551, un ordre de Lisbonne provoqua un recensement partiel. On trouva 40.000 baptisés, sans compter ceux des stations un peu éloignées (Polanco, t. II, p. 406). A la fin de 1552, on estimait qu'il pouvait y avoir en tout 60.000 fidèles (*ibid.*, p. 760; — *Diversi Avisi*, Venise, 1558, fol. 116, lettre du Père B. Gago).

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 86, 94, 126; — Cros, t. I, p. 489-490.

3. Polanco, t. II, p. 141, 142, 146, 406.

jour, en tout cent vingt mille en trois ans. Le document qui nous donne ce détail ajoute : « Il n'y a pas lieu de s'étonner que, vicaire et prêtre, il ait agi ainsi. Les soldats qui, vers 1500, fréquentaient ces côtes, et fondaient partout des forteresses, conféraient le baptême aux indigènes prisonniers. D'autres étaient amenés à la foi par la crainte, ou l'espérance de quelque profit immédiat, ou autres motifs peu surnaturels... Ils ne savaient quasi rien de la doctrine chrétienne. Avec cette ignorance, avec leurs habitudes de péché, il leur eût été presque meilleur de n'être pas baptisés que, baptisés, de vivre en païens. Cet abus ne fut pas seulement celui des premiers temps, il dure encore. Les prêtres baptisent les infidèles « à la militaire » et les instruisent peu ou point[1]. »

C'est que, nous le savons par la vie qu'avait menée Xavier à la Pêcherie, l'instruction des néophytes exigeait un travail énorme. Saint Ignace, consulté sur la méthode à suivre, répondit (11 octobre 1549), sans blâmer qui que ce fût, mais en conseillant de multiplier collèges et catéchuménats. Il ne s'agissait que d'étendre à toutes les chrétientés ce qui se faisait à Saint-Paul de Goa. La conséquence fut que désormais, dans les églises de la Compagnie, le catéchisme précéda le baptême au lieu de le suivre[2]. Les Pères s'occupèrent moins d'augmenter le nombre des conversions que de les affermir. Cette méthode lente et sage finit par prévaloir partout : il y a longtemps que les missions n'en connaissent pas d'autre.

Henri Enriquez suivait à la lettre les prescriptions de Xavier sur l'enseignement de la doctrine. Toujours allant d'un bout de la Pêcherie à l'autre, séjournant à peu près un mois dans chaque centre, donnant deux heures le matin aux filles et autant le soir aux garçons[3]. Il avait organisé des examens, et l'on passait les jours et les nuits à s'y préparer[4]. Des chrétiens riches eurent l'idée de faire peindre à Cochin des tableaux représen-

1. Document reproduit par POLANCO, t. II, p. 145.
2. *Ibid.*, p. 145, 146.
3. *Ibid.*, p. 141, 142. Sur les méthodes de Enriquez, voir la lettre de Lancilotti. *Sel. Ind. Ep.*, p. 140.
4. POLANCO, t. II, p. 407.

tant les mystères de la foi : ils eurent grand succès et partout l'on voulut avoir de ces images[1].

Des églises nouvelles se bâtissaient[2], petites chaumines aussi misérables que la crèche de Bethléem, mais chères aux chrétiens. Les Paravers étaient convaincus qu'elles écartaient du pays la guerre et les autres fléaux. Tout serment prêté devant l'autel était jugé inviolable[3]. Les lettres contemporaines nous montrent que la foi ardente de ces braves gens transformait leurs pauvres chapelles en lieux de miracles et leurs missionnaires en thamaturges[4]. Les prêtres étaient aimés, obéis. On acceptait sans difficultés les punitions qu'ils infligeaient. Les infidèles eux-mêmes leur étaient dévoués. Si les Pères prenaient la défense des néophytes contre certains Européens, à leur tour les néophytes défendaient leurs Pères contre les tyranneaux de l'intérieur[5].

Un détail a pu étonner le lecteur. Dans ces énumérations de travaux, l'on parle beaucoup d'instructions et de catéchismes, et très peu des sacrements. En fait, pendant les premières années, un gros obstacle s'opposait au complet épanouissement de la vie chrétienne chez les Paravers. Aucun missionnaire, et Xavier pas plus que les autres, ne parlait assez couramment la langue pour entendre les confessions. Les prédications se faisaient par interprètes. Avec le Père H. Enriquez, les choses changèrent et les missionnaires ne manquèrent pas de noter le progrès dans leur correspondance. « Cette année (1549 ou 1550) les néophytes ont commencé à se confesser, et il est admirable de voir combien ils progressent dans la correction de leurs mœurs[6] ». Les autres Pères, pour être plus vite en mesure d'imiter leur supérieur, s'imposèrent de ne parler entre eux que tamoul. Enriquez, de son côté, étendait ses études linguistiques, et se mettait au *malayalam*, la langue du Malabar, qui, dit une lettre

1. Polanco, p. 409.
2. P. 142. Il y en avait de mieux construites que les autres.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119. Cf. Suau, *L'Inde Tamoule*, p. 197.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119.
5. Polanco, p. 407; —*Sel. Ind. Ep.*, p. 119.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 119. On demandera si les prêtres indigènes n'étaient pas là pour entendre les confessions. Le texte n'en parle pas.

du temps, est au tamoul ce que le castillan est au portugais [1].

A peu près rien d'essentiel maintenant ne manquait à l'église paraverte : chapelles, catéchuménats, écoles, double hôpital, indigène et portugais[2], maison de retraite pour les missionnaires. Xavier pouvait se dispenser de visiter les chrétientés du Comorin, elles étaient en bonnes mains.

II. — *Le Père Gaspard Barzée à Ormuz.*

Ailleurs encore le saint ne trouvait que sujets de joie. A l'autre bout de l'empire, au point de jonction des terres indiennes, arabes et perses, sur l'îlot d'Ormuz, pendant deux ans, avait travaillé le Père Gaspard Barzée (mai 1549-novembre 1551), et cette page d'apostolat n'est pas une des moins curieuses de cette histoire. Nous voudrions pouvoir citer les longues lettres où, sans vanité comme sans fausse modestie, le missionnaire raconte ses travaux, ses échecs, ses triomphes. Aucun document ne donne une idée plus vivante de ce qu'était la fermentation religieuse dans certains de ces caravansérails orientaux, dès qu'y paraissait un homme de Dieu[3].

Ormuz était bien, de toutes les stations portugaises, la plus étrange. Gros îlot désolé, massif de roches aiguës et bizarres, sans verdure, sans oiseaux, laissant monter par toutes les fissures du sol des émanations sulfureuses : pas d'étuve, dans le monde entier, comparable à cet écueil, dans ce cul-de-sac, entre des rives mortes de chaleur. Un enfer : mais là était la clef du grand commerce musulman avec les Indes. Ville légendaire pour ses richesses, invraisemblable bazar regorgeant de porcelaines, d'ivoires, de soieries, de parfums, d'épices, de pierres précieuses[4]. Rendez-vous de toutes les races, musulmans de Perse, Juifs de partout et même de Portugal, Indiens brahmanistes et *Jainas*,

1. Polanco, t. II, p. 142, 407.

2. *Ibid.*, p. 143-144; t. VI, p. 800.

3. Voici les pièces dont nous donnons ci-dessous la substance : — résumé d'une lettre de 1549 (*Sel. Ind. Ep.*, p. 77 et 120); — 10 déc. 1549 (*Div. Avisi*, 1558, fol. 1, 21; *Ep. Indicae*, 1566, p. 27, 94; *Ep. Indicae et Japonicae*, p. 17, 61; Polanco, II, p. 157); — 24 nov. 1558 (*Div. Avisi*, 21, 32; *Ep. Indicae*, 95, 130; *Ep. Ind. et Jap.*, p. 62, 85); — 20 déc. 1551 (*Div. Avisi*, fol. 118, 119).

4. A. W. Stiffe, *The island of Hormuz, Geographical Magazine*, 1874, t. I, p. 12; — Palgrave, *Central and Eastern Arabia*, ch. xiii; — Reclus, t. IX, p. 276.

Parsis adorateurs du feu, Turcs, Arabes, chrétiens d'Arménie et d'Éthiopie, sans parler, hélas! des apostats italiens, grecs et russes. Enfin un millier de Portugais, avec leur garnison et leur clergé[1].

Barzée y arrivait en missionnaire, mais aussi en visiteur épiscopal. Il s'était imposé pour règle d'imiter en tout son maître le Père François. Donc, aussitôt débarqué, malgré l'accueil respectueux que le clergé avait préparé au délégué de l'évêque, il se mit à genoux devant le vicaire, et prit logis à l'hôpital dans une hutte en torchis[2]. Immédiatement il se mit à l'œuvre, et la ville d'Ormuz eut le spectacle nouveau d'un prêtre qui prêchait. Il y fallait du courage, en un pays où les Portugais ne pouvaient vivre que plongés des journées entières dans leurs baignoires[3].

Les sermons eurent tout de suite le succès que Barzée souhaitait : on y éclatait facilement en sanglots, mais, ce qui valait mieux, l'on se confessait. Or, pour ces marchands, c'était chose compliquée : restitutions à faire, relations à rompre, réconciliations à opérer. En six mois, Barzée entendit 700 confessions générales : il y fit de tristes constatations : « C'est à en pleurer jour et nuit », disait-il. Promiscuité complète entre chrétiens et infidèles, unions avec des musulmanes, les filles suivant la religion de leur mère, concubinage, polygamie, et le reste, le tout au grand soleil. Puis les apostasies, les marchands se faisant mahométans pour voyager sans entraves. Enfin l'usure[4].

Avant d'engager le combat, le Père Gaspar s'enferma dans l'apostolat de l'hôpital et de la prison. Il organisa les catéchismes, suivant pas à pas son maître Xavier. Les rues d'Ormuz, comme celles de Goa, entendirent la clochette qui appelait à la « doctrine », et virent passer les files d'enfants chantant les cantiques. Les adultes affluèrent à l'église pour assister aux exercices[5]. Bientôt dans la ville, hier indifférente, tout le monde

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 78; — Polanco, III, p. 481; IV, p. 665. On comptait 600 hommes de garnison, et de 800 à 1.000 Portugais, ordinairement mariés à des femmes indigènes.

2. *Diversi Avisi*, fol. 6; — Trigault, l. II, ch. 2.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 77. « La gente portuguese... in questa isola va nuda; e di di e notte si stanno sommersi negli stanni di aqua... » Cf. Polanco, I, 482.

4. *Div. Avisi*, fol. 6, 7. — Polanco, I, 483; III, 482; IV, 665.

5. *Sel. Ind. Ep.*, 77.

parla religion. Petits chrétiens et petits musulmans avaient leurs controverses comme les grandes personnes[1].

Quand Barzée jugea le terrain préparé, il aborda la grande lutte. Il y mit une audace incroyable. Ses sermons étaient de vrais coups de tonnerre, et il arrivait, c'est lui qui le remarque, que le tremblement de terre soulignait de façon étrange les éclats de sa parole[2]. Il y eut des résistances. D'aucuns voulurent justifier la prostitution. Il en appela aux autorités, menaçant, si des mesures énergiques n'étaient prises, de recourir à l'Inquisition. La débauche cessa d'infecter les rues. Il alla plus loin, et, dépassant les hardiesses de Xavier, il la poursuivit jusque dans ses repaires[3].

Vint ensuite le tour de l'usure. Trois mois durant, tous les samedis, il fit des conférences pratiques sur la matière, vraies leçons de casuistique sur les contrats et les limites du gain honnête[4]. Les Juifs eux-mêmes durent avouer que l'usure était contraire à leur loi[5].

Un vent de grâce passa sur la ville. Barzée enregistra de retentissantes conversions. L'on vit des pécheurs publics se flageller à la porte de l'église[6]. L'usure diminua. Il y eut assez de restitutions et d'aumônes pour fonder un orphelinat et augmenter l'hôpital[7].

Les plus durs à toucher furent les soldats, blasphémateurs, libertins, vindicatifs. Il en vint à bout cependant[8]. Mais arriva un renfort de deux cents hommes et tout fut à recommencer. Étrange monde, tout de passions, violent dans le bien comme dans le mal. Maintenant Barzée avait beau tonner, menacer, supplier : on ne l'écoutait plus. Un jour pourtant, il força son auditoire à se mettre à genoux et à réciter trois *Pater* et trois *Ave*, pour appeler sur ces endurcis un châtiment de miséricorde. Soudain les Turcs apparurent sur la côte voisine, et bâtirent une forteresse. Il

1. *Div. Avisi*, fol. 14.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 78.
3. Trigault, l. II, ch. 5.
4. Sousa, I, p. 774.
5. *Div. Avisi*, fol. 7.
6. Fol. 6, 8.
7. Fol. 7.
8. Fol. 11.

fallait les déloger. Mais une épidémie survint chez les Portugais : ils furent battus. Dieu l'emportait. En toute hâte, Barzée fut appelé. Il vint avec d'autres prêtres ; mais, de ceux-là, ces incorrigibles ne voulaient pas. A lui, à lui tout seul, ils consentaient à se confesser[1].

Pour un temps, la ville fut comme transformée[2]. Barzée nous montre les sacrements aussi fréquentés que dans les meilleures cités du Portugal, le capitan donnant l'exemple de la communion hebdomadaire, les prêtres respectables et respectés, les prédications suivies, cette renaissance de la vie religieuse passant des chrétiens aux musulmans, et ces derniers sortant de leur indifférence pour copier les usages catholiques[3].

Tel fut l'apostolat du Père Barzée auprès des chrétiens d'Ormuz. Jamais François Xavier ne fut suivi de plus près : il n'était pas un de ses procédés que le disciple ne se fût approprié. Et n'est-ce pas Xavier lui-même que l'on croirait entendre lorsqu'on lit ces lignes qu'un peu plus tard Barzée écrivait à saint Ignace :

« Voici quelle méthode je suis dans mon apostolat à Goa et autres lieux de l'Inde. J'ai appris bien des métiers dans le monde : j'en use pour voir si, avec eux, je pourrai servir Dieu, aussi bien qu'avec eux je l'ai offensé. Je prends tous les moyens pour édifier et gagner le prochain. Mon zèle en cela est-il bon, est-il mauvais ? Dieu le sait. C'est bien assez que, moi, je sois mauvais. Avec ceux qui rient, j'essaie de rire : avec ceux qui chantent, parfois je chante ; avec ceux qui folâtrent, parfois je folâtre ; avec ceux qui pleurent, j'essaie de pleurer. Bref, je m'applique le mot de saint Paul : *omnibus omnia me feci, ut omnes lucrifacerem.* Il se peut que je me trompe. Que votre sainte charité me pardonne de lui écrire si souvent sur mon compte. Si je savais qu'en dansant je pourrais faire du bien à quelqu'un, je danserais. Jusqu'à présent le Seigneur m'a beaucoup aidé en pareilles choses. Il se peut que j'y trouve plus de dissipation d'esprit que de recueillement. Mais je me console de trouver

1. *Div. Avisi*, fol. 12, 13.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 79.
3. *Div. Avisi*, fol. 11.

quelque chose de tout cela en Maître François, de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure[1]. »

Cependant Barzée se sentait à l'étroit sur son rocher. De tous côtés lui arrivaient nouvelles et requêtes. On l'appelait à Oman[2]. De Perse, on lui mandait qu'un évêque, un Chaldéen peut-être, voulait se renseigner sur les choses de la foi[3]. A Constantinople, les esclaves chrétiens parlaient de lui sur les galères du sultan. Un chrétien partit même de là pour Ormuz : et voilà que Barzée reçut un jour un étrange et hideux envoi, une tête coupée et une lettre. Le fugitif avait été saisi, jeté en prison, surpris écrivant au missionnaire et décapité[4]... Que de travail à entreprendre en toutes ces régions ! Mais l'obéissance l'enchaînait à Ormuz.

Du moins essayait-il de se compenser dans le monde infidèle qui l'entourait. Ce fut sans grands résultats. Son meilleur succès fut la conversion d'un fakir jaïnite et de ses disciples[5]. Auprès des Juifs, il échoua. Il eut avec leurs rabbins, et il y en avait de savants, des controverses. Il alla jusqu'à commenter la Bible dans la synagogue, et là, prêcher l'avènement du Messie. Il fut écouté, mais personne ne se convertit. Lui-même en apporte ces deux raisons : il eût fallu restituer l'argent mal acquis, et les Juifs convertis étaient trop mal traités par les chrétiens[6].

De même les musulmans. Après l'avoir accueilli à coups de pierres et couvert de boue, ils avaient fini par se familiariser avec le « grand caciz des Franguis[7] ». Cet homme, qui faisait faire tant de restitutions, n'était pas un personnage ordinaire : on lui baisait la main, on recourait à lui dans les difficultés avec les chrétiens ; il était Jean-Baptiste en personne, fils de Zacharie[8]. Pour suffire à tous, Barzée finit par réserver son sermon du vendredi aux musulmans ; le samedi était pour les Juifs, le

1. Lettre du 12 janvier 1553, citée dans les *Mon. Xav.*, p. 456, note 2.
2. *Ep. Indicae*, 1566, p. 127.
3. Trigault, l. II, ch. 17.
4. *Ibid.*, l. II, ch. 16 ; — Polanco, II, p. 732, 733.
5. *Div. Av.*, fol. 4, 14, 24, etc.
6. *Div. Av.*, fol. 16, 21, 22, etc.
7. *Sel. Ind. Ep.*, p. 77.
8. *Ibid.* ; — *Div. Av.*, fol. 8, 11, 15.

dimanche pour les chrétiens, le lundi pour les idolâtres, les autres jours pour les prisonniers[1].

Mais sa popularité chez les musulmans devait s'évanouir à la première conversion. Des femmes, pour embrasser la foi chrétienne, s'étant cachées dans une maison portugaise, une émeute faillit éclater contre le Père[2]. Un peu plus tard, le sultan lui-même parla de se faire baptiser. Mais il était dit que tous les efforts pour convertir les rois infidèles devaient échouer[3].

Barzée ne fut pas plus heureux à Ormuz que François à Ternate. Les musulmans furieux tempêtaient dans leurs mosquées. La ville retentissait de clameurs farouches. Aux œuvres de pénitence que les chrétiens pratiquaient, les derviches opposaient les leurs, se tailladant la poitrine à coups de couteau. La situation était grave, et l'on croyait que le shah de Perse allait intervenir. Barzée pensa que, seul, un coup d'audace mettrait fin à tout ce bruit. Un beau matin, les musulmans stupéfaits virent une grande croix se dresser au sommet d'un minaret. La mosquée principale, qui était en plein quartier chrétien et grand théâtre de tumulte, fut fermée d'autorité. La colère était à son comble : mais, le shah de Perse ne bougeant pas, l'effervescence tomba[4]. Au fond, il s'intéressait peu aux musulmans d'Ormuz, ses sujets. Lui soutenait le parti hérétique des Schiites; eux étaient orthodoxes sunnites, comme ses ennemis les Turcs. Leurs humiliations ne l'émouvaient guère[5].

Depuis deux mois et demi, le Père Barzée travaillait dans son île, lorsque, en novembre 1551, il reçut la lettre qu'en novembre 1549, Xavier avait écrite de Cangoxima pour l'appeler au Japon. Elle répondait à ses désirs les plus ardents. Il pouvait s'éloigner : il avait tout préparé à Ormuz pour celui que la Compagnie enverrait lui succéder, jeté les bases d'un petit collège et recruté quelques novices. Mais, pour obéir à son supérieur, il lui fallut se cacher. Il s'enfuit presque d'Ormuz comme un criminel[6]. Sur le vaisseau qui l'emportait, il croisa son

1. *Div. Av.*, fol. 15.
2. *Div. Av.*, fol. 22, 30, 31 ; — Trigault, l. II, **ch. 16.**
3. *Div. Av.*, 27, 28 ; — Trigault, II, 18.
4. *Div. Av.*, fol. 28.
5. Polanco, II, p. 155 ; — Whiteway, *op. cit.*, **p. 151.**
6. Polanco, t. II, p. 400.

successeur, Gonzalve Rodriguez[1]. Au passage, le Père visita le collège naissant de Baçaim où Melchior Gonçalez se mourait, empoisonné, disait-on, par les idolâtres Au milieu de novembre, il rentrait à Goa ; et, trois mois après, il y était rejoint par François Xavier.

III. — *L'administration d'Antoine Gomez.*

Le Provincial trouva le collège dans un vrai désarroi. Quand, deux ans auparavant, il avait opéré entre Antoine Gomez et Paul de Camerino le partage d'attributions dont nous avons parlé, ce n'avait pas été sans craintes. Gomez, avec son caractère entier, saurait-il se tenir dans les limites qu'on lui assignait ?

A peine le saint avait-il disparu que le recteur se lança dans une aventure dont le récit occupe de longues pages chez les anciens biographes de François, mais qui, chose instructive, n'obtient pas de lui une ligne dans sa correspondance. Nous voulons parler du roi de Tanor et de sa conversion.

Nous avons déjà dit comment, depuis plusieurs années, ce prince amusait les Portuguais par ses projets de baptême, mais de baptême secret. Diogo de Borba avait empêché de prendre au sérieux ces propositions. Mais, le prudent théologien disparu, les scrupules s'évanouirent. Désormais, pour les initiés, le prince s'appelait don Jean de Tanor. Le bon évêque était sans défiance[2]. Sous le cordon des brahmes et autres signes extérieurs de la secte, le rajah portait un crucifix : ses lettres étaient d'un chrétien fervent. Il se disait heureux dans sa foi, désireux d'en finir avec ce secret qui lui pesait ; et il réclamait un renfort de soldats et un missionnaire. Antoine Gomez accepta d'aller parfaire l'instruction du néophyte. Il tomba sous le charme, admira le grand cœur, la vaillance et jusqu'à la puissance de cet insignifiant roitelet[3].

Du reste le recteur de Goa n'avait aucune expérience du pays ;

1. G. Rodriguez, tombé malade en 1553, fut remplacé par Antoine de Eredia. En 1568, les Jésuites d'Ormuz cédèrent la place aux Dominicains (Trigault, III, ch. 2 ; — Bartoli, *Asia*, l. V, n. 26).

2. Lettre de l'évêque à la reine de Portugal, 1551, *Divers. Asiat.*, 1558, fol. 85-87.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 97, 112 ; — Polanco, t. I, p. 465.

on le sent à lire la relation qui nous donne ces détails et qui fut, sinon écrite par lui, du moins rédigée sous son inspiration. Il a parcouru toutes les principautés des environs : il a trouvé les rois en guerre les uns contre les autres, il leur a prêché la paix. Sous le soleil ardent, à travers un pays agité, il est allé, deux cents lieues durant, chez le Zamorin de Calicut, chez le roi de Cochin, chez celui de Bardela, le « roi du poivre », chez d'autres encore. Tous lui ont paru prêts à abjurer l'idolâtrie, dès que le roi de Tanor se serait déclaré[1]. Et ce n'est pas seulement le long de la côte malabare qu'un grand mouvement se préparait, c'était jusque dans les plaines du centre[2].

Cet optimisme trahissait une grande naïveté. Ajoutons, à la décharge du recteur, que, ne sachant pas les langues malabares, il était à la merci des interprètes.

Dans l'espoir d'un prochain et facile triomphe, Gomez essaya d'amener son royal disciple à se déclarer ouvertement. Le rajah résistait : un jour même, Gomez découvrit que ce fervent néophyte sacrifiait comme devant aux idoles. Impossible de pousser la tolérance jusque-là. Pour mettre un terme à cette équivoque, Gomez eut l'idée de proposer un voyage à Goa. Là, le roi, obligé de se donner pour ce qu'il était, devrait se compromettre aux yeux de ses sujets et voisins.

Le projet ne plaisait que médiocrement au gouverneur, don Cabral : mais l'avis de l'évêque prévalut, et le voyage fut fixé au commencement d'octobre 1549. Ce qui suit, emprunté cependant à des relations contemporaines, ressemble fort à un roman : la foule s'opposant au départ du prince et l'enfermant dans le palais; le prince s'évadant, escaladant les murs en se servant de son turban déroulé comme d'un câble, et de cornes de cerf comme de crochets, se blessant en retombant de la troisième enceinte, et gagnant à la nage le vaisseau qui l'attendait au large. Quoi qu'il en soit de ces aventures suspectes, son entrée à Goa fut un triomphe. Fanfares et sonneries de cloches, processions, banquets, tournois, cavalcades, sermons et courses de taureaux. « Il fallait, dit une lettre du temps, que les autres rois comprissent que, si l'on voulait leur conversion ce n'était

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 112, 113.
2. *Ibid*, p. 110.

point en vue d'un intérêt temporel, puisque, pour eux, on faisait de si grandes dépenses[1]. »

Et le résultat? Rien ne fut changé. Pusillanimité, disent les uns; simple mystification, déclarent les autres. Le roi de Tanor continua quelque temps à jouer son jeu de chrétien timide. Il fit planter deux croix devant son palais, permit de bâtir une église, enjoignit à la basse caste des pêcheurs de passer au christianisme sous peine d'être bannie, laissa aux autres la liberté de conscience, et ce fut tout[2]. Plus tard il se tourna même contre les Portugais et fit cause commune avec leurs ennemis de Calicut[3]. Or, durant ce temps, en Europe, le roi Jean III faisait lire en chaire les lettres enthousiastes de Gomez et de l'évêque, en même temps que le récit de la mort glorieuse d'Antoine Criminale. Son ambassadeur à Rome en porta la nouvelle au Pape Jules III. Juste à ce moment, on apprenait la restauration catholique en Angleterre sous la reine Marie. Ces triomphes de la foi furent célébrés par des processions, des messes solennelles, des discours d'apparat[4].

Sur quoi, le Père Lucena, qui écrivait à une époque où ces belles promesses avaient abouti déjà aux réalités que l'on sait, remarque avec tristesse : « Comment s'étonner de l'inconstance d'un Malabar, quand on voit l'inconstance du peuple anglais? » Et il ajoute : « Ces nouvelles durent parvenir au Père François, quand il était au Japon ; mais pas un mot dans ses lettres n'y fait allusion. Et voici qui est plus notable. Dans les derniers temps de Jean de Castro, quand on traitait l'affaire de Tanor, puis sous Garcia de Sa qui s'y intéressait beaucoup, nous ne voyons pas que le Père ait encouragé le premier à écouter les avances du roi, ni qu'il ait offert son concours au second[5]. » Xavier se défiait. Sans doute, voyant tant de gens graves, l'évêque tout le premier, prendre au sérieux cette comédie de conversion, il préféra se taire. Mais son silence en dit assez long. A côté de ce qu'il a fait, il est intéressant de noter ce qu'il n'a pas voulu ni daigné encourager.

1. *Sel. Ind. Ep., loc. cit.*
2. Du Jarric, I, p. 325, 326.
3. Sousa, t. I, p. 72.
4. Do Couto, Dec. VI, l. VIII, ch. 5, p. 92.
5. Lucena, l. VII, n. 19, p. 543.

En toute cette affaire, le recteur de Goa avait montré plus de zèle que de discernement; mais, s'il s'était trompé, il s'était trompé avec beaucoup d'autres. Malheureusement les fautes personnelles ne se firent pas attendre.

Le partage de l'autorité entre Paul de Camerino et lui n'était pas pour durer : il devait cesser dès l'automne, quand arriverait d'Europe le supérieur réclamé par Xavier. L'année 1549 passa, aucun missionnaire ne parut et le provisoire se trouva prolongé d'une année. En septembre 1550, personne encore ne vint de Portugal. Mais, de Rome, arrivèrent quelques lettres importantes. L'une constituait Xavier provincial[1]. Une autre, relative aux privilèges de la Compagnie, contenait cette clause : « S'il vous arrive (saint Ignace parlait au Père François) de vous trouver très loin de Goa, celui de nos frères qui sera alors recteur de ce collège aura mêmes pouvoirs et même autorité que celle concédée par ces lettres patentes, vous restant libre cependant de restreindre ou même de supprimer complètement cette autorité[2]. »

Alors une délicate question de droit se posa, dont Lancilotti écrivait à saint Ignace : « Votre Paternité a communiqué ses pouvoirs à Maître François, et, en son absence, au recteur du collège. Là-dessus, on s'est demandé si le supérieur serait Antoine Gomez, lequel n'a d'autorité que sur les Pères et Frères de la Compagnie récemment gagnés par lui *in Domino*, ou bien Paul de Camerino, qui, de par Maître François, est le réel supérieur de tous les Pères. En rigueur, la lettre est pour Antoine Gomez : c'est bien aussi son avis à lui. Les autres affirment que vous n'avez pas l'intention de détruire ce qu'a réglé Maître François, mais de le confirmer. En conséquence, Antoine conservera le dépôt des privilèges[3], mais tous obéiront à Maître Paul jusqu'à ce que Maître François sache ce qui en est. Que Votre Paternité reste bien persuadée qu'en tout ceci personne ne prétend aller

1. *S. Ign. Epistolae*, t. II, p. 557.

2. *Ibid.*, p. 580. Il y avait aussi (p. 564) une lettre confidentielle où Ignace autorisait Xavier à enlever à Gomez son titre.

3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 135, 136.

Le sens est, croyons-nous, qu'il continuera à être le dépositaire et l'administrateur des privilèges de l'Ordre. Dans la Compagnie, les privilèges concédés par le Pape sont comme remis entre les mains du supérieur, à qui il appartient de les communiquer dans la mesure qu'il juge convenable.

contre l'obéissance. Nous cherchons le bien de la Compagnie ; cette solution est la meilleure pour le travail et l'édification de tous. Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité approuve cette manière de faire. Antoine Gomez est honnête homme et assez bon prédicateur, mais, au jugement de tous, absolument incapable de gouverner. Il vous écrira des lettres ardentes et éloquentes. Mais vous avez l'esprit de Dieu et vous saurez lire entre les lignes. » Et la lettre de Lancilotti porte la note significative, « confidentielle, *ipse solus legat* ».

Gomez avait donc quelques raisons plausibles de se considérer comme vrai supérieur intérimaire, non seulement du collège, mais de toute la mission, et il agit en conséquence. A vrai dire, il n'avait pas attendu les lettres de Rome pour entrer sur un domaine qui n'était pas le sien. Dès la fin de 1549, on le voit intervenir dans les affaires du cap Comorin, pour enjoindre aux missionnaires de se montrer plus sévères que le Père François en des questions d'empêchement de mariage [1].

Mais c'est surtout au collège que Gomez fit sentir son autorité. La maison n'appartenait point encore à la Compagnie : les Pères n'avaient donc aucun droit d'enlever à l'œuvre son caractère primitif de séminaire indigène. Ils ne pouvaient rien sans l'aveu des fondateurs et du roi [2]. C'est ce que paraît n'avoir pas compris le recteur. Fort de son crédit auprès du gouverneur Cabral, il entreprit de tout réformer.

D'abord, sous prétexte d'entrer dans les intentions de saint Ignace, il supprima ce qui faisait en partie la popularité de la

1. Polanco, *Chronicon*, t. II, p. 144. Saint François Xavier avait trouvé chez les Indiens l'usage de se marier même entre parents au second degré. Ses facultés de nonce ne prévoyaient les dispenses de mariage que dans les cas d'affinité (Cros, I, p. 486) Il interdit donc les unions au second degré. Pour le troisième et le quatrième, il crut pouvoir se taire provisoirement. Antoine Gomez n'admit pas cette tolérance ; il lui fallait un indult, qui du reste fut accordé pour quelques années. Est-ce Xavier qui le demanda ? Nous ne savons. La requête ne figure pas parmi celles qu'il soumit à saint Ignace en 1542 (*Mon. Xav.*, p. 815). En 1549, Paul III, par la bulle *Licet debitum*, permit, dans les lieux très éloignés, de laisser subsister les mariages contractés avant le baptême, *in gradibus non licitis, tamen lege divina non prohibitis*, donc même les mariages au second degré. Des unions *à contracter* entre chrétiens, il n'est pas question. En janvier suivant, alors que la bulle de Paul III n'était pas encore connue aux Indes, Lancilotti demandait une extension à l'Orient des concessions faites aux indigènes de la Nouvelle-Espagne (*Sel. Ind. Ep.*, p. 128). « Ces néophytes, dit-il, ne parviennent pas à admettre qu'on interdise le mariage entre parents. »

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 116.

maison. Les Goanais aimaient, dans cette église bâtie de leurs deniers, à assister aux offices, à entendre chanter ces enfants qui vivaient de leurs aumônes. Les jours de fête, on psalmodiait les petites heures, vêpres et complies. Ce n'était en vertu d'aucune obligation stricte imposée par les fondateurs, mais rien n'allait mieux au but de la maison, former des clercs indigènes. Les premiers Pères arrivés à Goa, Xavier en tête, trouvèrent l'usage établi et le conservèrent. D'aucuns ensuite eurent des scrupules. Saint Ignace, pour des motifs graves, voulait que la Compagnie ne fût pas astreinte au chœur et il n'admettait dans ses églises à peu près aucune musique[1]. La loi s'appliquait-elle au cas particulier de Goa? Antoine Criminale avait hésité[2]. Gomez n'hésita pas ; il était pour la règle sans glose. Avant même d'en référer à Rome, il supprima d'autorité ce qu'il jugeait un abus. Le public murmura et cessa de fréquenter l'église[3]. Disons immédiatement que saint Ignace n'admit pas les vues bornées de Gomez[4].

Ce n'était là qu'un début et les Goanais devaient avoir d'autres surprises. Le recteur estimait qu'il n'y avait rien à tirer des séminaristes indiens. Son expérience était faite. Il avait essayé de leur imposer un règlement à l'européenne, multiplié les ordonnances, fixé rigoureusement les heures pour la contemplation, l'oraison, l'examen etc. Les indigènes restaient d'humeur inquiète, inconstants, impatients du joug. Et il allait répétant à qui voulait l'entendre qu'ils étaient incapables d'idées surnaturelles et de mortification. Ne les avait-on pas vus, le jour où ils l'avaient eu pour supérieur, sauter par-dessus les murs et prendre la clef des champs? Conclusion logique : il fallait les congédier, et reprendre l'œuvre ailleurs sur nouveaux frais et avec des méthodes nouvelles[5].

Mais comment vider la maison sans soulever une tempête? Il alla par degrés, remplaçant peu à peu les indigènes par des Portugais. Mais ces Portugais eux-mêmes ne pouvaient porter

1. *Constitutions*, P. VI, ch. III, n. 4. Decl. B.
2. Lettre citée dans Massara, p. 40.
3. Polanco, II, p. 776.
4. *Epistolae*, t. II, p. 364 et VI, p. 91.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 56

le joug et eux aussi s'en allaient[1]. Un beau jour, il n'y eut plus au collège un seul indien[2]. Ni l'évêque ni les fondateurs n'avaient été consultés. Ils essayèrent de faire revenir Gomez sur sa décision : peine perdue[3].

Sur ces entrefaites, arriva le nouveau vice-roi Alphonse de Noronha. Il fut mis immédiatement au courant de l'affaire. « Je fis donc venir Antoine Gomez et les Pères de Goa, écrit-il, et leur demandai pourquoi ils avaient ainsi, d'un seul coup, détruit le collège, un établissement dont on parlait dans le monde entier, et que le roi avait tant à cœur, et cela, sans demander ni au roi, ni à moi, notre consentement. Il me répondit qu'on n'y faisait aucun bien. La raison me parut faible. Car si, dans ce collège, on ne faisait aucun bien, encore moins en font ceux qui vont travailler au dehors, et c'est du temps perdu que de chercher à faire de nouveaux chétiens. Il y avait des élèves qui se conduisaient mal, il fallait les chasser et en prendre de bons à la place. Il y a aussi des désordres chez les religieux, ce n'est pas une raison pour détruire la vie religieuse. L'argent donné par Son Altesse pour cette œuvre-là ne peut, sans son consentement, être appliqué à une autre. Aussi lui ordonnai-je en mon nom et en votre nom, — le vice-roi écrivait à Simon Rodriguez, — d'avoir à repeupler immédiatement le collège d'enfants indigènes, de leur enseigner la lecture, l'écriture, le latin. Pour éviter les inconvénients dont il avait parlé, ces enfants n'auraient pas plus de quinze ans. Il laisserait partir ceux qui ne voudraient pas rester. Ils feraient déjà assez de bien en apprenant à leurs parents ce qu'on leur aurait enseigné ici. Mais aussitôt on les remplacerait par d'autres. Et ainsi, il y aurait toujours au collège le nombre voulu d'élèves... Tout le monde approuva, et la chose fut immédiatement mise à exécution. Les missionnaires du Comorin envoyèrent 13 enfants; il en vint d'autres de Baçaim et de Cochin. Et les Pères me disent que, lorsque je rentrerai à Goa, j'y trouverai dans les quarante élèves[4] » Cela se passait dans les derniers mois de 1550.

1. Polanco, I, p. 147.
2. *Ibid.*, p. 149.
3. *Sel. Ind. Ep.*, p. 130, 131.
4. *Ibid.*, p. 130.

L'impression fâcheuse produite par ces grosses fautes ne parvint pas cependant à tuer la popularité du recteur. Il n'était qu'une voix pour constater le succès de sa prédication[1], et naturellement il en rejaillissait quelque chose sur les autres Pères. Jean d'Albuquerque écrivait à saint Ignace une lettre enthousiaste. Il rapportait aux missionnaires de la Compagnie tout ce qui se faisait de bien dans son diocèse. Grâce à eux, il aurait moins de purgatoire à faire. Aussi leur communiquait-il tous ses pouvoirs, et sans réserve. A Simon Rodriguez il disait du Père Gomez qu'il « fructifiait et prêchait angéliquement[2] ». Le prélat et le religieux menaient une rude guerre contre l'idolâtrie, surtout contre les brahmes[3]. Déjà les optimistes entrevoyaient l'heure où la colonie tout entière serait chrétienne, tant il y avait de catéchumènes au collège qui suivaient les instructions du Père Paul de Camerino[4]. Aux nouvelles qui lui venaient des Indes, le roi répondait en multipliant les faveurs. Par un décret de 1550, il décida que dans tout l'Orient, partout où la Compagnie aurait un collège, les autorités devaient se mettre à la disposition des Pères en ce qui concernait la propagation de la foi, et les intérêts des néophytes. Si quelque missionnaire voulait pénétrer dans un pays nouveau, les officiers de la couronne devaient lui faciliter l'entreprise. Ce que les Pères jugeaient nécessaire au culte ou au progrès des mœurs dans les forteresses, il fallait le leur fournir sans hésiter[5]. Pouvait-on pousser plus loin la bienveillance?

IV. — *Les recrues de 1551.*

Aux faveurs royales les supérieurs ne pouvaient mieux répondre qu'en fournissant largement aux besoins spirituels du Bré-

1. *Sel. Ind., Ep.*, p. 62, 111, 126, etc.; — Polanco, II, p. 147.

2. 28 oct. 1550 (Bartoli, l. III, n. 44). Une lettre presque semblable était envoyée à S. Rodriguez (Lucena, IX, ch. 19; — Sousa, I, p. 278). Nous n'avons que le sommaire de la réponse envoyée par S. Ignace, 2 fév. 1552 (*Epistolae*, t. IV, p. 151, n. 2412).

3. Cros, II, p. 183.

4. Provision de l'évêque, 15 mars 1550 (*Archivo Portuguez Oriental*, V, n. 111). *Sel. Ind. Ep.*, p. 123.

5. *Loc. cit.*

6. Orlandini, P. I, l. X, n. 57. Voir la lettre du Père Coudret, *Epist. Mixtae*, t. II, p. 342.

sil, du Congo, du Maroc, des Indes. Mais il fallait compter avec l'imprévu. En 1549 trois Pères furent destinés à Goa et, nous ignorons pourquoi, ils ne partirent pas[1]. L'année suivante, trois autres quittèrent le port, mais, à peine en pleine mer, le vaisseau, mal équilibré, se coucha sur le flanc et dut rentrer dans le Tage[2].

Enfin, en 1551, quatre prêtres, trois frères, cinq novices prirent le chemin des Indes[3]. Après une traversée pénible, ils arrivèrent, les uns à Goa le 5 septembre, les autres le 30 à Cochin[4]. A leur tête était le Père Melchior Nunez Barreto, docteur de Coïmbre, à qui Dieu réservait l'honneur de prêcher l'Évangile, le premier au XVI^e^ siècle, sur le sol chinois[5].

Il arrivait avec le titre de recteur. C'était la réponse de saint Ignace aux pressantes requêtes de Xavier. Gomez n'était plus supérieur; le partage anormal de l'autorité entre Paul de Camerino et lui cessait. Nunez put montrer les lettres de Simon Rodriguez lui confiant le collège. Il est vrai, le provincial de Portugal n'avait plus juridiction sur les Indes; mais, sa lettre en faisait foi, le Père Ignace avait accepté le nom proposé par Lisbonne. Du reste Nunez affirmait avoir les patentes envoyées de Rome. Sur quoi Gomez résigna ses fonctions. Deux jours après, comme les lettres du Père Général, les seules en somme qui fussent officielles, ne se retrouvaient pas, Gomez, en canoniste qu'il était, souleva des doutes. La juridiction de Nunez restait contestable. Pour lui, il avait été nommé recteur du collège, et Paul de Camerino supérieur de la mission, pour trois ans : le triennium n'était pas écoulé; il s'en fallait de quelques semaines.

1. Cros, t. I, p. 481.
2. Polanco, II, 136.
3. *Ibid.*, p. 397, 358. Avec les missionnaires vinrent aussi neuf orphelins envoyés par le saint prêtre espagnol Pierre Domenech pour faire leur apprentissage de l'apostolat et servir de catéchistes (*Epistolae Mixtae*, t. II, p. 531 et suiv.; cf. p. 89, 461. Polanco, t. I, p. 447; II, p. 136, 356, 695, etc.). L'essai ne fut pas très heureux (Polanco, t. IV, p. 652-664).
4. Polanco, t. II, p. 397, 399.
5. Cet honneur est souvent attribué au Dominicain Gaspard da Cruz : mais ce vaillant ouvrier ne parut à Canton que dans le courant de 1556. Melchior Nunez avait déjà passé deux mois à Canton, prêchant et discutant en public avec les prêtres idolâtres (*Epistolae japonicae*, 1569, p. 154). Son séjour dans l'île de Lampacao, où les Portugais faisaient alors le commerce, dura du 3 août 1555 (Polanco, V, p. 715) au mois de juin 1556 (*Ep. Jap.*, p. 168). Il était encore en Chine au moment où les Jésuites de Malacca signalent le départ de Gaspard da Cruz pour le Cambodge (Polanco, p. 723).

Les Pères se trouvaient donc pris entre les dispositions certaines du Père François, et celles de saint Ignace, moralement certaines aussi, mais sans autre attestation juridique que les affirmations d'un nouveau venu. Un compromis fut proposé et accepté. Jusqu'au mois d'octobre Paul de Camerino garderait l'autorité; tout le monde lui obéirait, Nunez excepté. Gomez abandonnait le rectorat, et, pour ne gêner personne, s'en allait à Ceylan avec le vice-roi[1]. Mais, le mois d'octobre venu, que ferait-on? Impossible de recourir à Rome. Où était le Père François? Mort peut-être. Restait à faire une élection; et il fut décidé qu'au premier moment favorable, vers février, les Pères employés dans les forteresses, s'ils pouvaient se déplacer, seraient convoqués à Goa[2].

En attendant, les nouveaux venus avaient reçu chacun leur poste. A peine débarqué, Gonzalve Rodriguez avait repris la mer, et gagné Ormuz. Antoine de Eredia s'en allait recteur à Cochin. Manuel de Moralez restait à Goa, ainsi que Melchior Nunez[3]. Vers la mi-novembre, après une longue traversée de deux mois, le Père Barzée arriva, lui aussi, à temps pour prendre part à une mission de jubilé qui allait être donnée à la population goanaise[4].

Saint Ignace avait obtenu du pape Jules III, pour ses religieux, en quelque pays du monde qu'ils fussent, l'autorisation de faire gagner autour d'eux le grand jubilé célébré à Rome en 1550[5]. Melchior Nunez emporta aux Indes ces faveurs spirituelles inaccessibles jusque là en pays aussi lointains. Passant à Mozambique, il en fit profiter les habitants de l'île, l'équipage et les malades de la flotte. Maintenant c'était le tour de Goa[6].

Barzée ouvrit la station au collège et Nunez à la cathédrale. Les lettres du temps attestent qu'il se produisit alors dans la ville et au dehors, et jusque dans les stations lointaines, un grand mouvement religieux. Des gens venaient de Baçaim, de Chaul, de Cochin, de Cranganor, gagner leur jubilé à Goa.

1. Polanco, t. II, p. 398.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 154.
3. Polanco, t. II, p. 399, 401, 402; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 161.
4. Polanco, p. 401.
5. Polanco, t. II, p. 8; — *S. Ignatii Epist.*, t. III, p. 99, 105, 106, etc.
6. Polanco, t. II, p. 397.

Comme tout jubilé suppose la pénitence, il y avait, les vendredis soirs, dans l'église du collège, après le sermon de Barzée, une cérémonie que nous jugerions étrange, mais qui n'étonnait nullement la foi pratique des Portugais. Les hommes se flagellaient devant un grand crucifix, au chant du *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem*[1].

Après Goa, ce fut le tour des forteresses. Les chroniques enregistrent pour cette année 1551-1552, force traits édifiants : conversions éclatantes, progrès des femmes dans la décence et la piété, fondations de confréries, etc. Goa se trouvait en pleine rénovation spirituelle quand saint François Xavier reparut dans ses murs.

1 Polanco, t. II, p. 401, 744, 755, 757; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 143; — Lettre de Barzée, 19 janvier 1553 (*Litterae indicae et Japonicae*, Louvain, 1570, p. 99, 100); — Trigault, l. III, ch. 5; — Sousa, I, p. 67.

CHAPITRE III

LE SUPÉRIEUR

I. — *L'homme de Dieu.*

C'était dans le courant de février. Comme il avait été convenu, les Pères des différentes stations s'étaient réunis pour élire le supérieur. « Mais, raconte un témoin, Louis Frois, Dieu avait d'autres desseins. Soudain arriva son élu à lui, qu'il nous ramenait, notre bien-aimé par-dessus tous les autres, le Père Maître François. Nous avions perdu tout espoir de le voir revenir. Nous le tenions pour mort, persécuté qu'il avait dû être au Japon, et enveloppé dans les guerres qui sévissaient en ce pays. Mais il venait de débarquer à Cochin[1]. » Peu après, il était à Goa.

Aussitôt à terre, sa première visite avait été pour les malades de l'hôpital. Le couvent des Franciscains était à deux pas : il y entra. Sans doute, il vit aussi l'évêque dont la demeure était proche. Puis il dut faire un long détour pour saluer les Dominicains dans leur nouveau couvent. La foule le suivait, poussant des cris de joie. Enfin, il arriva au collège, à l'autre bout de la ville. Il y trouva une cinquantaine de Pères, Frères et novices dont Paul de Camerino avait grand'peine à contenir l'impatience[2].

« Quand il les eut embrassés avec un grand amour, raconte Valignano, apprenant qu'il y avait quelques malades, il alla droit à l'infirmerie. Un Frère, abandonné des médecins, était à toute extrémité, mais il espérait beaucoup de cette visite. Il disait que, si le Père le trouvait vivant, il le guérirait. Et il en fut

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 154.
2. Trigault, *Vita P. Barzaei*, l. III, ch. 6. *Mon. Xav.*, II, 881.

ainsi. Le Père le vit, l'encouragea, le consola, lut sur lui un Évangile, et Dieu juga bon pour sa gloire que le malade allât mieux. Quelques jours après, il était complètement guéri[1]. »

« Impossible de vous dire, écrivait encore Louis Frois, quelle joie cette arrivée du Père a causée chez nous tous et aussi dans le public. Nous le désirions tant! Nous avions tant besoin de lui! Depuis qu'il est en ce collège, il se fait de grandes choses pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Compagnie. *Flores apparuerunt in terra nostra; tempus putationis advenit, vox turturis audita est in terra nostra, ficus protulit grossos suos, vineae dederunt odorem suum*[2].»

L'enthousiasme des nouveaux missionnaires était grand. En Portugal, ils avaient entendu vanter la haute vertu de Maître François. Quand la flotte d'Orient débarquait à Lisbonne, on parlait beaucoup de lui: « C'est un saint, c'est lui qui garde l'Inde. » Au roi, qui demandait comment allaient les affaires là-bas: « L'Inde est en paix, disait-on, parce que le Père François est là[3]. » Enfin ils le voyaient paraître au milieu d'eux, « *ex insperato* [4], disait Melchior Nunez, mais si à propos pour les besoins pressants de la Compagnie que j'y vois l'effet, non d'une résolution humaine, mais d'une inspiration de Dieu. A son arrivée, quelle fut l'allégresse de mon âme! Vous, mes Frères, imaginez ce que c'est de voir sur terre un homme aller et venir, dont *conversatio ejus in caelis*[5]. O mes frères! qu'ai-je vu en lui dans le peu de jours qu'il a passés ici! Oh! que ce cœur est embrasé de l'amour de Dieu! De quelles flammes il brûle pour le prochain! Quel zèle pour secourir les âmes infirmes ou mortes! Quel empressement à ressusciter l'état de grâce! Qu'il est bien le ministre du Christ pour la plus belle œuvre qui soit sur terre, la justification de l'impie et du pécheur! Quelle affabilité! riant toujours, le visage allègre et serein. Il rit toujours, et jamais il ne rit, car son allégresse est toute

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 143; cf. Cros, II, p. 417.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155. « Les fleurs sont écloses sur notre terre; le temps est venu de tailler les arbres; la voix de la tourterelle a retenti, le figuier a donné son fruit, et les vignes leur parfum. » *Cant.*, II, 13.
3. Polanco, II, p. 688. *Mon. Xav.*, t. II, p. 137.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 161-162.
5. « Sa conversation est au ciel. » (Phil., III, 20.)

spirituelle. La charité, la jubilation de son esprit éclatent sur ses traits. Tel Jean-Baptiste tressaillant au sein de sa mère. Pourtant, non, il ne rit jamais, car il est toujours recueilli et ne s'épanche pas dans les créatures ».

On pense si les Pères avaient les yeux sur lui, épiant les moindres signes de sa sainteté héroïque. Que n'ont-ils écrit plus au long leurs observations! Recueillons du moins le peu qui en est venu jusqu'à nous: précieux témoignages qui nous le montrent en pleine maturité, quarante-six ans, mais déjà au terme de sa carrière. En 1555, le Père de Quadros en consignait quelque chose dans sa correspondance.

« C'est donc sur cette terre qu'a vécu le béni Père Maître François, dont les labeurs, les travaux, la vertu, ont été portés si haut, que je ne vois pas qui pourra jamais jeter bas ce que Dieu a par lui bâti en ce pays.

« J'ai des informations très certaines sur l'union à Dieu, que ce bon serviteur conservait au milieu de ses continuels travaux et j'en suis dans la stupeur. Il lui arriva au Japon, voyageant à pied, et priant le long de la route, d'être si absorbé en Dieu que ses chaussures se rompaient et il ne s'en apercevait pas; ses jambes se heurtaient à des pièces de bois et autres obstacles, il se blessait et ne sentait rien.

« Un de nos frères le vit un jour se promener dans le jardin : tout perdu en Dieu. Soudain, il s'arrêta comme s'il eût craint d'être vu, puis leva les yeux au ciel et appuya la main sur la poitrine en disant : « Seigneur, assez, assez! »

« J'ai entendu dire à certaines personnes qui avaient habité avec lui la même chambre qu'il ne dormait pas plus de trois ou quatre heures la nuit; et, pendant ce court sommeil, elles lui entendaient dire : « O bon Jésus! O mon créateur! » et autres paroles semblables.

« Quand il habitait dans ce collège, il allait veiller toute la nuit dans un petit oratoire d'où il pouvait voir le Saint-Sacrement, et, s'il lui arrivait de dormir, c'était là, étendu sur le sol.

« Bien souvent, s'entretenant avec les frères, il lui venait de si grandes impressions ou visites divines que, pour les recevoir sans qu'on s'en doutât, il était obligé de sortir. Un jour, quittant l'oraison, il dit à quelques frères : « L'année pro-

chaine, nous aurons de mauvaises nouvelles du Portugal. » Et la chose arriva ainsi.

« Son recueillement n'était pas interrompu par ses entretiens avec les hommes, même par ses conversations les plus familières ; et ceux qui causaient ainsi avec lui étaient si frappés de son union avec Dieu que, par respect, ils n'osaient pas arrêter longtemps sur lui leur regard.

« Un mien frère *secundum carnem* me disait avoir souvent voyagé avec lui sur terre et sur mer; il l'avait vu, pendant les traversées, toujours en oraison, dès une heure après minuit, jusqu'au jour[1]. »

Interrompons le Père de Quadros pour prendre ailleurs quelques détails.

François priait toujours. Mais qu'étaient ses grâces d'oraison? par quels degrés dans l'union mystique avec Dieu avait-il passé? Jusqu'où était-il entré dans ces états miraculeux qui sont pour les saints ici-bas l'avant-goût du paradis? nous l'ignorons. Il conseillait aux autres de consigner par écrit les faveurs et les épreuves venues de Dieu[2]. Mais s'est-il donné à lui-même le temps d'observer cette pratique? Sa correspondance, pleine de ses effusions de charité et de zèle, nous laisse entrevoir de grandes luttes avec le démon, des joies débordantes aux jours de souffrances et de conquêtes, l'absorption complète en Dieu dans les heures de danger. Quant à préciser davantage, il y faut renoncer. Voici du moins ce qu'on pouvait voir de l'extérieur.

Il disait sa messe de très bon matin : il ne pouvait alors consacrer ni communier sans larmes. Le saint sacrifice n'était souvent qu'une longue extase. Nombre de témoins ont affirmé l'avoir vu alors élevé au-dessus de terre. Donnait-il la sainte communion, il ne pouvait s'empêcher de tomber à genoux et parfois, tandis qu'il se traînait ainsi devant les fidèles, l'extase le soulevait à un pied au-dessus du sol[3]. Parfois encore le

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184.

2. *Mon. Xav.*, p. 899.

3. Voir les témoignages réunis par le Père Cros, t. II, p. 445-446; cf. Tursellini, l. VI, ch. 5, et Lucena, l. V, ch. 5, résumant les procès de 1556.

ravissement se prolongeait et le servant devait le tirer par les ornements pour le ramener à lui, et il n'y arrivait pas toujours[1].

De ces flots d'amour, quelque chose rejaillissait sur les assistants. « Naguère, écrit le Père Lucena, Antoine d'Andrada, trésorier de don Théodore II, duc de Bragance, étant à Barcelone, racontait ce qui suit. Il était aux Indes ; le Père Maître François un jour lui demanda de lui servir la messe. Il le fit, mais avec tant de consolation et d'allégresse que, bien que jeune et soldat, le jour suivant, lui-même alla chercher le Père pour lui rendre le même service, et d'autres fois encore, toujours avec la même joie, et sans aucune satiété[2]. »

Même impression au confessionnal. Catherine de Chaves racontait en 1556 : « Depuis longtemps, j'étais tentée du démon. Je résolus d'aller me confesser au Père. Je lui dis ma tentation en versant un torrent de larmes. Il me donna l'absolution et me promit que mes troubles cesseraient. Ils cessèrent comme il l'avait dit. Je retournai me confesser à lui, et quand il levait la main pour m'absoudre, je sentais une telle consolation spirituelle que j'eusse voulu que l'absolution durât toujours. J'avais l'impression que de lui s'exhalait une vertu de sainteté. Je lui parlai un jour de cette joie que j'éprouvais : « Rendez grâces à Dieu, me dit-il, de ce que vos péchés vous sont pardonnés[3]. »

Le travail de la journée pouvait interrompre l'extase, il interrompait à peine la prière. De ses lèvres jaillissaient continuellement des appels à la Sainte Trinité, à Jésus « les délices de son âme », à Marie. Avant chacune des heures canoniales, il récitait le *Veni creator*, et alors, nous dit Tursellini, « le cœur semblait lui jaillir de la poitrine et le souffle lui manquer. Venait-on à l'interrompre, il se laissait faire par charité ; puis il reprenait la prière depuis le commencement avec autant de flamme que si rien n'était arrivé ». Il avait, dans ses travaux, plus de raisons qu'il n'en fallait pour user de la permission qu'il avait reçue de réciter le bréviaire abrégé de Quignones. Lui-même, en vertu de ses pouvoirs de légat, accordait parfois aux prêtres

1. Bartoli, l. IV, n. 39.
2. L. V, ch. 5.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 15.

cette autorisation[1]. Il ne s'en prévalut jamais pour lui, et toujours s'en tint au bréviaire romain[2].

Parfois, en pleine conversation, Dieu l'envahissait. Il cherchait à dissimuler, il s'éloignait comme pour se cacher; mais tout trahissait le secret de son âme, ses yeux surtout qui cherchaient le ciel, et je ne sais quel éclat sur son visage, que les spectateurs ne pouvaient soutenir et qui leur faisait baisser le regard[3]. Le monde extérieur semblait ne plus exister pour lui. Nous l'avons vu, au Japon, ne plus sentir, en marchant, que ses pieds se déchiraient aux obstacles de la route. Dans les derniers temps, c'est tous les jours qu'on le surprenait au cours de ses longues prières, le visage en feu, les yeux pleins de larmes et comme hors de lui. Une fois, il traverse une place de Goa; un éléphant sauvage échappé se lance sur lui. On a beau crier, le saint n'entend rien et va son chemin, sans voir le danger. Soudain la bête tourne court et s'en va[4].

Il avait souvent pour compagnon dans ses visites un élève indien du collège nommé André Vaz.

Devenu plus tard vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Goa, Vaz racontait que le saint avait coutume, après ses courts repas, de s'isoler pour prier, dans la tour de l'église. Vers deux heures de l'après-midi, le jeune homme venait le chercher et ils partaient. Or, un jour qu'ils devaient aller chez le gouverneur, il le trouva assis sur un banc, le regard fixe, le visage en feu. Il attendit, appela, Xavier ne bougeait pas. André éleva la voix, frappa du pied, cracha, fit claquer la porte, Xavier restait perdu en Dieu. Alors l'enfant s'éloigna. Deux heures après il revint. Xavier était toujours là. Au bruit, il sembla sortir d'un songe : «Est-il déjà deux heures» ? demanda-t-il. «Il est quatre heures», répondit Vaz. Le saint se leva en hâte et sortit. Il marchait silencieux, d'un pas machinal, comme un somnambule, et si vite qu'André ne pouvait suivre. Il allait à travers les rues, devant soi, ne sachant où. A la nuit tombante, il allait encore, au hasard. Alors il reprit le chemin du collège. «Mon garçon, dit-il

1. *Mon. Xav.*, p. 814.
2. Tursellini, l. VI, ch. 5; — Bartoli, l. V n. 46, etc.
3. P. de Quadros, *Sel. Ind. Ep.*, p. 185.
4. Bartoli, l. IV, n. 39.

à André, nous irons au palais une autre fois cette journée, Dieu la veut pour lui [1]. »

Les heures de travail écoulées, François semblait vouloir se compenser des interruptions qu'avait dû subir sa prière. S'il avait pu, la nuit entière se fût passée en oraison. C'est alors que ses amis l'épiaient et regardaient par les fentes des portes. Au collège, c'est dans le jardin qu'on le suivait, faisant des stations de chapelle en chapelle. Aujourd'hui encore, dans cette espèce de forêt vierge qu'est devenu Goa, près des ruines informes du séminaire, on voit un de ces ermitages. Jadis, à Rome, on l'avait entendu pendant son sommeil, rêver de travaux et de souffrances et il murmurait : « Encore, Seigneur, encore. » Maintenant dans l'ombre de l'oratoire, son cœur, débordant de joie céleste, laissait échapper un autre cri : « Assez, Seigneur, assez, *não mais, Señor, não mais.* » Et la chapelle est devenue pour les pèlerins le sanctuaire du *No mais* [2]. A quelque distance, on trouve un puits carré, profond, taillé dans le roc, avec un escalier sur le côté descendant au niveau de l'eau. Là, parfois, dit-on, Xavier venait baigner sa poitrine brûlante d'amour [3]. Souvent il resta dans ce jardin de longues heures pendant la nuit, les yeux au ciel, la soutane ouverte pour apaiser un peu le feu qui le dévorait. Et c'est l'attitude que lui prêteront les artistes quand ils voudront représenter, non tant l'apôtre dont le bras se fatiguait à baptiser, que le saint aux prières consumantes.

Puis il rentrait. Partout où nous l'avons suivi, dans les hôpitaux et dans les missions, aux Indes, à Malacca, au Japon, toujours nous l'avons vu ne donner au sommeil que ce qu'il ne pouvait physiquement lui refuser. Le plus possible, il tâchait d'avoir sa chambre près de l'église, afin de pouvoir pendant la nuit s'y retirer pour prier. Au collège de Goa, il aimait une petite tribune qui donnait sur le sanctuaire et d'où il voyait le tabernacle. Parfois il allait s'agenouiller devant l'autel. Quand ses jambes épuisées refusaient de le porter, il tâchait de se soutenir sur les mains, jusqu'à ce que la nature finît par l'emporter et lui arrachât deux ou trois heures de sommeil. Là

1. Bartoli, *loc. cit.* ; — Sousa, t. I, p. 49, 50.
2. Sousa, t. I, p. 50, 51.
3. Tradition locale.

encore, jusque dans ces moments de brève détente, la passion divine le suivait; lorsque, terrassé par la fatigue, il était tombé sur le sol, dans sa cellule, auprès d'un malade, devant l'autel, on l'entendait qui soupirait en rêve : « O Jésus, mon créateur, mon roi, bien-aimé de mon âme[1] ! »

Revenons à la lettre du Père de Quadros, écrite à une époque où le souvenir du saint, tout récent, défrayait les conversations dans cette ville de Goa, pleine de marchands, de soldats, de matelots, qui l'avaient rencontré sur toutes les plages de l'Orient.

« La souffrance, le labeur, lui étaient si chers que jamais il ne s'était senti plus consolé qu'à Maluco, où tout lui manquait du côté des hommes. Dans ses tribulations, sa prière habituelle était : « Seigneur, ne m'en délivrez que pour m'en envoyer de « plus grandes encore pour votre amour. » Et le Seigneur exauça si bien ce désir ardent des fatigues et souffrances, que ce serait vraiment trop long d'essayer de le raconter ». Et le Père de Quadros énumérait : sommeil de deux à trois heures, deux *quatrini* de pain par jour pour nourriture, périls de mort, naufrages, menaces de prison, fuites à travers les forêts, froids excessifs du Japon, chaud excessif des Indes, et le reste que nous connaissons.

« Il fut toujours très pauvre, poursuit la relation, et très amant de la pauvreté. Au collège, il demandait à manger pour l'amour de Dieu. Quand il s'embarquait, il avait pour tout bagage ses vêtements, son bréviaire et un autre livre. Sur le vaisseau, les soldats lui prêtaient, pour l'amour de Dieu, chemise, souliers et autres choses nécessaires. Cependant, tel était le respect qu'on avait pour lui qu'on lui réservait toujours le meilleur endroit du vaisseau.

« Son obéissance était très parfaite à l'égard de ses supérieurs, dans la Compagnie; et de même il voulut toujours se comporter en homme très obéissant, non seulement avec l'Évêque et ses vicaires, mais aussi avec les autres religieux. Il donnait aussi à ses inférieurs comme direction l'obéissance aux

1. Tursellini, VI, ch. v; — Lucena, l. VI, ch. 5. — On s'est demandé à ce propos si parfois l'extase n'arrive pas à tenir lieu de repos naturel si le corps ne trouve pas le relâche nécessaire dans la suspension miraculeuse de l'activité normale (A. Poulain, *Les Grâces d'oraison*, p. 237 (6e édition).

vicaires épiscopaux dans les forteresses. Ils devaient aller, en arrivant, leur baiser la main ; s'ils les rencontraient dans les rues, les saluer avec respect. C'est ce qu'il faisait lui-même jusqu'à se jeter à leurs pieds[1]. »

II. — *Mesures d'administration.*

Ce que Xavier fit à Goa, pour les âmes, durant son dernier séjour, les lettres contemporaines ont négligé de nous le dire, sans doute parce que c'était toujours la même série de bonnes œuvres. Nous savons mieux ce qui se passa au collège.

Sous l'œil du serviteur de Dieu, la communauté, longtemps à la gêne, semblait se dilater. Louis Frois écrivait : « C'est notre opinion à tous, la conviction intime de chacun, qu'il y a, dans le Père Maître François, un tel assemblage de vertus, une telle sagesse dans l'action, un si grand zèle pour que Dieu soit servi, glorifié et honoré, par cette « Compagnie de l'invocation de son saint nom », que personne d'entre nous ne conçoit ou n'ordonne rien pour son progrès et sa conservation que la divine Providence ne le lui révèle, et qu'il ne l'ait longuement médité en son cœur[2]. »

Le Provincial se mit donc à son travail de réparation et de prévoyance. Déjà les affaires de Cochin étaient réglées, au moins provisoirement, et les mauvaises impressions effacées. Tous les novices reçus « à l'œil », par Antoine Gomez, — l'expression est du Père de Sousa, — furent congédiés[3]. Dans l'église du collège, le chant fut rétabli. Les jeunes Portugais qui avaient remplacé les indigènes au séminaire, remerciés jusqu'au dernier. Par ailleurs, comme l'idée de Gomez, d'avoir une maison d'éducation pour la jeunesse portugaise, était bonne, François, sur les instances du Père Barzée, l'accepta. Le vice-roi pourvut aux premiers frais. A la fin de 1552, Sainte-Foi comprenait, outre le séminaire indigène, un collège de soixante-douze Européens. Une troisième catégorie d'enfants s'adjoignit bientôt à eux ; cent petits Indiens, qui apprenaient,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184, 193.
2. *Ibid.*, p. 155.
3. T. I, p. 92, « *recebidos a olho* ».

outre la doctrine chrétienne, à lire et à écrire et qui devaient ensuite, leurs trois ans de formation achevés, servir d'auxiliaires aux missionnaires : sorte d'école de catéchistes[1]. A toutes ces œuvres, déjà Paul de Camerino avait ajouté un hospice indigène : il ne tarda pas à le compléter par un vaste catéchuménat[2].

Restait une tâche beaucoup plus délicate. Dès son arrivée à Cochin, après avoir congédié de la Compagnie deux missionnaires, François avait écrit à Paul de Camerino que sans doute il y aurait d'autres exécutions à faire[3]. Des scandales avaient eu lieu, très graves à son avis ; une punition s'imposait. En somme que reprochait-il au Père Gomez? Sa faute, nous dit Valignano, avait été, « d'avoir eu en lui-même et en ses talents une confiance exagérée, de s'être arrogé un crédit excessif auprès du vice-roi, de la noblesse et du public. Il lui semblait que le Père Micer Paul, laissé pour supérieur dans l'Inde, excédait en simplicité et humilité. Alors il se mit à user de son autorité et crédit, de telle sorte qu'il en vint peu à peu à perdre tout respect pour le Père Micer Paul, se comportant avec lui comme un supérieur avec son subordonné. Micer Paul, humble et timide, voulant éviter les conflits, le laissa faire à sa guise, et se renferma dans son hôpital, se contentant de servir et de soigner ses malades pauvres. De la sorte le Père Antoine Gomez non seulement gouvernait à sa façon le collège de Goa, mais il faisait et décidait ce qu'il voulait dans les autres résidences[4] ».

Ainsi, manque d'obéissance, empiétements, ambition trop humaine, par-dessus tout dédain mal dissimulé pour Paul de Camerino, tout cela exigeait une intervention énergique de l'autorité. Mais, disons-le, en toute cette affaire, bien des détails nous manquent pour apprécier à leur juste valeur les sévérités du Provincial. Chroniqueurs et biographes d'autrefois, écrivant surtout pour édifier, ne nous donnent qu'une idée sommaire des faits. Impossible à l'historien d'aujourd'hui de refaire pour son compte le procès de l'accusé. A Rome même, dans l'entourage de saint Ignace, d'aucuns déclaraient ne pas voir pour

1. Polanco, t. II, p. 776, 777.
2. Sousa, I, p. 78 et 101.
3. *Mon. Xav.*, p. 144.
4. Valignano, p. 144; cf. Orlandini, P. I, l. XII, n. 81.

quelles raisons Maître François avait sévi contre un prédicateur d'un si beau talent, et ils se rassuraient en disant : « Les fautes ont certainement été graves[1]. » Par ailleurs, le souvenir de l'ancien recteur dut être pénible à certains, car on dirait qu'ils cherchaient à l'anéantir. « On ne peut, écrit le Père Cros, sans être impressionné, observer le zèle, la jalousie, l'affectation étrange que l'on mit à effacer totalement dans le premier registre des lettres des Indes, partout où il se rencontrait, le nom de Gomez[2]. »

Nous ignorons quelles mesures particulières le Provincial crut devoir prendre tout d'abord, et quelle pénitence fut imposée à l'ancien recteur. « Mais, écrit encore Valignano, il trouva que le coupable ne reconnaissait pas assez, regrettait trop peu le mal qu'il avait commis », et il jugea qu'il fallait faire un exemple. Gomez reçut l'ordre de s'éloigner immédiatement, et de s'en aller, à 700 kilomètres de là, fonder une maison à Diu. Pour un homme qui se croyait bien en cour, qui comptait de nombreux amis dans la haute société de Goa, le coup était rude. Il essaya de faire jouer les ressorts qui, deux ans plus tôt, lui avaient réussi. Mais, cette fois, les intercessions furent sans effet. Xavier fit comprendre qu'il était inutile d'insister et que, « dans la Compagnie, la remarque est encore de Valignano, ce que l'on estime, c'est moins le talent que l'humilité et l'obéissance ». Gomez dut s'exécuter, et, avant la fin de février, il était parti pour Diu[3].

Ce qu'il en coûta au saint de sévir ainsi, nous le devinons par ce mot discret d'un témoin : « Une chose me confond vraiment, le désir qu'il a de la gloire de Dieu, la peine que lui fait une imperfection, si petite soit-elle, qu'il découvre en un de ses frères ; et aussi la patience, la douceur, dont il use avec ceux du dehors, qu'il sait être de grands pécheurs, se mettant par condescendance à la portée de chacun, et proportionnant à leurs forces ses enseignements et corrections[4]. »

1. Polanco, t. II, p. 766, 767, 777 ; cf. *Epistolae S. Ignatii*, t. VI, p. 89.
2. T. II, p. 251, 253.
3. Valignano, p. 145 ; cf. Cros, II, p. 181, 182. — Gomez dut encore chercher à s'appuyer sur Cosmes Anes auquel il avait rendu quelques services importants (*Sel. Ind. Ep.*, p. 105).
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 161, 162.

Poussant donc aussi loin que possible la miséricorde à l'égard des grands pécheurs, saint François Xavier était sévère pour ceux que Dieu avait appelés à une vie de perfection et qui ne répondaient pas pleinement à la grâce. Il y avait là un désordre et une inconséquence qui le faisaient souffrir et devant lesquels sa condescendance habituelle n'avait plus de raison d'être.

Cette triste affaire réglée, il s'occupa des différents postes de la mission. A Ormuz, il maintint Gonzalve Rodriguez et lui envoya pour compagnon le novice Alvaro Mendez[1]. De Baçaim, Melchior Gonçalez, guéri sans doute de l'empoisonnement qu'on avait cru mortel, fut rappelé à Goa[2] et remplacé comme supérieur par Melchior Nunez[3]. François Enriquez, enlevé aux missions du sud, lui fut envoyé comme auxiliaire pour l'annexe de Tana[4]. Antoine de Eredia fut maintenu à Cochin et Lancilotti à Coulam. Au cap Comorin, il y avait à prendre la place d'une nouvelle victime des Badages. Le Frère Louis Mendez, arrivé depuis un mois dans la mission, venait d'être tué dans son église, en essayant de défendre ses chrétiens[5]. Il fut remplacé par les Frères Alexis Madeira et Antoine Fernandez[6].

III. — *Les directions.*

Les scandales réparés, les postes remplis, le plus important peut-être restait à faire : rappeler à chacun l'esprit qui devait l'animer et remettre les âmes en face de l'idéal surnaturel un peu oublié quelquefois.

A elle seule, la vue de Xavier était une prédication. « Tant qu'il fut ici, écrivait le Frère Louis Frois, il y eut grande ferveur dans la maison. Chacun se sentait affermi dans sa résolution de persévérer en la Compagnie, demandait avec instances à Notre-Seigneur de le mettre au nombre de ceux au sujet desquels le Père avait résolu de faire une sainte élection. C'est que,

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 156; — Polanco, t. II, p. 729.
2. *Mon. Xav.*, p. 702.
3. *Mon. Xav.*, p. 705; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 163 (lettre de Nunez); — Polanco, II, p. 753.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 168; — Polanco, II, p. 779.
6. *Sel. Ind. Ep.*, p. 155.

de tous les pays où il a été, il n'y en a pas un qui offre plus de chances de martyre que la Chine, ni où l'on puisse fructifier davantage. Il s'occupait à écrire en Portugal, il dressait des instructions pour les frères des forteresses de l'Inde. On eût dit qu'il voulait tout régler comme ne devant plus nous revoir. Il nous animait, nous encourageait tous. Ses paroles étaient si suaves et si efficaces, que l'on sentait bien que l'Esprit-Saint était en lui. Au réfectoire, au lieu de la lecture, tous les frères, par son ordre, venaient raconter en détail le cours de leur vie passée et c'était un exercice continuel d'abnégation et de mortification de la volonté, avec de nouveaux désirs de souffrir. On disait tout au long de qui l'on était fils, quels bas emplois on avait remplis dans le monde, ses mauvaises inclinations, les tentations qu'on avait eues depuis son entrée en religion, les fautes commises, — sauf les fautes mortelles. — Après cela, il résumait brièvement, avec un ton de si grande ferveur et de telle humilité, que d'abord il vous confondait; puis il relevait l'âme en montrant l'espérance certaine de la gloire future, indiquant surtout des remèdes très efficaces, où il montrait sa grande expérience. A d'autres, il demandait comment ils faisaient leur examen de conscience, et, en présence de tous, il indiquait la meilleure méthode pour s'examiner en vue d'une plus parfaite confession de ses fautes[1]. »

Dans ces conférences spirituelles, l'apostolat n'était jamais perdu de vue et Melchior Nunez résumait les pensées de tous quand il écrivait : « Vous voyez, bien-aimés Pères et Frères, quelle immense moisson, et comme on a besoin ici d'ouvriers. Demandons, vous là-bas, nous ici, au Seigneur, que beaucoup d'entre nous soient envoyés; surtout étant donné que nous avons un porte-étendard comme le Père François, dont le très brûlant amour des âmes va sans cesse nous découvrant de nouvelles terres, où nous puissions répandre la « dispensation du mystère de Jésus-Christ ». Voyez, Frères; le Japon et la Chine soupirent vers vous. Voyez, il est nécessaire que s'accomplisse le « *fiet unum ovile et unus pastor* ». Voyez combien les loups dévorent les brebis de Jésus-Christ : préparez-vous, mes frères;

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 157.

ayez des désirs enflammés au feu de l'amour divin; croissez toujours en mortification et humilité, en sagesse moins humaine que divine, en goût de Dieu, en zèle des âmes, afin que Dieu vous accorde la grâce de venir aux Indes y remplir sa sainte volonté[1]. »

En même temps le Provincial songeait aux Pères dispersés dans les forteresses et qu'il n'aurait pas le bonheur de voir avant de repartir. De ce côté-là aussi, des fautes avaient été commises, ou au moins des erreurs; tout spécialement plusieurs n'avaient pas compris comme lui l'importance d'une certaine humilité pratique dans les rapports avec l'autorité ecclésiastique et civile; et il crut nécessaire de parler encore et de parler fort.

Gonzalve Rodriguez, à Ormuz, faisait de son mieux pour continuer les traditions du Père Barzée. Somme toute, il réussissait. Il dut pourtant y avoir quelque imprudence, quelque excès de langage en face des désordres sans cesse renaissants, quelque malentendu avec le clergé; car, le 22 mars 1552, Xavier lui envoya une lettre d'avis. Soumission absolue au vicaire épiscopal, concorde avec les autres prêtres; à lui de donner à tout le clergé l'exemple de l'obéissance. Pas de singularités, pas de présomption.

Rodriguez ira demander pardon au vicaire, à genoux, humblement, lui baisant la main, sollicitant ses ordres et précisant bien que c'est le Père François qui lui enjoint d'agir ainsi. Chaque semaine, Rodriguez renouvellera sa démarche. « Tout cela, dit-il, pour confondre le démon, grand artisan de discordes... Cette lettre, conclut le saint, je vous l'écris comme à un homme ayant assez de vertu et de perfection pour la comprendre et la goûter. Je ne m'adresse pas à un homme faible sur qui je ne compterais pas. Remerciez Dieu qui vous a donné assez de vertu pour préférer les reproches et les avertissements aux ménagements et aux condescendances trompeuses dont on use avec les faiblesses humaines. Vous êtes fort au service de Dieu, aussi je vous écris comme à un parfait. Je m'arrête : bientôt nous nous verrons dans la gloire du Paradis. (Notons au passage

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 165.

ce pressentiment qu'avait Xavier de sa fin prochaine.) Souvenez-vous seulement que c'est avec un grand amour que je vous écris cette lettre. Recevez-la avec l'intention pure, l'amour, la bonne volonté qui me la font écrire. Vous la montrerez au vicaire . »

Le saint ne s'était pas trompé : Rodriguez était homme à porter ces reproches. Il profita des conseils : durant deux ans, en proie aux plus vives souffrances du corps, il persévéra dans cette île, « un véritable purgatoire », disait-il. Il soutint le courage des Portugais au cours d'un siège qu'ils eurent à subir de la part des Turcs. Il ne quitta Ormuz que pour s'en aller en Ethiopie préparer les voies à une mission nouvelle, puis revint aux Indes où il travailla encore pendant huit ans[2]. Xavier avait dit au missionnaire d'Ormuz, avec une rudesse qui surprend : « J'en ai congédié de la Compagnie, veillez à ne pas être du nombre. » Et en effet il avait déjà dû sévir et il sévissait encore.

Lorsque, en novembre 1551, Barzée passa par Baçaim, il ne vit, ou ne voulut rien voir que d'édifiant : des labeurs, des succès, et le supérieur qui se mourait, empoisonné peut-être *ob Christi causam*[3]. La lettre par laquelle Xavier envoie le Père Nunez remplacer Melchior Gonçalez rend un autre son[4]. Il y a une insistance singulière dans les avis qu'il donne au nouveau recteur.

« Soyez la bonne odeur de la Compagnie, puisque ce peuple se scandalise si fort à notre sujet[5]... Edifiez ces gens dans la mesure de vos forces. Avec l'humilité et la prudence vous ferez beaucoup de bien... Vous serez grand prédicateur si vous êtes humble... Si vous êtes humble et prudent, l'expérience vous apprendra beaucoup de choses... Voulez-vous assurer le succès de vos prédications, exercez-vous aux ministères humbles, soit dans la prison, soit à l'hôpital. Cela amènera le public à interpréter toutes choses en bonne part[6] »

1. *Mon. Xav.*, p. 706, 710.
2. Polanco, t. III, p. 480; IV, 665; V, 690-707, etc. — Bartoli, *Asia*, l. V, n. 24; VI, n. 70; — Sousa, I, p. 138, 797, 802, etc. Rodriguez mourut en 1564 (Sousa, II, p. 6).
3. Polanco, t. II, p. 404.
4. *Mon. Xav.*, p. 715.
5. P. 702.
6. P. 716, 717, 718, 893, 894.

De quoi s'était-on scandalisé à Baçaim? Sous les conseils donnés à Nunez, avons-nous le droit de deviner des reproches à l'adresse du prédécesseur? Il y avait eu, ce semble, quelques brouilles avec le clergé, des rapports peu favorables envoyés à la cour sur le vicaire et ses prêtres, ou encore des dépenses exagérées, un emploi des revenus contraire aux intentions du roi, des maladresses dans le recouvrement des rentes[1]. Quoi qu'il en soit, Xavier redoute les esclandres et il écrit à Nunez : « François Enriquez va pour être sous votre obédience. Souvenez-vous de lui ordonner au nom de l'obéissance d'éviter tout scandale, d'être endurant et patient. Allez aux informations, sachez si l'on se scandalise de lui ou des autres, et recourez aux remèdes... Si quelqu'un tombait en une faute publique qui fît grand scandale, sans retard, chassez-le de la Compagnie. Ceux que vous expulserez, je les tiendrai pour expulsés, car j'ai confiance en votre prudence : vous ne ferez rien sans raison grave[2]. »

Sous une autre forme, c'est la même leçon de concorde qu'il donne au supérieur de Cochin, le Père de Eredia[3]. Mais à personne il ne parle avec autant d'énergie qu'au vieil Alphonse Cypriano, de San-Thomé. Ame impétueuse, quand il se laissait emporter par sa haine du vice, il dépassait par trop les bornes de la discrétion apostolique. Or cette ville de San-Thomé, renouvelée naguère par Xavier, était retombée, paraît-il, dans son premier état. Il n'en pouvait guère être autrement avec ces populations flottantes sans cesse renouvelées; et l'on disait : « Il n'y a de bon ici que le corps de saint Thomas[4]. » Cypriano plus tard écrivait à saint Ignace : « Des Européens qui viennent aux Indes, je ne crois pas qu'il y en ait un sur quatre qui se sauve... Quant aux indigènes, pour un que nous gagnons, nous en perdons quatre. » Il était intarissable sur le mal que faisait le mauvais exemple des Européens[5].

Ce qu'il écrivait, Cypriano le prêchait aussi. Les moyens de douceur ayant échoué, l'indignation du vieil Espagnol l'emporta. Il se trouva que, sans jusque-là s'en être douté, il était orateur.

1. *Mon. Xav.*, p. 893.
2. P. 716-718.
3. P. 897-900.
4. Polanco, t. II, p. 765.
5. Bartoli, l. VI, n. 37.

Il fut connu bientôt dans l'Inde entière pour ses impétueuses sorties contre les vices. « Voilà, disait-on, le prophète Élie qu'il fallait à la cité coupable »; et comme, par ailleurs, il était d'un dévouement sans réserve, tout en redoutant sa parole, on l'aimait[1].

Mais il y eut excès. Si nous comprenons bien la lettre que Xavier lui écrivit, il alla jusqu'à provoquer nous ne savons quelles enquêtes. Certainement il entra en lutte avec le vicaire[2], et il s'attira de son Provincial une lettre qu'il faut citer :

« Vous avez bien mal compris les instructions que je vous avais données sur ce que vous aviez à faire à San-Thomé. On voit clairement combien peu vous avez profité de la conversation de notre bienheureux Père Ignace.

« C'est très mal agir que de procéder, comme vous le faites, avec le vicaire, à coups d'enquêtes et de réclamations. Votre tempérament excessif vous emporte. Tout ce que vous faites d'un côté, vous le détruisez mot à mot, vous le *démanchez* de l'autre. Sachez-le bien, je n'aime point vos querelles de là-bas. Si le vicaire ne fait pas ce qu'il doit, ce ne sont pas vos reproches qui le corrigeront, surtout faits avec aussi peu de prudence.

« Vous êtes si habitué à suivre votre volonté, que, partout où vous allez, vos manières scandalisent, et vous vous excusez en disant : c'est mon tempérament. Plaise à Dieu que vous fassiez pénitence un jour de ces imprudences.

« Par l'amour de Notre-Seigneur, luttez contre votre volonté. Que l'avenir corrige le passé. Cette violence n'est pas uniquement affaire de tempérament : elle vient de ce que vous oubliez Dieu, votre conscience et l'amour du prochain. Dites-vous-le bien, à l'heure de la mort, vous trouverez que c'est la vérité que je vous dis là.

« Je vous en prie, par notre bienheureux Père Ignace, ce peu de jours qui vous reste à vivre, employez-le à être endurant, doux, patient et humble. Avec l'humilité, sachez-le, on arrive à tout ; si vous ne pouvez pas faire selon vos désirs, faites bonnement ce que vous pouvez.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 116, 127; — Polanco, II, p. 149, 405, etc.

2. Bien probablement ce Gaspar Coelho qui, naguère, avait hébergé le Père François, et qui devait plus tard lui rendre ce témoignage qu'il avait *muita obediencia aos Prelados da Igreja* (*Sel. Ind. Ep.*, p. 178)

« En ces régions de l'Inde, on n'aboutit à rien par la violence : c'est arrêter tout le bien qu'eût opéré l'humilité que de crier et de s'impatienter. Le bien que vous pouvez faire sans scandale, ne fût-il pas plus long que ceci : ——— faites-le, quand même il vous semblerait que, avec discordes et scandales, vous en pourriez faire de cette longueur : ———————— Ce que je sais bien, c'est que rien de tout cela ne vous profitera, et que tout cela vous pèsera à l'heure de la mort.

« Gonzalo Fernandez (probablement un compagnon de Cypriano, prêtre séculier) me paraît être du même tempérament que vous, mal endurant, peu patient. Vous dissimulez vos irritations sous le prétexte du service de Dieu, disant que vous ne faites rien que par zèle de Dieu et des âmes. Ce que vous ne menez pas à terme avec le vicaire par les procédés humbles, vous ne le conclurez pas par des vivacités.

« Si vous aimez le Père Ignace, si vous lui êtes soumis, je vous en prie, sur cette lettre lue, vous irez trouver le vicaire, vous vous mettrez à genoux, vous lui demanderez pardon du passé, vous lui baiserez la main, les pieds même, si vous voulez me faire plaisir ; et vous lui promettrez que, tant que vous resterez là, vous ne ferez rien contre sa volonté. A l'heure de votre mort, croyez-moi, voilà un acte qui vous consolera.

« Confiance en Dieu, Notre-Seigneur. N'en doutez pas, quand on verra bien clair votre humilité, tout ce que vous demanderez pour le service de Dieu et le salut des âmes, on vous l'accordera.

« Vous et d'autres, êtes dans une erreur évidente. Sans forte humilité, sans en donner de grandes marques à ceux avec qui vous vivez, vous voulez qu'on en passe par vos volontés, sous prétexte que vous êtes des frères de la Compagnie. Vous oubliez, vous négligez les vertus de notre Père Ignace, par lesquelles Dieu lui a donné une telle autorité sur le peuple. L'autorité sur le peuple, vous voudriez en jouir, et vous négligez les vertus qui vous la concilieraient.

« Je le sais bien ; si vous étiez là, vous diriez qu'il n'y a pas eu de faute de votre part, que vous n'avez agi que par amour de Dieu et des âmes. Soyez-en certain, n'en doutez pas, cette excuse-là, je ne la recevrais point ; rien ne me désolerait autant

que de vous voir essayer de vous disculper, tandis que rien ne me consolerait comme de vous voir vous accuser.

« Par-dessus tout, je vous en prie, avec le vicaire, le clergé, les capitans, les autorités de toutes sortes, pas de brouilleries manifestes, quelques désordres que vous constatiez. Ce que vous pourrez bonnement corriger, corrigez-le; mais ne vous exposez pas à tout perdre par des brouilleries, là où, par l'humilité, vous pourriez tout gagner. »

Jusque-là Xavier avait dicté sa lettre en portugais à quelque secrétaire. Ici lui-même prend la plume, il laisse là le portugais, et il parle à l'Espagnol en espagnol, à l'ami d'Ignace dans la langue d'Ignace.

« O Cypriano! si vous saviez avec quel amour je vous écris ces choses, jour et nuit vous vous souviendriez de moi; peut-être vous pleureriez, à vous rappeler mon grand amour pour vous. Si les cœurs des hommes pouvaient se voir en cette vie, je crois, mon frère Cypriano, que vous vous verriez distinctement dans mon âme. »

Et il conclut par cette formule d'Ignace que Cypriano devait connaître, et qui l'avait fait pleurer, lui, en la lisant au bas d'une lettre de Rome.

« Tout vôtre, sans pouvoir jamais vous oublier[1]. »

FRANCISCO

1. Saint Ignace avait mis : « *Todo vuestro, syn poderme oluydar en tyempo alguno, Ignatio* » (*Mon. Xav.*, p. 668). Xavier écrit (p. 748) : « *Todo vuestro, syn nunca poderme olbydar de vos, Francisco.* »

CHAPITRE IV

LE DÉPART
(Avril 1552)

I. — *Dernières dispositions.*

Le moment approchait où François Xavier, une fois de plus, allait quitter les Indes. Le vice-roi avait approuvé l'idée d'une ambassade en Chine, et Diogo Pereira en était officiellement chargé. Les agents de ce dernier avaient mis en vente la cargaison de soieries et de musc destinée à couvrir les frais du voyage. On était dans les premiers jours d'avril : le départ n'était plus qu'une affaire de jours. Deux points restaient à régler. Qui serait vice-provincial et recteur du collège en l'absence de Maître François? Qui partirait avec lui pour l'Extrême-Orient?

Depuis plus de deux ans, les Pères Barzée, Gago et Dominique Carvalho avaient été choisis pour le Japon[1]. Mais Carvalho se mourait de consomption : le 3 avril, il expirait entre les bras du saint[2]. Gago était maintenant désigné pour accompagner Xavier : il avait même déjà commencé à apprendre le chinois avec un élève du séminaire, Antoine, lequel devait servir d'interprète aux missionnaires[3]. Le Frère Alvaro Fereira étudiait à la fois le chinois et le japonais[4]. Les deux Frères Pierre de Alcaçova et Édouard de Silva étaient destinés au Japon[5].

Du Père Barzée il n'était plus question. Que pouvait-on bien vouloir de lui? En l'envoyant à Ormuz, Maître François lui

1. *Mon. Xav.*, p. 572.
2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 156.
3. *Ibid*, p. 158.
4. Entré dans la Compagnie aux Indes en 1548. Cros, t. I, p. 409; *Sel. Ind. Ep.*, *loc. cit*
5. Valignano, p. 417. — *Sel. Ind. Ep.*, p. 158-159.

faisait espérer la Chine. En le rappelant, il lui promettait le Japon. Maintenant c'est à la Chine que le Provincial destine les achats faits à Ormuz pour les églises du Japon, dais, tapis, rétables, ornements de soie, de brocard et de velours[1]. Pour lui, Barzée, quand il s'entretient avec son supérieur, n'entend plus parler que des Indes. Tout le monde a reçu sa destination, lui seul n'a pas de poste. Peut-il ne pas soupçonner quelque chose? Deux ans auparavant, il avait été question de lui pour le rectorat du collège[2]. François n'allait-il pas reprendre ce projet? Le recteur ne serait pas Melchior Nunez; on venait de l'envoyer supérieur à Baçaim. Lancilotti était malade et Paul de Camerino trop timide. Barzée pouvait objecter sa santé. Le solide Flamand, qui faisait désirer à Xavier qu'on en choisît de semblables pour le Japon, résistant au moral comme au physique, était revenu d'Ormuz à bout de forces. Un Père de Goa écrivait en décembre 1552[3] :

« Plus que jamais il édifie. Mais ses grands et continuels labeurs l'ont épuisé au point qu'il a une très grande difficulté à manger. Le peu qu'il absorbe, son estomac est si débile qu'il ne peut le digérer. J'omets ses douleurs de poitrine et autres infirmités considérables. Il se plaint qu'on fasse pour lui trop de dépenses : or on ne lui donne que quelques œufs au sucre. Malade comme il est, il prêche cinq, six fois par jour; avec plus de modération qu'autrefois cependant. Ajoutez les confessions, les affaires de la maison, le service spirituel des gens du dehors; et jugez de ce qu'il fera quand la santé lui sera revenue. Je ne dis rien de ses prières et de ses veilles, de son humilité, affabilité, charité pour les étrangers et pour ses frères, de sa dureté pour lui-même. Il y a longtemps que vous lui connaissez ces vertus : elles ont grandi cependant depuis qu'il vous a quittés. Il fuit la familiarité et l'entretien des puissants et des riches. S'il est contraint de les aller voir, c'est pour des œuvres pieuses, et il ne leur parle pas d'autre chose. De là vient qu'il a toute liberté de reprendre les gens sans acception de personnes. »

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 158.
2. Trigault, l. III, ch. 6.
3. Cette lettre est reproduite en traduction latine fragmentaire dans les *Sel. Ind. Ep.*, p. 150. Le Père Cros l'interprète de Xavier (t. II, p. 204); mais Polanco (t. II, p. 746) applique tout le texte à Barzée.

Autres objections possibles. Sans doute Barzée possédait toutes les vertus chères à Xavier, mais avait-il la discrétion nécessaire à un supérieur ? Comptait-il assez avec la faiblesse humaine? Le Provincial devait savoir ce qui s'était passé à Ormuz. Barzée avait groupé des novices ; mais, pour idéal, il semblait leur proposer la vie des Pères du désert. Résultat : cinq sur huit moururent sous ses yeux. A Rome, le Père Polanco admettait que l'ardent missionnaire obéissait à l'esprit de Dieu ; mais, quand il disparut, consumé avant le temps par les excès du zèle, il ne put s'empêcher d'écrire, faisant écho peut-être à la sagesse de saint Ignace : « *Miranda potius quam imitanda.* Les actes de ce saint homme sont plus admirables qu'imitables, et cela, non seulement dans le gouvernement des autres, mais aussi dans la manière de se traiter soi-même. Si vaillant ouvrier, d'un zèle si enflammé, en très peu de temps il s'épuisa et mourut. Ce fut son avantage à lui, on peut le croire; mais, et les Indes, et la Compagnie furent par là privées d'un secours très efficace et très nécessaire[1]. »

Xavier connaissait les défauts de son disciple, mais il lui savait trop d'autres qualités pour ne pas juger qu'il était l'homme indispensable. Par ailleurs, comment, sans soulever les protestations de la ville, enlever à Goa un prédicateur comme celui-là ? N'était-ce pas assez d'avoir exilé Gomez ?

Enfin, le départ étant proche, le 6 avril, Xavier signa les patentes qui nommaient le vice-provincial, et Barzée dut baisser la tête[2]. Puis il s'occupa de rédiger pour lui les instructions indispensables. D'abord il fallait couper court aux hésitations toujours fâcheuses sur l'autorité, ses droits et ses limites. En conséquence, les points suivants furent précisés : du cap de Bonne-Espérance au Japon, tous obéiront à Barzée comme à Xavier lui-même ; s'il arrive d'Europe un autre recteur pour Goa, et qu'il soit envoyé directement par le Père Ignace, Barzée résignera sa charge ; s'il n'a que des patentes de Lisbonne, Barzée gardera son autorité; libre à lui cependant de se décharger du collège sur le nouveau venu ; toute chicane

1. Polanco, t. II, p. 731, 732, 735.
2. *Mon. Xav.*, p. 719.

sur ce présent acte sera punie de l'expulsion, quels que soient les talents du coupable[1].

François devait savoir qu'on lui reprochait de ne pas assez se fixer, d'être toujours en quête d'entreprises nouvelles, et d'oublier le centre de la mission pour les régions lointaines. Mais il n'avait jamais fait qu'obéir à la voix impérieuse de Dieu. Reste que, pendant les trois dernières années, la mission avait souffert de son absence. Il crut avoir assez fait pour elle en lui donnant Barzée comme supérieur. Seulement il ne fallait pas que Barzée se crût appelé à l'imiter en tout. Il craignait pour cette âme ardente la contagion de son propre exemple. Donc, en même temps qu'il cède à l'attrait qui l'emporte vers la Chine, il enferme le zèle du vice-provincial en d'étroites limites. Goa sera pour lui ce qu'avait été Ormuz. Sauf le cas où des mesures venues de Rome lui rendraient sa liberté, il ne sortira pas de la ville pendant trois ans. Plus tard il pourra visiter en personne les diverses stations de l'Inde[2].

Il fallait tout prévoir : Barzée pouvait mourir, danger que l'état de sa santé ne rendait que trop vraisemblable. Le Père François, par une cédule cachetée, désignait pour lui succéder Emmanuel de Moralez[3] : en son absence, Paul de Camerino ferait l'intérim. Si Moralez mourait, le supérieur serait Melchior Nunez[4]. Xavier n'avait pas à dire ce qui adviendrait au cas où lui-même disparaîtrait. Ceux qui ne tenaient que de lui leur autorité la perdraient et l'Inde resterait sans Provincial ; mais, de par les lettres apostoliques de Paul III, les missionnaires n'auraient qu'à élire un supérieur provisoire en attendant les décisions de Rome[5].

II. — *Derniers enseignements.*

La question capitale du supérieur étant réglée, le saint donna au Père Gaspard des instructions confidentielles. Les plus

1. *Mon. Xav.*, p. 719.
2. *Mon. Xav.*, p. 720, 721.
3. Il s'agit du missionnaire arrivé aux Indes en 1551 (Cros, I, p. 482). Son homonyme, arrivé en 1546, venait d'être congédié de la Compagnie.
4. P. 895.
5. Paul III, bulle *Licet debitum* (1549); cf. Polanco, V, p. 663, notes 2 et 5.

importantes s'adressent au prédicateur. Barzée, lié à la ville de Goa pour trois ans, va redevenir l'orateur populaire qu'il était à Ormuz. Xavier lui rappelle longuement l'importance pour l'apôtre de la prière, de l'humilité, de la mortification, de l'union à Dieu. Petit traité ascétique beaucoup plus qu'oratoire. On possédait jadis à Goa l'autographe même du saint, soigneusement numéroté. Les marges et les intervalles entre les paragraphes étaient remplis par les réflexions personnelles du Père Gaspard ; et c'était comme un dialogue entre le maître et son disciple[1].

Xavier : « Premièrement, chercher une grande humilité dans la prédication, attribuant d'abord, et parfaitement, tout le bien à Dieu. »

Barzée : « Tout bien vient de Dieu, les fautes sont de moi. Qui considérerait comment je suis né, le *processus* de ma vie, ce qu'a toujours été ma condition dans le monde, rien ne l'étonnerait, comme de voir si éclatantes les bontés de Dieu à mon endroit... »

Xavier : « Secondement, ayez devant les yeux le peuple, considérant comment Dieu lui donne la dévotion d'écouter sa parole; et, en égard à cette dévotion du peuple, il vous donne à vous la grâce de prêcher et au peuple la dévotion d'écouter. »

Barzée : « Prétendre avoir quelque mérite, en vertu duquel Notre-Seigneur m'aurait communiqué un si grand bien, ce serait mentir. Je n'ai jamais mérité qu'un grand châtiment... C'est le peuple qui m'a mérité le bien qui est en moi : je dois donc m'humilier beaucoup devant le peuple, reconnaître ce si grand bienfait, et, une fois les devoirs de ma charge (de recteur) remplis, être amoureusement à son service. »

On le voit par ce début, d'après saint François Xavier, cet homme si prodigieusement actif, le grand ressort de l'apostolat, c'est encore et toujours l'humilité, la plus importante de ces vieilles vertus qu'une école récente a un peu dédaigneusement qualifiées de passives. Dans ces pages on chercherait en vain une autre leçon.

« Le bien que vous ferez viendra, non de vous mais des prières de la Compagnie (n. 4). Ne vous attribuez que vos fautes et

1. *Mon. Xav.*, p. 908, notes.

les obstacles qu'elles mettent au bien (n. 5). Sentir à fond cette vérité-là, voilà la grâce qu'il faut demander à Dieu (n. 6). Plus vous aurez de vos fautes un sentiment profond, plus vous ferez de bien (n. 8)... Je vous en prie une fois, deux fois, trois fois, appliquez-vous à ces exercices d'humilité. Si vous ne le faites, j'ai peur que vous ne vous perdiez comme tel et tel. »

Le document se termine par cette réflexion : « Pas de mépris pour les frères de la Compagnie. Ne vous dites pas que vous faites plus qu'eux, qu'ils ne font rien. Dites-vous au contraire que ceux-là, qui servent Dieu en de bas et humbles offices, sont cause, par leurs mérites, que Dieu augmente en vous la grâce et bénit votre ministère. Vous leur devez plus qu'ils ne vous doivent (n. 10). »

Barzée prêchera, mais il ne doit pas oublier qu'avant tout il est supérieur. Pour lui, l'ordre des ministères est le suivant : la chaire avant le confessionnal, mais le soin de ses inférieurs avant la chaire[1]. Il devra donc veiller d'abord aux intérêts spirituels et temporels des enfants : La justice y est engagée, puisque la maison n'existe que pour eux. Que rien ne lui échappe donc, confessions, classes, cuisine, lingerie, infirmerie. Il faut remplir les intentions des fondateurs. « Nous en avons assez, dit-il, des scandales passés ; et que le roi soit tenu au courant de tout[2]. »

Un point grave, c'est le recouvrement des rentes : il n'est pas toujours facile de les faire rentrer. Ces revenus étaient en partie ceux d'anciennes pagodes, et, de la part des fermiers, il y avait des résistances. Il faut que les chrétiens sachent qu'il y va du salut de leurs âmes : ce bien ne leur appartient pas. Peut-être une menace d'excommunication les amènerait à restituer. S'il faut en venir à de vraies mesures de rigueur, qu'un étranger s'en charge[3].

L'emploi des rentes est réservé à Barzée. Avant tout, il faut pourvoir aux besoins du collège. S'il y a de l'excédent, qu'on

1. *Mon. Xav.*, p. 907, 917 (n. 14), 918 (n. 16).
2. P. 922, 923.
3. P. 901. Voir dans l'*Archivo Portuguez Oriental*, fascic. V, n. 129, p. 243, la *Procuração que o Padre Mestre Francisquo e collegio de São Paulo derão ao Licenciado Manoel Alvarez Barradas procurador do dito Collegio*, 12 avril 1552. On trouvera dans le même recueil d'autres pièces relatives aux biens du collège (n. 100, 131, 132, 133, 134).

pense aux Pères de la Pêcherie, des Moluques, du Japon : ils ont grandement à souffrir, et on leur enverrait plus de collaborateurs si les ressources ne manquaient pas. Quant à ceux des forteresses, s'ils sont un peu à la gêne, ils n'en feront que plus de bien[1]. Pas d'autres dépenses que les dépenses urgentes, par exemple le mur de clôture qu'il faut achever, afin de prévenir les scandales. Les aumônes après les dettes payées[2]. Il y a une maison à louer : qu'on la loue à quelque marchand qui soit à l'aise : avec un pauvre on aurait des procès. Économies dans la blanchisserie : qu'on lave le linge à la maison. Économies au jardin : un frère et deux esclaves suffisent. « Veillez sur les comptes du Frère acheteur. En tout, prenez conseil d'amis prudents, pieux et entendus[3]. »

On viendra importuner le supérieur pour obtenir des secours, des remises sur les rentes et loyers. On le poursuivra jusqu'au confessionnal. « Faites la sourde oreille ; alléguez les dettes à payer, les missionnaires à secourir, les pauvres de l'hôpital ; retranchez-vous derrière les défenses du Père François. » L'argent du collège a une destination qui doit être respectée. « Coupez court avec ces gens. Vous ne ferez pas de bien à leur âme et ils vous empêcheront d'en faire aux autres. Ils murmureront, c'est leur affaire[4]. »

Barzée devra se dégager de toute occupation séculière : « Faites entendre à ceux qui voudraient vous y mêler, que vous avez à préparer vos sermons, à confesser, à remplir d'autres œuvres spirituelles ; que, ce spirituel, vous ne pouvez le laisser pour le temporel ; ce serait contre l'ordre de la charité. Loin de vous ces affaires mondaines ; elles ont été cause que tel a quitté la vie religieuse pour rentrer dans le monde[5].

Au vice-provincial, François ne pouvait pas ne pas redire ce que, depuis trois mois, il ne cessait de prêcher à ses inférieurs, la déférence envers les représentants de l'autorité, la concorde avec tous. Barzée veillera à ce que les Pères des forteresses écrivent au seigneur évêque le fruit de leurs travaux, et aussi

1. P. 901.
2. P. 901-902.
3. P. 754.
4. P. 753, 754, 922.
5. P. 922.

le bien qu'opèrent ses prêtres. Pour ce qui est du mal, qu'ils se taisent : les gens ne manqueront pas qui l'en informeront. Pas de brouilles avec le clergé : « Dites aux nôtres qu'au moment de partir pour la Chine, je vous ai enjoint de chasser de la Compagnie ceux qui vont disputant avec les vicaires[1]. » Même esprit de concorde avec les autres réguliers. « Pas de discussions, surtout en chaire. Rien qui puisse scandaliser. Qu'ils parlent, eux, selon l'inspiration de leur charité ; vous, votre devoir est de vous taire et de prévenir tout scandale. Que si vous voyez qu'ils vous suscitent des embarras, d'où il résulte quelque offense de Dieu, parlez-en au seigneur Évêque, pour qu'il vous mande, eux et vous, auprès de lui, et qu'il mette fin d'autorité à ces querelles. Mais que cela même se fasse sans scandale du peuple. Eux et nous, n'avons qu'un but, glorifier Dieu et sauver les âmes... Visitez ces Pères de temps à autre, et faites tout pour conserver et accroître la charité[2]. »

Enfin Xavier s'adresse au supérieur religieux. Que sera son gouvernement ? Question importante après les écarts du Père Gomez. Le saint répond : il sera fait de modestie, de bonté et de retenue[3]. Il n'en dit pas davantage : mais nous savons que pour lui tout est contenu dans la formule : *Societas Jesu, societas amoris*. La douceur cependant ne répond pas à tout : il y a temps pour sévir. Les fautes de négligence, qu'on les reprenne le sourire aux lèvres. Quant aux fautes d'orgueil et de mépris, elles doivent être vigoureusement châtiées. Qu'on le sache, sur ce point le supérieur ne fléchit pas. Rien ne rend la désobéissance audacieuse comme une autorité timide[4].

Les frères non prêtres ont-ils trop bonne opinion d'eux-mêmes ? veulent-ils « se faire plus qu'ils ne sont » ? qu'on les ramène à la vérité de leur situation, en leur montrant un visage austère, et en les appliquant à des offices mortifiants[5].

Le supérieur doit surveiller, mais comme le Père Ignace,

1. P. 919.
2. P. 921.
3. P. 905, 913.
4. P. 914 (n. 4).
5. P. 754 (n. 10), 904 (n. 10-11), 914 (n. 4).

François ne veut pas qu'il fasse tout par lui-même qu'il sache se décharger sur des hommes de confiance[1].

Sévérité dans le choix des novices : pas de novices trop jeunes, ou sans jugement, ou sans moyens, ou dont la vocation serait trop humaine, ou qui seraient d'origine juive[2]. Peu de candidats, mais tous bien doués et d'un cœur à entreprendre de grandes choses[3]. Une formation en tout semblable à celle de Rome et de Coïmbre. Il faut les façonner à l'abnégation mais sans recourir à des actes étranges qui scandaliseraient le public (allusion peut-être à certains procédés d'Antoine Gomez). Si on veut les mortifier au dehors, que ce soit en des choses qui, par elles-mêmes, sont édifiantes, comme soigner les malades et mendier pour les pauvres[4].

Plus de sévérité aussi, dans la promotion aux ordres des jeunes religieux. On a été trop indulgent, et il y a eu des scandales. « Ne vous avisez pas de faire ordonner de ces ignorants : ils finissent tous par laisser voir ce qu'ils sont... Ne vous fiez pas aux dehors, ne faites pas grand cas de leurs gémissements et soupirs...Considérez, non leurs larmes, mais leur abnégation, et la mortification du cœur plus que celle du corps[5]. »

Inutile de pousser plus loin l'analyse de ces documents. Ils complètent ce que nous savions déjà des idées de Xavier en matière de gouvernement et d'apostolat. Il est difficile de ne pas y noter, après Bartoli, une singulière conformité de vues générales avec celles que, à la même époque, mais à l'autre bout

1. P. 918, n. 15; cf. *Scripta de S. Ignatio*, p. 284, 287.

2. P. 914 (n. 5), 915 (n. 7), 916 (n. 12). Sur tous ces points, comparer saint Ignace, *Constitutions*, P. I, ch. 2, n. 6, 11, 12, etc.

Pour les candidats d'origine israélite, la phrase de François Xavier est à noter : « *Guardai vos de nunca receber pessoas... que o P. Ignacio deffende que se não recebão, como os que vem de linhagem Hebraeorum* » (p. 916-917). La pensée de saint Ignace paraît un peu outrée. Il avait une certaine défiance à l'égard des « nouveaux chrétiens » et voilà pourquoi dans l'*Examen generale* il demande qu'on s'informe auprès du candidat, « *num a progenitoribus jam olim christianis, an a modernis descendat* (*Ex.*, ch. III, 2). Mais il ne voit pas là un empêchement majeur, car il n'en parle pas dans les *Constitutions* (Voir Polanco, t. III, p. 371; — *Epistolae*, t. II, p. 623, n. 7; — *Epist. Mixtae*, t. II, p. 314, 626, 656, 689, 786; III, 392; — Astrain, t. I, p. 74). C'est seulement en 1593-94, après de graves difficultés dont souffrirent les provinces d'Espagne, que la 5e Congrégation exclut les candidats d'origine israélite.

3. P. 986, 916-917.

4. P. 904 (n. 10), 906 (n. 2), 914 (n. 5).

5. P. 907 (n. 3), 917 (n. 13).

du monde, Ignace consignait dans ses Constitutions. Même prééminence donnée à la vertu d'obéissance, même amour des œuvres humbles, même sévérité dans le choix des candidats, même facilité à congédier quiconque ne paraît pas convenir à la Compagnie. D'un saint à l'autre il y avait une sorte d'harmonie préétablie, et les historiens qui l'ont signalée n'ont pas eu tort d'y voir l'action de Dieu.

III. — *Le courrier d'avril 1552.*

Mais cet accord sur les points essentiels, sur tout ce qui touchait à l'esprit même de la Compagnie, ne pouvait suffire. Xavier sentait que, à la mission des Indes, quelque chose manquait. Rome ne la connaissait pas assez. Les lettres ne pouvaient tout dire. Il fallait envoyer en Europe un homme ayant vu les choses de près. L'idée était ancienne, Lancilotti en avait déjà écrit à saint Ignace[1]. Le Père François approuvait[2]. De Rome on avait répondu que le mieux serait que Maître François lui-même fît le voyage[3]. A son défaut, en janvier 1551, Melchior Gonçalez avait été choisi : déjà il attendait à Cochin le moment de partir quand il fut rappelé à Baçaim par les réclamations du public[4]. Xavier sentait qu'on ne pouvait tarder davantage. Mais qui envoyer? Ceux dont les lumières eussent été plus utiles à Rome étaient les plus indispensables dans les Indes. Impossible de dégarnir aucun poste.

François résolut de confier cette mission délicate à un simple frère, André Fernandez. C'était un novice reçu à Ormuz par le Père Barzée. Par quelles qualités rares avait-il fixé le choix du Provincial? nous ne savons; mais il s'acquitta si bien de sa tâche que saint Ignace le fit élever au sacerdoce. Il ne pouvait partir qu'en janvier de l'année suivante, et avait par conséquent près d'un an devant lui pour se renseigner[5].

Quant au thème qu'il avait à développer, il était tout entier

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 15-16 (lettre de 1546).
2. P. 61 (1548).
3. *Epistolae S. Ignatii*, t. I, p. 648; t. II, p. 290.
4. Polanco, t. II, p. 403.
5. Il arriva à Lisbonne en septembre 1553 (Polanco, t. III, p. 398). Sur la mission de Fernandez, Polanco, t. II, p. 758, 777; III, 398, 405, 409; IV, 547, 551; V, 50, 600; *Epistolae S. Ignatii*, t. IX, p. 546, 557, 565, 570, 579, etc.

contenu dans les lettres dont il était porteur, le dernier courrier de saint François Xavier[1]. Il n'y avait pas trois mois que le saint avait écrit en Europe : mais sa correspondance de janvier n'était pleine que du Japon et de la Chine. Depuis il a revu l'Inde et c'est elle qui le préoccupe.

Il informe Simon Rodriguez des expulsions que, à sa grande douleur, il a été obligé de faire[2], et de la nomination de Barzée comme recteur[3]. A saint Ignace, comme pour répondre aux étonnements que son départ ne manquera pas de provoquer, il déclare que sa décision lui met l'âme en paix, et qu'il s'éloigne en toute sécurité. Barzée, qu'il laisse derrière lui, est comblé des dons de Dieu[4].

Il en vient ensuite à la mission de Fernandez. Le Frère devra insister par-dessus tout sur le choix des sujets à envoyer, et sur les conditions du recrutement de la Compagnie aux Indes. Nous avons ici le dernier mot du saint sur la question, et c'est le plus sévère. En général, et sauf le cas très rare d'un sujet ayant achevé ses études en Europe, les Portugais du pays fourniront bien des frères, mais non pas des prêtres. Comme pour souligner cette observation, Xavier renvoyait en Portugal le Frère André Carvalho, un jeune gentilhomme entré dans la Compagnie aux Indes, pieux, mais peu instruit et que d'aucuns, des amis peut-être, semblaient vouloir pousser sans retard au sacerdoce[5].

Les prêtres devront donc venir d'Europe. Il les faut robustes, surtout en certaines missions, Chine, Japon, Moluques, Ormuz. Plus ils seront aguerris, plus ils feront de bien[6]. Au Japon, qu'on envoie des savants, surtout en astronomie[7]. Par-dessus tout des hommes de Dieu, pouvant faire face aux persécutions, vivre sans communions ni messes, — c'est le cas au Japon, — traverser sans fléchir les occasions du péché[8].

1. Billet du 27 mars, à Rodriguez (n. 107, p. 714). Lettres au même : du 7 avril (n. 111, p. 723), du 8 (n. 111, p. 730), et du 9, à saint Ignace (n. 112, p. 736). Lettres à Jean III, sans date (n. 113, p. 741).
2. *Mon. Xav.*, p. 723 (n. 3).
3. P. 724 (n. 4).
4. P. 737 (n. 3).
5. P. 744; cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 123; — Polanco, I, p. 344.
6. P. 725-727.
7. P. 725, 73 8.
8. P. 726, 738 (n. 5).

François voudrait quelque chose de plus, quatre ou cinq Pères d'expérience, pour former le fond solide du personnel et donner le ton à tous. Inutile qu'ils soient prédicateurs ; mais qu'ils aient science et vertu[1]. Barzée, précisant la pensée du Provincial fera bientôt observer que Goa était, pour le commerce, égal à Lisbonne. Les habitants s'y montraient, en fait de privilèges, aussi pointilleux que ceux de la métropole. Donc surveiller les choix. Cela, pour le talent ; pour la vertu, il notait que, sous ce climat, une heure d'oraison ou de travail fatiguait plus que dix en Europe : et cependant où avait-on plus besoin de prier ? C'est assez dire qu'il ne faut aux Indes que des vertus éprouvées[2].

En somme les besoins de Goa revenaient à ceci : un profès de Rome pour donner l'esprit authentique de la Compagnie, trois ou quatre hommes de confiance, dont un maître ès arts et un théologien.

Toutes ces requêtes, André Fernandez devait les porter jusqu'à Rome. La raison que François en donne à Simon Rodriguez était de nature à faire réfléchir le Provincial de Portugal. Il voulait qu'on insistât auprès du Père Ignace pour qu'enfin il envoyât au collège l'homme de son choix et de sa droite, ayant vécu près de lui, traité avec lui, sachant comment on procédait à Rome[3]. Ainsi

1. *Mon. Xav.*, p. 726 (n. 8), 738 (n. 8, 9).
2. Polanco, t. II, p. 777, 778.
3. *Mon. Xav.*, p. 725 (7), 727 (12). Quand ces lettres partirent en 1553, le Père Barzée y joignit, pour les soumettre à saint Ignace, les règlements adoptés par lui à Goa, et où probablement il avait conservé bien des traditions de Coïmbre. Ils ne furent pas entièrement approuvés. On loua son zèle mais on le trouva excessif. Polanco, t. II, p. 777; — *Epist. S. Ignatii*, t. VI, p. 90, 91.

Dans cette correspondance d'avril 1552, notons la communication relative aux Espagnols et au Japon. Des Portugais prièrent Xavier de faire avertir la cour de Madrid que les Castillans couraient grand risque de se briser sur les récifs, si, de la Nouvelle Espagne et des Moluques, ils essayaient de gagner le Japon. De plus, si les vaisseaux se brisaient sur la côte, ils seraient confisqués, et l'équipage massacré (p. 731). Cet avis a scandalisé certains historiens, comme le biographe protestant, H. Venn. Ils y ont vu un acte de politique peu scrupuleux (cf. H. Haas, *op. cit.*, p. 153, citant et réfutant le biographe anglais). Xavier se fait complice des Portugais dans leur accaparement du commerce au Japon. C'est lui prêter gratuitement des pensées bien étrangères à ses préoccupations. Il a été circonvenu par les marchands portugais, voilà tout. Encore faut-il ajouter que, d'Amérique ou des Moluques au Japon, la route était réellement dangereuse. Puis les Portugais avaient leurs raisons de vouloir maintenir les Espagnols à l'écart. A chacun son hémisphère. Voilà pourquoi, depuis cinquante ans, ils gardaient un secret absolu sur la route des Indes et la géographie précise de leurs colonies (Jurien de la Gravière, *Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes*, t. I, p. 121). Sans le savoir, Xavier prêtait l'appui de son nom à cette politique, peu généreuse, mais

l'idéal de Coïmbre, les règlements dus à Rodriguez, les procédés de Rodriguez, les hommes de Rodriguez, ne lui suffisent pas : il lui faut les traditions de Rome et d'Ignace. Rodriguez sut-il lire entre les lignes ? A lui, on demandait les hommes : à Ignace on demandait l'esprit.

IV .— *Simon Rodriguez et Antoine Gomez.*

Comme toujours, la lettre au Père Simon se terminait par une page d'effusions : « Que je voudrais vous revoir avant de mourir, mon frère Maître Simon ! Je vais me demandant comment satisfaire à ce désir. Il me semble qu'il serait rempli si venaient à s'ouvrir les portes de la Chine. » Rodriguez n'avait-il pas parlé jadis de venir dans les Indes ? Qu'il vienne donc prêcher en Chine, et, avec lui, une foule de ses novices de Coïmbre[1] ! « Je voudrais une lettre de vous bien longue, si longue qu'il me fallût trois jours pour la lire, avec force détails sur votre voyage à Rome, ce que vous avez fait en cette réunion, les décisions que vous avez prises. C'est la chose dont je suis le plus curieux au monde. Mes péchés m'ont empêché d'y assister : j'ai peur que vos occupations ne vous permettent pas de m'écrire aussi longuement. Dites au Frère qui vous accompagnait à Rome de me faire la charité d'un récit de tout cela ; ce me sera une grande consolation[2]. »

Hélas ! ce récit dont Xavier était avide lui eût causé toute autre chose que de la joie. Le Père Simon Rodriguez, le frère si aimé, malade d'âme et de corps, traversait une crise douloureuse. Nous n'avons pas à détailler son histoire : quelques lignes suffiront.

Il avait fait de grandes choses pour la Compagnie en Portugal ; il avait créé une province qui, en 1552, comptait 318 membres et fournissait des missionnaires aux Indes, au Brésil, au Congo. Tel était le zèle de ses religieux que, couramment, on

prudente. Les marchands qui l'inspiraient n'obéissaient qu'à leur intérêt. Lui, voyait le salut de tant de marins qui allaient se perdre pour un peu d'or. Le message fut porté à Madrid en 1554 par le Père Araoz (Polanco, II, p. 551, 552). Les relations entre le Japon et les Espagnols des Philippines ne commencèrent qu'en 1594.

1. *Mon. Xav.*, p. 728 (n. 14), p. 729 (n. 17).
2. *Ibid.*, n. 15 et 16.

les appelait les apôtres[1]. Mais cette belle médaille avait son revers.

Il n'est pas vrai, comme on le disait, que Rodriguez cherchât à vivre à part, lui et sa province, indépendants du Père Ignace, sous la tutelle et avec l'aveu du roi. Le roi dément l'allégation[2]. Mais la tendance particulariste n'en était pas moins certaine. Sous prétexte qu'il était un compagnon du Père Ignace, et compagnon de la première heure, Simon se croyait des droits spéciaux. Sa province gardait des traditions locales qui rendirent malaisée la mise en vigueur des Constitutions. Les rapports avec Rome étaient rares et sommaires. Le gouvernement laissait à désirer. Le Père Simon donnait plus à la mortification extérieure qu'à la lutte contre l'amour-propre. Dans l'ardente jeunesse qu'il animait de son esprit, l'obéissance était peu estimée. Lui-même commandait peu : il préférait conseiller. Par une conséquence imprévue, mais logique, les violents efforts vers un ascétisme austère se soutenaient mal ; et, des mortifications excessives, l'on passait au laisser-aller, au relâchement, à l'insubordination[3]. Tel était l'esprit, fait d'outrance et de laxisme, mais surtout très opposé à l'esprit de discipline qui prévalait à Rome, dont Antoine Gomez avait apporté quelque chose à Goa.

Ajoutons que Rodriguez était l'inconstance même. Il voulait fuir la cour et s'y croyait nécessaire ; vivre en ermite, et il ne pouvait s'arracher aux affaires du dehors. Un jour il écrit à Rome qu'il est décidé à partir pour les Indes, sans même demander au roi son avis : il mènera avec lui une douzaine d'étudiants de Coïmbre, et, de Goa, gagnera l'Éthiopie[4]. Un mois plus tard, c'est au Brésil qu'il veut aller, et le roi lui accorde un congé de trois ans[5]. En tout cela, il était un homme qu'il oubliait de consulter, son supérieur, le Père Ignace. S'il l'avisait de ses projets, il n'attendait pas la réponse. Le bruit de ces départs passa jusqu'aux Indes, et Xavier tressaillit de joie à la pensée de revoir son bien-aimé frère Simon. Il le lui écrivait ; mais

1. *Epistolae Mixtae*, t. III, p. 25 ; — Polanco, t. II, p. 133, 134, 357, etc.
2. Lettre citée par Cros, II, p. 424, note.
3. Astrain, p. 589.
4. *Mon. Xav.*, p. 479.
5. Astrain, p. 590.

par quel pressentiment mystérieux ajoutait-il : « Que ce soit avec l'autorisation et par l'ordre du Père Ignace : il est notre Père, nous lui devons obéissance ; nous ne devons pas bouger qu'il ne l'ordonne (1545)[1] » ? Mais tous ces projets n'étaient qu'agitation vaine. Rodriguez ne bougea pas.

Le changement du provincial s'imposait. Nous ne dirons pas les difficultés que saint Ignace trouva dans l'exécution de cette mesure. Comme il ne voulait rien brusquer, il fallut plusieurs années pour en venir à bout. Il fit tout pour que l'éloignement du Père Simon ne ressemblât en rien à une disgrâce. Il lui laissa le choix entre partir pour le Brésil, comme il l'avait demandé, ou aller fonder la province d'Aragon. Mais Rodriguez ne voulait ni de l'Aragon, ni du Brésil. Il se disait malade, et entendait rester en Portugal. Il priait un théologien de ses amis d'examiner si, en conscience, il était tenu d'obéir[2]. Cela se passait au commencement de mai 1552, au moment où saint François Xavier naviguait déjà vers Malacca et la Chine.

Devançons un peu les événements. Deux mois et demi plus tard, François étant sur le point de s'embarquer de nouveau s'entretenait avec les Pères de Malacca. Tout à coup on le vit se jeter étendu sur le lit où il était assis, et il resta ainsi longtemps. Dormait-il ? Veillait-il ? Les Pères le regardaient stupéfaits, en silence. Enfin il se souleva, prononça plusieurs fois un nom propre et ajouta : « Ah ! Père un tel, que Dieu vous pardonne ! Que Dieu vous pardonne, Père un tel ! » Tous notèrent le fait et le jour pour pouvoir plus tard interpréter cette douloureuse exclamation[3].

Voici ce qu'ils purent apprendre. Rodriguez regrettait sa charge de provincial. Il critiquait son successeur, faisait centre d'opposition. Ignace alors envoya l'Espagnol Michel de Torrez muni de pleins pouvoirs. Le Père Simon reçut l'ordre formel de partir pour sa nouvelle province d'Aragon. Le roi ajouta ses conseils aux ordres du Visiteur et Rodriguez s'éloigna. Torrez alors passa au crible les communautés portugaises. Tombée au chiffre de 250 ou 260 sujets par la création des

1. *Mon. Xav.*, p. 376.
2. Astrain, *loc. cit.*
3. Cros, t. II, p. 306, 423, 424, citant Seb. Gonçalvez ; — Valignano, p. 152. *Mon. Xav.*, II, 889.

provinces des Indes et du Brésil, la province de Portugal, à la fin de 1552, n'en comptait plus que 105 ; le reste avait fait défection. Rodriguez lui-même, qui ne se résignait pas à son exil, faillit être congédié par le Père Ignace. Il fallait ces actes énergiques pour sauver la Compagnie en Portugal. Ces détails ne seront pas inutiles pour donner à certaines mesures de saint François Xavier leur véritable portée.

Au lendemain de cette tempête, saint Ignace tourna les yeux vers les Indes. Il rappela François en Europe[1]. Sa lettre ne fait aucune allusion à ce que nous venons de raconter. On s'est demandé pourtant si le saint fondateur ne comptait pas sur la présence du missionnaire en Portugal pour apaiser les conflits et cicatriser les blessures. Mais, à cette date, Xavier déjà avait reçu sa récompense. Ses frères d'Europe l'ignoraient : ils continuaient à recevoir ses lettres. Vers la fin de 1553, arriva le courrier écrit à Goa et à Cochin plus d'un an auparavant, et apporté par André Fernandez.

A ce moment, Simon Rodriguez était à Rome, insistant auprès du Père Ignace pour qu'on lui fît son procès en règle. Le saint fondateur eût préféré ensevelir tout le passé dans l'oubli ; mais Rodriguez tenait à être jugé, et un tribunal intime fut constitué. C'est au cours de la procédure que dut lui être remise la lettre si tendre et si fraternelle du grand missionnaire. Ne fut-elle pas pour quelque chose dans l'humilité avec laquelle il accepta la sentence de ses juges[2] ?

Les événements de Portugal avaient eu leur contre-coup jusque dans les Indes, où la majorité des missionnaires avait eu Simon Rodriguez pour supérieur. Et, lorsqu'on voit ce dernier menacé d'expulsion par saint Ignace, pour ne pas accepter assez humblement sa disgrâce, s'étonnera-t-on que, de son côté, Xavier en soit venu à faire signifier au Père Gomez que les liens étaient rompus entre son ordre et lui ?

La mesure qui l'avait exilé dans la forteresse lointaine de Diu était-elle un suprême appel à la conscience du Père, ou cachait-

1. *Epistolae*, t. V, p. 124.

2. Astrain, p. 629. Rodriguez vécut jusqu'en 1569. Il mourut alors très pieusement à Lisbonne où le Père Mercurian, alors Général, lui avait permis de revenir en 1564. Il avait erré surtout par manque de jugement.

elle au public la volonté arrêtée de prendre à bref délai une mesure définitive? Nous l'ignorons. Nous ignorons de même comment Gomez avait accepté sa pénitence. A en juger par les actes du Provincial, il est à craindre que, lui non plus, n'ait compris ni sa faute ni son châtiment. Toujours est-il qu'au moment de partir, François remit au Père Barzée ce billet : « Maître Gaspard, en vertu de l'obéissance, vous ferez ce qui suit. Premièrement, si Antoine Gomez, pendant l'année courante, sort de Diu pour aller ailleurs, quel qu'en soit le motif, vous ouvrirez la cédule ci-incluse et lui en enverrez copie, l'original restant en votre pouvoir, et vous lui écirez en conséquence. Lorsque les navires seront partis pour le royaume (donc en février 1553), quand même Gomez n'aurait pas bougé de Diu, vous ouvrirez la cédule et lui en enverrez copie. Vous montrerez l'original au seigneur évêque qui le munira d'un « certifié conforme ». Vous prierez le seigneur évêque de lui écrire et de lui donner ses ordres comme à son subordonné. Le mieux, à mon avis, serait de le laisser à Diu[1]. »

Ainsi, dès avril 1552, le parti du saint était pris : Gomez ne devait plus appartenir à la Compagnie. S'il ne le frappait pas lui-même et immédiatement, c'est que l'ancien recteur gardait ses partisans à Goa. Plusieurs s'offensaient des rigueurs exercées à son endroit[2]. Il fallait laisser aux passions le temps de s'apaiser. Au bout d'un an, le calme serait revenu; la sécularisation se ferait sur place et sans difficulté. Que si Gomez quittait son lieu d'exil, son insubordination éclatait aux yeux et les sévérités de François se justifiaient d'elles-mêmes.

Mesures très sages, on le vit bientôt. Le vieux levain laissé par l'ancien recteur n'avait point disparu. Gomez avait ses défenseurs jusque dans le collège. Barzée dut à son tour sévir contre deux mécontents, André Montero et le prêtre Michel Nobrega : ils furent expulsés. Plus tard, se rendant à Mascate ils tombèrent aux mains des Turcs. Montero fut décapité. Nobrega, jeté dans les prisons du Caire, finit par être racheté, et rentra dans la Compagnie[3].

1. *Mon. Xav.*, p. 744.
2. Valignano, p. 145.
3. Polanco, t. II, p. 399-400, 746; III, p. 483; IV, 128; V, 669; — Orlandini, P. I, l. XII, n. 81, 83.

Quant à Gomez, le coup qui le frappait lui ouvrit les yeux. Il reconnut ses torts et écrivit à saint Ignace pour obtenir son pardon. Comme on ignorait encore à Rome les motifs de son expulsion, il lui fut répondu de venir s'expliquer. S'il avait été congédié pour des défauts qui le rendraient inutilisable, la sentence du Provincial serait maintenue ; sinon, le Père Ignace aviserait. Gomez partit donc : mais le vaisseau qui l'emportait sombra et le Père disparut dans le naufrage (1555). « Miséricordieux châtiment, dit le Père Valignano. Dieu ne frappa Gomez en ce monde que pour lui pardonner dans l'autre, et enseigner à tous combien il leur importe de s'établir solidement dans l'humilité et en toute vertu ; à cette condition seulement, nos autres talents nous seront profitables[1]. »

V. — *Le départ*

Revenons maintenant à notre apôtre qui fait ses derniers préparatifs. Il emmène avec lui pour la Chine, un Père, un Frère, et un interprète. Deux Frères seulement sont à destination du Japon. Ils reconduisent l'ambassadeur du daimyô de Bungo, et les deux samuraï que Xavier avait crus faits pour les études et qui s'en retournent chez eux[2]. C'est peu de chose pour une mission qui donne tant d'espérances. Mais le saint comp-

1. Valignano, p. 145 ; cf. Polanco, t. II, p. 776 ; — *Epistolae S. Ignatii*, t. VI, p. 89. Parmi les religieux congédiés par Xavier, Polanco (t. IV, p. 551) cite encore un *Père Melchior Gonzalez*. Faut-il l'identifier avec l'ancien supérieur de Baçaim? Les anciens historiens (Sousa, t. I, p. 669) ont hésité. D'une part les éloges ne manquent pas. sur le missionnaire (Lancilotti, dans les *Diversi Avisi* de 1558, fol. 98 ; A. Gomez *ibid.*, fol. 100 ; Barzée, fol. 119, etc.). D'autre part, dans une lettre de décembre 1551 *ibid.*), Barzée avait dit que, lors de son passage à Baçaim, il avait trouvé Gonçalez agonisant, probablement empoisonné pour la foi. Les historiens en ont conclu qu'il était mort martyr, entre les bras de Barzée. Mais de la mort elle-même, les correspondances du temps et les historiens anciens (Polanco, Valignano, Trigault, Lucena) ne disent pas un mot. Bartoli est le premier qui en parle (l. V, n. 35).

Par ailleurs, au début de 1552, il y avait à Baçaim un M. Gonçalez dont Xavier était peu satisfait, qu'il mandait à Goa (*Mon. Xav.*, p. 702), qu'il remplaçait par Nunez Barreto, sur l'administration duquel il fait faire une enquête (p. 715, 716, 891). On a supposé là-dessus qu'il y avait deux religieux du même nom, à la même date et dans la même ville, un prêtre qui mourut martyr, et un frère qui fut expulsé (P. Philippucci, 1662 ; — *Mon. Xav.*, p. 946). Mais Polanco précise et dit que le *père* Melchior Gonçalez fut expulsé. Le Père de Sousa se demande si l'un ne s'appelait pas Melchior et l'autre Belchior (t. I, p. 669) ; c'est peu vraisemblable, on employait alors indifféremment les deux orthographes.

2. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159.

tait sur les recrues qui devaient venir d'Europe en automne : et il avait réglé ce qui suit. A Diu mettre un prédicateur et un Frère. A Cochin et à Baçaim, si on le peut, remplacer Nunez et Eredia par de meilleurs prédicateurs et les faire partir pour le Japon; sinon, les laisser en charge et envoyer à Cosme de Torrès un prêtre et un frère [1]. Xavier comptait aussi sur les deux catéchistes japonais, Bernard et Mathieu : ils devaient aller en Europe avec André Fernandez, et là, intéresser le supérieur à la naissante mission du Japon. En même temps, eux-mêmes s'y feraient une idée de ce qu'était le christianisme en occident et cela sans doute leur donnerait une grande autorité sur leurs compatriotes [2].

Enfin sonna l'heure du départ. On était en pleine semaine sainte, époque de l'année où les Portugais aimaient à mettre à la voile [3]. Les adieux furent tristes. Xavier disait clairement à ses amis que c'était pour toujours : « Faites en sorte que nous nous retrouvions en paradis : c'est fini pour ici-bas. » Ou bien : « Je ne reviendrai pas vivant à Goa, mais mon corps y reviendra [4]. » A Catherine de Chaves, sa pénitente, il disait : « Nous ne nous reverrons plus » ; et, comme elle s'affligeait : « Allons, consolez-vous; vous me reverrez avant votre mort. » Elle le revit en effet, mais lors du triomphe que bientôt Goa devait faire à ses reliques [5].

Écoutons maintenant le Père Frois, témoin oculaire : « Le jour du départ approchait. Le soir, il nous réunissait dans le chœur de l'église pour les exhortations spirituelles. Elles remplissaient les Frères de consolation. Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient tant de force et de grâce qu'elles enflammaient tous les cœurs. Nous nous sentions changés en d'autres hommes. A la fin de sa dernière exhortation, il embrassa chacun de nous en pleurant, comme pour nous mettre tous dans

1. *Mon. Xav.*, p. 920, 941. Il n'y eut pas de départ en 1552.

2. P. 734. Bernard seul alla en Europe et n'en revint pas. Mathieu mourut à Goa, un mois après y être arrivé, dit le Père Frois (Cros, II, p. 150), certainement après le 6 avril, puisque Xavier, à cette date, parle encore de deux Japonais (*Mon. Xav.*, p. 734) ; voir *Sel. Ind. Ep.*, p. 157; — Polanco, II, p. 777.

3. Jurien de la Gravière, citant Lindschoten, *Anglais et Hollandais... dans les mers des Indes*, t. I, p. 122.

4. Cros, t. II, p. 420, 421, d'après les procès de canonisation et le Père Seb. Gonçalvez.

5. *Process. 1556*, Goa, n. 15.

son cœur; il nous dit d'être constants dans notre première vocation, dans une humilité profonde née d'une profonde connaissance de nous-mêmes, par-dessus tout, prompts à obéir; et, à plusieurs reprises, il insista sur cette vertu si chère à Dieu et si nécessaire à ceux de la Compagnie[1]. »

Alors sans doute il établit officiellement Barzée dans sa charge de recteur. Puis, « à genoux, en son nom, au nom des absents, il promit obéissance, et tous ceux qui étaient là en firent autant avec grande joie[2] ».

Le Père Frois continue : « Le soir du jeudi saint[3], quand on eut avec solennité enfermé le corps de Notre-Seigneur, il quitta la chapelle avec ses compagnons. Vous pouvez bien, mes très chers Frères, vous imaginer ce que chacun de nous ressentit en un si triste départ. Toutefois la consolation l'emportait sur la tristesse; car nous songions à la grandeur de l'entreprise et au martyre que le Père était sûr de rencontrer. »

C'était l'usage en Portugal, quand un vaisseau partait pour un dangereux voyage, de se réunir dans quelque chapelle et de prier pour les voyageurs[4]. Donc, tandis que quelques Pères accompagnaient Xavier jusqu'au port, les autres restèrent devant le Saint-Sacrement[5]. En passant, il entra chez son ami Cosme Anes, pour le saluer, lui et sa femme. « J'étais là, raconte Gille de Goys, dans leur maison. Entre autres choses, Anes lui demanda quand ils se reverraient. « Dans la vallée de Josaphat », répondit le Père; et, prenant congé, il monta sur le navire[6]. »

Il fallut attendre le vent pendant trois jours. Le saint profita de ce loisir pour compléter les conseils qu'il laissait à Barzée. Il en est d'assez piquants. Parlant du ministère à exercer près des femmes et des mesures de prudence qui s'imposent, il déclare qu'après tout, avec leur inconstance naturelle, le plus court moyen pour les sanctifier, c'est de sanctifier leurs maris.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159-160.
2. Polanco, t. II, p. 731.
3. Frois fixe très nettement la date; ce fut le 14 avril. Le Frère de Alcaçova et le Père Brandon disent que le départ eut lieu le jour de Pâques (Cros, II, p. 361-362). Polanco donne les deux dates (II, p. 731-782). Xavier dut rester en rade pendant trois jours et ne partir définitivement que le jour de Pâques.
4. *Epistolae Mixtae*, t. II, p. 535.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 159.
6. *Process. 1556*, Goa, p. 32.

« S'il y a discorde entre les époux, traiter avec le mari, lui faire faire quelques méditations sur les grandes vérités, suivies d'une confession générale. Ne pas croire les femmes qui voudront, sous prétexte de dévotion, se séparer de leur mari. Quand même ce dernier aurait tous les torts, ne le condamner qu'en tête à tête, sur sa propre sentence, avec douceur et amour. Aux femmes qui auraient mille raisons de se plaindre, montrer que leur devoir est de se soumettre, d'endurer, d'obéir, et qu'à ce devoir elles ont certainement failli par quelque endroit. Tenir la balance égale entre les deux : ne les croire complètement ni l'un ni l'autre; être bien persuadé qu'en ces sortes d'affaires les torts sont réciproques. En somme, prudence extrême[1]. »

Une fois encore, François fait un suprême appel à l'esprit de charité. Cette insistance répond-elle à quelque épisode récent ? Certaines polémiques retentissantes faisaient beaucoup de bruit en ce temps-là autour de la Compagnie en Espagne. Melchior Cano avait-il des émules jusqu'à Goa? Ou bien les dissensions existaient-elles ailleurs, de couvent à couvent, ou de couvent à église? Quoi qu'il en soit, Xavier disait à Barzée : « Avec les religieux et le clergé, humiliez-vous, abaissez-vous toujours; laissez passer la colère et la passion; j'entends, non pas seulement quand c'est vous qui avez tort, mais quand vous avez raison et qu'ils sont en faute. Contentez-vous de vous taire et d'avoir raison. Pas d'autre vengeance. S'ils ne font pas ce qu'ils doivent, ayez-en pitié; car, tôt ou tard, viendra le châtiment de Dieu et plus terrible que ni vous, ni eux, ne le croyez. Ayez pitié d'eux, priez pour eux. Ne cherchez de revanche ni en pensées, ni en paroles, ni en œuvres : ce serait chose dangereuse et damnable, et procédant de la chair et du sang. Sachez-le bien et n'en doutez pas; Dieu fait de grandes grâces à ceux qui, persécutés pour son amour, respectent leurs persécuteurs et restent patients. Dieu aura un soin spécial de confondre ceux qui vous poursuivent et gênent vos pieux ministères. Mais Dieu ne le fera pas, si vous, vous cherchez votre revanche. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous aviez quelque querelle avec les religieux, gardez-vous bien de leur dire, en présence du gouver-

1. *Mon Xav.*, p. 124 et suiv.

neur ou des séculiers, quoi que ce soit qui sente la discorde. Les séculiers en seraient scandalisés. Mais si ces religieux ont parlé contre vous, soit en chaire, soit en particulier, portez la chose au Seigneur Évêque : et que, vous et eux étant présents devant lui, il mette un terme à ces discordes. Dites de ma part au Seigneur Évêque que je le prie de s'en charger sans qu'intervienne aucun séculier. Pour vous, quoi qu'ils puissent dire, ne répondez pas en chaire... Songez que l'honneur de la Compagnie ne consiste pas à se faire valoir aux yeux du monde, mais à contenter Dieu, lequel ne veut pas que nous alimentions ces scandales et ces discordes[1]. »

Enfin le navire partit[2]. Il fit escale à Cochin où Xavier trouva de mauvaises nouvelles[3]. De Coulam, Lancilotti écrivait qu'il était sans ressources. Au cap Comorin, un nouveau deuil. Le Père Paul de Valle avait été pris par les Badages, maintenu captif pendant deux mois, insulté, battu, menacé de mort. Les néophytes, accourus en armes, l'avaient délivré. Poursuivi jusqu'à la côte, il avait dû fuir en pleine mer. Il était revenu tellement épuisé par la dysenterie que, peu après, il succombait (4 mars 1552)[4]. Henri Enriquez, resté seul prêtre européen, appelait au secours.

Xavier lui envoya le Père Antoine Vaz et le Frère Antoine Diaz[5]. Puis il écrivit à Barzée d'obtenir du vice-roi quelques secours pour Lancilotti. Il lui recommanda aussi les Pères de Cochin qui étaient à la gêne, dans une maison inachevée et sans clôture. Il demandait pour cela qu'on veillât bien au recouvrement des rentes à Goa, Bacaim, Ormuz. Il régla d'autres détails encore : inventaire à dresser des biens du collège de Goa. Exercices à faire faire à tel et tel dont il était peu satisfait, lettres sévères à envoyer au Père Cypriano, prêtre indigène à rappeler de la Pêcherie où il gênait les missionnaires[6]. Enfin, ayant pourvu à tout, il se rembarqua. C'était vers le 25 avril 1552[7].

1. *Mon. Xav.*, p. 927.
2. Tursellini (l. V, ch. v) met ici, entre Goa et Cochin, un épisode qui doit se placer pendant le retour du Japon, entre la Chine et Malacca.
3. *Mon. Xav.*, p. 571.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 157; — Sousa, t. I, p. 285.
5. *Mon. Xav.*, p. 752.
6. P. 756.
7. La dernière lettre, écrite de Cochin, est du 24 avril.

LIVRE NEUVIÈME

LA MISSION DE CHINE
LA MORT
(1552)

CHAPITRE PREMIER

DON ALVARO DE ATAÏDE
(Mai-juillet 1552)

I. — *Des Indes à Malacca*

La traversée dura un mois. Aux trois quarts du chemin, dans la passe qui sépare Sumatra des îles Nicobar, une forte tempête se leva. Deux grandes fustes, avec qui l'on naviguait de conserve, coulèrent à pic. La caraque était en danger. Le capitaine faisait déjà jeter la cargaison. François l'arrêta, déclarant que le vent allait tomber, monta au gaillard d'arrière, encouragea le pilote, Pierre Vaz, demanda la sonde, y attacha un morceau de sa soutane, avec quelques reliques peut-être, et la lança aux flots en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pitié pour moi et pour ceux qui sont ici. » Après quoi, il s'enferma dans sa cabine pour confesser. Deux heures plus tard, la mer était calme. Mais le saint disait au pilote : « Vous n'êtes pas au bout de vos peines. » Et, de fait, par deux fois, le navire faillit se briser sur les rochers. Tout cela fut raconté, en 1556, au premier procès de béatification, par le pilote en personne et un passager[1].

Cependant la pensée de Xavier restait fixée sur Malacca. Il était plein de pressentiments tristes. « Ah ! mes fils ! disait-il, Malacca est en grande détresse[2] ! » Et une autre fois : « Priez Notre-Seigneur ; je crains que le capitan ne s'oppose à notre voyage[3]. » Il allait donc, sûr de la volonté de Dieu, mais persuadé aussi

1. *Process.* 1556, Goa, n. 32 (Pierre Vaz) ; — Baçaim, n. 9 (Lopez de Aguiar) ; cf. VALIGNANO, p. 147.
2. *Process.* 1556, Goa, n. 32 (P. Vaz) ; cf. CROS, II, p. 421. *Mon. Xav.*, II, 886.
3. VALIGNANO, p. 147.

que ses projets avorteraient. Voilà pourquoi sans doute, renonçant à prendre le Père Gago pour compagnon, il lui rendit sa destination première; le Japon y gagna un prêtre de plus [1].

Dans les derniers jours de mai, les missionnaires débarquaient à Malacca. Un vaisseau était en partance pour le Japon. Balthasar Gago, Pierre de Alcaçova et Édouard de Sylva y montèrent, et, une semaine environ après, 6 juin 1552, poursuivirent leur voyage [2]. Le saint ne gardait plus avec lui que le Frère Alvaro Ferreira, le Chinois Antoine et un domestique malabar nommé Christophe.

Dès l'arrivée à Malacca, une de ses prévisions se trouvait réalisée. Une épidémie faisait de grands ravages. L'équipage du vaisseau fut atteint, et perdit jusqu'à trente personnes [3]. Xavier fut accueilli comme l'ange de la miséricorde. Il se mit, lui et ses compagnons, au service des malades. L'hôpital était encombré : la maison des Pères devint une infirmerie. Quand elle fut pleine, il aménagea en lazaret des coques de vaisseau échouées sur la plage, et put ainsi soigner encore une soixantaine de contaminés. Il les y portait sur ses épaules, mendiait pour eux, les préparait à la mort. On ne nous dit pas ce qu'était cette épidémie, mais elle se communiquait par le contact : or, Xavier, qui pourtant ne prenait aucune précaution et travaillait sous le soleil ardent, protégé seulement par un grand chapeau de paille, ne fut pas atteint [4].

1. *Mon. Xav.*, p. 767 ; — Lettre du Frère de Alcaçova, Goa, 1554, *Cartas de Japão* fol. lvj. De ce changement de destination, Polanco (II, p. 772) donne la raison suivante : « ne duos illos fratres sine sacerdote dimitteret, et quia ibi maturior et certior messis erat ». Ailleurs (V, p. 647) il suppose que les persécutions éprouvées par Xavier à Malacca, l'amenèrent à envoyer Gago au Japon. Ce n'est qu'à moitié vrai. Le changement de destination de ce Père et son départ pour le Japon sont antérieurs aux difficultés qui vinrent à Xavier du capitan. Reste qu'il les prévoyait.

2. Les trois missionnaires arrivèrent à Cangoxima le 14 août 1552. Alcaçova, deux ans après, fut envoyé à Goa pour les besoins de la mission et y mourut presque aussitôt, 1555. De Sylva mourut au Bungo en 1564 ; il avait composé un vocabulaire japonais (Sommervogel, t. VII, col. 1730). Gago travailla au Japon jusqu'en 1560 et mourut à Goa en 1583.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 32 (P. Vaz).

4. Bartoli, l. 4, n. 10 ; — Sousa, I, p. 483.

II. — *Le conflit*[1].

Le capitan de Malacca était toujours ce don Pierre de Silva dont le Père François avait eu déjà tant à se louer ; mais il touchait au terme de sa charge. Sa situation était fort amoindrie par la présence de son frère et successeur. Sous prétexte de fuir la vie trop dépensière de Goa, don Alvaro de Ataïde était arrivé à Malacca un an d'avance. Naturellement c'est vers lui que se tournaient les ambitions. Nommé *provedor* de la Miséricorde, il se trouva d'emblée à la tête des notables, et le capitan disait : « Avec sa *capa da misericordia* (son manteau de confrère), le voilà qui me vole ma forteresse. » Sur ces entrefaites, lui arriva de Goa le titre de *capitão mór do mar*, capitaine général de la mer, ce qui faisait passer sous sa juridiction le port et ses dépendances. A son frère ne restaient plus que la forteresse et la ville[2].

Ce n'est donc plus avec don Pierre de Silva, son ami, que Xavier devait traiter ; mais avec don Alvaro. Il arrivait, muni des lettres de l'évêque au « roi de la Chine[3] ». A Diogo Pereira, le vice-roi envoyait ses lettres de créance et ses patentes d'ambassadeur[4]. Pour les conduire tous deux jusqu'à Canton, Alphonse de Noronha mettait un « navire du roi » à leur disposition[5]. Pereira s'en était allé faire ses cargaisons, en vue du voyage, dans les îles de la Sonde. Il attendait à Singapour le moment de revenir à Malacca[6], et d'y prendre ce qu'on lui envoyait de

1. L'histoire des conflits entre Ataïde et Xavier est difficile à détailler. Nous n'avons aucune relation contemporaine complète. Le Père Perez dut en écrire une par ordre du saint (*Mon. Xav.*, p. 765) ; elle ne nous est pas parvenue ; mais le Père de Sousa paraît l'avoir consultée (I, p. 599). Les lettres de François sont des plus discrètes. Les détails fournis par Pinto (ch. 215) sont, comme toujours, suspects. Il y a peu à prendre dans do Couto (D. VI, l. X, ch. 7) et dans Andrada (P. IV, ch. 90). Polanco ne dit presque rien (t. IV, p. 645). Les anciens biographes Valignano, p. 148 ; Tursellini, l. V, ch. 6 ; Lucena, l. X, ch. 15) sortent peu des généralités. Bartoli est plus détaillé (l. IV, n. 11 et 12), mais il y a, comme toujours, un peu de rhétorique dans son récit. Celui de Sousa (*loc. cit.*) paraît encore le meilleur, comme rédigé sur pièces plus anciennes.

2. Do Couto, D. VI, l. X, ch. 7, p. 443. Quelques historiens, par exemple Sousa (p. 595), assurent que D. Alvaro devait son titre de *capitão mor* à Xavier lui-même et que le saint le lui avait apporté de Goa.

3. *Mon. Xav.*, 929, n. 2.

4. Sousa, p. 598, n. 73 ; cf. *Mon. Xav.*, p. 767, n. 4.

5. *Mon. Xav.*, p. 764, n. 1. « A embarcação que o senhor vice-rey me tinha dado. » Cf. 767, n. 4.

6. Do Couto, *loc. cit.*, p. 444.

Goa, denrées pour son commerce et présents pour l'Empereur. Il avait associé à son entreprise plusieurs autres marchands[1].

Xavier, par un billet, l'avait avisé de son retour[2], et peu après le *Santa Cruce* rentrait au port. Mais Pereira n'avait pas encore débarqué qu'une autre lettre l'avertissait d'être sur ses gardes et de ne pas souffler mot de l'ambassade[3]. Que se passait-il? Le saint n'avait point été mal reçu par le *capitão mòr*. Il avait eu l'occasion de l'entretenir, car, don Alvaro étant tombé gravement malade, il avait plusieurs fois dit la messe devant lui[4]. Rien ne prouve que l'officier se soit opposé tout d'abord aux projets apostoliques du Père. Mais celui-ci avait dû comprendre qu'il n'en allait pas ainsi des projets d'ambassade. Sans doute le fils de Vasco da Gama voyait avec envie un simple marchand accaparer à son profit tous les gains d'une entreprise superbe, argent, honneurs et crédit[5].

A peine Diogo Pereira était-il à terre qu'il vit les gens de don Alvaro enlever le timon de son navire et le déposer devant la maison du gouverneur. « Réquisition de guerre », déclara le capitan : une flotte javanaise était signalée aux environs. Par mensonge : un vaisseau qui venait de Solor et avait longé toute la côte de Java, entrait au port; les passagers n'avaient rien vu d'anormal. Les insulaires étaient trop occupés à se battre entre eux pour songer à Malacca. Restait à jeter le masque et Alvaro déclara qu'à aucun prix il ne permettrait à Pereira de partir en ambassadeur[6]. Et comme, à défaut d'une raison, il fallait au moins un prétexte, il allegua les intérêts mieux entendus de la couronne[7].

Une lutte était engagée qui, fatalement, devait se retourner

1. Ceux dont parle Xavier, p. 757, « todos os que vinhao em nossa companhia », et qui se trouvèrent lésés par les abus de pouvoir de don Alvaro.

2. Do Couto, p. 444.

3. Sousa, p. 596.

4. Lucena, l. X, ch. 15; — Sousa, *loc. cit.*, etc.

5. *Ibid.* Quelques historiens, comme Sousa, ajoutent que Pereira avait refusé à don Alvaro un prêt de 10,000 écus. Ce trait paraît emprunté à Mendez Pinto.

M. Whiteway (*The Rise of Portuguese*, p. 76) croit que Alvaro voulait punir Xavier d'avoir été l'ami de d. Alphonse de Sousa. Il estime que les historiens ecclésiastiques ont été injustes pour le *capitão mor*. Mais do Couto est aussi sévère que les biographes de Xavier; et, du reste, nous avons la correspondance du saint qui, toute discrète qu'elle est, en dit assez long.

6. Bartoli, l. IV, ch. 11; — du Jarric, I, p. 267; — Sousa, p. 596, etc.

7. *Mon. Xav.*, p. 758.

contre Xavier lui-même. Il ne manqua pas d'honnêtes gens pour s'interposer, et tout d'abord don Pierre de Silva. Il fut éconduit. Alors, dit-on, se voyant impuissant pour le bien, contrecarré à chaque instant par son frère, il démissionna et remit les clefs de la forteresse au *veador da fazenda*, le licencié François Alvarez[1]. Don Bernardin de Sousa, qui venait de quitter la capitainerie des Moluques, ne fut pas plus heureux[2]. D'autres intervinrent encore, et n'obtinrent que des éclats de colère[3]. Il fallait recourir aux actes d'autorité. A la réquisition de Pereira, François Alvarez crut pouvoir s'armer des lettres du vice-roi ; il somma le *capitão mór* de remettre en place le gouvernail et de laisser le voyage s'exécuter. Comme il semblait vouloir se faire obéir de force, Ataïde résolut de résister. Un planton de soldats fut mis près du gouvernail. Une bagarre sanglante pouvait s'ensuivre. Était-ce ainsi qu'il fallait soutenir la cause de Dieu ? Xavier persuada au *veador* de s'en tenir là : c'était à lui maintenant d'agir[4].

Il se souvint qu'il était nonce apostolique. A vrai dire, à part l'évêque de Goa et lui, qui donc aux Indes, en dehors du tribunal de la pénitence, s'en fût douté ? L'œuvre concertée avec Diogo Pereira était avant tout une œuvre d'apostolat. En arrêtant l'ambassadeur, c'est le nonce que don Alvaro entravait. Or il y a, de par les lois ecclésiastiques, des censures portées contre quiconque ose s'opposer à un nonce dans l'exercice de ses droits. Il y va de l'excommunication ; sans doute le *capitão mór* l'ignorait. François résolut de l'éclairer. Il pensait qu'au simple exposé de ce qui le menaçait, un catholique ne pouvait passer outre. Il rédigea donc un court mémoire qu'il remit au vicaire épiscopal, Jean Soarez, pour être lu à l'intéressé, par-devant témoins.

Il établissait d'abord la vérité de son titre, racontait comment Paul III avait envoyé ses lettres de nonciature au roi, qui les lui avait remises en main propre, comment l'évêque de Goa les avait reconnues, comment ledit évêque, à son tour, le

1. Do Couto, *loc. cit.*, p. 445 ; — Andrada, ch. 96, p. 113-114.
2. *Ibid.*
3. Do Couto, Pinto, etc.
4. Sousa, p. 596, 597.

déléguait auprès du « roi de Chine » pour lui annoncer la loi de Jésus-Christ. Le vicaire devait prendre connaissance des lettres du prélat.

Puis il passait au titre d'ambassadeur donné à Pereira ; l'authenticité constait des provisions envoyées par le vice-roi, et de l'injonction faite par le même au capitan de la forteresse d'avoir à exécuter ses ordres. Xavier poursuivait :

« Or, le seigneur capitan s'oppose à l'embarquement et au voyage, si utiles au service de Dieu et à l'accroissement de notre sainte foi. Je requiers donc Votre Révérence, de la part de Dieu et du seigneur évêque, votre supérieur, dont vous tenez ici la place, d'appeler l'attention du seigneur capitan sur « l'extravagante[1] » *Super gentes*, laquelle maudit et excommunie tous ceux qui empêchent les nonces apostoliques d'exécuter leurs mandats. Je requiers Votre Reverence de la part du seigneur votre prélat, — et j'insiste. — d'avoir à declarer au seigneur capitan la dite extravagante. Priez-le de la part de Dieu et du seigneur évêque, de ne pas mettre obstacle à un voyage approuvé par le vice-roi. S'il n'obeit pas, il encourt l'excommunication, laquelle lui est fulminée, non par l'evêque, non par Votre Revérence, pas plus que par moi, mais par les saints papes, auteurs des canons. Et Votre Revérence dira de ma part au seigneur capitan, que je le supplie par la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ de ne pas braver une telle censure. Car je ne doute pas que Dieu ne l'en punisse, plus rigoureusement qu'il ne croit. Votre Révérence me rendra cette lettre avec la reponse du seigneur capitan, pour que le seigneur évêque voie bien que, si ce voyage ne s'accomplit pas, il ne faut pas qu'on l'impute à ma negligence. Allez vite, car la mousson passe. Vous ferez chose très agréable à Dieu, et très charitable à mon endroit. Car il n'est pas possible que le capitan, sur la lecture des censures, ne me laisse immédiatement partir[2]. »

« Le Père François Perez, raconte l'auteur de l'*Oriente conquistado*, porta cette requête au Père Jean Soarez, lequel, constatant son bien-fondé, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen

1. On appelle ainsi les décrétales qui sont en dehors (extra-vagantes) du *Corpus Juris*.
2. *Mon. Xav.*, p. 928.

de briser l'obstination de don Alvaro, prit avec lui l'« auditeur général » François Alvarez, et, tous trois, allèrent livrer une dernière bataille. Ils emportaient avec eux les provisions du vice-roi et ses lettres à l'empereur de Chine. Quand ils se furent assis, le vicaire s'acquitta, et fort bien, de sa mission, montrant quel péché commettait le capitan, comment il encourait la censure fulminée par les canons. Sur quoi il l'avertissait comme pasteur, il le priait comme ami, il le suppliait comme serviteur, de ne pas le contraindre à déclarer l'excommunication, car alors il ne pourrait plus rien faire en sa faveur, et l'on n'aurait pas de peine à trouver qui gouvernerait à sa place. L'auditeur, voyant alors le peu de cas que don Alvaro faisait de la censure ecclésiastique, produisit les provisions du vice-roi, et, pour la seconde fois, lui notifia le *cas majeur* (de lèse-majesté) qu'il allait encourir. Là-dessus Ataïde bondit de sa chaise, lança un crachat à terre, l'écrasa du pied et cria : « Les provisions du roi, je m'en soucie comme de cela ! » Ce détail, ajoute le Père de Sousa, se lit dans une lettre du Père François Perez. Puis, d'une voix tonnante, si forte que, par les fenêtres ouvertes, on l'entendit jusque dans la rue, il se mit à calomnier le saint, ce pervers, cet hypocrite, faussaire de lettres apostoliques. Du maître, la fureur passa aux valets. Toute la domesticité du *capitão mór* en vint à ce point d'insolence, au rapport de témoins oculaires, que le saint ne pouvait plus sortir de chez lui sans rencontrer quelque troupe de vauriens qui l'accompagnaient de paroles et de gestes, comme on n'oserait en adresser au pire homme du monde ; car c'est ainsi qu'Alvaro désignait le Père. Lui-même, Xavier confessait à Francisco Perez que, depuis dix ans qu'il était aux Indes, jamais il n'avait rencontré persécution semblable, pas même chez les sauvages et les idolâtres[1]. »

A toutes les insultes, il se contentait de répondre : « Dieu soit béni. » Mais le moment vint où il lui fut impossible de paraître en ville. Sa consolation était de passer les nuits prosterné devant l'image de Notre-Dame dans son église, et parfois les veilleurs le trouvaient ainsi étendu sur les degrés de l'autel.

1. Sousa, p. 599.

Le matin, il disait la messe pour don Alvaro : c'était sa vengeance. Les honnêtes gens souffraient de ce conflit honteux, mais, par crainte du maître, ils se taisaient. Seul parfois, le vicaire allait, au nom du saint, faire quelque nouvelle tentative : il n'obtenait qu'une réponse : « Qu'il me montre les lettres du pape[1] ! »

Que faire maintenant ? L'ambassade entravée, remise à une date inconnue, impossible peut-être, de quel côté allait se tourner l'apôtre ? Il était absolument décidé à tout tenter pour pénétrer en Chine. Pourrait-il s'y faire écouter ? parviendrait-il à délivrer les Portugais prisonniers ? à recueillir dans ce pays inhospitalier autre chose que le martyre ? Mais il irait à la grâce de Dieu. Loin de briser son courage, la persécution l'avait exalté[2].

Cependant le capitan achevait son œuvre. La mission de Pereira était arrêtée. L'embargo était mis sur le *Santa Croce*. Alvaro lui donnait un équipage de son choix sous le commandement d'un nommé Alphonse de Rojes[3]. On lui laissait cependant son pilote François de Aguiar[4]. Le capitaine s'appelait Louis d'Almeida[5]. Ces mesures arbitraires n'allaient pas sans causer à Pereira et à ses associés des préjudices graves. « Je vous ai ruinés, lui écrivait Xavier, vous et les vôtres, et ceux qui allaient en votre compagnie. Je vous ai ruiné, seigneur, en vous faisant dépenser quatre ou cinq mille pardâos, pour les présents destinés au roi de Chine, sans compter l'argent déboursé pour le vaisseau, et toute votre cargaison[6]. » Il ne fut pas interdit cependant au propriétaire du *Santa Croce* d'envoyer, sur son propre navire, des courtiers pour faire en son nom quelques affaires en Chine, et, sans doute, y vendre les marchandises apportées des îles de la Sonde. Mais lui, devait rester à Malacca. Quant à Xavier, on le laissait libre de s'embarquer sur le vaisseau de son ami. Pereira fit preuve en cette circonstance d'une générosité digne d'un homme que François aimait. Il ordonna

1. Sousa, p. 599; — *Process. 1556*, Cochin, n. 2, 6, 9.
2. Valignano, p. 152.
3. Do Couto, *loc. cit.*, p. 145.
4. Nous le retrouvons à San-Choan.
5. Sousa, t. I, p. 627.
6. *Mon. Xav.*, p. 757.

à tous ceux qui dépendaient de lui de pourvoir aux besoins du Père et aux nécessités de son voyage[1].

Il ne manquait pas de gens pour lui déconseiller d'aller en Chine. N'avait-il pas assez à faire à Malacca ? Pourquoi ne pas attendre la fin de la lutte ? Que trouverait-il en Chine sinon la mort ? Pourrait-il même y entrer ? Le saint répondait qu'il savait tout cela : mais la ville était divisée à son sujet, il devait s'éloigner. Puis, il ne pouvait abandonner les Portugais prisonniers à Canton : il devait tenter quelque chose pour eux. Quant à la mort, c'était le martyre et que désirait-il autre chose[2] ?

Un moment vint cependant où le séjour dans la ville devint intolérable. Il écrivit à Pereira (25 juin) qu'il se réfugiait sur le vaisseau pour ne plus voir les gens venir, les yeux en pleurs, lui reprocher leur désastre. « J'en mourrais de chagrin, disait-il, si mon intention n'avait pas toujours été de vous servir en servant Dieu. Je vous en supplie, ne venez pas me voir, cela ne ferait qu'augmenter ma peine. »

Et il promettait à son ami d'écrire au roi pour réclamer justice. Son dernier mot était : « Dieu sait combien je souffre de voir ce que vous fait don Alvaro... J'en souffre d'autant plus que c'est de Dieu Notre-Seigneur que viendra le châtiment, lequel sera plus terrible qu'on ne pense[3]. »

Le vaisseau ne mit pas à la voile aussitôt que François l'eût souhaité. Trois semaines s'écoulèrent avant que tout fût prêt pour le départ. Ce qu'il fit pendant ce temps, les historiens ne l'ont pas raconté. L'on remarqua seulement qu'il ne perdit rien de son calme ; il resta extérieurement aussi paisible qu'il l'était à Goa, gouvernant et administrant en maître la Compagnie[4].

III. — *Jean de Beira.*

Encore quelques jours, et l'on allait partir. Tout à coup, par le vaisseau des Moluques, arriva le Père Jean de Beira. Il allait

1. P. 790.

2. *Process. 1556*, Cochin, n. 6 et 9.

3. *Mon. Xav.*, p. 757-758. On lit dans Polanco (t. IV, p. 645), que Pereira fut jeté en prison par Alvaro. Si le fait est exact, ce fut après le départ de Xavier. Mais on ne trouve rien de semblable dans les documents du temps, ni dans les biographies

4. Lucena, l. X, ch. 16.

aux Indes pourvoir aux besoins de sa mission. François descendit à terre pour prendre des nouvelles et s'entretenir avec le vaillant apôtre. Voici quelques-uns des faits qui lui furent racontés.

Ternate, où Jean de Beira faisait sa résidence habituelle, restait franchement chrétienne. Il y rencontrait tant de consolations qu'il en tremblait. Dieu ne le condamnerait-il pas pour ingratitude[2] ? Ailleurs les missionnaires avaient à souffrir. Par tout l'archipel régnait une sourde fermentation, grosse de menaces. Comme par le passé, les marchands portugais, en faisant leur négoce, semaient d'île en île des germes de christianisme. Mais, eux aussi, les marchands musulmans de Ternate, de Tidor, de Gilolo, propageaient leur religion. Si l'Évangile faisait quelques progrès, le Coran n'en faisait pas moins, et il avait un siècle d'avance. Humainement parlant, la lutte était inégale, et les missionnaires écrivaient que, si tous les Pères occupés aux Indes venaient aux Moluques, ils seraient encore débordés par le travail[3]. De tous les côtés, la persécution sévissait. A Ternate, sous le canon portugais, le sultan Aério s'en tenait aux tracasseries. Ailleurs il attisait la haine du christianisme[4]. Dans l'île d'Amboine, le Père Nuno Ribeiro avait failli un jour être brûlé dans sa paillotte par les Mores. Il s'était sauvé en barque, avait été jeté par une tempête sur un rocher où des indigènes l'avaient recueilli trois jours après. Le 15 août 1549, disant la messe, une messe basse, l'idée lui vint de chanter le *Gloria*. Était-ce un pressentiment ? Peu après, il se sentait empoisonné. Alors, il se fit mettre dans un drap, et, pendant six jours, ses chrétiens le portèrent de village en village, donnant ses derniers conseils. Puis il mourut, après seulement dix-huit mois de travail. Personne ne l'avait encore remplacé[5].

Aux îles du More, la lutte avec les musulmans fut acharnée. Les indigènes reconquis sur l'apostasie par Xavier étaient continuellement sollicités ou menacés par les sultans de Tidor et de Gilolo[6]. Les vaisseaux portugais ne parais-

1. *Mon. Xav.*, p. 771.
2. Polanco, II, p. 768.
3. Polanco, *loc. cit.*
4. Du Jarric, I, p. 666; — Sousa, I, p. 421-422.
5. Polanco, t. I, p. 359-476; — Sousa, I, p. 405-407; — Bartoli, l. VI, n. 6.

saient pas assez souvent dans ces parages pour assurer la liberté de conscience, et les chrétiens n'avaient pour les défendre que le Père Jean de Beira. La maladie l'ayant un jour contraint de rentrer à Ternate, il obtint du capitan une démonstration armée sur les côtes. Revenu à son poste, mais toujours miné par la fièvre, il reprit sa vie de missionnaire. Deux ou trois fois il fit naufrage. Un jour il se sauva en nageant jusqu'à une côte ennemie, y passa des jours et des nuits presque nu, ayant perdu habits, livres et bréviaire. Blessé aux pieds, aux mains, plus mort que vif, obligé de se cacher, parce que le sultan de Gilolo, en guerre avec les Portugais et avec Ternate, tenait la campagne, il parvint à se réfugier à Tolo[1]. Ne pouvant emporter d'assaut ce gros bourg, bien fortifié sur la colline, l'ennemi ravageait les environs. Le Père descendait la nuit dans la plaine pour secourir les chrétiens dispersés; mais il eût fallu être partout à la fois. Or il était seul. Quatre de ses compagnons, découragés par tant de souffrances, s'étaient éloignés[2]. Puis, le sultan, ayant fait proclamer qu'il accordait la paix à qui reviendrait à l'ancien culte, un des principaux de Tolo donna le signal des défections : tout le peuple suivit. L'œuvre de Xavier était détruite. Traqué par les renégats, le Père de Beira fut fait prisonnier. Ces événements se passaient en 1550[3].

Jean de Beira, en les racontant à Xavier, put ajouter que Dieu châtia l'apostasie en frappant tout le pays environnant de stérilité. Les réserves de riz pourrissaient, les eaux douces devenaient salées. Survint une peste qui acheva le désastre commencé par la famine. Pour lui, délivré de prison, il revint à Ternate. Les musulmans mirent la région en état de résister aux Portugais, s'ils venaient tenter un coup de main, et fortifièrent les villages. Ils se retirèrent dans Tolo, et le seul chemin qui donnait accès à la ville fut garni de bambous aigus

1. Tous ces faits, et ceux qui suivent, sont racontés par le Père lui-même dans une lettre du 24 février 1553 (*Epistolae Indicae*, Louvain, 1556, p. 166 et suiv.; — *Avisi*, 1558, fol. 135; — Polanco, t. II, p. 769).

2. Polanco (*loc. cit.*) parle sans doute d'Emmanuel Moralez et de François Gonzalez, qui furent exclus de la Compagnie par Xavier en janvier 1552. Les deux autres sont inconnus.

3. Certainement avant le siège de Gilolo qui commença à Noel 1550 (Andrada, P. IV, ch. 83).

habilement dissimulés[1]. Le capitan de Ternate envoya contre eux quatre cents indigènes et une trentaine de Portugais. Le premier acte de ces derniers fut d'exhorter les apostats à la pénitence. Ils ne furent pas écoutés. Soudain le sol se mit à trembler. Un volcan voisin entra en éruption. Une pluie de pierres incandescentes tomba sur la ville et la détruisit, ne laissant debout qu'une hutte. Les cendres couvrirent le chemin, et, la tempête finie, les soldats portugais purent gagner la ville sans danger. A quatre lieues de là, un autre gros bourg d'apostats fut noyé sous les eaux d'un lac débordé[2].

Là-dessus Jean de Beira quitta Maluco de nuit et en grand secret. Quand il reparut parmi les apostats décimés, apeurés, il ne lui fut pas difficile de les ramener à la foi. En une semaine, il en réconcilia quinze mille[3].

Ce fut, dans les Moluques, comme le signal d'un grand mouvement vers le christianisme. Assiégé dans sa ville[4] de Gilolo, le sultan crut fléchir les Portugais en demandant le baptême. Jean de Beira exigeant le renvoi de tout le harem, l'affaire n'eut pas de suite : mais le sultan mourut et son fils accepta l'amitié du Portugal. L'Islam avait perdu le plus ardent de ses défenseurs. Sur quoi le missionnaire écrivait : « Loué soit

1. Il s'agit probablement de trous creusés dans le sol et garnis à l'intérieur de pieux aigus, comme en disposent par exemple les Javanais pour prendre les tigres.

2. La lettre qui nous donne ces détails et que nous abrégeons, due à un homme bien renseigné et qui fut, en partie du moins, témoin oculaire de ce qu'il raconte, écrite en 1553, fut publiée, en traduction latine, à Louvain, trois ans après (*Epistolae de stupendis*). Polanco l'a résumée dans sa chronique (t. II, p. 768-772). Lucena (l. IV, ch. 11), Maffei (*Hist. Ind.*, l. XV), de Jarric (t. I, p. 680, mais avec une erreur de date, 1553 au lieu de 1550-51), suivent la narration du missionnaire.

Mais, dès 1556, dans le procès canonique de Goa (n. 21, 27, 23), des témoins (simplement auriculaires), apportèrent un récit différent. Xavier aurait accompagné à Tolo le roi Aério et le capitan Bernardin de Sousa, et c'est à sa prière que l'éruption aurait eu lieu. Cette version, acceptée dans la bulle de canonisation, a contre elle le témoignage du Père Jean de Beira et comporte de multiples confusions.

Xavier ne séjourna aux Moluques qu'en 1546-1547. Or, à son retour, il déclara n'avoir jamais vu de pluies de cendres (*Mon. Xav.*, p. 427-428). Les événements en question sont postérieurs, 1550-1551. De plus, c'est à Gilolo, et non à Tolo, que furent présents ensemble Aério, B. de Sousa et un missionnaire (do Couto, D. VI, l. IX, ch. 10; Sousa, p. 408; Maffei, *loc. cit.*).

Pour tout concilier, Bartoli (l. VI, n. 2) et Sousa (p. 417) sont obligés de *supposer* un miracle de bilocation.

3. *Epistolae*, Louvain, 1556, p. 171-172.

4. Do Couto, D. VI, l. IX, ch. 10 à 13; — Andrada, p. 86.

5. Do Couto, ch. 13, p. 323.

Jésus-Christ, dont la gloire va tous les jours se propageant en ces îles. La folie mahométane perd du terrain. Nous ne cessons de recevoir des ambassades : on veut embrasser la foi du Christ; on a pour motifs les miracles que j'ai racontés. Il y en a qui habitent une région très éloignée partagée en quatre royaumes, parlant la même langue; bon climat, sol fertile, pas de musulmans... Daigne le Seigneur Dieu leur envoyer sa vraie lumière[1]. »

Tels sont les faits qui motivaient le voyage de Jean de Beira et qu'en juillet 1552 il racontait à son supérieur. C'était comme l'épilogue de la courte mission que lui-même, cinq ans auparavant, Xavier avait donnée en ces pays lointains. Les indigènes étaient plus inconstants encore et les Maures plus redoutables qu'on ne croyait. Contre ces derniers, il fallait, de la part des Portugais, un appui plus efficace; aux autres, un nombre moins restreint de missionnaires. L'heure était favorable à l'apostolat : la défaite du principal persécuteur, le roi de Gilolo, pouvait ouvrir une ère nouvelle. Il importait d'en profiter.

Xavier approuva le voyage du Père : mais il lui recommanda de ne pas s'attarder aux Indes et de revenir à son poste par le prochain vaisseau des Moluques. Il pouvait emmener des Pères, et Barzée était averti de lui fournir, en hommes, tous les secours possibles. A défaut de prêtres, des frères pouvaient suffire, la science n'étant pas nécessaire avec les sauvages: « En ces pays, disait le saint, des frères font presque autant que des prêtres et parfois plus parce qu'ils sont plus humbles et plus pacifiques[2]. »

IV. — *Le départ.*

Les deux apôtres n'eurent pas le temps de prolonger beaucoup leurs entretiens, car l'heure du départ avait sonné. Le *Santa Croce* allait mettre à la voile. Xavier sortit alors de la solitude où il s'était enfermé sur le vaisseau. Il eut avec Diogo Pereira quelques entrevues. L'armateur (c'est de lui-même que

1. *Epist.* Louvain, 1556, p. 173-174. Cette région éloignée n'est-elle pas Célèbes avec la péninsule de Menado?
2. *Mon. Xav.*, p. 768, 771.

nous le tenons[1] avait ordonné à ses gens de veiller à ce que le Père ne manquât de rien. Il lui assignait près du timon une cabine qu'il devait partager avec le commis du marchand, Gaspard Mendez de Vasconcellos. Xavier demanda qu'on remplaçât cet homme par un autre mieux portant. Vasconcellos n'était pas malade : mais, comme le Père insistait, on lui substitua un nommé Thomas Escandel. Trois ou quatre jours après le départ de Xavier, Vasconcellos mourait.

François ne voulait pas quitter son ami sans lui laisser un gage suprême de sa reconnaissance, et comme une compensation pour les déboires des derniers jours. Il lui prédit que jamais ni lui ni ses enfants ne manqueraient du nécessaire. Il fut attesté au procès de canonisation que la prédiction s'était réalisée. Dominique Cardoso disait en 1616 : « J'ai ouï raconter à François Pereira, fils de Diogo... qu'il vivait à Goa avec sa femme, réduits à une telle gêne, qu'ils n'avaient rien à manger. Passa près de sa maison un enfant qui vendait des comestibles. Il l'appela, et lui proposa, en échange de quelques vivres, un habit de sa femme, car il n'avait pas un sou. L'enfant refusa l'habit, mais lui donna tout ce qu'il voulut de sa marchandise, et cela, joyeusement, de bonne grâce, disant qu'il avait confiance en eux et qu'ils le paieraient quand ils pourraient. Il ne voulait que leur rendre service. Puis il s'éloigna, joyeux toujours et ne revint pas. On le chercha partout, sans pouvoir le retrouver. Pereira tenait le fait pour miraculeux : c'était la promesse du Père François qui s'accomplissait[2]. »

Xavier visita ensuite don Pedro de Silva, et en reçut un dernier service. Des marchands lui avaient prêté 300 cruzados pour l'église de Yamaguchi. Grâce au capitan démissionnaire, il put les rembourser.

Silva voulait donner la somme en simple aumône. Mais Xavier trouva qu'on avait déjà trop souffert à son occasion. Il refusa l'aumône et accepta le prêt. Tout de suite il en écrivit à Barzée : il tenait à ce que le capitan rentrât dans ses fonds au plus tôt. Il ne fallait pas attendre qu'il présentât sa créance.

1. *Process. 1556*, Goa, n. 28 et 33.
2. *Process. 1616*, n. 28. Variantes dans Cros, p. 422.

« Le moindre retard, disait le saint, me peinerait vivement, et il ajoutait : « Plût à Dieu que don Pierre de Silva fût en ce moment le gouverneur de Malacca. Il m'eût bien différemment embarqué pour la Chine. Quand il était en charge, il m'a si fort aidé aux choses du service de Dieu, que jamais, depuis ma venue aux Indes, je n'avais trouvé protection semblable[1]. »

La dernière visite du saint fut pour ses frères. Il revit François Perez qui, tombé malade en soignant les victimes de l'épidémie, se croyait à la mort et eût bien voulu expirer entre ses bras. Xavier lui déclara qu'il avait encore longtemps à travailler[2]. C'est au cours de ces derniers entretiens, la veille du départ, qu'eut lieu la scène douloureuse dont nous avons parlé plus haut, quand il eut révélation des troubles qui agitaient la province de Portugal.

Sur le port, au moment de s'embarquer, il disait à ses amis de Malacca, comme naguère à ceux des Indes : « Tâchons de nous revoir au ciel, car ici-bas nous ne nous rencontrerons plus... Vivez en paix : vous ne me verrez plus que dans la vallée de Josaphat[3]. » Survint le vicaire de la ville, don Jean Soarez. Il demanda au Père de ne pas s'éloigner sans avoir été saluer don Alvaro. Il ne fallait pas scandaliser les faibles. Xavier répondit : « Don Alvaro ne me verra plus en cette vie. Je l'attends au tribunal de Dieu, où il devra rendre compte de ce qu'il vient de faire. » Il passait alors devant la grande église qui était sur le port, il s'arrêta. Les bras en croix, il pria tout haut pour son persécuteur, dont la maison ne devait pas être loin. Il sanglottait au point de pouvoir à peine parler. Tombant alors à genoux, il resta un instant sans rien dire. Puis il se leva, ôta ses chaussures, les secoua contre une borne, et, au milieu du silence de tous, monta en barque et s'éloigna[4].

Le *Santa Croce* fit escale à Singapour. De là, quelques

1. *Mon. Xav.*, p. 764. Le Père de Sousa (t. I, p. 602) déclare avoir consulté le livre des comptes de la maison de Goa ; il put constater que la dette avait été payée exactement.

2. Sousa, I, p. 601 ; — Bartoli, l. IV, n. 14 ; — Sacchini, *Hist. Soc. Jesu*, l. VII, n. 127. Perez mourut vingt-sept ans après Xavier.

3. *Process. 1556*, Goa, n. 2 et 6.

4. Lucena (X, 16) ; — Bartoli (IV, 14) ; — Sousa (t. I, p. 602-603). Ces trois historiens reproduisent le même récit, à quelques variantes près. Pinto (ch. 115) ajoute plusieurs détails sans importance.

lettres partirent pour les Indes et Malacca. L'on y chercherait en vain un mot d'amertume. Toutes les plaintes personnelles tiennent en deux lignes : « Maître Gaspard, vous ne sauriez croire combien j'ai été persécuté à Malacca. Je n'entre pas dans les détails. François Perez vous les enverra. Il vous écrira au sujet des censures[1]. » Pas un mot de plus.

Mais les censures, voilà, hélas! ce dont il ne peut se taire. En fait, de par sa résistance obstinée, don Alvaro est excommunié. Ce n'est pas le nonce qui l'a frappé; il s'est séparé lui-même de la communion des fidèles. Xavier n'y peut rien, la loi est formelle. Maintenant il faut que justice ait son cours. Pour le bien du coupable lui-même, pour l'exemple des autres, la sentence doit être promulguée : mais cela regarde l'évêque. Barzée préviendra l'ordinaire qui enverra ses ordres au vicaire de Malacca. Il faut, par cette mesure, assurer dans l'avenir la libre circulation des missionnaires, en Chine et au Japon. Que l'évêque affirme nettement l'authenticité du titre de nonce apostolique contenu dans les brefs de Sa Sainteté; car on l'a mise en doute à Malacca et l'on s'en est moqué. « Jamais, poursuit-il, je ne requerrai aucun prélat pour porter sentence d'excommunication. Mais quand je saurai que, de par les canons et les bulles concédées à notre Compagnie, quelqu'un est excommunié, je ne dissimulerai pas. Je leur notifierai la sentence pour qu'ils sachent à quoi s'en tenir et fassent pénitence[2]. »

Ce pénible devoir rempli, Xavier s'occupe de ses amis. Il écrit à Pereira pour le consoler, l'assurer que, sur le vaisseau, « ce vaisseau qui est à lui », tous sont pleins d'égards pour les missionnaires. « Ils me donnent en abondance ce dont j'ai besoin, à moi qui me porte bien, et aux malades que j'ai embarqués à Malacca. Eux, ainsi le veut la miséricorde de Dieu, vont toujours plus mal. Dieu sait quelles peines et soucis ils me donnent. Qu'il en soit loué pour tout et toujours au ciel et sur la terre[3]. » En même temps il écrit au roi en faveur de son ami : Pereira lira la lettre et l'expédiera par une personne sûre. François ajoute : « Je vous le demande en grâce, senhor; veillez sur votre vie et

1. *Mon. Xav.*, p. 765.
2. *Ibid.*, p. 766.
3. *Ibid.*, p. 778-780.

votre santé ; veillez sur vos affaires. Les circonstances l'exigent, sachez dissimuler avec tels et tels, qui se disent vos amis et qui ne le sont point. Mais surtout faites-moi la grâce de vous tenir proche de Dieu pour qu'il vous console au temps de la tribulation. Par l'amour de N.-S. faites-moi la grâce, — une bien grande grâce pour moi, — de vous confesser et de recevoir N.-S. Conformez-vous à sa sainte volonté ; car toute cette persécution aboutira à votre plus grand bien, et à votre gloire... Si j'entre en Chine, envoyez-moi de vos nouvelles, j'en aurai une joie extrême... Je dirai là-bas aux Portugais prisonniers l'obligation qu'ils vous ont, je les saluerai de votre part. Je leur rendrai compte des grandes dépenses que vous avez faites pour les racheter, et je leur donnerai l'espérance que, s'il plaît à Dieu, ce sera pour l'an prochain.

Je vous prie beaucoup, et en grâce, senhor, de visiter souvent les Pères du collège et de vous consoler avec eux.

Votre très grand ami, François[1]. »

Il disait en post-scriptum :

« Le Père Vicaire m'a prié d'écrire pour lui au roi. Je le fais, bien qu'on ne m'ait pas laissé ignorer que, dans toute cette affaire de Chine, il a négligé de favoriser une œuvre aussi utile au service de Dieu... et cela pour se montrer le serviteur de don Alvaro[2]. Il espérait en retirer quelque profit temporel. C'est vivre dans une grande illusion de croire, lorsque l'on manque à Dieu, de qui tout bien procède, que tout s'arrangera par les voies humaines. Je me venge de ceux qui ne sont pas mes amis en leur faisant du bien : car le châtiment de Dieu viendra. Et vous, senhor, vous verrez par les faits comment Dieu punit ceux qui n'ont pas aidé à son service. La vérité est que j'ai grande pitié d'eux. Je crains pour eux des châtiments plus grands qu'ils ne croient. La lettre destinée au roi, et où je parle du Vicaire, Votre Grâce la remettra elle-même au Vicaire[3]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 779.
2. On voit que Xavier est plus sévère pour le vicaire que le Père de Sousa.
3. P. 780.

Est-il vrai, comme plusieurs le racontent, que le *capitão mór* intercepta au passage les lettres de Xavier, pour voir ce qu'on y disait de lui, et qu'à son grand étonnement, il n'y put lire aucun mot de plainte? Même dans la lettre au roi, il y avait l'éloge de Pereira et pas autre chose[1].

Dans la dernière semaine de juillet, le *Santa Cruce* quitta Singapour et prit le chemin du nord[2].

1. Sousa, I, p. 601.
2. La dernière lettre datée de Singapour est du 22 juillet (p. 778).

CHAPITRE II

AUX PORTES DE LA CHINE
(Août-novembre 1552)

I. — *De Singapour à San-choan.*

Sur ce dernier voyage de saint François Xavier, les procès de 1556 et de 1616 nous ont laissé quelques détails.

Un des passagers, Etienne Ventura, disait en 1556 : « Il y avait sur le navire beaucoup de malades, chrétiens et musulmans. Le Père ne se reposait que dans la prière, le reste de son temps était pour les infirmes. S'ils avaient besoin de poulet, il allait leur en acheter, deux écus pièce. Je lui ai donné de l'argent à cet effet. De ses repas, il réservait pour eux la plus grosse part. Tout ce qui leur était nécessaire, il le quêtait et le leur portait lui-même[1]. »

En 1616, on recueillit deux récits de miracles. Pierre Martinez, 89 ans, vieux pilote qui avait navigué par toutes les mers de l'Inde, disait tenir de son confrère François d'Aguiar, pilote du *Santa Croce*, surnommé l' « homme aux bottes », le fait suivant : « Un enfant de cinq ans, fils d'un marin musulman, était tombé à la mer. Trois jours après, Xavier abordait le pauvre père et lui demandait pourquoi il pleurait. « Fais-toi chrétien, lui dit-il, et je te rendrai ton fils. » L'autre promit, trois autres jours se passèrent, et voilà que, avant le lever du soleil, le matelot vit l'enfant assis sur le bastingage. Il se convertit avec sa femme et ses domestiques, et l'enfant fut nommé François[2]. »

Jean Botelho, Chinois, 85 ans et plus, ancien domestique des Pères à Malacca[3], attestait sous serment ce qui suit, devant les

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
2. *Process. 1616*, n. 21.
3. Xavier parle de lui, dans une lettre de décembre 1551 (*Mon. Xav.*, p. 666).

enquêteurs de 1616 : « Au cours du voyage, un calme nous arrêta et l'eau douce fit défaut. Depuis trois jours on ne préparait plus d'aliments bouillis. Une barque, envoyée à l'aiguade dans une île, n'avait pu aborder[1]. Il s'élevait de grandes clameurs sur le vaisseau : tout le monde gémissait et criait. A ce bruit, le saint Père sortit de sa cabine et demanda ce que c'était. On lui répondit : « Nous allons mourir, faute d'eau ! » Mais lui, le visage serein, joyeux, répondit : « *Bom Deos ! Bom Deos !* Non, nous ne mourrons pas ! » Comme le capitaine m'avait donné charge de dépensier, le saint Père me dit de faire approcher la chaloupe contre le vaisseau. Quand elle y fut, le Père rentrant dans sa cabine, y prit un livre de prières, et, ce livre en main, il descendit du bateau. Arrivé là, il essaya de mettre un pied dans l'eau ; mais n'y atteignant pas, il se fit aider et y trempa les orteils. Après quoi il ordonna à un garçon qui le servait de goûter l'eau. Le garçon la trouva salée. Le saint Père alors trempa la jambe dans la mer, jusqu'au genou, et ordonna au garçon de goûter l'eau ; il la trouva très douce. Et on vit bien mieux, dans la suite, quel grand miracle Dieu avait fait par les mérites du saint Père, puisque, pendant le reste du voyage, tout l'équipage et tous les passagers profitèrent de la grande provision que l'on fit de cette eau. » Ce prodige dut faire quelque bruit en Orient car il est raconté, avec des variantes, par plusieurs autres témoins[2].

Enfin le navire arriva en vue des côtes de Chine. « L'on avait jeté l'ancre, raconte le Chinois Antoine. Mais le pilote ne savait où il était. Avions-nous dépassé le port, fallait-il pousser plus avant ? ni le pilote, ni aucun des passagers ne pouvait le dire. Alors Maître François déclara que le port était dépassé, et qu'il fallait rebrousser chemin. Nul ne voulait le croire, mais comme il insistait, le capitaine décida qu'il enverrait une barque à la

1. Ce détail est pris à la version latine que nous avons sous les yeux (*Process. 1616*, n. 106). Pour le reste, nous suivons le Père Cros, p. 408. Le fait est consigné dans la bulle de canonisation.

2. *Process. 1616*, n. 1, Dom. Caldeiro, 98 ans, ancien Domestique de Xavier en Chine ; — n. 3, Isabelle Marcona, Chinoise, veuve, 80 ans, qui avait connu Xavier en Chine ; — n. 16, Fulgence Aloysio, Portugais ; — n. 19, le Dominicain Joseph de la Nativité, qui tenait le fait de son père ; — n. 105, Christophe Semedo, Portugais.

Notons une erreur du témoin Caldeiro. Il parle d'un calme de 14 jours. Ce chiffre se concilie mal avec ce que dit le Chinois Antoine de la rapidité de voyage (*Mon. Nav.* II, p. 787)

découverte. Trois jours après elle revint, apportant des vivres frais. San-choan où nous allions était derrière nous, comme l'avait dit Maître François. Et ainsi, joyeux de la bonne traversée que Dieu nous avait donnée, nous revînmes en arrière jusqu'au port[1]. »

II. — *San-choan.*

San-cian[2], comme disent aujourd'hui tous les missionnaires, *Sam-choão*, comme écrivait Xavier, appartient au groupe d'îles qui défendent l'embouchure de la rivière de Canton. Lorsqu'on descend la côte du Koang-tong, après avoir dépassé l'île anglaise de Hong-Kong, puis Lamma et Lantão, dont les hautes cimes semblent les sentinelles avancées du continent, puis le petit archipel au nom significatif, îles *Ladrones*, les « Pirates », l'on traverse l'estuaire de la rivière de Canton. L'immense ville marchande est à 120 kilomètres en remontant le fleuve. Descendant toujours, voici, sur la rive méridionale de l'estuaire, la péninsule portugaise de Macao, puis d'autres îlots rocheux sans histoire. Enfin l'on arrive à un massif insulaire montueux, coupé en deux îles par un chenal. C'est là qu'est San-choan. Une dizaine de kilomètres le sépare du continent. Macao est à 90 kilomètres au nord.

L'île est petite, profondément découpée, pauvre, encombrée de halliers, peuplée de sangliers et de cerfs. Il y avait même jadis des tigres. Au milieu du XVI[e] siècle, quelques familles, attirées là peut-être par le commerce portugais, avaient défriché deux ou trois coins de terre[3]. Par ailleurs, le quartier n'était pas sûr; les pirates ne manquaient pas aux environs. Mais, suffisamment isolé, assez loin de Canton pour que les mandarins pus-

1. *Mon. Xav.*, II, p. 787. — Valignano, p. 153; — *Process. 1556*, Goa, n. 28 et 34. Jérôme Fereira (n. 28) dit que le vaisseau allait de Chinchéo à Canton. Si Chinchéo est, ici comme ailleurs, Tchang-tcheou, au Fou-kien, cet itinéraire est invraisemblable, Bartoli (l. IV, n. 16) a reproduit cette erreur.

2. On a pris l'habitude de donner à cette île le nom de San-cian, d'après la forme latine *Sancianum*. En chinois, *San-tchao*, « les trois îles »; ou *Chang-tch'oan*, « au-dessus du bras de mer, par opposition à *Hia-tch'oan*, « au-dessous du bras de mer ». Les Anglais disent *Saint-John*; les Portugais, *San-choan*. — Voir J. B. Berton, articles sur San-cian dans les *Missions catholiques*, juillet-août, 1886, et J. Garaix, S. J., *A. Sancian. La tombe de S. Fr. Xav.*, Ho-kien-fou (Tche-li), 1907.

3. Berton, *loc. cit.*

sent fermer les yeux sur ce qui s'y passait, assez près aussi pour qu'ils pussent en profiter en y faisant eux-mêmes le commerce. San-choan offrait aux Portugais, exclus de Chine, un lieu de rendez-vous commode. Ils pouvaient s'abriter, contre les tempêtes du large, entre l'île et la côte, et gagner la haute mer à la première alerte. Les jonques y apportaient soieries, laques, porcelaines, et se chargeaient d'épices, d'étoffes, de tapis de l'Inde ou des Moluques. Mais impossible d'avoir un établissement fixe. Les Portugais restaient à l'ancre : tout au plus ils se construisaient sur le rivage de l'île de légers abris provisoires, puis se retiraient sans laisser trace durable. A plus forte raison, était-il impossible de descendre sur le continent. Il y allait de la vie ou de la liberté. Peu auparavant un navire portugais, jeté à la côte par la tempête, avait été confisqué avec la cargaison, et l'équipage mis aux fers[1].

Lorsque le *Santa Croce* entra dans les eaux de San-choan, un certain nombre d'autres voiliers portugais s'y trouvaient déjà. Les marchands saluèrent avec joie l'arrivée du Père François et mirent à sa disposition leurs paillottes de la côte. Il choisit celle de Georges Alvrez, « son grand ami[2] ». Les autres se firent une joie de construire aux flancs de la colline une petite chapelle en ramée pour qu'il pût y dire la messe, confesser et instruire les enfants et les esclaves[3].

Parmis les Européens se trouvait un Manuel de Chaves, échappé aux geôles de Canton, et qui attendait l'heure de retourner aux Indes[4].

Xavier put se renseigner sur ce qu'étaient les prisons chinoises où agonisaient tant de Portugais. En 1555, le Père Melchior Nunez vit un de ces captifs, un gentilhomme nommé Mathieu de Britto. Il le trouva défiguré, abattu, tête et pieds nus, les menottes aux mains, les fers aux pieds, une planche sur la poitrine avec l'indication du délit. C'était l'accoutrement des condam-

1. Valignano, p. 154.
2. Peut-être ce Georges Alvarez qui lui avait fait connaître le Japonais Yajiro (T. I, p. 429, 430, 432).
3. Antoine le Chinois. Cros, p. 343-344 ; — *Mon. Xav.*, p. 786. II, p. 787-788.
4. *Mon. Xav.*, p. 791, n. 3 ; cf. p. 802, 803, n. 5, 7.

nés à mort[1]. L'année suivante, le Dominicain Gaspard da Cruz visita la même prison, et il nous décrit les longues galeries où, le soir, venaient se coucher en file les centaines de détenus. Une grosse chaîne de fer, passant par des anneaux fixés au sol, puis par-dessus les poitrines, les immobilisait pour toute la nuit. Une lourde herse en bois s'abaissait encore sur eux, rendant tout mouvement presque impossible[2]. Voilà une faible partie des tortures qui attendaient les malheureux étrangers assez audacieux pour violer la frontière, l'enfer qu'acceptait saint François Xavier pour aller porter aux captifs, sinon la liberté, du moins les consolations de la foi.

Mais parviendrait-il à entrer à Canton? Personne ne consentait à le seconder. Les marchands disaient que c'était aller à une mort certaine et sans profit : donc ils ne l'aideraient pas. Les indigènes ne se montraient pas plus empressés. Ils risquaient leur fortune et leur tête à introduire un étranger en Chine[3]. Pour lui, il devait à la grâce de Dieu qui l'entraînait d'aller aussi loin qu'il pouvait, dût-il y trouver la mort. Que si la Chine lui restait fermée, il comptait revenir à Malacca par le premier vaisseau, et, de là, regagner les Indes[4].

Cependant il recueillait tous les renseignements utiles. Il faisait causer les marchands chinois. « Il ne leur parlait pas des vérités de la foi, raconte Antoine, mais de choses et d'autres, pour entrer en relations. Il répondait à leurs questions; ordinairement il s'agissait de philosophie, comme de la composition du monde, et sujets semblables; et il répondait si bien que les Chinois allaient disant que le Père Maître François leur paraissait un homme bien savant et de très bonne vie[5]. » De son côté il écrivait, corrigeant d'avance certaines assertions trop absolues de son compagnon : « Tous les Chinois (j'entends les gens honorables et les marchands avec qui nous traitons), paraissent contents de nous voir entrer en Chine. Ils désirent que nous réussissions. » François ne prenait-il pas un peu trop

1. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 154; cf. Cros, II, p. 342.
2. Gaspard da Cruz, *Tractado da China*, Lisbôa, 1562, ch. 21. Voir la description des prisons de Canton par le baron de Hübner, *Voyage autour du monde*, t. II.
3. Antoine le Chinois, *Mon. Xav.*, II, p. 788.
4. *Mon. Xav.*, p. 777.
5. *Mon. Xav.*, II, p. 788.

à la lettre les formules de politesse dont les célestiaux sont prodigues? « Ils avouent, continue-t-il, et cette phrase montre qu'il ne s'interdisait pas de leur parler de religion, ils avouent que la loi de nos livres est meilleure que la leur. Peut-être n'est-ce là qu'un amour de la nouveauté. Ils sont donc très satisfaits, mais aucun ne veut se charger de nous porter, à cause des périls qu'ils pourraient courir[1]. »

Il ajoutait : « Je sais de source certaine que le roi de Chine a envoyé en une contrée, hors du royaume, quelques personnes pour savoir comment on s'y gouverne, et quelles en sont les lois. D'où nos *senhores* d'ici, des notables chinois peut-être, concluent que le roi ne pourra que se réjouir de nous voir porter une loi nouvelle en son pays[2]. » Il notait encore que, si les magistrats chinois étaient impitoyables, et, pour des peccadilles, faisaient mourir les gens à coups de fouet, cependant la race avait des qualités sérieuses, le gouvernement était sage, la paix régnait dans les provinces, et tout cela lui donnait confiance[3].

En attendant que son espoir se réalisât, et qu'on voulût bien le déposer sur cette côte de Chine, dont il apercevait distinctement, à quelques lieues à peine, les découpures, les hauteurs et les grèves de sable, il s'occupait à faire un peu de bien aux Portugais, catéchisait leurs esclaves et leurs enfants. Il les visitait sur leurs navires, tranchait les différends, apaisait les querelles, confessait, assistait les mourants, recueillait des aumônes[4]. Comme toujours, cet apostolat était mêlé de faits plus ou moins extraordinaires.

Un jour il parle d'un conflit qui vient d'éclater à Malacca entre don Alvaro et don Bernardin de Sousa. Cette fois encore le *capitão mór* veut montrer qu'il est le maître, il met l'embargo sur les navires, enlève les gouvernails, et prétexte des menaces

1. *Mon. Xav.*, p. 786.

2. *Mon. Xav.*, p. 795. L'empereur Chi-Tsong II, prince sage, disent les annales chinoises, lisait de ses yeux les requêtes à lui présentées, se faisait docilement avertir de ses fautes, aimait à s'instruire, un peu trop crédule seulement aux rêveries superstitieuses de ses bonzes. Du Halde, *Description de la Chine*, t. I, p. 454; — de Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, t. X.

3. Valignano, p. 154.

4. *Mon. Xav.*, p. 786; — Cros, II, p. 344.

de la part des Atchénois[1]. Plusieurs s'inquiètent de ne pas voir revenir du Japon un navire parti avec de riches marchandises. Le Père affirme qu'il est en sûreté ; et, quelques jours après, le navire jette l'ancre dans la rade[2]. Il avait échappé à de graves dangers. A un Portugais, il assure que, sur six de ses amis qui se trouvent à San-choan, beaucoup mourront dans l'année ; et il en mourut cinq[3].

« En ce temps-là, racontent deux témoins oculaires, le Chinois Antoine et le Portugais Étienne Ventura, vint à tomber malade [son voisin], qui lui était fort dévot et jamais ne manquait sa messe. Le mal devenant très grave, [on conseilla au patient de se faire reporter au vaisseau. Comme on le déposait sur la barque, survint le Père Maître François, récitant son bréviaire. « Ne le portez pas au navire, dit-il, il sera mieux à terre. » Mais le malade insistait, et l'on passait outre au conseil du Père. — « Eh bien, dit-il], voyez, vous êtes là à prendre Diogo de Gueiros. D'ici à trois jours, vous le rapporterez à terre, mort. » Et ce fut vrai, [car à peine était-il sur le vaisseau que le mal empira], et, de là à trois jours, les domestiques revinrent à terre, avec leur maître mort, pour l'enterrer. On en donna avis au Père, qui était en son ermitage. Il prit aussitôt le surplis et descendit de la colline, pour recevoir le corps et l'ensevelir, comme il faisait pour tous ceux qui mouraient là [et il dit la messe pour lui][4]. »

Nous rapportons le fait sans prétendre le caractériser, à plus forte raison celui qui suit, emprunté au même témoin oculaire, Étienne Ventura.

Il y avait là une soixantaine d'esclaves, nègres et musulmans. « Un jour, devant moi et plusieurs autres, le Père les baptisa. Il était au milieu d'eux, vaquant à la cérémonie. Tous le dépassaient de la taille. Il était sur le vaisseau, et nous à terre. Or je le vis plus grand qu'eux. Je crus qu'il était monté sur un escabeau. Comme cela nous paraissait extraordinaire, j'allai au navire

1. *Process. 1556*, Goa, n. 28. Cf. DO COUTO, D, VI, l. X, ch. 7, p. 447.
2. BARTOLI, l. IV, n. 18 ; — SOUSA, t. I, p. 618.
3. SOUSA, p. 627.
4. *Mon. Xav.*, II, 788. — *Process. 155(*, Cochin, n. 3. Les mots entre crochets sont empruntés à la déposition de Ventura.

pour me rendre compte de mes yeux. Le Père n'était point sur un escabeau. Ses pieds reposaient directement sur le pont[1]. »

De tous ces épisodes, le plus populaire est celui qui a pour héros le marchand Pierre Velho. C'était un des Portugais que, l'année précédente, François avait rencontrés au Bungo. Il le retrouvait à San-choan faisant, à ce qu'il semble, de fort bonnes affaires. Or, un jour, le saint découvrit, égarée au milieu des marins et des négociants, une jeune fille dont la vertu courait un vrai danger. Le seul moyen de la sauver était de la marier sur place. Mais il y fallait une petite dot. François crut pouvoir s'adresser à Pierre Velho. Il le trouva jouant aux échecs et lui fit sa requête. Le marchand, moitié plaisant, moitié agacé, lui dit qu'on ne venait pas demander de l'argent à un homme qui jouait, et cela hors de chez lui. Xavier répliqua qu'il était toujours temps de bien faire. « Alors, racontait Velho à Benoît Diaz qui, à son tour, le rapporta lors du procès de 1616, je lui passai la clef de mon coffre, lui disant de prendre ce qu'il voudrait. Xavier alla à mon logis, prit trois cents cruzados, plus ou moins, sur 30.000 taels, environ 40.000 cruzados, qui étaient là, et revint me rendre ma clef. Retournant au logis, j'ouvris le coffre; il ne manquait rien. « Que m'avez-vous donc pris? demandai-je au Père — Trois cents cruzados. — Mais j'ai trouvé mon argent intact; je vous avais passé ma clef pour que vous prissiez tout ce que vous voudriez. » Xavier me dit : « Eh bien! moi, je vous affirme, Velho, au nom de Dieu, que jamais rien ne vous manquera sur terre. Si vous vous trouvez dans le besoin, on vous prêtera volontiers. » Le Père me disait encore parfois : « Vous devriez prendre la discipline. » Je refusais, alléguant ma santé. « Soit, je le ferai pour vous », ajoutait-il; et parfois je le trouvais se flagellant dans un coin du navire, au milieu des colis[2]. »

Au rapport du Père Ignace de Saint-Dominique, qui le tenait de Martin Texeira, neveu de Pierre Velho, Xavier aurait fait à son ami une autre promesse. Dieu l'avertirait à l'avance de

1. *Process.* 1556, Cochin, n. 3.

2. *Process.* 1616, n. 23, cf. 21. Les mots entre crochets sont pris à d'autres récits (Lucena, l. X, ch. 25). — Tursellini (l. V, ch. 3), met l'épisode au passage de Xavier à San-choan en novembre 1551.

l'heure de sa mort. D'autres précisent[1] : ce serait quand le vin lui paraîtrait amer. Or il était dans la colonie de Macao, à la fondation de laquelle il avait travaillé plus que n'importe qui, lorsque le signe promis lui fut donné. Alors il distribua aux pauvres une partie de sa fortune, fit faire un service funèbre pour le repos de son âme. Lui-même y assista, couché dans un cercueil, sous un drap mortuaire. La cérémonie faite, le *Libera* chanté, le prêtre ayant dit *Requiescat in pace*, les serviteurs de Velho s'approchèrent du catafalque, leur maître était mort[2].

III. — *L'attente.*

Le temps s'écoulait. Un mois passait, puis un autre. « Le Père Maître François tomba malade, nous dit son compagnon, Antoine le Chinois, mais d'une maladie légère : ce n'était qu'une fatigue et des frissons de froid ; il ne laissa pas de dire la messe tous les jours, et, s'étant purgé, par le conseil des Portugais qui étaient là, il se trouva mieux, et se remit bientôt à ses exercices accoutumés d'enseigner la doctrine et de converser avec les Chinois[3]. »

L'on était en octobre. Les marchands, ayant terminé leurs affaires, se disposaient à reprendre, les uns après les autres, le chemin de Malacca. Pour lui, François cherchait toujours l'homme de courage qui consentît à le porter sur le continent. Enfin il crut l'avoir trouvé. Le 22 octobre, il écrivait à Diogo Pereira qu'un marchand chinois se chargeait de tout, pour 20 *picos* de poivre (environ 2.400 livres). Ce Chinois avait déjà contribué à l'évasion de Manuel de Chaves, en le cachant plusieurs jours dans sa maison[4]. François ajoutait, dans une lettre au Père Perez, que c'était un « homme honorable de Canton », qu'il demandait 200 *cruzados*. Il le conduirait dans une petite barque, sans autres matelots que ses fils et serviteurs, l'abriterait chez lui trois ou quatre jours, et alors le déposerait avec ses livres et son petit bagage à la porte de la ville

1. Bartoli, l. IV, n. 17.
2. *Process. 1646*, n. 20.
3. *Mon. Xav.*, II, p. 789.
4. *Mon. Xav.*, p. 790-791.

« J'irai immédiatement chez le gouverneur, poursuit Xavier. Je lui dirai que nous sommes venus pour aller voir le roi de Chine. Je lui montrerai la lettre du seigneur évêque adressée au roi, et par laquelle il déclare que Son Altesse m'envoie prêcher la loi de Dieu.

« Au dire des indigènes, nous courons deux dangers. D'abord, il se peut que l'homme qui nous porte, après avoir touché les 200 cruzados, nous abandonne en quelque île déserte, ou nous jette à la mer, par crainte du gouverneur. Ensuite, s'il nous mène à Canton, et que nous paraissions devant le gouverneur, celui-ci nous fera mettre à la torture ou jeter en prison : car notre démarche est chose inouïe, et il y a tant de défenses publiées d'entrer en Chine sans un sauf-conduit du roi ! »

Mais ces périls ne sont rien au prix des périls de l'âme. Et Xavier revient sur une idée qui déjà lui avait inspiré une partie de sa grande lettre de Cangoxima. Le missionnaire n'a rien plus à redouter que de manquer de confiance. Il fait l'œuvre de Dieu, à Dieu de le soutenir. Dès lors, pris entre deux maux, il n'a qu'une ressource : se jeter dans les périls du corps pour éviter les périls de l'âme[1]. Sa résolution est donc inébranlable : il fera ce que les hommes estiment une folie. Il ira jusqu'à la prison et au martyre.

Or, dans cette volonté, désormais inébranlable, de tout faire pour entrer en Chine, il y avait quelque chose de providentiel qui sans doute lui échappait. Il préparait l'avenir. Il s'était présenté devant les daimyô du Japon couvert par l'autorité du gouverneur des Indes, et avait été bien accueilli. Il s'était demandé pourquoi ne pas pénétrer en Chine par la même voie diplomatique. Cette année-là, il y fallait renoncer, mais c'était partie remise. Xavier ne pouvait soupçonner que l'influence portugaise en Extrême-Orient touchait à son déclin. Le jour n'était pas loin où les héritiers d'Albuquerque allaient céder le pas aux marchands de Londres et d'Amsterdam. Pour les missionnaires, le Portugal pourra encore quelque chose par ses aumônes, mais plus rien par sa diplomatie. La Chine rejettera les ambassadeurs, et le Japon les fera mettre à mort.

1. P. 783-785.

Que fût-il arrivé si notre saint, se voyant dans l'impuissance d'entrer à Canton à la suite d'une ambassade européenne, était tristement mais tranquillement, revenu aux Indes ? D'autres peut-être se fussent crus autorisés par l'exemple d'un si grand homme à ne pas tenter l'impossible. Mais lui, après avoir épuisé les moyens humains, ne croit pas être arrivé encore à son *consummatum est*. Il reste à marcher quand même, appuyé sur Dieu seul. Quand la sagesse d'ici-bas a dit son dernier mot, c'est à la folie divine de parler.

Et il ira de l'avant, à peu près sûr de se briser à l'obstacle, mais il ira. A tout le moins il ne succombera pas sans laisser un exemple que d'autres suivront.

Et justement, celui qui, trente ans plus tard, parviendra, seul, sans autre appui que Dieu, à briser pour tout de bon l'obstination de la Chine et à se fixer à Pékin, Mathieu Ricci, en ce mois d'octobre 1552 où François négociait encore avec le marchand chinois, naissait en Italie à Macerata. A lui est réservé l'honneur de renouer à Pékin la tradition chrétienne interrompue, absolument oubliée depuis cent ans, et de mener à bien les projets de saint François Xavier[1].

Mais cette victoire de la constance apostolique sur l'obstination chinoise aura été préparée par 25 ans de tentatives infructueuses. Xavier d'abord ; puis, trois ans après, le Jésuite Melchior Nunez Barreto[2] ; puis, en 1556, le Dominicain Gaspard da Cruz[3], en 1565 le Jésuite François Perez[4], en 1568 et en 1575 les Pères J.B. Ribera et Christophe de Costa[5], en 1579 des Franciscains et des Augustins des Philippines[6], en 1580 et 1581, le Jésuite Ruggieri[7], essaieront de se glisser en Chine. Repoussés, il ne leur

1. Ricci fut précédé en Chine de deux ou trois ans par le Père Ruggieri. Mais l'établissement définitif date de 1583, lorsque les deux Pères parvinrent à se fixer à Tchao-k'ing, près de Canton. Ruggieri retourna en Europe en 1588. — Voir les articles consacrés au Père Ricci par le Père J. Brucker dans les *Etudes*, 1910, p. 5, 185, 781, et le Père Tacchi Venturi dans la *Civilta Cattolica* de la même année.

2. *Cartas de Japao*, 1570, fol. LXXXII-XCV.

3. *Tractado... da China*, Evora, 1569.

4. Bartoli, *La Cina*, Rome, 1663, l. I, n. 148, p. 151.

5. *Ibid.*, n. 148, fin.

6. J. Gonçalez de Mendoça, O. S. A., *Historia de las cosas mas notabiles,.. de la China*, Rome, 1585.

7. Brucker, *loc. cit.*, p. 195.

restera le plus souvent qu'à porter sur d'autres terres leur zèle sans emploi.

Lui non plus, en octobre 1552, Xavier ne songeait pas à s'éterniser dans son île. Mais, si le projet alors en voie d'exécution n'aboutissait pas, il voulait, avant d'abandonner la partie, essayer autre chose. Il vient d'apprendre que le Siam est tributaire de la Chine, que tous les ans une ambassade siamoise se rend à Pékin. Ordinairement elle passe par Canton. Il lui serait possible peut-être de prendre place dans le cortège, à un titre quelconque. Justement, un marchand, Diogo Vaz d'Aragon, vient d'acheter une jonque pour se rendre au Siam. Il le suivra, et, l'année suivante, il montera dans les navires siamois qui le ramèneront à Çanton ou le porteront, un peu plus au nord, à Comaï[1].

IV. — *Le dernier courrier.*

François en était là de ses espérances à la fin d'octobre, après deux mois et demi d'attente. Déjà quelques navires portugais s'en allaient. L'un d'eux emporta, vers le 25 octobre[2], ses lettres à Diogo Pereira, à François Perez, à Gaspard Barzée.

Il leur disait ses projets. Il répétait à Pereira que tout le bien qui se ferait lui serait compté par Dieu; car c'est lui qui payait tous les frais de l'entreprise. Du reste un vague espoir lui restait de voir un jour ou l'autre son ami, libre de ses entraves venir le rejoindre quelque part en Chine, à Comaï ou près de Canton. Plût à Dieu que ce fût à l'intérieur de l'Empire! Mais il faut attendre que don Alvaro ait quitté Malacca. Tant qu'il sera là, rien ne pourra se faire en Chine, du moins rien d'important. « Ce que je souffre dans l'âme à ce propos, ajoute-t-il, je ne puis l'écrire »; et il répète: « J'en ai peur, Dieu va infliger à don Alvaro, si ce n'est déjà fait, un châtiment pire qu'il ne pense[3]. »

Dans l'état où sont les choses, il est inutile que Perez s'immo-

1. *Mon. Xav.*, p. 791. *Comaï* ou Ko-moï, île vis-à-vis d'Amoï.

2. Lettres 128 et 129 à Perez (22 oct.); — 131 à Pereira (22 oct.); — 132 à Barzée (25 et 26 oct.). Ces lettres partirent par le *bamcão*, la jonque de Gaspar Mendez (p. 798).

3. *Mon. Xav.*, p. 791.

bilise à Malacca. Qu'il aille à Cochin remplacer le Père de Eredia, lequel ira au Japon. Cet abandon est provisoire. Église, collège, mobilier seront confiés au prêtre Vincent Végas, en prévision de jours meilleurs[1]. Ensuite, bien au delà de Malacca le cœur de Xavier va retrouver celui qu'il a laissé derrière lui portant tout le poids de la mission, le Père Barzée : « Je vous écris à la hâte, lui dit-il, sans trop savoir où je vais. » Ce qu'il lui mande, c'est ce qu'il a dit et répété tant de fois, la nécessité d'être humble. « Considérez, non le bien que Dieu fait par vous, mais celui qu'il ferait si vous n'y mettiez pas d'obstacle... » Humilité et concorde : « Visitez de ma part les Pères de saint François et de saint Dominique. Qu'ils prient pour moi. » Sévérité dans le choix des sujets. Rigueur à exclure ceux qui feraient quelque scandale[2].

Ces lettres sont datées du 22 et du 25 octobre. La jonque qui les emportait, remmenait aussi le seul compagnon européen que le Père eût gardé près de lui, le Frère Alvaro Fereira[3]. Ce jeune homme, bon par ailleurs, est de santé trop faible. Il ne reste plus auprès du saint, pour le suivre en Chine, que le Malabar Christophe et le Chinois Antoine. Mais, au sujet de ce dernier, Xavier a fait une constatation désagréable. Le brave enfant a si bien profité des leçons reçues à Goa qu'il en a presque oublié sa langue maternelle[4]. Il faut un autre interprète. Un certain Pierre Lopez, naguère esclave à Malacca, un Chinois sans doute, s'est présenté. Il semble remplir les conditions voulues. Mais voilà qu'il prend peur et s'éloigne[5].

Qu'importe? « Nous allons avec l'aide de Dieu... Priez beaucoup pour nous, car nous courons grand risque de la prison. Mais nous nous consolons d'avance, en pensant qu'il est plus profitable d'être prisonnier pour le seul amour de Dieu que libre en fuyant les labeurs de la croix[6]. »

Quinze jours ont passé depuis ses dernières lettres, Xavier

1. P. 781, 786 (n. 9); 796, 799 (n. 6); 920 (n. 21 à 33); — Polanco, II, p. 488.
2. P. 793-795.
3. P. 799, 809; — Valignano, p. 155.
4. Peut-être simplement Antoine ne comprenait pas le dialecte cantonais, incompréhensible aux Chinois des « pays mandarins ».
5. P. 785.
6. P 800

espère toujours; il est sûr maintenant d'entrer en Chine. C'est l'affaire d'une semaine. Le 12 novembre, il écrit au Père Perez : « Encore huit jours, et le marchand qui doit me porter à Canton va venir. Très certainement il viendra, à moins qu'il ne meure, car je lui ai promis une belle provision de poivre. S'il me porte sain et sauf à Canton, il y gagne plus de 350 cruzados[1]. »

L'apôtre va donc forcer la porte de l'empire interdit. Et après? Peut-être, mais il n'y compte guère, on reprendra le projet d'ambassade. Alors Pereira viendra, accompagné d'un Père que désignera Barzée. Où se rencontreront-ils, Xavier et lui? « Vous me trouverez, écrit le saint, ou prisonnier à Canton, ou à Pékin dans l'ambassade siamoise. » En tout cas que l'on prenne toutes les mesures pour délivrer les pauvres Portugais captifs. « Parmi eux il y a mon ami particulier François Pereira de Miranda, à qui je dois beaucoup pour les charitables services qu'il m'a rendus à Firando. » A Diogo Pereira, il redit une fois encore que, si quelque chose se fait en Chine pour la gloire de Dieu, c'est à lui qu'on le devra. Dieu seul pourra payer sa dette de reconnaissance : mais il veut que les Pères de la Compagnie aux Indes ne cessent de prier pour un si grand bienfaiteur, et il termine par ces mots: « Je n'ai plus rien à écrire à Votre Grâce, sinon que, si j'étais riche, je donnerais un trésor pour avoir des nouvelles de votre santé et de notre vie. Votre serviteur et grand ami de cœur, François[2]. »

Par la même occasion, il renouvelle au Père Perez l'ordre formel de quitter Malacca, quelques promesses qu'on lui fasse de s'amender ; il fera plus de bien ailleurs[3]. Enfin, le 13 novembre, Xavier dicte sa dernière lettre. Elle est adressée aux Pères Barzée et Perez. « Mon voyage, leur dit-il, est difficile et périlleux; je ne sais s'il aboutira; mais j'ai bon espoir... Sachez bien ceci et n'en doutez pas : le démon supporte mal que les Pères de la Compagnie du Nom de Jésus entrent en Chine. Je vous le fais savoir de ce port de Sanchoão; n'en doutez pas. Les obstacles qu'il m'a opposés et qu'il m'oppose

1. P. 798
2. P. 803.
3. P. 800.

chaque jour, je n'en finirais pas si je voulais vous les énumérer. Mais sachez encore ceci; avec l'aide, grâce et faveur de Dieu Notre-Seigneur, le démon sera ici confondu, et ce sera une grande gloire pour Dieu de s'être servi d'une chose aussi méprisable que moi pour confondre la grande présomption du démon.

« Maître Gaspard, ajoute Xavier, souvenez-vous des avis que je vous ai laissés en partant, et de ceux que je vous ai écrits depuis ; ne les négligez pas. N'allez pas, pour vous en dispenser, vous imaginer, comme d'autres, que je suis mort. Si Dieu veut que je vive, je vivrai ; bien qu'il fut un temps où je tenais plus à la vie qu'aujourd'hui. Je vous parle ainsi pour que vous n'alliez pas user de votre sens, comme, s'il vous en souvient, il vous est arrivé de le faire. Dieu sait comme cela vous a réussi. Il me serait dur à moi, l'an prochain, arrivant auprès de vous, d'y trouver des affaires à arranger[1]. »

Ainsi, le 12 novembre, saint François Xavier n'avait aucun doute : encore huit jours, il serait sur le continent. Il sentait cependant que le démon s'agitait : des obstacles allaient s'accumulant. Lesquels ? Par discrétion peut-être, il ne s'explique pas. Eut-il à se plaindre des gens du *Santa Croce?* Nous ne savons.

Antoine nous dit qu'il fit part des arrangements conclus avec le marchand de Canton au *capitan mayor*. Qui était ce personnage? le capitaine du vaisseau, Louis d'Almeyda, ou bien cet Alphonse de Rojès mis par don Alvaro sur le vaisseau de Diogo Pereira, ou quelque officier délégué dans cette colonie flottante par les autorités de Malacca? Nous ne savons. Toujours est-il que le saint voulut prendre son avis. « Il lui demanda l'autorisation d'exécuter son dessein. Le capitaine le pria de ne pas entrer en Chine tant qu'il y aurait là des vaisseaux portugais, parce qu'il pouvait arriver que les mandarins, irrités de le voir sur leur terre ne fissent quelque mal aux Portugais et ne vinssent en armes contre eux : ce que voyant le Père François, et que son entrée immédiate sur le continent pouvait en effet occasionner dommage aux mar-

1. P. 809.

chands, il se résolut d'attendre que leurs vaisseaux fussent sur le point de retourner à Malacca. Alors seulement il pénétrerait à Canton. Si les Chinois, à ce propos, voulaient aller en armes attaquer les vaisseaux portugais, ils ne les trouveraient plus là[1]. »

Le *capitan mayor* abandonnait-il ainsi complètement le missionnaire ? Il ne semble pas, car un vaisseau au moins, le *Santa Croce*, ne devait quitter San choan que beaucoup plus tard. Un refuge restait donc au missionnaire pour le cas où il ne parviendrait pas à entrer à Canton.

Pour eux, les marchands achevaient leurs affaires, et peu à peu la rade se vidait. Tel de ces départs fut douloureux au saint. Le Portugais qui lui avait prêté sa cabane, n'avait point encore parlé de s'éloigner. Il attendait même une jonque qui devait lui apporter des marchandises. Or un jour le Père, ayant dit sa messe, et, selon sa coutume, ayant prié pour les morts ensevelis à cet endroit, tout à coup leva les yeux, et, regardant les assistants, demanda pourquoi Georges Alvrez n'était pas là. On lui répondit qu'il venait de s'embarquer pour Malacca. Le saint se troubla, et, avec sévérité : « Je ne sais s'il s'en va dans la grâce de Dieu. Où le conduisent ses péchés ? Il parviendra à Malacca, mais n'en ressortira plus. Et voilà qu'arrive le navire qu'il avait envoyé. Que n'a-t-il attendu ? » Tous se retournèrent et regardèrent vers l'endroit que, de l'intérieur de la chapelle, le Père avait indiqué. Ils ne virent rien. Mais, quelques heures plus tard, la jonque était là. Une partie de la prédiction était réalisée ; qu'en serait-il du reste ? L'on apprit plus tard que, rentré depuis plusieurs jours à Malacca, et étant allé chercher du bois dans la forêt, Georges Alvrez avait été tué[2].

Vers ce temps-là durent s'éloigner aussi, leurs affaires finies, les agents de Diogo Pereira[3]. Maintenant l'isolement était complet. François n'avait plus avec lui que l'Indien Christophe et le Chinois Antoine. En rade, restait le *Santa Croce* avec quelques marchands et les hommes de don Alvaro de Ataïde.

1. *Mon Xav.*, II, p. 789.
2. Tursellini, l. V, ch. 10 ; — Lucena, X, ch. 25, p. 886 ; — Sousa, I, p. 626.
3. De ce départ aucun document ne parle. Mais si Escandel avait été là, Xavier serait-il mort dans l'abandon ?

CHAPITRE III

LA MORT
(27 novembre 1552)

I. — *Portrait de saint François Xavier.*

Les traditions locales du château de Xavier racontent que, vers ce temps-là, dans la sombre petite chapelle du castillo, se passait un fait étrange. Depuis quelque temps déjà, le vieux crucifix, devant lequel François enfant avait balbutié ses premières prières, à de certains jours, se couvrait de sueurs. Or, à Xavier, l'on n'était pas sans avoir des nouvelles de l'absent. Ses labeurs étaient connus en Espagne, ses lettres lues à la cour[1]. A Coïmbre, le *Doctor Navarrus* était bien placé pour entendre parler de son cousin[2]. Déjà, dans sa parenté, le saint avait trouvé un émule de son zèle, le Père Jean d'Azpilcueta, un des premiers apôtres du Brésil[3]. Quelques échos des bruits qui circulaient à Lisbonne et à Madrid parvinrent certainement jusqu'en Navarre. Lorsqu'on put comparer les dates, on crut constater que les sueurs merveilleuses s'étaient produites précisément aux périodes où le missionnaire avait eu le plus à travailler. Mais, cette année 1552, le prodige avait eu lieu tous les vendredis, et l'on s'attendait à la mort du Père François. Voilà du moins ce qui se racontait à Xavier vers la fin du XVI[e] siècle[4].

Pour lui, François avait le pressentiment très net de sa fin prochaine. Il est vrai qu'il avertissait le Père Barzée de ne pas le

1. Voir tome I, p. 234.
2. Il quitta Coïmbre en 1555 (Cros, *Documents*, p. 486).
3. Cros, *Doc.*, p. 501, note; *Vie*, I, p. 224.
4. Cette tradition locale est déjà consignée dans Tursellini, l. VI, ch. 4. Voir Cros, citant le Père de la Peña (*Doc.*, p. 357, 358; *Vie*, t. I, p. 37).

croire mort trop vite[1]. Il était dans la force de l'âge, quarante-six ans et huit mois. Mais, aux Indes, à Malacca, ses adieux avaient toujours été accompagnés d'allusions au ciel et à la vallée de Josaphat. Il disait : « Jusqu'ici j'avais désiré vivre pour servir Jésus-Christ, et étendre la gloire de son nom. Maintenant ces désirs font place à un autre plus véhément, celui d'aller le contempler au ciel[2]. » Un témoin au procès de 1556 affirmait tenir du pilote qui avait conduit Xavier en Chine, qu'il avait prédit le jour et l'heure de sa mort. Il avait même ordonné à l'avance de mettre son corps dans de la chaux pour qu'on pût le remporter[3].

Avant de le voir disparaître, est-il possible de nous le représenter tel que le connurent jadis les populations de l'Inde et du Japon ? Les renseignements ne concordent pas. Les premiers historiens du saint, Texeira et Tursellini nous disent : « Il était de belle taille, plus grand que petit, sans maigreur, fort et de belle complexion ; le visage de longueur et de largeur proportionnées ; le teint blanc et rose, presque toujours enflammé, les yeux entre noir et brun, le front large, le nez ordinaire, la chevelure et la barbe naturellement noires mais déjà blanchies par les travaux. Toute sa personne respirait la grâce et l'autorité. Jamais de manteau sur la soutane, laquelle était pauvre, mais propre. Il la portait sans ceinture, la tenant seulement un peu des deux mains sur la poitrine[4]. »

D'autres renseignements laissent entrevoir une physionomie très différente. Étienne Ventura s'étonnait qu'il dépassât de la tête ses auditeurs, tous plus grands que lui, ce qui suppose une taille au-dessous de la moyenne[5]. Un très vieux dessin à la plume nous le montre vêtu d'une *loba*, soutane en fourreau, sans ceinture, ouverte seulement par en haut, comme en portaient alors les prêtres des Indes. De ses deux mains, il la tient

1. *Mon. Xav.*, p. 809.
2. P. DE QUADROS, *Sel. Ind. Ep.*, p. 187, 189.
3. *Process. 1556*, Goa, n. 12.
4. TEXEIRA (*Mon. Xav.*, II, 882). — TURSELLINI, l. V, ch. 12 ; — LUCENA, l. X, ch. 27, p. 895.
5. *Process. 1556*, Cochin, n. 3. — Pour ce qui est de la taille, il n'y a rien à conclure de l'état présent de la relique à Goa. Les corps qui se dessèchent sans se corrompre perdent ordinairement beaucoup de leur taille.

à la hauteur de la poitrine comme pour soutenir ses bras. Sans doute, c'était là son attitude familière. Le visage est irrégulier, maigre, exténué, le nez long et fort, les yeux grands et à fleur de tête, les cheveux rabattus sur le front et un peu en désordre, la tonsure très large, non pas en arrière mais sur le haut de la tête, la barbe courte et peu fournie. Si vraiment nous avons là le portrait de l'apôtre des Indes, il faut avouer qu'il eût pu dire avec saint Paul, son grand modèle *præsentia corporis infirma*[1].

Quant à sa physionomie morale, elle se dégage assez nettement, pensons-nous, de ses actes et de ses paroles. Les dons surnaturels ont fait de lui un grand saint, mais sans voiler le moins du monde, en les accentuant au contraire, ceux qu'il tenait de sa race et de sa famille.

Gentilhomme, rattaché par sa mère à une antique maison royale, il garda toujours une certaine fierté. Il y a là une force de l'âme qu'il savait admirer chez les autres, et qu'il n'avait aucune raison d'anéantir en lui. Humble, il l'était à fond, et d'une humilité qui ne se renfermait pas dans le sanctuaire de l'âme. Mais, quand sa personne n'était plus seule en jeu, qu'il sentait derrière lui l'honneur de son Maître, il relevait la tête, et le noble Navarrais se retrouvait dans le saint.

Il possédait, dans tous les sens du mot, l'instinct de l'autorité. Il avait l'art de commander : il le faisait d'un ton péremptoire, qui

1. L'original se trouve dans le Mss. 7664 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, *De Claraçam de Malaca*... par Godinho de Eredia. L'ouvrage est une sorte de description de la ville de Malacca; il est daté de 1616. Le portrait de Xavier porte l'inscription : *Retrado : de : Micer : Francisco : Xavier : da : Ordem : da : Comp : de. Iesu. Anno 1545*. Plusieurs particularités sont à noter.

1° La date 1545 est celle du premier séjour de Xavier à Malacca.

2° L'expression *Micer Francisco*, nous reporte semble-t-il aux origines de la Compagnie dans les Indes, alors que le Père Paul de Camerino était couramment appelé *Micer Paulo* (*Sel. Ind. Ep.*, p. 20, 23, 60, 69, 181). Plus tard on eût certainement dit *Padre Francisco*.

3° Au moment où fut dessiné le portrait, les Jésuites des Indes ne portaient plus la *loba*, mais la soutane européenne (Cros, *Vie*, I, p. 216).

4° Le geste prêté au saint a quelque chose de trop individuel pour avoir été inventé *de chic* par l'artiste.

On peut conclure, ce semble, que ce dessin, exécuté en 1616, en reproduit un autre plus ancien, peut-être même contemporain du saint. Si nous ne reproduisons pas ce document iconographique, c'est un peu, nous l'avouerons ingénument, crainte de scandaliser les bonnes âmes pour lesquelles un portrait de saint ne peut être que très beau. C'est aussi parce qu'il nous paraît invraisemblable que saint François Xavier ait eu une expression aussi complètement dénuée d'intelligence.

n'admettait ni les gloses ni les vaines excuses. Il savait parler non seulement ferme mais dur : puis, soudain, le ton changeait, et la lettre qui s'étendait en reproches, se terminait en caresses, et même en supplications. Avec ses inférieurs, comme avec le roi, sa franchise avait quelque chose d'impétueux : elle disait tout net et tout droit ce qu'elle avait à dire. Elle aimait mieux se taire que dire les choses à moitié. Mais elle était comme doublée d'une tendresse sans bornes. Jean III dut frémir parfois en lisant les rudes avertissements qu'on lui envoyait des Indes : mais cette rudesse même était frémissante d'amour.

Ses affections, toutes fondées sur la divine charité, étaient ardentes, expansives. Qu'on se rappelle ses lettres à saint Ignace, à Simon Rodriguez, sa façon de parler de la Compagnie, « Compagnie de Jesus, compagnie d'amour ». Mais quelle délicatesse de père pour les petits serviteurs, paravers ou japonais, qui le suivaient! Quel intérêt porté aux succès ou aux épreuves des siens! Quelles souffrances quand il sentait qu'ils manquaient à la grâce, et quelle joie quand il constatait leurs progrès!

Basque, il avait de ses compatriotes l'esprit d'initiative, on pourrait presque dire un certain goût des aventures, qui a souvent donné le change et l'a fait accuser d'inconstance : nous nous en expliquerons plus loin. Mais on n'est pas en vain de sa race et de son pays. Ses compatriotes sont travaillés d'une humeur très caractéristique qui les jette sur tous les grands chemins de l'émigration, du commerce, de l'apostolat. Leurs yeux, dit-on, cherchent toujours d'instinct les terres lointaines. Baleiniers, corsaires, capitaines, explorateurs, missionnaires, ils comptent parmi leurs grands hommes : le premier marin qui ait fait le tour du monde, Sébastien d'Elcano; le premier colonisateur des Philippines, Legazpi; le prédicateur de la croisade antiesclavagiste, Mgr Lavigerie, et le maître des missionnaires modernes, François Xavier. Lui-même, François ne fut pas un isolé dans sa parenté. Un de ses cousins fonda la mission du Brésil [1], un autre évangélisa le Mogol [2], un troisième organisa

1. Le Père Jean de Azpilcueta, missionnaire au Brésil de 1549 à 1555.
2. Le Père Jérôme de Ezpeleta, ou Jérôme Xavier, au Mogol de 1595 à 1617.

des réductions au Mexique[1]. D'autres encore eussent voulu partir comme lui pour l'apostolat lointain, à commencer par le *Doctor Navarrus* qui, à l'âge de quarante-huit ans, s'offrait à le suivre dans les Indes. Rien n'empêche donc de voir, dans les courses sans repos de l'apôtre, l'influence de ce qu'on a nommé l'*inquiétude basque*[2]. Reste à voir si, étant donné la tâche à accomplir, cette influence n'a pas été providentielle. N'était-il pas excellent, pour celui qui devait ouvrir à tout un ordre religieux les terres nouvelles de l'apostolat, d'être un de ces hommes qu'on n'enferme pas facilement dans un cadre fixe? Saint Ignace le connaissait bien, lui qui ne le rappelait en Europe qu'en lui faisant espérer son retour dans les Indes, qui hésitait à trouver excessives ses courses à travers le monde, en se disant que Dieu le guidait. Mais, lui-même, François avait très nette la conscience de deux choses contraires. Il sentait que sa vocation à lui était de parcourir les « terres de découvertes », et que cette vocation n'était pas celle des autres. Il se donnait du large tout au travers des peuples, mais, à chacun des siens, il assignait sa tâche précise dont il ne devait pas sortir.

Il était prompt dans les décisions. Les projets nouveaux, dès qu'ils lui apparaissaient féconds, s'emparaient vivement de son esprit. Il ne leur donnait pas d'emblée son adhésion : il réfléchissait, il priait surtout, et longuement; il attendait la lumière d'en haut. Mais avait-il senti qu'à l'attrait personnel correspondait l'appel de Dieu, il n'était pas de volonté humaine qui pût l'arrêter.

Cet élan d'enthousiasme réfléchi et surnaturel qui le jetait dans l'action, il le conservait en pleine lutte. Ce n'est pas qu'il n'ait connu les faiblesses de l'homme. Un jour on dirait qu'il va, par découragement, se sauver en Éthiopie. Les obstacles qui viennent de l'égoïsme des chrétiens le déconcertent, et, c'est lui qui le dit, il s'enfuit au Japon pour les éviter. Mais que le travail le saisisse, il s'absorbe dans sa tâche et ne la laisse que terminée. Il ne craint que Dieu au monde ; pourtant il nous a laissé clairement entrevoir qu'à certaines heures de plus grand péril, il a eu peur, et la chair à frémi. Inévitables surprises de

1. Le Père Martin de Azpilcueta, mort au Mexique en 1636.
2. Pierre Lhande, S. J., *L'Emigration basque*, Paris, 1910.

la nature. La grâce reprend vite le dessus, et c'est où il a le plus pâti qu'il déclare avoir été le plus heureux. Si heureux de souffrir quelquefois qu'on le vit courir, sauter, jongler avec une pomme comme un enfant.

Avec cela, tout un ensemble de qualités morales et intellectuelles qui font de l'homme d'action l'homme de gouvernement, une grande souplesse d'âme et d'esprit. C'est un protestant, H. Bœmer, qui le reconnaît : « Il était étonnamment prompt à se sentir à l'aise dans le milieu le plus étranger, et à se familiariser non seulement avec les langues [?] mais aussi avec les mœurs et les conditions d'existence de l'Extrême-Orient. Il sut très vite se mouvoir avec autant d'aisance parmi les Hindous, les Malais, les Japonais et les Chinois, que parmi les Espagnols et les Portugais. A cette fraîcheur, cette vivacité et cette énergie de la sensibilité et de la volonté, se joignait chez lui un sens pratique peu commun. Les instructions données à ses collaborateurs surprennent par leur largeur, leur bon sens et leur prudence, et ses tentatives pour constituer les communautés de convertis, par exemple parmi les pêcheurs de la côte des Indes, témoignent d'un talent d'organisateur tel qu'on en connaît peu de comparable, même dans l'histoire des missions, si riche pourtant en talents de cet ordre [1]. » Toutes ces qualités, dit le même historien, faisaient « qu'on l'admirait, qu'on l'aimait malgré soi, qu'on s'éprenait de lui, qu'on était édifié par sa seule présence [2] ».

Mais ce portrait va-t-il rester sans ombres? Saint François Xavier n'avait-il pas de défauts? Ni les correspondances du temps ni les témoignages recueillis pour la béatification, ni les anciens biographes ne nous permettent de répondre. Ils ne voulaient qu'édifier. D'autres se sont évertués à combler cette lacune. Malheureusement pour la vérité historique, sous leurs restrictions et leurs blâmes, on sent trop souvent la préoccupation d'atteindre, à travers Xavier, l'Église romaine elle-même. Ou bien les reproches n'ont pour base qu'une étude sommaire et incomplète des faits [3]. Nous en discuterons quelques-uns plus loin.

1 Bœhmer, *Les Jésuites*, trad. Monod, p. 148.
2. P. 147.
3. Par exemple, Bœhmer, p. 149. « Il ne s'occupe pas de conversions individuelles, il

Il n'est guère qu'un point que nous puissions concéder aux critiques. Xavier a eu un défaut, qui était la rançon de ses qualités : il a vraiment abusé de lui-même. Il lui a suffi de dix ans pour accomplir ses grandioses entreprises, mais aussi pour ruiner ses forces. L'on conçoit que ses amis de Goa l'eussent voulu plus prudent, d'un zèle moins enflammé, d'un courage plus circonspect. Mais quoi? s'il eût été ce qu'ils rêvaient, l'eussent-ils autant aimé ?

A son retour du Japon, il déclarait ne s'être jamais mieux porté, bien que ses cheveux eussent, les dernières années, complètement blanchi. Mais sommes-nous forcés de l'en croire sur parole? Ne prenait-il pas pour vigueur corporelle l'élan irrésistible que la flamme intérieure donnait encore à son organisme, usé avant le temps? Depuis dix ans, sa vie n'avait été que labeurs. Il avait passé sans transition d'un climat à l'autre, des ardeurs étouffantes des Indes ou des Moluques, aux hivers glacés du Japon, toujours aussi légèrement vêtu, aussi mal nourri, toujours en éveil, ne s'accordant que le minimum de repos, ne dormant que vaincu par la fatigue, toujours prêchant, confessant, causant, priant, courant; n'ayant de relâche que le temps des traversées, et alors passant par d'effroyables tempêtes. Sur la fin, les souffrances morales achevèrent l'œuvre des fatigues physiques. Ce qui l'avait longtemps soutenu, c'était la perspective prochaine de grands fruits à opérer dans les régions nouvelles. Il allait à la Pêcherie, aux Moluques, au Japon, invinciblement attiré par une force qui n'était pas de la terre, avec l'espoir de beaucoup souffrir, et aussi de beaucoup avancer la gloire de Dieu. Pendant un temps, le même genre d'attraits l'avait fait regarder vers la Chine. Tout à coup, des

s'adresse aux masses » Et les Japonais? — « Sa préoccupation est encore plus d'arracher les âmes à l'enfer que de les gagner pour le ciel. » Comme si les deux choses ne s'identifiaient pas ! — « Ce qui est bien aussi du Moyen-Age, c'est le peu de répugnance avec lequel il réclame l'assistance des forces coercitives de l'Etat en faveur de la mission. Il demande que le roi de Portugal destitue et même *punisse de confiscation et d'un emprisonnement prolongé* les fonctionnaires coloniaux qui *ne se prêtent pas à tous les désirs* des missionnaires pour contribuer à la propagation de la foi. Il *exige* que le vice-roi mette à la raison par les armes des *princes hindous mal disposés* pour le Christianisme, même si, au point de vue politique, il n'a rien à leur reprocher. Il va même jusqu'à conseiller de faire croiser la flotte portugaise sur les côtes de l'Arabie, *de menacer la Mecque et d'anéantir le prestige de l'Islam dans l'Asie méridionale.* » On peut mettre au défi M. Bœhmer de prouver par des textes les affirmations que nous soulignons.

obstacles insurmontables surgissent. Il est évident maintenant qu'il marche à un échec. La volonté de Dieu persiste cependant à le pousser : mais, à l'horizon, plus de conquête probable. Il fera tout, et jusqu'à l'impossible, pour ne pas manquer à la grâce. Mais quoi d'étonnant si, alors, certains stimulants faisant défaut, la pauvre nature a défailli? Le corps, — nous ne parlons pas de l'âme, — était à bout de forces.

Un premier avertissement avait été ce long accès de fièvre qui avait duré quinze jours. Maintenant, à deux pas de la Chine, seul sur le rivage de San-choan, n'ayant près de lui qu'un Chinois et un Malabar, François Xavier est enfin arrivé au soir de sa vie; il va mourir.

II. — *La chronique des derniers jours.*

Le *Santa Croce* était toujours en rade. Il y avait là quelques marchands n'ayant pas encore achevé leurs affaires : tel et tel pouvait compter parmi les amis du saint. Le pilote, François de Aguiar, en était aussi. Le reste de l'équipage, nous le connaissons en gros. Il avait été choisi exprès par don Alvaro de Ataïde. Ce n'est pas les calomnier que de supposer aux subalternes quelque chose des dispositions du Maître. Il est vrai, dans les lettres du saint, on chercherait en vain la moindre plainte à leur égard. Silence qui prouve surtout sa discrétion. Le Chinois Antoine n'est pas moins réservé. Par ailleurs, on prête à un homme, bien placé pour savoir certains secrets, le vice-roi Alphonse de Noronha, la parole suivante : « Ataïde a tué deux fois Maître François, à Malacca par lui-même, à San-choan par les siens [1]. »

Pour tuer le missionnaire, il n'était pas nécessaire de lui faire violence. Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, il suffisait presque de ne pas s'occuper de lui, et nous ne voyons pas que les gens du vaisseau aient fait autre chose. Ils laissaient le saint à ses projets, disposés, nous le croyons volontiers, à lui venir en aide, s'il le demandait, mais allant peu au-devant de ses besoins. Après tout, n'était-il pas sur le point de disparaître? Dans un jour ou deux il serait au terme de ses désirs, à Canton.

1. Sousa, t. I, p. 679.

Est-ce à eux que nous demanderons la vérité sur les derniers jours du saint? Ils les ont racontés, et on les en a crus pendant longtemps. Mais peut-on se fier à leurs rapports? Si leur égoïsme, ou du moins leur imprévoyance, a, en quelque façon, hâté la mort de l'apôtre, ce n'est pas par eux qu'on le saura. Plus tard, lorsque le sentiment populaire se sera fait jour, que Xavier sera glorifié, ne seront-ils pas tentés, dans le récit qu'ils feront de cette mort, de se prêter un beau rôle? Seules, des indiscrétions permettront d'entrevoir la vérité : on en trouvera la trace dans le mot d'Alphonse de Noronha ou dans les récits, par ailleurs fantaisistes, de Mendez Pinto [1]; nous ne la posséderons jamais tout entière. Par bonheur, nous avons mieux que leurs relations suspectes.

Deux ans après la mort de Xavier [2], le Chinois Antoine, pour répondre à la curiosité du P. Texeira, qui rédigeait une notice sur le *Santo Padre*, lui envoya une relation de ce qu'il avait vu. Vingt ans plus tard, il eut l'occasion de refaire son récit devant le Père Valignano, qui nous en a gardé l'essentiel [3].

Ce jeune homme, — il pouvait avoir une vingtaine d'années, — méritait d'être le suprême compagnon du saint. Seul, dans l'abandon général, il lui resta fidèle, d'une fidélité discrète et humble, dévouée et bonne, celle qu'on trouve chez les meilleurs de sa race, quand le christianisme les a touchés. François l'avait choisi pour catéchiste et interprète, c'est-à-dire, pratiquement, pour compagnon de prison et de martyre [4]. Le Père Louis Frois, qui le connut à Goa, en parle comme d'un homme intelligent et pieux, très ouvert aux choses de l'âme [5]. Très délicat aussi, son récit offre certaines lacunes où l'on a vu, avec vraisemblance, non un défaut de mémoire, mais le respect pour la réputation d'autrui [6]. C'est le Chinois Antoine que, de

1. « En ce lieu, il demeura malade dix-sept jours, fort dépourvu des choses nécessaires. Selon ce que me dirent trois hommes qui ne le quittèrent point, soit que cela procédait de ce que quelques-uns, pour se rendre complaisants à qui bon leur semblait, se faisaient accroire que cela ne leur déplairait point, ou bien... etc. » Ch. 215.
2. Voir l'appendice à la fin du volume.
3. VALIGNANO, p. 190.
4. CROS, II, p. 340.
5. *Sel. Ind. Ep.*, p. 158.
6. CROS, II, p. 355.

préférence, nous interrogerons, lui laissant autant que possible la parole, et gardant à la narration la simple allure d'une chronique écrite au jour le jour[1].

Donnons d'abord une idée des lieux. La côte nord-ouest de Sanchoan, qui regarde la Chine et contre laquelle s'abritaient les navires, se creuse au centre en une large baie. Des collines assez hautes l'encadrent. Sur le pourtour, les marchands avaient leurs cabanes, qu'ils brûlaient ordinairement avant de partir[2]. Ceux du *Santa Croce* se groupaient sur le promontoire élevé qui borne la baie au nord. C'est là que Xavier logeait, dans la paillotte de Georges Alvrez, et avait sa chapelle. Le navire mouillait vis-à-vis à quelque distance[3].

Milieu de novembre. Georges Alvrez venait de partir. « Le Père Maître François demeura, sans que personne lui procurât asile et de quoi manger. Bien des fois, ayant faim, il me disait d'aller demander pour l'amour de Dieu, aux Portugais qui restaient encore, quelque peu de pain, et j'y allai souvent : mais cela n'empêchait qu'il ne souffrit de grandes nécessités[4]. » Il avait certainement encore des amis sur le vaisseau, mais qui n'en sortaient guère. Lui, vivait à terre, à l'écart, attendant son marchand de Canton. Y eut-il mauvaise volonté de la part des Portugais ? non sans doute, et Antoine disait au Père Valignano : « Vers ce temps-là, le besoin se fit sentir chez les Portugais ; les choses les plus nécessaires manquaient. La plupart des marchands étaient partis, les mandarins surveillaient, s'opposaient à ce qu'on portât des vivres à San-choan. La disette était grande sur le vaisseau ; de plus on était au mois de novembre et le froid commençait[5] »

19 novembre. C'est la date convenue avec le marchand : il ne paraît pas. Un jour, deux jours passent : il faut se rendre à

1. Nous fondons ensemble les deux récits du Chinois.

2. Valignano, p. 181 ; — Texeira, *Censura*, fol. 23.

3. C'est l'endroit où il fut enseveli : « ...à un autre rivage de l'île... vis-à-vis du vaisseau... là où venaient loger les gens du vaisseau » (Cros, p. 350). — Aujourd'hui, en partant du promontoire, on trouve d'abord, à mi côte, la chapelle de la sépulture ; puis, au centre de la baie, l'église de la mission actuelle. Un peu plus loin, on ne sait l'emplacement exact, était la cabane de Diogo Vaz où Xavier mourut, et d'où Antoine porta le corps de l'autre côté de la baie. L'ancienne résidence des Jésuites était un peu à l'intérieur, près du village de Hien-ju.

4. Cros, p. 346.

5. *Mon. Xav.*, p. 190.

l'évidence, c'est fini, le Père n'entrera pas en Chine. On dirait qu'alors, les espérances qui donnaient au pauvre corps usé une vigueur factice faisant défaut, tout d'un coup l'organisme retomba sur lui-même à jamais impuissant. « C'est à ce moment, continue le Chinois, un lundi, en achevant de dire la messe pour un défunt, qu'il se sentit mal. Se voyant indisposé, sans avoir rien à manger, il me demanda s'il ne serait pas bon d'aller sur le vaisseau de Diogo Pereira, qui était mouillé en pleine mer. Je lui répondis que cela me paraissait bien, puisque, à terre, nous souffrions de telles privations. Sur le vaisseau, il trouverait quelqu'un qui le nourrirait, le soignerait et là, il pourrait se rétablir[1]. »

Mardi 22 novembre. Dans la soirée, Xavier s'embarqua pour aller au vaisseau, Etienne Ventura disait en 1556 qu'il avait une pleurésie[2]. La nuit fut pénible : la fièvre était forte, le roulis secouait le vaisseau, il faisait froid. L'on n'était pas encore cependant à la saison fraîche (janvier-février), où le thermomètre descend à 4°. Mais le vent devait souffler du nord. Les Portugais supportaient mal ces baisses de température : au moindre changement, ils étaient transis. Les voyageurs d'autre race, comme les Flamands, trouvaient qu'ils n'en parlaient guère sans exagération[3]. Pour lui, affaibli, fiévreux, malade, François devait être fort sensible à la bise. Le séjour du vaisseau devint impossible.

Mercredi 23 novembre. « De bon matin, il revint avec moi à terre, portant sous le bras une paire de chausses de drap qu'on lui avait données pour le défendre du froid, qui était grand et, comme provisions, un paquet d'amandes[4]. Le voyant en cet état, couché sur la plage et « brûlant comme braise », un charitable Portugais, ce Diogo Vaz d'Aragão[5] sur lequel il avait compté pour aller au Siam[6], le prit en barque, lui fit traverser la baie et le déposa dans sa cabane, à une lieue du vaisseau. Il

1. *Mon. Xav.*, II, p. 790, 895.
2. *Process. 1556.* Cochin, n. 3. *Mon. Xav.* II, 281.
3. P. N. Trigault, lettre du 24 déc. 1607. *Vie* par Dehaisnès, 1864, p. 29-30.
4. *Mon. Xav.*, II, ibid., 79[illegible]-895.
5. Ce nom est donné par Texeira dans sa critique sur Ribadeneira. Il raconte avoir visité avec ce marchand l'île de San-choan. Antoine appelle Georges Alvrez ce Portugais. C'est une erreur, due peut-être au copiste de sa relation. Alvrez était parti. Nous remplacerons donc dans les citations son nom par celui de Vaz.
6. *Mon. Xav.*, I, p. 791-862.

lui dit : « Votre Révérence doit se faire saigner sans retard : il y a maladie sérieuse. » A quoi le Père répondit qu'il n'avait pas coutume de se faire saigner, mais que sa grâce fît ce qui lui semblait à propos. Alors on le saigna[1], ce jour-là était le mercredi. A la saignée, comme il était bilieux-sanguin, il s'évanouit, mais on lui jeta de l'eau au visage et il reprit connaissance. Peu après il éprouva un grand dégoût : il ne pouvait manger.

Jeudi 24. « Le lendemain jeudi, comme on vit que la fièvre allait croissant, on le saigna encore ; il s'évanouit de nouveau. Puis on le purgea, car la fièvre augmentait avec les souffrances. Ne pouvant rien prendre et fiévreux, il demeura tellement enduré et patient que jamais on ne lui entendit dire un mot pour se plaindre ou rien demander.

« Ce jeudi, de bonne heure, il lui survint quelques accès de délire ; mais tant qu'ils durèrent jamais il ne dit parole qui sentit l'extravagance, rien que nous, ou d'autres n'eussions voulu imiter. Les yeux au ciel, le visage joyeux et de bel aspect, à haute voix comme s'il eût prêché, il faisait certains colloques dans les diverses langues qu'il savait, et que moi, je ne comprenais pas. J'ai cependant retenu ces paroles parce que je les lui ai entendu répéter bien des fois : *Tu autem meorum peccatorum et delictorum miserere*[2], avec beaucoup d'autres que je ne saisissais pas[3]. Il disait encore souvent : *Jesu, fili David, miserere mei! Mater Dei memento mei*[4].

« Il fut ainsi, parlant avec grande ferveur, l'espace de cinq à six heures, et le nom de Jésus toujours à la bouche. Tout ce jour du jeudi et le vendredi, il fut si patient et bénin qu'il ne donnait aucun travail à qui le servait[5]. »

C'est alors probablement que le Chinois n'ayant rien pour soigner le malade retourna au vaisseau[6]. On devait y savoir la

1. Ici, Bartoli, Sousa, etc., disent que le coup de lancette fut donné par un ignorant.

2. « Pour vous, ayez pitié de mes péchés et de mes fautes. »

3. Le P. Cros suppose que cette langue que le Chinois ne comprenait pas était le basque, langue que parlait Xavier enfant. Antoine eût compris le latin, le portugais, le castillan même. Peut-être (Cros, II, p. 348, note).

4. Ce dernier détail avait été fourni au P. Frois par le Chinois (Cros, loc. cit.).

5. *Mon. Xav.*, II, p. 79. D'après Tursellini et Sousa, Xavier parlait de la Chine dans son délire.

6. Les biographes ajoutent que le Saint y fit transporter ses ornements et ses papiers.

maladie du Père. Diogo Vaz avait dû y porter la nouvelle. Mais les gens ne paraissent pas s'être beaucoup inquiétés. Sans doute personne ne crut à un danger prochain, et l'on ne se dérangea point. Tout ce qu'Antoine rapporta ce fut encore quelques amandes que lui donna le capitaine. Encore cette maigre aumône fut superflue : le Père était toujours incapable de rien prendre.

Vendredi 25 et jours suivants.

« Il était dans un absolu dénuement de tout secours humain, couché dans une *casilla* ouverte au froid et au vent sans autre consolation que celle qui venait de Dieu [1]. » « Il resta ainsi jusqu'au *lundi 28*, huitième jour de la maladie, auquel il perdit la parole. Cela dura trois jours... durant lesquels il ne reconnut personne et ne mangea rien [2]. »

Jeudi 1er décembre. « Ces jours écoulés, le jeudi à midi, la parole et la connaissance lui revinrent et tout ce que je l'entendais dire était : « Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. » C'était là une de ses grandes dévotions. Et il répétait : « Jésus, « Fils de David, ayez pitié de moi. O Vierge, mère de Dieu, « souvenez-vous de moi. » Avec ces paroles et d'autres semblables, il demeura jusqu'au vendredi à la nuit. »

Vendredi 2 décembre. Antoine racontait plus tard au P. Valignano, que ce jour-là il avait vu le mourant tourner les yeux vers son autre domestique Christophe le Malabar. « Il le regarda fixement, et, d'un air triste et compatissant, il dit en portugais par trois fois : « *Ay, triste de ti ! Ay, triste de ti ! Ay, triste de ti !* Que tu me fais de peine ! » Nous ne comprîmes pas alors la portée de ces paroles ; mais, quelques mois après, le jeune homme se débaucha, et il vivait en concubinage quand à l'improviste un coup d'arquebuse l'atteignit et le tua[3].

Nuit de Vendredi au Samedi. Le mourant était ainsi arrivé au terme de sa vie. « Il me parut, poursuit le Chinois, que Notre-Seigneur le voulait prendre, et je me disposai à le veiller cette nuit [du vendredi au samedi [4]]. Je le veillai en effet

1. Valignano, *Mon. Xav.*, I, p. 190.
2. *Mon. Xav.*, II, p. 896.
3. *Mon. Xav.*, I, p. 190.
4. Le texte portugais porte « du samedi au dimanche », II, p. 791.

toute la nuit, lui, demeurant toujours les yeux fixés sur un crucifix que je lui avais posé là.

Samedi 3 décembre. « Quand l'aube du [samedi] fut près de paraître, je vis qu'il allait mourir ; et, comme je lui mettais un cierge à la main, étant moi seul, avec lui, il s'endormit dans le Seigneur, et son âme bénie partit de cette misérable vie. Sans quasi aucun labeur, ni râles, ni épanchement d'humeurs, il passa à la vie bienheureuse pour y recevoir la récompense des nombreux travaux qu'en ce monde il supporta pour l'exaltation et la propagation de la foi et du nom de Jésus Notre-Seigneur. »

« Ce fut donc le [samedi 3 décembre] 1552, à deux heures après minuit, dans une cabane de paille, en l'île de San-Choan, vis-à-vis de Canton, que l'âme bénie du Père Maître François partit de cette vie présente pour la vie éternelle. Le béni Père mort, son visage demeura de bel aspect, si vermeil et rosé qu'il ne semblait que vivant et tel qu'il est, je crois, au royaume de Notre-Seigneur. »

Ainsi mourut le grand missionnaire, en pleine vigueur de l'âge, mais épuisé par dix ans de travaux. Il trépassa, privé de tout, à des milliers de lieues de ceux qu'il aimait, n'ayant pour recueillir son dernier soupir qu'un de ces Chinois qu'il était venu chercher si loin. Le reste lui manquait, et cette Compagnie qu'il chérissait d'une tendresse si ardente, et ses amis qui s'en étaient allés, et ses projets qu'il avait vus avorter les uns après les autres. Il convenait à un apôtre de disparaître ainsi dans l'abandon, comme son Maître en croix[1]. Mais que de fois cette mort sera présente à l'esprit de ses frères et successeurs[2]! Ce leur sera la suprême consolation, à défaut du martyre, de quitter la vie en plein pays de mission, sans aucun de ces soulagements qu'ils eussent trouvés dans le plus pauvre de leurs couvents, sans compagnon pour leur fermer les yeux, sans autre témoin que leur muet crucifix.

1 Voir S. François de Sales, *Œuvres*, t. X (*Sermons*, vol. IV). Annecy, 1898, p. 297.

2 Citons seulement le célèbre Père Marquette, missionnaire et explorateur de Mississipi (mort le 18 mai 1675). Il avait longtemps demandé à Dieu, comme une grâce, de mourir au fond des bois, abandonné comme saint François Xavier. Il fut exaucé et n'eut pour témoin de son dernier soupir que ses deux rameurs indiens. A. Famy, S. J., *Au Mississipi. La première exploration. Le Père J. Marquette*, p. 172 (Paris, 1902).

III. — *La sépulture.*

Le Chinois Antoine poursuit son récit :

« Voyant donc que Dieu Notre-Seigneur avait jugé à propos de nous enlever ce saint homme de ce misérable monde, qui ne méritait pas de le posséder, je résolus d'aller au vaisseau en donner avis au capitaine, et chercher les ornements et autres choses nécessaires qui se trouvaient là, afin d'ensevelir le corps. Quelques personnes cependant, instruites de la mort du Père, s'étaient réunies : je les laissai près de son corps, assez tristes, eux et moi, de la perte d'une si sainte compagnie, et j'allai au vaisseau.

« Quand ils surent la mort du béni Père, ils demeurèrent tous bien tristes, désolés de se voir privés d'une si suave et amoureuse conversation, comme était la sienne. Prenant donc les ornements, je retournai vite au corps du Père, et je lui trouvai le visage beau et joyeux, comme je l'avais laissé : certes il ne semblait pas mort! Et comme je l'ensevelissais avec grande douleur de tous ceux qui étaient là, je me souvins que les Chinois ont coutume d'enterrer leurs défunts dans un coffre fermé[1], et il me parut bon d'enterrer ainsi le corps du Père. Je demandai conseil à [Diogo Vaz][2] qui trouva que ce serait bien, et fit faire tout de suite le coffre. Dès qu'il fut fait, j'y mis, aidé de deux mulâtres, le corps du béni Père, et, eux et moi, seuls, nous embarquant, portâmes sur la barque le corps du Père à un autre rivage de l'île, vis-à-vis du vaisseau de Diogo Pereira, où venaient se loger les gens du vaisseau, et où la terre était plus apte à servir de sépulture au corps.

« Là nous fîmes une fosse profonde, et nous y mîmes le coffre avec le corps du Père. Nous allions combler la fosse, nous trois, toujours seuls, lorsque Dieu Notre-Seigneur, qui voulait manifester les merveilles que vous, mon cher Frère, savez et avez vues, mit dans l'esprit d'un des mulâtres qui était avec moi, appelé George Mendez, que nous ferions bien de répandre dans le coffre, au-dessous et au-dessus du corps, quelques sacs de chaux : la chaux en effet consumerait les chairs et il

1 Les Portugais de Malacca ensevelissaient sans cercueil.
2. Georges Alvrez, dans le texte.

ne resterait que le squelette; peut-être se trouverait-il par là quelques Portugais qui désireraient, avant de partir, voir les os du Père Maître François, ou même les prendre pour les porter dans l'Inde.

« Nous fûmes tous trois d'avis que ce serait très bien, et nous allâmes, tout de suite, chercher quatre grands sacs de chaux. Puis nous déclouâmes le coffre, et, après y avoir mis la chaux, nous le replaçâmes dans la fosse. Nous comblâmes le creux et nous foulâmes très bien la terre. Au-dessus, nous posâmes quelques pierres, pour indiquer à ceux qui, de là à quelque temps, viendraient, qu'en ce lieu était le corps du béni Père Maître François.

« Et ainsi fut enseveli ce grand serviteur de Dieu, avec l'assistance de quatre hommes seulement, deux mulâtres, moi Chinois, et un Portugais qui survint; car tous les autres n'osaient pas sortir de leurs maisons, à cause du froid qui était grand. Il fut enterré, le dimanche même qu'il mourut, à 2 heures de l'après-midi, le 27 novembre de la dite année 1552. »

On le voit par ce récit, Antoine n'attribue aucun rôle aux Portugais dans cette sépulture[1]. Un seul se trouva là pour l'aider, et c'est de lui peut-être qu'en 1616 le Dominicain Joseph de la Nativité parlait, quand il déclarait : « J'ai souvent entendu mon père, François Sanchez, me dire : « Sache, mon fils, que ces épaules ont porté à la sépulture ce grand saint à qui j'avais vu faire bien des miracles. » Il me les racontait : mais, comme il y a longtemps de cela, je les ai oubliés[2]. »

Plusieurs montrèrent leur vénération pour le défunt en se partageant des reliques. Un témoin au procès de 1616 disait avoir un fragment de soutane qui venait de là[3]. Le pilote François de Aguiar, l'homme aux bottes, *o das botas*, comme on l'appelait, devait probablement son surnom à ce qu'il s'était attribué une des chaussures du saint. « Mon grand-père, racontait en 1616 son petit-fils, était si dévot à Maître François qu'après sa mort il lui prit une botte, et la garda comme relique. Les Pères de la Compagnie, à Cochin, la lui réclamèrent. Il refusa, fut

1. Sauf la confection du cercueil par D. Vaz.
2. *Process. 1616*, n. 19. Peut-être s'agit-il ici de la seconde sépulture, à Malacca.
3. *Ibid.*, n. 119.

jeté en prison, dut enfin céder, mais ce fut par force et il disait en pleurant : « J'aurais mieux aimé que le roi me fît couper les oreilles[1]. » Un autre s'appropria le petit reliquaire de cuivre où le saint conservait une signature de saint Ignace et sa formule de profession[2].

Ces hommages paraissent avoir été isolés. Les gens du vaisseau, quelque bonnes raisons qu'ils pussent alléguer, furent peu empressés auprès du *Santo Padre*, malade ou mort. Ils essayèrent plus tard de donner le change. Sur leurs rapports, le Père Brandon écrivit : « Quelques Portugais qui l'aimaient l'ensevelirent[3]. » Et le Père Melchior Nunez : « Les Portugais qui se trouvaient là mirent le corps dans une caisse pleine de chaux et l'ensevelirent en une fosse creusée par eux[4]. » On dirait, à lire son récit, que le Chinois Antoine proteste contre ces prétentions. Lui seul était présent à la mort; lui seul, avec deux mulâtres, prépara la sépulture; lui seul, deux mulâtres et un Portugais, ensevelirent le corps[5]. Les autres manifestèrent leur deuil, mais à distance.

Mendez Pinto ajoute, et le fait au moins est vraisemblable, que ce deuil ne fut pas universel. « Il s'en trouva qui n'en donnèrent pas beaucoup de démonstration extérieure. Dieu seul pourrait dire ce qu'ils en pensaient. Quoi qu'il en soit, quinze jours plus tard, l'un d'eux, à qui je ne veux pas faire l'affront de le nommer, profita d'une occasion pour écrire à don Alvaro de Ataïde. Il lui disait entre autres choses : « En ce lieu a rendu l'esprit le R. P. Maître François Xavier; mais, en sa mort, il n'a fait aucun miracle. Il est enseveli sur cette plage de San-choan, avec les autres du navire que nous avons perdus. Si le corps est en état d'être transporté, nous l'apporterons à Malacca par la première occasion, pour que les médisants de là-bas ne nous accusent pas d'être moins bons chrétiens qu'eux[6]. »

1. *Ibid.*, n. 33. E. Ventura (1556, Cochin, n. 3) dit cependant qu'on trouva le corps en février avec les chaussures intactes. Un autre remarquait qu'en arrivant à Goa, le corps avait soutane, coiffure et bottes, telles qu'au jour de l'inhumation (*ibid.*, n. 5).
2. Sousa, I, p. 701.
3. *Cartas de Japão*, fol. lxxij. *Mon. Xav.*, II, p. 925.
4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 172.
5. Notons que, sur ce point, le père Seb. Gonçalvez (Cros, *Etudes*, p. 690) donne raison au Chinois.
6. Ch. 216.

CHAPITRE IV

LE TRIOMPHE
(17 février 1553-mars 1554)

---

1. — *Le retour à Malacca* (17 février-22 mars 1553).

Deux mois et demi passèrent; le *Santa Croce* était toujours en rade. Enfin le moment vint de partir. C'était le 17 février 1553. « Notre-Seigneur voulut, ce semble, écrit Antoine le Chinois, manifester la sainteté de son serviteur, car j'allai trouver le capitaine et je lui dis : « Eh! donc, Señor, il demeurerait ici le « corps du Père Maître François qui était un saint? » Et lui me répondit : « Je sais certainement, Antonio, qu'il était ce que « vous dites, et que Notre-Seigneur a fait par lui beaucoup de « merveilles; mais que voulez-vous que nous fassions? car je « ne sais si le corps est tel qu'on le puisse emporter. J'enverrai « voir, et, s'il peut être pris, nous le prendrons : il est bien « juste que, l'ayant amené ici, nous ne retournions pas à « Malacca sans lui. »

« Il envoya donc, tout de suite, un Portugais, homme à qui il se fiait, pour aller déterrer le corps et le porter, si les ossements se trouvaient tels qu'on pût le faire. Mais s'il s'en exhalait odeur, on devait l'enterrer de nouveau et le laisser. L'homme alla donc, il déterra le coffre, l'ouvrit, et trouva le corps du Père tout entier, comme quand nous l'enterrâmes, sans puanteur ni mauvaise odeur autre que celle de la chaux qui se trouvait là. Ce que voyant, il rendit grâces à Dieu d'avoir ainsi gardé son serviteur, et il prit un peu de chair, qu'il coupa, je crois, d'une cuisse, afin que, par ce morceau, le capitaine vît comment était tout le corps; et le capitaine l'ayant flairé et n'ayant trouvé aucune mauvaise odeur, loua Dieu, lui aussi, et voulut que l'homme retournât pour apporter

le corps entier, lui ordonnant de le laisser avec toute la chaux, pour rester ainsi durant le voyage, et de bien fermer le coffre, de peur que, sur mer, il ne s'en échappât mauvaise odeur[1]. »

Un témoin au procès de 1556 dit de son côté : « Voulant voir en quel état se trouvait le corps, nous passâmes la main dessus. Il exhalait un doux parfum, et nous ne pouvions en deviner la cause. « Odeur de musc, disaient les uns, odeur « de myrrhe d'après les autres », et ainsi chacun selon son idée[2]. »

Les ordres du capitaine furent exécutés. Le corps fut déposé sur le vaisseau, dans la cabine du pilote. C'est alors peut-être qu'on le revêtit d'une robe de soie toute neuve qu'on avait trouvée dans son petit bagage et qu'il avait emportée pour se présenter convenablement devant l'empereur de Chine[3]. Puis le navire mit à la voile[4]. Le 22 mars, il était en vue de Malacca, et une chaloupe, partie en avant[5], annonçait aux habitants qu'on ramenait le corps du *Santo Padre*.

Parti presque en fugitif, François allait rentrer en triomphateur. La pauvre ville avait grand besoin de lui ; elle était toujours désolée par la maladie. Les vaisseaux l'évitaient comme une terre maudite, et, aux autres misères, s'ajoutait la famine[6].

Il convenait de faire à l'apôtre un accueil aussi magnifique que possible. A la première nouvelle qu'on rapportait les reliques de son ami, Diogo Pereira avait acheté une quantité considérable de cire et préparé les cierges[7]. Quand le vaisseau aborda, la journée était trop avancée pour qu'on pût organiser

1. *Mon. Xav.*, II, p. 139-140, 898-899.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 3.
3. Tursellini, l. V, ch. 13.
4. Sousa (p. 679) ajoute qu'un Portugais venant de mourir, on lui donna pour sépulture la tombe encore ouverte. On espérait que, par les mérites du saint, l'âme du défunt serait promptement délivrée du Purgatoire. Cela concorde mal avec ce qu'écrivait un an après le Frère de Alcaçova, qu'il avait vu à San-choan le *trou* dans lequel on avait enseveli le Père François (*Cartas de Japão*, fol. lxxj, Cros, II, p. 362).

Aux procès canoniques de 1556, plusieurs témoins firent observer que, depuis le passage de Xavier à San-choan, aucune tempête n'avait désolé la région, là où, auparavant, périssaient chaque année de nombreux vaisseaux (Cochin, n. 2, 9; cf. Sousa, p. 680).
5. *Mon. Xav.*, II, p. 899; — Sousa, p. 680.
6. Cros, p. 427; — Sousa, *loc. cit.*
7. Valignano, p. 195; — Tursellini, l. V, ch. 12; — Sousa, p. 680, etc.

le cortège[1]. Mais le corps fut débarqué et déposé dans une maison voisine du port[2]. En l'absence du Père François Perez qui, sur l'ordre de Xavier, avait quitté la ville, ce fut le clergé de la paroisse qui reçut le cercueil. Comme le bruit courait déjà que le corps, resté intact exhalait un doux parfum, les prêtres firent ouvrir le coffre et en sortirent le cadavre. Il était vrai, la corruption ne l'avait pas atteint, et c'était de lui, non du bois qui l'entourait, que venait l'odeur mystérieuse[3].

Le lendemain, grande procession. Toute la ville en fut, prêtres, notables, confrères de la Miséricorde, gens du peuple, musulmans même et infidèles[4]. Seul, don Alvaro s'abstint. On le vit, assis à sa table de jeu, continuer sa partie, jetant seulement un regard de pitié sur la foule qui défilait, des cierges à la main[5].

Du port, le cortège se dirigea vers l'église Notre-Dame de la Colline, qui appartenait à la Compagnie, et où naguère Xavier avait tant prêché et prié. Déjà, dans le public, on parlait de miracles nouveaux.

La veille, un poitrinaire avait été subitement guéri en baisant les reliques[6]. Du moment où le corps avait touché le sol de Malacca, l'épidémie avait cessé[7], et voilà que des navires chargés de vivres entraient en rade[8]. Une mourante entendit sonner les cloches et demanda ce qu'il y avait. François naguère avait déjà guéri sa sœur et son beau-frère. On lui dit : « C'est le corps de Maître François qu'on rapporte. » « Je demandai à me lever, déposa-t-elle trois ans plus tard, et à être portée au collège. J'étais sûre d'être guerie. » On refusa, car elle était au plus mal. Mais Dieu se contenta de sa prière, et le lendemain elle était hors de danger[9].

Après l'office des morts, le corps fut tiré du cercueil et

1. Sousa, *loc. cit.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*; *Sel. Ind. Ep.*, p. 172, lettre du Père Nunez à saint Ignace, 3 déc. 1554; Antoine le Chinois, Cros, p. 352.
4. Valignano, p. 195; — Sousa, *loc. cit.*
5. *Process. 1556*, Cochin, n. 2.
6. Antoine le Chinois, Cros, II, p. 352 353.
7. *Process. 1556*, Goa, n. 12, 18; — *Process. 1616*, n. 2.
8. Sousa, p. 680.
9. *Process. 1556*, Goa, n. 20; cf. 24, 25.

dégagé de la chaux qui l'entourait[1]. On aurait dû, ce semble, tout faire pour le mettre à l'abri des profanations même involontaires ; mais il était dit que les reliques de saint François Xavier devaient être à la fois objet de vénération et victime du sans-gêne universel. Les mutilations ont commencé à Sanchoan. A Malacca, l'usage étant d'ensevelir les morts sans cercueil, le corps, simplement enveloppé de ses vêtements, fut descendu dans une fosse, près de l'autel, un coussin sous la tête, un voile sur le visage[2]. Le trou creusé dans le roc, étant trop petit, il fallut presser le cadavre pour le faire entrer. Puis il fut recouvert de terre, et des fossoyeurs cafres survinrent avec des pilons pour tasser le sol[3].

II. — *De Malacca aux Indes* (décembre 1553-février 1554).

D'assez bonne heure, le bruit avait couru aux Indes que le Père François était mort. En trois mois, par cette saison, la mousson soufflant du nord-est, la nouvelle pouvait venir de la Chine jusqu'à Cochin. Dès mars 1553, l'on en parlait déjà. Sans tarder, le Père Barzée envoya aux renseignements. Justement, le Père Jean de Beira, ses affaires terminées, reprenait le chemin des Moluques avec le Frère Manuel de Tavora[4]. Barzée les chargea de s'informer. Au mois d'août nous retrouvons les deux voyageurs à Malacca. Ils constatèrent la triste vérité.

Le Père de Beira eut alors la filiale curiosité de revoir une fois encore son bien-aimé père. Il en parla à Diogo Pereira, et il fut convenu qu'en grand secret, il iraient reconnaître l'état des reliques. Une nuit donc, Pereira, son frère, son cousin, Jean de Beira, le Frère Manuel de Tavora, et l'ermite gardien de l'église, se réunirent et ouvrirent la fosse[5]. Une troisième fois, la dépouille mortelle du saint fut reconnue intacte, fraîche, conser-

1. Antoine, *loc. cit.*
2. Valignano, p. 195 ; — *Process. 1556*, Goa, n. 28.
3. Antoine, *loc. cit.* ; — *Sel. Ind. Ep.*, p. 172.
Sur le lieu de la sépulture, *Boletin da Soc. Geogr.*, Lisbonne, 1882, p. 176 et 731.
4. D'après M. Nunez (*Avisi*, 1556, fol. 162) et Polanco (IV, p. 646), Tavora allait au Japon. D'après le Père Brandon (Cros, p. 364), il allait simplement chercher des renseignements sur Xavier. D'après Orlandini (P. I, l. XIII, n. 86) et Bartoli (*Mem. Istoriche*, l. II, ch. 25), il allait aux Moluques. Il y alla de fait un peu plus tard (Polanco, V, p. 708).
5. Lettre de M. Nunez, *Diversi Avisi* 1558, fol. 162 ; — Sousa, p. 681.

vant encore les couleurs de la vie. Il y avait cinq mois cependant qu'elle était là, en contact immédiat avec le sol. Seulement elle portait les traces de la précipitation brutale avec laquelle avait eu lieu l'inhumation. Le nez avait été écrasé, le visage meurtri, une pierre aiguë avait blessé le côté gauche. Le linge blanc qui couvrait la tête avait des taches de sang frais. Les vêtements étaient propres et entiers[1].

Fallait-il rendre à la terre ces restes que les vers du tombeau respectaient? Pereira fit faire un riche coffre, capitonné à l'intérieur de damas de Chine. Le corps y fut déposé et recouvert d'un drap de brocart. Le cercueil fut déposé dans sa maison, et l'on attendit la prochaine occasion pour l'envoyer à Goa où sa place était marquée[2]. Bientôt Jean de Beira repartait pour les Moluques, laissant Manuel de Tavora auprès du corps.

Quelque temps après, quinze jours avant le départ, un autre missionnaire débarquait, revenu du Japon. Le Frère Pierre de Alcaçova, à peine arrivé à son poste, le 14 août 1552[3], avait reçu l'ordre de reprendre le chemin des Indes. La mission avait tellement prospéré depuis le départ de Xavier que, de toute nécessité, il fallait du renfort. Le daimyô de Bungo joignait ses instances à celles du Père Cosme de Torrès[4]. Le Frère partit le 19 octobre 1553. A San-choan, il apprit la mort du Père François, et vit la fosse d'où il avait été retiré. Quelques semaines après, il arrivait à Malacca, à temps pour accompagner le corps dans son dernier voyage[5].

Or, il n'y avait de disponible dans le port[6] qu'un vieux vaisseau, appartenant à Lopez de Noronha, le plus ancien, dit-on, de tous ceux qui, en ce temps-là, naviguaient dans les mers d'Orient. L'on n'osait plus guère s'y aventurer. Le facteur d'un riche marchand Jean de Mendoza, venait de remiser les cargaisons qui lui arrivaient de Chine, refusant

1. *Process. 1556*, Cochin, n. 3 et 28; — Valignano (p. 192-196) suppose que Pereira n'était pas présent à l'exhumation.

2. Brandon, dans Cros, p. 364; Polanco, IV, p. 646; — Sousa, p. 681; — Valignano, p. 196. Bartoli, *Memorie Istoriche*, l. II, ch. 25, raconte les faits un peu différemment.

3. *Epistolae Japonicae*, Louvain, 1569, p. 44; — *Avisi*, fol. 171.

4. *Cartas de Japão*, fol. lxxj; — Cros, II, p. 361.

5. *Ibid.*

6 *Process. 1556*, Cochin, n. 8; Malacca, n. 4 et 5.

de les confier à ce misérable bâtiment. Tous les gens du métier affirmaient qu'il ne résisterait pas à une tempête. Mais, dès qu'on sut qu'il partait quand même, emportant le corps de l'apôtre, l'homme d'affaires n'hésita plus, embarqua la cargaison et prit place comme passager[1].

Le 11 décembre, le cercueil fut porté sur une barque pavoisée. Toute la population faisait cortège au *Santo Padre*, disant un éternel adieu à l'apôtre qu'elle n'avait pas assez écouté pour mériter de garder ses restes. Ils furent déposés dans une cabine transformée en chambre ardente, tendue de soie, avec des cierges allumés, et des brûle-parfums. Puis l'on partit[2].

Quelqu'un cependant n'avait point pris part à ce dernier triomphe, et c'était encore don Alvaro de Ataïde. Ses familiers ne se gênaient pas pour se moquer de la foule et de sa piété[3]. Or, quelques mois plus tard, lui aussi quittait Malacca, mais en prisonnier. Le fils du vice-roi Antoine de Noronha était venu le relever de ses fonctions et ouvrir une enquête. Sur la longue liste de griefs dressée contre lui, figurait sa résistance aux ordres venus de Goa. Ses biens furent confisqués au profit du trésor. Condamné à la prison perpétuelle, transporté en Portugal, atteint de répugnantes infirmités contractées à Malacca, il épuisa ce qui lui restait de vie dans la souffrance et l'isolement[4]. En prédisant que don Alvaro serait puni dans ses biens, son honneur, son corps, Xavier avait ajouté : « Dieu sauve son âme[5] ! » Il semble qu'il ait été exaucé : Alvaro, dit-on, se repentit avant de mourir[6].

La traversée fut très accidentée. Antoine Pereira racontait trois ans plus tard que, passant entre l'île de Pulo-Pinang et le continent, un coup de vent jeta le vaisseau sur un banc de sable. La quille s'engagea si avant qu'on ne voyait pas comment s'en tirer. Soudain le vent changea, repoussa le navire en arrière et

1. *Process. 1556*, Goa, n. 12. — Récits de Jean et de Georges de Mendoza, recueillis à Lisbonne, Lucena, X, ch. 29, p. 905. Cf. Tursellini, ch. 14.
2. Tursellini, l. V, ch. 14, etc.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 2.
4. Do Couto, D. VI, l. X, ch. 18, p. 523; — Tursellini, l. V, ch. 6.
5. Valignano, p. 149.
6. Tursellini, l. V, ch. 6; — Lucena, l. X, ch. 1ᵉ, p. 849; — Sousa, p. 601.

l'envoya flotter en pleine eau[1]. Même accident plus loin, aux environs de Ceylan. Le navire donna sur des rochers et resta comme suspendu à la surface, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Le choc avait démonté le gouvernail. Après quelques heures d'attente, on abattit les mâts, on fit tout ce qu'en pareil danger l'on a coutume de faire. Enfin, les moyens humains restant inutiles, le cercueil fut exposé sur le pont, les cierges et les brûle-parfums allumés. Tous s'agenouillèrent, suppliant Dieu Notre-Seigneur de leur donner la vie par les mérites de son serviteur. Le pilote, dans la suite, affirma sous serment, et Georges de Mendoza, qui se trouvait présent, raconta peu d'années après à Lisbonne, que tandis que les passagers priaient, tout à coup ils entendirent un grand fracas, et il leur sembla que le vaisseau s'échappait vers la mer[2].

Le vaisseau fit escale dans un port de Ceylan. Un nommé Alphonse de Menezès qui, dix mois auparavant, avait assisté aux premières fêtes de Malacca, put examiner le corps : « Il était, dit-il, dans un cercueil de bois ouvert, intact, et tel qu'au jour de sa sépulture à Malacca. Je l'examinai; je perçus une très suave odeur. Il avait une déchirure à l'avant-bras; je la frottai et il s'en exhala un parfum. Les chairs étaient fraîches[3]. »

Enfin, après deux mois, presque le double des traversées ordinaires, on arrivait à Cochin[4]. Le Père François Perez eut la consolation de prier sur le cercueil de son cher maître. Bientôt le navire fut comme pris d'assaut; un flot de visiteurs se précipita vers la chapelle ardente. Après un arrêt de quelques jours, on repartit[5]. A mi-chemin de Goa, nouvelle escale en face de Baticala[6] et mêmes scènes qu'à Cochin. Il y eut des miracles. Deux ans plus tard, Marie Serrão, noble Portugaise, attestait qu'elle s'était fait porter presque mourante près du saint corps, avait été guérie, avait emporté en souvenir un cordon arraché au cercueil, et que, depuis, cette relique était l'instru-

1. *Process. 1556*, Malacca, n. 2, cf. 4 et 5; — Bartoli, IV, 25.
2. *Process. 1556*, Cochin, n. 5-6; — 1616, n. 90; — Lucena, X, 29; — Tursellini, l. V, ch. 14; — Sousa, p. 682. — Polanco (t. IV, p. 626) raconte les deux prodiges, mais partage autrement les détails.
3. *Process. 1556*, Cochin, n. 8.
4. Le 13 février, d'après Pinto.
5. Tursellini, l. V, ch. 14; — Sousa, p. 683.
6. Un peu au sud de Mangalore, aujourd'hui Baïkala.

ment de nombreuses merveilles[1]. Un peu plus loin, un fort vent du nord-ouest se leva. Le vaisseau ne marchait que péniblement en courant des bordées. A peine si, en une journée, il avançait d'une lieue ou deux. Le capitaine décida de prendre les devants; il sauta dans une barque, et bientôt l'on sut à Goa que le corps du *Santo Padre* n'était pas loin[2].

III. — *Arrivée à Goa.*

Malheureusement ceux qui eussent dû présider à la grande fête funéraire n'étaient plus là.

Le 18 février 1553, moins de trois mois après son saint ami, don Jean d'Albuquerque, l'évêque franciscain, était mort, après quatorze ans d'épiscopat. Nul ne le remplaçait. Huit mois après, le Père Barzée succombait à son tour. Faute d'un supérieur qui l'eût modéré, il avait abusé de ses forces, prêchant et confessant tous les jours, prenant son unique repas en pleine nuit, s'accordant à peine trois heures de sommeil. Évidemment le Père Maître François était son modèle ; et il le copiait avec plus de zèle que de discrétion. Après l'avoir comme enfermé à Ormuz, Xavier, en quittant les Indes, lui avait assigné Goa comme unique champ d'action. Mais son cœur s'échappait, pour ainsi dire, vers les quatre coins du monde. La Chine, la Perse, le Japon, il avait tout désiré, et tous ces pays successivement lui avaient été fermés. Il avait écrit au roi d'Éthiopie pour lui offrir ses services ; puis aux Portugais fixés sur les terres de ce prince, leur faisant espérer que saint Ignace l'autoriserait à les aller visiter. Imitant le Père François en tout le reste, que ne pouvait-il l'imiter encore dans ses conquêtes! Il lui restait de se dépenser sans compter dans cette ville de Goa, où continuellement il fallait recommencer la lutte contre le vice. Enfin il fut terrassé. Pendant un sermon il s'évanouit. Emporté au collège, il comprit que c'était la fin. Il fit ouvrir les lettres laissées par le Provincial. Sur la liste des successeurs intérimaires le premier nom était celui du Père Manuel de

1. *Process. 1556*, Goa, n. 14 et 18; — Polanco, V, p. 655. *Mon. Xav.*, II, p. 903.
2. Lettre du Père Brandon, Cros, p. 364; — Sousa, p. 683.

Moralez. Il y avait deux mois qu'il était mort[1]. Restait le Père Melchior Nunez qui fut immédiatement appelé de Baçaim. Ayant résigné sa charge, Barzée mourut le 18 octobre 1553[2]. Il avait trente-huit ans. Le Dominicain qui voulut faire son oraison funèbre fut obligé de s'arrêter, couvert par les sanglots de la foule et suffoqué lui-même par les larmes[3].

Terribles épreuves pour la mission : c'est à la tête que Dieu la frappait. Xavier, Barzée, Moralez disparaissaient, les plus saints et les plus vaillants, tous épuisés avant l'âge après dix, cinq, deux ans de travail. Le nouveau supérieur recevait une lourde succession; et, d'Europe, presque personne ne venait au secours. Pas de départ en 1552[4]. L'année d'après, trois prêtres prirent la mer[5] ; mais le vaisseau qui portait l'un d'eux dut rentrer dans le Tage; le Père Urbain Fernandez, hier recteur de la maison de Lisbonne, le profès tant réclamé par Xavier, embarqué malade, mourut en mer; seul le Père Balthazar Diaz arriva aux Indes, à temps pour permettre à Nunez d'aller visiter les maisons du sud[6].

Le vice-provincial était à Coulam, janvier 1554, quand parvinrent les premiers renseignements un peu fermes sur le décès du Père François. Des marchands venant du Pégu, d'autres du Bengale, affirmaient la chose comme certaine[7]. Un doute alors se posa devant l'esprit de Nunez. Il n'était supérieur que par délégation de Xavier. Xavier disparu, sa juridiction ne disparaissait-elle pas du coup? Que faire? Où était l'autorité? Il eût fallu réunir les Pères dispersés et procéder à une élection. Mais comment les arracher à leurs travaux, et les faire venir de si loin? Lancilotti et les Pères de la Pêcherie réunis à Coulam jugèrent que mieux valait laisser Nunez gouverner la province, et écrire au Père Ignace[8]. Là-

1. Polanco, t. III, p. 488-489.
2. T. V, p. 672.
3. Lettre du Père Brandon, citée par Trigault, l. III, ch. 14, et Bartoli, *Memorie Istoriche*, l. III, ch. 1 et 2. *Asia*, V, n. 32; cf. Polanco, t. II, p. 732, III, p. 485, IV, p. 643.
4. Polanco, II, p. 747.
5. Polanco, III, p. 390, 391, 415.
6. *Ibid.*, p. 487.
7. *Ibid.*, t. IV, p. 643-644.
8. Polanco, t. IV, p. 644.

dessus Nunez revint à Goa. Peu après il apprenait qu'un vaisseau de Malacca rapportait les restes du saint.

Il n'eut qu'une pensée, avoir au plus tôt son trésor, et il courut chez le vice-roi réclamer une embarcation. Le capitaine qui avait apporté la nouvelle protesta; il voulait garder le plus longtemps possible le cercueil à son bord, sans doute parce que, ce palladium une fois enlevé, il n'était plus sûr du tout d'achever sans encombre son voyage. Mais le vice-roi décida contre lui; et aussitôt le vice-provincial partit dans une fuste avec des frères et des orphelins du collège. Quatre jours après, il rejoignait le vaisseau qui, orné de festons et de banderoles, ne parvenait pas à s'éloigner de Batticala. Les enfants, des palmes à la main, couronnés de fleurs, montèrent à bord en chantant le *Gloria in excelsis*[1].

Nunez examina le corps. « Je voulais savoir, dit-il, s'il fallait lui faire une réception comme à un mort ou comme à un vivant. Je le vis, je le regardai de mes yeux, je le touchai de mes mains. J'étais incrédule avant de le voir, mais après, je disais dans ma stupeur : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus*[2]. » Le corps fut ensuite descendu dans la fuste au milieu des salves d'artillerie, et l'on repartit[3].

Le jeudi soir, 15 mars, dans la semaine de la Passion, la fuste vint s'embosser à une demi-lieue en aval de Goa, et le cercueil fut transporté dans une petite église de faubourg, Notre-Dame de Ribandar[4].

Le Père Nunez profita du repos de la nuit pour examiner de nouveau, portes closes et à loisir, l'état du corps. Il le sortit du cercueil. Après seize mois, il était encore comme vivant, les chairs molles, la peau fraîche, le teint vif. Le vêtement lui-même n'était pas détérioré par la chaux et la terre.

Averti assez tard de l'arrivée de la fuste, le vice-roi[5] ordonna

1. P. Brandon, Cros, t. II, p. 366.
2. P. Nunez, *Sel. Ind. Ep.*, p. 173.
3. Brandon, *loc. cit.*
4. Brandon, *loc. cit.* ; — Sousa, p. 684.
5. Tursellini, l. V, ch. 14, fin. Tursellini raconte à ce propos que Nunez ne put s'empêcher de s'approprier la *subucula* du saint et qu'il l'emporta avec lui au Japon pour s'en revêtir dans les grandes circonstances. Ce n'est pas à Ribandar que le Père prit ainsi les vêtements de Xavier. Le 23 déc. 1554, le Père Brandon (Cros, p. 365) représente le corps

de tout préparer pour le triomphe du lendemain. Au collège, nous dit Tursellini, l'on ne dormit guère cette nuit-là[1]. Dès les premières heures du vendredi, tout le monde était debout, ornant l'église et la maison de feuillages et de tentures. C'était bien un peu contre les rubriques de cette fin de carême : mais la circonstance était assez exceptionnelle pour qu'on décorât l'autel comme aux plus grandes fêtes. Le clergé de la ville voulait faire sonner à toute volée les cloches de la cathédrale et des paroisses : on eut peine à modérer ce zèle[2]. Dès avant le jour, les amis et admirateurs du *Santo Padre*, une cinquantaine de Portugais, chacun avec son valet, et portant des torches et des cierges, étaient descendus en barque jusqu'à Ribandar. Parmi eux on voyait Diogo Pereira récemment arrivé d'orient.

Le cercueil avait été reporté sur la fuste, déposé à l'arrière, couvert d'un drap d'or et environné de lumières. Les Pères en surplis, les orphelins couronnés de fleurs, l'entouraient en chantant. Le navire remonta la rivière ; une douzaine de grandes barques suivaient, chargées de monde, Portugais, Chinois, gens de Malacca, en costume de fête et des cierges à la main.

La population attendait sur la grève. Les remparts, les toits étaient envahis par la foule. Les plus ardents se jetaient à l'eau pour être des premiers à toucher le cercueil. Il y avait là le vice-roi et la noblesse, le chapitre, le clergé avec les croix de paroisses, les confrères de la Miséricorde avec insignes et bannières, et les élèves du collège[3].

Le corps fut descendu sur le rivage. Les confrères voulaient le prendre sur un brancard et le couvrir d'un superbe drap frangé d'or. La foule protesta : il fallut mettre la relique à découvert. Il se fit alors une violente poussée, tous voulant voir, toucher, baiser le *Santo Padre*. Le vice-roi dut faire manœuvrer ses

toujours revêtu de l'aube et du surplis qu'il avait dans le cercueil. Nunez partit pour le Japon le 1er avril suivant. C'est alors qu'il dut enlever cette *subucula*, que d'aucuns appellent un *surplis*.

Au procès de 1556 (Goa, n. 19), dona Violenta Ferreira, veuve, disait que le Père Melchior lui donna à laver la *tunica superhumeralis* dont le corps était revêtu durant la translation. Elle portait des traces de sang épaisses, larges comme un denier. Elle les gratta, conserva la poussière, et il s'en exhalait une suave odeur.

1. Tursellini, ch. 15. Presque toute la suite du récit est empruntée au même chapitre
2. Brandon, *loc. cit.*
3. Brandon, Nunez, Tursellini, *loc. cit. Mon. Xav.*, II, p. 141.

gardes. A grand'peine parvint-on à ouvrir un passage à la procession.

En avant marchaient les quatre-vingt-dix enfants du séminaire, enguirlandés, vêtus de blanc, des rameaux verts à la main. Puis les confrères de la Miséricorde, puis le clergé. Suivait le corps sur les épaules des Pères du Collège, protégé de chaque côté par deux brancards vides. Venait ensuite le vice-roi et sa garde, la noblesse, le peuple. Partout des cierges, des brûle-parfums, des feuillages, des tentures. Ainsi rentrait à Goa le grand missionnaire, dans un nuage d'encens, sous une pluie de fleurs, à la musique des cloches, au chant des cantiques.

Enfin l'on parvint à l'église. Sur le seuil, nous dit Bartoli, l'on avait groupé quantité d'estropiés, de boiteux, de lépreux, d'aveugles. Il y eut des guérisons. Dans la foule on racontait quantité de merveilles. Alors un Franciscain éleva la voix. Il se mit à dire ce dont, lui, avait été le témoin oculaire. C'était Jean de Eyro, l'ancien compagnon de Xavier à Malacca et à Amboine. Il disait sa propre vie, dévoilait ce qui s'était passé entre le Père et lui, les prophéties qu'il lui avait faites. Véritable confession publique; et ce jour-là, conclut le Père de Sousa, il n'y eut pas d'autre oraison funèbre[1].

Quand le cercueil eut été déposé dans l'église, le chapitre de la cathédrale chanta, non une messe de *requiem*, mais la messe votive de la croix[2]. La foule s'était contenue tout d'abord, car le bruit courait que, l'office terminé, il y aurait exposition publique. Mais, l'affluence augmentant toujours, les grilles cédèrent et le sanctuaire fut envahi. Le Père Nunez estimait qu'il pouvait y avoir là 5.000 personnes. Craignant les excès du peuple enthousiaste, il insista auprès du vice-roi pour qu'il quittât l'église avec la noblesse. La foule les imiterait, et alors, dans le sanctuaire vide, ils pourraient examiner le corps à loisir. C'était un honneur qu'il voulait faire à Noronha, au vicaire général, au chapitre et aux religieux. Le vice-roi sortit, mais la foule ne bougea pas. Elle resta, criant, trépi-

1. M. Nunez (*Div. Avisi*, 1558, fol. 164); — Bartoli, l. IV, n. 25; — Sousa, p. 685.
2. Nunez, fol. 163.

guant, exigeant qu'on lui montrât le corps. Il fallut céder. Nunez obtint qu'elle s'écartât un peu; la grille fut rétablie, et le corps apparut. Il était en habits sacerdotaux, les pieds et les mains à découvert. A cette vue, il se fit une nouvelle poussée; les grilles furent une fois encore enfoncées. Les Pères aussitôt refermèrent le cercueil. Ceux qui avaient pu voir reculèrent et, en s'en allant, ils disaient ce qu'ils avaient constaté. Et la foule d'insister de nouveau et de s'obstiner.

« Je n'ai jamais rien vu, disait Nunez, de comparable à la dévotion, à l'admiration de ce peuple. On pleurait, on se frappait la poitrine, on demandait pardon à Dieu de ses péchés. On faisait de violents efforts pour faire toucher au corps du bienheureux Père des chapelets et autres objets. On ne se rassasiait pas de lui baiser les pieds, et si nous n'avions été là, je crois bien que chacun aurait emporté comme relique un morceau du corps[1]. »

Il y eut en effet de regrettables indiscrétions. D'un coup de dent, une dame goanaise, dona Isabelle de Carom, détacha un petit doigt de pied, et, une fois de plus, le sang coula[2].

Le lendemain samedi, les Franciscains, que Xavier avait tant aimés, tinrent à lui rendre hommage, et ils vinrent à Saint-Paul chanter la messe de *Beata*[3]. Le *Santo Padre* resta encore exposé toute la journée, puis le dimanche. Impossible de fermer l'église. Pendant trois jours et trois nuits, la foule défila devant la relique. Enfin, dans la nuit du dimanche au lundi, le Père Nunez parvint à enfermer le corps dans une sorte de caveau ménagé près de l'autel, au côté de l'Évangile[4].

Peu après un Père du collège pouvait écrire : « Grande est notre joie de posséder un tel trésor, et plus grande encore la joie de penser que l'âme du Père François est devant Dieu, priant pour nous. Le corps est revêtu d'un surplis et d'une aube très riches qui, après être demeurés longtemps dans la chaux, sont aussi nets que si on venait de les faire. Les mains

1. *Div. Avisi, loc. cit.*
2. *Process. 1616*, n. 4; — Sousa, p. 687. Le Père Cros (II, p. 427) met le fait à Malacca.
3. *Div. Avisi, loc. cit.*
4. *Process. 1556*, Cochin, n. 3, 4.

sont croisées et rattachées l'une à l'autre par un cordon aussi frais que s'il sortait de chez le marchand [1]. »

Et François attendit là que vînt l'heure du triomphe suprême, la canonisation, que déjà tout le monde réclamait pour lui.

1. P. Brandon (Cros, p. 365). — Voir Valignano, p. 197. Le corps resta là jusqu'à la reconstruction de l'église (1560). Il fut alors changé de cercueil, et, au temps de Valignano (1583), se trouvait près de l'autel, dans la chapelle du noviciat. — Le Père Seb. Gonçalvez (Sousa, I, p. 685), qui écrivait en 1611, dit qu'on l'avait porté dans la chambre du Père Recteur, puis dans celle du maître des novices, puis dans la chapelle de saint Thomas. Au moment où il écrivait, le corps était dans la sacristie du collège, et c'était devant lui que les prêtres après leur messe faisaient leur action de grâces. Depuis on le porta sans cérémonie à la maison professe (fondée en 1585) et il y resta une dizaine d'années dans une salle, au-dessus de la porte d'entrée. C'est là que, le 3 novembre 1614, sur ordre du Père Général, Claude Aquaviva, fut coupé le bras droit, pour être envoyé au Gesu de Rome. Après la canonisation, la relique fut descendue dans l'Église et provisoirement déposée dans un des bras de la croix du côté de l'Évangile. En 1655 elle fut transférée, de l'autre côté, dans la chapelle où elle est encore vénérée aujourd'hui (Sousa, p. 685, 686).

CHAPITRE V

DE LA MORT A LA CANONISATION
(1552-1622)

I. — *Au lendemain du triomphe.*

Que le Père Maître François dût un jour être mis sur les autels, personne n'en doutait à Goa, même de son vivant. ses collaborateurs, dans leurs lettres pleines de prudentes réticences, ne se privaient pas de le comparer aux saints du temps passé. Un jour, sur le bruit de sa mort, les Goanais parlèrent immédiatement de le faire canoniser. Au cours même du triomphe que nous venons de raconter, le vice-roi, d'accord avec le vicaire général, voulut provoquer une enquête et dresser procès-verbal des événements du jour. Par malheur, Jean d'Albuquerque n'était plus là. En dépit des efforts de François pour maintenir la concorde entre les ouvriers de Dieu, l'entente n'était pas toujours parfaite de maison à maison ou d'église à église. Bref, sur nous ne savons quelles plaintes parties du couvent des Frères Prêcheurs, l'enquête n'eut pas lieu, et le Père Melchior Nunez ne jugea pas à propos d'insister[1].

Cependant il y avait un miracle facile à constater. Depuis seize mois, la mort avait eu le temps de faire, sur le corps de François, son œuvre de décomposition. Il était resté deux mois et demi dans la chaux, puis cinq mois dans une fosse quelconque, en contact avec le roc, puis huit mois presque à l'air libre, à peine protégé contre la chaleur humide par un drap et une planche. Cependant il gardait sa flexibilité et sa fraîcheur. Le sang coulait des blessures, involontaires ou non, qu'on lui faisait. Cela, tout un peuple l'avait vu.

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 173; — Polanco, t. IV, p. 648.

Plusieurs avaient été jusqu'à palper les chairs. Puis, comme pour provoquer un examen plus méthodique, il y eut des incrédules. Un Dominicain lança l'idée que le corps avait dû être embaumé. Le vice-roi voulut en avoir le cœur net; il chargea son premier médecin d'examiner le cadavre, et le procès-verbal suivant fut dressé :

« Moi, don Cosme Saraiva, médecin du vice-roi de l'Inde, Alphonse de Noronha, atteste que, le corps de François Xavier ayant été porté à Goa, je l'ai examiné et inspecté, surtout à l'abdomen, qui est la partie du corps la plus exposée à la corruption. J'y ai trouvé les intestins entiers et fermes, sans baume, sans huile, sans rien de ce qu'on emploie pour prévenir la décomposition. Sur mon conseil, un Père de la Compagnie de Jésus enfonça les doigts dans une ouverture faite au côté gauche, non loin du cœur; il en sortit du sang mêlé d'eau : l'ayant flairé je n'y ai trouvé aucune mauvaise odeur. J'ai trouvé également intactes les jambes et autres parties du corps, la chair ferme, dans son état naturel, et telle que l'art des médecins serait incapable de la conserver. Or il y avait déjà un an et demi que l'âme avait quitté ce corps, et le corps était resté près d'une année enseveli. Tel est le témoignage que je porte, sous serment. Goa, 18 novembre 1556[1]. »

A son tour, le vicaire général fit son enquête, et il écrivit :

« Moi, don Ambroise Ribeira, inquisiteur et vicaire général, coadjuteur de l'évêque de Goa et des Indes depuis neuf ans, faisant mon séjour en ces lieux, porte témoignage que François Xavier a parcouru en prêchant les villes et villages de l'Inde... » Suivent quelques généralités sur les travaux du Père et ses funérailles. Il poursuit :

« J'ai donc été dans l'église où reposait ce corps. J'ai fait ouvrir le cercueil; des torches étant allumées, une heure environ avant midi, j'ai examiné le corps de François : les bras, les jambes jusqu'aux genoux et cuisses, la plus grande partie du corps, de sorte que, des parties visibles je pouvais conclure à ce qu'on ne pouvait voir, je l'ai à loisir touché et manié; et j'ai trouvé que le corps entier était intact, sans la moindre

1. Cros, t. II, p. 430.

corruption, avec les chairs fermes, la couleur et la fraîcheur naturelles. De plus, à la cuisse gauche, un peu au-dessus du genou, j'ai constaté une sorte de blessure, d'où l'on avait enlevé de la chair gros comme le doigt[1]. Il y avait une autre blessure à l'abdomen[2], j'y ai moi-même plongé les doigts et n'y ai rien trouvé que d'intact, sans corruption, sans odeur désagréable. De plus, approchant mon visage du sien, je l'ai avec le plus grand soin examiné tout entier. Cette enquête faite, j'ai enjoint à mon notaire d'en faire le procès-verbal, que j'ai signé et marqué de mon sceau, 1er décembre 1556[3]. »

Nous ignorons si cette double enquête, canonique et chirurgicale, fut connue du public. Mais on continuait à presser les Pères de préparer le triomphe dont celui du 15 mars n'avait été que le prélude. Le Père Balthazar Diaz racontait : « Plusieurs personnes d'autorité sont venues me demander pourquoi nous ne faisions pas ouvrir d'enquête juridique en vue de la canonisation. Mais pareille initiative appartient de droit à ceux qui peuvent assurer aux procédures l'authenticité voulue. Ce motif et d'autres bonnes raisons ne m'ont pas permis de faire les premières démarches[4]. »

L'initiative devait venir de plus haut et l'on attendait. Ce retard fut regrettable. Il eût fallu, dès le premier jour, recueillir avec soin les bruits qui couraient, les contrôler, ne pas leur laisser le temps de grossir et de dénaturer les faits. Car on parlait beaucoup dans le public des prodiges semés par le Père, en vingt lieux différents, et, chose à noter, l'on en parlait beaucoup moins chez ses frères en religion. Le Père Arias Brandon écrivait :

« Si vous entendiez ce que disent beaucoup d'hommes d'autorité et de crédit, et aussi certains religieux, vous reconnaîtriez et diriez que la vie et les œuvres de Maître François ne diffè-

1. C'est la blessure faite lors de la première exhumation à San-choan.

2. Faite par Cosme Saraiva.

3. Cros, II, p. 430-432.

Le procès-verbal du médecin rédigé ou recopié plus tard, lors de l'enquête royale, est daté du 18 novembre 1556, et celui du vicaire général du 1er décembre. Mais ils se rapportent à un examen antérieur. Le vicaire général dit que le corps est intact depuis seize mois : *immune perstare jam sextum decimum* (*mensem*) ; ce qui nous reporte au mois de mars 1554, peu de temps après les funérailles.

4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 182-183.

rent en rien de la vie et des œuvres des saints que les livres imprimés nous racontent. Nous ne savions rien ici de tant de choses dont on parle; pas un Père ni un Frère qui ne les ignorât[1]; c'est depuis sa mort que s'est levée la multitude des témoins, qui le virent opérant tant de merveilleuses choses dans les diverses contrées où ils se trouvaient quand il y passa[2]. »

Les missionnaires ne propageaient donc ces rumeurs qu'avec discrétion. Le premier, semble-t-il, en 1555, le Père de Quadros, dans une lettre que nous avons plus d'une fois exploitée, envoya en Europe le résultat d'une petite enquête personnelle, faite par lui dans le public, et il racontait les extases, la vie d'oraison, la soif de souffrances, l'austérité de vie, les vertus, les audaces apostoliques du Père François. Il rapportait aussi quelques miracles. « Je tiens de personnes qui allaient avec lui au cap Comorin[3] que ces œuvres surnaturelles, guérir les malades, délivrer les possédés, lui étaient familières, et que rarement il pria sur un malade sans que la guérison suivît. »

Puis, lecture dans l'avenir et dans le secret des cœurs. « On sait déjà qu'il ressuscita un mort. Un Japonais qui me l'a raconté, lui vit faire trois miracles, savoir: guérir un paralytique muet, un autre muet et un sourd. » Quadros cite d'autres faits encore que nous avons consignés au passage, et sa conclusion est: «Disons-le enfin pour l'amour de Dieu, auteur de tout bien, Maître François a été un homme de singulière et rare sainteté, et comme, sa vie durant, il s'efforça, avec grandes fatigues et continuel mépris de lui-même, de procurer la gloire de Dieu, but principal de son zèle, ainsi, après sa mort, Dieu a voulu glorifier son serviteur même sur la terre[4]. »

1. Il y a là une exagération. Ce que Bernard le Japonais racontait à Rome, ne l'avait-il pas aussi raconté à Goa? En 1548, Balthazar Nunez se refusait à écrire en détail les merveilles que l'on narrait du Père François (*Sel. Ind. Ep.*, p. 38). La même année, Barzée parlait de ses miracles dont le récit courait dans le public (p. 54), etc. Mais il se peut que les Pères, présents à Goa en 1544, presque tous nouveaux venus (sauf Paul de Camerino), n'aient connu le détail de ces miracles qu'assez tard.

2. Cros, II, p. 368-369.

3. François Mansilhas, peut-être.

4. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184, 194. Cf. Cros, p. 374 et suiv.

II. — *Lettre de saint Ignace*, juin 1553.

L'initiative des enquêtes officielles préliminaires à la canonisation vint de Lisbonne. Si elle ne fut pas prise plus tôt, c'est qu'on fut très long en Europe à recevoir sur la mort du Père François des nouvelles sûres.

Revenons un peu en arrière.

Tandis qu'à Malacca, le peuple lui faisait de triomphales obsèques, à Rome, saint Ignace se décidait à le rappeler. Il avait de graves raisons pour revoir le plus saint de ses fils. Il venait de recevoir le dernier de ses courriers, celui où il lui racontait ses travaux au Japon et annonçait son départ pour la Chine. Le saint Général dut se dire qu'il fallait mettre un terme à ce zèle dévorant. C'était assez de conquêtes, il fallait gouverner, il fallait administrer. Mais précisément, cette administration exigeait un retour momentané en Europe. Ignace se gardait bien de blâmer les courses, les explorations, les fondations du missionnaire. Il disait: « Nous avons été très consolés en la divine Majesté d'apprendre que Dieu Notre Seigneur a ouvert par votre ministère une porte à la prédication de l'Evangile et à la conversion des peuples du Japon et de la Chine. Nous espérons que sa connaissance et la gloire de son nom iront s'étendant chaque jour au milieu de nations si capables de faire. Dieu aidant, croître et prospérer la semence qu'on leur confie.

« J'approuve aussi l'envoi en Chine de Maître Gaspard et autres; si vous-même, rien ne faisant obstacle à vos projets, y êtes allé, je l'approuve aussi, persuadé que vous vous guidez par les conseils de la divine Sagesse. »

Il avait donc confiance dans l'esprit qui dirigeait le Père François. Mais, maintenant que les postes étaient fondés, mieux valait diriger les autres que s'absorber soi-même en de nouvelles conquêtes : « Si cependant vous êtes resté aux Indes, mon avis est que vous y ferez plus de bien à exercer les autres à faire en Chine ce que vous y auriez fait vous-même. De cette manière vous étendrez votre action à un plus grand nombre de pays, au lieu que, de votre personne, vous ne l'auriez exercée que dans un seul. » François devait donc désormais faire à Goa ce que

lui-même faisait à Rome, gouverner de haut et de loin. Après tout, Xavier ne disait-il pas exactement la même chose à Barzée, quand il le contraignait à enfermer son ardeur en de certaines limites précises?

Mais Ignace ne s'arrêtait pas là : « Je vais plus loin, disait-il. Pour le plus grand service de Dieu et le plus grand bien des âmes dans les Indes, considérant que ce bien dépend à un si haut degré du Portugal, j'ai pris le parti de vous ordonner, au nom de la sainte obéissance, que, entre tous les chemins qui s'ouvriront devant vous, à la première occasion d'une bonne traversée, vous preniez le chemin du Portugal. Je vous le commande au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Toutefois ce sera pour retourner bientôt dans les Indes. Comme peut-être on voudra là-bas vous retenir en alléguant le bien du pays, je vous dirai les raisons qui me déterminent précisément en vue de ce bien. »

Ces raisons étaient qu'il fallait éclairer le roi sur les vrais besoins des colonies, renseigner le Saint-Siège, exciter le zèle pour les missions dans la Compagnie, discerner ceux qui seraient utiles en tel pays ou en tel autre, promouvoir les affaires d'Éthiopie qui étaient en suspens, servir les intérêts du Brésil et du Congo [1].

A la lettre de saint Ignace, le Père Polanco ajoutait ces réflexions un peu énigmatiques pour nous, et qui peut-être ne l'eussent pas été moins pour François lui-même:

« Outre ce que le Père a écrit, il y a d'autres raisons qui n'ont pas moins de poids. Sachez que cette corde a été touchée auprès des Pères de Portugal et d'Espagne, et à l'oreille de ceux d'Italie, et ils la jugent si bien sonnante, qu'il n'en est pas un qui, l'ayant ouïe, ne dise: « La venue de Maître François aura de grands résultats, et pour le service de Dieu et pour le bien général. » Notre Père, d'ailleurs, est tellement de cet avis que cela seul vaut de nombreuses et très fortes raisons. Je prie N.-S. J.-C. de tout diriger à son meilleur service et à sa gloire [2]. »

Que voulait dire le Père Polanco ? Est-il vrai, comme certains

1. *Epistolae et Instructiones*, t. V, p. 148-151.
2. *Ibid.*, p. 266.

l'assurent[1], qu'Ignace songeait à se décharger sur lui du gouvernement de la Compagnie? Il ne semble pas, puisque, dans sa lettre, il lui promet son retour aux Indes. Mais peut-être d'autres allaient plus loin dans leurs espérances et saluaient en Xavier le successeur d'Ignace. Ils ignoraient qu'Ignace avait prédit que le Général après lui serait le Père Laínez[2].

La décision de Père Ignace fut acceptée avec joie à Lisbonne et à Rome ; Jean III en écrivit lui-même au saint, le remerciant de son zèle pour le bien de ses États[3]. Le cardinal de Sainte-Croix, le futur Marcel II, en pleura, dit-on, de joie. Il eût voulu qu'on préparât à l'apôtre une réception triomphale[4]. Devenu pape deux ans plus tard, il en parlait encore au Père Ignace[5].

Le désir de revoir le Père Maître François devait être d'autant plus grand que, pour la première fois à Rome, des témoins oculaires venaient raconter ce qu'ils avaient observé. Le Frère André Fernandez et Bernard le Japonais, partis de Cochin en février 1553, étaient débarqués à Lisbonne en septembre[6]. Après un assez long séjour à Coimbre, par Salamanque, Ségovie, Naples, ils étaient arrivés enfin à Rome. Partout le Frère Bernard avait charmé ceux qui l'entretenaient[7].

A Rome, il fut pressé de questions. Pendant qu'André Fernandez mettait saint Ignace au courant des besoins de la mission, Bernard racontait tout ce qu'il avait vu et comme touché

1. Bartoli, l. IV, n. 30. — *Acta SS.*, 31 juillet, *Comment. praev.*, n. 611. Cette croyance a sans doute pour origine cette phrase restée incomplète du Père Nadal, dans ses Éphémérides, sous la rubrique 1552 : « Navigavit M. Franciscus ad Chinarum regionem, quo antequam ingrederetur, in proxima insula moritur, ac perseveravit ejus corpus incorruptum. Alia praeterea sunt hujus viri miracula. Quum illum vocasset P. Ignatius ad officium generalis praepositi, etc. Viennae in Austria, moritur magister Claudius Jayius ..» (*Epistolae*, t. II, p. 7.) En juin 1553, quand il écrivait ses mémoires Nadal était en Espagne, et ne pouvait savoir la pensée secrète d'Ignace. Mais peut être donne-t-il l'opinion courante. Voir *Epistolae et Instructiones*, t. V, p. 226, note.

2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 455.

3. *Ep. et Instr.*, t. V, p. 100. Cf. *Ep. Mixtae*, t. IV, p. 15.

4. Bartoli, l. IV, n. 30, fin.

5. On lit dans la *Vita di Ricciardo Corvini, Padre di Papa Marcello 2°*, fol. 91, v. : « Fù intrinsico amico di S. Ignazio di Loyola, e di S. Franc. Xavier, del cui ritorno dall India parlo à S. Ignazio quando fù creato Papa » ; Florence, *Archivio di Stato, Manoscritti Cerviniani* 52 (jadis XL). Marcel Cervin fut élu pape le 9 avril 1555. En juin 1555, Ignace n'avait pas encore de nouvelles certaines de la mort (*Epistolae*, t. IX, p. 178).

6. Polanco, III, p. 397-398.

7. *Epistolae Mixtae*, t. IV, p. 347 ; cf. *Epist. Quadrimestres*, t. III, p. 77.

du doigt, au Japon, de la sainteté de son maître. Il disait son oraison continuelle, ses disputes avec les bonzes, les malades qu'on lui apportait à guérir, ses miracles[1].

III. — *Lettre de Jean III. Le procès de 1556-1557.*

Mais, en même temps que ces relations consolantes, des bruits attristants avaient commencé à circuler. Un billet du Père Nunez parti en janvier 1554, annonçait que, d'après certaines rumeurs, le Père François était mort[2]. En septembre, le bruit parvenait à Lisbonne. Le capitaine du navire qui avait apporté la lettre fut mandé à la cour. Il raconta que Xavier allant en Chine était tombé malade; il avait dû interrompre son voyage, avait repris la route de Malacca et, en route, avait succombé sur le navire. Ce navire, alors, avait en cinq jours fait un trajet qui, en temps ordinaire, en demandait quarante. Stupéfaits, les Chinois présents s'étaient convertis. On racontait encore bien d'autres prodiges. Curieux récit où nous prenons sur le fait l'éclosion des légendes, mais qui atteste aussi l'universelle croyance à la sainteté et aux miracles de l'apôtre[3].

Que Xavier fût mort, beaucoup n'en doutaient plus : ils parlaient de son décès comme d'une chose désormais acquise[4]. Cependant aucune lettre n'étant venue confirmer les rumeurs,

1. Ribadeneira, *Vita P. Ignatii*, Cologne, 1602, p. 475.

Bernard rentra à Lisbonne en février 1556 et y mourut peu après (Cros, II, p. 174).

2. Les premiers bruits de la mort avaient dû parvenir à Cochin vers mars 1553; c'est alors que Barzée avait envoyé aux renseignements. La réponse n'était pas encore arrivée en décembre. Aussi Melchior Nunez, écrivant vers ce temps-là à saint Ignace, ne pouvait lui transmettre que des rumeurs, sans rien affirmer (*Sel. Ind. Ep.*, p. 171) : « *El año pasado he escrito... no teniamos... cosa de tudo cierta* ». Ce billet dut partir dans le courrier de janvier 1554, et c'est lui qui, huit mois après, mit en émoi la cour de Lisbonne (Polanco, IV, p. 559).

Dans le courant de ce même mois de janvier, la nouvelle certaine de la mort arrivait aux Indes après un long détour par le Bengale et le Pégu (Polanco, t. IV, p. 643, 644). Mais, avant de pouvoir la transmettre à Lisbonne, il fallait attendre un an. Le 3 déc. 1554, Nunez rédigeait un rapport sur la mort, la sépulture, le triomphe de Xavier (*Sel. Ind. Ep.*, p. 171, 177). Partie en janvier 1555, arrivée à Lisbonne en septembre, cette lettre fut expédiée en Italie le 15 octobre (*Ep. Mixtae*, t. V, p. 29). Le 2 novembre, elle était à Rome (*Epist. S. Ignatii*, t. X, p. 91).

3. Polanco, t. IV, p. 559.

4. *Epist. Mixtae*, t. I, p. 336, 11 sept. 1554.

d'autres hésitaient encore[1], et il fallut attendre le courrier d'automne 1555 pour être sûr de la triste réalité.

Maintenant le doute n'était plus permis : depuis trois ans déjà, Maître François avait reçu sa récompense. Aussitôt Jean III écrivit au vice-roi des Indes :

« Vice-roi, mon ami. Moi, le roi, je vous salue. La vie du Père Maître François, ses actions, ont été d'un si salutaire exemple, que, à mon avis, il faut les faire connaître pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur. Et, pour que cette publication ait plus d'autorité, je vous enjoins ceci. Toutes les belles actions de ce saint homme, les œuvres dépassant les forces de la nature que Dieu a opérées par lui, vivant ou mort, vous en rechercherez partout les témoins dignes de foi. Vous en ferez dresser les actes authentiques avec un très grand zèle, et vous me les ferez parvenir au plus tôt. Rien ne me sera plus agréable. Or voici comment se fera l'enquête : en toutes ces régions, tous les témoins qu'on pourra découvrir, ayant une vraie connaissance des choses dont il s'agit, on les interrogera sur la vie, les actions, les mœurs du dit Père François : en quelles terres et villes des infidèles il s'est trouvé, ce qu'il y a fait. Les témoins prêteront serment et répondront aux questions qu'on leur posera. Vous ferez copier ces enquêtes. Elles seront collationnées par le chancelier de l'officialité et par l'auditeur général, signées par vous, et par eux lues et scellées. Vous m'en ferez parvenir triple copie par trois voies[2]. »

Le vice-roi auquel s'adressait Jean III était ce don Pedro de Mascarenhas qui avait naguère emmené Xavier de Rome à Lisbonne, grand ami, mais ami sévère et difficile de la Compagnie, fondateur de la maison professe de Lisbonne, recours de saint Ignace en des circonstances délicates, homme de conscience austère : les missionnaires des Indes n'eussent pu souhaiter un appui meilleur. En l'envoyant gouverner ses colonies, Jean III répondait de la façon la plus pratique aux pressantes requêtes de Xavier. Malheureusement Mascarenhas était vieux, 70 ans. Il partit quand même, 2 avril 1554, se consolant à la pensée qu'il

1. *Ep. S. Ignatii*, t. VIII, p. 442, 481, 483; IX, p. 178; — Polanco, IV, p. 559.
2. E. Acosta, *Rerum a S. J. in Oriente gestarum*... fol. 4; — Tursellini, l. VI, ch. 1.

retrouverait là-bas, pour confesseur et conseiller, le Père Maître François Xavier[1].

Il emportait la réponse à un certain nombre de requêtes envoyées par le saint et par le Père Barzée : augmentation des revenus du collège Sainte-Foi, autorisation de diviser le collège en séminaire et école industrielle, transfert à la Compagnie du collège de Cranganor, dont le fondateur, fray Vincent de Lagos, était décédé, donation au collège de Coulam de revenus pour 50 élèves, fondation à Malacca d'une sorte de procure pour la mission du Japon, ordre à tous les capitans de se mettre à la disposition des Pères en ce qui concernait leurs œuvres, ordre de s'opposer au commerce musulman sur la côte de la Pêcherie, prolongation de charge pour certains capitans dont les missionnaires redoutaient le départ, cession définitive à la Compagnie de l'église de Cochin, etc.[2]

Hélas ! ni Barzée ni Xavier n'étaient là pour recevoir des mains de Mascarenhas ces faveurs royales. Le vice-provincial lui-même, Melchior Nunez, était parti pour visiter le Japon. Le vice-roi ne cacha pas sa déception, et les Pères, qu'il ne trouvait pas à la hauteur de ses espérances, se heurtèrent parfois à sa mauvaise humeur[3]. Cependant personne n'était plus à même de mener à bien l'enquête ordonnée par le roi sur le Père François. Mais, une fois de plus, Dieu enleva l'homme que tout le monde croyait nécessaire. Le 15 juin 1555, Mascarenhas était mort. Il avait pour successeur François Barreto[4].

Barreto était homme de mérite, excellent soldat, mais qui ne pouvait apporter à ce travail le zèle et le savoir-faire qu'eût déployés un ami particulier du saint. On a souvent écrit que, pour faire sa cour, le gouverneur mit une ardeur extrême à recueillir les miracles. Jean III n'avait-il pas écrit : « Que l'enquête se fasse avec soin et rapidité? » On devine, ajoutent les critiques, ce que l'enquête pourra être, une « œuvre d'obséquiosité et de mensonge[5] ». Disons ce que fut la réalité.

L'Église n'avait pas encore entouré les canonisations de ces

1. Polanco, t. IV, p. 358, 545, 551; — *Litterae Quadrimestres*, II, p. 444; — Cros, II, p. 383; — Do Couto, D. VII, l. I, ch. 3, p. 31.
2. Polanco, t. IV, p. 562-565. La cession de Cranganor ne fut pas exécutée.
3. *Ibid.*, p. 650, 662, 663, 675.
4. Do Couto, D. VII, l. I, ch. 12, p. 104.
5. Dickson White.

formalités minutieuses qui devraient faire l'admiration des critiques rationalistes, s'ils pouvaient une fois admettre la possibilité du miracle. On suivait les règles, déjà sévères, mais jugées depuis insuffisantes par Urbain VIII, qui avaient fait loi pendant la seconde moitié du moyen âge. Ajoutons que le siège épiscopal de Goa restait vacant: l'autorité manquait donc qui, parlant de haut, eût pu stimuler le zèle des enquêteurs. A peu près seul, le gouverneur, au nom du roi, dirigeait le travail. Puis, note le Père Cros, « la difficulté était grande, vu les distances qui séparent les divers théâtres des œuvres saintes de François... Les témoins meilleurs étaient des marchands, des navigateurs qui ne se fixent nulle part, et qu'il eût fallu retrouver : des païens, des mahométans dont la trace fut vite perdue ; c'étaient des capitaines de forteresses, des agents de l'autorité portugaise qui, leur fortune faite, se hâtaient de regagner l'Europe pour en jouir : « Le procès sur les vertus et miracles de François dans l'Inde, dit à ce propos le Père Lucena, se devait surtout faire, non pas dans l'Inde, mais en Portugal[1]. »

Trente-cinq témoins cependant furent entendus à Goa, neuf à Baçaim, six à Malacca, treize à Cochin, tous Portugais, en tout soixante-trois. C'était encore un beau chiffre. Mais nous ne voyons pas qu'on ait fait d'enquête dans les pays de missions, au Comorin, aux Moluques, au Japon. Certains, dont le témoignage aurait dû être de première valeur, faute sans doute d'avoir été un peu pressés par les enquêteurs, ne nous ont à peu près rien laissé d'important, ainsi François Mansilhas. Aussi le Père Valignano ne paraît pas avoir tenu ce procès en bien haute estime. Dans sa vie de saint Ignace, à propos des miracles de François, Ribadeneira avait parlé des « nombreux et très graves témoins dont les dépositions avaient été recueillies par ordre de Jean III ». Le visiteur des Indes répliquait : « Il suffit de s'en tenir (pour ce genre d'épisodes) à ce qui est écrit à la fin de la première partie de mon *Historia Indica*, faire mention de l'enquête, en termes généraux, sans approuver, sans blâmer, sans entrer dans le détail[2]. »

1. Cros, t. II, p. 386.

2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 743. Cf. *Mon. Xav.*, p. 198. A l'endroit où il renvoie, Valignano dit : « Comme on peut le voir dans cette enquête, François a fait d'autres miracles

Est-ce à dire, cependant, que ces enquêtes soient négligeables? Il y a quelque exagération, croyons-nous, à dire qu'« elles ont beaucoup moins de valeur que celles de 1616, qu'elles ont été faites très à la légère, qu'elles se réduisent à six ou sept questions générales, auxquelles les témoins répondent en termes également généraux, et apportent presque toujours les mêmes faits[1] ». Elles sont incomplètes et ne répondent point à notre curiosité. Du moins elles nous fournissent des témoignages contemporains. Il en ressort ce grand fait : partout aux Indes, de son vivant même et au lendemain de sa mort, saint François Xavier était universellement tenu pour un thaumaturge.

Les enquêtes, envoyées à Lisbonne, furent, de là, expédiées à Rome[2]. Jean III enjoignait à son ambassadeur de faire instance pour qu'on procédât immédiatement à la béatification. C'était alors chose beaucoup plus simple qu'aujourd'hui. Mais les difficultés surgirent. Paul IV était médiocrement favorable à la Compagnie. Puis saint Ignace venait de mourir (31 juillet 1556) ; les Pères de Rome allaient-ils travailler à la gloire du disciple avant que le maître fût lui-même sur les autels? Enfin Jean III mourut à son tour (1557) et l'affaire fut ajournée.

IV. — « *Fama sanctitatis* ».

Soixante ans devaient s'écouler avant que le procès pût être repris. Dans l'intervalle les œuvres fondées par le Père François s'étaient développées.

En mourant, il avait laissé presque toutes les forteresses portugaises, d'Ormuz aux Moluques, munies d'une maison ou d'un collège de la Compagnie. Ligne de stations très étendue, mais sans profondeur. Chaque poste pouvait devenir centre d'apostolat chez les infidèles des environs. En fait, il n'y avait que quatre

que ceux qui sont racontés ici... Que si je ne les rapporte pas, c'est que nous pouvons imiter Maître François dans ses vertus, non dans ses miracles. » Valignano, dans son histoire, ne tenait donc pas les procès de 1556 pour aussi insuffisants qu'il semble le dire dans sa censure de Ribadeneira.

1. Astrain, t. I, p. xxi.

2. Polanco, t. IV, p. 648; — VI, p. 834.

vraies missions, au Travancore, à la Pêcherie, aux Moluques, au Japon.

Peu à peu, les ouvriers se multipliant, le champ de travail s'élargit, au point qu'il fallut démembrer la province des Indes. En 1610, on sépara de la province de Goa celle du Malabar; en 1612, celle du Japon; en 1618, la vice-province de Chine. Goa comptait maintenant trois maisons : le vieux collège avec le noviciat, le collège nouveau avec les classes et le séminaire, et la maison professe dit le *Bom Jesus*[1]. De nouvelles missions avaient été ouvertes. Aux environs de Goa, les Jésuites étaient spécialement chargés d'évangéliser l'île de Salcette, tandis que les Franciscains et les Dominicains s'occupaient d'une autre partie de la banlieue[2]. En 1579, fut inaugurée la mission du Grand-Mogol, définitivement organisée un peu plus tard par un cousin de notre saint, le Père Jérôme Xavier[3]. Goa servait encore de centre aux héroïques missions du Mozambique où Gonzalve de Silveira mourut en 1561, protomartyr de l'Afrique australe[4]. Puis s'ouvrirent les missions d'Éthiopie tour à tour triomphantes et désolées.

La province du Malabar avait pour centre Cochin. Les deux missions du Travancore et de la Pêcherie s'y développaient lentement, moins par les conversions que par les naissances, emprisonnées qu'elles étaient dans le régime de castes. Mais en 1608, Robert de Nobili inaugurait ce fameux système d'apostolat qui devait être un signe de contradiction parmi les missionnaires, accepté d'abord par Grégoire XV, interdit plus tard par Clément XII, et auquel, en fin de compte, le sud de l'Inde doit de compter aujourd'hui plus d'un demi-million de catholiques[5].

A ces missions devaient bientôt s'ajouter celles du Pégu, de

1. En 1580, les Pères avaient organisé le sanatorium de Saint-Roch, sur la colline du Rosaire, à l'ouest, et y avaient transféré le noviciat. En 1586, ils avaient fondé la maison professe. En 1616, les novices retournèrent au vieux collège, et furent remplacés à Saint-Roch par les classes et le séminaire. Peu à peu le vieux Saint-Paul fut abandonné à cause de l'insalubrité du quartier. A la fin de XVII[e] siècle, il n'y avait plus que des ruines, et, à côté, le catéchuménat avec deux Pères.

2. Polanco, V, 660; — *Div. Avisi* (1558), fol. 214, v. (lettre du P. de Quadros, 6 déc. 1555).

3. Jérôme de Ezpeleta, petit-fils de Anne de Jassu, sœur de François. Par dévotion pour son oncle, il se faisait appeler Jérôme Xavier (Cros, t. I, p. 133, 134).

4. Sousa, t. I, p. 863.

5. Province de Pondichéry et diocèse de Trichinopoly.

l'Ava, celle de Ceylan surtout où les Jésuites appelés par l'évêque de Cochin venaient partager les travaux des Franciscains.

Du Malabar encore dépendaient les Moluques, mission continuellement secouée par les persécutions musulmanes, fréquemment arrosée du sang des prêtres et des fidèles, et dont les progrès étaient consolants. Vingt ans après le passage de Xavier, dans la région d'Amboine et dans celle de l'île du More, il y avait peut-être 120.000 chrétiens. Le christianisme se répandait de là dans les terres voisines, Mindanao, Célèbes, Solor, Timor, Java. Il fallait lutter pied à pied contre la propagande musulmane, et, pendant longtemps, l'Évangile n'eut pas d'ennemi plus acharné que ce sultan Aério auprès duquel le zèle de Xavier avait échoué[1].

Mêmes progrès, et plus rapides, au Japon. En quarante ans, l'Église y avait conquis plus de 150.000 fidèles. C'est le chiffre de 1582[2]. Vers le même temps, les Jésuites entraient en Chine.

Ces événements étaient connus en Europe. Du vivant même de Xavier, ses relations et celles de ses collaborateurs avaient circulé dans le public. D'abord on s'était contenté de copies manuscrites. En 1552, on les imprima, et bientôt il y eut de petits recueils latins, castillans, portugais, italiens. Il ne se passait guère d'année qu'il n'en sortît deux ou trois des presses de Coïmbre, de Louvain, de Venise, de Rome, de Dillingen[3]. Au rapport du Père Menchaca, divers princes, et Jules III lui-même, organisèrent un service de traduction[4]. Saint Philippe de Néri les lisait, et peut s'en fallut qu'elles ne l'aient transformé en missionnaire des Indes[5]. En Allemagne, on comptait sur cette publication pour donner une idée exacte de la

1. Acosta, dans son *Rerum gestarum... commentarius* (Cologne, 1574), nous dit qu'à l'île du More, en 1552, il y avait 35.000 baptisés, et, en 1566, 47 *vici* entièrement chrétiens, plusieurs comptant jusqu'à 800 familles (p. 57). En 1569, d'après Sousa (t. II, p. 306), on y comptait jusqu'à « oytenta mil almas bautizadas ». — A Amboine, d'après Acosta (p. 58), en 1562 il y avait plus de 30 *pagi* chrétiens et plus de 10.000 baptisés.

2. Delplace, I, p. 209.

3. Voir le détail dans Carayon, *Bibliographie de la C. de Jésus*, n. 567 et suiv. Sur la première publication, *Epist. Mixtae*, t. IV, p. 110.

4. Menchaca, *S. Fr. Xav. epistol omnium libri IV*, Bologne, 1795, Proleg., p. ij.

5. Capecelatro, *Vie de S. Ph. Neri*, trad. française, t. I, l. II, ch. 3. — *Acta SS.*, 26 mai, p. 472, 528.

Compagnie, plus calomniée là qu'ailleurs[1]. Le roi d'Espagne, Philippe II, tenait à recevoir les lettres d'Asie, à mesure qu'elles arrivaient : il les faisait lire en chaire devant toute sa cour[2].

L'attention était ainsi maintenue sur celui dont l'apostolat avait été le point de départ de toutes ces œuvres. Il est vrai, le public d'Europe s'en faisait parfois une idée assez fausse. Il s'imaginait les choses plus grandes qu'elles n'étaient. Il ne parlait que de rois convertis, de peuples baptisés, de l'Asie domptée et soumise à Jésus-Christ. Un recueil, paru à Louvain en 1566, portait ce titre maladroit : « *Lettres indiennes sur les extraordinaires et magnifiques choses que la divine bonté aux Indes et en diverses Iles, par la Compagnie du nom de Jésus, a daigné opérer dans une si abondante conversion des Gentils*[3]. » Les Jésuites désavouèrent cette éloquence qui était le fait de l'éditeur.

Ces pieuses outrances passèrent dans les premiers essais de biographie consacrés à François Xavier. Un chapitre de Ribadeneira est, à plusieurs reprises, annoté par le Père Valignano de ces mots significatifs : « *grande hiperbole, muy grande hiperbole, mucho mayor hiperbole*[4] ». Les ouvrages les plus sérieux, écrits aux Indes par des gens ayant l'expérience des lieux et des races[5], restèrent malheureusement inédits, et les biographies quasi officielles de Tursellini et de Lucena, malgré de sérieuses qualités, ne sont pas exemptes, elles non plus, d'hyperboles[6]. Parfois c'est simple ignorance des conditions vraies de l'apostolat. On prenait trop à la lettre en Europe les relations venues d'Orient. Le sens de la couleur locale n'existait pas, et, quand les Portugais parlaient de rois, de villes, de palais, de royaumes, on ne savait pas traduire roitelets, villages, huttes et tribus. Parfois encore on attri-

1. Braunsberger, S. J., *B. Petri Canisii epistolae*, Fribourg, 1896, etc., t. I, p. 119, 147, 172; — Nadal, *Epistolae*, t. I, p. 310, 529; II, p. 172, 188, 195, 198; V, p. 983, etc.

2. Lettre de Ribadeneira à saint Ignace. *Précis historiques*, 1886, p. 528, 534. Cf. Orlandini, *Hist. S. J.*, P. I, l. V, n. 65.

3. *Litterae Indicae de stupendis*... Louvain, 1566. On leur opposa l'opuscule plus modeste du P. Acosta, *Rerum a S. Jesu in Oriente gestarum .. commentarius*, Cologne, 1574.

4. *Scripta de S. Ignatio*, p. 742-743.

5. Texeira, Valignano, S. Gonçalvez.

6. Ainsi quand Lucena parle du *royaume* de Travancore converti et baptisé!

buait au seul Xavier ce qui était le fait de tous les missionnaires dont il était le chef et l'initiateur[1]. Mais n'y avait-il pas là même une attestation de cette *fama sanctitatis* qui est requise pour la béatification des serviteurs de Dieu?

Ajoutez qu'aux Indes la réputation du thaumaturge était plus vivante que jamais. A Goa, son corps restait intact. Dans les ports on montrait certains navires auxquels il avait attaché sa bénédiction. Le *Santa Croce* était vieux et pourri, mais le Père François avait prédit qu'il périrait dans un port; et l'on ne craignait, sur cette misérable carcasse, ni tempêtes ni écueils. Or le *Santa Croce* s'effondra de lui même sur la plage de Cochin : « Je l'ai vu, dit un témoin, tout disloqué, dans le port[2]. » Alors un nommé George Nunez Maziel prit quelques planches du navire détruit et les cloua sur sa barque. La barque désormais suffit aux traversées les plus aventureuses, et, à son tour, elle se rompit toute seule dans le port de Coulam[3]. Le pilote François de Aguiar chantait et riait au plus fort des ouragans, sur les navires les plus frêles; le Père lui avait prédit qu'il mourrait dans son lit, et il mourut dans son lit au Pégu[4].

Il y avait peu de stations portugaises, où l'on ne racontât quelque prodige de guérison obtenu par ses prières. Mais surtout la petite ville de Kotar, en plein Travancore, où jadis il avait prêché, fut longtemps centre de pèlerinage. L'église était dédiée à un autre saint : pour les indigènes elle était l'église du Père François. Elle le resta, quand, saint Ignace ayant été béatifié, elle lui fut consacrée. Toutes les églises du pays furent détruites au nombre de douze; celle-là seule fut respectée[5]. Il en fut beaucoup parlé au procès de 1616.

« Voilà six ans que je suis sacristain de cette église, disait le Paraver Manuel Gago Balandem, âgé de 74 ans et plus. Tous les jours, payens et chrétiens viennent offrir en ex-voto de l'huile et des aumônes, et ils me disent : « Le Père Maître François m'a « accordé tel miracle, et à moi tel autre... et à moi encore celui-

1. On trouve des exemples de ces exagérations jusque dans la bulle de canonisation, lorsqu'elle fait de Xavier l'apôtre des Atchénois, des Javanais, des Mindanais.
2. *Process. 1616*, n. 10, 12, 15.
3. *Ibid.*, n. 15, 31. Même prédiction pour le Sainte-Marie-des-Anges (n. 88).
4. Cros, II, p. 416, 417.
5. *Process. 1616*, n. 24, 102, 104, 107.

« ci ou celui-là. » Et c'est sans fin. Et tous m'affirment, les payens surtout, qu'il n'y a pas d'église pareille ni de saint pareil. Et les payens, quand ils passent devant elle, font la révérence[1]. »

Beaucoup d'enfants dans le pays portaient le nom de François ; c'est que leurs mères les avaient obtenus après un pèlerinage à Kotar[2]. On faisait des vœux au saint, mais malheur à qui ne les accomplissait pas ou cherchait à tricher sur la quantité ou la qualité : il en était vite puni. Pas de faux serments devant l'image du Père. Les payens eux-mêmes venaient dans la chapelle terminer leurs procès à l'amiable[3]. Un poète indigène chantait en l'honneur de Xavier des cantiques de sa façon : c'est que, artificier de son métier, devenu aveugle par suite d'une explosion, il avait été guéri après une neuvaine[4]. Les infidèles obtenaient des faveurs, et la confiance allait si loin qu'on amenait au sanctuaire jusqu'à des animaux malades[6]. Il se faisait tant d'offrandes en huile qu'il y en avait pour cinq églises[7].

De cette huile, les indigènes contèrent des choses merveilleuses, qui furent acceptées au procès de canonisation et citées dans la bulle d'Urbain VIII. Voici sur quels témoignages :

Le Malabar François Texeda disait : « J'ai connu Périmal Punical. Il était de caste Chiavalcain (?), originaire de Kotar, très connu chez les pêcheurs de perles, maître d'école et poète. Il habitait près de notre église, connaissait bien notre religion, savait le symbole des apôtres. Il avait composé des poèmes en sa langue en l'honneur de notre foi et du Père Nicolas Spinola, de la Compagnie, alors supérieur du collège et des résidences de la côte. Le Père André Buserio, ayant bâti cette église, y avait mis l'image du Père François. Il s'efforçait de gagner au christianisme ce payen si bien doué, et qui aurait fait un si bon gardien de l'église. Mais il n'arrivait à rien. Or Périmal devint lépreux, son corps se couvrit de pustules. Incapable de se mou-

1. *Process. 1616*, n. 129.
2. N. 24, 29, 89.
3. N. 133, 127, 104.
4. N. 89, 104.
5. N. 138, témoignage du payen Pacta, peintre sur cuir.
6. N. 38, 102-127.
7. N. 107.

voir, désespérant des remèdes humains, il se coucha aux portes de l'église, et là, composa des cantiques en l'honneur de François et de la foi chrétienne. Il s'oignit le corps de l'huile de l'église. Aussitôt il alla mieux. Quelques jours après il était guéri : je l'ai vu[1]. » Il fut baptisé et nommé sacristain de l'église[2]. Lui-même racontait :

« Les payens m'objectaient que, dans leurs temples, on faisait brûler de l'eau en guise d'huile. Je voulus faire l'expérience dans l'église du Père François pour manifester sa sainteté aux infidèles. Deux ou trois fois, je pris des lampes neuves, je les remplis d'eau bénite, j'y mis des mèches que j'allumai, et elles brûlèrent, consumant l'eau comme de l'huile. Cette expérience, je voulus la faire parce que les payens se moquaient de moi. Je m'étais converti et ils me disaient : « Toi qui es poète et connais les choses des payens, qu'as-tu trouvé de bon dans la loi chrétienne ? » Je leur répondis : « Notre loi n'est pas feinte et fausse comme vos idoles. Quand j'étais payen, on me disait que, dans les pagodes, on brûlait de l'eau en guise d'huile. J'ai constaté que c'était faux. Mais, ce miracle-là, je vous le montrerai dans l'église du Père Maître François. » Et je fis cette expérience en présence de nombreux payens, qui virent le miracle, l'admirèrent et le racontèrent partout. Vers ce temps-là, un Paraver de Manapar, dont j'ai oublié le nom, en entendit parler. Il ne voulut pas me croire. Alors il prit quinze lampes neuves, les remplit d'eau bénite, y mit des mèches neuves, les alluma et elles brûlèrent, tant qu'il y eut de l'eau. Et sur ce miracle, j'ai composé des vers que je chante. Chrétiens et payens les ont entendus, et les savent encore aujourd'hui.

« J'ajoute que parfois, la nuit, je trouvai la lampe du Père François éteinte, et, voulant la rallumer, je la vis qui se rallumait toute seule, et brûlait ainsi jusqu'au lendemain. Beaucoup de jeunes gens qui venaient dormir dans ladite église m'ont raconté, et souvent, le même fait[3]. »

François Mendez, Malabar, disait aussi : « Il y a sept ans, quand j'étais à Kotar, vint un nommé Jean de Alicale pour visiter

1. N. 104.
2. N. 103-128.
3. N. 128.

l'église. Il apportait un peu d'huile, dont il remplit les lampes. L'huile étant consumée, il vint avec un autre me trouver, disant qu'ils avaient mis de l'eau à la place et qu'elle avait pu s'allumer. Je ne voulus pas croire, je voulus faire l'expérience moi-même. J'entrai à l'église : il y avait là quatre ou cinq lampes qui brûlaient avec de l'eau. J'en pris alors une qui était vide, j'y mis de l'eau, puis une mèche bien sèche et toute neuve, je l'allumai et elle brûla comme dans de l'huile. Sur quoi payens et chrétiens d'accourir pour voir le miracle. Les payens levaient les bras au ciel : les chrétiens, tombant à genoux, invoquaient le nom du saint. Le miracle dura une heure et davantage, de sept heures du soir à neuf heures. Quand nous eûmes bien vu et constaté, nous sortîmes : on ferma les portes de l'église. J'y revins pour dormir après mon souper. Toutes les lampes étaient éteintes. Je ne saurais dire si c'était faute d'aliment, ou pour une autre cause. De ce miracle peuvent rendre témoignage le sacristain de l'église, le juge de l'endroit, ledit Jean de Alicale et le *cangar* d'Alicale. Le miracle fit un bruit tel dans la contrée, que, de douze à vingt lieues à la ronde, on vint apporter des aumônes. Et il y avait encore bien d'autres prodiges... Tandis que brûlaient les lampes, je sentais en mon âme une telle suavité, que je comprenais bien qu'il y avait là un miracle opéré de Dieu par le mérite du Père François[1]. »

Et les chrétiens de s'étonner, de se scandaliser même, que le *Santo Padre* ne fût pas encore sur les autels[2]. L'heure approchait cependant où l'Église allait enfin leur donner satisfaction.

V. — *La canonisation.*

De divers côtés des instances avaient été faites en cour de Rome. La plus intéressante fut celle du prince de Bungo, ce Yoshishige qui avait fait à Xavier un si triomphal accueil. Il ne

1. N. 108, cf. 101. Voir encore nn. 24, 38, 99, 105, 107. Nous rapportons ces témoignages sans les discuter. Le Père Valignano, dans une lettre inédite que nous avons eue entre les mains, ne cache pas la défiance que lui inspirent les relations provenant des indigènes et même des Portugais. Les juges, au procès de canonisation, ainsi que les biographes, ont eu plus de confiance dans leur bonne foi.

2. Bartoli, *Asia*, IV, n. 28.

l'avait laissé partir qu'avec l'espoir de le voir revenir un jour. Xavier n'était pas revenu, et le prince, déconcertant toutes les prévisions, tardait toujours à se faire baptiser. L'esprit était convaincu, mais rien n'avait pu l'amener à briser l'esclavage des sens. On se convertissait pourtant autour de lui. Des daimyô, ses voisins, lui prouvaient par leur exemple qu'on pouvait se faire chrétien sans perdre le pouvoir. Enfin, 26 ans après la mort du saint, il changea de vie, et reçut le baptême sous le nom de François (1578)[1]. En 1582, de concert avec ses voisins d'Omura et d'Arima, il avait envoyé une ambassade au Pape. Le 21 mars 1585, son député, le jeune Mancio Ito, remettait à Grégoire XIII de sa part une supplique, où, entre autres grâces, il demandait la béatification du Père François[2]. Par malheur, Grégoire XIII mourut peu après; Sixte-Quint, qui lui succéda, n'était pas très ami des Jésuites. Les papes qui vinrent ensuite, ou régnèrent trop peu, ou, disposés à béatifier Xavier, étaient moins favorables à la cause d'Ignace. Les Pères, qui tenaient par-dessus tout à la glorification de leur fondateur, patientèrent[3].

Mais Henri IV, le pénitent du Père Coton, voulut faire aux Jésuites cette amitié de pousser l'affaire qui leur tenait tant au cœur. Il insista auprès de Paul V[4], et, le 27 juillet 1609, Ignace était béatifié. Maintenant l'on pouvait s'occuper de François. Le clergé des Indes et Philippe III d'Espagne envoyèrent de nouvelles requêtes. Le pape, de son côté, désirait canoniser Ignace. L'usage voulait que les saints fussent promus par groupes : mais quel autre compagnon de gloire donner à Ignace que son « très aimé frère, Maître François[5] »?

Les procès indiens de 1557 furent donc examinés au tribunal de la Rote, alors chargé de ce genre d'enquête. Un procès nouveau fut décidé, et des lettres rémissoriales expédiées à divers prélats d'Espagne, de Portugal et des Indes[6].

1. Il mourut en 1587 (Delplace, *op. cit.*, I, p. 249). On possède de lui une lettre où il demande à Valignano d'insister pour obtenir la béatification de Xavier (*Mss. S. J. — Epist. Jap.*, 1580-99).

2. Prince Fr. Boncompagni-Ludovisi, *Le due prime ambasciate dei Giapponesi a Roma*, 1589-1615. Rome, Forzani, 8°; — cf. Bartoli, *Giappone*, l. I, ch. 72-120.

3. Jouvancy, *Hist. Soc. Jesu*, t. VII, p. 344.

4. Prat, *Vie du P. Ribadeneira*, livre VII; — Clair, *Vie de saint Ignace*, p. 427.

5. « Nuestro muy amado hermano M. F. », *Epist. S. Ignatii*, t. VIII, p. 481.

6. Jouvancy, *loc. cit.*

C'est alors que les Jésuites de Rome conçurent le désir d'avoir quelque relique insigne du grand missionnaire. Le pape lui-même, disait-on, entrait dans cette idée. Donc, en 1614, le R. P. Claude Aquaviva ordonna de détacher, pour lui envoyer, ce bras de François Xavier qui s'était fatigué à baptiser les infidèles. A leur grand regret, les Pères de Goa durent obéir. L'ablation se fit pendant la nuit, à l'insu du public qui n'eut pas souffert cette mutilation. Un père qui arriva aux Indes quelques jours après, écrivait :[1] « Le corps s'est trouvé si ferme et si entier que plusieurs Pères disaient au Provincial : « Si le sang jaillit, nous ne pouvons pas laisser couper la moindre parcelle. » Il avait l'œil droit ouvert, si frais qu'on l'eût dit vivant. De même les lèvres, et les doigts avec lesquels il tenait le Saint-Sacrement[2]. Le reste du corps était sec, mais avec la peau intacte, les cheveux et les vêtements bien conservés. Un frère voulut tirer un doigt du pied, le doigt résista. »

Les procès canoniques purent se faire selon toutes les règles en usage à cette époque. Goa avait un archevêque, don François Christophe de Sà, très dévot au Père François. Cochin, Cranganor, Méliapor, Malacca, Macao étaient sièges épiscopaux. Les tribunaux furent constitués. Parfois les enquêtes devinrent l'occasion de véritables fêtes. Elles commencèrent à Cochin, le 16 juillet 1916. Les lettres pontificales furent proclamées en chaire ; le canon tonna, les cloches sonnèrent, des feux de joie furent allumés. Tous les religieux de la ville assistèrent aux séances[3].

Tout d'abord parurent les vieillards qui avaient connu le *Santo Padre* : un de ses anciens domestiques, Dominique Caldeiro, qui se rappelait avoir vu jusqu'aux infidèles lui baiser les mains à genoux, l'appelant en leur langue, le Dieu de la terre ; une pauvre Malaise qui avait assisté à ses catéchismes ;

1. Lettre du P. Simon de Figuereda, 25 nov. 1614. *Mon Xav.*, t. II, p. 143. Cfr. Cros, *Doc.*, p. 517. Figueiredo, non plus que Bartoli (*Asia*, IV, n. 26) ne parle des miracles qui, au dire de Jouvancy, auraient accompagné cette ablation du bras (*Hist. Soc. J.*, t. VI, l. XV, n. 8). Le Père Seb. Gonçalvez, qui était présent, n'en dit rien non plus (Sousa, I, p. 686).

2. Gonçalvez dit au contraire, *loc. cit.* : « Já neste tempo estavão seccos et myrrhados os dedos, et a mão. »

3. Cros, t. II, p. 389.

lui avait fait la barbe et les cheveux et ne put dire qu'une chose, c'est que le Père était un saint[1].

Après cela, d'autres apportèrent leurs souvenirs de famille, les bruits qui couraient dans le public, les récits qu'ils tenaient de témoins oculaires. Nobles portugais, marchands, magistrats locaux, religieux dominicains et jésuites, prêtres indigènes, pilotes et capitaines, le prince héritier des Maldives, en tout 64 témoins à Cochin[2]. Des enquêtes semblables eurent lieu à Goa et à Malacca[3].

A la Pêcherie, et dans l'île de Manar, d'où les Jésuites avaient été récemment chassés (1606) d'une façon assez scandaleuse[4], le procès fut conduit par les Franciscains. A Tuticorin, Manapad, Punicale et ailleurs, on entendit 36 témoins, presque tous indigènes, marchands, patangatins, canacapoles, pêcheurs, prêtres paravers ou malabars. Quelques vieux, ayant de leur âge une idée vague, apportèrent des souvenirs d'enfance : la plupart racontaient ce qu'ils avaient entendu dire[5]. De même à Coulam, pour le Travancore, 37 témoins : quelques Portugais, un vieux Chinois, des indigènes malabars ou paravers et jusqu'à un idolâtre[6].

Les enquêtes finies, les procès-verbaux furent envoyés à Rome, et discutés au tribunal de la Rote. En ce temps-là, un simple décret suffisait, sans cérémonie extérieure, à la béatification. Le 25 octobre 1619, le pape Paul V décernait à François Xavier le titre de bienheureux[7]. Puis, sur des instances nouvelles, venues de l'Empereur, de divers princes d'Europe, du conseil de Portugal, de l'archevêque de Goa, des chrétientés persécutées du Japon, la cause fut remise à l'étude ; et, à l'unanimité, la Congrégation des Rites se prononça pour la canonisation. Le pape Grégoire XV décida que la glorification de

1. *Process. 1616*, n. 1 à 9.
2. Dix-neuf (n. 43 à 63) attestent des miracles obtenus avec une médaille.
3. La relation du Père Barradas contient le résumé des procès-verbaux de Malacca (outre Cochin, Coulam, Manar et la Pêcherie) ; mais la partie de Goa fait défaut et paraît égarée (Ajuda, Mss. 25/1, cf. Cros, p. 388).
4. Cordara, *Hist. Soc. Jesu*, P. VI, t. I, p. 261-262 ; t. II, p. 541.
5. NN. 64 à 100.
6. NN. 100 à 138.
7. Jouvancy, *Hist. Soc. Jesu*, l. VI, n. 1. — Delplace, *Synopsis actorum S. Sedis in causa Soc. Jesu*, p. 228, 205.

Xavier se confondrait avec celle des bienheureux Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, Thérèse de Jésus, Philippe de Néri[1].

Le 12 mars 1622, fut fait à l'humble conquérant des Indes le plus magnifique triomphe posthume qu'il soit donné aux hommes de décerner à d'autres hommes. Ce fut grande fête pour l'Espagne, car sur les cinq nouveaux couronnés, quatre étaient espagnols. Grande fête aussi pour l'apostolat; car Philippe était l'apôtre de Rome, Ignace par ses enfants, Thérèse par ses prières, étaient comme les apôtres du monde entier, et Xavier celui de l'Asie.

Dans la basilique de Saint-Pierre, encore toute neuve, François apparut, un peu en arrière, comme il convenait, de son Père Ignace. La même bannière suspendue aux voûtes les représentait unis dans la gloire, sous le chiffre de la Compagnie, Ignace tenant le livre des constitutions, François entr'ouvrant sa soutane sur sa poitrine brûlant d'amour[2].

1. Grégoire XV, surpris par la mort, n'eut pas le temps de promulguer la bulle de canonisation. Ce fut le premier acte de son successeur Urbain VIII, 6 août 1623.

2. *Relazione delle feste fatte in Roma in occazione della canonizzazione del S. P. Ignazio e di S. Saverio, cavata da un libretto di memorie del F. Antonio Presutto.* Mss. S. J.

CONCLUSION

I. — *Saint François Xavier et les apologistes.*

Trois siècles et demi ont passé depuis la mort de saint François Xavier. Mais l'histoire d'un saint ne se clôt pas avec sa vie terrestre. Quand il a disparu du monde, son influence continue et se propage. Ses restes précieux, son souvenir, les lieux qu'il a laissés comme imprégnés de son âme, ses exemples, ses écrits sont des instruments entre les mains de Dieu, pour le salut et la sanctification des hommes. Ses œuvres continuent à travers les âges l'apostolat commencé. Dans la pensée et le cœur d'une foule d'hommes, il vit et agit. Il n'a pas péri tout entier, et l'Église est là pour contrôler cette vie nouvelle, cette vie de gloire.

Et c'est un livre nouveau qu'il faudrait écrire sur saint François Xavier. Il faudrait détailler l'histoire de ses reliques, en cette ville de Goa, si brillante jadis, aujourd'hui véritable forêt vierge, avec, dans ses clairières, de grandes églises vides. A certains jours, le désert se repeuple. Les foules reviennent; on accourt de tous les coins de l'Inde. Les multitudes se pressent dans l'église du *Bom Jesus*, dominées par les mitres des évêques. C'est qu'on expose le corps de l'apôtre des Indes, et, par centaines de mille, les fidèles défilent devant le châsse ouverte, baisant les pieds du saint, demandant et obtenant des miracles [1].

1. Au commencement du XVIII[e] siècle, le corps était complètement desséché. Nous lisons dans une lettre inédite du Père Fr. de Sousa, 26 janv. 1708 : « *Qui cum antecedente Prorege sanctum corpus viderant mirabantur valde immutationem pedum et vultus factam tam brevi annorum spatio... Si aliquis prorex... manu chrystalla frangat velitque palpare, ossa quidem inveniet S. Fr. Xav., consumptis vero carnibus, inveniet superiorem partem crinii a gutture separatam, inveniet pedes non unitos cruribus...* » (Mss. S. J. *Goanae epistolae*, 1569-1742. Doc. CCXXXIII). De là vient que le corps, aujourd'hui renfermé dans une châsse d'argent, ne paraît plus avoir que quatre pieds et demi de long.

Il y aurait à écrire encore l'histoire de ses lettres et du bien qu'il a continué à opérer par elles en suscitant des vocations apostoliques[1]; — l'histoire de ses miracles posthumes si nombreux, et authentiqués à mesure par les autorités compétentes[2]; — l'histoire de ses clients, surtout de ce Père Mastrilli, guéri par lui, et par lui conduit jusqu'au Japon et jusqu'au martyre[3]; — l'histoire de cette *neuvaine de la grâce* qui est, depuis trois siècles, la forme la plus populaire de son culte[4]; — surtout l'histoire de son œuvre, les missions d'Asie, qui, inaugurées par lui en 1542 avec deux compagnons, comptent aujourd'hui plus de quatre millions de fidèles, plus de six mille prêtres et une centaine d'évêques. Mais l'espace nous manque pour développer comme il le mériterait ce chapitre de sa vie d'outre-tombe.

Il est un point cependant que nous pouvons difficilement laisser de côté. La vie du grand missionnaire s'est imposée à l'attention et des apologistes et des adversaires de l'Église romaine. Les uns lui demandaient des arguments en faveur de leur foi; les autres s'efforçaient d'amoindrir l'apôtre pour amoindrir cette Rome qu'il représentait en Orient.

A ceux qui luttaient contre les nouveautés protestantes, la biographie de François Xavier apportait des arguments pris en pleine histoire moderne. Apôtre et thaumaturge, il attestait, en sa personne, l'éternelle vitalité de l'Église. Aux novateurs, les catholiques pouvaient montrer cet homme dont le tombeau restait glorieux, dont l'intercession puissante auprès de Dieu s'attestait quotidiennement encore par des grâces extraordinaires, dont l'œuvre étendait ses ramifications à travers l'Asie. Donc la force miraculeuse promise aux premiers apôtres n'était pas épuisée; donc l'Église, amoindrie en Europe, savait reparer ses pertes, et les compenser par des conquêtes nouvelles. Vingt ans

1. M[enchaca] R[ochus], *S. Fr. Xav... epistolarum omnium libri quatuor*, Bologne [1795]. Prolégomènes; — Sommervogel, *Bibliothèque*, au mot *Xavier*; — *Mon. Xaveriana*, Prooemium; — Cros, *Vie et lettres*, avant-propos des deux volumes.

2. Il n'existe pas de recueil complet des miracles de Xavier. On peut voir cependant *Les miracles de S. Fr. Xav., apostre des Indes*, traduit de l'italien du P. Bartoli, Paris, 1672, in-12 (par le P. I. G. de Pardies). Mais il fut publié, au XVII[e] siècle, une quantité, considérable d'opuscules sur le sujet.

3. P. X. Poupard, S. J., *La vie merveilleuse du Ven. Marcel Mastrilli*, Lille (Desclée), 1903, in-8°.

4. J. F. Kieckens, S. J., *La dévotion à S. Fr. Xav.; La neuvaine de la Grâce*, Bruxelles (Vromant), 1896, in-18.

à peine après la mort du saint, un éditeur pouvait donner à un recueil de lettres venues des Indes ce titre significatif : « Les gestes de la Compagnie de Jésus en Orient : volume contenant une histoire dont la lecture plaira à tous les chrétiens, à ceux-là surtout qui ont à cœur la vraie religion. Ils y verront comment Dieu n'abandonne jamais son Église, et, pour remplacer ceux qui font défection, leur en substitue d'autres innombrables jusque dans les régions les plus cachées[1]. »

Ces idées devinrent comme un lieu commun de la controverse catholique au XVII^e siècle. Bellarmin opposait longuement Luther et Xavier, la vie chaste de l'un et l'autre violant ses vœux, les miracles du saint et l'impuissance où eût été le réformateur de ressusciter une mouche, le corps sans corruption du catholique et le cadavre prématurément putréfié de l'apostat[2]. Les théologiens jésuites n'avaient pas le monopole de ce genre d'arguments. Le Dominicain Gotti prouvait par les miracles de Xavier que l'Église romaine restait dépositaire des promesses de Jésus Christ[3].

De leur côté, les orateurs exploitaient dans le même sens la vie du saint. Le panégyrique de Xavier par Bourdaloue n'est qu'une démonstration apologétique : « Parlons, chrétiens, dit-il dès le début, non pour exalter le mérite de l'apôtre des Indes et du Japon, mais pour reconnaître la force de l'Évangile... et tirons des merveilleux succès de sa prédication une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi à laquelle il a soumis les fières puissances de l'Orient. » A son habitude, l'orateur va droit au pratique. Il n'oublie pas les progrès du libertinage d'esprit. Aux incrédules, précurseurs de Voltaire, il propose en François le miracle toujours actif dans l'Église. Ce miracle, le même qu'avaient fait les apôtres en fondant le

1. *Rerum in Societate Jesu in Oriente gestarum volumen continens historiam jucundam lectu omnibus Christianis, praesertim iis, quibus vera Religio est cordi. In qua videre possunt, quomodo nunquam Deus Ecclesiam suam deserat, in locum deficientium a vera fide, innumeros alios in abditissimis etiam regionibus substituat* (P. Emm. Acosta), Cologne, 1574. — Le titre de la première édition (Dilingen, 1571) était plus simple (Carayon, n. 582).

2. *Quarta Controversia. De Conciliis et Ecclesia militante*, liv. IV, ch. 14. Bellarmin acceptait un peu vite les bruits courants : il eût pu y regarder à deux fois avant de dire que la putréfaction de Luther se fit « praeter naturae ordinem ».

3. *De Vera Ecclesia*, t. I, ch. 2, § 2, n. 44.

christianisme, a consisté à réaliser des œuvres infiniment au-dessus des forces humaines (première partie ; et cela (seconde partie), par des moyens disproportionnés[1].

Autre point de vue chez Fléchier. Un tableau à larges traits de l'apostolat de Xavier aboutit à cette conclusion : « Craignons que Dieu ne punisse notre dureté, qu'il ne transporte sa foi de notre hémisphère dans l'autre, et que, lassé de la stérilité de sa vigne ancienne, il n'envoie ses ouvriers en cultiver une nouvelle. » Ce développement du *movebo candelabrum* de l'Apocalypse était classique au XVII[e] siècle. Deux ans auparavant, dans sa fameuse effusion lyrique sur la vocation des Gentils, Fénelon, en face des ambassadeurs du Siam, s'était écrié : « Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs. »

Théologiques ou oratoires, ces arguments n'allaient pas quelquefois sans de grosses exagérations. Où Salmeron avait-il pris que Xavier avait baptisé 400.000 hommes, et parfois plus de 15.000 en un jour[2] ? Il pouvait après cela s'étonner du petit nombre des convertis gagnés par les premiers apôtres[2]. Celui qu'on a nommé le Bossuet du Portugal, Antoine Vieira, nous a laissé une quinzaine de sermons sur *Xavier endormi*, *Xavier éveillé*, les rêves et les actes de Xavier[3]. Œuvre touffue, et déconcertante. A chaque page, le mot du Père Valignano revient en mémoire, « *muy grande hiperbole* ». Vieira n'admet pas moins de soixante-huit résurrections connues, sans parler des autres. Il insiste sur le don des langues jusqu'à donner à François une supériorité marquée sur les apôtres[4]. Voici maintenant l'apostolat. Chose étrange de la part d'un homme qui, ayant beaucoup

1. Idées analogues au premier point du sermon sur la *Religion chrétienne*, mercredi de la première semaine de Carême.

2. *Commentarii*, t. XII, tr. 15, p. 89 (Cologne, 1614).

3. *Sermoens* do P. A. Vieira, 14 in-4°, 1679-1710, vol. VIII (1694). *Xavier dormindo, Xavier accordado.*

4. P. 423-447.

voyagé, ayant vu de près les pays de mission, devait savoir lire et comprendre les récits d'outre-mer, il prend à la lettre les mots de rois, royaumes, peuples, et finit par se faire des labeurs de Xavier une idée extravagante. Il nous jette en dehors de toutes les réalités historiques, géographiques, chronologiques. Les moindres terres, les grosses bourgades où son héros a mis le pied, sont transformées en royaumes, et ces royaumes sont chrétiens. « L'Église, dit-il en un passage où il associe à Xavier ses successeurs, à perdu Babylone, mais elle a gagné Goa, Malacca, Sumatra, qui est l'*Aurea Chersonesa* des anciens; Méaco, chef-lieu des soixante-six royaumes du Japon; Agra, métropole du Grand-Mogor, le Tonkin, toutes régions plus grandes chacune que quatre Babylone. Pour remplacer Tyr, elle a eu, non des villes, mais des royaumes: Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin, Porca, le Travancore, le Narsingue, le Bengale, le Pégu, le Siam, le Champâ, la Cochinchine. L'Éthiopie n'était qu'une partie de l'Afrique : Xavier lui a donné l'Asie tout entière. » En tout cela combien de baptisés? L'orateur répond sans hésiter : en dix ans, saint François Xavier a gagné plus d'âmes, que, en 1.500 ans, n'en ont perdu tous les hérésiarques[1], et il donne un chiffre : 1.200.000 âmes[2], 120.000 par an, 329 par jour[3].

II. — *Louanges et critiques protestantes.*

Pareilles exagérations eurent leurs résultats fâcheux. D'abord, chez les innombrables catholiques dévots à l'apôtre des Indes, elles propagèrent une idée du saint qui tenait plus de l'épopée que de la science; ce qui fait dire à l'historien de la Compagnie en Espagne : « Dans sa biographie, il y a plus à retrancher qu'à ajouter[4]. »

1. P. 154. Cette assertion est prise par Vieira à Thomas Bozius, *De signis Ecclesiae*, lib. V2

A ces outrances oratoires, il faut ajouter les fantaisies artistiques. Comment ne pas se faire, de la predication de Xavier, une idée tumultueuse, à voir les célèbres toiles brossées par Rubens pour ses amis les jésuites d'Anvers? Voir encore (*Précis historiques*, 1874, p. 315-321, 338-346) la description des fêtes d'Anvers pour la canonisation.

2. P. 394, 468-469.

3. P. 25. Voir l'appendice A.

4. « Más que de anadir hemos cuidado de *suprimir* varos hechos que correy en las biografias del santo. » Le P. Astrain regrette ensuite que les biographes n'aient pas tenu plus de compte des critiques envoyées des Indes par les PP. Texeira et Valignano. *Hist. de la C. de J. en España*, t. I, p. 492, note.

Par ailleurs ces pieuses hyperboles enlevaient [illegible] arguments apologétiques que l'on pouvait si légitimement tirer de cette admirable vie. Elles offraient aux ennemis de l'Église romaine une excellente occasion de la taxer de mensonge ou au moins de crédulité[1]. Aux controversistes catholiques, alléguant les vertus, les miracles, les conquêtes du saint Jésuite, les protestants répondaient ordinairement en concédant les vertus, niant les miracles et amoindrissant les conquêtes.

Xavier pouvait avoir été un grand homme : mais ses disciples seuls avaient créé le thaumaturge. « Les anciens moines, écrivait en 1619 le zwinglien Rodolphe Hospinien, se targuaient de nombreux miracles accomplis par eux ou par les leurs. Mais, comme ils mettaient ces prodiges là même où ils habitaient, il était facile de prouver l'imposture. Les Jésuites, plus habiles, vivant en Europe, chez nous, faisaient faire aussi des miracles à leurs confrères, mais dans les Indes, aux antipodes. Comment en démontrer la fausseté ? Qui donc ira jusque là-bas voir ce qui en est[2] ? »

L'argument parut bon, car il fut repris. Mais ce n'était pas assez de rejeter les faits en bloc, il fallait, à cette négation radicale, donner une base dogmatique. Ce fut l'œuvre de John Douglas, évêque anglican de Salisbury. Son *Criterion* a longtemps fait autorité en Angleterre sur la matière[3]. Il n'y a de miracles que ceux des Écritures : tout le reste, invention papiste. Pourquoi les thaumaturges ne parlent-ils jamais de leurs propres mi-

1. Je laisse de côté Etienne Pasquier, pour lequel Xavier et Ignace étaient de simples *cafards*, et leurs miracles de grossiers mensonges (*Catéchisme des Jésuites*, 1602, p. 39-41, 91-97). — D'autres découvrirent que Xavier n'était qu'un prêtre séculier (cités par Bartoli, *Hist. de S. Ignace*, trad. Michel, t. I, p. 175). — Les pages consacrées à Xavier par les Encyclopédistes sont de vulgaires pantalonnades (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 142; *Dict. Philos.*; articles *François Xavier* et *Xavier*.

Pascal semble trouver qu'il y a trop de miracles dans la vie du saint Jésuite. Il écrit (*Pensées*, édition Brunschwicq, t. III, p. 284) : « Quand saint Xavier fait des miracles. — [Saint Hilaire. — Misérables qui nous obligez à parler des miracles']. *Vae qui conditis.*

« Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure : jugez par celles qui sont établies par vous-mêmes : *Vae qui conditis leges iniquas.*

« Miracles continuels, faux. »

2. *Historia Jesuitica*, Zurich, 1619, f° (p. 228-229 de l'édition de 1670). Cf. Ludovicus Lucius, *Hist. Jesuitica*, Bâle, 1627, in-4°, p. 343.

3. *Criterion, or Rules by which the true miracles of the New Testament are distinguished from the spurious miracles of Pagans and Papists*, 1754. Voir dans Migne (*Démonstrations évangéliques*, t. XVII, p. 759) la réponse de Mgr Milner (*Fin de la controverse religieuse*).

racles? Pourquoi la première mention de ces prodiges apparaît-elle toujours longtemps après les faits? Pourquoi se produisent-ils au bout du monde? Pourquoi ne sont-ils jamais posés en confirmation de la doctrine et ne sont-ils pas principe de conversion à la foi[1]?

Aux arguments des théologiens, les pamphlétaires, bien entendu, ont ajouté leurs inventions grotesques. Au dire du capitaine Hamilton, qui visita Goa au commencement du XVIII[e] siècle, la relique du *Bom Jesus* était un corps en cire, destiné à duper le public. Il ajoutait ce détail savoureux : au dire des papistes, le bras, détaché par ordre d'Aquaviva, avait été présenté au pape et, devant le sacré collège, s'était mis en mouvement, avait pris une plume, l'avait plongée dans l'encre et avait écrit le nom de Xavier[2].

Pareilles attaques mettaient en cause moins le saint lui-même que ses biographes et ses disciples. Baldaeus affirmait que, si François revenait au monde, il désavouerait avec indignation tout ce que les Jésuites colportaient sur son compte[3]. D'autres, respectant l'homme, s'en prenaient aux méthodes, et, à travers le missionnaire, attaquaient l'Église romaine et ses procédés d'apostolat[4]. J'omets celles qui, au fond, ne lui reprochent que de n'avoir pas été protestant. Au cours de cette histoire, il a été répondu à ceux qui ne trouvent pas évangéliques ses appels au pouvoir séculier. D'autres encore trouvent son héroïsme modéré, parce que, disent-ils, jamais il ne s'est hasardé loin du canon portugais, oubliant qu'il n'y avait de canon portugais ni à l'île du More, ni au Japon, ni en Chine, ni même probablement à la Pêcherie.

En général cependant la polémique protestante a été respectueuse de François Xavier. Il serait facile de recueillir sous les plumes calvinistes, luthériennes, anglicanes, d'assez beaux éloges du missionnaire. Le prédicant Baldaeus, qui, au XVII[e] siècle, parcourut le sud de l'Inde, ne put que constater le grand

1. Voir à l'appendice B la réfutation de ces assertions.
2. Cité par BURTON, *Goa and the Blue mountains*.
3. Ph. BALDAEVS, *Wahrhafte ausführliche Beschreibung der berühmten ost-indischen Küsten Malabar und Coromandel...* Amsterdam, 1672, ch. XXII, p. 150 et suiv.
4. H. VENN, *The missionary life and labours of F. X.*, Londres, 1862, et H. VENN et W. HOFMANN, *Franz Xavier, ein weltgeschicht missionsbild*, Wiesbaden, 1861.

souvenir laissé par ses vertus. « Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, disait-il, nous le devrions honorer et estimer comme un autre Paul. Mais son ardeur, son zèle, sa piété doivent stimuler tous les gens de bien à ne pas faire négligemment l'œuvre de Dieu... Ma pensée a peine à comprendre les dons merveilleux que Xavier avait reçus pour faire l'œuvre du Christ : aussi ma plume ne saurait les exprimer. Quand je considère sa longanimité, sa patience à verser goutte à goutte le saint breuvage de l'Évangile dans les vases grands et petits, son endurance au milieu des tribulations, j'ai le droit de dire avec Paul : « Qui est capable de ces choses-là ? » Et vraiment nous aurions raison de souhaiter que Xavier fût des nôtres : *Talis cum fuisti, utinam noster esses aut fuisses*[1]. »

Le voyageur Tavernier, après avoir vu de ses yeux les progrès de l'Évangile en Asie, en reporte l'honneur sur Xavier et il ajoute : « On peut le nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes[2]. »

« Il n'y a qu'à mépriser le zèle protestant, lisons-nous dans une revue anglaise, quand il dénie à François Xavier le titre de grand homme : il a pu être victime d'une illusion, la plus forte qui ait jamais abusé une âme humaine ; mais il n'y a pas à nier la vraie noblesse de son caractère. Il a fait face aux plus effroyables épreuves, avec un courage et une constance incomparables. Il a poursuivi les labeurs les plus ardus, les plus foudroyants, avec une énergie et une persévérance dont on trouverait bien peu d'exemples dans l'histoire de l'activité humaine. Il se trouva soudain jeté au milieu d'un mélange d'indigènes et d'Européens, dont il est difficile de dire lesquels étaient le plus plongés dans l'idolâtrie. Son privilège à lui, ce furent les privations et les obstacles dans la poursuite de sa grande œuvre. Mais son courage grandissait avec les obstacles, et il naviguait au milieu de cette mer d'immoralité comme assuré de n'y être pas submergé. Il commença son travail par s'efforcer d'amener ses compatriotes de Goa à une vie plus pure. Personne, depuis les jours de l'apôtre Paul, n'avait mieux su abonder et être dans la disette. Il se fit faible avec les faibles, tout à tous pour les sauver tous. L'esprit

1. *Loc. cit.*
2. Cité dans Bouhours.

chevaleresque ne s'éteignit jamais en lui. A la chevalerie et à la courtoisie de l'ancien gentilhomme, il unissait la plénitude et la promptitude d'esprit du lettré. A la cour du vice-roi, parmi les officiers vaillants et joyeux, ou au Malabar, chez les pêcheurs dégradés, le sang noble qui coulait dans ses veines donnait la dignité à son attitude, la douceur à sa parole, la générosité séduisante à son action.

« Qu'il se mît à la tête d'une bande de chrétiens opprimés, le crucifix à la main, pour fondre sur des ennemis en maraude, ou qu'il bravât la mort dans un hôpital de fiévreux ou dans les ladreries, toujours prêt à rendre les services les plus répugnants aux contaminés, c'est toujours le même noble courage, la même abnégation en tout ce qu'il fait[1]. »

Il est un grief cependant qui revient souvent sous les plumes protestantes : Xavier a manqué de méthode, de patience, d'esprit de suite. « Même comme missionnaire, écrit M. H. Boehmer, il reste toujours fidèle à son extraction chevaleresque ; il apporte dans la mission l'esprit d'aventure du chevalier ; il manque absolument de la vertu essentielle du missionnaire, la patience... Il veut toujours moissonner sans avoir pris la peine de semer. Aussi vagabonde-t-il sans repos de lieu en lieu, ne prenant racine nulle part ; il n'apprend aucune des innombrables langues de cet Orient polyglotte assez bien pour en être véritablement maître : nulle part, il n'agit avec persévérance et d'une façon durable. Il n'est pas autre chose qu'un excitateur... Du reste, cette inquiétude même, ce besoin de conquêtes jamais satisfait eurent pour résultat de faire de lui un précurseur et un pionnier dans toute l'étendue du champ des missions de l'Asie[2]. »

1. *The North British Review*, t. XIII, p. 592.

2. H. Boehmer, *Les Jésuites*, trad. G. Monod, p. 150. Nous avons supprimé la phrase suivante : « Souvent aussi, comme il lui arriva avec les communautés chrétiennes qui se réclamaient de saint Thomas, il ne fait qu'irriter. » Saint François Xavier n'a jamais eu aucun rapport avec les chrétiens de saint Thomas. Boehmer met à son compte les difficultés qu'eurent avec eux les missionnaires Jésuites, cinquante ans après sa mort. Du reste les pages consacrées par l'auteur allemand à l'apôtre des Indes fourmillent d'erreurs grosses et petites.

Le reproche d'inconstance à l'adresse de Xavier a été accepté même par des catholiques. Un anonyme cité par le Père Bertrand (*Mission du Maduré*, t. I, p. 246), pour prouver que les religieux ne font rien qui vaille dans les missions et doivent céder la place à des séculiers, parle de « la course vagabonde d'un prêtre qui s'en va par monts et par vaux... d'un saint François Xavier qui a traversé l'Asie comme un météore. Il voulait parcourir le monde, mais il savait bien que rien de solide n'était laissé par lui pour l'avenir ».

A coup sûr, il y a, pour l'observateur superficiel, quelque chose de déconcertant, dans ces courses sans relâche du missionnaire à travers les terres de découvertes. Nous avons dit plus haut la part qu'il convient de faire ici au tempérament basque. Mais il faut y regarder de plus près et réduire cette « inquiétude » à ses proportions réelles.

Sa tâche était, remarquons-le d'abord, beaucoup moins d'organiser que de fonder. On n'organise pas ce qui n'existe pas : or on peut dire qu'en 1542 les missions n'existaient point. Le terrain sur lequel il arrivait était à peu près vierge, sauf quelques points éparpillés sur les côtes; l'orient était encore une vaste *terra incognita*. Le premier travail qui s'imposait, c'était d'explorer, donc de parcourir le monde asiatique, d'aller là où des indications plus ou moins précises permettaient d'espérer bonne moisson. Puis, comme, çà et là, de petits coins avaient été ensemencés, un peu au hasard et rapidement, il fallait les visiter, et peut-être reprendre les travaux mal faits. Il nous est facile, à nous, critiques, armés de bonnes cartes et bien au courant de la géographie, de blâmer Xavier et de trouver qu'il a gaspillé son temps. Mais deux choses l'ont empêché de faire ses expéditions apostoliques avec toute la méthode que nous rêverions, ses connaissances trop sommaires de l'Asie et les tâches occasionnelles qui lui imposaient des itinéraires imprévus. Résumons en deux mots ses dix ans de labeurs.

Pourquoi commence-t-il par aller à la Pêcherie? parce qu'il y a là un travail à refaire et qu'il se doit avant tout aux indigènes déjà baptisés? Pourquoi, de là, va-t-il au Travancore? Parce qu'il se présente une occasion immédiate de prolonger de ce côté l'œuvre de la Pêcherie? Pourquoi se tourne-t-il ensuite vers Ceylan? Parce que le mouvement parti de la Pêcherie s'est étendu jusque-là. Ces trois missions se tiennent et se commandent. Pourquoi courir ensuite jusqu'aux Moluques? Parce que Ceylan lui est fermé, qu'on n'a plus tant besoin de lui au cap Comorin, que nulle part aux Indes il ne voit de terre prête pour l'Évangile, tandis que là-bas des peuples et leurs rois demandent le baptême, parce que les marchands portugais ont ouvert le sillon et qu'à l'apostolat des laïques il est temps de faire succéder celui des prêtres. Eût-il, de lui-même, choisi le

lointain archipel comme terre d'apostolat? Ce n'est pas sûr; mais le choix n'était pas libre; il fallait recueillir la moisson que d'autres avaient semée; il fallait sauver les apostats, il fallait, comme à la Pêcherie, inspecter, redresser, promouvoir, assurer l'avenir.

Il revient aux Indes chercher des ouvriers, et c'est alors qu'on lui parle du Japon. Pays exceptionnel. Pas de terre en orient qui soit plus féconde, plus riche de promesses. Faut-il, sous prétexte de ne pas se disperser, remettre à plus tard la fondation d'une chrétienté en cette région? Il y va, constate qu'on a dit vrai, ouvre une mission nouvelle et ne se retire qu'en y laissant des travailleurs. Or il lui semble que rien ne sera plus profitable au Japon que l'évangélisation de la Chine. Il se trompe peut-être, mais c'est par esprit de suite que, du Japon, il veut aller dans cet autre empire. Il meurt au seuil de la terre promise, mais son dernier geste est de montrer à ses disciples ce qui reste à faire.

M. Étienne Lamy a très bien défini la mission de François Xavier. « Un... caractère domine et la met à part de toutes celles qui ont précédé : elle fut comme le regard d'un chef qui parcourt le champ de bataille, choisit les emplacements de ses troupes et détermine les moyens de leur action... Il ne tenait qu'à lui de demeurer dans ce (Japon) où son apostolat trouvait sa récompense dans la conversion de nombreux fidèles. Mais cet organisateur voulait moins encore agir immédiatement sur un pays que prendre mesure de l'action à exercer dans tout l'orient... (Il meurt.) Aussitôt, sur toutes les voies qu'il a parcourues, les Jésuites suivent : partout ils avancent à la fois avec élan et méthode, et leurs entreprises sont comme l'œuvre d'un zèle que la réflexion dirige sans le ralentir[1]. »

François Xavier a donc été avant tout, comme le dit Boehmer, le pionnier de l'apostolat. Explorer les voies, fixer les postes, choisir les hommes, voilà son rôle de supérieur et de fondateur; à quoi son caractère basque, entreprenant et hardi, ne pouvait que servir. On voudrait qu'il eût fait autre chose, qu'il eût gouverné, administré davantage, qu'il eût fixé quelque part sa

1. *La France au dehors. Les missions françaises au* XIX^e^ *siècle*, t. I. Introduction, l'*Apostolat* par M. E. Lamy, p. LXVII-LXVIII.

résidence et qu'il y eût enfermé son zèle. C'est mal comprendre les conditions qui lui étaient faites. Avant d'organiser il fallait fonder. Dieu lui donna dix ans et six mois pour cette tâche où il s'épuisa : pouvait-il, en si peu de temps, faire plus qu'il n'a fait? Il n'ignorait pas, certes, que chaque mission veut avoir son travailleur, patient, enraciné dans le pays, persévérant à enseigner sans relâche, sans défaillance, les mêmes vérités, attaché à la même besogne monotone. Cet homme-là, il le fut quelque temps à la Pêcherie; il le serait resté s'il n'avait été supérieur. Mais il avait soin de le laisser toujours derrière lui quand il quittait la mission qu'il venait de fonder, Enriquez et Criminale chez les Paravers, Jean de Beira aux Moluques, Cosme de Torrès au Japon.

III. — *Que reste-t-il de l'œuvre de Xavier?*

Ici les critiques insistent. La preuve, disent-ils, que les méthodes étaient mauvaises, c'est que les œuvres ont été éphémères. « Voilà plus de trois siècles que Xavier est mort, écrit un évêque missionnaire protestant. Le monde a eu le loisir d'étudier son œuvre et d'en examiner les résultats. Avec tout son dévouement, il a été, dans sa politique de mission, *de terra terrenus*. Il l'a partout identifiée avec la puissance civile du Portugal. Aussi son œuvre a décliné et a disparu à mesure que disparaissait en extrême-orient le pouvoir portugais auquel elle était liée. Aujourd'hui nous pouvons chercher avec soin, partout où le grand pionnier jésuite a travaillé, sans trouver la moindre étincelle de vie spirituelle, qui atteste le caractère durable de son ministère... Xavier fut un grand homme, dans la mesure de ses lumières ; il fut un homme bon, mais aucunement un saint modèle, un chrétien doux, un missionnaire fécond[1]. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ce réquisitoire, classique parmi les missionnaires protestants? Est-il vrai que Xavier a partout

1. J. M. Thoburn, *India and Malaysia*, Cincinnati, 1892, p. 204-205. Des auteurs catholiques, par exemple Rohrbacher, L. Joly, etc., ont repris le même thème d'accusations, mais ordinairement ils mettent Xavier hors de cause, et font tout retomber sur les Jésuites ses héritiers.

identifié son œuvre avec celle du Portugal ? Pas au Japon à coup sûr, ni en Chine. Il a demandé au Portugal de l'aider, là où le Portugal le pouvait et par conséquent le devait, rien de plus. Ailleurs il a parfaitement su s'en passer.

Est-il vrai que, de son œuvre, il ne reste rien, et qu'elle se soit évanouie progressivement à mesure que s'évanouissait la fortune de ses patrons ? Les choses se sont-elles passées avec cette simplicité ? Il est étrange que les protestants ignorent à ce point le rôle, pas glorieux, hélas ! que leurs coreligionnaires d'il y a trois siècles ont joué en toute cette affaire.

Il n'est que trop certain, l'histoire des œuvres directement fondées par François Xavier ne reste pas longtemps une histoire de conquêtes. L'édifice dont il avait posé la base entre 1540 et 1550, cinquante ans après, s'annonçait assez beau. Une génération se passe et il est aux trois quarts ruiné, mais à qui la faute ?

De toutes les églises qu'il avait créées, la moins solide était celle des Moluques. Éparpillée à travers les îles, la cohésion lui manquait. Les indigènes, en partie sauvages, avaient peu de ces qualités naturelles qui permettent d'escompter l'avenir. Ils étaient de ces grands enfants dont l'éducation n'est jamais finie ; à coup sûr, cinquante ou soixante ans de travaux, même héroïques, ne pouvaient suffire à les mettre en état de se passer de leurs maîtres.

Ce n'est pas la faute de Xavier et des siens, si, dans ces archipels, les Portugais firent parfois de fort mauvaise politique ; si une propagande islamique acharnée, avec persécutions sanglantes, changea en un demi-siècle les conditions de l'apostolat ; si, le Portugal ayant passé à Philippe II, et Philippe II étant en guerre avec la Hollande, les flottes hollandaises parurent dans ces mers, enlevant les unes après les autres les forteresses portugaises.

En 1621, c'est chose faite ; la puissance jadis établie par les lieutenants d'Albuquerque est anéantie. Que serait-il arrivé si les conquérants avaient laissé la liberté religieuse ? On aurait pu voir si l'œuvre des prêtres romains était solide. Mais, à la persécution musulmane, succéda la persécution calviniste. Durant deux siècles, l'entrée des colonies hollandaises fut interdite sous peine de mort aux prêtres papistes. Un régime

plus libéral a prévalu depuis cent ans ; mais, aujourd'hui encore, il est dans l'archipel des régions spécialement fermées aux missionnaires catholiques, et ce sont précisément les îles qu'avait évangélisées Xavier. Après cela, peut-on dire que, si l'œuvre du grand Jésuite a été anéantie aux Moluques, c'est la faute de sa politique terrestre ? Les protestants, qui l'accusent, n'y sont-ils pour rien ?

Que reste-t-il donc des églises malaises ? Rien à Ternate et dans les îles voisines. Rien à l'île du More[1], bouleversée par les convulsions volcaniques et systématiquement dépeuplée, ruinée, par la politique commerciale des nouveaux maîtres. Dans les Moluques du sud, les Alfourous sont retournés à leurs superstitions de sauvages. Les Malais et les métis, les Orang-Serani, ou Nazaréens, comme ils s'appellent, sont en partie protestants. La forte proportion de ces chrétiens en certaines localités, au sud d'Amboine, sur le littoral de Céram, dans l'archipel de Banda, dans les îles Oeliasser, marque encore les endroits où s'était le plus exercé le zèle de Xavier et des siens[2]. Partout ailleurs l'Islam et le fétichisme ont regagné le terrain perdu.

La chute de l'église moluquoise fit peu de bruit en Europe : elle avait grandi obscurément, elle disparut de même. D'autres tragédies occupaient alors l'attention. En 1614, avait commencé au Japon l'ère des martyrs. Histoire trop connue pour être résumée ici. Un seul problème appartient à notre sujet : peut-on dire que cette superbe chrétienté tomba par la faute de Xavier et de ses méthodes ? Était-elle appuyée sur le Portugal, et est-ce parce que ce soutien lui manqua qu'elle s'est effondrée ? Mais on sait bien que, du Portugal, elle reçut des hommes et de l'argent, rien de plus.

1. Les protestants y ont une dizaine de postes assez récents.

2. Reclus, *Géographie*, t. XIV, p. 487, 503. — Les seules terres restées chrétiennes sont Flores et Timor, qui échappèrent à la conquête hollandaise. Depuis 1859, le Portugal a cédé ces îles à la Hollande à l'exception du nord de Timor. Contraste étrange : aujourd'hui, les Jésuites hollandais ont toute liberté de continuer l'œuvre des anciens Dominicains dans la partie qui a changé de maître. Leurs confrères portugais viennent d'être chassés de Timor (1911).

L'histoire de la mission des Moluques n'a pas été écrite. Du Jarric la mène jusqu'en 1606 (*Histoire des choses mémorables*, t. II). Pour la suite, voir l'histoire de la Compagnie par Sacchini, Jouvancy, Cordara : leur récit s'arrête à 1616. La conquête est racontée par d'Argensola, *Histoire de la conquête des isles Moluques*, Amsterdam, 1706, 3 in-12 (traduit de l'espagnol).

Les causes qui amenerent ce désastre et le rendirent irréparable sont complexes. Ce qui provoqua la tempête ce fut avant tout la lutte menée pendant cinquante ans contre les bonzes et le bouddhisme, lutte ouverte par Xavier et vigoureusement soutenue par ses disciples. Les bonzes avaient à se venger; et le grand décret de 1614 qui déclara la guerre à l'Évangile n'est qu'une longue homélie bouddhique : il ne laisse aucun doute sur le caractère primitivement religieux de la persécution[1]. Le reste n'est qu'accidentel.

Peut-être cependant l'épreuve n'eût été que transitoire si les imprudences répétées de la politique castillane n'avaient permis de donner à la lutte antichrétienne les apparences d'une défense nationale[2]. Peut-être encore Japonais, Castillans, Portugais, fussent parvenus à s'entendre si les protestants n'avaient pas été là, livrant aux persécuteurs les religieux saisis sur les vaisseaux espagnols[3], prêtant leur artillerie pour bombarder les réfugiés de Shimabara[4], colportant au Japon les fables antipapistes d'Allemagne ou d'Angleterre, présentant les missionnaires comme des criminels bannis de leur patrie[5], assurant qu'ils n'avaient qu'un but : changer la religion du pays pour s'emparer plus facilement du royaume[6], forgeant des lettres où l'évêque du Japon exprimait crûment les vues hostiles de ses prêtres[7]. Voilà qui rendit la lutte implacable. Mais à qui la faute ? Les missionnaires protestants sont-ils qualifiés pour accuser Xavier et ses méthodes ?

Nous pouvons ajouter que jamais persécution ne fut plus savante, plus constante, plus acharnée. Le pays chrétien était petit, facile à surveiller, enserré dans les mailles d'une police rigoureuse et d'un espionnage grassement payé. Après deux

1. Voir la traduction dans NAGAOKA, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux seizième et dix-septième siècles*, Paris, Jouve, 1905.

2. Nous faisons allusion, non seulement aux vantardises du pilote espagnol, lors du naufrage du *San Felipe* (DELPLACE, t. II, p. 29, 30), mais surtout aux efforts des marchands des Philippines pour supplanter les Portugais au Japon (p. 89).

3. Le Dominicain Louis Flores et l'Augustin Pierre de Zuñiga (PAGÈS, *Hist. de la relig. chrétienne au Japon*, *Annexes*, p. 204-215; — *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, t. VI, p. 44; — *The Month*, 1905, p. 399-400, article du P. THURSTON).

4. L. PAGÈS, I, p. 845-848.

5. STEICHEN, *Les Daimyô chrétiens*, p. 335-336.

6. *Ibid.*, 334.

7. THURSTON, dans le *Month*, *loc. cit.*, p. 398-399; — STEICHEN, p. 384.

cents ans, les lois pénales étaient appliquées comme au premier jour. Est-il étonnant après cela qu'une chrétienté de six à sept cent mille fidèles ait disparu[1] ? Le prodige n'est-il pas au contraire qu'on ait pu en retrouver trente ou quarante mille[2] toujours fidèles, après deux siècles et demi d'épreuves inouïes et d'abandon ? Ils n'étaient pas encore découverts qu'un voyageur anglican écrivait : « Tout porte à croire que la dernière étincelle n'est pas éteinte encore, que la flamme allumée par Xavier couve dans le secret, toujours vivante au cœur de ceux qui ont reçu de lui la tradition chrétienne[3]. » Bien loin de reprocher au saint et à ses frères la ruine de l'église japonaise, ne conviendrait-il pas de reconnaître qu'ils l'avaient solidement bâtie, puisqu'il a fallu de tels efforts pour la renverser et qu'il en est resté debout de si grands pans de murs ?

Voici maintenant une chrétienté plus heureuse, qui a traversé sans faiblir des épreuves graves, et qui, à elle seule, prouverait que les œuvres de Xavier n'étaient point si fragiles. Les missions du cap Comorin, plus que d'autres, relevaient du patronat portugais, et il se trouve, contrairement aux affirmations protestantes, qu'elles ont survécu à la ruine politique de leurs protecteurs.

L'épreuve pour elles commença par le scandale. Les missionnaires leur furent arrachés, comme le dit un historien de la Compagnie, *manu militari et monachali*, et remplacés par des prêtres indigènes sortis des geôles épiscopales de Cochin[4]. Survint la conquête hollandaise : nouvel exil des Jésuites, confisca-

1. On a souvent grossi outre mesure le chiffre des chrétiens japonais. Il se peut qu'il y ait eu un million et plus de baptêmes administrés depuis saint François Xavier jusque vers 1640. Mais, d'après une relation de l'évêque D. Cerqueira, en 1600, il y avait à peu près 300.000 chrétiens (L. Pagès, *Christianisme au Japon, Annexes*, p. 50). Le nombre des adultes baptisés, qui avait été de 500.000 entre 1549 et 1598, fut, entre 1598 et 1614, de 152.900 et de 25.000 entre 1614 et 1630 ; soit 177.900 (Cardim, *Batalhas da C. de J. en... Japão*, réédition de Lisbonne, 1894, p. 2-4). Supposons que la population chrétienne de 1600 ait doublé par les naissances en trente ans, et ajoutons les nouveaux convertis, nous arriverons à 7 ou 800.000 chrétiens.

2. Il reste encore une vingtaine de mille vieux chrétiens, qui n'ont pu se résoudre à reconnaître les nouveaux missionnaires. Krose, *La statistique des Missions catholiques* (traduit de l'allemand), Bruxelles, 1911, p. 87.

3. L. Oliphant, *Narrative of the Earl of Elgin's Mission to China and Japan*, Londres, 1859, traduction française, 1860, t. II, p. 2[illegible].

4. Cordara, *Hist. Soc. Jesu*, P. VI, t. I, p. 261-262 ; t. II, p. 541.

tion des presbytères, les églises changées en magasins. Le meilleur prédicant des colonies, Baldaeus, fut appelé de Java pour gagner les Paravers au protestantisme (1658). Mais les prêtres papistes n'avaient pas été très loin. Leurs fidèles savaient les retrouver dans la forêt, et ils résistèrent. Baldaeus, qui nous raconte son échec [1], n'ajoute pas le discours que lui fit, à ce propos, le « roi » de la caste. Il est de tradition dans le pays que l'Indien lui répliqua : « Si nous sommes solidement chrétiens, c'est grâce aux miracles que fait notre saint apôtre Xavier dans tous les lieux de la caste. Faites-en autant, et même plus, nous verrons alors ce que nous aurons à vous répondre [2]. »

Le prédicant, comme pour se consoler, déclare avec dépit : « Au reste, ils ne savent que *Credo*, *Pater*, les dix commandements et l'*Ave Maria*. » Voici pourtant ce que nous raconte le Père Pierre Martin, qui, vers 1700, parcourait le pays encore ruiné par la domination hollandaise : « Une des choses qui contribue le plus à rendre cette chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très bonne heure la doctrine chrétienne aux plus petits enfants. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François Xavier. Il était persuadé que la foi ne pouvait manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitants, si, dès la première enfance, on les instruisait bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompait pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les Paravers. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église : les filles, le matin, au soleil levé; les garçons, le soir, au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les prières ordinaires du matin et du soir, après quoi, se partageant en deux chœurs et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et, par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine chrétienne. Après cette première répétition où il n'y a qu'eux qui parlent, ils

1. *Op. cit.*, ch. XXII, p. 150.
2. J'abrège le récit du Père P. Martin, *Lettres édifiantes*, Indes, 1er juin 1700.

interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste, cette explication chrétienne comprend non seulement l'explication des mystères et des préceptes de la religion, mais encore... la manière de se confesser et de communier, et des méthodes pour bien faire toutes les autres actions..... La doctrine chrétienne achevée, on se remet à genoux pour faire un acte de contrition, et, après avoir récité le *Salve Regina* et la prière à l'Ange gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge et l'on se retire. Cette pratique s'observe, non seulement dans les lieux où les Pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfants, et leur font faire assidûment tout ce que je viens de marquer[1]. »

Deux siècles ont passé depuis que cette page est écrite. Deux siècles au cours desquels les Paravers ont connu l'abandon, le schisme, et, de nouveau, la propagande protestante. Ils sont encore catholiques aussi fervents que jamais[2]. Ce que nous disons des Paravers, il faudrait le répéter de leurs voisins les chrétiens du Travancore. Après cela que reste-t-il de l'assertion protestante : « Nous pouvons chercher partout où Xavier a travaillé, nous ne trouverons pas une étincelle de vie spirituelle? »

IV. — *L'esprit de saint François Xavier.*

Aussi bien il y a autre chose, et, si j'ose dire, il y a mieux que les œuvres matérielles, si belles qu'elles soient, il y a l'esprit. Or l'esprit du *Santo Padre* n'est point mort avec lui, il s'en faut. Sur ses traces, depuis trois siècles et demi, c'est par milliers que les missionnaires ont tout quitté pour aller prêcher l'Évangile aux Malais, aux Indiens, aux Chinois, aux Japonais et, parmi eux, en est-il beaucoup pour qui Xavier ne soit pas le père, le modèle, l'initiateur?

Jadis, quand presque tous les missionnaires jésuites s'embarquaient à Lisbonne pour l'orient, c'est de son autel qu'ils

1 *Loc. cit.*

2 Voir les relations qui en sont données dans Stephen Coub, *Au pays des Castes*, et Pierre Suau, *L'Inde Tamoule*.

partaient. Réunis dans sa chapelle, au collège Saint-Antoine, ils écoutaient l'un d'eux prêcher. Le sermon se terminait par une ardente prière au saint : après quoi l'on s'embarquait[1]. Sur le vaisseau tout rappelait son souvenir. Aux heures d'angoisses, c'est lui qu'on invoquait. C'est lui qu'on imitait auprès des malades, et, si quelqu'un se distinguait dans ces œuvres de zèle et de charité, l'on ne manquait pas de déclarer : « C'est un autre Xavier[2]. » Saint Vincent de Paul disait à ses prêtres qu'il envoyait à Madagascar : « La première chose que vous aurez à faire, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François Xavier, de servir, édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront, y établir prières publiques, si faire se peut, avec un grand soin des incommodités, et s'incommoder toujours pour accommoder les autres[3]. »

Arrivés à Goa, les missionnaires faisaient provision de courage auprès de la châsse du saint, dans sa chapelle dorée du *Bom Jesus*. De là ils repartaient pour les quatre coins de l'Asie, croisant ses traces à chaque grand voyage, saluant au passage les villes où il avait prêché, trop heureux quand Dieu leur faisait la grâce de fouler le même sol que lui.

Et ce ne sont pas des noms vulgaires que ceux de ces Jésuites, fondateurs, organisateurs, soutiens d'église : Nobili, Ricci, Valignano, Verbiest, Alexandre de Rhodes, qui ont planté la croix là où Xavier, emporté par la mort, n'avait pas eu le temps d'aller. A sa suite, il conduit une longue procession de martyrs, recrutés parmi ses frères, une quarantaine massacrés dans les Indes et à Ceylan, vingt-sept en Indo-Chine, trente-deux en Chine, cent onze au Japon, une dizaine dans l'archipel indien, vingt-quatre tués en mer tandis qu'ils gagnaient leur mission. Pourquoi ne pas ajouter d'autres victimes, qui ont souffert autant, plus peut-être que les martyrs proprement dits, les missionnaires arrachés par Pombal à leurs fidèles, et dont plus de cinquante moururent en mer ou en prison[4] ? *Martyrum candidatus exercitus...*

1. Bertrand, *La Mission du Maduré*, t. IV, p. 380.
2. Prat, *Hist. du B^x J. de Britto*, p. 45.
3. Maynard, *Vie de S. Vincent de Paul*, t. III, p. 111.
4. La liste des Jésuites martyrs dans le monde entier, depuis les origines, compte 900 noms. Bien entendu, par ce mot « martyr », nous n'entendons aucunement prévenir les jugements du Saint-Siège.

Quarante sont sur les autels; presque autant attendent leur béatification[1].

Là n'est pas toute la couronne de Xavier. Il n'a pas eu de disciples et d'enfants que dans sa chère Compagnie de Jésus. Eux aussi, les prêtres des Missions Étrangères, pour ne parler que d'eux, ont le droit de se réclamer de lui. Il est leur patron très spécial. C'est son image qui les salue et qui leur montre l'orient, quand ils quittent leur séminaire, les yeux fixés sur les terres lointaines qui les appellent.

Parmi les terres sanctifiées par son passage, deux leur sont confiées, Malacca et son cher Japon. Et voici la longue théorie de leurs bienheureux martyrs de Chine et d'Indo-Chine, en attendant ceux de Corée. Eux aussi, ils forment la survivance de saint François Xavier, ils ont hérité de son esprit.

Vingt fois il a vu de près la mort et le martyre. Il a entendu les flèches siffler à son oreille; il s'est senti entourer par la flamme; en Chine, il savait ce qui l'attendait, la prison et la torture. La couronne lui a échappé. Mais, comme pour compenser le sacrifice qu'il lui imposait, Dieu l'a fait le père et le chef d'une légion de martyrs.

Mais il l'a fait aussi chef et modèle de ces innombrables apôtres qui tous les jours prolongent le sillon qu'il a ouvert. Pour tous, quels qu'ils soient, de grandes leçons se dégagent de sa vie. Confiance absolue en Dieu, vaillance fondée sur un abandon complet de son être entre les mains du Père qui est aux cieux, amour qui brave tous les obstacles et piétine toutes les peurs, espoir qu'aucun échec ne rebute, constance à reprendre l'œuvre brisée ou interrompue. Puis, attention toujours éveillée sur ce qui peut être utilisé pour l'extension du royaume de Dieu, étude assidue des progrès à réaliser, pas de dédain systématique et puritain pour les moyens humains honnêtes, assez de prudence pour en user discrètement, assez de foi pour savoir s'en passer. En face de Dieu, prière continue; devant les petits, les faibles, les pécheurs, bonté inlassable; devant les puissants, respect, mais franchise et sainte indépendance; pour soi-même,

1. Plus 48 autres qui n'appartiennent pas aux missions d'Asie.

aucun égard ; aucun retour sur sa personne, ses droits, ses convenances, sa santé, son autorité ; tout pour le Maître et pour l'œuvre, rien pour l'ouvrier. Voilà le modèle que saint François Xavier offre aux missionnaires de tous les temps et de tous les pays.

APPENDICE A

Nombre des conversions opérées par saint François Xavier.

On demandera peut-être ici combien Xavier a baptisé d'infidèles. A cette question, le Père Polanco, le 28 décembre 1555, répondait : « *Del numero delle persone che ha battezato nell' India il P. Miro. Francesco, che sta in gloria, io non sapria dir cosa certa. Se qualcuno me lo saperà a dire, auiserò la R. V. Questo dirò : che ho sentito in un anno fauer lui battezato più di 100 migliaia di persone*[1], *si ben mi recordo.* » (*Epist. S. Ignatii*, X p. 406.) La légende du bréviaire dit : « *Multa centena hominum millia ad Christum in Indiis convertit; multosque principes regesque complures sacro fonte expiavit.* » Pouvons-nous justifier ces affirmations ?

Nous ignorons absolument combien de baptêmes Xavier put administrer à Goa, Cochin, Malacca. Pour Goa, il est certain qu'après lui il resta fort à faire, et nous savons, par ses conseils aux Pères des forteresses, qu'avant tout, il tenait à ce que, là, on s'occupât surtout des blancs.

Nous savons encore par lui qu'en un mois il a baptisé 10 000 païens au Travancore. Dans toute la mission dite du Comorin, le Travancore y compris, il dut laisser en partant environ 30 000 chrétiens. Bon nombre avaient été baptisés avant lui (voir t. I, p. 286).

Aux Moluques, il avait trouvé une population indigène déjà chrétienne, dont le chiffre précis nous échappe. Nous ignorons de même ce qu'y ajouta son apostolat personnel. En partant, il laissa, baptisés par lui ou avant lui, trois centres à Amboine, des chrétiens en nombre inconnu dans les îlots voisins et à

1. Le point de départ du chiffre « 100.000 baptisés en un an », donné par Polanco, ne serait-il pas cette phrase de Xavier (27 janv. 1545, *Mon. Xav.*, p. 371) : « Conño en Dios... que este año haré mas de cien mil Xpianos ? »

Ternate, et peut-être 25.000 dans les îles du More. C'est interpréter largement les documents que de supposer 50.000 chrétiens, tout compris, dans les Moluques, vers 1550. — Au Japon, en 1552, de 1.500 à 2.000 baptisés.

Impossible, avec des données aussi fragmentaires, de hasarder le moindre total.

Au fond, ceux qui ont démesurément grossi le chiffre des infidèles convertis par Xavier ont rendu un fort mauvais service à sa mémoire. Ils ont permis à ses critiques de dire qu'il n'avait rien construit de solide. Vers 1580 ou 1600, qu'étaient devenus les « *multa centena hominum millia* » conquis par lui ?

Quant aux « grands princes » et rois « nombreux » du bréviaire, Bartoli a essayé d'en faire le compte. Voici ce qu'il trouve : « deux jeunes princes et deux princesses de la parenté du sultan Aério, la reine détrônée de Ternate, Néachila, trois chefs de tribus dans les îles voisines d'Amboine, le roi détrôné des Maldives, et peut-être la fille d'un roitelet de Macassar (*Asia*, l. IV, p. 49).

APPENDICE B

Les miracles de saint François Xavier.

Les miracles de saint François Xavier, attaqués déjà par les protestants et les encyclopédistes, ont été, il y a une quinzaine d'années, l'objet d'une critique nouvelle. On y a vu, non plus, brutalement comme autrefois, un produit du mensonge, mais un cas intéressant d'évolution légendaire. La thèse générale était que les récits de miracles, qui encombrent la littérature religieuse, ne sont pas plus historiques que les légendes populaires : ils se sont formés selon les mêmes lois et dans les mêmes conditions. Pour étudier cette végétation spontanée au moyen âge, les pièces ordinairement font défaut : on a le résultat et rien de plus. Mais voici, au seuil des temps modernes, dans la pleine lumière de l'histoire, un thaumaturge dont les catholiques font grand cas. Or, avec lui, on peut suivre presque d'année en année la formation de la légende. Il ne sera pas sans intérêt d'examiner cette thèse, la dernière en date, qui se présente avec les allures sereines et catégoriques de la science. Elle a été formulée en 1896 par M. Dickson-White dans son livre *A History of the warfare of science with theology in Christendom*[1].

I. — De miracles, nous dit-on, il n'y a pas trace dans la correspondance du missionnaire. Sur un même fait, nous avons parfois double récit, celui de Xavier, celui des biographes. Or les biographes mettent des miracles là où, lui, n'en a pas vu. Chose plus grave, ils en mettent là où lui-même les nie assez formellement. Par exemple, le sauvetage du serviteur de Pierre

1. 2 vol., Londres, Macmillan, 1896. Traduction française chez Guillaumin, Paris, 1899, in-4°. — L'ouvrage, paru d'abord en articles dans le *Popular Science Monthly*, fut attaqué par le Père Th. Hughes, S. J. dans le *Catholic world*, sept. et oct. 1891; puis en 1897 dans l'*American ecclesiastical Review*, juin, juillet, août, et dans les *Analecta Bollandiana*, t. XVII, p. 485 et suiv.

Mascarenhas, pendant le voyage de Rome à Lisbonne, la guérison d'une femme paraverte en mal d'enfant. Tursellini, Lucena, Bouhours insistent sur le don des langues, alors que, dans ses lettres, Xavier se plaint de la difficulté que lui offrent les idiomes indigènes. Certains phénomènes présentés comme miracles n'ont rien que de naturel; ainsi la guérison subite de Simon Rodriguez à l'arrivée du saint à Lisbonne, ou encore la conservation de ses restes[1]. Enfin, et surtout, absence de témoins oculaires, silence absolu des contemporains.

Mais François disparaît, et la légende commence. Timidement d'abord. Deux ans après la mort du saint, le Père Melchior Nunez cite trois miracles dont il a ouï parler[2]. Un nommé Jean de Eyro raconte un fait de prophétie : médiocre témoin, Xavier eut occasion de le réprimander pour sa mauvaise foi[3]. Au cap Comorin l'on racontait vaguement une résurrection[4]. Enfin Paul de Sainte-Foi parlait de la guérison d'un aveugle au Japon[5]. En 1555, le Père de Quadros comptait neuf miracles[6]. En 1556 arrive aux Indes un ordre de Jean III, prescrivant de faire une enquête « avec zèle et promptitude ». On devine à l'avance ce qu'elle sera : le vice-roi y mettra toute son obséquiosité, ses subordonnés en feront autant, et le nombre des prodiges va grandissant[7].

En 1562, Louis d'Almeida raconte les miracles opérés au Japon par un livre ayant appartenu à Xavier[8]. La légende n'est pas encore sortie des milieux populaires. L'Europe l'ignore complètement.

Dans un discours prononcé cette même année, 1562, au concile de Trente, Jules Gabriel Eugubinus, parlant sur les gloires de l'Église et sur les miracles, apportait la traduction latine

1. Sur chacun de ces faits, voir ce qui en est dit dans le cours de notre récit. Il est certain que tel et tel n'est pas *miraculeux*, au sens rigoureux du mot.

2. Lettre du 3 déc. 1554. Cf. *Sel. Ind. Ep.*, p. 171; Cros, p. 358.

3. Procès de 1557. Cf. Cros, II, p. 396. Eyro était Franciscain quand il rendit ce témoignage. Xavier le réprimanda surtout pour son inconstance.

4. Voir ci-dessus, t. I, p. 225.

5. Non pas Paul de Sainte-Foi, mais le Japonais Bernard.

6. Cros, II, p. 374. *Sel. Ind. Ep.*, p. 184. Quadros avait bien le titre de provincial d'Éthiopie que lui donne M. White, comme pour faire entendre qu'il voyait les choses de très loin. Mais il ne quitta jamais les Indes.

7. Sur ce qui en fut dans la réalité, voir le dernier chapitre de cet ouvrage.

8. Cf. *Cartas de Japão*, 1570, fol. cclxxjx, verso. Cros, II, p. 83.

d'une lettre relative aux affaires des Indes : belle occasion de mettre en avant les prodiges de Xavier. Il n'en dit mot[1]. Il y a plus : en 1571, dans son *de Promulgando Evangelio apud Barbaros*, le Père Joseph Acosta se demande (c'est le titre d'un de ses chapitres) « pourquoi les prédicateurs du Christ ne font plus de miracles comme autrefois pour la conversion des gentils[2] ».

L'évolution légendaire se poursuit et s'accentue. En 1588, le Père Maffei, dans ses *Historiæ Indicæ*, met le thaumaturge en lumière mais discrètement encore[3]. Avec Tursellini, le mythe du faiseur de prodiges triomphe 1594[4]. Vient enfin le procès de canonisation. En 1622, dans son rapport officiel, le cardinal del Monte apporte dix miracles choisis, parmi lesquels celui du crabe[5]. François est maintenant sur les autels : désormais plus rien ne contient la légende : elle se donne carrière avec les historiens Bartoli et Bouhours. Les premiers biographes parlaient d'une résurrection : Bouhours en admet quatorze. Xavier racontait que l'étude des langues lui coûtait de grands et pénibles efforts : Bouhours affirme qu'il les parlait sans les avoir étudiées. Tursellini dit qu'on se moquait au Japon de son japonais : d'après Bouhours, il le parlait avec une rare élégance, et une

1. Comme si ce silence prouvait quelque chose ! Voir les réflexions humoristiques du Père Hughes, *American Ecclesiastical Review*, 1897, p. 190.

2. Jos. Acosta, *De Natura Novi Orbis libri 2, et de promulgando Evangelio apud Barbaros, sive de procuranda Indorum salute*, libri VI. Lyon, 1570. Le ch. IX du 1er livre est intitulé : *Cur miracula in conversione gentium non fiant nunc ut olim a Christi prædicatoribus ?* M. White a dû ne lire que le titre, car, dans le texte, le Père Acosta répond : *Convertamus oculos in nostri sæculi hominem, B. Magistrum F. X., cujus tot et tam magna digna referuntur per plurimos eosdemque idoneos testes, ut vix de alio, exceptis apostolis, plura aut majora legantur.* — Il a probablement l'auteur a pris sans y regarder de plus près, l'objection dans quelque auteur plus ancien, car elle est classique. On la trouve dans Diderot, qui a dû la prendre ailleurs : « Il (Xavier) partit pour ces contrées lointaines où il opéra une infinité de choses merveilleuses que nous croyons et que le Jésuite Acosta ne croit pas » (*Œuvres*, édit. Assezat, t. XV, p. 274). On a usé de l'opuscule d'Acosta dans les sens les plus divers. Tandis que les uns y voient la négation des miracles de Xavier, Hospinien (*Hist. Jesuitica*, p. 228, 229) le cite parmi ceux qui font faire des miracles à leurs confrères à l'autre bout du monde.

3. Maffei lui-même nous donne la raison de sa discrétion : son but n'est pas de raconter la vie du saint, mais les exploits des Portugais.

4. Dans les articles du *Popular Science Monthly*, M. White avait dû remarquer qu'il y avait peu de miracles dans Tursellini. On lui fit remarquer que l'on en comptait une cinquantaine. L'assertion fut modifiée en conséquence, quand l'ouvrage parut en volume. Ce détail et tous ceux que nous avons déjà notés, montrent avec quel sérieux fut menée l'enquête du critique américain.

5. *Relatio facta in consistorio secreto coram S. D. N. Gregorio Papa XV a Fr. Maria episc. Portuensi, S. R. E. card. a Monte,... super vita, sanctitate, actis canonizationis et miraculis B. Fr. Xav...*, Dillingen, 1622.

pureté d'accent, à étonner les indigènes. Ainsi d'année en année, la légende grossit et s'accentue jusqu'à l'absurde. Les orateurs et les ascètes, gens, pour la plupart, de critique médiocre, l'acceptent telle quelle. Les apologistes, trop occupés des thèses à défendre, n'y regardent pas davantage, et, sans plus discuter, acceptent les premières armes qu'on leur fournit. Et voilà sur quoi est bâtie la théologie romaine ; et le même pape qui a condamné Galilée est celui qui veut nous faire croire sous peine de damnation le miracle du crucifix rapporté à Xavier par un crabe [1].

Aux assertions du critique évolutionniste, opposons l'histoire rapide des faits.

1° Il n'est pas exact que Xavier se taise absolument sur ses propres miracles. Nous avons cité et commenté au cours de notre récit [2] les lettres de lui qui y font discrètement allusion.

2° Il est un peu plus vrai que les auxiliaires du saint se montrent plus sobres que nous ne voudrions sur la matière. Mais, qu'on veuille bien le noter, parmi ces auxiliaires, témoins de son apostolat, très peu ont été en mesure d'écrire à ses correspondants d'Europe. Leurs lettres sont rares. De Fr. Mansilhas nous n'avons pas une ligne ; sa déposition à Cochin, en 1556, est d'une insuffisance déconcertante, non seulement sur les miracles, mais sur les œuvres, les vertus, les travaux de son ancien maître. On se serait attendu à trouver quelque chose dans le récit du licencié Vaz qui suivit Xavier au Travancore : mais ce récit nous est venu par un intermédiaire qui s'excuse de ne pas tout dire, et il avait pourtant des choses importantes, *cosas muy grandes*, à raconter [3]. Par contre, Jean de Eyro, catéchiste du saint à Malacca et à Amboine, nous a détaillé tout au long des prophéties dont lui-même avait été l'objet. Au Japon, Xavier avait avec lui Cosme de Torrès et Jean Fernandez ; mais du temps où ils travaillèrent ensemble, il ne nous est venu qu'une lettre de Torrès (29 septembre 1551). Comme cette lettre devait être vraisemblablement portée aux Indes par Xavier lui-même, il est peu étonnant que le Père

1. Est-il besoin de faire remarquer l'ignorance que suppose pareille affirmation ?
2. T. I, p. 219, 220.
3. *Ep. Mixtae*, I, p. 231.

n'ait parlé que des travaux du saint et se soit tu sur le reste. Quelques mots du Japonais Bernard suppléent à cette lacune. Le silence de ses auxiliaires n'est donc pas complet : deux au moins ont apporté leur attestation de témoins oculaires.

3° A défaut de nombreux récits anecdotiques, nous avons des lettres de Goa affirmant, avant et après la mort de Xavier, le bruit public; et elles sont pleines de réticences intéressantes. « Partout où il va, dit le Fr. Balthasar Nunez en 1548, il laisse une telle renommée que c'est à peine croyable. Ce sont choses que je ne veux pas écrire, de telle conséquence qu'on ne doit pas les confier au papier. Je regrette fort de ne pouvoir vous dire plus en détail les merveilles qu'on raconte de lui. Sachez, et gardez cela pour vous, que le Seigneur fait par lui beaucoup de choses, dont, je le répète, il ne m'est pas permis de parler[1]. » La même année, le Père Barzée est un peu plus précis. « On raconte des miracles, et qui sont grands, qu'il fait ici dès cette vie, lesquels je ne raconte pas, parce que ce n'est pas à nous d'en parler[2]. » Le Père Perez va un peu plus loin. De Malacca, en 1549, il écrit aux Pères de Coimbre un récit succinct des faits extraordinaires dont toute la ville a été témoin l'année précédente, puis un autre phénomène de vue à distance qui était de notoriété publique en orient, et une guérison de possédé[3]. En 1554, après les obsèques triomphales du *Santo Padre*, le Père Balth. Diaz écrit : « Il y a ici nombre de gens qui se sont trouvés çà et là avec lui. Ils lui ont vu faire chez les infidèles des choses évidemment surnaturelles, et telles vraiment qu'on en lit dans la vie des saints d'autrefois. Des gens de grand crédit me sont venus trouver, me demandant pourquoi nous ne faisions pas d'enquête, pourquoi nous ne recueillions pas de témoignages sur toutes ces choses, en vue d'une canonisation. Mais c'est aux autorités, et non pas à nous, de prendre l'initiative[4]. » Et le Père Brandon : « Je vous certifie que, si vous aviez entendu ce que nombre d'hommes dignes de f[illegible] et plusieurs religieux disent de lui, vous concluriez que sa

1. *Sel. Ind. Ep.*, p. 38.
2. P. 54.
3. P. 73.
4. P. 183.

vie et ses œuvres ne diffèrent en rien de ce que nous lisons dans la vie des saints. Tout cela, dans cette maison, personne ne le savait, ni Père, ni Frère. Mais, après sa mort, sont venus des gens qui avaient parcouru les mêmes royaumes et les mêmes pays que lui, et l'avaient vu à l'œuvre[1]. » Ces lignes sont de 1554. De 1555 est la lettre souvent citée du Père de Quadros. S'il raconte qu'au cap Comorin rarement Xavier récitait une prière sur un malade sans le guérir, il le tenait, dit-il, de gens qui avaient vécu dans la mission avec le Père[2].

En 1556, procès de béatification.

4° De ce procès nous avons dit la valeur réelle, mais incomplète. Les témoins oculaires et directs n'y ont pas manqué. Il s'en faut qu'ils se réduisent à d'« ignorants et crédules indigènes des petites villes de l'Inde portugaise ». Presque tous sont Portugais (et pas un Jésuite). Ce sont des marchands, plus souvent encore des magistrats, des *fidalgos*. Le texte latin du procès les qualifie *senator*, *eques*, *homos regis patritius*, *vir nobilis*, *quaestor regius*, *triumvir*. Or si, dans leurs dépositions, il y a pas mal de *oüi-dire*, il y a aussi nombre de souvenirs directs et personnels. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est de n'être pas assez détaillés ni assez précis.

5° Il est faux qu'on ait été longtemps en Europe sans soupçonner que Maître François ait été thaumaturge. Ribadeneira le savait par Bernard le Japonais trois ans au plus après la mort du saint. Polanco l'enregistrait dans sa chronique à la date de 1548[3], et Nadal dans ses éphémérides en 1552[4]. L'acte de Jean III enjoignant de faire une enquête « *de iis quae divinitus ille et vivus patravit et mortuus*[5] » atteste de même qu'en 1556 existait la croyance aux miracles de Xavier.

6° Les historiens comme Tursellini (1596) et Lucena (1600) chez lesquels, dit-on, la légende triomphe, se contentent d'exploiter le procès de 1556. Tout au plus ajoutent-ils un trait ou deux pris à des renseignements plus récents. Ils ne marquent

1. P. 180. Voir ci-dessus, p. 187, note.
2. P. 189.
3. *Chron.*, I, p. 545.
4. P. Natalis, *Epistolae*, t. II, p. 7.
5. Tursellini, l. VI, ch. 1.

pas un progrès de la légende. Ils attesteraient plutôt qu'en quarante ans, elle est restée stationnaire.

7° Enfin le procès de 1616 fournit une matière nouvelle à une seconde génération d'historiens. Bartoli (1654), Massei (1681), Bouhours (1682). Ici l'on ne pourrait pas dire que la légende soit complètement absente. Mais, dans l'ensemble, en ce qui concerne les miracles opérés par Xavier de son vivant, les seuls qui soient en cause, ce procès fait simplement défiler devant nous des gens rapportant leurs propres souvenirs ou des souvenirs de famille, ou simplement le bruit public.

En résumé, c'est de son vivant même que François Xavier passe pour thaumaturge. Cette réputation se traduit dès ce moment de deux façons. Il y a des affirmations générales, discrètes mais claires, pleines de réticences qui elles-mêmes en disent assez long. Il y a, sur quelques faits, des récits détaillés précis, transmis sans intermédiaires par des témoins directs. Voilà le point de départ. Puis, au procès de 1556, audition d'autres témoins oculaires : un demi-siècle après, les témoins par ouï-dire. En dehors de cela, quelques traits isolés connus et enregistrés à part. Ces récits de 1556 et de 1616 sont quelquefois pleins de détails concrets et pris sur le vif, bien locaux et bien personnels. Le témoin déclare : voilà ce que j'ai entendu raconter à mon père, voilà ce que m'a dit quelqu'un qui était là, ce que je tiens du héros même de l'histoire, ce que j'ai vu de mes yeux.

Est-ce là ce qu'on appelle évolution légendaire ?

Rien, ou presque rien d'anonyme. Des déposants, dont sans doute nous ne pouvons plus contrôler les dires, mais qui ont vu ce dont ils parlent, ou, quand ils ne l'ont pas vu, nous disent de qui ils le tiennent. La légende, elle, part de souvenirs confus et lointains, procède par interprétations erronées, combine les imaginations, groupe sur un personnage ou sur un événement des faits disparates, etc. Est-ce là ce que nous trouvons dans l'histoire de saint François Xavier ?

Nous croyons pouvoir conclure : dans le cas de notre saint, la réputation de thaumaturge est antérieure à toute évolution légendaire.

II. — Mais elle-même, cette réputation, fondée au moins sur

quelques faits indiscutables, n'a-t-elle pas été le point de départ de multiples légendes de détail ?

Le contraire seul serait étonnant. Il fallait bien que, grand homme, Xavier participât au sort des grands hommes, qu'on vît ses faits et gestes agrandis et dénaturés par l'imagination populaire. Cela n'a pas manqué et nous avons dit l'histoire qui courait au lendemain de sa mort relativement au vaisseau qui avait rapporté son corps à Malacca. Mais cette invention même n'atteste-t-elle pas qu'en orient, beaucoup de gens croyaient à son pouvoir de thaumaturge ?

En fait, les miracles ont été exagérés, moins par les gens entendus en 1556 et en 1616, que par les biographes et surtout par les panégyristes. La légende a été le fait des lettrés, interprétant les pièces primitives avec plus d'enthousiasme que de critique. Si, des livres imprimés, l'on remonte aux dépositions assermentées de 1556, et même de 1616, on n'y retrouve point les traits caractéristiques de la narration littéraire. Les auteurs ont vu gros (par exemple l'apparition aux Badages et la victoire de Tolo). Il y a là certainement quelques exemples notables de légendes hagiographiques. Nous les avons déjà signalés au passage.

Eux-mêmes du reste, les témoins entendus en 1556, et surtout en 1616, malgré les serments prêtés, n'étaient point à l'abri de l'erreur. D'aucuns les récuseraient volontiers, simplement parce qu'ils sont orientaux de race ou d'éducation : c'est pousser trop loin la méfiance. Mais on peut dire avec le Père Cros, parlant des témoins auriculaires de 1616 : « Si, de la bouche même des témoins immédiats, la vérité ne se recueille pas sans alliage d'inexactitude ni d'humaine misère, combien plus l'inexactitude se trouve-t-elle inévitablement mêlée au témoignage de ceux qui commencent ainsi leurs dépositions : « *Je n'ai pas connu le père François, mais j'ai ouï dire...* » La sincérité des témoins n'est pas douteuse, mais ils se trompent sans le vouloir, sans le soupçonner, sur bien des circonstances de temps, de lieux, de personnes, etc., et la substance même des faits a plus d'une fois perdu de son vrai caractère[1]. »

1. Cros, II, 387.

Les critiques modernes, du reste, ne sont ni les premiers, ni les plus énergiques à formuler ces doutes. Dès la seconde moitié du XVI^e^ siècle, les Jésuites des Indes avaient dénoncé la fâcheuse tendance de Lisbonne à voir les choses lointaines plus grosses et plus merveilleuses qu'elles n'étaient.

Valignano, dans son *Historia del principio y progresso de la Compañia de Jesu en las Indias Orientales*, avait raconté plusieurs miracles de Xavier sobrement et soigneusement choisis. Il ajoute, au dernier chapitre de la première partie, parlant des enquêtes de 1556[1] : « L'information sur les choses merveilleuses advenues pendant la vie et la mort de Xavier se fit auprès de témoins assermentés. Comme on peut le voir (dans les procès-verbaux), on a rapporté beaucoup de miracles en plus de ceux que j'ai racontés... Je ne puis les reproduire ici en particulier, et je renvoie aux dits procès-verbaux. Je n'ai d'autre intention ici que de dire le progrès de la Compagnie aux Indes, de proposer la vie du Père Maître François et des autres Pères à nos Pères et Frères... pour qu'ils aient toujours devant les yeux les travaux soufferts... En cela nous le pouvons et devons imiter, mais non dans les prophéties et miracles... » Ces lignes sont de 1583.

L'année suivante, le Père Valignano et le Père Texeira envoyaient à Rome leurs observations sur la vie du Père Ignace par Ribadeneira, et corrigeaient plusieurs erreurs relatives à Xavier. Pour les miracles, Valignano disait : « Item, ce qui est raconté à la seconde partie de la page 202 et au verso, lignes 10 et 14, est une très grande hyperbole ; à mon avis, elle est tout entière à biffer. En effet, bien qu'à la vérité on raconte beaucoup de choses, il n'y a d'avéré, en fait de miracles opérés aux Indes et au Japon, que ce qui est narré dans la première partie de l'*Historia Indica* (*Historia del principio*...)... » Plus loin (p. 203) : « Il me semble qu'il suffit de reproduire ce qu'on lit à la fin de la première partie de l'*Historia Indica*, où, tenant compte de ce qui a été écrit jusqu'à présent, il est fait mention de l'enquête (de 1556) en termes généraux, sans approuver, sans blâmer, sans entrer dans les détails[2]. »

1. *Mon. Xav.*, p. 198.
2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 743.

Le Père Texeira disait de son côté : « Ce qu'au même chapitre l'auteur raconte, à savoir que Dieu, par le Père Maître François, a ressuscité des morts, bien qu'avec une vertu et sainteté comme la sienne, Dieu, dans son infinie bonté et puissance, ait pu se servir de lui (pour de belles œuvres), toutefois, informations prises, nous n'avons, à ce sujet, trouvé d'autre certitude, si ce n'est que la voix publique l'affirme (*não se achou certeza alguma diso mais que dizerse communmente que noso Senhor o fazia por elle*). Ce que l'on raconte de plus net en cette matière est que, au cap Comorin, Notre-Seigneur a ressuscité un mort par son moyen... Mais, cherchant à tirer la chose au clair, on n'a trouvé personne qui ai vu le fait de ses yeux (*não achou quem o vise*). Le Père Amrrique (Henri Enriquez) de la Compagnie, qui est depuis 40 ans et plus à la Pêcherie, m'a dit que, sur un ordre de l'obéissance, il a fait une enquête exprès, et qu'il n'a rien trouvé qui se puisse affirmer avec certitude (*que não achara cousa que com certeza se pudese isto afirmar*). Ce que j'en dis n'est pas pour nier que ce béni Père n'ait eu la vertu et la sainteté telles que Dieu n'ait pu se servir de lui pour ces miracles, mais, en matières si importantes, il ne faut rien dire que de certain, ou au moins d'évidemment probable. Comme le déclare très bien Votre Révérence (Ribadeneira) au prologue de son livre sur la vie de notre saint Père Ignace, si tout mensonge, en quelque matière que ce soit, est indigne d'un chrétien, à bien plus forte raison, il l'est dans la vie des saints; *non indiget Deus nostris mendaciis*[1]. »

Il ne faut pas faire dire à ces critiques plus qu'elles ne signifient. Valignano ne rejette pas comme dénuée de valeur l'enquête de 1556, puisqu'il y renvoie ceux qui voudront plus de détails sur les miracles du Père François ; mais il estime qu'elle n'a pas donné tout ce qu'on aurait pu en attendre, et que son autorité est à invoquer avec précaution. Il répond des miracles rapportés par lui dans son histoire, mais pas des autres. De même la critique du Père Texeira nous prouve surtout combien il eût été important en 1556 d'entourer l'enquête de plus de garanties. Passé vingt ou trente ans, il est impossible

1. Teixera, fol. 23.

de vérifier certains faits ; les témoins oculaires sont introuvables, et il ne reste plus que le bruit public. Mais cette impossibilité ne donne pas le droit de *nier* les faits. Texeira dit simplement qu'on « ne peut les affirmer avec certitude ».

Des merveilles attribuées à Xavier, nous pouvons donc dire avec le Père de Smet, parlant des miracles de la primitive Église : « Il n'est pas du tout nécessaire que les miracles promis par Jésus-Christ, et qui amènent à reconnaître sa véritable Église, puissent être tous aujourd'hui démontrés tels pour la science humaine, à l'aide des principes rigoureux de la critique. D'innombrables prodiges sont racontés par les écrivains ecclésiastiques, dans les vies des saints, dans l'histoire des pèlerinages célèbres, dans les relations des missionnaires. Combien n'y en a-t-il pas qui ont été reconnus comme évidemment miraculeux par les hommes de bonne foi et capables de porter un jugement tout à fait sûr qui en ont été les témoins mais qui, à la distance où ils se trouvent de nous dans l'espace ou dans le temps, ne peuvent être contrôlés par nous de manière à nous permettre d'en affirmer la certitude avec une complète assurance et de défier la contradiction des incrédules? »

Le savant bollandiste ajoute : « En dehors des miracles discutés et approuvés dans les causes de béatification et de canonisation, y en a-t-il beaucoup pour lesquels nous ayons cette certitude positive et complète? Et, pour ceux-là même, avons-nous cette certitude... autrement que par suite de l'examen critique qui a précédé le jugement et dont nous admirons la prudente rigueur[1]. »

Notons-le, la « prudente rigueur » dont il est ici question est celle qui a été imposée par Urbain VIII, postérieurement à la canonisation de Xavier. Nous ne voulons pas dire que les examens de miracles faits auparavant n'aient pas été sérieux. Mais il est à croire que tout n'y était pas parfait, puisque le Saint-Siège a pensé qu'une réforme s'imposait. Ce n'est pas manquer de respect aux juges qui ont discuté les enquêtes de 1556 et de 1616, de dire que leurs successeurs, aujourd'hui, se montreraient plus difficiles.

1. *Revue des Questions historiques*, t. 36 (1884), p. 261.

En second lieu, les miracles qui font preuve dans les canonisations, ceux qui permettent d'affirmer que le personnage dont il s'agit est au ciel, sont les miracles posthumes. Or ceux là sont plus faciles à étudier de près. Tel n'est point le cas pour nombre de miracles que nous avons rapportés dans cette histoire. Ils se sont produits dans des circonstances qui rendent impossible tout examen critique. Eux-mêmes, les consulteurs des congrégations romaines ne pouvaient que constater les affirmations concordantes de deux ou trois témoins. Ils concluaient à la vérité du fait : n'en ferions-nous pas tous autant s'il ne s'agissait de miracles?

Une double conclusion pratique a paru s'imposer. D'abord ne rejeter complètement aucun miracle, raconté dans les procès canoniques, s'il n'est pas clairement controuvé. Mais, s'il est évidemment faux (le cas est rare), ne pas se laisser arrêter par cette objection que le soi-disant miracle a été accepté par les examinateurs de Rome et même consigné dans une bulle. Puis, autant que possible, présenter les miracles, non tels qu'ils se lisent dans les biographies, mais dans les procès-verbaux de 1556 et de 1616, laissant ainsi à chaque témoin la responsabilité de son récit et de son serment.

APPENDICE C

Date de la mort de S. François Xavier

Dans notre première édition, nous avions adopté l'opinion du P. Cros, mettant la mort de François Xavier au 27 novembre. Une dissertation avait été consacrée à établir cette date. Nous y disions : « Jusqu'à découverte de pièces nouvelles nous tenons donc que le texte original d'Antoine portait 27 novembre. » Les Bollandistes, dans leurs *Analecta*, avaient jugé l'argumentation probante. Or les pièces nouvelles ont été produites. On les trouvera dans les *Monumenta Xaveriana*, t. II, p. 894, 898, cfr. 787-798. Le texte sur lequel raisonnait le P. Cros et nous à sa suite était tronqué. Un autre plus complet, mais simple traduction espagnole, se lit dans le *Vida del Bienaventurado Padre Francisco Xavier* du P. E. Texeira. Il en ressort que le saint est mort non pas le 27 novembre comme le disait le P. Cros ni le 2 décembre comme le fixe le bréviaire, mais le 3, jour où sa fête a été fixée par la liturgie. Voir dans les *Recherches de sciences religieuses*, mai-sept. 1918, pp. 325-340, notre article : *Quel jour mourut S. Fr. Xavier?*

INDEX CHRONOLOGIQUE

I. — En Europe

			TOME PREMIER Pages
1506	7 avril	Naissance	3, 8
1515	16 octobre	Mort du père de François	15
1521	20 mai	Ignace blessé à Pampelune.	17
1525	septembre	Départ de Xavier pour **Paris**.	21
1525-26		Etudes littéraires.	25
1526	1er octobre	Il entre au cours des arts	25
1528	février	Ignace arrive à Paris	31
1528-29		Xavier a pour maître Jean de Peña . . .	28
1529	carême	Examen de *déterminance*.	26
—	juillet	Mort de sa mère	31
—	octobre	Ignace à Sainte-Barbe	32
1530	15 mars	Xavier et Le Fèvre subissent l'examen de licence. Xavier professeur à Dormans-Beauvais	34 35
1531	13 février	Il provoque une enquête sur sa noblesse.	37
1533		Conversion	40
—	20 janvier	Mort de sa sœur la clarisse	41
1534	15 août	Vœux de Montmartre	42
—	septembre	Xavier fait les *Exercices*	44
1535	25 mars	Lettre à son frère Jean d'Azpilcueta (n. 1)[1], confiée à saint Ignace partant pour l'Espagne.	48
1536	4 août	Conclusion de l'enquête sur sa noblesse.	49
—	novembre	Il renonce au canonicat de Pampelune et part pour **Venise**	51
1537	8 janvier	Arrivée à Venise.	53
—	mars-mai	Voyage de **Rome**	55
—	24 juin	**Venise**. Ordination sacerdotale.	58

1. Ces numéros renvoient aux *Monumenta Xaveriana*.

			Pages
1537	été	Retraite à **Montselice**; première messe à **Vicence**	59, 60
—	automne et hiver	Travaux et maladie à **Bologne**	61
1538	avril	Xavier se rend à **Rome**	63
1539	mars-juin	Délibérations sur l'Institut	66
—	4 août	Jean III demande des Pères pour les Indes	73
—	3 septembre	Approbation orale de la Compagnie	69
1539-40		Xavier secrétaire d'Ignace	69

II. — Sur le chemin des Indes

1540	5 mars	Départ de Rodriguez pour Lisbonne	76
—	14 —	Xavier est désigné pour les Indes	78
—	15 —	Déclaration sur les Constitutions; suffrage en faveur d'Ignace, général de la Compagnie; formule de profession (Doc. 139, 140, 141)	106,107
—	16 —	Départ de Rome	79
—	21 —	Arrêt à **Lorette**	80
—	31 —	Arrêt à **Bologne**. Lettre à Ignace et à Codacio (n. 2)	82
—	vers le 15 juin	Xavier arrive à **Lisbonne**	87
—	13 juillet	Lettre à Ignace et à Bobadilla (n. 3)	
—	26 —	— à Ignace et à Codacio (n. 4)	
—	27 —	Bref de Paul III, nommant Xavier nonce apostolique aux Indes	100
—	27 —	Autre bref à Xavier et à Rodriguez	100
—	2 août	Troisième bref, leur conférant divers pouvoirs	100
—	27 septembre	Bulle *Regimini*, de Paul III, approuvant la Compagnie	
—	28 —	Lettre au Dr Martin d'Azpilcueta (n. 5)	97
—	4 octobre	Bref accréditant Xavier près des rois de l'Orient	100
—	8 —	Lettre de Rodriguez à Ignace et à Codacio (n. 6)	
—	22 —	Lettre de Xavier, aux mêmes (n. 7)	
—	4 novembre	— au Dr M. d'Azpilcueta (n. 8)	79

			Pages
1541	18 mars	Lettre de Xavier à Ignace et à Codure (n. 9)	102
—	—	Lettre de Xavier à Le Jay et à Laynez (n. 10)	102
—	4 avril	Saint Ignace est élu général de la Compagnie	106
—	7 avril	Départ de Xavier pour les Indes	105
—	22 avril	Saint Ignace et ses compagnons font leur profession	107
—	septembre	Xavier arrive à **Mozambique**	113
1542	1er janvier	Lettre aux Pères de Rome (n. 11)	113
—	fin de février	Départ de Mozambique	119
—	mars	Escale à **Mélinde**, puis à **Socotora**	119
—	6 mai	Xavier arrive en face de **Goa**	123
—	mai-octobre	Séjour et prédication à Goa	160, 172
—	20 septembre	Lettre aux Pères de Rome (n. 12)	181
—	—	— à saint Ignace (n. 13)	181
—	—	— aux Pères de Rome (n. 14)	181

III. — Mission du cap Comorin

1542	fin septembre	Départ de Goa	185
—	octobre	Il débarque à la **Pêcherie**	187
—	—	Il arrive à **Tuticorin**	197
—	20 octobre	Paul de Camerino et Mansilhas arrivent à Goa	228
—	28 —	Tuticorin, lettre à S. Ignace (n. 15)	194, 197
1542-43		Mission chez les Paravers	199, 226
1543	décembre	Voyage à **Goa**	226
—	—	Xavier fait sa profession	231
1544	janvier	Il est à **Cochin**. Courrier de 1544	231
—	—	Lettres (perdues) à la reine et au roi	232
—	15 janvier	Lettre aux Pères de Rome (n. 17)	232
—	février	Xavier est de retour à la **Pêcherie**	238
1544-45		Continuation de la mission chez les Paravers	238
1544	23 février	**Punicale**, lettre à Mansilhas (n. 18)	
—	14 mars	**Manapar**, — (n. 19)	
—	20 —	— — (n. 20)	
—	21 —	— — (n. 21)	238, 254

			Pages
1544	27 mars	**Manapar**, lettre à Mansilhas (n. 22). . .	254
—	8 avril	— — (n. 23 . . .	
—	23 —	**Livare**, — (n. 24). . .	
—	1er mai	**Nare**, — (n. 25). . .	
—	14 —	**Tuticorin**, — (n. 26). . .	
—	juin-novembre	Invasion des Badages	254
—	11 juin?	**Virandapatanao**, lettre à Mansilhas (n. 28)	254
—	—	**Combuture** : premières nouvelles de l'invasion. Il revient vers le sud.	254
—	16 juin	**Manapar**. Lettre à Mansilhas (n. 27). . .	254
—	—	Le soir, départ en barque pour le cap. .	255
—	24 juin	Le mauvais temps le ramène à Manapar .	255
—	30 juin	Manapar, lettre à Mansilhas (n. 30) . . .	256
—	vers le 1er juillet	Il part à pied pour le cap	256
—	juillet	Travaux au **cap Comorin**. Retour à **Manapar**. 256,	257
—	1er août	Manapar, lettre à Mansilhas (n. 31). . .	257
—	3 —	— — — (n. 32). . .	258
—	19 —	— — — (n. 33). . .	259
—	20 —	— — — (n. 34). . .	259
—	21 —	**Punicale** — — (n. 35). . .	260
—	2 septembre	**Manapar** — — (n. 36 . . .	261
—	5 septembre	**Alendale** — — (n. 37) . .	262
—	—	— — — (n. 38). . .	263
—	7 —	**Trichendur** — — (n. 39). . 264,	265
—	10 —	**Manapar** — — (n. 40). . .	265
—	20 —	**Tuticorin** — — (n. 41). . .	265
—	sept.-oct.	Xavier envoie un prêtre à Manar	294
—	10 novembre	**Manapar**, lettre à Mansilhas (n. 43 . . .	266
—	mi-novembre	Il se dirige vers le **Travancore**	267
—	nov.-déc.	Mission du Travancore. Il baptise 10.000 infidèles en un mois.	269
—	mi-décembre	Arrivée à **Coulam**.	283
—	—	Séjour à **Cochin**. Michez Vaz le décide à partir pour le nord, voir le gouverneur.	284
—	18 décembre	Cochin, lettre à Mansilhas (n. 44). . . .	285

IV. — Mission de Ceylan

			Pages
1544	décembre	Massacre de Manar	295
—	20 décembre	Xavier part en barque pour le golfe de **Cambay**	298
—	vers le 27	Escale à **Goa**	298
1545	janvier	Retour à **Cochin**, après une escale à **Chaul**	299, 300
—	20 janvier	Cochin. Lettre à Jean III (n. 46)	302
—	27 —	— — à saint Ignace (n. 47)	310
—	— —	— — aux Pères de Rome (n. 48)	»
—	— —	— — à S. Rodriguez (n. 49)	»
—	fin février?	Départ de Cochin pour Negapatam	319
—	mi-mars	Arrivée à **Negapatam**	323
—	22 ou 29 mars	Départ pour San-Thomé	324
—	vers Pâques	Le mauvais temps ramène Xavier à Negapatam	324
—	7 avril	Negapatam, lettre à Mansilhas (n. 50)	325
—	fin avril	Nouveau départ pour San-Thomé	328
—	3 mai	**San-Thomé**, lettre à D. de Borba et P. de Camerino (n. 52)	333
—	mai-août	Séjour à **San-Thomé**	328
—	fin août	Départ pour Malacca	337
—	2 septembre	Arrivée à Goa des Pères Criminale, Lancilotti et Jean de Beira	339

V. — Mission des Moluques

1545	fin septembre	Arrivée à **Malacca**	345
—	10 novembre	Lettre aux Pères du Portugal (n. 53)	
—	? novembre	Lettre (perdue) aux Pères de Goa	340
—	16 décembre	Lettre aux mêmes (n. 55)	
1546	1er janvier	Départ pour Amboine	372
—	14 février	Arrivée à **Amboine**. Explorations aux alentours	374
—	fin février?	Arrivée de la flotte castillane	381
—	début de mai	Départ des Castillans	384
—	10 mai	Lettre aux Pères d'Europe (n. 56)	385
—		Lettre à Paul de Camerino et Jean de Beira (n. 58)	388

			Pages
1546	16 mai	Lettre à Jean III (n. 59)	391
—	juin	Départ d'Amboine	392
—	juillet	Arrivée à **Ternate**. Séjour de trois mois.	393
—	octobre	Départ pour l'île du **More**	400
—	12 septembre	Arrivée de Fr. Enriquez, Fr. Perez et Adam Francisco . . . . . [T. II, p. 12]	
—	17 —	Arrivée de H. Enriquez, Alph. Cypriano, etc. . . . . [*Item*]	
1547	janvier	Retour à **Ternate**.	407
—	avril	Départ pour les Indes, escale à **Amboine**.	414
—	juin-juillet	Retour à **Malacca**.	417
—	courant d'août	Jean de Beira quitte Malacca pour les Moluques	418
—	fin d'octobre	Les Atchénois devant Malacca	422
—	4 décembre	Xavier annonce la victoire des Portugais.	425
—	fin décembre	Arrivée de trois Japonais à Malacca . . .	431
—	—	Départ pour Cochin.	437

VI. — Un an aux Indes

			TOME SECOND
1548	13 janvier	Xavier débarque à **Cochin**	3
—	20 —	Lettre aux Pères de Rome (n. 61)	8
—	— —	— à saint Ignace (n. 62)	13
—	— —	— à Jean III (n. 63)	8
—	— —	— à S. Rodriguez (n. 64)	11, 13
—	fin janvier	Départ pour la **Pêcherie**.	14
—	février	Avis aux Pères de la Pêcherie (n. 147) . .	22
—	février-mars	Visite au roi de **Kandy**. Retour à **Cochin**.	23
—	mars	Escale à **Goa**.	27
—	fin mars	Voyage à **Baçaim**. Entrevue avec Jean de Castro	28
—	2 avril	Retour à **Goa**. Lettre à D. Pereira (n. 65, 66).	31
—	6 juin	Mort de Jean de Castro	33
—	4 septembre	Arrivée à Goa du P. Barzée et de ses compagnons.	43
—	9 —	Xavier retourne à la **Pêcherie**	51
—	9 octobre	Arrivée du P. Antoine Gomez	51
—	22 —	Lettre à François Enriquez (n. 67) . . .	54
—	—	Lettre à Jean III (n. 67). Xavier est de retour à **Cochin**.	54

			Pages
1548	vers le 10 nov.	Il rentre à **Goa**	57
—	milieu de déc.	Il va à **Cochin** préparer la fondation d'un collège	67
1549	janvier?	Ignace songe à rappeler Xavier en Europe.	223
—	12 janvier	Lettre à saint Ignace (n. 71)	70
—	14 —	— — (n. 72)	
—	20 —	— à Simon Rodriguez (n. 73)	70
—	25 —	— — (n. 74)	
—	26 —	— au roi (n. 75), cf. Doc. n. 148, 149.	73
—	1er février	— à S. Rodriguez (n. 76).	
—	février?	Xavier va de Cochin à **Baçaim** voir le gouverneur.	88
—	mars	Il rentre à **Goa**	89
—	vers le 8 avril	Avis au P. Barzée (Doc. n. 150)	93
—	avril	Avis au P. Paul de Camerino (n. 151) . .	91
—	—	Départ de Goa	101
—	21 avril	Jour de Pâques, escale à **Cochin**	102
—	21 mai	Arrivée à **Malacca**	103
—	15 juin?	Mort du P. A. Criminale.	113
—	20 juin	Lettre aux PP. Jean de Beira et Ribeiro (n. 77)	109
—	—	— aux PP. Paul de Camerino et A. Gomez (n. 78).	110
—	—	— à Jean III (n. 80)	106
—	22 juin	— à saint Ignace (n. 82)	106
—	—	— à P. de Camerino et A. Gomez (n. 83)	107
—	—	— au P. J. de Beira (n. 84)	106
—	23 juin	— au P. S. Rodriguez (n. 85)	110
—	—	Avis au F. Bravo (Doc. 152)	106
—	—	Lettre à Jean III (n. 88)	106

VII — **Mission du Japon**

1549	24 juin	Xavier s'embarque	126
—	15 août	Arrivée à **Cangoxima**	133
—	29 septembre	Visite au daimyô du Satsuma.	138
—	10 octobre	Saint Ignace nomme Xavier provincial des Indes	225
—	5 novembre	Lettre aux Pères de Goa (n. 90)	160
—	—	— à Barzée, Gago et Carvalho (n. 92).	157

			Pages
1549	5 novembre	Lettre à Paul de Camerino et Gomez (n. 93	152
—	—	— à Gomez (n. 94)	153
—	—	— au capitan de Malacca (n. 95) . .	152
—	nov.-déc.	Voyage à **Firando**.	161
1550	septembre	Départ de Cangoxima	169
—	—	Arrivée à **Firando**.	180
—	fin octobre	Départ pour la capitale. Séjour à **Yamaguchi**.	183
—	17 décembre	Il reprend son voyage pour **Miyako** . . .	188
1551	février	Il est de retour à **Firando**	197
—	mars	Il retourne à **Yamaguchi**.	199
—	septembre	Départ pour le **Bungo**.	226
—	—	Il quitte le Japon	237
—	—	Arrivée aux Indes de M. Nunez, Manuel de Moralez, etc.	273
—	octobre?	Escale à **San-choan**	245

VIII. — Le Provincial des Indes

1551	décembre	**Singapour**. Billet aux Pères de Malacca (n. 98)	247
—	—	Arrivée à **Malacca**.	247
1552	24 janvier	Arrivée à **Cochin**	250
—	29 —	Cochin, lettre à saint Ignace (n. 99) . .	249, 254
—	— —	— — aux Pères d'Europe (n. 100).	250
—	30 —	— — à S. Rodriguez (n. 101) .	250, 254
—	4 février	— — à Paul de Camerino (n. 102)	251
—	vers le 15	Arrivée à **Goa**	255, 276
—	28 février	Goa. Avis à Nunez (n. 154).	
—	22 mars	— Lettre à Gonzalve Rodriguez (n. 105).	289
—	27 —	— — à Simon Rodriguez (n. 107) .	305
—	3 avril	— — à Melchior Nunez (n. 108) . .	290
—	3 —	— Avis à Nunez (n. 155).	291
—	6 —	— Lettre à G. Barzée (n. 109).	297
—	6 —	— Avis aux Pères de Goa (n. 156). . .	298
—	7 —	— Lettre à Simon Rodriguez (n. 110) .	305
—	8 —	— — — — (n. 111) .	306
—	9 —	— — à saint Ignace (n. 112) . . .	305
—	14 —	— — à Jean III (n. 113)	305

			Pages
1552	14 avril	Goa. Lettre à Barzée (n. 114).	311
—	14 —	— — à A. Cypriano (n. 115) . . .	291
—	avril	Avis au P. de Eredia (n. 157).	291
—	—	— au P. Barzée (n. 158).	300
—		— — — (n. 159).	302
—		— — — (n. 160).	298
—		— — — (n. 161).	301
—	14 avril	Xavier s'embarque	314
—	15 avril	Avis au P. Barzée (n. 162) (Cros, II. xxxv).	316
—	17 avril	Xavier quitte le port de Goa	316
—	24 —	Cochin. Lettre au P. Barzée (n. 117). . .	301
—		— Avis au même (n. 153) (Cros, *loc. cit.*)	316
—	vers le 25	Départ de Cochin.	316

IX. — **Mission de Chine. La Mort**

1552	fin de mai	Arrivée à Malacca	320
—	6 juin	Départ du P. Gago	320
—	25 juin	Lettre à Diogo Pereira (n. 118)	322
—	juin	Note à Jean Soarez (n. 163).	323
—	13 juillet	Lettre à Barzée (n. 120)	
—	16 —	— — (n. 121)	333
—	juillet	Passage du P. de Beira	329
—	vers le 15 juillet	Départ de Malacca	335
—	21 juillet	Singapour. Lettre à Barzée (n. 122). . .	334
—	21 —	— — à J. de Beira (n. 123) .	331
—	22 —	— — à Barzée (n. 124) . . .	
—	— —	— — au Japonais Jean (n. 125)	
—	— —	— — à D. Pereira (n. 127)	334
—	août	Arrivée à San-choan	337
—	octobre	San-choan. Lettres à F. Pérez (n. 128, 129, 130).	348
—	—	— — à D. Pereira (n. 131) .	348
—	25 octobre	— — à Barzée (n. 132) . . .	349
—	12 novembre	— — à Pérez (n. 133, 134). .	350
—	— —	— — à D. Pereira (n. 135, 136)	350
—	13 —	— — à Barzée (n. 137) . . .	350
—	— —	— — à Barzée et à Pérez (n. 138).	350
—	décembre	Mort	366

			Pages
1552	27 novembre	Sépulture à San-choan	367
1553	17 février	Première levée du corps.	370
—	22 mars	Sépulture à Malacca	371
—	juin	Lettre de saint Ignace rappelant Xavier .	388
—	11 décembre	Seconde levée du corps	374
1554	16 mars	Le triomphe à Goa	389
1556-1557		Premier procès de béatification.	391
1616		Second procès	404
1619	25 octobre	Béatification.	405
1622	24 janvier	Décret de canonisation par Grégoire XV.	405
—	12 mars	Fêtes de la canonisation à Rome	406
1623	6 août	Bulle d'Urbain VIII.	406

INDEX ANALYTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

I. — Saint François Xavier. L'homme. Le saint

Son pays, sa race, I, 3, 4; II, 356. — Talent, I, 35. — Portrait physique et moral, II, 353, 360. — Appréciation par le protestant Boehmer, 358.

Témoignages rendus : par Martin d'Azpilcueta, I, 19, 20; — Gaspard Coelho, 27, 330, 331; — Mansilhas, II, 13; — Balt. Nunez, 17; — un Père de Goa, 102; — G. Barzée, 48; — M. Gonçalez, 48; — Paul de Valle, 56; — H. Enriquez, 56; — L. Frois, 276, 277, 284, 287; — Melchior Nunez, 277, 278; — A. de Quadros, 278; — Arias Brandon, II, 386; — divers témoins, I, 419.

Réputation en Portugal, I, 234, 237, 296; II, 16, 277.

Vie intérieure, union à Dieu : — pendant le bréviaire, I, 10, 178; — à la messe, I, 60, 357; II, 279. — Nuits en oraison, I, 169, 300, 356, 418; II, 207, 278. — Extases, I, 203, 336, 357; II, 278, 283; — pendant les tempêtes, I, 372, 373, 437 à 440; II, 130.

Luttes contre les démons, I, 331, 332,; II, 122 à 126, 129 à 131.

Confiance en Dieu, I, 386, 387, 401; II, 85, 122, 126, 131, 186, 386. — Joie, II, 277.

Abnégation, amour de la croix, I, 200, 233, 404, 406; II, 188 à 191, 198, 226, 283, 341. — Désir du martyre, I, 267, 268, 426; II, 341, 346, 349, 426. — Humilité, I, 103, 182; II, 16, 191, 192, 196, 199, 249, 314. — Mortification, I, 44, 200, 202, 324; II, 189, 192. — Obéissance, II, 283. — Pauvreté, I, 79, 91, 169, 185. 200, 356, 357; II, 200, 283. — Vêtement, I, 169.

Amour du prochain, voir Apostolat. — Pardon des injures, amour des ennemis, I, 263, 267; II, 325, 336. — Amour pour saint Ignace, I, 46, 102, 103, 106; II, 13, 14, 86, 249, 250. — Amour de la Compagnie, I, 103, 182, 233, 311-313, 385, 418, 437-440; II, 48, 56, 72, 86. — Charité pour ses frères et collaborateurs, I, 238; II, 70, 73.

II. — Le Supérieur

Nonce apostolique, I, 98, 160; II, 323. — Supérieur de mission, I, 238, 240. — Provincial des Indes, II, 224 et suiv., 249, 250.

Que doit être un supérieur? II, 72, 91, 92, 111, 294, 302. — Accord d'idées avec saint Ignace, II, 303. — Il préfère les traditions de Rome à celles de Coïmbre, II, 254, 255, 306. — Son gouvernement est discuté, I, 338; II, 5, 16, 39, 40, 84, 85, 298.

Diverses mesures. Il congédie les coupables, II, 13, 109, 251, 311; — réclame des prédicateurs, des missionnaires, etc

I, 232, 312, 313, 391; II, 13, 303; — répare les fautes commises, II, 253, 284, 285; — fonde des maisons, voir Ormuz, Diu, Baçaim, Coulam, Cochin, San-Thomé, Malacca, etc.; — nomme un vice-provincial, II, 297.
Bonté, I, 238 et suiv.; II, 70. 73. — Amour qu'on a pour lui, I, 412, 419, 420; II, 17, 163. — Veut la perfection, II, 286. — Exige l'obéissance parfaite, I, 388, 389; II, 16. — Sévérités, II, 291, 302.
Ses idées sur le recrutement de la Compagnie aux Indes, I, 313, 390; II, 12, 13, 75, 76, 305; — sur la formation des novices, II, 303; — sur le recouvrement des rentes, II, 303.

III. — Son Enseignement

Le missionnaire doit être : — charitable, II, 72, 92, 111; — confiant en Dieu, I, 313, 387; II, 160; — courageux, prêt à donner sa vie, I, 313; II, 131, 186; — déférent envers les autorités, II, 95; — désintéressé, II, 96, 97; — humble, II, 95, 153, 154, 160, 289, 291, 294, 299, 301, 303, 349; — indépendant du monde, II, 96; — joyeux, II, 160; — pacifique, II, 111, 276, 291, 302, 315, 349; — prudent en ses démarches, II, 96. — Il doit se contenter du possible, II, 55; — ne pas s'occuper des choses séculières, II, 97, 301.
La science lui est-elle nécessaire? I, 68, 312, 315. — Santé et vertu, I, 312, 315; II, 13, 70, 71.
Conseils sur l'apostolat des néophytes, I, 240, 325; II, 22; les aumônes, II, 301; — l'apostolat près des femmes, II, 314; — la charité, II, 154; — la confession, II, 99; — les conversations, II, 100; — l'ordre à garder dans les œuvres, II, 97; — la prédication, II, 97-99, 301.

IV. — L'Apôtre des pécheurs

Apostolat à Amboine, II, 381-384, 414. — Baçaim, II, 29. — Bologne, I, 61. — Cochin, II, 69, 250, 258. — Goa, I, 160, 172. — Lisbonne, I, 91, 94. — Malacca, I, 355-365, 418-437; II, 247-250, 320. — Montselice, I, 59. — Mozambique, I, 113, 114. — Rome, I, 64. — San-choan, II, 342. — San-Thomé, I, 334, 336. — Ternate, I, 393, 396, 407, 413. — Venise, I, 53, 55. — Pendant les voyages, I, 81, 110, 111, 299-301, 321, 337, 373; II, 103, 337.
Œuvres de Miséricorde, I, 54, 110, 113, 160-162, 383, 414; II, 320, 337. — Œuvres d'enseignement, voir Baçaim, Malacca, Cochin, Sainte-Foi; II, 73, 74, 75. — Catéchismes, I, 162, 165, 358, 409, 412, 418; II, 97. — Confessions, I, 161, 357; II, 280. — Prières publiques, I, 163, 358, 412. — Bons livres, II, 104.
Condescendance pour les pécheurs, I, 165-169, 334, 358-361, 382.
Résultats généraux : — Goa, I, 171, 172. — San-Thomé, 335, 337. — Malacca, 361. — Ternate, 394, 395.
Conversions notables. — Un officier à Cananore, I, 300. — Un matelot joueur à Cochin, 301. — Un pilote à Colombo, 321. — Jean de Eyro, 334, 336. — Jean Barbudo, 335. — Un joueur désespéré, 337. — Un juif de Malacca, 358. — Un Chinois concubinaire, 360. — Christophe de Castro, 382. — Rodriguez de Sequeira, II, 30. — Un officier de la flotte d'Aden, 32. — Diogo Madeira, 102. — Un gentilhomme, 103. — Alphonse Martinez, 103.

V. — L'Apôtre des infidèles

Apostolat à Amboine, I, 375-381, 414-415 ; — au Bungo, II, 226, 236 ; — à Cangoxima, II, 134-180 ; — à Goa, II, 163, 175 ; — au Japon, II, 119 et suiv. ; — à Kandy, II, 23, 27 ; — à Malacca, I, 358 ; — à Manar, I, 322 ; — aux îles du More, I, 397, 406 ; — à la Pêcherie, I, 187, 266 ; II, 14, 23 ; — à San-choan, II, 342 ; — à San-Thomé, I, 334 ; — à Sokotora, I, 122 ; — à Ternate, I, 393-396, 407-413 ; — au Travancore, I, 269-285 ; — à Yamaguchi, II, 200, 219.

Projets sur Sokotora, I, 122, 232 ; II, 68 ; — l'Ethiopie, I, 251, 267 ; — Macassar, I, 325, 354, 358 ; — Maluco, I, 387 ; — le Japon, I, 427, 435 ; II, 82, 158 ; — Miyako, Bandu, etc., II, 138, 182 ; — la Chine, II, 156, 245, 341.

Obstacles. Voir Portugais, mœurs coloniales ; Musulmans. — Les Brahmes, I, 209 et suiv. — Les castes indiennes, I, 211, 142, 283. — Les bonzes du Japon, II, 161. — Les jalousies dans le clergé, II, 8.

Méthodes : Prédications, I, 194, 271 ; II, 139-142, 163, 182, 185-188. — Prédications chez les bonzes, II, 163, 182, 187. — Controverses, II, 201. — Conversations, II, 163, 166, 186. — Catéchismes, I, 194, 204, 208. — Visites multipliées, I, 199. — Œuvres de miséricorde, I, 255, 273. — Baptême des enfants, I, 194, 376 ; II, 55. — Education des néophytes : sévérités nécessaires, I, 242, 244, 246, 282. — Emploi des interprètes, I, 193, 260. — Traduction des prières et du catéchisme, I, 197, 199, 246, 333 ; II, 139, 142.

Recours au pouvoir civil, I, 273, 283, 303, 327 ; II, 9, 10.

Les résultats. — Valeur des néophytes, I, 206, 208, 415-417 ; II, 20, 22, 178, 180, 423. — Echec auprès des Brahmes, I, 218. — Conversions par masses, I, 272. — Chiffres des conversions : au Travancore, et à la Pêcherie, I, 286 ; — à Ternate, I, 395 ; — aux îles du More, 402, 404 ; — à Cangoxima, II, 167 ; — à Firando, II, 199 ; à Yamaguchi, 203 ; — au Bungo, 236 ; — dans tout le Japon, 236 ; — Exagérations des panégyristes, 411. — Appendice A sur le chiffre global des conversions, 428, 429.

VI. — La Correspondance

Caractère de ses lettres, I, 184. — Valeur littéraire ? 25. — Recommandations de saint Ignace sur le commerce épistolaire, 78, 79. — Lettres copiées et imprimées, 234, 237. — Bien opéré par ces lettres, 234 et suiv., II, 397. — Comment Xavier écrit à Jean III, I, 303 ; II, 8, 11. — Réponse du roi à ses requêtes, II, 5. — Xavier organise la correspondance entre missions, II, 115, 116. — Comment il écrit ses lettres, 251.

VII. — Le Thaumaturge

Appendice B sur les miracles, II, 430. — Xavier s'est-il complètement tu sur ses miracles ? I, 219. — Y a-t-il des témoins oculaires ? 220 ; II, 433. — Valeur des procès de 1556 et de 1616, I, 198, 221 ; II, 392, 404. — Y a-t-il évolution légendaire ? I, 196, 257, II, 402 et suiv. — Opinion de Valignano, I, 221 ; II, 438-440 ; — du P. Henriquez et du P. Texeira sur les résurrections, I, 274 ; II, 439. — Ce que le saint dit de ses miracles, I, 225 ; — il les dissimule, 226. — Croyance

à son pouvoir de thaumaturge, I, 276; II, 16, 17; — Témoignages indirects, I, 220; II, 170, 369, 387, 399, 434, 435.
Miracles controuvés, I, 257; II, 244, 330, 391, 437.
Guérisons, etc. — Une femme en mal d'enfant, 196. — Guérisons obtenues avec son crucifix ou son chapelet, 221, 336; — avec sa discipline au Japon, II, 171, 172. — Un enfant noyé (Combuturé), I, 222. — Un mendiant lépreux, 222. — Mordus par des serpents, 223, 225. — Une malade à San-Thomé, 336. — Un enfant empoisonné (Malacca), 363. — Un enfant possédé (Malacca), 363. — Divers malades à Malacca, 364. — Cas de résurrection à Mutan, 275; à Coulam, 276; à Manar, 323; à Malacca, 362. — Une enfant mourante (Malacca), 420. — Un épileptique (Malacca), 420. — Un mourant à Galle, II, 20. — Un lépreux, au Japon, II, 168. — Une japonaise tenue pour morte, II, 176. — Miracles divers au Japon, 207. — Un aveugle au Japon, 229. — Un Frère mourant, à Goa, 257. — Un enfant noyé en mer, 337.
Sauvés du péril de mort, I, 85, 86, 336. — La peste arrêtée à Manar, I, 323.
Don des langues et dons analogues, I, 276, 279, 373, 374; II, 180.
Esprit de prophétie, I, 420. — Prédictions sur le sort de navires, I, 170, 417, 435, 436; II, 243, 246, 399; — sur des tempêtes, I, 324; II, 319; — sur le diamant de Cosme Anès, I, 301; — sur l'avenir d'un enfant, I, 301; — de François de Roncesllao, 379; — de Jean de Eyro, 435; — sur la mort d'Araujo, 383, 384; — de Villalobos, 384; — de Mendez de Vasconcellos, II, 332; — de Pierre Velho, 344; de Christophe le Malabar, 365; — sur les chrétiens d'Amboine, I, 415; — sur l'issue de la mission de Chine, II, 245; — sur Malacca, 246, 319; — sur sa propre mort, 289, 290, 313, 314, 333.
Il voit ce qui se passe au loin, I, 340, 394, 395, 401; II, 342, 343, 352; — la victoire sur les Atchénois, 425; — la mort d'Araujo, I, 394; — de Villalobos, 395; — de Pierre Le Fèvre, 438; — de Criminale, II, 112; — les erreurs de S. Rodriguez, 309. — En approchant d'Amboine, I, 373; — de San-choan, II, 338.
Il lit dans les cœurs : — Jean de Eyro, I, 421; — Rodriguez de Sequeira, II, 30. — Il nomme par leur nom des inconnus, I, 347.
Prodiges divers. Aumône miraculeuse, I, 223. — Le crabe, 378; II, 433. — Une pluie inattendue, I, 380. — Bilocation ? II, 244, note. — Eau de mer changée en eau douce, II, 338. — Plus grand que nature, 343.
Miracles posthumes. — Le corps sans corruption, II, 371, 383, 384; — à Malacca, 371, 372, — entre Malacca et les Indes, 375; — à Cochin, 376; — à Goa, 381, 407. — Miracles de Kotar, 399-401; — en des lieux divers, 408.
Argument tiré des miracles, chez les apologistes, 408-409. — Attaques des protestants, des jansénistes, etc., 412-413.

VIII. — Varia

Mort, II, 360, 366. Appendice sur la date, 442 et suiv.
Sépulture à San-choan, 366, 369; — à Malacca, 370-373; — à Goa, 373-383.
Les reliques, II, 368, 383. — Enquêtes faites sur l'état du corps en 1554, 384-386. — Ablation du bras droit, 383, 404, 413. — Etat de la relique, 354, 404, 407.
Nouvelles de la mort aux Indes, 373, 378. — Saint Ignace rappelle Xavier en Europe, 381, 391. — Nouvelles de la mort en Europe, 391-392.
Canonisation réclamée par le public de Goa, 57, 386, 387. — Enquêtes de 1556, 392, 395, 403, 435. — Enquêtes de 1616, 404, 405. — Béatification, 405. — Décret de Grégoire XV et bulle d'Urbain VIII, 405, 406.
Coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre de Xavier, 416, 417. — Importance de sa

tentative sur la Chine, 346. — Développement de ses œuvres, 395-397 ; — leur ruine partielle, ce qui en reste, 418-424 Son esprit, ses imitateurs, 424, 427.
Sa renommée, 395-402. — Ses biographes, I, IX ; II, 398. — Ses panégyristes, 409, 410. — Ses œuvres et l'apologétique, 407, 411. — Les légendes, 410, 411, 431-433, 436, 437, 440. — Voir Miracles controuvés. — Xavier et les ennemis de l'Eglise ; critiques des protestants. Pas d'enseignement solide, I, 206, 410 ; II, 423. Recours au pouvoir civil, I, 303, 327 ; II, 10, 418. On a exagéré son héroïsme, 413. Son inconstance, 415. Ses œuvres ont été caduques, 418 et suiv. Jugement d'Etienne Pasquier et de Pascal sur les miracles, 412. Jugement de Diderot et de Voltaire, 412, 432. Il est présenté comme n'ayant pas appartenu à la Compagnie, 412. Eloges par des protestants, 413-415.

SECONDE PARTIE

d'Abreu (Diogo), I, 356, 425.
Abuna Jacob, II, 74, 84.
Achem, voir *Atjeh*.
Acosta (Joseph), S. J., II, 432.
Acunha, voir da Cunha.
Aden, I, 126, 348 ; II, 32.
Aério, sultan de Ternate, I, 350, 351, 370. — Procès à Goa, 370, 371, 389. — Xavier cherche à le convertir, 408. — Persécuteur, 415 ; II, 108, 328, 429.
d'Aguiar (François), II, 243, 246, 326, 337, 360, 368, 399.
Aïalo, sultan de Ternate, I, 349.
Akaoki (*Japon*), I, 429.
de Alao (Pierre), I, 415.
d'Albuquerque (Alphonse), vice-roi, I, 122, 128, 131, 175, 346 ; II, 34.
d'Albuquerque (Jean), évêque de Goa, I, 107, 155, 164, 228, 266 ; II, 25, 36, 59, 85, 114. — Nomination, I, 143. — Relations avec Xavier et la Compagnie, I, 160 ; II, 59, 106. — Défendu par Xavier, II, 7. — Trompé par le roi de Tanor, 265. — Lutte contre l'idolâtrie à Goa, 272. — Mort, 377, 384.
de Alcaçova (Pierre), S. J., II, 295, 320, 374.
Alendale (*Pêcherie*), I, 199, 262
Alexandre VI, I, 126.
Alfourous, I, 348, 375, 397 ; II, 420.
Alicale (*Pêcherie*), I, 275 ; II, 402.
Allemagne, II, 397.
Almerin (*Portugal*), I, 92.
d'Almeyda (François), vice-roi, I, 129, 130.
d'Almeyda (Louis), S. J., II, 171, 172, 431.
d'Ameyda (Louis), II, 326, 351.
d'Almeyda (Louis Lopez), I, 364, 405.
Aloysio (Pierre), I, 203.
Alvarez (François), I, 399.
Alvarez (François), II, 323, 325.
Alvarez (Georges), I, 429, 432, 435 ; II, 138, 340. Voir Alvrez.
Alvarez (Isabelle), I, 301.
Alvrez (Georges), II, 352, 362.
Amador le Malabar, II, 126, 170, 237
Ama-Terasou, II, 210, 211.
Amboine, I, 278, 308, 309, 347, 350, 351, 372, 384, 390, 392, 414 ; II, 108. — Description, I, 374. — Habitants, 375. — Double séjour de Xavier, 375, 414. — Croix, 416, 417. — Après le départ de Xavier, 415, 417 ; II, 108, 328, 397, 420
Amida, II, 211.
Ancolina (Faustina), I, 83.
Anddicondam (Jean), I, 276.
d'Andrada (Antoine), II, 280.
d'Andrade (Fernand Perez), I, 365.
d'Andrade (Simon), I, 365.
Anes (Cosme), I, 157, 158, 225, 301 ; II, 7, 36, 38, 39, 40, 61, 89, 314.
de Angelis (François), I, 401.
Angero, voir Paul de Sainte-Foi.
Antoine le Chinois, I, 3 ; II, 320, 349, 352, 360 et suiv., 369, 370, 442
Antoine le Malabar, I, 331.
Antoine, interprète, I, 243, 260.
Antoine de Casal, O. S. F., II, 33.
Antoine de Loreiro, O. S. F., I, 130.
Anvers, II, 411.
Anxey, voir Paul de Sainte-Foi.
Apostolat (méthodes, etc.). — Conversions en masse, I, 271, 280. — Catéchuménat, 134, 349. — Confessions, 333. — Enseignement, 280, 281. — Intervention de l'Etat, 273, 282, 303 ; II, 10.
d'Aquaviva (Claude), S. J., II, 404.
d'Aquaviva (Rodolphe), S. J., I, 143, 185.
Arabes, voir *Musulmans*

Aragon, II, 309.
Araoz (Antoine), S. J., I, 235, 317; II, 307
de Araujo (Jean), I, 383, 392, 393.
Arima (*Japon*), II, 403.
Aroda (*Amboine*), I, 415.
Aroès, suitan de Ternate, I, 349.
de Artiaga (Jean), I, 221, 229, 270.
Ashinaka-Yashitomi, II, 195, 196.
Astrain (Antoine) S. J., II, 411, 412.
d'Ataïde (Alvaro), I, 118; II, 321 et suiv., 342, 348, 352, 360, 369, 372, 375.
d'Ataïde (Tristan), I, 350, 399.
Atchénois, I, 358, 422, 427; II, 343.
Atjeh (*Sumatra*), I, 346; II, 399.
d'Atondo (Guillerma), I, 4, 5.
Augustins (religieux), I, 382, 384; II, 157.
Aznar, I, 5.
d'Aznarez (Jeanne), I, 5.
Azpilcueta, I, 16.
d'Azpilcueta (Jean), S. J., II, 353.
d'Azpilcueta (Marie), mère de François, I, 3, 5, 7, 17, 19. — Sa mort, I, 31, 87.
d'Azpilcueta (Martin), dit le *Doctor Navarrus*, I, 9, 13, 19, 21, 97; II, 353, 357.
d'Azpilcueta (Martin), S. J., II, 356.
d'Azpicueta (Michel), I, 12.

Baçaim ou *Bassein*, I, 142, 144, 156; II, 290, 291, 304. — Voyages de Xavier, II, 28-31, 88. — Collège, 65-67, 73, 93, 111, 265, 271, 274, 313.
Badages, I, 253-268; II, 50, 57, 113, 287, 316.
Baldaeus (Philippe), I, 206; II, 413, 423.
Banda (*Moluques*), I, 347, 350, 372.
Bandu (*Japon*), II, 155, 239.
Banka (*Moluques*), I, 372, 374.
Barbosa (Nicolas), I, 266.
Barbudo (Jean), I, 335.
Bardela (*Malabar*), II, 265.
Bardez (*Goa*), I, 144; II, 5.
Barreto (Alphonse), S. J., II, 44.
Barreto (François), II, 393.
Barreto (Gomez), I, 423.
Barreto (Jean Nunez), S. J., II, 45.
Barreto (Moniz), II, 31, 79.
de Barros (Valentin), I, 365.
Bartoli (Daniel), S. J., I, IX, 56, 128, 139, 256; II, 303, 429, 432, 436.
Barzée, ou Berse (Gaspard), S. J., II, 387, 388, 391, 393. — Entrée dans la Compagnie, II, 45, 46. — Départ pour l'Inde, 47. — Arrivée à Goa, 43, 47. — Témoignage sur Xavier, 48. — Son premier sermon à Goa, 50. — Travaux à Goa, en 1548-1549, 59, 61. — Xavier le désigne comme supérieur de Goa, 71, 89. — A Chalé et à Cochin, 88. — Mission d'Ormuz, 90, 259 à 265. — Instructions reçues de Xavier, 94 à 101, 299 à 304, 331 à 334, 348 et 349. — Appelé au Japon, 157; destiné à la Chine, 296, 388. — Travaux à Goa, 274, 284. — Nommé vice provincial, 295, 298, 305, 314. — Qualités et défauts, 296, 297. — Mort, 373, 377.
Bassano (*Italie*), I, 59, 60.
Baticala (*Malabar*), II, 376, 379.
Batjan (*Moluques*), I, 403.
Battas, sauvages de *Sumatra*, I, 380.
Batticaloa (*Ceylan*), I, 289.
Beadala ou *Vedalai* (*Pêcherie*), I, 180, 199, 260; II, 113.
Beda (Noël), I, 25.
de Beira (Jean), S. J., I, 286, 316, 339, 403; II, 12, 251, 418. — Départ pour l'Inde, I, 316, 338. — Envoyé au Comorin, 349; — aux Moluques, 388, 389. — Passage à Malacca, 417, 418. — Travaux aux Moluques, II, 107. — Rencontre Xavier à Malacca, II, 327, 329. — Voyage aux Indes, retour et nouveaux travaux, 327 328, 373, 374.
Belen (*Portugal*), I, 105.
Bellarmin, S. J., II, 409.
Bembar, ou *Vembar* (*Pêcherie*), I, 199, 222, 263.
Berinjao, ou *Brinjam* (*Travancore*), I, 270, 277, 281.
Bermudez (Diogo), O. P., I, 237, 251; II, 42, 79.
Bernard le Japonais, II, 170, 180, 182, 189, 199, 207, 237, 313, 387, 390, 391, 431, 434, 435.
Bertrand (Joseph), S. J., II, 415.
Betibumal, I, 258, 262, 263.
de Bèze (Théodore), I, 23.
Bhutala-Vira-Kerala-Varma, I, 248.
Bidjapour, I, 131.
Bintang (*Malaisie*), I, 346, 366, 372, 422, 427; II, 247, 248.

Biva (*Japon*), II, 154.
Bobadilla (Nicolas), S. J., I, 38, 40, 42, 58, 61, 76, 77, 106, 235.
Boehmer, II, 358, 415.
Boléife, sultan de Ternate, I, 348, 350, 396, 408.
Bologne, I, 61, 82.
de Borba (Diogo). — Collaborateur de l'évêque de Goa, I, 320, 338, 362. — Directeur du Séminaire, I, 155, 159, 176, 228; II, 36, 37, 39, 41, 64. — A la Pêcherie, I, 139. — Son opinion sur la préparation au baptême, I, 134; — sur les miracles de Xavier, I, 226; — sur le rajah de Tanor, II, 6, 265. — Sa mort, II, 15.
de Borgia (saint François), I, 235, 438.
Bornéo, I, 347, 375, 381.
Bosius, II, 411.
Botelho (Jean), II, 337.
Bouddha, II, 23, 83, 84, 159, 178, 209, 210, 237.
Bouddhisme. A Ceylan, I, 289; à Siam et au Pégu, II, 35; au Japon, origines, 82. — Bouddhisme populaire : culte, I, 434; II, 84; croyances, ciel, enfer, 83, 214; polythéisme, 208, 211, 218; kamis et fotoques, 210, 211. — Bouddhisme métaphysique, 145, 164, 166, 173, 211, 214. — Idéal moral, 145, 146. — Double dogme, 213, 214; double morale, 214, 215. — Ascétisme : méditations, 120, 165; abstinence, 121, 190; pénitences, 184; prédications, 121, 215. — Influence sur les Japonais, 145, 148. — Persécutions, 148, 161, 167, 217, 421. — Bonzes, 83, 144, 149, 150, 163, 174, 182, 183, 215, 216, 231, 235. — Sectes, 212, 214. — Analogies avec le christianisme, I, 434; II, 84. — Confondu avec lui, 237.
Bonhours (Dominique), S. J., II, 431, 432, 436.
Bourdaloue, S. J., II, 409.
de Bragance (Constantin), I, 181, 326, 329.
Brahmes, I, 209, 219; II, 4, 61. — Prêtres catholiques brahmes, II, 61.
Brandon (Arias), S. J., II, 386, 434, 442.

Bravo (Jean), S. J., II, 105.
Brésil, II, 308, 389.
Brinjam, voir *Bérinjao*.
de Britto (bienheureux Jean), S. J., I, 91.
de Britto (Mathieu), II, 340.
Broët (Pascase), S. J., I, 50, 76, 338.
Bungo (*Japon*), I, 429; II, 135, 223, 226, 235, 251, 374, 402.
Buserio (André), S. J., II, 400.
Butsu, voir Bouddha.
Butuan (Philippines), I, 352.
Buwaneka Bahu VII, roi de Cotta, I, 290 à 297, 307.
Buzen (*Japon*), 184.

Cabral (Georges), II, 252, 266.
Cabral (Pierre Alvarez), I, 128, 129.
Caël Velho (*Pêcherie*), I, 199, 245.
Calamine, I, 328.
Calculam (*Travancore*), I, 269.
Caldeira (Dominique), I, 436, 437, 229, 236, 404.
Calicut (*Malabar*), I, 128, 129, 140, 180, 186, 248, 348; II, 266, 267.
Calvin, I, 23, 39.
Cambay (*Inde*), I, 295, 298.
de Camerino (Paul), S. J., I, 97, 185, 227, 384, 389; II, 12, 37, 38, 42, 50, 251, 296, 298, 387. — Départ pour l'Inde, I, 76, 77, 101. — A Mozambique, 117. — Au collège de Goa, 229, 338, 272. — Partage d'autorité avec A. Gomez, II, 91, 107, 110, 115, 116, 152, 265, 273, 285.
Camiguin (*Philippines*), I, 352.
Cananore (*Malabar*), I, 144, 185.
Canara (*Inde*), I, 144, 169, 185.
Cangoxima (*Japon*), I, 429; II, 133 à 180, 184, 236, 320.
Canisius (bienheureux Pierre), S. J., I, 50.
Canton, I, 365, 428; II, 132, 133, 245, 321 et suiv., 360.
Cardoso (Antoine), I, 226.
Cardoso (Dominique), II, 332.
Careapatao (*Manar*), I, 260, 275.
Careas (caste indienne), I, 260.
Cariapatam (*Konkan*, Inde), II, 32.
Carneiro (Melchior), S. J., II, 45.
de Carom (Isabelle), II, 382.
Carvalho (André), S. J., II, 305
Carvalho (Christophe), I, 226.
Carvalho (Dominique), S. J., II, 42, 157, 158, 295.
Casalini (Isabelle), I, 62.

Casalini (Jérôme), I, 62, 82.
de Castanheira (Antoine), I, 101.
de Castellobranco (Rodriguez), I, 157.
Castes, I, 140, 209.
Castro (François), I, 352.
de Castro (Alphonse), S. J., I, 42, 101, 102, 109 à 116.
de Castro (Alvaro), II, 25, 32.
de Castro (Charles), I, 382.
de Castro (Georges), I, 353.
de Castro (Jean), vice-roi, I, 339, 340, 394, II, 68, 267. — Antécédents, nomination, I, 318 et suiv. — Instructions de Jean III, II, 3, 5. — Affaires de Ceylan, 24, 26, 28, 29. — Accueil fait à Xavier, 28, 29, 30. — Ses derniers actes et sa mort, 31, 34.
Catabruno, I, 400; II, 329, 330.
Cathay, voir *Chine*.
Cebrian, voir Cypriano.
Cebu (*Philippines*), I, 378.
Ceitawaca (*Ceylan*), I, 289; II, 23.
Célèbes, I, 311, 347, 351, 353; II, 116, 397.
Céram (*Moluques*), I, 338, 377, 381, 420.
de Cerqueira (Louis), S. J., II, 422.
Ceylan, I, 145, 247, 417, 428, 436; II, 159, 267, 376, 378. — Royaumes, I, 289. — Origines chrétiennes, 289, 291. — Vues de Xavier sur Ceylan, 260, 267, 307; II, 9, 23, 79. — Conversion des princes de Cotta, I, 291, 292. — Martyrs, 292, 295. — Etat des affaires en 1545, 319, 320. — Missionnaires destinés à Ceylan, 338, 340. — Après Xavier, II, 397, 416, Voir *Colombo*, *Cotta*, *Galle*, *Jafnapatam*, *Kandy*, *Manar*.
Chalé (*Malabar*), II, 15, 35, 66, 88.
Charles-Quint, I, 16, 17, 18, 318.
Chaul (*Konkan*), I, 144, 154, 300; II, 6, 294
de Chaves (Catherine), II, 280, 313.
de Chaves (François), I, 363.
de Chaves (Manuel), II, 340, 345.
Chengico voir *Tengico*.
Chiao (*Moluques*), I, 399.
Chikuzen (*Japon*), II, 184, 232.
Chine. Portugais en Chine, I, 365, 366; II, 86, 121. — Juifs de Chine, I, 367. — Relations avec le Japon, II, 156, 201, 220, 221. — Idolâtrie, 127, 129. — Empereur, 342. — Projets de Xavier, 156, 245. — La mission après Xavier, 397, 417.
Chrisnaa, II, 60, 61.
Christophe le Malabar, II, 320, 349, 352, 365.
Cipangu, voir Japon
Civandono, II, 226.
Clément XII, II, 396.
Clergé indigène et colonial; voir séminaire de Sainte-Foi. — Nécessité, I, 155, 352. — Espérances de Xavier, 176. — Il envoie au séminaire des jeunes Paravers et des Moluquois, 227, 413, 435. — Défauts des prêtres indigènes, I, 242, 325; II, 36. — Insuffisance, 75, 77. — Prêtres et clercs indiens signalés, I, 193, 229, 270, 294; II, 18, 19, 36, 61, 316, 405. — Prêtres brahmes, 61.
Cochin, I, 131, 179, 247, 251, 262, 293, 300, 301, 302, 313, 315, 445; II, 3, 4, 11, 12, 13, 56, 74, 88, 92, 93, 266, 271, 274, 285, 291, 304, 313, 316, 368, 373, 376, 378, 390, 394, 396, 397, 404, 405, 422. — Importance, I, 186. — Conquête par les Portugais, 129. — Christianisme, 130, 132. — Séjours de Xavier : janvier 1544, 231; décembre 1544, 280, 284; janvier 1545, 299, 319, 321; janvier 1548, II, 3, 8, 11; janvier 1549, 69; janvier 1551, 250. — Affaire du collège et de l'église, II, 65, 69, 111, 250 à 254. — Passage du corps de Xavier, 376, 378.
Comaï (*Chine*), II, 348.
Codure (Jean), S. J., I, 50, 58, 102, 103, 106.
Coelho (François), I, 229, 241, 260, 261, 265.
Coelho (Gaspard), I, 27, 329, 330, 290.
Coïmbre, I, 95, 315; II, 62, 70, 115, 123, 303, 307, 308, 353, 390, 397. — Ferveur, vie spirituelle, II, 43, 44. — Centre des missions, II, 44, 45.
Collèges de la Compagnie de Jésus, II, 64.
Colomb (Christophe), I, 428.
Colombo (*Ceylan*), I, 130, 145, 289, 291, 321. Voir Cotta.
Combuture (*Pêcherie*), I, 199, 222, 246, 255, 256, 262, 263, 265.
Comorin, I, 225, 254, 255, 269, 275, 285, 286, 340, 341, 388; II, 92, 316, 416, 431. — Le cap, les sanctuaires, I, 187, 254. — Le « roi du Comorin », 249. — Voir *Pêcherie*, *Paravers*.

Compagnie de Jésus. — Origines, I, 21, 70. — Vœux de Montmartre, 42. — Titre de C. de J., 61, 439. — Constitutions, 67, II, 223. — Approbation (1540), I, 96. — Election du Général, 106, 107. — Recrutement aux Indes, 313, 390; II, 12, 13, 75, 305. — Collèges, 64. — Privilèges, 268. — En Portugal, 309, 310. — Martyrs, II, 425.
Congo, II, 273, 389.
Cordier (Mathurin), I, 24, 39.
Cornet ou magister de Cornibus, I, 232.
Coromandel, I, 278, 319.
Correa (Gaspard), I, 151, 153, 228.
Correa (Jean Fernandez), II, 113.
de Costa (Christophe), II, 347.
Cotar, ou *Cotate*, voir Kotar.
Coton (Pierre), S. J., II, 403.
Cotta (*Ceylan*). — Royaume, I, 289, 311, 319, 320. — Rajah, 290 à 297, 307; II, 78. — Princes baptisés, I, 291, 298, 321, 328, 340. — Martyr, 289.
Coulam (*Travancore*), I, 145, 150, 248, 251; II, 74, 92, 287, 316, 378, 399, 404, 405. — Un miracle, I, 276. — Le capitan, 281, 283. — Collège, II, 102, 111.
de Coutinho (Alphonse Mello), I, 366.
do Couto (Diogo), I, 116.
de Covilham (Pierre), I, 128.
Cranganor (*Malabar*), I, 141, 352; II, 74, 274, 393, 404.
Criminale (Antoine), S. J., Vocation, I, 84. — Départ pour l'Inde, 315, 316. — Arrivée, 338, 340. — Au collège, II, 270. — Travaux à la Pêcherie, I, 388, 389; II, 12, 18, 22, 36, 42, 48, 73. — Mort, 111, à 114, 256, 267. — Eloge par Xavier, 18.
Cros (Joseph-Marie), S. J., I, v, viii, 238 273; II, 394, 437, 442.
da Cruz (Gaspard), O. P., II, 273, 341.
da Cruz (Jean), I, 138, 139.
da Cruz (Manuel), I, 242, 254, 263.
Cua Bang (*Tonkin*), II, 128.
da Cunha (Nuno), I, 139, 144.
da Cunha (Simon), I, 356.
da Cunha (Tristan), I, 127.
Cypriano (Alphonse), S. J. — Arrivée aux Indes, II, 13. — A la Pêcherie, 18, 19, 48. — Destiné à Socotora, 69. — A San-Thomé, 89, 92 — Sur le P Criminale, 112. — Reproches reçus de Xavier, 291, 316.

Daï-Nitchi, II, 209, 213.
Damão (*Inde, nord-ouest*), I, 144.
Darvello (Martin), I, 301; II, 243.
Delahaye, S. J., I, 379.
Dellon, I, 154, 155, 309.
Dharma-Prakama, I, 290.
Dharma-Pala, I, 291.
Diaz (Antoine), I, 226; II, 243.
Diaz (Antoine), S. J., II, 316.
Diaz (Balthazar), S. J., I, 419; II, 378, 386, 434.
Diaz (Dominique), II, 126, 162.
Diderot, II, 432.
Dillingen (Bavière), II, 397.
Diogo de Mozambique, II, 115.
Diu (*Inde, nord-ouest*), I, 144; II, 73, 286 313.
Divar (*Goa*), I, 144.
Domenech (Jérôme), S. J., I, 61.
Domenech (Pierre), II, 273.
Domingos, S. J., II, 42, 115.
Dominicains aux Indes, I, 129, 131, 132; II, 67, 157, 385, 396.
Dormans-Beauvais (collège), I, 35, 51.
Douglas (John), II, 412.
Dugast (Robert), I, 24.
Durão, S. J., I, 278.

de Eça (François), I, 422, 427.
Echeberria, I, 4.
de Eguia (Etienne), I, 12, 235.
de Eguia (Jacques), I, 12, 53; II, 45.
de Eguia (Nicolas), I, 12, 53.
d'Elcano (Sébastien), II, 356.
Emmanuel Ier, roi de Portugal, I, 93, 125, 127, 132.
Enriquez (Antoine), I, 336.
Enriquez (François), II, 66, 68. — Au Travancore et à Chale, 13, 14. — Lettre de Xavier, 53, 55. — A Cochin, 252, 256. — A Tana, 287.
Enriquez (Henri), I, 274. — Travaux à la Pêcherie, II, 12, 18, 19, 22, 52, 73, 256 à 258, 316, 418. — Etudie les langues indigènes, 53, 258. — Témoignage sur Xavier, 56. — Son opinion sur les résurrections, 439.
Erasme I, 20.

de Eredia (Antoine), S. J., II, 253, 274, 287, 291, 313, 349.
de Eredia (Godinho), I, 369.
de Eredia (Jean), I, 369 ; II, 355.
Escandel (Thomas), II, 332, 352.
Espagnols aux Moluques, I, 349. — Au Japon, II, 306, 421.
d'Estrada (François), S. J., I, 76, 317 ; II, 43, 56.
Ethiopie, I, 125, 251, 252, 267, 311 ; II, 35, 389, 396.
Eudes (bienheureux Jean), I, 232.
d'Eyro (Jean). Témoignages sur Xavier, I, 323, 362, 394, 395 ; II, 431. — Compagnon de Xavier, 334 et suiv. — A Amboine, 392. — Prophéties de Xavier, 421, 435, 436. — Aux funérailles de Xavier, II, 381.
d'Ezpeleta (Jérôme), S. J., I, 12 ; II, 356, 396.

Fagaça (Jean), I, 352.
Fénelon, II, 410.
Ferdinand de Castille, I, 8, 14, 18, 19.
Fereira (Alvaro), S. J., II, 295, 320, 349.
Fereira (Jean), II, 243.
Fereira (Michel), I, 324.
Fernandez (Alphonse), I, 427.
Fernandez (André), S. J., II, 304, 305, 306. 313, 316, 390.
Fernandez, (Antoine), S. J., II, 287.
Fernandez (Antoine), I, 242.
Fernandez le Gras (Antoine), I, 244, 258.
Fernandez (Emmanuel), I, 278.
Fernandez (François), I, 201.
Fernandez (Gonzalo), II, 293.
Fernandez (Gonzalve), I, 417, 422, 435.
Fernandez (Jacques, ou Diogo), I, 222, 276.
Fernandez (Jean), S. J., Entre dans la Compagnie, II, 43. — Aux Indes, 50. — Destiné au Japon, 80, 101, 126. — Travaux au Japon, 139, 161, 181, 182, 187, 189, 204, 225 236, 433.
Fernandez de Igler (Jean), I, 362.
Fernandez (Louis), I, 201.
Fernandez (Michel), II, 26.
Fernandez (Thomas), I, 203.
Fernandez Sardinha (Pierre), II, 40.
Fernandez (Urbain), S. J., II, 378.
Fernel (Jean), I, 24
Ferrier (saint Vincent), I, 279.
Fiesazon (*Japon*), II, 155.
Figi (*Japon*), II, 223, 228.
Figuereido (Melchior), S. J., I, 278.
Firando (*Japon*), II, 161, 181, 233, 236.
Fléchier, II, 410.
Florès (*Insulinde*), I, 374, 375 ; II, 420.
Fokexus (secte japonaise), II, 213.
Fokke-siu, II, 203.
Fonseca (Odoard de Soveral), I, 382.
Fotoques, II, 209.
Fransciscains, Missions du XIII^e^ siècle, I, 124. — Dans l'Inde, I, 128, 130, 131, 145, 146, 185, 186; II, 66, 67, 396. — Ecoles et Séminaires, I, 156, 159. — A la Pêcherie, I, 139, 179. — A Ceylan, I, 290, 294, 339, 340; II, 24, 31. — Aux Moluques et à Célèbes, I, 349, 352. — Au Japon, II, 157.
Francisco (Adam), S. J., II, 12, 18, 52.
François I^er^, roi de France, I, 50.
François Phoebus de Navarre, I, 7.
François de Ronceslao, I, 379.
Franget, I, 18.
de Freytas (Jordan), I, 370, 380, 393, 396, 400, 407.
Frois, ou Froès (Louis), S. J., II, 51, 276, 284, 313, 361.
Fucheo, Funaï (*Japon*), II, 228.

Gago (Balthazar), S. J., II, 50, 115, 122 157, 171, 252, 295, 320.
Gago Belandem, I, 275 ; II, 399.
Galela (*Moluques*), I, 399.
Galle (*Ceylan*), I, 289, 291 ; II, 26.
Galvano (Jean), I, 392, 393, 394.
Galvano (Jean), capitaine des Moluques, I, 156, 350 et suiv., 370, 400 ; II, 108.
de Gamboa (Thomas), S. J., I, 336.
da Gama (Christophe), I, 252.
da Gama (Duarte), II, 243, 244, 245.
da Gama (Etienne), I, 116, 153, 157, 159.
da Gama da Silva (Pierre), voir Silva.
da Gama (Vasco), I, 120, 124, 125, 128, 142.
Garcia (Gonzalve), I, 436.
Gaspar, prêtre indien, I, 284.
Gelida, I, 24.
Ghâtes (*Indes*), I, 186.
Gilolo (*Moluques*), I, 393, 398, 399, 403 ; II 328 329.

Goa, I, 298, 313, 316, 337, 338, 352, 391, 394 ; II, 306, 394, 399, 404, 405, 425, etc.
Territoire de Goa, I, 123 ; voir *Salcette*, *Bardez*.
La Ville. Eglises, 147, 149. — Hôpitaux, 169. — Prisons, 161. — Séminaire, voir Sainte-Foi. — Léproserie, 162. — Miséricorde, 154. — Goa aujourd'hui, 407.
Conquête, 131. — Erection de l'évêché, 143, 144 ; — de l'archevêché, II, 404. — Goa en 1544, I, 227. — Jubilé de 1551, II, 274.
Population et mœurs, I, 147 à 150. — Idolâtrie, 148, 175. — Brahmes. II, 4, 61.
Xavier à Goa en 1542, I, 160, 172 ; — en décembre 1543, 226 ; — en décembre 1545, 298 ; — en janvier 1548, II, 28 ; — en avril, 31 ; — en mars 1549, 89 ; — en février 1552, 252. — Translation des reliques, 379.
La Compagnie à Goa ; ses trois maisons, 396. — Province de Goa, 396.
Gomez (Antoine), S. J. — Débuts en Portugal, II, 45. — Arrivée aux Indes, 51, 56. — Débuts à Goa, 59, 61. — Prédications, 272. — Administration du collège, 61, 63, 269 à 272. — Projets, 63, 65. — Xavier veut lui enlever le rectorat, 71, 88. — Partage d'autorité avec Paul de Camerino, 90, 92. — Avis reçus de Xavier, 106, 107, 110, 152 à 154. — Intervient à Cochin, 251, 252 ; — dans l'affaire de Tanor, 265, 268. — Son gouvernement, 265, 272. — Doutes sur sa juridiction, 268, 269, 273, 274. — Décide sur les empêchements de mariage, 269. — Ses fautes, 285 à 286. — Envoyé à Diu, 285. — Congédié de la Compagnie, sa mort, 310, 312.
Gomez (Paul), S. J., I, 347, 348.
Go-Nara-Tennô, II, 195.
Gonçalvez (François), S. J., II, 51, 101, 251, 329.
Gonçalvez (Melchior), S. J., II, 50, 51, 67. — Témoignage sur Xavier, 48. — A Baçaim, 73, 265, 287, 304. — Congédié de la Compagnie, 312.
Gonçalvez (Pascal), O. S. F., II, 26.
Gonçalvez (Antoine), II, 69.
Gonçalvez (Pierre), I, 274 ; II, 252.
Gonçalvez (Sébastien), S. J., I, IX, 226, 277, 278, 404, 443, 446, etc.
de Goni (Martin), I, 18.
Goquinay (*Japon*), II, 195.
Gosho (*Japon*), II, 194.
Gotti, O. P., II, 409.
Govea (Jacques), I, 23, 24, 32, 33, 74, 237.
de Goys (Gilles), II, 314.
Grand Mogol, II, 396.
Grégoire XIII, II, 403.
Grégoire XV, II, 396, 405.
Grégoire (Lucas), O. P., I, 301.
Guidiccioni, I, 96, 234.
Guillaume, O. P., I, 428.

Hamilton, II, 413.
Halmaheira (*Moluques*), I, 393, 397.
Harima (*Japon*), II, 206.
Haroekoe (*Moluques*), I, 377.
Haruhide, II, 233.
Henri II, roi de Navarre, I, 16.
Henri IV, roi de France, II, 403.
Henri (cardinal infant), I, 94, 95, 143, 266.
Hidalcan, I, 131.
Hideyoshi, II, 121.
Hieyei-san (*Japon*), II, 154.
Hirado, voir *Firando*.
Hitzen (*Japon*), II, 135.
Hoki (*Japon*), I, 428.
Hollandais, II, 419, 422.
Homa (*Moluques*), I, 377.
Hong-Kong, II, 339.
Hospinien, II, 412, 432.
Hozès (Jacques), S. J., I, 53.

Ichicu (*Japon*), II, 139, 170, 171, 174.
Ignace (saint), I, 8, 12, 82, 90, 102, 103, 235, 252, 310, 312, 315, 329, 390 ; II, 40, 41, 44, 70, 86, 91, 122, 293, 297, 306, 307, 308.
A la cour de Castille, I, 8. — A Pampelune, 17. — A Paris ; il s'attache Xavier, 31 à 49. — A Venise, 49, 53, 55. — Sacerdoce, 58, 60. — A Rome, 64, 66, 70. — Envoie Xavier aux Indes, 75, 79, 100, 101. — Elu général, 106, 107.
Lettres à Xavier, 231, 338 ; II, 249. — Songe à rappeler Xavier en Europe, 223, 310. — Le nomme provincial, 224.

— Et le P. Gomez, 62, 90, 312. — Et le jubilé de 1551, 274. — Rappelle Xavier, 388. — Mort, 396. — Canonisation, 403, 406.
Idées sur les catéchuménats, 257 ; — sur la musique dans les églises de la Compagnie, 269 ; — sur les candidats d'origine juive, 303.
Ignace de Saint-Dominique, O. P., II, 344.
Indes. — Indes portugaises, I, 124 et suiv. — L'église de l'Inde vers 1544, 144. — Inde idolâtrique, 189. — Castes, 140, 209.
Iniquitribirim, voir roi de Travancore.
Inquisition, à Lisbonne, I, 94. — Aux Indes, 308, 309, 310; II, 6. — Xavier et l'Inquisition, I, 266, 305, 391.
Isabelle de Castille, I, 8.
Isabelle de Ternate, voir Neachila.
Isidore le Laboureur (saint), II, 406.
Ito (Mancio), II, 403.

Jafnapatam (*Ceylan*). — Royaume, I, 289, 293. — Rajah, 260, 294, 297. — Prétendants, 298, 320, 339. — Expédition projetée, 298, 299, 318, 323, 328, 340.
Jaïnas, 259, 263.
Jala (*Ceylan*), I, 289.
Japon, Japonais. — Décrit par Marco-Polo, I, 427, 428; — par Georges Alvarez, 432. — Découvert par les Portugais, 428, 429. — Relations avec la Chine, II, 156, 201, 220, 251; — avec l'Espagne, 306, 421; — avec les Anglais et les Hollandais, 421, 422.
Régime politique, I, 433; II, 135. — Anarchie féodale, II, 135, 194. — Les daimyô, II, 135, 162, 184. — Le Daïri (Mikado) et le Shogun, 194, 195. — Les forteresses, II, 138.
Religion, voir Bouddhisme. Shintoïsme, I, 433, 434; II, 202, 210. — Universités, 154, 155. — Mœurs et caractère, I, 433; II, 143. — Japon du Nord et Japon du Sud, 147, 239. — Caractère déformé par le bouddhisme, 144, 146, 147. — Immoralité, 149, 151. — Intelligence, 147. — Jugements de Xavier, I, 434.
Christianisme au Japon. Il transforme le caractère, 149, 151. — Les chrétiens japonais 149, 151 212, 225, 238. — Leur nombre, 422. — Ce que doivent être les missionnaires, 305. — Envoi de missionnaires, 157, 295, 312, 320. — Progrès et persécution, 396, 397, 421.
du Jarric (Pierre), I, 278; II, 446.
Jassu, I, 4.
de Jassu (Anne), I, 12, 17; II, 396.
de Jassu (Arnalt), I, 4, 5, 11.
de Jassu (Jean), père de François, 3, 5, 8, 14, 15.
de Jassu (Jean), son frère, 7, 17, 18.
de Jassu (Madeleine), 7, 13, 41.
de Jassu (Michel), 7, 8, 17, 18, 47.
de Jassu (Pierre), 4.
de Jassu (Pedro-Periz), 4.
de Jassu (Valentin), 4.
Java, Javanais, II, 350, 353, 361, 373, 391, 417; II, 322, 397, 399.
Jaya-Weira, II, 23, 24, 26.
Jean de Alicale, II, 401.
Jean d'Albert, I, 7, 8, 14, 15.
Jean III, I, 94, 101, 117, 132, 296 ; II, 68, 73, 223, 253, 303, 390. — Attire les Jésuites en Portugal, I, 73, 77. — Accueil fait à Xavier et à Rodriguez, 88, 90, 104. — Comment Xavier lui écrit, I, 302, 307; II, 8, 356. — Lettre à Jean de Castro, I, 307; II, 3. — Protecteur des missions, I, 73, 77, 295, 312, 320; II, 120, 272. — Provoque l'enquête de béatification, 392, 395, 431, 435. — Mort, II, 395.
Jean, prince de Cotta, I, 290, 300; II, 24.
Jean, roi de Siao (Célèbes), I, 354.
Jean du Rosaire, O. P., I, 130.
Jenxus, secte japonaise, II, 182.
Jérôme (saint), I, 11, 60, 63.
Joly (Léon), II, 418.
Joseph de la Nativité, O. P., II, 368.
Jourdain de Sévérac, O. P., I, 124.
Juifs et Judaïsants, I, 93, 95, 308, 309, 358; II, 6, 19, 105, 263.
Jules II, I, 14.
Jules III, II, 68, 267, 274, 397.

Kâli (déesse indienne), I, 190.
Kandy (*Ceylan*), I, 289, 290, 291; II, 23, 27, 28, 29, 79.
Kedah (*Malaisie*), I, 425.
Kimura, II, 137.
Kioto voir *Miyeho*.

Kiu-Siu (*Japon*), I, 429; II, 133, 135, 226.
Kop (Nicolas), I, 39.
Kotar, ou *Kotate*, I, 269, 399 à 402.
Krishna (dieu indien), I, 190.

Le Ladrao, capitaine de barque chinoise, II, 119, 126 et suiv., 133.
Ladrones (îles, *Chine*), II, 339.
de Lagos (Vincent), O. S. F., I, 155, 156; II, 74,84, 393.
Lainez (Jacques), S. J., I, 37, 42, 50, 56 à 59, 61, 102, 106, 235; II, 390.
Lamy (Etienne), II, 417.
Lancilotti (Nicolas), S. J., I, 286; II, 12, 66, 67, 73, 74, 102, 110, 115, 268, 287, 296, 304, 316, 378. — Départ pour l'Inde, caractère, I, 315, 317. — Arrivée à Goa, 338, 341, 389, 391. — Au collège, II, 38. — Appréciation sur les affaires de la mission, 37, 39, 50, 61; — sur Xavier, 40, 48.
Laurent le Japonais, S. J., II, 204, 234.
Lavigerie, II, 356.
Ledo (François), II, 32.
Le Fèvre (Bienheureux Pierre), I, 40, 41, 50, 53, 61, 64, 74, 106; II, 235. — Condisciple de Xavier, 28 à 30, 33, 34, 42. — A Parme, 84. — Sur les martyrs de Ceylan, 295, 296. — Lettre à Xavier, 338. — Sa mort. Xavier l'invoque, 438. — Sur Coïmbre, II, 44.
Légazpi, II, 356.
Le Jay (Claude), S. J., I, 50, 102, 445.
Léon X, I, 127.
Lesparre, I, 17, 18.
Liacer (*Moluques*), I, 377.
Liampo (*Chine*), II, 86, 222.
de Lima (Manuel), I, 246.
Linton (*Célèbes*), I, 369.
Lisbonne, I, 87, 107, 291, 296, 316; II, 388, à 390, 424, etc.
Lizano (Jean), I, 229, 241.
Lopez, médecin, I, 102.
Lopez (Gaspard), I, 278, 395, 414, 417.
Lopez (Jean), S. J., I, 278.
Lopez (Pierre), S. J., I, 316.
Lopez (Pierre), II, 349.
de Loreiro (Antoine), O. S. F., I, 130.
Lorette, I, 79, 80.
Louis XII, I, 14.
Louis, prince de Cotta, I, 292, 326.
Louis, prince de Supa, I, 354.
Louis de Nangasaki, S. J., II, 175.
Louvain, II, 397, 398.
Lucas, O. S. F., I, 301.
Lucena (Jean), S. J., I, IV, IX, 159, 422, 267; II, 394 431, 435, 446.
Ludovici (Marguerite), I, 301.
Luilao (*Moluques*), I, 416.
Luther, II, 409.

Maaya Dunnaï, I, 290; II, 24.
Macao, II, 109. 339, 404.
Macassar (*Célèbes*), I, 311, 325, 334, 371, 386, 428; II, 116, 429. — Habitants et tribus, I, 368. — Marins macassars à Ternate, 351, 353. — Rois baptisés, 353, 354, 369.
Machoquique (*Célèbes*), I, 369.
Macuas, caste du *Travancore*, I, 270, 271, 276, 278, 281, 282.
Madagascar, II, 425.
Madeira (Alexis), II, 287.
Maderra (Diogo), II, 102.
Madune-Pandar, voir Maaya-Dunnaï.
Maduré, I, 138, 213, 248, 253, 254, 258, 264, 267; II, 113.
Mafféi (Pierre), S. J., I, 153; II, 432.
Magellan (Fernand), I, 381.
Malabar, I, 277; II, 396, 397.
Malacca, I, 130, 145, 277, 308, 325, 327, 333 à 337, 340, 345, 348, 369, 370, 371, 386, 391, 394, 407; II, 88, 92, 93, 222, 309, 394, 396, 407. — La ville, I, 345. — Conquête, 127, 129, 346. — Mœurs, 309, 363. — Séjours de Xavier, 1544, 345, à 372; 1547, 417 à 437; 1549, 103; 1551; II, 246; 1552, 319, 320 et suiv. — Départs de Xavier, I, 437. — Siège par les Atchénois, 422, 427; — par le sultan de Bintang, II, 246. — Collège de la Compagnie, II, 29, 31, 249. — Sépulture de Xavier, 372 à 375.
Malais, *Malaisie*, I, 337, 348, 395; II, 420.
Malayalam (langue), II, 258.
Maldives, I, 391; II, 405, 429.
Maluco, voir *Ternate*, *Moluques*.
Mamoya (*Moluques*), I, 397, 399, 400.
Manapar ou *Manapad* (Pêcherie), I, 199,

200, 203, 221, 249, 254, 257, 259, 262, 265, 267, 285 ; II, 18, 23.
Manar (*Ceylan*), I, 285, 322, 324, 327 ; II, 23, 405. — L'île, I, 293, 294. — Conversion et massacre, I, 200, 295, 296. — Xavier à Manar, 322.
Mangalore, I, 169, 185.
Manille, I, 377.
Mansilhas (François), S. J., I, 185, 200, 220, 227, 247, 249, 256, 265 à 267, 280, 284, 294. — Reçu dans la Compagnie, I, 97. — A Mozambique, 119. — A Goa et à la Pêcherie, 229. — Rapports avec Xavier, 238 à 241. — Correspondance, 238. — Ordination, I, 314. — Appelé aux Moluques, désobéissance ; congédié de la Compagnie, 388, 389, 418 ; II, 13. — Témoignage sur Xavier, 13, 387, 394, 433.
Manuel, voir Emmanuel.
Manuel, roi de Linta, I, 369.
Manuel, sultan de Ternate, voir Tabarija
Manuel le Chinois, II, 129, 237
Manuel d'Ative, I, 415.
Marcel II, II, 390.
Marco-Polo, I, 125, 328, 428.
Mariages (empêchements de...), II, 269.
Marie Tudor, II, 267.
de Marignollis (Jean), O. S. F., I, 289.
Maroc, I, 125 ; II, 273.
Marquette, S. J., II, 336.
Marta (Antoine), S. J., I, 403.
Martin (Pierre), S. J., II, 423.
Martinez (Alphonse), I, 431 ; II, 103.
Martinez (Antoine), I, 356.
Martyrs cinghalais, I, 289, etc.
de Mascarenhas (Pierre), I, 73, 87, 89, 93 ; II, 392, 393, 430.
de Mascarenhas (Pierre), S. J., I, 416.
Mascate, I, 129, 144.
Massei, S. J., II, 436.
Mastrilli (Marcel), S. J., II, 408.
Mathieu (catéchiste), I, 243, 263, 285.
Mathieu le Japonais, II, 199, 237.
Matsura Takanobu, II, 162.
Maunoir (Julien), S. J., I, 279.
Melanchton, I, 39.
Meliapor, voir *San-Thomé*.
Melinde (*Afrique*), I, 119.
de Mello (Simon), I, 422, 427.
Menado (*Célèbes*), I, 351.
Menchaca (Roch), S. J., II, 397.
Mendez (Alvaro), S. J., II, 287.
Mendez (Antoine), I, 362, 363
Mendez (François), II, 401.
Mendez (Gaspard), II, 348.
Mendez (Georges), II, 367.
Mendez (Louis), S. J., II, 47, 50, 287
Mendez-Pinto, voir Pinto.
Mendosa, I, 323.
de Mendoza (Jean), II, 374.
de Menezes (Alphonse), II, 376.
Michel (saint), II, 161.

Michel d'Ichicu, II, 139, 170 à 176.
Michel, fils du précédent, II, 176.
Michel le Navarrais, I, 22, 64.
Miona (Manuel), S. J., I, 235
Mindanao (*Philippines*), I, 352, 397, 399 404 ; II, 397, 399.
de Miranda (comte), I, 18.
de Miranda (Antoine), I, 243.
de Miranda (Gaspard), I, 222, 223
de Miranda (Giralt), I, 224.
de Miranda (Odoard), I, 414.
Miron (Jacques), S. J., I, 235.
Miséricordes (confréries), I, 154 ; II, 252.
Missions étrangères de Paris (séminaire), II, 426.
Miyako (*Japon*), II, 133, 152, 154, 181, 188, 192, 237. — La ville, 193. — Xavier à Miyako, 193 à 197. — Eglise, 197.
Mocquet (Jean), I, 149.
Moluques, I, 130, 145, 156, 315, 346, 350. — L'archipel, 350. — Moluques du Sud, 372, 374 ; — du Nord, 393. — Conquête portugaise, 348. — Races, 348. — Evangélisation, 349. — Apostolat de Xavier, 345 et suiv. ; II, 416. — Conflit hispano-portugais, I, 381. — La mission après le départ de Xavier, II, 107 et suiv., 116, 159, 327. — Chiffre des chrétiens, 397, 428, 429. — Persécutions et ruines, 419, 420.
Momchuri (*Travancore*), I, 285.
Montaigu (collège), I, 23.
del Monte (cardinal), II, 432.
Montero (André), S. J., II, 311.
Montero (Jacques), S. J., II, 404.
Montmartre, I, 42, 51.
Montselice, I, 59.

de Moralez (Manuel), S. J., I, 146 ; II, 12, 18, 19, 52, 53, 68, 89, 101, 251, 329.
de Moralez (Manuel), S. J., II, 274, 298, 376.
More (iles du...). — Le pays, I, 351, 397. — Habitants, 385, 386, 397, 398. — Premières prédications, 399. — Apostasie, 399. Apostolat de Xavier, 400, 406. — Après le passage de Xavier, II, 108, 328, 397, 420.
Mores, voir Musulmans.
Mormugao (Goa), I, 60.
Morotaï, *Morotay* (*Moluques*), I, 395, 404.
Morotia (*Moluques*), I, 397.
de Motta (Antoine), S. J., I, 428.
Mozambique, I, 108 et suiv., 113, 119, 130, 144 ; II, 51, 274, 396.
Musulmans, — aux Indes, I, 175, 315, 395, 397 ; — à Mélinde, I, 120 ; — à Socotora, I, 126 ; — aux Moluques, I, 348 ; II, 328, 397, 419 ; — à Malacca, II, 105 ; — à Ormuz, II, 263, 264.
Mutan (Travancore), I, 275.

Nadal (Jérôme), S. J., I, 235, 236 ; II, 435.
Naïto, II, 231.
Nanjiri, II, 177.
Naregueriqué (Jean), I, 336.
Nayakers du Maduré, I, 138, 248, 254.
Neachila Pocaragua, I, 260, 294, 322, 324, 328, 337 ; II, 429.
Negru, II, 155.
Nestoriens, I, 225.
Nicobar (iles), II, 319.
Nicolas V, I, 125.
Nicolas de Tolentino, I, 143.
Nigusanti, I, 58.
Niiro-ise-no-Kami, II, 139.
Ning-Pouo, ou *Ning-Po* (*Chine*), II, 86.
Ninjit, II, 164, 172.
Nippon, II, 184.
Noain (Navarre), I, 18.
de Nobili (Robert), S. J., I, 141, 143 ; II, 396, 425.
de Nobrega (Michel), S. J., II, 17.
de Nobrega (Michel), S. J., II, 311.
de Noronha (Alphonse), I, 153 ; II, 251, 271, 321, 360, 381, 385.
de Noronha (Garcia), I, 116, 144, 153.
de Noronha (Jacques), I, 166.
de Noronha (Jean), I, 301.
de Noronha (Lopez), II, 374.
Noussa-laoet (*Moluques*), I, 377.
Nouvelle-Guinée, I, 347, voir Papous.
Nunez (Balthazar), S. J., I, 276 ; II, 12, 15, 17, 52, 387, 434.
Nunez (Nicolas), S. J., I, 418 ; II, 12.
Nunez Barreto (Melchior), S. J. — En Portugal, II, 44. — Arrive aux Indes comme recteur : doutes sur sa juridiction, 273. — Prédications, 274. — Sur Xavier, 277, 288. — A Baçaim, 290, 296, 312. — Vice-provincial, 298. — Reçoit le corps de Xavier, 378 à 382. — Voyage en Chine et au Japon, 273, 340, 347, 393. — Le premier au XVI^e^ siècle à prêcher l'Evangile en Chine, 273. — Sur la mort de Xavier, 391, 441 et suiv.
Nunez Maziel (Georges), II, 399.

Ochia (Japon), I, 428.
Obanos (Navarre), I, 30, 48.
Odoric de Pordenone, O. S. F., I, 329.
Oeliasser (*Moluques*), I, 377 ; II, 420.
Ohotomo, II, 135, 226.
Oita (*Japon*), II, 228.
d'Oliveira (Roch), S. J., II, 104.
d'Olloqui (Jean), I, 18.
Oma (*Moluques*), I, 377.
Oman (*Arabie*), II, 263.
Omi (*Japon*), II, 155.
Omura (*Japon*), II, 403.
Organtini, S. J., II, 141.
Ormuz, II, 71, 73, 289, 290. — Ile et ville, II, 93, 94, 259. — Sultan, 264. — Musulmans, 263, 264. — Occupé par les Portugais, I, 127, 129. — Christianisme, 130, 132, 143, 144. — Apostolat de Barzée, II, 259 à 265. — La Compagnie à Ormuz, 74, 265, 274, 287, 289.
Ortiz (Pierre), I, 57.
Osaka (*Japon*), II, 195.
Oviedo (André), S. J., II, 45.

Padrão (Antoine), O. S. F., I, 155.
Palaya-kayal (*Pêcherie*), I, 199, 200.
Palavalis, caste indienne, I, 199.
de Palea (François), I, 383.
Pampelune, I, 4, 16, 17, 49, 51.
Pandacal (*Pêcherie*), I, 224.
Paninguem (Thomas), I, 224.
Papous, I, 351, 375, 397, 402.

Paravers, voir *Comorin, Pêcherie*. — Caste, I, 137, 188, 189. — Pays, villages, 199. — Organisation, 137, 138, 227. — Conversion en masse, 138, 139. — Abandon, projet de M. A. de Sousa, 179, 180, 181. — Protection du Portugal, 283. — Abus des capitans, I, 249, 251 ; II, 4, 58. — Apostolat de Xavier, 193 et suiv. ; II, 52. — Eglises fondées, I, 285 ; II, 258. — Nombre des convertis, I, 285. — Après le départ de Xavier, leur progrès, II, 20. — Progrès de la mission, I, 284, 285 ; II, 20, 53 à 55. — Persévérance, II, 422, 424.

Paris. — Université, I, 21, 51. — Projet de lettre aux docteurs, 232. — Les Jésuites à Paris, 236. — Souvenirs de Xavier, 51.

Parlès (*Malaisie*).

Parme, I, 84.

Pascal (Blaise), II, 412.

Pasquier (Etienne), II, 412.

Patanão (*Pêcherie*), I, 249.

Patane (*Malaisie*), I, 423, 424.

Patim (*Manar, Ceylan*), I, 295, 323.

Paul III, I, 57, 67, 69, 75, 100, 105, 269 ; II, 298, 323.

Paul IV, II, 395.

Paul V, II, 403, 405.

Paul de Sainte-Foi. — Ses divers noms, I, 429. — S'enfuit du Japon, 429. — Rencontre Xavier, 431. — Aux Indes, 435. — Baptême, II, 36. — Ferveur, 81. — Retour au Japon et travaux à Cangoxima, II, 134, 136, 137, 139, 162, 167, 169. — Mort, 174, 175.

Payva (Antoine), I, 353.

de Payva (Augustin), I, 223.

de Payva (Cosme), I, 258, 262, 266, 305, 326.

de Payva (François), I, 170.

Pêcherie, voir *Comorin, Paravers*. — Souvenirs locaux sur Xavier, I, 199, 200. — Capitans portugais, II, 57, voir Cosme de Payva.

Pégu, I, 328, 337 ; II, 35, 378, 396.

Peixoto (Antoine), I, 428.

de Peña (Jean), I, 28, 30.

Pereira (Alvarez), II, 24.

Pereira (Antoine), I, 277, 278.

Pereira (Antoine), I, 356 ; II, 247, 375.

Pereira (Antoine Sala), I, 362.

Pereira (Diogo), I, 356, 374, 420, 426 ; II, 243, 245, 246, 295, 321 et suiv., 371, 373, 374, 380.

Pereira (François), I, 426, 427 ; II, 332.

Pereira (Galeotto), II, 243, 245, 246.

Pereira (Jeronyma), I, 356.

Pereira (Ruy Diaz), I, 278, 373.

Pereira de Miranda (François), II, 350.

Perez (François), S. J., II, 12, 31, 116, 434. — Apostolat à Malacca, 104, 106, 162, 249, 254, 324, 325. — Retourne aux Indes, 348, 350, 372, 376.

Perez (Thomas), I, 365.

Periapatanam (*Pêcherie*), I, 199

Perimal Punical, II, 400.

Perrin (abbé), I, 136, 245.

Perse, II, 264.

Perumanel (*Pêcherie*), I, 199, 270.

Philippe II, II, 419, 397.

Philippe III, II, 403.

Philippe de Néri (saint), II, 397, 406.

Philippines, I, 349, 375, 381, 428 ; II, 307, 347, voir *Mindanao*.

Picart (docteur), I, 232.

Pimilaran (*Philippines*), I, 352.

de Pina (Augustin), I, 222.

de Pina (Jean), I, 203.

Pinto (Fernand Mendez), I, 422, 423 ; II, 87, 119, 168, 171, 223, 228, 229, 243, 244, 246, 361.

Polanco (Jean), S. J., I, IV, 226 ; II, 389, 428.

Pont d'Adam ou *de Rama*, I, 199, 293, 322.

Portugais. — Conquêtes aux Indes, I, 124 à 128. — Aux Moluques, 347. — Commerce en Chine, voir *Chine*. — Détresse spirituelle, I, 145 ; voir *Goa, Ormuz, Malacca, San Thome, Ternate*. — Mœurs coloniales, ibidem ; I, 147, 152, 249, 252, 262, 306, 355, 391 ; II, 6, 77, 80. — Esprit apostolique, I, 126 à 128, 153 à 159, 345 à 354. — Patronat, I, 142 ; II, 418.

Prestre Jean, voir Ethiopie.

Protestants. — A l'Université de Paris, I, 39. — Légende sur Xavier étudiant, 40. — Jugement sur Xavier, I, 206, 303, 327, 410 ; II, 413 et suiv. — Leur responsabi-

lité dans la ruine des missions catholiques, 419, 421.
Pulas, I, 248, 250, 264.
Pulo-Pinang (*Malaisie*), II, 375.
Punicalle (*Pêcherie*) I, 199, 221, 223, 248, 254, 255, 258, 260, 262, 263, 265 ; II, 19.
Pyrard de Laval, I, 147.

de Quadros (Antoine), S. J., I, 166, 169, 220, 268 ; II, 180, 278, 279, 283, 387, 431, 435.
Quemadas, îles (*Goa*), I, 123.

de Rada (Jean), I, 232.
Raigue-Mangalam, I, 275.
Ramnad (*Inde du sud*), I, 199, 260, 294; II, 113.
Ramus, I, 21.
Ravenne, I, 56.
Restella (*Lisbonne*), I, 105.
de Rhodes (Alexandre), S. J., II, 128, 425.
Ribadeneira (Pierre), S. J., I, v, 57 ; II, 394, 398, 438, 437.
Ribandar (Goa), II, 379.
Ribeira (Antoine), II, 385.
Ribera (Jean-Baptiste), S. J., II, 347.
Ribero (Nuno), S. J., I, 418; II, 108, 328.
Ricci (Mathieu), S. J., I, 124 ; II, 347, 425.
Rieou (*Moluques*), I, 397, 404.
Rinzai (secte japonaise), II, 121.
Riou-Kiou (*Japon*), I, 428.
Rodrigue, I, 243, 260.
Rodriguez (Fausto), I, 378, 379, 392.
Rodriguez (Gonzalve), S. J., II, 45, 265, 274, 287, 289, 290.
Rodriguez (Simon), S. J., I, 42, 52, 54, 57, 58, 60, 296 ; II, 43, 45, 110, 122, 123, 356, 431. — Départ pour Lisbonne, I, 76. — Travaux à Lisbonne, 88, 90. — Retenu en Portugal, 101. — Lettres reçues de Xavier, 306, 311, 312; II, 11, 68, 71, 254, 305, 306. — Envoie des missionnaires, I, 316, 317. — Parle de venir aux Indes, II, 70. — Fautes et erreurs, 307, 310, 333.
Rohrbacher, II, 418.
Roiz (François), I, 378, 379.
de Rojès (Alphonse), II, 326, 351.
Rome. Voyage à Rome en 1537, I, 55. — Séjour en 1538-1540, I, 63, 70. — Départ, 79. — Souvenirs de Xavier, 79.
Ronceslao, *Rosalao* (*Moluques*), I, 377, 379.
Rubens, II, 411.
Ruggieri, S. J., II, 347.

de Sa (Christophe), II, 404.
de Sa (Garcia), I, 347, 354, 370 ; II, 68, 88, 99, 101, 267.
Saban, détroit (*Malaisie*), I, 417.
Sacai, ou *Sakai* (*Japon*), II, 159, 192.
Sainte-Barbe (collège), I, 22, 51.
Sainte-Beuve, I, 178 ; II, 86.
de Sainte-Croix (Martin), S. J., I, 200, 269, 277, 296.
Sainte-Foi (séminaire). — Fondation, I, 155, 159. — Ce qu'en dit Xavier, 176, 178. — Il y envoie des élèves, 413, 431. — Progrès, 228 ; II, 34. — Jésuites employés, I, 229, 339, 340. — Œuvres annexes, catéchuménat, etc., II, 35. — Défauts dans l'administration, 37. — Donné à la Compagnie, 74. — Sous Antoine Gomez, 262, 272, 284. — Rentes, 316.
Sakia-Mouni, voir Bouddha.
Salcette (*Bombay*), I, 142, 144, 156.
Salcette (*Goa*), I, 144, 185 ; II, 5, 396.
de Sales (saint François), I, 438.
Salmeron (Alphonse), S. J., I, 37, 42, 50, 58, 59, 75, 106, 235 ; II, 410.
de Sampayo (Vaz), I, 142.
Sanars (caste indienne), I, 192, 244.
San-choan ou *San-cian* (*Chine*), I, 366; II, 132, 245, 246, 339 et suiv., 362 et suiv. 370, 377, 386
Sanguessa (*Navarre*), I, 16.
de San Salvador (Louis), O. S. F., I, 170.
San-Thomé de Meliapor, I, 308, 309, 323, 324, 354, 386 ; II, 123, 291, 404. — Christianisme, I, 130, 145. — Légendes, 328, 330. — Séjour de Xavier, 328, 337. — Maison de la Compagnie, II, 74, 89, 92, 93.
Saparoea (*Moluques*), I, 377.
Saraiva (Cosme), I, 115, 357, 358 ; II, 385.
Sarangani (*Philippines*), I, 352.
Satzouma (*Japon*), II, 135, 142, 166, 171.
Sebang, voir *Saban*.
Sébastien, roi de Portugal, I, 282.
de Secheira-Abreu (Gaspard), I, 278.
de Secheira (Diogo-Lopez), I, 290.
de Secheira (Rodriguez), II, 30.

Seligao (*Philippines*), I, 352.
Sequeira, voir Secheira.
Serrão (Maria), II, 376.
Setigao (*Philippines*), I, 352.
Shimabara (*Japon*), II, 421.
Shimatzu, II, 135, 136, 138, 166, 169.
Shimonoseki (*Japon*), II, 183.
Shingon (secte japonaise), II, 213.
Siam, I, 366 ; II, 35, 348.
Siao (*Célèbes*), I, 366.
Siargao (*Philippines*), I, 352.
de Silva (Edouard), S. J., I, 295, 320.
da Silva da Gama (Pierre), II, 119, 152, 163, 248, 321, 323, 332, 333.
de Silveira (Gonzalve), S. J., II, 45, 396.
Simon de Coïmbre, O. S. F., II, 25.
Singapour, I, 345, 423, 428; II, 128, 246, 333, 336, 321.
Sixte-Quint, II, 403.
de Smet (Charles), S. J., II, 440.
Soarez (Jean), II, 323, 333, 335.
Soarez de Mello (Diogo), I, 423, 427.
Socotora, I, 120, 130, 232; II, 4, 17, 68, 89, 93.
Solor (*Insulinde*), II, 327, 397.
Sonde (Iles de la), ou *Sunda*, I, 144; II, 321, 326.
Sorin, II, 226.
de Sousa (André), I, 291, 296, 320, 326, 339 ; II, 24.
de Sousa (Bernardin), I, 407 ; II, 323, 342.
de Sousa (François), S. J., I, IX.

de Sousa (Martin-Alphonse). — Départ de Lisbonne et arrivée à Goa, I, 104, 109, 114, 116, 119, 160. — Concours donné à Xavier, 171, 177, 178, 180, 229, 298. — Jugement sur les affaires de l'Inde, 306. — Fautes et qualités, 116, 119, 248, 305.
Sumatra, I, 346, 347, 372, 380, 381 ; II, 411.
Sunda, voir *Sonde*.
Supa (*Célèbes*), I, 353, 354.
Surate (nord-ouest de l'*Inde*), I, 144.
Suwe Takafusa, II, 200.
Suwo (*Japon*), II, 184.
Syro-Malabars, I, 156; II, 74.

Tabarija, I, 349, 350, 393, 396.
Tabaros (*Moluques*), I, 398.
Talle (*Pêcherie*), I, 199, 224, 261, 263, 264, 265.
Tamano (*Moluques*), I, 378.
Tamoul, I, 197 ; II, 22.
Tana (*Bombay*), I, 144.
Tanega (*Japon*), I, 428.
Tanor (*Malabar*) et son rajah, I, 134, 186; II, 15, 28, 265, 268.
Tavernier, II, 414.
de Tavora (Manuel), II, 373, 374.
Tchang-tcheou, II, 132, 243.
Tchao-king, II, 347.
Tengico, *Tengicu*, II, 82, 187, 189.
Ternate, voir *Moluques*, I, 383, 388, 391, 403, 407. — L'île et la ville, 393. — Empire de Ternate, 347. — Portugais à Ternate, 348, 353. — Révolutions, 370. — Séjour de Xavier, 393 à 400, 407 à 414. — Conversions, 393, 396. — Après le départ de Xavier, II, 108, 328.
Tevanapatam (*Coromandel*), I, 203, 278, 336.
Texeda (François), II, 400.
Texeira (Alphonse), I, 394.
Texeira (Manuel), S. J., I, 270 ; II, 361, 438, 439.
Texeira (Martin), II, 344
Thérèse (sainte), II, 406.
Thomas (saint), I, 120, 125, 128, 231, 289, 328, 367.
Tidor (*Moluques*), I, 347, 349, 351, 381, 384, 393, 399, 403 ; II, 328.
Timor (*Insulinde*), II, 397, 420.
Tinnevelly (*Indes*), I, 248, 264.
Tiruwalla (*Travancore*), I, 191.
Toba (*Japon*), II, 196.
Tobaro (*Moluques*), I, 398.
Tolo (*Moluques*), I, 397, 403, 406 ; II, 329, 330
Tonkin, II, 128.
de Torrès (Cosme), S. J. — Vocation, I, 390. — A Goa, II, 42, 50. — Destiné au Japon, 80, 101, 121. — Au Japon, 162, 182, 197, 198, 205, 225, 230, 237, 374, 418, 433.
de Torrès (Michel), S. J., II, 309.
Toscana (Maria), I, 420.
Travancore, I, 249, 260, 261, 263, 265, 275, 284, 285, 295 à 298, 315, 327 ; II, 12, 16, 396. — Côte, 186. — Royaume, 269. — Ville, 269. — Mission de Xavier, 269. — Eglises, 270. — Après la mission de Xavier, II, 16, 416, 424.

Travancore, le rajah. — Son nom, I, 248. — Sa puissance, 248, 269. — Guerres avec le Maduré, 138, 253, 254, 260, 264. — Relations avec Xavier, 247, 249, 257, 261, 264, 267, 269, 270. — Dispositions envers les chrétiens, 270, 282, 283. — Persécuteur, II, 14, 15.
Trévise, I, 59.
Tricalur (*Pêcherie*), I, 199.
Trichendur (*Pêcherie*), I, 199, 209, 214, 262.
Trincomali (*Ceylan*), I, 289; II, 24.
Trivandram (*Travancore*), I, 186, 248, 269, 277.
Tudela (*Navarre*), I, 19.
Tursellini (Horace), S. J., I, IX, 19, 278, 422; II, 431, 432, 435,
Tuticorin (*Pêcherie*), I, 145, 179, 199, 248, 262, 266, 323; II, 19. — Séjour de Xavier, I, 197, 198. — Excès des Portugais, 249, 250. — Invasion des Badages, 262, 266. — Capitan, voir Cosme de Payva.

Udaya-Marthanda-Varma, II, 248.
Ulate (*Moluques*), I, 377, 380, 417.
Université, voir Paris.
Urbain VIII, I, 219, 276, 278; II, 394, 400, 406, 440.

Vache, île des... (*Ceylan*), I, 323.
Vaïpar (*Pêcherie*), I, 199, 201.
Valentijn, I, 401, 415.
Valignano, I, IX, 145, 221, 225, 273, 278, 281, 282, 431; II, 361, 394, 398, 402, 425, 438.
de Valle (Paul), S. J., II, 51, 56, 256, 316.
Vaqueiro (Fernand), I, 143, 156; II, 94
Varanda, voir *Ceram*.
de Varthema (Louis), I, 346.
de Vasconcellos (Mendez), I, 118.
de Vasconcellos (Mendez), II, 332.
Vaz (Alphonse), I, 431.
Vaz (André), I, 224; II, 281.
Vaz (Antoine), S. J., II, 316.
Vaz (Diogo), II, 362, 363, 364, 367.
Vaz (Jean), I, 200, 229, 269, 274, 276, 277; II, 433.
Vaz (Manuel), S. J., II, 51.
Vaz (Michel), I, 155, 157, 295, 298, 318; II, 29, 41, 66. — Intervient en faveur des Paravers, I, 139; — de Ceylan, 298. — Voyage à Lisbonne, 284, 295, 302, 303. — Estime qu'en fait Xavier, 302, 303, 310. — Inquisiteur, II, 3, 5, 6. — Mort, 6.
Vaz (Paul), I, 250.
Vaz (Pierre), II, 319.
Vaz (Simon), I, 399.
Vaz (Thomas), I, 223.
Vear, O. P., I, 45.
Velho (Pierre), II, 344.
Veloso (Gonzalve), I, 399.
Venise, I, 53, 58; II, 397.
Ventura (Etienne), II, 337, 343, 354, 364.
Vêpres moluquoises, I, 350.
Verallo (Jérôme), I, 58.
Verbiest (Ferdinand), S. J., II, 425.
Vérone, I, 59.
Vessiva (Elena), I, 369.
Vicence, I, 59.
Viegas (Vincent), I, 354, 361; II, 163, 349.
Vieyra (Antoine), S. J., I, 307, II, 410.
Vieyra (Jérôme), I, 364.
Vijiyanagar (*Inde*), I, 130, 248, 253, 258, 264.
Vilacem (*Ceylan*), I, 289.
Vilela, S. J., II, 157.
de Villa de Conde (Jean), O. S. F., I, 155; II, 78.
de Villalobos (Ruy-Lopez), I, 381, 384, 395, 396.
Villana (François), I, 436.
Villanzam (Lucia), I, 362.
Vinagre (Fernand), I, 400.
Vincent de Paul (saint), II, 425.
Virampatanao (*Pêcherie*), I, 199, 254, 264.
Vishnou, I, 190, 212, 217.
Voltaire, I, 379; II, 409.

Wadding, O. S. F., I, 132.
White (Dickson), I, 280, 379; II, 430 et suiv.

Xaca, voir Bouddha.
Xavier. Etymologie, I, 5. — Château, 6, 16. — Crucifix, 11; II, 353.
Xavier (Jérôme), voir Ezpeleta.
Ximènes, I, 16.

Yajiro, voir Paul de Sainte-Foi.
Yamaguchi (*Japon*). La ville, II, 183, 184.

— Le daimyô, voir Yochitaka. — Séjours de Xavier, 183 à 188, 198 à 219. — Départ, 225. — Après le départ du saint, 230 à 233. — Décret de liberté religieuse, 233. — Eglise, 332.
Ychicu (*Japon*), voir *Ichicu*.
Ydocyn (Navarre), I, 3, 5, 17.
Yoshinaga, II, 233, 234.
Yoshishige, II, 226, 228, 233, 234, 235, 237, 374, 402.
Yoshitaka, II, 187, 208, 232.

Zamorin, I, 180, voir *Calicut*.
Zeimotto (François), I, 428.
Zen-shu (secte japonaise), II, 213.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

Une année aux Indes (1548-1549)

CHAPITRE PREMIER

XAVIER A COCHIN ET DANS LE SUD

Pages

I. Les affaires de l'Inde en 1546-1547 3
II. Le courrier de janvier 1548 8
III. Au Travancore et à la Pêcherie 14
IV. Au royaume de Kandy 23

CHAPITRE II

SIX MOIS A GOA (mars-septembre 1548)

I. Voyage à Baçaim 28
II. La mort de Jean de Castro 31
III. Le collège Saint-Paul 34
IV. Les recrues de 1548 42
V. L'accueil de Xavier 47

CHAPITRE III

LA MISSION DES INDES A LA FIN DE 1548

I. Xavier à la Pêcherie 52
II. Les débuts du Père Antoine Gomez 59
III. Fondations nouvelles 65
IV. Le courrier de janvier 1549 69
V. Projets sur le Japon 80

CHAPITRE IV

LE DÉPART POUR LE JAPON (printemps de 1549)

Pages
I. Le recteur du collège 88
II. Instructions au Père Barzée. Le départ 93
III. Un mois à Malacca (31 mai-24 juin) 103
IV. Le courrier de juin 1549 106

LIVRE SEPTIÈME

La mission du Japon (1549-1551)

CHAPITRE PREMIER

DE MALACCA A CANGOXIMA (24 juin-15 août 1549)

I. Les derniers préparatifs 119
II. Luttes intérieures 122
III. Le voyage 126

CHAPITRE II

CANGOXIMA (août-novembre 1549)

I. Les premiers jours 134
II. Prédications 139
III. François Xavier et les Japonais. Le Bouddhisme 142

CHAPITRE III

CANGOXIMA (novembre 1549-septembre 1550)

I. Le courrier de novembre 1549 152
II. Voyage à Firando (novembre-décembre 1549) 161
III. Chez les bonzes 163
IV. Départ de Cangoxima 166
V. Une chrétienté à l'abandon 171

CHAPITRE IV

LE VOYAGE A MIYAKO (septembre 1550-février 1551)

I. Firando 181
II. Yamaguchi 183
III. De Yamaguchi à Miyako 188
IV. A la porte du palais 193

CHAPITRE V

LA CHRÉTIENTÉ DE YAMAGUCHI

Pages
I. La liberté de conscience à Yamaguchi 198
II. Les convertis 201
III. Les controverses 208

CHAPITRE VI

AU BUNGO (septembre-octobre 1551)

I. Le départ de Yamaguchi 220
II. Chez le daimyô de Bungo 226
III. Les troubles de Yamaguchi 230
IV. Le départ du Japon 234

LIVRE HUITIÈME

Le Provincial des Indes

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR AUX INDES (novembre 1551-24 janvier 1552)

I. Du Japon à Malacca 243
II. Malacca, décembre 1551 247
III. Cochin, janvier 1552 250

CHAPITRE II

L'INDE PENDANT L'ABSENCE DE FRANÇOIS

I. Au cap Comorin 256
II. Le Père Barzée à Ormuz 259
III. L'administration d'Antoine Gomez 265
IV. Les recrues de 1551 272

CHAPITRE III

LE SUPÉRIEUR

I. L'homme de Dieu 276
II. Mesures d'administration 284
III. Les directions 287

CHAPITRE IV

LE DÉPART (avril 1552)

Pages

I. Dernières dispositions 295
II. Derniers enseignements 298
III. Le courrier d'avril 1552 304
IV. Simon Rodriguez et Antoine Gomez 307
V. Le départ 312

LIVRE NEUVIÈME

La Mission de Chine. — La Mort

CHAPITRE PREMIER

DON ALVARO DE ATAÏDE

I. Des Indes à Malacca 319
II. Le conflit 321
III. Jean de Beira 327
IV. Le départ de Malacca 331

CHAPITRE II

AUX PORTES DE LA CHINE

I. De Singapour à San-choan 337
II. San-choan 339
III. L'attente 345
IV. Le dernier courrier 348

CHAPITRE III

LA MORT (3 décembre 1552)

I. Portrait de saint François Xavier 353
II. La chronique des derniers jours 360
III. La sépulture 366

CHAPITRE IV

LE TRIOMPHE (17 février 1553-mars 1554)

I. Le retour à Malacca (17 février 1553) 370
II. De Malacca aux Indes (décembre 1553-février 1554) 373
III. Arrivée à Goa (15-16 mars 1554) 377

CHAPITRE V

DE LA MORT A LA CANONISATION (1552-1622)

I. Au lendemain du triomphe 384
II. Lettres de saint Ignace, juin 1553 388
III. Lettres de Jean III. Procès de 1556-1557 391
IV. « *Fama sanctitatis* » 395
V. La canonisation 402

CONCLUSION

I. Saint François Xavier et les apologistes 407
II. Louanges et critiques protestantes 411
III. Que reste-t-il de l'œuvre de Xavier? 418
IV. L'esprit de saint François Xavier 424

APPENDICES

APPENDICE A. — Nombre des conversions opérées par saint François Xavier 428
B. — Les miracles 430
C. — Date de la mort 442

INDEX CHRONOLOGIQUE 443

INDEX ANALYTIQUE :

Première partie 453
Seconde partie 458

TABLE DES MATIÈRES 475

Sté Gle d'Imp. et d'Ed., rue Cassette, 17, Paris. — S. — 12-22.

060.97
X 19
6742
BROU, A.
AUTHOR
St. Francois Xavier II
TITLE
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
ROOM NUMBER
DEC 7
JAN
Hagemann
STORAGE - CO
6742